

ERASTE,

OU

L'AMI DE LA JEUNESSE;

ENTRETIENS FAMILIERS,

Dans leſquels on donne aux Jeunes-Gens de l'un & de l'autre ſexe, des notions ſuffiſantes ſur la plupart des connoiſſances humaines, & particulièrement ſur la Logique ou la ſcience du raiſonnement, la doctrine, la morale & l'hiſtoire de la Religion; la Mythologie; la Phyſique générale & particulière; l'Aſtronomie; l'Hiſtoire naturelle, la Géographie, l'Hiſtoire de France, &c.

OUVRAGE qui doit intéreſſer les Pères & Mères, & généralement toutes les Perſonnes chargées de l'Éducation de la jeuneſſe.

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneuſement corrigée & conſidérablement augmentée.

PAR M. l'Abbé FILLASSIER.

Gratum eſt quòd Patriæ Civem Populoque dediſti,
Si facis ut Patriæ ſit idoneus. JUVENAL, *Sat.* 14.

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M. DCCLXXXX.

AVIS AU RELIEUR.

Il aura soin de placer la Mappemonde au commencement du premier volume, & la Carte d'Europe, dans le deuxième volume, page 188, Entretien X.





PRÉFACE.

IL manquoit aux Jeunes-gens de tous les ordres & des deux ſexes, un Livre qui, réuniſſant à-la-fois le *néceſſaire*, l'*utile* & l'*agréable*, fût cependant pour tous d'une acquiſition facile; un Livre qui, ſans être trop volumineux renfermât pourtant avec aſſez d'étendue les élémens de ces ſciences dont l'objet immédiat eſt de former le cœur, de cultiver l'eſprit, d'exercer le jugement, d'embellir l'imagination, d'orner la mémoire, d'enrichir enfin toutes les facultés de l'ame. C'eſt ce qu'on trouvera, nous l'eſpérons, dans les entretiens familiers que nous préſentons de nouveau au Public, & qu'il a daigné honorer du ſceau de ſon approbation. Dans cette nouvelle Edition, enrichie d'augmentations, nous n'avons rien négligé pour mériter de plus en plus ſon ſuffrage, & pour arriver au but que nous nous ſommes propoſé.

Après avoir montré à nos Elèves les grands avantages de la bonne éducation & la néceſſité de s'inſtruire, nous formons leur raiſon naiſſante par les préceptes de la Logique.

Nous les appliquons enſuite à l'étude de la Religion & de la Morale ; grande & ſublime étude, la ſeule digne de l'homme ; & toutefois la première qu'il néglige. Nous leur faiſons contempler la nature & les perfections ſuprêmes du Maître de l'Univers : nous leur prouvons la divinité des Livres ſaints, ſources pures de notre croyance : nous leur rappelons la félicité de l'homme innocent, & les malheurs qui furent les triſtes ſuites de ſa prévarication ; ce qui amène naturellement un tableau hiſtorique de la Religion depuis le péché de notre premier père, juſqu'à la venue du Meſſie. Nous leur expoſons les principales actions de cet adorable Libérateur, & les prophéties qui les ont annoncées pluſieurs ſiècles auparavant. Nous leur expliquons la doctrine évangélique contenue dans le Symbole des Apôtres. Nous leur parlons des vertus chrétiennes & morales, des péchés qui leur ſont contraires, & des deux moyens que le Tout-Puiſſant nous offre pour ſanctifier les unes & pour expier les autres ; les Sacremens & la prière. De là nous paſſons aux Commandemens de Dieu & de l'Egliſe ; & un tableau hiſtorique du Chriſtianiſme depuis la deſcente du St-Eſprit juſqu'à nos jours, complète ce qui concerne la Religion.

Toutes ces matières, quoique très-relevées par elles-mêmes, ſont préſentées avec ſimplicité, & ſous la forme d'une converſation naïve, la plus propre à captiver l'attention de la jeuneſſe. Cependant, nous nous ſommes quelquefois permis, particulièrement dans les récits hiſtoriques, & dans pluſieurs de nos preuves, un peu de force & de chaleur, afin de produire, autant qu'il eſt

en nous, ſur le cœur de ceux pour qui nous écrivons, quelque choſe de plus qu'une conviction ſtérile.

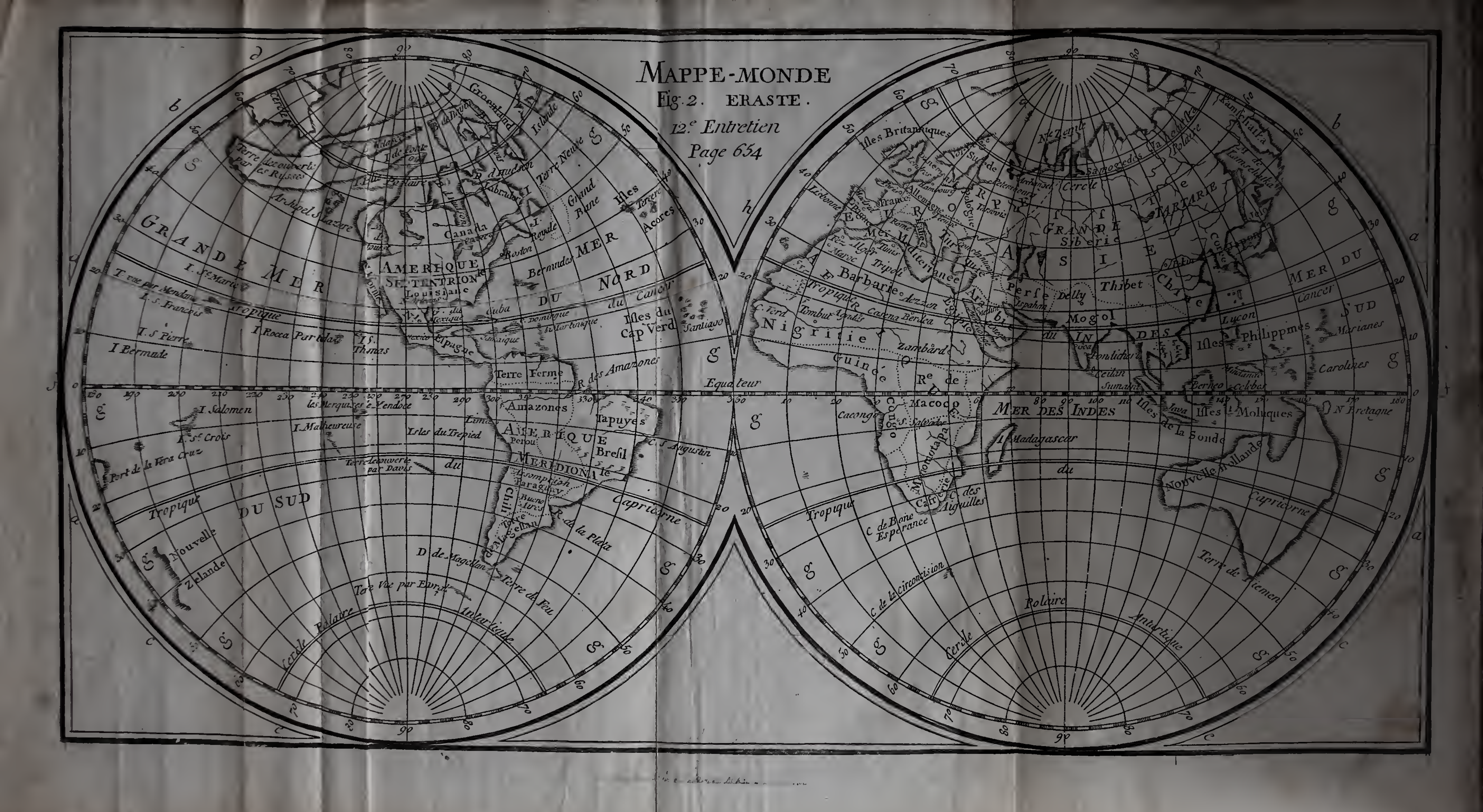
A ces notions de première néceſſité, nous faiſons ſuccéder celles qui ſont utiles & agréables. Nous traitons premièrement de la Mythologie en général, puis nous racontons en détail les actions des différentes divinités payennes que nous avons ſoin de repréſenter ſous les ſymboles qui les caractériſent, afin d'accoutumer les Jeunes-Gens à ſaiſir du premier coup-d'œil les ſujets exécutés d'après la Fable.

La connoiſſance de la Nature nous occupe enſuite. La Phyſique générale & particulière; les diviſions & l'uſage de la ſphère céleſte; le cours des aſtres, & les phénomènes qui en réſultent; l'Hiſtoire naturelle; la deſcription géographique des quatre parties du Monde, & particulièrement celle de la France, rien n'eſt oublié. Nous terminons notre Ouvrage par un tableau général de l'Hiſtoire de ce Royaume; morceau intéreſſant, où l'on remarquera les diverſes révolutions de cette noble & ancienne Monarchie, depuis ſa fondation juſqu'à la paix de 1763. Voilà ſans doute bien des matières pour un ſeul volume; mais la diſpoſition typographique que nous avons choiſie, & l'attention que nous avons priſe de ne rien dire d'inutile, nous ont procuré les moyens d'approfondir ſuffiſamment chacun de ces articles; & nous oſons nous promettre qu'on ne les trouvera pas auſſi foiblement traités que l'ont voulu faire entendre quelques écrivains qui ſe ſont engagés dans la même carrière que nous.

Quoique ce Livre ſoit particulièrement deſtiné à la jeuneſſe, nous ne devons pas oublier de dire qu'il peut être fort utile à toutes les perſonnes qui, n'ayant point eu le loiſir de cultiver les lettres, ne ſont pourtant pas diſpenſées de connoître une foule d'objets dont elles entendent parler tous les jours, & qu'il eſt honteux d'ignorer. Eraſte, à cet égard, ſera pour ces perſonnes un maître, ou plutôt un ami, qui ne pourra manquer de leur plaire par ſes leçons naïves, mais dépouillées de ce jargon puéril que l'on trouve dans la plupart des Livres d'éducation.





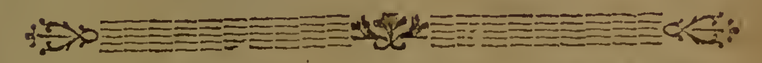

MAPPE-MONDE
Fig. 2. ERASTE.
12.e Entretien
Page 654
GRANDE MER DU NORD
MER DU SUD
AMERIQUE SEPTENTRION
AMERIQUE MERIDIONALE
Louisiane
Canada
Groenland
Islande
Terre Neuve
Grand Banc
Isles Acores
Bermudes
Boston
Cuba
Terre Ferme
R. des Amazones
Isles du Cap Verd
Santiago
Equateur
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
DU SUD
Bresil
C. S. Augustin
Tapuyes
Amazones
Perou
Paraguay
Chili
Buenos Ayres
Terre Magellan
R. de la Plata
D. de Magellan
Terre de Feu
Cercle Polaire Antarctique
Nouvelle Zelande
I. Salomon
I. S.te Croix
Port de la Vera Cruz
I. Malheureuse
Isles du Trepied
les Marquises de Mendoce
Terre decouverte par Davis
Terre decouverte par les Russes
Archipel S. Lazare
I. Bermude
I. S. Pierre
I. Rocca Partida
I. S. Thomas
Isles Britanniques
EUROPE
France
Allemagne
Pologne
Rome
Lisbonne
Madrid
Suede
ASIE
GRANDE TARTARIE
Siberie
Cercle Polaire
Nle. Zemle
Samoyedes
Kamschatka
Perse
Ispahan
Delly
Thibet
Chine
Mogol
Japon
Isles Philippines
Lucon
Marianes
Carolines
Goa
Pondichery
Ceilan
Sumatra
Borneo
Celebes
Java
Isles Moluques
Isles de la Sonde
N. Bretagne
AFRIQUE
Barbarie
Maroc
Alger
Tunis
Tripoli
Egypte
Arabie
Mer Mediterranee
Nigritie
Guinee
C. Verd
Tombut
Zanguebar
Congo
Cacongo
S. Salvador
Macoco
Monomotapa
Cafrerie
C. des Aiguilles
C. de Bonne Esperance
Madagascar
MER DES INDES
Nouvelle Hollande
Terre de Diemen
C. de la circoncision
Cercle Polaire Antarctique



ERASTE,

OU

L'AMI DE LA JEUNESSE.



PREMIERE PARTIE.

De l'Homme considéré par rapport à la Religion & à la Morale.



PREMIER ENTRETIEN.

Avantages de l'Education ; nécessité de s'instruire.

ERASTE, EUGÈNE, EUDOXIE.
Sœur d'Eugène.

ERASTE. APPROCHEZ, mes chers enfans : quittez cet air timide, livrez-vous avec confiance au zèle d'un ami qui veut consacrer à votre instruction les foibles lumières qu'il a reçues du Ciel.

EUGENE. Nous sentons, respectable Eraste, toute la grandeur du service que vous daignez nous rendre, & notre reconnoissance égalera vos bontés. Mais, dites-moi,

je vous supplie, pourquoi une crainte secrette s'est emparée de mon cœur en paroissant devant vous ?

EUDOXIE. C'est aussi ce que j'éprouve. En vain la réflexion découvre à mes yeux l'utilité de vos sages leçons; je ne sais quelle terreur cachée vient troubler mon esprit.

ER. En voici la raison, mes chers amis : nous craignons tous la fatigue ; & lorsque nous nous proposons d'entrer dans une nouvelle carrière, nous en calculons les travaux, nous en exagérons les peines ; le découragement survient ; notre ardeur cède aux vains fantômes d'une imagination pusillanime : insensés que nous sommes ! nous ne voyons que les épines , & nous négligeons d'appercevoir les roses.

Mais l'homme sage ne se conduit pas ainsi. Convaincu que l'on n'obtient rien sans peine, & qu'un travail assidu triomphe de tous les obstacles, il surmonte avec courage les premières difficultés qui semblent lui défendre l'accès des sciences, & bientôt il pénètre dans le sanctuaire. Ainsi, mes chers enfans, il faut faire des efforts pour mériter des succès : la victoire ne couronne que celui qui a combattu.

Ranimez donc votre courage, bannissez ces chimériques alarmes, ces puériles terreurs ; vous avez résolu de vous instruire, avant que de vous présenter sur le dangereux théâtre du monde ; exécutez avec une noble constance un si louable projet.

Vous n'êtes plus dans cette première enfance, où l'homme est trop foible pour entendre la voix de la raison. Votre esprit s'ouvre, votre jugement se développe, & votre ame, docile encore, peut profiter du silence des passions pour prêter l'oreille aux salutaires enseignemens de la vertu Que ne puis-je vous faire sentir tout le prix de cet âge heureux ! La jeunesse est le seul tems d'apprendre. Dès qu'une fois on est entré dans le monde, on s'occupe tout entier de l'état qu'on embrasse ; on cherche à donner de l'importance au rôle qu'on veut jouer ; on épie les moyens d'augmenter, de soutenir, ou de relever sa fortune : eh ! dans ce concours tumultueux de craintes & d'espérances, de chagrins & de soucis, dans cette succession rapide d'affaires, quel tems peut-on donner à la culture de son cœur & de son esprit ? Il faut alors renoncer à ces sublimes connoissances, dont l'objet est d'é-

clairer l'homme dans ce séjour de ténèbres & d'erreurs. Hélas ! combien ne voit-on pas d'infortunés qui ne sont malheureux que pour n'avoir pas mieux employé les premières années de leur vie?

EUG. Nous bénissons le Ciel de ce que notre carrière est si peu avancée : sous vos auspices, nous en consacrerons tous les instans à l'étude ; & si Dieu daigne faire prospérer vos charitables soins, vous vous applaudirez de la docilité de vos élèves.

ER. C'est ce que je désire, c'est ce que je demande sans cesse à l'Eternel. Si mon zèle pouvoit lui plaire, s'il le jugeoit digne de contribuer à former des hommes de bien, ah ! mes amis, ne serois-je pas assez payé ?

EUD. Vous avez l'art de persuader : il n'y a qu'un instant que je redoutois vos instructions, je me figurois qu'elles seroient trop austères; mais vous en montrez l'utilité avec tant de douceur, que je brûle de les entendre.

ER. Je vais vous satisfaire, ma chère Eudoxie, & pour fortifier de plus en plus un empressement si légitime, examinons, avant tout, quels sont les avantages de la bonne éducation, & sur quelles raisons est fondée la nécessité de s'instruire.

La bonne éducation est la source de la vertu & de l'honneur : sans elle, tous les présens de la fortune, tous les dons de la nature deviennent inutiles ou dangereux ; c'est elle qui apprend aux hommes à remplir dignement les diverses fonctions auxquelles ils sont appelés dans le monde : elle forme les pères & les mères de familles, les rois, les magistrats, les ministres, les guerriers, les prêtres du Seigneur : en un mot, c'est le plus précieux héritage, c'est le seul bien durable que les parens puissent laisser à leurs enfans.

EUG. C'est celui que je veux laisser aux miens, si jamais Dieu me destine au mariage ; & quand je n'embrasserois pas cet état respectable, en serois-je moins obligé de restituer à la société ce que j'aurois reçu d'elle ? Serois-je dispensé d'être utile à mes semblables, soit en les édifiant par mes exemples, soit en contribuant, du moins par mes conseils, à l'éducation des jeunes citoyens qui sont l'espérance de la patrie ? Voilà, Monsieur, ce que je me suis dit vingt fois, ce que j'ai long-tems considéré avec ma sœur, ce qui nous a fait prendre la ferme

résolution de nous instruire. Ainsi nous nous sommes proposé deux objets en vous suppliant de nous admettre au nombre de vos disciples : nous avons voulu devenir gens de bien, & propres à rendre tels ceux avec qui nous serons obligés de vivre.

ER. Puissent tous ceux de votre âge imiter un pareil exemple ! Je ne négligerai rien, mes chers enfans, pour répondre à votre attente : le Tout-Puissant bénira votre projet & mes foibles travaux.

EUD. Il n'y a qu'une chose sur laquelle je ne suis pas d'accord avec mon frère : il prétend qu'il faut prendre autant de soin de l'éducation des filles que de celles des garçons: en vain je lui ai représenté qu'il suffisoit aux femmes de connoître les principaux devoirs de la Religion, de savoir coudre, & faire quelques autres petits ouvrages, d'apprendre à chanter avec grace, à danser avec noblesse, à s'habiller à la mode, à se présenter avec décence, à parler poliment : il soutient que tout cela n'est rien, ou très-peu de chose ; & sans songer à la foiblesse de notre sexe, il ose avancer que nous sommes capables d'études bien plus sérieuses.

ER. Est-il possible, Eugène, que vous pensiez d'une manière aussi déraisonnable ? Vous voulez donc que votre sœur consacre à de vaines connoissances les premières & les plus belles années de sa vie ?

EUD. Mais, Monsieur, vous plaisantez, ce me semble?

ER. Eh! qui ne riroit, ma chère amie, de vous entendre raisonner de la sorte ? Votre sexe est foible, dites-vous ? c'est précisément pour cela qu'il est important de le fortifier. Vos ames sont-elles d'une autre espèce que celles des hommes ? N'avez-vous pas aussi-bien qu'eux une raison à conduire, une volonté à diriger, des passions à combattre ? & vous est-il plus aisé qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs, sans rien apprendre? Votre sexe est foible ! & pourquoi voit-on quelquefois des femmes si supérieures à leurs époux, par leur activité, par la force de leur génie, que le fardeau sous lequel ils plient, devient pour elles un jouet & un amusement?

Je conviens que les femmes ont pour l'ordinaire moins d'application, moins de patience, moins de courage & de fermeté que les hommes ; mais n'ont-elles pas plus de vivacité d'esprit, plus de pénétration, plus de

douceur & de modeſtie ? Vous n'êtes pas, il eſt vrai, deſtinées à remplir des emplois auſſi pénibles que ceux dont les hommes ſont chargés; hé bien ? c'eſt une raiſon de plus de vous livrer à l'étude; car que feriez-vous du loiſir qui vous reſte ? Ne vaut-il pas mieux le conſacrer à former votre cœur, à orner votre eſprit, à vous fortifier dans la pratique des vertus, que de le donner à l'inutilité, à la médiſance, à tous les vices dont l'indolence eſt la mère ?

Votre ſexe eſt foible ! la nature lui a-t-elle donc impoſé des obligations qu'il ne puiſſe remplir ? & quelles obligations encore ? elles ſont le fondement de toute la vie humaine. Ce ſont les femmes qui ruinent ou qui ſoutiennent les maiſons, qui règlent tous les détails domeſtiques, & qui, par conſéquent, décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain. Ainſi leurs occupations ne ſont guère moins importantes ni moins pénibles que celles des hommes, puiſqu'elles ont une famille à gouverner, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever. Oui, ma chère Eudoxie, j'oſe l'aſſurer, la mauvaiſe éducation des femmes n'eſt pas funeſte à elles ſeules: elle a pour la ſociété des ſuites beaucoup plus terribles que celles des hommes. En effet, pourquoi la plupart de ces derniers ſont-ils vicieux & méchans ? C'eſt que leurs mères n'ont pas rectifié en eux, dès leur tendre jeuneſſe, ce redoutable penchant qui les porte au mal; c'eſt que ſouvent même elles l'ont rendu plus gliſſant & plus rapide par des perfides complaiſances, par un amour déſordonné; ou bien, c'eſt que, dans un âge plus avancé, d'autres femmes, ſans honneur & ſans principes, ont abuſé, pour les pervertir, des attraits ſéducteurs qu'elles avoient reçus de la nature.

EUD. Je cède à vos raiſons, & je vois que les inſtructions que vous avez réſolu de donner à mon frère, intéreſſent également les perſonnes de mon ſexe. Ainſi, permettez-moi d'être ſon émule, & de fournir, ſous vos yeux, la même carrière.

ER. Pour vous faire comprendre combien votre réſolution eſt ſage, ma chère enfant, conſidérez avec moi quel beſoin nous avons d'apprendre, & quelles lumières, quelles conſolations, quels charmes inexprimables nous puiſons dans l'étude & dans l'inſtruction.

L'esprit se nourrit & se fortifie par les grandes vérités que l'étude lui fournit. Stérile quelquefois de son propre fonds, & circonscrit dans des bornes très-étroites, il invente peu, & s'épuise aisément. Mais l'étude supplée à sa stérilité, & lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque. Elle étend ses connoissances & ses lumières, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes, plus vives. Elle dissipe nos préventions, & corrige nos préjugés. Elle fait acquérir l'heureuse habitude du travail; elle en adoucit la peine; elle arrête & fixe la légéreté de l'esprit; elle éloigne de l'oisiveté, du jeu & de la débauche. Elle nous apprend que le véritable bonheur de l'homme est inséparable de la vertu; qu'il n'y a rien d'estimable que la droiture & l'équité, rien de consolant que le témoignage d'une conscience pure, rien de doux que l'approbation des gens de bien, rien de honteux que le vice. Elle nous offre une multitude de maîtres intègres & fidèles, qui, par leurs exemples & par leurs maximes, nous dévoilent la futilité des brillantes chimères dont l'homme se repaît, & elle oppose des digues puissantes au torrent de la coutume perverse & de la corruption. Faisons-nous consister la grandeur & la gloire dans la possession d'immenses richesses; & jettons-nous un œil de dédain & de mépris sur la pauvreté gémissante? avec quelle force victorieuse ne confond-elle pas notre orgueil insensé, en nous montrant cette même pauvreté, compagne de la vertu, élevée sur des chars de triomphe, jugée digne des premiers trônes du monde, & respectée par des peuples justes appréciateurs du mérite? C'est par de telles leçons qu'elle nous accoutume à n'estimer, à n'admirer que la véritable sagesse, qui consiste moins à bien dire qu'à bien faire, à fouler aux pieds les préjugés populaires, à juger sainement des hommes & des objets de leurs passions, non sur des dehors trompeurs, mais sur ce qu'ils ont de réel & de solide.

EUD. Ce que vous nous dites de l'étude surpasse de beaucoup l'idée que je m'en étois formée.

ER. Ce n'est point tout: envisageons-la maintenant sous le rapport qu'elle a avec la Religion, vous connoîtrez encore mieux combien elle est indispensable.

A proprement parler, nous n'avons ici-bas qu'une seule affaire, qui est celle de notre salut; toutes les au-

tres lui ſont ſubordonnées, & doivent nous y conduire. Ainſi l'étude de la Religion eſt notre première & notre principale étude. Mais qu'eſt-ce qu'étudier la Religion ? C'eſt ce qu'il eſt important de définir.

Etudier la Religion, c'eſt travailler, par tous les moyens poſſibles, à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la connoiſſance de Dieu, de ſes perfections ſuprêmes, des œuvres de ſa puiſſance, de ſon adorable ſageſſe, de ſa juſtice & de ſa miſéricorde infinie ; étudier la Religion, c'eſt contempler avec un ſaint reſpect les impénétrables myſtères du Sauveur, méditer ſa doctrine, ſuivre ſes exemples, ſe remplir des vrais principes de la morale évangélique, des règles de l'Egliſe, & de tout ce qui peut contribuer à former une piété ſincère & durable ; enfin, étudier la Religion, c'eſt recueillir tous les rayons de lumière qui peuvent diriger nos pas timides & chancelans dans l'obſcurité de la vie préſente, juſqu'à ce que le grand jour de l'éternité commence à luire.

EUG. Il me ſemble, Monſieur, que vous donnez à l'étude de la Religion un peu trop d'étendue. Eſt-ce que, pour en prendre une connoiſſance ſuffiſante, on ne pourroit pas ſe contenter d'en développer les principaux dogmes, les maximes les plus eſſentielles, en un mot, ſe borner à la lecture de quelques-uns de ces abrégés d'autant plus commodes, qu'ils ſont plus courts ? On auroit, par ce moyen, beaucoup plus de tems à conſacrer à l'étude des autres objets de l'éducation.

ER. Que dites-vous, mon ami ? Des abrégés ! je les reſpecte, parce que le but de leurs auteurs eſt de préparer à une étude plus détaillée ; mais le véritable Chrétien pourroit-il s'en contenter ? Quoi ! on riroit de voir un homme qui voudroit ſe donner pour diſciple d'un grand philoſophe, ſans en avoir lu les ouvrages, ſans connoître ni l'enchaînement de ſes principes, ni ſa méthode de philoſopher, uniquement parce qu'il auroit gravé dans ſa mémoire quelques pages de ſa doctrine ; & l'on ne riroit pas de voir un diſciple de Jeſus-Chriſt s'honorer du nom de Chrétien, pour avoir retenu fidèlement quelques définitions ſtériles de ſes myſtères, quelques-unes des grandes vérités qu'il eſt venu répandre, quelques règles de la diſcipline de ſon Egliſe !

L'étude de la Religion exige donc plus d'étendue qu'on

ne se l'imagine, & si c'est une maxime véritable, que tout homme qui veut exceller dans une profession doit long-tems l'exercer, & s'efforcer de s'y rendre habile, elle est encore plus vraie lorsqu'on l'applique à un Chrétien, qui n'a été placé sur la terre que pour se sanctifier. Et cette étude, ne croyez pas qu'il faille la borner à quelques années de la vie; il n'y a point d'âge où le Chrétien soit dispensé de s'y livrer; il n'y a point de tems où il ne doive y chercher un aliment salutaire, parce qu'il n'y en a point où il ne soit obligé d'être vertueux, & de travailler pour le ciel.

Je dois vous en prévenir, mes chers amis; il y a peu de différence entre une étude superficielle & l'ignorance totale de la Religion. Et quelles suites funestes n'a pas cette coupable ignorance, soit à l'égard des particuliers, soit par rapport au corps de l'Eglise? Qu'un jeune homme, par exemple, entre dans le monde, sans avoir mûrement étudié les devoirs essentiels du Chrétien, non dans de foibles abrégés, qui ne sont bons que pour la tendre enfance, mais dans l'Evangile, à combien de dangers ne sera-t-il pas exposé? Où trouvera-t-il des armes pour repousser les assauts que lui livrera, de toutes parts, l'esprit de mensonge & de séduction? Qu'un incrédule fasse retentir à ses oreilles les vaines objections qu'il forme contre le Christianisme, que lui répondra-t-il? On tournera en dérision les saintes maximes de l'Evangile; on niera d'un air triomphant les vérités les plus authentiques de la Religion, on plaisantera sans pudeur sur les usages les plus sacrés de l'Eglise: comment s'y prendra-t-il pour justifier sa croyance, pour en développer l'esprit, pour en montrer la sagesse & la solidité? Hélas! il applaudira le premier à l'apôtre de l'erreur. Ainsi l'ignorance de la Religion conduit rapidement à l'incrédulité.

Qui a produit ces déplorables révolutions, qui, dans les siècles derniers, ont enlevé tant de peuples à l'Eglise Catholique, sinon cette ignorance dont nous parlons? Pourquoi de nos jours les faux prophètes, les libertins, les incrédules voient-ils prospérer leurs abominables préceptes & leur doctrine impie? Pourquoi sont-ils préconisés dans tous les cercles? Pourquoi la Religion s'éteint-elle de jour en jour dans tous les états, dans toutes les conditions? Pourquoi l'indifférence pour tout ce qui vient

de Dieu a-t-elle glacé nos mœurs ? Pourquoi la bonne-foi, la tendre amitié, la timide pudeur; l'amour du prochain, la justice, l'humanité, toutes les vertus civiles, ne trouvent-elles plus parmi nous que de stériles panégyristes? Faut-il le demander ? Voyez avec quelle froideur on étudie la Religion; voyez avec quel dédain on écoute ses prédicateurs; voyez la foule de ceux qui méprisent le Christianisme, ou qui ne le connoissent que pour le déshonorer par de funestes disputes; voyez quels ridicules on jette sur l'homme de bien, & vous trouverez la réponse.

Hâtez-vous donc, mes chers enfans, hâtez-vous de prémunir votre cœur contre cette dépravation affreuse: étudiez la Religion sainte dans laquelle vous avez eu le bonheur de naître; mais étudiez-la avec une attention sérieuse; car la vérité ne prend jamais racine dans une ame frivole; mais étudiez-la dès ce moment: car il n'y a que deux tems où la vérité se montre utilement à nous: dans la jeunesse, pour nous éclairer & pour nous instruire; & dans la vieillesse, pour nous consoler ou nous désespérer; dans l'âge où les passions aveugles dominent, elle nous abandonne.

Vous n'en avez encore que des idées très-imparfaites; mais avec le tems & de l'application, & sur-tout avec la grace du Seigneur, vous en prendrez dans ces foibles entretiens des notions capables de vous diriger dans une étude plus étendue. Ce ne seront point d'arides préceptes, de séches explications, des définitions froides; la raison elle-même vous introduira dans l'auguste sanctuaire du Christianisme.

Quand une fois nous aurons formé notre cœur par la connoissance de la Religion & de la Morale, nous nous entretiendrons de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie, & de plusieurs autres sciences qu'il n'est pas nécessaire de vous indiquer actuellement, & nous finirons par prendre une idée de l'Histoire de la France, afin de n'être pas comme les étrangers dans notre propre patrie.

Vous voyez, mes chers amis, que je vous propose des objets bien dignes de vous attacher; mais ils exigent de vous un peu de constance. Je m'appliquerai, je l'avoue, à écarter les difficultés qui pourroient vous rendre cette

carrière trop pénible ; cependant il en restera toujours assez pour exercer votre ardeur.

Au reste, de tout ce que je vous dirai, vous n'admettrez, s'il vous plaît, que ce que vous concevrez bien, que ce qui vous paroîtra véritable. Vous me proposerez vos difficultés, je tâcherai d'y répondre ; &, plus vous me ferez de questions, plus vous me ferez plaisir.

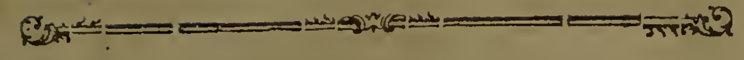
EUG. Nous n'abuserons pas de cette liberté, respectable Eraste ; nous sommes venus ici pour apprendre, & non pour vous interroger.

EUD. Pour moi, mon attention vous prouvera combien je suis jalouse de m'instruire. Seulement, dites-moi, Monsieur, si les sciences dont vous avez dessein de nous parler, sont nécessaires à tout le monde.

ER. Sans doute, ma chère amie ; car leur objet est de donner à l'homme une idée nette & précise de tout ce qu'il lui importe de connoître, soit pour se sanctifier sur la terre, soit pour former son cœur aux vertus civiles & morales, soit pour acquérir de bonne heure l'usage du monde, usage qui n'est souvent le fruit que d'une longue & dangereuse expérience, soit enfin pour vivre heureux & estimé parmi ses semblables. Celles qui ne se proposent point ces objets de première nécessité, se proposent du moins d'exercer l'esprit, de former le jugement, d'embellir l'imagination, d'orner la mémoire. Ainsi, elles conviennent également aux jeunes-gens de toutes les conditions, & aux pauvres & aux riches ; & à ceux que leur naissance destine aux dignités de l'état, ou à la défense de la patrie ; & à ceux qui se consacrent au ministère des autels, ou qui veulent servir Dieu dans le silence de la retraite ; & à ceux qui, placés dans une heureuse médiocrité, sont réservés aux diverses professions qui composent la société civile.

En voilà, ce me semble, assez, mes chers amis, pour animer votre zèle & pour piquer votre émulation. Vous voyez la nécessité du travail ; vous en voyez aussi l'agrément ; plus tard, vous en recueillerez les avantages.





ENTRETIEN II.

Elémens de Logique, ou Principes propres à former la Raison, avant de l'appliquer à l'étude de la Religion & de la Morale.

EUGENE. VOus nous avez promis des grandes instructions ; vous allez sans doute nous tenir parole.

ERASTE. De tout mon cœur, mes chers enfans ; mais par où débuter ? Voulez-vous que nous commencions par prendre quelques notions de logique ?

EUDOXIE. Qu'est ce que la logique ; s'il vous plait ?

ER. C'est un art, ou, ce qui est la même chose, une collection de préceptes propres à diriger l'esprit dans la recherche de la vérité. Ainsi l'objet de la logique est de former la raison, d'écarter les nuages qui obscurcissent la lumière, de l'accoutumer à remonter aux principes pour en tirer de plus justes conséquences, & à juger de tout avec exactitude.

EUG. Assurément cette science mérite bien d'être étudiée ; la justesse d'esprit est une qualité si estimable & si nécessaire.

ER. Cependant combien y en a-t-il qui s'appliquent sérieusement à l'acquérir ? Quand on entre dans le monde, on rencontre presque à chaque pas des esprits faux, incapables de discerner la réalité d'avec le mensonge ; on en voit qui apperçoivent toujours les choses du côté le plus obscur, qui se paient des plus mauvaises raisons, & qui veulent en payer les autres; on en voit qui se laissent emporter aux moindres apparences, & abandonnent perpétuellement le point de la question, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent, & qui prononcent d'un ton impérieux sur ce qu'ils n'entendent pas ; on en voit enfin qui repoussent avec dédain, & souvent même avec colère, la main officieuse qui veut les ramener dans le chemin de la vérité.

Ne nous confondons pas, mes chers amis, dans cette foule ignorante & méprisable. Comme toutes les scien-

ces, la logique a ſes épines : il faut un peu de travail pour les arracher avec fruit ; j'en conviens ; mais conſidérez que, par la pareſſe, les plus petites choſes nous deviennent à la fin impoſſible; au-lieu qu'avec un peu de ſoin & d'application, nous venons à bout des plus difficiles.

EUD. Entrez donc en matière, je vous en ſupplie ; vous ſavez quel beſoin j'ai d'être logicienne, je veux dire raiſonnable.

ER. Avant de répondre à votre déſir, ma chère Eudoxie, il eſt bon de vous donner quelques règles préliminaires, l'explication de quelques termes qu'il faut bien comprendre, & ſe rendre familiers, ſi l'on veut profiter des préceptes de la logique.

On peut réduire à ces cinq queſtions tout ce que l'on peut ſavoir de quelque objet que ce ſoit. On en recherche : 1.° la nature ; qu'eſt-ce que cet objet ? première queſtion. 2°. L'exiſtence : cet objet exiſte-t-il ? ſeconde queſtion. 3°. Les cauſes: pourquoi cet objet eſt-il ? troiſième queſtion. 4.° Les propriétés, ou qualités eſſentielles : quel eſt cet objet ? quatrième queſtion. 5.° Les différens genres, eſpèces, parties, individus : comment cet objet ſe diviſe-t-il ? cinquième & dernière queſtion.

Comme il eſt important de connoître l'uſage de ces cinq queſtions, nous allons les appliquer à la philoſophie ; &, pour n'être pas dans la néceſſité de parler trop long-temps ſeul, Eugène, vous m'interrogerez, je vous prie, & je tâcherai de vous répondre.

EUG. Puiſque vous me le permettez, dites-moi ce que vous entendez par philoſophie, quelle eſt ſa nature ?

ER. La philoſophie eſt la ſcience des choſes naturelles. Je dis premièrement la *ſcience*, c'eſt-à dire, une connoiſſance de la nature plus approfondie que n'en a le commun des hommes. J'ajoute, en ſecond lieu, *la ſcience des choſes naturelles*, c'eſt-à-dire, de celles que nous connoiſſons par la ſeule lumière de la raiſon ; car, pour celles que la révélation nous découvre, & dont la connoiſſance exige des moyens ſurnaturels, elles ſont l'objet de la Théologie. Mais, pour ſentir la juſteſſe de ma réponſe, diſons un mot des regles de la définition.

Définir, c'eſt expliquer la nature ou l'eſſence d'une choſe; &, comme on peut expliquer les noms ou les cho-

ses, il s'ensuit qu'il y a deux sortes de définitions, celle du nom, & celle de la chose ou de l'être.

Par ces mots *chose* ou *être*, on entend tout ce qui existe ou tout ce qui peut exister; &, par ce mot nom, on veut désigner un son articulé dont les hommes sont convenus pour signifier telle chose.

La définition du nom est l'explication de ce que l'on entend par ce nom. Si je veux définir le mot *nature*, j'en indiquerai les significations diverses, afin de mieux déterminer celles qu'il faudra lui laisser. Ainsi, je dirai ce mot *nature* ne présente pas toujours à l'esprit la même idée; quelquefois il indique le caractère, le tempérament, & ce que nous appelons naturel; comme dans cet exemple »: Socrate, le plus grand philosophe du pa-
» ganisme, & le premier, dit-on, qui enseigna la mo-
» rale, étoit violent & emporté de sa *nature*; mais l'étu-
» de de la sagesse adoucit & tempéra tellement cette
» même *nature*, qu'il devint le plus patient & le plus
» modéré des hommes».

Très-souvent aussi le mot *nature* marque l'assemblage, l'ordre & l'enchaînement des êtres qui composent cet univers, & le principe des lois immuables par lesquelles il subsiste, comme dans cet exemple: » Platon, le plus
» éloquent des disciples de Socrate, disoit que le specta-
» cle de la *nature* nous élevoit à la connoissance du suprê-
» me Architecte».

Enfin, par le mot *nature*, on entend l'essence d'une chose, c'est-à-dire, ce qui entre nécessairement dans l'idée de cette chose, & sans quoi elle ne peut subsister, ni être conçue par l'esprit. Ainsi, l'ame & le corps sont la nature ou l'essence de l'homme; car il ne peut exister aucun homme sans l'ame & le corps, & l'esprit ne peut se figurer un homme, que comme un être composé d'une ame & d'un corps.

Vous voyez donc clairement que l'objet de la définition du nom est de déterminer l'idée qu'on doit y attacher, afin d'éviter les équivoques, le double sens, les méprises; ce qui est indispensable dans la recherche & dans l'étude des choses, & sur-tout dans les discussions philosophiques, où souvent, pour avoir négligé de définir les termes, on conteste long-temps sans se compren-

dre. Mais, quelque utile que soit la définition du nom ; vous ne la confondrez pas avec celle des choses qui est bien utile encore.

La définition de la chose, est l'explication de la nature ou de l'essence de cette chose Quand je dis : l'homme est un animal raisonnable, je le définis par sa nature, j'explique son essence qui consiste dans la réunion de *l'animalité* & de la *rationalité*.

Pour que la définition de la chose soit bonne, quatre conditions sont nécessaires : elle doit être claire, courte, réciproque ; elle doit renfermer le genre & la différence de la chose définie.

1.° Elle doit être claire, c'est-à-dire, qu'on ne doit y trouver aucun terme équivoque ou inintelligible ; car son objet est d'expliquer la nature de la chose ; or, elle ne peut parvenir à ce but sans la clarté : on ne comprend pas ce qui est obscur : on n'apperçoit pas le soleil quand il est couvert de nuages.

2.° Elle doit être courte, c'est-à-dire, qu'on n'y doit remarquer aucun mot inutile ; rien en effet ne contribue tant à la clarté que la brieveté ; puisque par elle, on écarte tous les termes qui pourroient obscurcir, ou du moins embarrasser l'objet de la définition.

3.° Elle doit être réciproque, c'est-à-dire, qu'elle doit également convenir à toutes les parties de la chose définie, & ne convenir en même temps qu'à cette seule chose. La philosophie, par exemple, à quatre parties : la *logique*, qui traite de l'art de penser, la *métaphysique*, qui traite des propriétés générales des êtres, des attributs de Dieu, & de la nature des esprits ; la *morale*, qui nous fait connoître les actions bonnes ou mauvaises ; & la *physique*, qui nous fait connoître les corps & leurs propriétés. Or, pour que la définition que je vous ai donnée de la philosophie soit réciproque, il faut qu'on puisse l'appliquer à chacune de ces parties, c'est-à-dire, qu'il faut voir si l'on peut appeler chacune de ces parties *science des choses naturelles*, ou fondées sur les lumières de la raison. Mais cela est évident, puisque, pour parvenir à chacune de ces sciences, nous n'avons besoin d'aucune révélation, d'aucune lumière surnaturelle. Il ne s'agit donc plus que d'examiner si ma définition convient à la philosophie seule ; mais cela n'est pas moins évident,

puisque, de toutes les sciences, elle seule peut être appelée *science des choses naturelles*; ma définition est donc réciproque.

4.° Enfin, la définition doit renfermer le genre & la différence de la chose définie. Mais, qu'est-ce que le genre? qu'est-ce que la différence?

Dans tous les êtres, il y a des propriétés communes à plusieurs, & des propriétés distinctives; dans l'homme, par exemple, nous avons remarqué deux propriétés ou qualités essentielles, l'animalité & la rationalité: l'animalité est la propriété commune de l'homme, puisqu'il la partage avec tous les autres animaux; la rationalité, au contraire, est la qualité distinctive, puisque, de tous les animaux, il est seul doué de la raison. Or, on appelle *genre*, les propriétés communes à plusieurs êtres; & *différence*, les propriétés distinctives de chacun de ces êtres. Ainsi, dans cette définition, l'homme est un animal raisonnable, *animal* est le genre, & *raisonnable* la différence. Ainsi, dans la définition de la philosophie, *science* est le genre, & *science des choses naturelles* est la différence.

Vous pouvez juger, d'après l'exposé de ces règles, que ma définition est bonne, parce qu'elle y est exactement conforme: 1.° elle est claire; tous les termes en sont intelligibles; 2°. elle est courte: pouvoit-on l'exprimer en moins de mots? 3.° elle est réciproque, puisqu'elle convient à toutes les parties de la philosophie, & que la philosophie est la seule science à qui l'on puisse l'appliquer; 4.° Enfin, elle présente le genre & la différence de la philosophie.

Telle est, mes chers amis, la méthode qu'il faut suivre pour résoudre la première question. Eugène, êtes-vous satisfait de ma réponse?

EUG. J'en suis si content que je voudrois l'avoir faite. Apprenez-moi maintenant si la philosophie existe; car, si je ne me trompe, c'est l'objet de la seconde question.

ER. Pour vous prouver l'existence de la philosophie, il faut vous démontrer qu'elle a un objet certain, un sujet certain, & un motif certain. Commençons par expliquer ces termes.

Un *objet*, en général, est ce qui occupe une science, ce qu'elle se propose de connoître. Ainsi, les choses na-

turelles sont l'objet de la philosophie, puisque cette science s'en occupe, puisque son but est de les connoître.

On appelle *sujet* en général, ce qui reçoit en soi une chose. L'esprit humain est donc le sujet de la philosophie, puisque c'est lui qui reçoit cette science, & qu'il la fait passer, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Enfin, on nomme *motif*, en général, ce qui est la base & le fondement d'une science; ainsi le motif de la philosophie est l'évidence pour les choses qui sont hors de nous, & le sens intime pour celles qui sont au-dedans de nous-mêmes.

L'évidence est la perception claire d'une vérité, qui a la propriété de se manifester à l'ame par elle-même, & de lui ôter toute inquiétude sur ce qu'elle veut connoître. Si l'on vous disoit, par exemple, que le tout est plus grand que sa partie, votre ame douteroit-elle un instant de la vérité de cette proposition? Ne verroit-elle pas, du premier coup d'œil, que la partie, n'étant qu'une portion du tout, doit nécessairement être plus petite que ce tout? Si l'on vouloit vous persuader que le pied de cette table, qui n'en est qu'une foible partie, est plus gros, plus considérable que la table entière, votre ame ne se révolteroit-elle pas contre ce mensonge? Or, ce sentiment intérieur qui atteste la vérité ou la fausseté d'une chose que l'on apperçoit clairement, est ce qu'on appelle évidence.

Le *sens intime* est une faculté de l'ame par laquelle elle est avertie d'une affection qu'elle éprouve. Le sens intime ne peut pas plus nous tromper que l'évidence, parce qu'il est aussi infailliblement lié à la vérité des affections qu'il atteste. En effet, le sens intime pourroit-il avertir notre ame qu'elle éprouve de la douleur, par exemple, lorsque réellement elle n'en éprouveroit pas?

Actuellement il s'agit de prouver que la philosophie a un objet certain, un sujet certain, & un motif certain; & si j'en viens à bout, j'aurai par-là même démontré l'existence de la philosophie, & répondu à votre question.

1° La philosophie a un objet certain; car quel est l'objet de la philosophie? que se propose-t-elle de connoître? Les choses naturelles. Or, les choses naturelles sont un objet certain; car un objet certain, est celui qui, pour exister, demande toujours la même essence, & dont la

nature ne peut être changée sans qu'il cesse d'être. Mais les choses naturelles ne demandent-elles pas toujours la même essence pour exister ? un cercle, par exemple, ne demande-t-il pas toujours la même essence, je veux dire la rondeur, pour être cercle; &, s'il cessoit d'être rond, s'il devenoit quarré, ne cesseroit-il pas d'être cercle? Cela étant, les choses naturelles sont donc un objet certain; car il en est de chacune d'elles comme du cercle. La philosophie a donc un objet certain.

2.° Elle a un sujet certain; car quel est le sujet de la philosophie? n'est-ce pas l'esprit humain? Or, l'esprit humain est un sujet certain, c'est-à dire, capable de connoître la vérité, & de conserver cette connoissance. Premièment l'esprit humain est capable de connoître la vérité. En effet, ne connoît-il pas avec évidence la vérité de cette proposition, par exemple, le tout est plus grand que sa partie? Je dis, en second lieu, qu'il est capable de conserver la connoissance de la vérité, dès qu'une fois il l'a saisie. C'est ainsi qu'après avoir connu clairement la vérité de cette même proposition, le tout est plus grand que sa partie, nous la conservons, même malgré nous; nous nous y attachons fortement, & nous ne pouvons la perdre qu'avec la raison. Cela étant, la philosophie a donc un sujet certain.

3.° Elle a un motif certain; car quel est le motif de la philosophie? C'est l'évidence pour les choses qui sont hors de nous, & le sens intime pour les choses qui sont au-dedans de nous-mêmes. Mais, comme je vous l'ai fait voir, ni l'évidence, ni le sens intime ne peuvent nous tromper. La philosophie a donc un motif certain. Je vous ai prouvé qu'elle avoit encore un sujet certain & un objet certain; on ne peut donc douter raisonnablement de son existence.

Il y a deux sortes de philosophie, l'une parfaite, & l'autre imparfaite. La philosophie parfaite, est la connoissance complète de toutes les choses naturelles. Vous sentez bien que cette espèce de philosophie n'appartient qu'à Dieu seul qui connoît toutes ses œuvres.

La philosophie imparfaite est une connoissance certaine de plusieurs choses naturelles; & c'est de cette espèce de philosophie que j'ai voulu vous prouver l'existence.

EUG. Je vous prie de m'exposer quelles sont les cau-

ses de la philosophie, c'est-à-dire, pourquoi elle est ? car c'est la troisième question.

ER. Commençons toujours par expliquer les mots, c'est le moyen de mieux comprendre les choses.

En général, on appelle cause, tout ce qui contribue à l'être, ou à la manière d'être de quelque chose.

On compte cinq espèces de causes : l'efficiente, la finale, la cause matérielle, la formelle, & l'exemplaire.

La cause efficiente, est celle qui, par elle-même, par sa propre efficace, donne l'être ou la manière d'être à quelque chose ; c'est pour cela qu'on l'appelle *efficiente*, c'est-à-dire, qui fait. Ce qu'elle produit, par la même raison, se nomme *effet*.

Il y a deux sortes de causes efficientes : la première & la secondaire. La cause efficiente première est celle qui ne dépend d'aucune autre, & de qui seule dépendent toutes les autres : la cause efficiente première de tout ce qui existe & qui peut exister est Dieu seul. La cause efficiente secondaire est celle qui dépend de la cause première.

Voici sur la cause efficiente trois maximes qu'il faut bien retenir :

On appelle *axiome*, une proposition si claire & si évidente, qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée ; telle est celle-ci : le *tout est plus grand que sa partie.*

Premier axiome. « La cause doit être avant l'effet. » Nos pères, par exemple, ont existé avant nous. Puisque Dieu a crée le monde, Dieu existoit donc avant le monde.

Second axiome. « Aucun être ne peut être cause efficiente de lui-même, puisqu'il faudroit qu'il se produisit ; il seroit postérieur à lui-même, puisqu'il se seroit produit. » Vous voyez bien que cela répugne au sens commun.

Troisième axiome. « Deux êtres ne peuvent être réciproquement cause efficiente l'un de l'autre. C'est ainsi qu'un fils ne sauroit engendrer son père.

La cause finale est la fin pour laquelle la chose est produite. La cause matérielle est la matière même qui est employée dans la production de la chose. Dans les sciences, la cause matérielle est le sujet de cette science, c'est-à-dire, la chose qui la reçoit, & l'objet de cette même science, c'est-à-dire, la chose qu'elle se propose de connoître.

La cause formelle est la forme qu'une chose reçoit, & la cause exemplaire est le modèle à l'imitation duquel elle est faite.

La production d'une statue nous offre d'une manière sensible ces cinq sortes de causes. Le statuaire en est la cause efficiente secondaire ; car Dieu en est la cause première, puisqu'il a créé le statuaire & la matière dont il se sert. La fin que le statuaire se propose dans cet ouvrage, l'intérêt, par exemple, la gloire, un amusement honnête, en est la cause finale ; la matière qu'il emploie, le bois, le bronze, le marbre, le plâtre, &c. en est la cause matérielle ; la forme que ces matériaux bruts prennent sous le ciseau de l'artiste, en est la cause formelle, enfin le modèle qu'il imite est la cause exemplaire de la statue qu'il offre à nos regards.

D'après cet exposé il vous sera facile de concevoir quelles sont les causes de la philosophie. Dieu en est la cause efficiente première, puisqu'*il est le père des lumières*, & qu'*il éclaire tout homme venant au monde*. L'esprit humain, qui se livre à l'étude & à la contemplation de la nature, en est la cause efficiente ordinaire.

La cause finale de la philosophie est la connoissance de la vérité. Sa cause matérielle sont l'esprit humain qui la reçoit, & qu'elle veut former, & les choses naturelles qu'elle se propose de connoître ; sa cause formelle est la forme sous laquelle on la conçoit, la méthode que l'on suit, soit en l'étudiant, soit en l'enseignant ; enfin sa cause exemplaire est la science de Dieu, que la philosophie s'efforce d'imiter autant que la foiblesse humaine peut le permettre.

EUG. Dites-moi quelles sont les propriétés de la philosophie ?

ER. Pour vous répondre, il faut distinguer deux sortes de propriétés, les unes essentielles, & les autres accidentelles. Les propriétés essentielles sont celles qui composent la nature ou l'essence de la chose, de manière que si on les détruit, la chose ne peut plus exister telle que l'esprit l'avoit conçue. Dans l'homme, par exemple, les propriétés essentielles sont l'animalité & la rationalité ; ôtez l'une de ces deux propriétés, l'être que vous appelliez homme, ne peut plus être regardé comme tel par l'esprit. Les propriétés accidentelles sont telles qu'on peut

les séparer de la chose, sans que cette chose cesse pour cela d'exister; on les appelle encore *accidens*. Ainsi dans l'homme, par exemple, les accidens, ou les propriétés accidentelles sont l'adresse, l'industrie, la force, le courage, &c. vous pouvez anéantir quelques-unes de ces propriétés, & même les anéantir toutes, sans que pour cela l'homme cesse d'être homme, parce qu'il conserve toujours ses qualités essentielles.

Les propriétés essentielles de la philosophie consistent, comme vous savez, en ce que c'est une *science*, & une *science des choses naturelles*. Ses propriétés accidentelles sont l'utilité & l'excellence de ses préceptes, le besoin que nous en avons, & la facilité de les bien posseder.

Eud. La facilité! parlez-vous sérieusement? Je vous assure que ces préceptes ne me paroissent pas si faciles à comprendre: d'ailleurs les termes & la forme sous lesquels ils se présentent, suffiroient seuls pour effrayer.

Er. Ces termes & cette forme ne vous semblent rebutans, ma chère amie, que parce que vous n'y êtes pas encore faite. La forme philosophique, c'est-à-dire, la manière dont la philosophie présente ses leçons, & la méthode qu'elle suit pour découvrir la vérité, est la plus claire, la plus aisée, & celle par laquelle on apprend plus de choses en moins de temps. Pour en bien juger, voyez comme procède dans ses raisonnemens celui qui en a contracté l'habitude. Il commence par donner les notions ou les définitions des choses dont il va parler. Il explique, si cela est nécessaire, les différentes acceptions de termes, afin qu'il n'y ait point d'équivoque. Il distingue ce qui est douteux d'avec ce qui est certain & incontestable; puis il établit l'état de la question, c'est-à-dire, qu'il fixe en peu de mots l'objet précis de la discussion, la manière dont il faut l'envisager: enfin il offre au grand jour la vérité qu'il s'agit précisément d'établir ou l'erreur qu'il faut combattre. La preuve de cette vérité, ou la réfutation de cette erreur, il la présente de la même manière. Il pose un principe incontestable; il le compare avec l'objet de sa preuve; il prononce sur leur ressemblance ou sur leur dissemblance, & conclut de là que la chose qu'il démontre est vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, claire ou obscure, &c. Or, rien de plus

naturel que cette méthode, rien de plus facile; & dont le commun des hommes ſoit plus capable.

Pour être bon orateur, pour exceller dans la poëſie, il faut peut-être avoir reçu du ciel un génie ſupérieur; ce don précieux n'eſt pas néceſſaire pour devenir grand philoſophe. Une conſtante expérience prouve qu'avec un eſprit très-ordinaire, on peut faire dans cette ſcience les plus étonnans progrès, pourvu qu'on veuille donner un peu d'attention & de réflexion à ſes préceptes.

Quant aux termes, ils ſont nouveaux pour vous, je le ſais; mais repaſſez-les ſouvent dans votre eſprit; n'en laiſſez aucun ſans avoir diſcerné l'idée qu'il y faut attacher, & bientôt ils vous ſeront auſſi familiers que les mots les plus ordinaires.

EUG. Nous voici, je crois, à la dernière queſtion, & vous m'allez apprendre comment on diviſe la philoſophie; mais avant, expliquez-moi, je vous prie, ce que vous entendez par diviſion?

ER. La diviſion eſt la diſtribution d'un tout en ſes parties, pour les préſenter à l'eſprit les unes après les autres, & lui faire connoître en détail l'objet diviſé.

1.° La diviſion, pour être bonne, doit être claire & courte; car ce qui eſt obſcur ne s'entend pas, comme je l'ai déjà dit; & ſi les membres de la diviſion, c'eſt-à-dire, les parties du tout que l'on ſépare les unes des autres pour les montrer en particulier, ſont en trop grand nombre, notre eſprit ne peut les ſaiſir & ſuccombe ſous leur multitude.

2°. La diviſion doit être entière, c'eſt-à-dire, qu'il faut que les membres de la diviſion égalent la choſe diviſée, & que leur réunion repréſente cette choſe préciſément telle qu'elle étoit avant la diviſion. Ainſi, l'on diviſeroit mal notre globe, ſi l'on ſe contentoit de dire qu'il a pour parties, l'Europe, & l'Aſie & l'Afrique. Cette diviſion ne ſeroit pas entière, & n'égaleroit pas la choſe diviſée, puiſqu'on auroit omis l'Amérique, qui eſt une autre partie.

Mais, pour bien entendre cette ſeconde règle de la diviſion, il faut ſavoir que l'on diſtingue deux eſpèces de parties; les unes eſſentielles au tout, & ſans leſquelles le tout ne peut exiſter; telles ſont dans l'homme le corps & l'ame; un corps ſeul n'eſt pas un homme; on ne peut pas

dire non plus qu'une ame séparée de son corps soit un homme ; c'est la réunion de ces deux substances, qui forme le tout appellé l'homme. Le corps & l'ame sont donc les parties essentielles.

Les autres parties sont appellées intégrantes, c'est-à-dire, qu'elles servent à l'intégrité du tout, qu'elles le rendent complet & entier ; mais elles peuvent en être séparées, sans que pour cela il cesse d'exister. Tels sont, par rapport à notre corps, les membres dont la privation n'ôte pas la vie. Ainsi, l'on peut me couper le bras, sans que pour cela je cesse d'être homme ; on m'ôte bien une partie qui rend mon corps moins complet, moins entier : l'intégrité de mon tout est moins parfaite, mais il n'en existe pas moins. Or, il faut que la division présente les parties essentielles du tout, & qu'elle les présente toutes autant qu'il est possible ; elle est vicieuse, si elle confond ces parties avec les intégrantes, ou ces dernières avec les essentielles.

3°. Les membres de la division doivent être distincts, c'est-à-dire, que l'un ne doit pas entrer dans l'autre, ce qui mettroit de la confusion dans les idées. Quelqu'un, par exemple, qui, voulant donner une division du corps humain, diroit qu'il est composé d'une tête, d'un tronc, de membres, de pieds & de mains, feroit une mauvaise division. Pourquoi? c'est qu'il confondroit les parties essentielles du tout divisé avec ses parties intégrantes ; les parties essentielles du corps humain sont la tête, le tronc & les membres ; par membres, on entend les bras, les jambes, dans lesquelles les pieds & les mains sont compris : ces mots pieds & mains ne disent donc rien de plus que membres, puisqu'ils y sont compris comme parties intégrantes.

Quant à la division de la philosophie, on pourroit la partager en philosophie naturelle, en philosophie infuse, & en philosophie acquise.

La philosophie naturelle est la lumière de la raison que Dieu a accordée à chaque homme, afin de l'éclairer dans l'étude des choses naturelles.

La philosophie acquise est celle qui est le fruit de notre travail & des méditations.

La philosophie infuse est celle que Dieu pourroit ac-

corder ſans travail & ſans étude de la part de celui qui ſeroit l'objet de ce céleſte bienfait.

Mais la diviſion la plus ordinaire de la philoſophie eſt de la diſtribuer en quatre parties: la logique, la métaphyſique, la morale & la phyſique. Nous parlerons de la phyſique dans la ſuite; la métaphyſique & la morale ſeront compriſes dans ce qui concernera la Religion, à laquelle ces deux ſciences ſont naturellement liées; quant à la logique, nous en allons traiter plus particulièrement, après vous avoir donné l'explication de quelques mots qu'il me reſte encore à vous faire comprendre. Ces mots ſont *ſubſtance*; *mode*; *puiſſance*; *diſtinction*; *ſujet*; *attribut*; *eſpèce*; *individu*; *poſſible*; *néceſſaire & contingent*; *fini & infini*.

On appelle *ſubſtance*, un être qui exiſte en ſoi, non pas indépendamment de la cauſe productrice, mais indépendamment de ſon *mode*.

On entend par *mode*, un être qui exiſte dans un autre Ainſi la rondeur d'une boule de cire exiſte dans la cire, & non en elle-même; au contraire, la cire exiſte en elle-même, ſans avoir beſoin de la rondeur ou de quelque autre forme déterminée pour exiſter.

Il ne faut pas confondre cette manière de parler: *exiſter en ſoi*, avec celle-ci: *exiſter par ſoi*. Exiſter en ſoi ſignifie exiſter indépendamment du mode. Exiſter par ſoi veut dire exiſter indépendamment d'une cauſe productrice. Dieu ſeul exiſte par ſoi, puiſqu'il eſt éternel.

Il y a deux ſortes de ſubſtances: l'incorporelle, que l'on appelle *eſprit*; & la matérielle ou étendue, que l'on nomme *corps*.

L'eſprit eſt ou increé; c'eſt Dieu même, ou créé. L'eſprit créé eſt ou deſtiné à gouverner, à animer un corps, & on l'appelle *ame humaine*; ou bien il n'a pas cette deſtination, & on le nomme *ange*.

La *puiſſance* eſt une capacité, une aptitude à faire quelque choſe: ainſi l'homme a la puiſſance d'apprendre; parce qu'il eſt propre à cette fonction de l'eſprit.

On diſtingue deux ſortes de puiſſance, l'active & la paſſive. La puiſſance active eſt la force de faire quelque choſe. La puiſſance paſſive eſt l'aptitude à recevoir quelque choſe; la cire, par exemple, a la puiſſance paſſive

de recevoir la rondeur, & l'homme a la puiſſance active de lui donner cette forme.

Il y a une *diſtinction* entre les choſes qui ne ſont pas une ſeule & même choſe, comme par exemple, entre un cheval & un lion. Cette diſtinction eſt réelle. On l'appelle *réelle majeure*, lorſqu'elle ſe trouve entre deux choſes différentes; mais elle ſe nomme *réelle mineure*, ſi elle ſe trouve entre une choſe & un monde inhérent à ſa ſubſtance, ſans lequel la ſubſtance peut exiſter, comme nous l'avons dit, quoique le monde ne puiſſe exiſter ſans la ſubſtance. Telle eſt, par exemple, la diſtinction qu'il y a entre la cire & ſa rondeur; car la cire peut bien exiſter ſans être ronde; mais la rondeur de la cire ne peut exiſter ſans la cire.

Outre ces deux eſpèces de diſtinctions, il y en a une autre qu'on appelle *diſtinction mentale*. C'eſt celle qui a ſon fondement dans notre eſprit, qui conſidère comme différentes des choſes qui ne le ſont pas réellement; c'eſt ainſi que je conſidère l'intellect & la volonté de l'homme comme deux choſes différentes, quoique, dans le fond, ce ne ſoit que la même ame qui comprend & qui veut.

Le *ſujet* eſt une choſe de laquelle on aſſure, ou de laquelle on nie une autre choſe; l'*attribut* eſt la choſe qu'on aſſure ou qu'on nie du ſujet. Quand je dis: Dieu eſt bon, j'aſſure de Dieu qu'il eſt bon. *Dieu* eſt le ſujet, & *bon* eſt l'attribut. De même, quand je dis: Dieu n'eſt pas cruel, je nie de Dieu qu'il ſoit cruel, *Dieu* eſt le ſujet: *cruel* eſt l'attribut.

L'*eſpèce* eſt l'enſemble du genre & de la différence. Vous n'avez pas oublié ſans doute ce que ſignifient ces deux derniers mots. Ainſi, quand je dis: l'homme eſt un animal raiſonnable, *animal*, qui eſt le genre, & *raiſonnable*, qui eſt la différence, conſtituent l'eſpèce des hommes. Chaque membre, chaque partie de l'eſpèce s'appelle *individu*; ainſi vous & moi, nous ſommes des individus de l'eſpèce humaine.

On appelle *poſſible*, tout ce qui ne répugne pas à la raiſon. On diſtingue deux ſortes de poſſibilités; la poſſibilité première, & la poſſibilité ſecondaire. La poſſibilité première eſt l'union & l'accord des propriétés eſſentielles; ainſi la poſſibilité première de l'homme eſt l'union &

l'accord de l'animalité & de la rationalité, sans lesquelles l'homme ne peut plus être regardé comme un être possible. La possibilité secondaire est la non répugnance de la création d'un être.

On désigne par le mot *nécessaire*, une chose dont l'existence est tellement déterminée, qu'il n'est pas possible de ne la pas concevoir existante. Il y a deux sortes de nécessaire, l'un absolu, l'autre hypothétique; c'est-à-dire, fondé sur une supposition, sur quelques conditions requises. Un être est *nécessaire absolument*, quand il est impossible, qu'il n'existe pas, quelque supposition que l'on fasse, quelque hypothèse que l'on établisse: Dieu seul est nécessaire de cette manière. Un être est *nécessaire hypothétiquement*, quand après avoir fait une supposition, après avoir établi une hypothèse, il est impossible qu'il n'existe pas. Par exemple, si l'on établit l'hypothèse, que je pense, on établit par-là même la nécessité de mon existence; car démontrer que je pense, c'est démontrer que j'existe, puisque je ne puis penser sans exister.

Le *contingent* est opposé au nécessaire. On appelle contingent, ce qui peut également exister, ou ne pas exister. Ainsi, il y a cent ans, j'étois un être contingent; je pouvois exister; la preuve, c'est que j'existe; mais il pouvoit arriver aussi que je ne reçusse jamais l'existence.

On appelle *fini*, tout ce qui est borné ou limité, ce à quoi l'on peut toujours ajouter quelque chose. Les perfections des créatures, par exemple, sont finies, parce qu'on peut toujours y ajouter quelque nouveau degré.

On nomme *infini*, ce qui n'a ni bornes ni limites, & ce qui est si parfait, qu'il ne peut l'être davantage: telles sont les perfections divines.

Voilà, mes chers amis, les principales notions que j'ai cru nécessaires de vous donner pour vous mettre en état de bien comprendre la suite de cet entretien, & ceux que nous aurions après celui-ci. Retenez-les de manière à n'être plus obligés d'y revenir. Parlons maintenant de la logique.

La logique, comme je vous l'ai dit, est l'art de diriger l'esprit dans la recherche de la vérité. Or, il faut remarquer trois opérations principales de l'esprit

dans cette recherche; l'*idée*: le *jugement* & le *raisonnement*.

Ce sont ces trois opérations de l'esprit que la logique se propose de régler dans les trois premières parties, & dans la quatrième, qu'on appelle *méthode*, elle a pour objet d'accoutumer l'esprit à disposer les diverses idées, les divers jugemens, & les divers raisonnemens qu'il a formés sur un même sujet, dans un ordre propre à le faire bien connoître.

1°. *De l'idée.*

L'*idée* est la perception d'un objet. Lorsque l'esprit n'est occupé qu'à percevoir, & qu'il ne donne encore aucun attribut à ce qu'il perçoit, on dit qu'il a une idée. C'est ainsi que j'ai l'idée d'une fleur sans en porter aucun jugement.

Dans l'*idée*, il faut distinguer l'objet apperçu par l'esprit, & le sentiment que nous en avons.

L'objet apperçu s'appelle plus particulièrement *idée*, mot qui signifie image ou représentation, & le sentiment que nous avons de l'objet apperçu se nomme *perception*, c'est-à-dire, connoissance pure & simple d'un objet.

Comme, pour bien entendre ce qui concerne l'idée, il est bon de connoître les diverses facultés de notre ame, je vais vous en dire un mot.

L'*imagination* est la faculté de se représenter les objets absens sous des images corporelles; ainsi, pendant la nuit, je puis me représenter mon père, mon frère, ma sœur, & tout autre objet que je ne vois pas.

La *mémoire* est une faculté par laquelle l'ame se rappelle les idées passées, en se souvenant qu'elle les a eues autrefois. Ces idées anciennes avoient, par le moyen des esprits animaux, imprimé quelques traces dans le cerveau, qui est l'organe de la mémoire, c'est-à-dire, l'instrument dont l'ame se sert pour conserver le souvenir des choses qui l'ont frappée: quand ces mêmes esprits animaux, qui sont des particules très-fines d'une matière extraordinairement fluide, viennent à repasser par ces mêmes traces, l'ébranlement qu'ils causent dans le cerveau, absolument semblable à celui qu'ils y avoient déjà causé, procure à l'ame les mêmes idées qu'elle avoit

avoit éprouvées auparavant. Plus ces traces sont profondes, plus ces ébranlemens sont vifs, plus on a de mémoire.

La *réminiscence* est une faculté de l'ame par laquelle elle se rappelle qu'elle a eu autrefois une affection, soit que cette affection se trouve actuellement dans l'ame, ou qu'elle ne s'y trouve pas. Ainsi, quand on se rappelle qu'on a éprouvé autrefois une violente douleur au bras, par exemple, ce souvenir est une réminiscence.

L'*attention* est une faculté par laquelle l'ame considère un objet pour le mieux connoître. L'attention, la mémoire & l'imagination sont des facultés qu'on peut perfectionner par l'exercice.

Les objets que notre ame peut connoître, sont ou intellectuels, ou sensibles. Les objets sensibles sont ceux que notre ame ne connoît que par le moyen des sens. Nous avons cinq sens : la *vue*, ou les yeux; l'*ouie* ou les oreilles; l'*odorat* ou le nez; le *goût*, dont le palais est l'organe; & le *tact* qui est répandu dans tout le corps. Toutes les fois que quelques-unes des choses qui nous environnent font impression sur l'un de ces sens, notre ame en est aussitôt avertie, & la représentation de l'objet sensible se peint dans notre imagination. L'affection que l'ame éprouve à l'occasion de l'objet qui agit sur es sens, s'appelle *sensation*.

Les objets intellectuels sont ceux qui ne peuvent affecter les sens, & dont par conséquent notre imagination ne peut se former aucune image. Telles sont les idées de Dieu, de la justice, &c. L'acte par lequel on connoît ces objets, se nomme *idée intellectuelle*, parce qu'elle ne peut être apperçue que par l'*intellect*, qui est cett faculté par laquelle l'ame connoît.

Mais toutes ces dénominations que l'on donne aux diverses manières dont notre ame apperçoit les objets, ne doivent pas vous embarrasser, parce que, dans le langage ordinaire, *pensée, idée, sensation, perception*, sont des termes synonymes, c'est-à-dire, qui ont la même signification, & qui, par conséquent, s'emploient indifféremment l'un pour l'autre.

On doit considérer les idées selon leur nature & selon leur origine.

L'idée considérée en elle-même, est simple, & non composée de parties ; car l'idée est une modification de l'ame. On appelle *modification*, ce qui détermine une chose à exister d'une certaine manière plutôt que d'une autre. La rondeur d'une boule de cire, par exemple, déterminant la cire à exister avec cette forme plutôt qu'avec une autre, est une modification de la cire. De même, l'idée d'une table, déterminant l'ame à exister avec la connoissance de cette table, est une modification de l'ame. Mais l'ame est un être spirituel, &, par conséquent, un être qui n'est pas composé de parties comme les êtres matériels ; ses modifications, qui ont nécessairement la même nature qu'elle, sont donc simples & spirituelles comme elle. Ainsi toute idée, considérée en elle-même, est simple, & ne sauroit être divisée.

Cependant, si l'on considère l'idée du côté de l'objet qu'elle représente, on peut dire qu'il y a des idées composées ; par exemple, quand notre ame, ayant l'idée de l'or & l'idée d'une montagne, les réunit pour se représenter une montagne d'or, on peut appeler cette idée une idée composée, non en elle-même, mais par rapport à son objet qui est composé.

Il ne faut pas confondre l'*objet interne* de l'idée, c'est-à-dire, l'objet que l'idée présente avec l'*objet externe*, c'est-à-dire, celui qui est devant nos yeux & qui est l'occasion de l'idée.

L'idée, considérée par rapport à l'*objet interne*, est toujours vraie ; mais elle peut être fausse, & donner occasion de porter un faux jugement, quand on la considère par rapport à l'*objet externe*.

EUD. Voilà ce que je ne comprends pas clairement.

ER. Un exemple vous le fera sentir. Jettez les yeux dans cette plaine : voyez-vous sur ce côteau qui la termine, une tour qui paraît s'élever jusqu'au Ciel ? L'image de cette tour, qui est peinte dans votre esprit, est l'objet interne de l'idée que vous en avez actuellement ; & la tour que vous appercevez, est l'objet externe de cette même idée. Vous me direz sans peine quelle est la figure de cette tour ?

EUD. Vous voyez, comme moi, qu'elle est ronde.

ER. C'est-à-dire, que l'image qui s'est formée dans votre

l'eſprit à l'occaſion de cette tour, vous repréſente une tour ronde. Ainſi l'idée que vous avez d'une tour ronde eſt véritable, puiſqu'elle eſt conforme à ſon objet interne, qui eſt le ſeul que l'ame apperçoit. Cependant vous vous tromperiez, ſi vous aſſuriez que la tour qui eſt ſur ce côteau eſt ronde; car avancez-vous plus près, & vous verrez qu'elle eſt quarrée. Votre idée étoit donc fauſſe par rapport à ſon objet externe quoiqu'elle fût véritable par rapport à ſon objet interne, je veux dire l'image repréſentée dans votre eſprit.

Les Philoſophes qui ont réfléchi ſur l'origine des idées, en ont diſtingué de trois ſortes; les unes, qu'ils ſuppoſent que Dieu imprime, en quelque façon, dans notre ame en la créant: ils les appellent *idées innées*; les autres, que Dieu produit dans notre ame à l'occaſion des impreſſions que font les objets externes ſur nos ſens: ils les nomment *idées adventices*; enfin celles que l'eſprit acquiert en combinant, en réuniſſant diverſes idées, ont été déſignées par le nom d'*idées factices*. Cette dernière eſpèce d'idées ne doit pas nous arrêter; on ſait aſſez que l'ame peut ſe former des images de choſes qui n'exiſtent pas dans la nature, & qui ne ſont que poſſibles; telles ſont, par exemple, les images par leſquelles elle ſe figure une montagne d'or, un bœuf ailé, &c. Quant aux idées innées & aux idées adventices, elles méritent quelques réflexions.

Par *idée innée*, on entend, comme je vous l'ai dit, une idée que Dieu imprime dans notre ame en la créant. Mais Dieu imprime-t-il de pareilles idées dans notre ame? C'eſt ce que bien des philoſophes nient, & ce qui du moins eſt très-incertain.

Ceux qui ſoutiennent la réalité des idées innées, fondent leurs raiſonnemens ſur deux principes: 1°. Ils prétendent qu'il eſt eſſentiel à l'ame de toujours penſer, même dès l'inſtant de ſa création, & qu'elle ne peut point exiſter ſans cette propriété; 2°. Ils avancent que tous les hommes n'auroient jamais pu s'accorder ſur certaines vérités fondamentales, telles que celles-ci: *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te faſſe*, ſi les idées de ces vérités n'euſſent point été gravées, pour ainſi dire, dans l'ame de tous les hommes au moment où elle reçut l'exiſtence.

Ceux qui défendent l'opinion contraire, attaquent ces deux principes, & voici les raiſons ſur leſquelles ils s'appuient pour en démontrer la fauſſeté.

S'il y avoit, diſent-ils, des idées innées, ces idées devroient ſe manifeſter continuellement à notre ame, & l'affecter ſans ceſſe. Car, ſi ces idées n'étoient pas toujours préſentes à notre ame, pourquoi Dieu les lui auroit-il données dès l'inſtant de ſa création? Ces idées que notre ame auroit ſans les appercevoir, ſeroient pour elle comme ſi elles n'étoient pas. En effet, une idée qui ne ſe fait pas remarquer, n'eſt plus une idée, puiſque, par idée l'on entend la repréſentation, l'image d'un objet qui occupe actuellement notre ame Il faut donc conclure que, s'il exiſte des idées innées, ces idées ſe manifeſtent perpétuellement à notre ame. Or, une expérience générale & conſtante atteſte la vérité de cette aſſertion.

1°. Les premières idées dont les enfans donnent des marques, ne ſont pas de la nature de celles que l'on appelle innées; au contraire, il eſt aiſé de reconnoître qu'elles ſont occaſionnées dans leur ame par les objets ſenſibles. Cependant, ſi les idées innées étoient réelles, comme on le prétend, ne ſeroient-elles pas les premières à ſe manifeſter.

2°. Aucun homme n'a jamais éprouvé qu'il eût des idées qui l'occupaſſent ſans ceſſe; aucun n'a remarqué qu'il ſoit eſſentiel à ſon ame de penſer toujours: pluſieurs même, au contraire, pourroient aſſurer qu'ils ſe ſont ſurpris plus d'une fois dans des momens où ils ne ſongeoient abſolument à rien. C'eſt donc ſans fondement qu'on avance qu'il eſt eſſentiel à l'ame de penſer toujours, & ſi l'ame ne penſe pas toujours, il n'y a donc pas d'idées innées.

On objecte l'accord unanime de tous les hommes touchant certains principes, tels que ceux de la loi naturelle, par exemple. Si l'on conſulte la Foi & la raiſon, l'une & l'autre nous expliqueront cette difficulté, ſans nous obliger de recourir au ſyſtême des idées innées. La raiſon nous dira que les hommes ont pu s'accorder ſur ces principes parce que, par la ſuite des tems, Dieu leur en aura donné des idées uniformes, & cela paroît d'autant plus poſſible, qu'il n'y a point d'enfant à qui

le principe allégué : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, ne semble nouveau, inconnu, lorsqu'on le lui présente pour la première fois. Qu'on l'abandonne à son penchant naturel, il sera plus porté à nuire à son semblable, qu'à le traiter comme un autre lui-même ; & il ne résiste à cette pente qu'après que la réflexion, & plus souvent le châtiment, lui en a fait appercevoir le danger. Cependant, si ce principe étoit inné, l'enfant ne le mettroit-il pas en pratique, puisque son ame s'en occuperoit sans cesse ? Voilà ce que la raison apperçoit; mais que nous découvre la Foi ? Elle nous apprend que la loi naturelle a été donnée par Dieu lui-même au premier homme; il n'est donc pas étonnant que tous ses descendans en aient connu les préceptes.

Tels sont, mes chers amis, les argumens des uns & des autres ; & vous concevez que l'opinion la plus vraisemblable est celle de ceux qui nient l'existence des idées innées ; mais enfin ce n'est qu'une opinion, dont il seroit peut-être inutile de s'embarrasser, si elle n'étoit très-propre à exercer l'esprit, & à rendre notre ame attentive sur ses opérations.

Au reste, cette question est très-fameuse dans les écoles de philosophie : les disciples d'un homme célèbre appellé *Descartes*, la défendent avec chaleur ; & probablement ils s'accorderoient avec leurs adversaires, s'ils vouloient se donner la peine de s'entendre. Mais non, les uns & les autres confondent la faculté de penser avec la pensée elle-même, & les disputes sont éternelles.

EUD. Est-ce que la faculté de penser & la pensée ne sont pas une même chose ?

ER. Non, ma chère amie ; la faculté de penser est le pouvoir, la facilité qu'a notre ame de connoître les objets ; & la pensée est l'acte de cette faculté, c'est-à-dire, la connoissance même d'un objet. Or notre ame reçoit cette faculté de penser dès l'instant de sa création, comme elle reçoit la volonté, la mémoire, & tous ses autres attributs ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle en fasse dès-lors usage.

EUG. Si l'on n'admet pas le systême des idées innées, il faudra donc dire que toutes nos idées sont adventices.

ER. Sans doute, pourvu que nous reconnoissions que

nous acquérons les unes pas le moyen des ſenſations, & les autres par celui de la réflexion; car les idées que nous avons des choſes, ne viennent dans notre ame que par ces deux voies.

Ainſi nous devons les idées des choſes ſenſibles aux ſenſations, c'eſt-à-dire, aux impreſſions faites ſur les organes divers dont notre corps eſt compoſé, & nous devons celles des choſes intellectuelles à la réflexion, c'eſt-à-dire, à cet acte par lequel notre ame ſe replie, pour ainſi-dire, ſur les idées des objets ſenſibles.

EUG. Je ne conçois pas comme notre ame, ne réfléchiſſant ſur les idées qu'elle a des objets ſenſibles, peut s'élever à la connoiſſance des objets purement intellectuels, à celle de la penſée, par exemple.

ER. Examinez cette table, mon cher ami. L'image en eſt peinte actuellement dans votre eſprit; votre ame la voit & la conſidère: elle a donc l'idée de cette table, qui eſt un objet très-ſenſible. Occupez-vous maintenant de cette idée; repliez-vous, en quelque façon, ſur elle: que remarquez-vous? Ne vous appercevez-vous pas que votre ame, en ſe repréſentant cette table, exerce une fonction? Mais cette fonction eſt ſpirituelle comme votre ame qui l'exerce; votre imagination ne peut lui donner aucune figure; votre intellect ſeul peut la concevoir: voilà donc l'idée d'une choſe intellectuelle, que celle de la table a fait naître dans votre ame par la réflexion. Mais cette choſe intellectuelle, je veux dire cette fonction de votre ame, que vous concevez clairement, eſt ce qu'on appelle la penſée: votre ame peut donc acquérir l'idée de la penſée, en réfléchiſſant ſur celle d'un objet ſenſible. Mais ſi votre ame peut acquérir, par l'attention donnée à la contemplation d'un objet ſenſible, l'idée de la penſée, elle pourra acquérir, par la même voie, l'idée de tous les autres objets intellectuels. Il n'eſt donc pas néceſſaire de recourir au ſyſtême des idées innées, pour expliquer l'origine des idées par leſquelles notre ame enviſage les objets purement intellectuels, & l'on peut dire, au contraire, qu'elles ſont adventices. Les objets extérieurs qui frappent nos ſens, ſont l'occaſion des idées que nous avons; & la réflexion faite ſur ces idées des choſes ſenſibles, ſont l'occaſion des idées intellectuelles; voilà tout le myſtère.

Du Jugement.

Nous comparons nos idées, pour en découvrir les rapports qui sont de convenance ou de disconvenance; & l'acte par lequel nous prononçons que ces idées conviennent ou ne conviennent pas entr'elles, nous l'appellons *jugement.*

Ainsi le jugement est un acte d'esprit par lequel nous affirmons ou nous nions une chose d'une autre.

Affirmer, c'est réunir des idées, & dire qu'elles ont du rapport l'une avec l'autre. Quand on dit, par exemple, Dieu tout-puissant, on réunit l'idée de Dieu avec celle de la toute-puissance, & l'on affirme que ces deux idées sont compatibles, & peuvent rester unies.

Nier, c'est séparer deux idées, & dire qu'elles ne sont pas compatibles l'une avec l'autre. Par exemple, quand on dit: l'homme n'est pas éternel, on sépare l'idée de l'homme de celle de l'éternité: on nie que l'une puisse appartenir à l'autre.

Un jugement *certain*, est celui de la vérité duquel l'ame est assurée; tel est celui-ci, *le tout est plus grand que sa partie.*

Le jugement *incertain* est celui de la vérité duquel on n'est pas assuré; tel est celui-ci: *il y a des habitans dans la lune.*

Les *motifs* du jugement sont des raisons pour lesquelles nous le portons.

La *certitude* est un ferme attachement de notre ame à quelque vérité dont elle reconnoît clairement l'existence, & une persuasion intime qu'elle ne se trompe point en admettant cette vérité.

Il y a trois espèces de certitudes: 1°. la *certitude métaphysique*, c'est-à-dire, celle qui est fondée sur la nature même & sur l'essence des choses, de manière qu'il n'est pas possible dans aucune supposition, qu'elle nous trompe. Telle est la certitude de cette vérité: *l'homme est un animal raisonnable.* 2°. La *certitude physique*, c'est-à-dire, celle qui est fondée sur les loix ordinaires de la nature, & sur le rapport constant & uniforme de nos sens. C'est ainsi que nous sommes certains que demain le soleil paroîtra sur l'horison, quoique Dieu puisse empêcher, par

miracle, que cela n'arrive; c'eſt ainſi que nous ſommes certains que nous avons un corps. 3° La *certitude morale*, c'eſt-à-dire, celle qui eſt fondée ſur la façon ordinaire d'agir des hommes: c'eſt ainſi que je ſuis ſûr qu'un avare, à qui l'on offrira un don de cent mille écus, ne le refuſera pas, quoiqu'abſolument parlant, cela puiſſe arriver.

La certitude métaphyſique eſt appuyée ſur deux principes, la conſcience ou le ſens intime & l'évidence: examinons donc ſi le ſens intime & l'évidence peuvent produire la certitude métaphyſique.

Qu'eſt-ce que la conſcience ou le ſens intime? C'eſt, comme je vous l'ai dit, une faculté par laquelle l'ame eſt avertie d'une affection qu'elle éprouve. Mais l'ame ne peut pas être avertie qu'elle éprouve une affection, quand réellement elle ne l'éprouve pas; le témoignage de la conſcience ou du ſens intime eſt donc un témoignage certain, un rapport de la vérité duquel notre ame ne peut douter; par conſéquent, tout jugement fondé ſur le témoignage de la conſcience ou du ſens intime, eſt un jugement certain.

Vous obſerverez ſeulement, mes chers amis, 1°. qu'il y a quelquefois des circonſtances où notre ame entend à peine la voix du ſens intime, ſoit parce que l'affection préſente qu'elle éprouve, eſt trop foible pour ſe faire remarquer; ſoit parce qu'elle eſt tellement affectée par quelques impreſſions plus vives, qu'elle ſemble ne donner aucune attention à toutes les autres. Ainſi, avant que notre ame affirme ſi elle éprouve ou non telle ou telle affection, elle doit y faire une ſérieuſe attention; ſans quoi elle pourroit ſe tromper, en jugeant qu'elle éprouve une impreſſion que réellement elle n'éprouveroit pas.

2°. Il faut bien prendre garde de confondre la voix de la conſcience avec celle du préjugé ou de la paſſion; que d'erreurs nous éviterions, ſi nous étions attentifs à faire ce ſage diſcernement!

Si le témoignage de la conſcience ou du ſens intime eſt un motif certain de nos jugemens, celui de l'évidence n'eſt pas moins infaillible. Qu'eſt-ce en effet que l'évidence? c'eſt la connoiſſance claire & diſtincte de la convenance ou de la diſconvenance des idées entr'elles. Mais

une connoiſſance claire & diſtincte eſt néceſſairement vraie, quand il eſt queſtion de l'eſſence des choſes. Je connois, par exemple, très-clairement & très-diſtinctement, que le tout eſt plus grand que ſa partie; l'évidence peut donc être regardée comme un motif certain de nos jugemens. Ainſi la conſcience ou le ſens intime & l'évidence ſont les vrais fondemens de la certitude métaphyſique.

Nous avons un tel penchant à croire l'exiſtence des corps, que nous ne pouvons pas nous empêcher de juger qu'il y a des corps dans le monde. Quand je vois la lune, par exemple, je ne puis pas douter de ſon exiſtence ; & , ſi je me trompois, je n'aurois aucun moyen de découvrir mon erreur. Mais ſi les hommes ſe trompoient en jugeant que les corps qu'ils voient exiſtent, Dieu, qui les a créés avec un penchant invincible à croire l'exiſtence des corps, ſeroit cenſé l'auteur de leur erreur ; ce qu'on ne ſauroit admettre. L'exiſtence des corps en général eſt donc certaine ; nos ſens qui nous en aſſurent, ne peuvent donc pas nous tromper, quand leur témoignage eſt conſtant & uniforme ; ils peuvent donc produire la certitude phyſique.

Cependant, il ne faut pas croire qu'il n'y a d'exiſtans que les corps qui peuvent frapper nos ſens. Des expériences multipliées nous prouvent qu'il y a des corpuſcules ſi petits, ſi délicats, qu'ils échappent à l'œil le plus clair-voyant. Par exemple, à l'aide du microſcope, eſpèce de lunettes qui groſſiſſent prodigieuſement les objets, on apperçoit des animaux cent fois moins gros que le grain de ſable le plus fin. Ces petits animaux vivent & ſe meuvent; ils ont des chairs, des os, des veines. Il eſt donc évident que nos ſens ne nous font point appercevoir tous les corps qui exiſtent ; mais on n'en peut rien conclure contre la certitude de leur témoignage, quand il eſt conſtant & uniforme à l'égard de ceux qui les frappent.

C'eſt par la certitude morale que nous connoiſſons les faits qui ſe ſont paſſés avant nous ou loin de nous; & comme cette connoiſſance eſt fondée ſur le témoignage des hommes, qui peuvent ſe tromper ou nous tromper, il ne faut ajouter foi à leur rapport qu'avec la plus vigilante précaution. Mais comment reconnoître ſi les témoins ſont réellement éclairés & ſincères? Voici des règles qui pour-

ront vous guider dans cet examen important.

1°. Vous ferez certain que les témoins n'ont pas été trompés, si le fait qu'ils rapportent est possible; s'ils n'ont pas été séduits par l'esprit de parti, le préjugé, la passion, par quelque illusion des sens; si le récit de chaque témoin est parfaitement d'accord avec celui de tous les autres; si ce récit est appuyé sur un mûr examen, & surtout s'il importe à chacun de ceux qui le font de le considérer sérieusement, soit parce que de ce fait dépend leur réputation, leur fortune, leur vie; soit parce qu'il entraîne avec lui quelque révolution dans la Religion ou dans l'Etat; si les dépositions des témoins ne sont pas accumulées, pour ainsi-dire les unes sur les autres, de manière qu'après quelques recherches, on découvre que tant d'hommes qui conspiroient à attester l'existence d'un fait, n'ont parlé que sur le témoignage d'une ou de deux personnes; car, pour qu'un témoignage soit authentique, il faut qu'il nous soit transmis par plusieurs *lignes de tradition*, c'est-à-dire, qu'il faut que plusieurs hommes également instruits, & également témoins du fait, l'aient vu, & le rapportent en même tems, & avec les mêmes circonstances, les mêmes caractères.

2°. Vous serez assurés que les témoins ne sont pas des imposteurs, si leur nombre est considérable, si tous sont contemporains; car il est impossible qu'un grand nombre d'hommes soient tout-à-la fois méchans de même manière, & s'accordent constamment dans le mal; si leur conduite écarte les plus légers soupçons de conspiration & de scélératesse; si l'intégrité de leurs mœurs, la sainteté de leur vie, leur véracité constante, leur ont acquis la réputation de gens de bien; si dans toutes leurs démarches, ils paroissent absolument convaincus du fait qu'ils attestent; si ce fait ne les touchent en rien, s'ils n'en espèrent aucun avantage pour eux-mêmes, je dis plus, s'il est contraire à leur bien-être; s'ils en confirment la vérité, soit par des sermens solemnels, soit en bravant les plus cruels supplices: enfin, si le fait qu'ils rapportent est de la plus grande conséquence, s'il est durable, s'il est public, s'il est lié aux faits présens, & qui en sont la suite, car, plus il est facile de découvrir la fraude, moins il est aisé d'en ourdir la trame; s'il n'est point contredit par ceux qui avoient intérêt de le démentir, parce que ce

fait blessoit leurs préjugés, leurs passions, leurs avantages, & s'il est constaté d'ailleurs par des monumens publics ou d'autres indices, comme le renversement d'un Empire, l'établissement d'une Religion, &c.

Vous jugez, mes chers amis, qu'il faudroit pousser l'extravagance à son comble, pour nier un fait rapporté par de tels hommes, & revêtu de tels caractères : combien n'en croyons-nous pas avec raison sur des titres moins autorisés ! Concluez donc que l'on peut quelquefois prononcer un jugement infaillible d'après le témoignage des hommes, & que ce témoignage peut produire une certitude morale.

Vous observerez qu'un fait, pour être cru véritable & démontré tel, n'a pas besoin de passer par toutes ces épreuves ; il suffit qu'il en puisse soutenir les principales, pour mériter toute la croyance d'un homme raisonnable.

Vous remarquerez encore que la manière dont un fait est possible ne nous est pas toujours connue : notre conception est circonscrite dans des bornes si étroites! Ainsi de ce que nous ne comprenons pas comment tel ou tel fait a pu arriver, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit point réel, s'il a d'ailleurs tous les caractères nécessaires pour être cru. Nous aurions raison de refuser d'y ajouter foi, si nous en appercevions distinctement l'impossibilité. Par exemple, si l'on me disoit : une foule de témoins irréprochables attestent que Dieu arrêta le soleil pour éclairer la victoire d'un grand capitaine qui combattoit les ennemis de son nom, je ne concevrois pas comment un tel fait auroit pu arriver; mais je comprendrois sans peine qu'il est possible, parce que Dieu étant le créateur & le maître de tout ce qui existe, il peut en faire l'usage qu'il plaît à son adorable sagesse. Mais si l'on me disoit : Dieu vient de faire un cercle quarré, je ne le croirois pas, parce que Dieu ne peut pas faire ce qui est impossible ; il ne peut pas changer la nature & l'essence des choses; il peut changer un cercle en quarré, cela est possible ; il ne peut pas faire qu'un cercle soit tout-à-la-fois rond & quarré, parce que cela répugne à la raison.

Vous n'oublierez pas non plus qu'un fait, revêtu des caractères dont je viens de vous parler, non-seulement est très-certain ; mais que le nombre des siècles qui se

ſont écoulés depuis l'inſtant où ce fait s'eſt paſſé, juſqu'à celui où nous en avons reçu la connoiſſance, quelque grand qu'il ſoit, ne lui ôte rien de ſa certitude.

EUG. J'ai oui-dire que pour bien juger, il falloit commencer par douter : voudriez-vous m'apprendre ce que c'eſt que le doute ?

ER. Le doute eſt un acte par lequel l'ame ſuſpend ſon jugement, parce qu'elle n'a pas de motif pour ſe déterminer, & qu'elle craint de ſe tromper.

Il y a deux ſortes de doutes, l'un effectif ou réel, & l'autre méthodique, c'eſt-à-dire, dont on ſe ſert pour mettre plus d'ordre & de certitude dans ſes connoiſſances.

Le doute effectif ne peut s'étendre que ſur ce que nous ne pouvons pas abſolument connoître : par exemple, quand je doute s'il y a des habitans dans la lune, ce doute eſt effectif & réel.

Le doute méthodique peut être utilement employé dans l'étude ou la recherche des choſes dont la vérité ne ſe montre pas du premier coup-d'œil. Si l'on juge de ces choſes ſans les examiner, & ſi l'on prononce à leur égard avec témérité & ſans réflexion, on court riſque de ſe tromper ; mais on ne doit pas ſe fixer dans ce doute, ni l'appliquer à tout : car il eſt des vérités ſi palpables, qu'il faudroit être inſenſé pour vouloir les ſoumettre au plus léger examen. Telle eſt celle-ci, par exemple : *celui qui penſe exiſte* ; ou cette autre : *le tout eſt plus grand que ſa partie.*

Diſons actuellement un mot de la *propoſition* ; c'eſt ainſi qu'on appelle le jugement exprimé par des paroles.

Dans toute propoſition, il faut remarquer deux choſes : le *ſujet* & *l'attribut.* Le ſujet eſt la choſe de laquelle on aſſure ou l'on nie une autre choſe : l'attribut eſt la choſe que l'on aſſure ou que l'on nie du ſujet. Dans cette propoſition, par exemple, *Dieu eſt bon*, *Dieu* eſt le ſujet, parce que c'eſt de Dieu que l'on aſſure qu'il eſt bon, *bon* eſt l'attribut, parce que c'eſt la choſe que l'on attribue à Dieu.

Du Raiſonnement.

Le raiſonnement eſt une opération par laquelle notre ame infère un jugement d'un autre jugement ; c'eſt ainſi

qu'après avoir établi qu'il exifte un Dieu, notre ame conclut qu'il faut l'honorer.

Quand le raifonnement eft exprimé par la parole, on l'appelle *argumentation.* L'argumentation eft l'art de trouver une chofe cachée par le moyen d'une chofe connue. Les règles de l'argumentation peuvent toutes fe rapporter au *fyllogifme.*

Le fyllogifme eft un raifonnement renfermé dans trois propofitions, dont les deux premières fe nomment les *prémiffes*, & la dernière s'appelle *conclufion.* En voici un exemple.

Toute Science eft eftimable ;
Mais la Logique eft une Science :
Donc la Logique eft eftimable.

La première de ces trois propofitions eft appellée *majeure* ; la feconde fe nomme *mineure*, & la troifième *conféquence.*

Il faut obferver que, dans ces trois propofitions, il n'y a que trois termes ou trois idées, *fcience*, *eftimable*, *logique*, dont chacun eft répété deux fois. Le premier de ces mots, *fcience*, qui fe trouve dans la majeure, eft appellé *terme moyen*, parce qu'il fert à comparer les deux autres entr'eux, & que c'eft par fon moyen qu'on découvre la convenance ou la difconvenance de deux idées que l'on compare. Le fecond *eftimable*, qui fe voit auffi dans la majeure, eft appellé le *grand terme* ou le *grand extrême*, ainfi nommé, parce qu'il a plus d'étendue dans fa fignification que le fujet ou le petit terme. Enfin, le troifième, *logique*, eft appellé *petit terme* ou *petit extrême*; on le nomme ainfi, parce que fa fignification eft reftreinte à une feule idée.

Le *grand terme* ou le *grand extrême* fe trouve toujours dans la majeure, jamais dans la mineure, & eft l'attribut de la conféquence. Le *petit terme* ou le *petit extrême* ne fe voit jamais dans la majeure, fe trouve toujours dans la mineure & eft le fujet de la conféquence. Enfin, le *moyen terme*, ou celui qui fert à comparer, fe trouve toujours dans la majeure pour comparer le grand extrême ; & dans la mineure, pour comparer le petit extrême ; mais jamais on ne le voit dans la conféquence.

Il eſt important, mes chers amis, de bien retenir ce jargon; il vous ſera utile pour mettre de la préciſion dans vos raiſonnemens. Ce ſont encore là de ces mots qui ſont nouveaux pour vous, j'en conviens; mais chaque ſcience, chaque art a ſon langage: pourquoi feroit-on un procès à la logique d'avoir le ſien?

Il y a deux ſortes de ſyllogiſmes, l'affirmatif & le négatif.

Le ſyllogiſme affirmatif eſt celui où l'on réunit dans la conſéquence le grand & le petit extrême, parcequ'on a trouvé qu'ils s'accordent avec le moyen terme. Ainſi tout l'art du ſyllogiſme affirmatif porte ſur ce principe inconteſtable; *deux choſes égales à une troiſième ſont égales entr'elles.* Par exemple, ſi deux bâtons ſont égaux à un troiſième bâton, ces deux bâtons ſeront égaux entr'eux. Le ſyllogiſme rapporté plus haut eſt affirmatif.

Le ſyllogiſme négatif eſt celui où l'on déſunit dans la conſéquence le grand & le petit extrême, parce qu'on a remarqué qu'ils ne s'accordoient pas avec le moyen terme: ainſi le ſyllogiſme négatif eſt fondé ſur cette règle évidente: *ſi de deux choſes, la première eſt égale à une troiſième, à laquelle la ſeconde ne ſoit pas égale, la première & la ſeconde ne ſont pas égales entr'elles.* Voici un exemple du ſyllogiſme:

Tout bon ſujet eſt fidèle à ſon Prince.
Mais le rebelle n'eſt pas fidèle à ſon Prince;
Donc le rebelle n'eſt pas un Sujet.

Fidèle à ſon prince, *bon ſujet*, *rebelle*: ce ſont là les trois termes de ce ſyllogiſme. Le premier eſt le terme moyen, le ſecond eſt le grand terme, & le troiſième le petit terme. Vous voyez, mes chers amis, que j'ai affirmé dans la majeure, que tout bon ſujet eſt fidèle à ſon prince, parce que j'ai trouvé que le grand terme, *bon ſujet*, s'accordoit très bien avec le terme moyen, *fidèle à ſon prince.*

Par une raiſon contraire, j'ai nié dans la mineure, que le rebelle fût fidèle à ſon prince, parce que j'ai vu que le petit terme, *rebelle*, ne pouvoit pas s'allier avec le terme moyen, *fidèle à ſon prince.* Pouvois-je m'empêcher de nier dans la conſéquence, que le rebelle fût un bon ſujet?

De toutes les manières de raisonner, le syllogisme est la plus régulière, & d'une démonstration plus rigoureuse. Lorsqu'on a quelque vérité à démontrer, & qu'il faut plus d'un raisonnement pour le faire, on commence par mettre en majeure une proposition que l'on ne sauroit contester; on met en mineure celle qui est le sujet de la contestation; & sans conclure encore, on la prouve sur-le-champ par un second syllogisme, auquel on en ajoute de la même manière un troisième, s'il en est besoin, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à un syllogisme dont les deux prémisses soient incontestables: pour lors on tire la conclusion de ce dernier, puis celle de celui qui le précède immédiatement, & de même, en rétrogradant, toutes celles que l'on a omises dans les précédens; d'où l'on peut conclure la vérité qu'il s'agit de démontrer.

Comme il n'y a rien de plus analogue à la marche de l'esprit que cette manière de procéder, & qu'il n'y a peut-être pas de moyen plus propre à former le jugement, que de s'habituer à la méthode syllogistique, je vais vous en faire sentir tout l'avantage par un exemple.

Il s'agit de démontrer qu'on peut faire consister l'union de notre ame avec notre corps en ce que, d'un côté, les pensées sont produites dans notre ame, à l'occasion des mouvemens de notre corps, & que de l'autre, les divers mouvemens sont produits dans notre corps à l'occasion des pensées de notre ame. Je vais commencer par mettre en majeure une proposition qu'on ne puisse me contester.

On peut faire considérer l'union de l'ame & du corps en ce qu'une expérience constante démontre, & qui, une fois supposé, fait comprendre la nature de cette union qui constitue l'homme.

Mettons actuellement en mineure la proposition qui est le sujet de notre discussion.

Mais, 1°. une expérience constante démontre qu'à l'occasion des mouvemens du corps, l'ame éprouve des sensations & que le corps, de son côté, reçoit des mouvemens à l'occasion des pensées de l'ame; 2°. Cette réciprocité, une fois supposée, fait comprendre la nature de cette union qui constitue l'homme.

Cette proposition a besoin d'un plus grand jour, &; comme elle a deux parties, il faut que je les prouve

l'une après l'autre. Commençons par la première.

1°. Une expérience conſtante démontre qu'à l'occaſion des mouvemens du corps, l'ame éprouve des ſenſations diverſes, & que le corps, de ſon côté, reçoit divers mouvemens à l'occaſion des penſees de l'ame.

Cette première partie de la mineure eſt encore trop étendue, pour que l'eſprit l'enviſage d'un ſeul coup-d'œil, ſubdiviſons-la, & prouvons d'abord, par un ſyllogiſme, ce qui regarde le corps.

Premièrement, à l'occaſion des mouvemens du corps, l'ame éprouve des ſenſations diverſes; car ſi quelqu'objet extérieur vient frapper les organes, de manière que cette impreſſion parvienne juſqu'au cerveau par le moyen de nerfs, qui ſont des eſpèces de cordons qui y aboutiſſent, nous éprouvons quelque ſenſation; mais cette ſenſation ne ſeroit point éprouvee, ſi le corps n'influoit pas ſur l'ame. Donc à l'occaſion des mouvemens du corps, les diverſes ſenſations ſont produites dans notre ame.

Démontrons actuellement par un autre ſyllogiſme, ce qui concerne l'ame.

En ſecond lieu, le corps, de ſon côté, reçoit divers mouvemens à l'occaſion des penſees de l'ame; car ſi l'ame eſt frappée de crainte, par exemple, le viſage change auſſi-tôt de couleur; mais le viſage n'eprouveroit pas ce changement, ſi l'ame n'influoit pas ſur le corps: donc à l'occaſion des affections de notre ame, les divers mouvemens ſont produits dans notre corps. De plus, à l'occaſion des mouvemens du corps, diverſes penſées ſont produites dans notre ame; donc il exiſte une réciprocité mutuelle entre le corps & l'ame.

Voilà, comme vous voyez, mes chers amis, la preuve de la première partie de ma mineure. Paſſons à la démonſtration de la ſeconde; elle n'aura beſoin que d'un ſyllogiſme.

2°. Cette réciprocité, une fois ſuppoſée, fait comprendre la nature de cette union qui conſtitue l'homme, car cette union doit être telle, que d'un corps ou d'une ame, il ne réſulte qu'une ſeule perſonne. Mais cette réciprocité une fois ſuppoſee, il faut néceſſairement qu'il ne réſulte qu'une ſeule perſonne des deux ſubſtances dont la dependance eſt mutuelle, quant aux opérations; donc la réciprocité dont nous parlons, une fois ſuppoſee, fait comprendre la nature de cette union qui
conſtitue

conſtitue l'homme. De plus, cette réciprocité mutuelle exiſte entre l'ame & le corps, comme l'expérience le prouve : donc on peut faire conſiſter dans cette réciprocité l'union de l'ame & du corps, c'eſt ce qu'il falloit démontrer.

Telle eſt, mes chers enfans, la manière de procéder par le ſyllogiſme. Cette répétition des mots, qui eſt indiſpenſable, afin de ne pas perdre de vue l'objet du raiſonnement, & que l'on peut regarder comme un fil précieux pour ſe conduire dans un tel labyrinthe, vous a paru peut-être un peu déſagréable, mais bientôt vous vous y accoutumerez, ſi de tems en tems vous prenez la peine d'aſſujétir votre raiſon à cette marche, qui eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain.

De la Méthode.

En tout l'ordre eſt néceſſaire; mais nous en avons particulièrement beſoin quand nous voulons nous inſtruire : auſſi, ne peut-on faire trop de cas des préceptes que donne la méthode, puiſque cette partie de la logique nous apprend à diſpoſer nos penſées, nos jugemens & nos raiſonnemens d'une manière propre à nous faire découvrir la vérité, ou à la faire connoître aux autres.

De toutes les règles qu'elle nous donne, celles qu'il importe le plus de ſe rendre familières, ſont celles dont l'objet eſt de guider l'eſprit dans l'étude des ſciences. Je vais vous les expoſer en peu de mots, mes chers amis; &, comme elles vous ſeront infiniment utiles, je vous prie de les bien retenir.

1.° Quiconque veut ſe rendre habile dans une ſcience quelconque, doit, avant tout, prendre une idée générale de cette ſcience, ſoit en parcourant un ouvrage qui en traite, ſoit en aſſiſtant aux leçons des maîtres qui en enſeignent les élémens.

2.° Quand une fois il a fait ce premier pas, il doit examiner mûrement quels ſont les principes fondamentaux de la ſcience à laquelle il ſe livre : il doit en peſer la valeur & la force, remarquer tout ce qui pourroit en diminuer la certitude, & rechercher tout ce qui peut en confirmer la vérité.

3.° Après avoir recueilli ces premières notions, il doit faire attention au rapport & à la liaiſon des diverſes propoſitions entr'elles, pour en former une chaîne bien ſui-

vie, & se faire sur la science qui l'occupe, un systême qui lui soit propre.

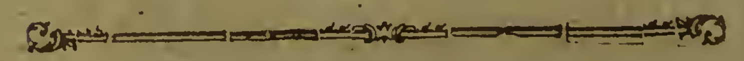
4.° Il ne doit admettre pour certaines, que des vérités palpables, ou qui sont déduites de quelques principes généralement reconnus; par-là, il évitera toute erreur, parce que ses jugemens seront appuyés sur des motifs infaillibles; autrement, il sera le jouet de ses préjugés; &, si par hasard, il découvre la vérité, jamais il n'en connoîtra tous les charmes.

5.° L'évidence doit tellement le conduire, qu'il faut qu'il trouve toujours la liaison claire & distincte de ce qui suit avec ce qui précède. Sans cela, quelque proposition fausse ou douteuse pourroit se glisser dans une longue suite de vérités, & tout ce qu'on en concluroit seroit nécessairement faux ou douteux.

6.° Il doit tâcher d'aller toujours du facile au difficile, & des idées simples aux idées composées; car, ce qui est simple & facile, quand on l'a bien compris, rend aisé ce qui sembloit d'abord impossible, & sert de préparation aux choses qui demandent le plus de travail.

7.° Enfin, il ne doit point rougir de connoître ses méprises, & d'avouer ses erreurs pour les corriger. L'esprit humain est si foible, nos lumières sont si bornées, que ce n'est point un crime de se tromper; mais c'en est un d'étouffer le cri de sa conscience, pour s'opiniâtrer dans une errreur qu'un sot orgueil nous fait chérir.

Je finis, mes chers amis, ce que j'avois à vous dire des quatre parties de la logique. Si vous profitez de ces préceptes, vous serez étonnés de vos succès dans la recherche de la vérité; &, bien différens de ces hommes pour qui la vie est une perpétuelle enfance, le progrès de vos lumières égalera celui de vos années.



ENTRETIEN III.

De Dieu.

ERASTE. CONtinuons de nous instruire; mes chers amis, & que notre ardeur augmente à mesure que notre esprit apperçoit de nouvelles connoissances. Jusqu'ici, je ne me suis attaché qu'à écarter les pré-

miers nuages qui obſcurciſſoient les lumières de votre raiſon ; il eſt temps qu'un nouveau genre de choſe nous occupe, & que le flambeau de la foi nous éclaire. Recueillez, mes chers enfans, recueillez toutes les facultés de votre ame ; la Religion elle-même va nous dicter ſes ſublimes leçons.

De toutes les vérités qu'elle nous enſeigne, la premiè- & la plus importante, celle qui ſert de baſe à toutes les autres, eſt la connoiſſance d'un Etre ſuprême, des mains duquel ſont ſorties toutes les créatures. Comment vous y prendriez-vous, Eugène, pour me prouver l'exiſtence de cet arbitre ſouverain de la nature.

EUGENE. Rien ne paroît plus aiſé. Quand je vois un bel édifice, je me dis à moi-même : ce ſuperbe bâtiment ne s'eſt point formé ſeul avec tant d'ordre & de régularité ; un architecte habile & des ouvriers intelligens en ont ordonné l'exécution & le deſſein. De même, quand je contemple le magnifique ſpectacle de l'univers, plein d'admiration pour les merveilles qu'il renferme, je m'écrie : aſſurément tous ces prodiges annoncent un Créateur, & ce Créateur eſt le Dieu que j'adore.

ER. Vous avez raiſon. Dieu a gravé ſi viſiblement dans tous les ouvrages de ſes mains la magnificence de ſon nom, que les hommes les plus bornés ne ſauroient l'y méconnoître. Mais quand la conſidération des cieux & des aſtres, leur beauté, leur éclat, leur grandeur, leurs proportions, la régularité de leurs mouvemens, & ces révolutions admirables qui rendent ſi juſtes & ſi conſtans dans leurs changemens divers, ne nous perſuaderoient pas cette vérité, nous la trouverions marquée dans les vagues & ſur le rivage de la mer, dans les plantes, dans la production des herbes & des fruits, dans la variété & dans l'inſtinct des animaux, dans la ſtructure de notre corps & dans les traits de notre viſage. Croirez-vous cependant qu'il s'eſt trouvé des hommes qui ſe ſont efforcés de méconnoître l'auteur de tant de prodiges ?

EUDOXIE. Il falloit qu'ils fuſſent bien aveugles. Et qui pouvoit les porter à cet excès de folie ?

ER. Les paſſions ſous le joug deſquelles ils gémiſſoient & qu'ils n'auroient pu ſatisfaire à leur gré, s'ils avoient admis un Dieu, juſte rémunérateur de la vertu, mais vengeur terrible du crime.

EUG. Pour se désabuser, que ne rentroient-ils en eux-mêmes ? Il me semble qu'ils y auroient trouvé une preuve de l'existence de Dieu bien plus sensible encore que celle que nous présente l'univers. Car, quand il m'arrive quelque disgrace, je m'écrie aussitôt, même sans y penser : mon Dieu, ayez pitié de moi.

ER. Ce qui vous arrive alors arrive à tous les hommes, même à ceux dont la dépravation est portée à son comble. En vain ils veulent étouffer le émoignage de leur conscience : sont-ils malheureux, ils jettent vers le ciel, refuge de l'infortune, des regards supplians.

La facilité avec laquelle nous acquérons la connoissance d'un Dieu, suffiroit seule pour prouver que ce Dieu n'est pas un Etre chimérique. Je suis borné en tout, sujet à l'inconstance, foible, dépendant, & je connois ce qui est infini, éternel, immuable, indépendant. Où ai-je donc pris des idées si peu conformes à ma nature?

Et ne croyez pas que cette facilité ne se treuve qu'en moi seul. Tous les hommes l'ont reçue comme moi : il n'y en a pas un qui ne conçoive ce qu'on lui veut dire, quand on lui parle d'un Etre souverainement parfait ; il n'est au pouvoir de personne de rien retrancher de son idée, ou d'y rien mêler qui en soit indigne. Si quelqu'un l'entreprenoit, il s'éleveroit une voix générale pour l'avertir qu'il se trompe ; &, par conséquent, cette idée est du nombre de celles qui sont communes à tous les hommes, qui sont la base de leur raison, & qui ne dépendent point de leur volonté.

Ainsi, Dieu qui nous a créés pour lui, a gravé dans nos cœurs la vérité de son existence. Aussi, n'a-t-on jamais vu aucuns peuples, aucunes nations, même les plus barbares, qui n'aient eu quelque connoissance de la Divinité. Il est vrai qu'on les a vus souvent prostituer leurs hommages à des objets indignes de leur vénération. Mais, c'est qu'alors, abusés par les sens, ils ont pris pour divin tout ce qui a frappé leurs sens.

Vous voyez donc clairement, mes chers amis, que la contemplation de la naure, le témoignage de notre conscience, & le consentement unanime des hommes de tous les âges & de tous les pays, prouvent, d'une manière invincible, l'existence d'un créateur. Mais cette vérité suffit-elle?

EUD. Je crois qu'il faut encore connoître la nature & les perfections de cet Etre ſuprême.

ER. Vous avez très-bien répondu, ma chère Eudoxie. Examinons donc ce que c'eſt que Dieu, autant qu'il eſt permis à l'homme de le faire ici-bas ; car nous ne pouvons avoir ſur la terre qu'une idée très-imparfaite de la Divinité, & nous ne pouvons connoître de ſes attributs que ce qu'elle a daigné nous en découvrir elle-même dans l'ancien & le nouveau Teſtament, qui ont été inſpirés par l'Eſprit-Saint, & qui ſont les précieux dépôts de notre foi, comme je vous le prouverai dans les deux Entretiens qui ſuivront celui ci.

Le premier de tous les attributs de Dieu, c'eſt d'être indépendant, & cette ſeule perfection nous fait connoître ſa nature. Mais diriez-vous pourquoi ?

EUG. C'eſt qu'elle montre évidemment que Dieu ſeul vit & ſubſiſte abſolument par lui-même ; au lieu que tout ce qui eſt hors de lui dépend de lui, & n'a, pour ainſi dire, qu'une exiſtence empruntée.

ER. Fort bien. De ce que Dieu eſt indépendant, il s'enſuit qu'il eſt infini ; car on appelle infini, ce qui n'eſt ni borné ni limité ; &, de ce que Dieu eſt infini, il s'enſuit qu'il poſſède toutes les perfections imaginables dans un ſouverain degré ; par conſéquent, c'eſt un être très-ſimple, c'eſt-à-dire, qui n'eſt formé d'aucunes parties, & qui exclut de ſa nature tout mélange & toute compoſition.

C'eſt un pur eſprit, c'eſt-à-dire, qu'il n'a ni corps, ni figure, ni couleur, & qu'il ne peut être vu, ni entendu, ni touché.

EUD. Permettez-moi, Monſieur, de vous interrompre ici. Vous dites que Dieu n'a ni corps ni figure ; pourquoi lui donne-t-on des pieds, des mains ? Pourquoi dit-on qu'il a parlé, qu'il s'eſt montré aux hommes, aux patriarches, par exemple ?

ER. Comme l'homme eſt né foible, & qu'il n'apperçoit les objets que par les ſens du corps, il ne peut ſe repréſenter les êtres ſpirituels que ſous des figures corporelles, capables de frapper ſon imagination : & voilà ce qui a donné lieu à ces différentes façons de parler, uſitées dans l'Ecriture-Sainte. Il eſt bien vrai qu'on lit dans ces livres ſacrés ; que Dieu a parlé, & qu'il s'eſt montré aux

hommes. Mais, alors ce n'étoit pas Dieu; c'étoit un Ange qui, descendu sur la terre au nom du Très-Haut, se revêtoit d'un corps fantastique pour se laisser voir aux mortels, & pour leur communiquer les ordres du Tout-Puissant.

Je vous ai dit que Dieu étoit un Etre simple & un pur esprit; j'ajoute qu'il est éternel, c'est-à-dire, qu'il n'a ni commencement ni fin, qu'il est, qu'il a toujours été, & qu'il sera toujours.

Il est immense, c'est-à-dire, qu'il est par-tout, qu'il remplit tout, & qu'il n'est borné par aucun espace, ni par aucun lieu.

Il est immuable, c'est-à-dire, qu'il n'est sujet à aucun changement, à aucune vicissitude. S'il est dit dans l'Ecriture que Dieu se mit en colère, qu'il se repent, cela ne marque en lui ni passion, ni changement; mais ces expressions désignent les effets extérieurs de la justice de Dieu, & l'auteur des livres saints les a employées pour s'accommoder à notre langage.

Il connoît tout, le présent, le passé, l'avenir, rien ne peut être caché à sa lumière; il pénètre les plus secrètes pensées de nos cœurs.

Il peut tout; car il cesserait d'être Dieu, si son pouvoir n'étoit point immense & absolu.

Il a tiré du néant tout ce qui existe, par le seul acte de sa volonté.

Il conserve toutes ses créatures, veille perpétuellement à leur existence; car s'il cessoit de les maintenir, elles ne seroient plus, comme elles n'étoient pas avant qu'il les eût créées.

Enfin, rien n'arrive dans le monde sans son ordre, ou sans sa permission. Dieu dispose donc souverainement de tous les événemens du monde. Sa providence ordonne tout, veille à tout; la plus petite action de chaque créature, la moindre pensée de l'esprit, en un mot, les plus foibles mouvemens de choses animées ou inanimées, tout est réglé, prévu par son infinie sagesse; &, dans cette administration qui nous paroit immense, parce que nous sommes bornés, mais qui lui coûte moins qu'à nous de fermer notre œil, il n'a pour objet que de manifester sa gloire.

EUG. Si Dieu ne consulte que sa gloire dans tout ce

qui ſe paſſe ſur la terre , comment permet-il le péché, par exemple, & tant de déſordres qui règnent parmi les hommes?

ER. Dieu permet le mal pour en tirer un plus grand bien. S'il afflige les bons en cette vie, il récompenſe leurs vertus dans l'autre. S'il donne aux méchans une proſpérité paſſagère, il ſe ſert de leur malice pour exercer ou ſa juſtice, ou ſa miſéricorde ſur les créatures. D'ailleurs, le péché fournit à la plupart des vertus l'occaſion de paroître & de fortifier. La patience de ceux qui ſont opprimés ſe manifeſte par la violence de ceux qui oppriment. Connoîtroit-on toute l'étendue de l'humilité, s'il n'y avoit point un orgueil qu'elle doit vaincre? Sans le péché, nous aurions éternellement ignoré ce que c'eſt que la miſéricorde & la juſtice de Dieu; c'eſt-à-dire, que nous aurions ignoré ce qui le rend plus aimable & plus terrible à nos ames. Car, on peut dire que les péchés des hommes, effacés par la miſéricorde de Dieu, ou punis avec ſévérité par les lois de ſa juſtice inexorable, forment des motifs éternels d'amour & de crainte, & des motifs tels qu'il en falloit pour balancer le penchant qui entraîne les hommes vers les objets ſenſibles.

EUG. Je conçois maintenant comment le mal peut contribuer à faire éclater la grandeur & la toute-puiſſance de Dieu; mais, ce que je ne conçois pas encore, c'eſt qu'il puiſſe ſervir à manifeſter ſa bonté: au contraire, je m'imagine que le mal ſuffiroit ſeul pour prouver que Dieu n'eſt pas abſolument parfait. Car, s'il y a un Dieu, il peut empêcher le crime; ſans quoi, il ne ſeroit pas tout-puiſſant; ou il ne le veut point, & alors il faut le regarder comme méchant.

ER. Pour répondre à cette objection plus ſubtile que ſolide, il ſuffit, cher Eugène, de diſtinguer le pouvoir, conſidéré comme abſolu & ſouverain, de ce même pouvoir, conſidéré comme tempéré par la ſageſſe, la juſtice & les autres vertus.

Si vous ne conſidérez en Dieu que le pouvoir abſolu d'un monarque, il peut faire égorger la moitié de ſes ſujets en un jour; mais, ſi vous conſidérez ce même pouvoir, comme tempéré par ſa bonté & par ſes autres attributs, vous avouerez qu'il ne le peut pas, & que c'eſt-

là une heureuſe & louable impuiſſance, qui marque ſa force, & qui naît de ſes perfections.

Comme bon, il peut une choſe qu'il ne peut point comme juſte; &, comme juſte, il en peut une autre qu'il ne peut point comme ſage.

Comme bon, par exemple, Dieu peut ſauver tous les hommes, Comme juſte, il ne le doit pas; car il y a, parmi les hommes, des bons & des méchans, dont la récompenſe doit être différente. Comme ſage, il ne le peut pas; car, ayant voulu recevoir de la part des hommes un hommage libre, dicté par l'amour & par la volonté, il a dû leur donner la liberté de choiſir entre le bien & le mal, entre le bonheur de lui plaire ou le malheur de l'offenſer.

Ainſi, pour ſavoir ce que Dieu peut empêcher ou permettre, il ne ſuffit pas de conſidérer ſimplement ſon pouvoir; il faut encore l'enviſager dans toute l'étendue de ſes rapports, & connoître toutes ſes autres perfections qui tempèrent ce même pouvoir.

Telle eſt, mes enfans, l'idée que Dieu nous a donnée lui-même de ſa nature & de ſes attributs. Dites-moi, chère Eudoxie, que réſulte-t-il de l'aſſemblage de toutes ces perfections?

EUD. C'eſt qu'il eſt impoſſible qu'il y ait pluſieurs Dieux.

ER. Sans doute. L'unité de Dieu dérive néceſſairement de tous ſes attributs. Car, s'il eſt ſouverainement parfait, il ne peut avoir de compagnon, & le multiplier, ce ſeroit le détruire. Si Dieu avoit un égal, il ne ſeroit point tout-puiſſant, puiſque ſon pouvoir ſeroit partagé. Il ne ſeroit point immenſe, puiſque ſon émule limiteroit néceſſairement ſes attributs. Il ne ſeroit point indépendant, puiſque, pour agir, il auroit beſoin du conſentement de ſon aſſocié. En un mot, tout ce qui eſt multiplié eſt par-là même très-imparfait: il faut pluſieurs flambeaux pour nous éclairer; la multitude en marque l'imperfection. Au contraire, tout ce qui n'a pas beſoin d'être multiplié eſt ſouverainement parfait; alors on trouve toutes les choſes en une ſeule; il ne faut qu'un ſoleil pour nous éclairer; l'unité de cet aſtre nous en marque l'excellence.

EUG. Comment ſe peut-il qu'une vérité auſſi claire,

auſſi conforme à la raiſon, n'ait point été apperçue par tant de peuples, qui ont adoré autrefois un ſi grand nombre de Divinités ?

Er. La première ſource de ce déplorable aveuglement a été la négligence avec laquelle les hommes ont d'abord conſidéré les perfections divines. Enſuite, d'autres cauſes ont contribué à augmenter cette funeſte erreur.

Trop foibles pour ramaſſer tant de vertus éparſes dans la nature, afin de les attribuer à un ſeul & même principe, les hommes, pour une commodité plus grande, imaginèrent pluſieurs Providences particulières; & tel fut le premier pas qui écarta le genre humain de l'unité de Dieu.

Il ſuffiſoit que l'homme eût une fois marché dans les ſentiers de l'erreur, pour qu'il y fit de malheureux progrès. Bientôt, oubliant le ſoleil, la lune & les aſtres, qui, par leur éclat, leur beauté, leur bénigne influence, avoient attiré ſon admiration & ſes hommages, il fixa toutes ſes idées ſur la terre, & chercha ſous ſa main de nouveaux objets de ſon culte.

La reconnoiſſance lui inſpira d'abord les premiers tributs de ſa vénération. Il regarda comme des hommes divins, que l'Etre ſuprême avoit envoyés ſur la terre pour le bonheur & la gloire des mortels, ceux qui ſe diſtinguèrent par quelques exploits extraordinaires, ou par quelque invention utile à l'humanité. Il crut que la mort n'étoit pour eux qu'un retour vers celui qui les avoit envoyés; il leur érigea des autels; il leur décerna des honneurs divins; & c'eſt ce que l'on appella *apothéoſe*, c'eſt-à-dire, une cérémonie par laquelle on met un homme au rang des Dieux.

La facilité de ſe forger des dieux fut pour l'homme un appât tentateur. L'orgueil des rois & des puiſſans, d'un côté, de l'autre, l'adulation des ſujets & des foibles, multiplièrent bientôt les temples & les apothéoſes. Il ſuffiſoit d'avoir commis de grands forfaits, ou d'avoir tyranniſé les hommes, pour mériter leur encens.

Bientôt chaque ville, chaque état, chaque profeſſion voulut avoir ſa Divinité protectrice.

Bientôt la Religion ſe reſſentit des diviſions de la ſocié. té; & les peuples, que la diſcorde animoit les uns con. tre les autres, ne voulurent point ſervir les mêmes dieux.

Bientôt les hommes, voulant consacrer toutes leurs foiblesses, leurs passions, même les plus brutales, leurs fureurs, même les plus aveugles, devinrent autant de divinités.

Bientôt les poëtes, qui ont été appellés les *théologiens du peuple*, défièrent tout pour plaire à l'imagination.

Enfin, les païens, n'ayant pas, comme nous, des vérités revélées par Dieu même, & consignées dans des monumens respectables, ils adoptèrent de siècle en siècle, les rêveries de divers Docteurs qui multiplièrent les dieux, à force de multiplier les peintures de la divinité.

C'est ainsi, mes chers amis, que le paganisme se forma dans les premiers siècles de l'antiquité. L'ignorance, l'amour propre, la crédulité, l'aveuglement de l'esprit & l'endurcissement du cœur, lui donnèrent une fatale existence; & cet exemple nous montre la vérité de ce que dit S. Paul, que, quand une fois les hommes ont abandonné Dieu, Dieu les livre à leur sens réprouvé; & alors il n'y a point d'excès & de folies dont ils ne soient capables.

EUD. Ne pourroit-on pas nous reprocher d'admettre la pluralité des dieux comme les idolâtres, en disant qu'il y a trois personnes en Dieu, ainsi que nous l'enseigne la Foi?

ER. Votre terreur est chimérique, ma chère amie. Il est vraï que la Révélation & la Foi nous apprennent qu'il y a trois personnes en Dieu; mais elles nous enseignent aussi que ces trois personnes, Père, Fils & Saint-Esprit, ne sont qu'un seul Dieu: mystère ineffable, qu'il faut croire humblement, & que la raison même nous défend d'approfondir, puisqu'elle nous dit que la Divinité est un sujet si grand & si sublime, que nous ne devons point être surpris de n'en pouvoir pas atteindre la hauteur par nos foibles conceptions.

EUG. Pourquoi Dieu propose-t-il à notre Foi des choses incompréhensibles?

ER. Pour humilier notre curiosité, pour dompter la vanité d'un esprit qui cherche à trop connoître. D'ailleurs, la manifestation entière de ces grandes vérités que nous ne voyons ici-bas que d'une manière très-imparfaite, & comme une énigme, sera un jour dans le ciel la récompense des bons, comme elle aura été sur la terre l'exercice de leur Foi.

EUG. J'adore avec eux cette Trinité sainte ; & pour affermir de plus en plus mon hommage, daignez, Monsieur, me rappeller tout ce que la Religion nous ordonne de croire touchant ce mystère impénétrable.

ER. La nature de Dieu subsiste en trois Personnes égales en tout, en antiquité, en majesté, en perfection.

Quoique ces trois personnes ne fassent qu'un seul & même Dieu, cependant le Père est Dieu, le Fils est Dieu, & le Saint-Esprit est Dieu ; mais comme elles sont parfaitement semblables, elles ne forment nécessairement qu'une seule Divinité.

Le Père ne peut subsister un seul moment sans se connoître ; car cette connoissance de soi-même est encore une perfection essentielle à la Divinité. Or, en se connoissant, le Père engendre un fils qui lui est consubstantiel, c'est-à-dire, qui a la même nature, les mêmes perfections que lui, qui est Dieu comme lui, & qui est appellé le Verbe ou la Parole & la Sagesse de Dieu ; &, comme cette connoissance que le Père a de lui-même existe de toute éternité, il s'ensuit que, de toute éternité, il produit son Fils, le Verbe éternel ; & c'est pour cela qu'on l'appelle Père.

Le Père & le Fils ne peuvent subsister un seul instant sans s'aimer ; car deux personnes qui se connoissent parfaitement, & qui sont souverainement parfaites, doivent nécessairement aimer leurs perfections ; or, comme tout est actif en Dieu, cet amour mutuel du Père & du Fils produit le Saint-Esprit, troisième Personne de la sainte Trinité ; &, comme cet amour existe de toute éternité, il s'ensuit que le Saint-Esprit procède de toute éternité du Père & du fils.

Quoique le Père soit le principe des deux autres Personnes, & qu'il soit pour cette raison appellé la première, que le Fils soit appellé la seconde, parce qu'il est engendré du Père, & qu'il est avec le Père le principe productif du Saint-Esprit ; enfin, quoique le Saint-Esprit soit appellé la troisième Personne, parce qu'il procède du Père & du Fils, il n'y a entre ces trois Personnes aucune priorité de tems, ni aucune prééminence, puisqu'elles sont toutes trois éternelles, & qu'elles sont parfaitement égales en dignité, en puissance, en nature. Si nous employons ces expressions, première, seconde,

troisième Personne, c'est uniquement parce que nous suivons l'ordre que présente à l'esprit la génération du Fils par le Père, & la production du Saint-Esprit par le Père & par le Fils.

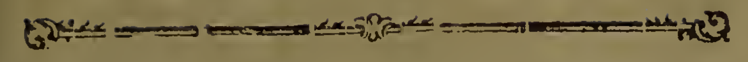
Si vous me demandez comment il se peut faire que trois Personnes, dont l'une est produite par l'autre, & dont la troisième procède des deux premières, soient aussi anciennes l'une que l'autre, je vous répondrai que nous ne manquons point absolument d'images pour nous représenter cette vérité, toute incompréhensible qu'elle est en elle-même.

Une même ame est un entendement, en tant qu'elle connoît; une volonté, en tant qu'elle veut; une mémoire, en tant qu'elle rappelle les choses passées: or, voilà trois facultés très-différentes en une seule & même intelligence.

Le soleil est le principe de la lumière & de la chaleur. Cependant l'une & l'autre sont aussi anciennes que le soleil; car le soleil ne peut subsister un seul moment sans briller & sans éclater; &, par son éclat, il produit la lumière & la chaleur. Vous voyez donc par-là qu'il y a en nous-mêmes, & dans la nature, des choses qui sont aussi anciennes que le principe naturel qui les produit.

De toute cette doctrine, qui est celle de l'Eglise dont nous avons le bonheur d'être les enfans, il résulte que les trois Personnes divines n'ont qu'une même volonté, une même opération; & quoique, dans l'ouvrage de notre rédemption, par exemple, le Père paroisse particulièrement ordonner au Fils, le Fils obéir au Père, & le Saint-Esprit appliquer aux hommes les mérites infinis du Fils, il n'en faut pas conclure que l'exercice de leur pouvoir soit distingué, ni qu'elles soient subordonnées l'une à l'autre; au contraire, il y a une union si étroite entre le Père, le Fils & le Saint-Esprit, que ce que l'on dit de l'une de ces trois Personnes, doit nécessairement s'entendre des deux autres.

Tel est, mes chers amis, le premier & le plus grand des Mystères que Dieu propose à notre croyance. Méditez jour & nuit sur ces vérités sublimes. Elles sont le fondement de notre Religion, puisque sans l'unité de Dieu & la Trinité des Personnes, tout ce grand édifice, qui doit participer, par sa durée, à l'éternité de Dieu même, tombe en ruines.



ENTRETIEN IV.

Analyse, Caractères & Divinité de l'Ancien Testament.

ERASTE. JE vous ai prouvé, mes chers enfans, l'existence d'un Etre éternel dont les perfections sont infinies, & j'ai essayé de vous faire comprendre que la trinité des personnes n'excluoit point l'unité de Dieu. Il seroit tems peut-être de passer aux autres vérités que le Christianisme nous enseigne; mais comme toutes ces vérités sont fondées sur la Révélation, il me paroît nécessaire d'examiner auparavant si nous pouvons appuyer cette certitude sur cette Révélation, ou, ce qui est la même chose, si l'Ecriture-Sainte, dans laquelle notre auguste Religion puise tous ses dogmes & toutes ses preuves, est un livre divin.

EUDOXIE. Voudriez-vous bien nous apprendre ce que vous entendez par Révélation?

ER. La Révélation est la connoissance que Dieu nous donne de ses suprêmes attributs, du culte intérieur & extérieur que nous lui devons, de ce que nous sommes, & de notre fin dernière.

Il y a deux sortes de Révélations, l'une naturelle & l'autre surnaturelle.

La Révélation naturelle est celle qui nous élève à la connoissance de Dieu & de nous-mêmes, par la contemplation des merveilles de la nature, & par l'étude de notre propre cœur. C'est la première lumière qui éclaire tout homme qui fait usage de sa raison, & qui réfléchit sur tous les objets qui frappent les sens.

La Révélation surnaturelle est celle que Dieu nous donne par quelque moyen extraordinaire, soit en se manifestant lui-même à nos foibles regards, soit en employant le ministère de ses anges ou de quelqu'autre créature, qu'il remplit de son esprit, & qu'il fait agir par sa toute-puissance. Ainsi, la révélation surnaturelle n'est autre chose que la voix de Dieu qui se fait entendre, tantôt pour nous découvrir des vérités supérieures à notre intelligence, & auxquelles notre raison seule n'auroit jamais pu

nous conduire ; tantôt pour nous prescrire des devoirs qu'il nous étoit impossible de bien connoître par nos seules lumières ; tantôt enfin pour nous rappeller des obligations dont une criminelle négligence nous avoit fait perdre le précieux souvenir.

Cette voix divine a éclaté dans tous les tems, & ne cessera de frapper nos oreilles jusqu'à la consommation des siècles. Elle instruisit Adam & sa nombreuse postérité. Les Patriarches, prédécesseurs du juste Noé, & Noé lui-même, avec ceux de ses descendans qui persévérèrent dans le culte du Dieu véritable, en furent les apôtres, jusqu'au tems du fidèle Abraham. Elle se conserva dans la famille de ce saint homme ; & Moyse issu de son sang, fut choisi pour la transmettre à tous les âges dans ses admirables écrits. Alors le peuple d'Israël devint le seul gardien de cette parole sacrée ; & malgré ses prévarications fréquentes, malgré la dureté de son cœur, & l'indocilité de son esprit, il la vit se perpétuer de siècle en siècle par le ministère des prophètes & des justes que le Très-Haut suscitoit pour la maintenir & pour la défendre. Enfin, l'indocilité des Juifs les ayant rendus indignes de ce céleste dépôt, l'Eternel le transféra aux nations qui vivoient dans les ténèbres du paganisme. Douze pêcheurs pauvres, & sans étude, font retentir l'univers de cette voix ineffable : tout change ; un peuple nouveau paroît : l'Eglise Chrétienne s'élève sur d'inébranlables fondemens ; l'Arbitre souverain de la nature l'établit l'infaillible interprète de ses volontés ; à elle seule, à ses pasteurs appartient le droit de les dévoiler aux mortels jusqu'à la fin du monde.

Vous voyez donc, mes chers amis, que la révélation est une ; qu'elle n'a jamais été discontinuée, & que tant de témoins qui l'ont attestée, forment comme une chaîne dont le premier anneau tient, pour ainsi dire, à la Divinité, qui s'étend sans interruption jusqu'à nous, & qui ne cessera de se perpétuer à la fin des tems, que pour retourner à la Divinité qui est son principe.

EUGENE. Est-ce qu'en démontrant la divinité de l'Ecriture-sainte, on démontre par-là même la divinité de la révélation & celle de notre Religion sainte ?

ER. Sans doute, mon cher ami ; car qu'est-ce que les livres sacrés ? C'est le recueil de toutes les vérités que Dieu

a révélées aux hommes, & l'hiſtoire de tout ce que ce Dieu plein de bonté a fait pour le rendre heureux. Qu'eſt-ce que la Religion véritable ? C'eſt la révélation miſe en pratique ; c'eſt la croyance des vérités que Dieu nous a dévoilées; c'eſt l'accompliſſement des devoirs qu'il a daigné nous preſcrire. Mais, comme l'Ecriture-ſainte, c'eſt-à-dire, l'ancien & le nouveau Teſtament, renferment ces vérités & ces règles de nos devoirs, il s'enſuit que la révélation, ou, ce qui eſt la même choſe, la religion que nous profeſſons eſt divine, ſi l'Ecriture-ſainte l'eſt auſſi, & qu'elle n'eſt qu'une impoſture, ſi l'Ecriture-ſainte eſt l'ouvrage du menſonge.

EUG. Je vous prie de donner à ce raiſonnement un peu plus de jour.

ER. Suivez-moi bien, mon cher enfant. Si l'Ecriture-ſainte vient de Dieu, comme cet être ſouverainement parfait ne peut nous tromper, ni ſe tromper, un livre qu'il a voulu rendre le dépoſitaire de ſa Parole éternelle, ne peut nous induire en erreur, & la Religion qui fait de ce livre le fondement de ſa doctrine, doit néceſſairement être véritable : au contraire, ſi ce livre a l'homme pour auteur, tout l'édifice qu'il ſoutenoit s'écroule, & la Religion n'eſt plus qu'une chimère, ainſi que tous les faits qui ſervoient à l'appuyer. Il eſt donc eſſentiel de faire cet examen ſérieux, puiſque de-là dépend la certitude ou la fauſſeté de notre croyance ; c'eſt donc par-là que doit commencer tout homme qui doit ſincèrement étudier la Religion pour la pratiquer avec une confiance inébranlable; c'eſt auſſi, mes chers enfans, ce qui va nous occuper dans cet entretien. Je vous parlerai d'abord de ce qui regarde l'ancien Teſtament, nous verrons enſuite ce qui concerne le nouveau.

EUD. Avant d'entrer en matière, je crois qu'il ſeroit à propos de nous faire connoître quels ſont les livres qui compoſent l'ancien Teſtament.

ER. Vous avez raiſon, ma chère amie; & je vais vous ſatisfaire.

Le premier ouvrage qui ſe préſente dans l'ancien Teſtement eſt la *Génèſe*, ainſi nommé, parce qu'il contient l'hiſtoire & l'origine de la naiſſance du monde. On y voit tous les êtres ſortis des mains de l'Eternel. Tout eſt ſoumis à l'homme; l'homme n'eſt ſoumis qu'à Dieu. Tant

qu'il obéit au créateur, ſon bonheur eſt parfait ; l'inſtant de la révolte eſt celui de ſes malheurs. Chaſſé d'un paradis plein de délices, tout ſemble le méconnoître, après cette triſte proſcription ; il n'eſt conſolé que par la promeſſe d'un libérateur à venir. En peuplant la terre, il paroît multiplier les crimes. On commence à faire la diſtinction des bons & des méchans. La Religion véritable ſe perpétue par un petit nombre de juſtes. Dieu punit les diſſolutions du genre humain par un déluge univerſel. Noé ſeul, ſa femme & leurs trois fils avec leurs femmes, ſont réſervés pour repeupler la terre, & garder le dépôt de la révélation. Cette ſainte famille eſt conſervée dans une arche, eſpèce de grand vaiſſeau conſtruit par l'ordre de Dieu même. La terre ſe couvre de nouveaux habitans, qui bientôt oublient & le châtiment des premiers hommes, & la miſéricorde du Tout-Puiſſant. La Religion s'éteint. Abraham eſt choiſi pour la conſerver, & pour être la tige d'un peuple, fidèle dépoſitaire des promeſſes du Très-Haut. On ſuit les progrès de cette race chérie ; on admire les mœurs ſimples & pures d'Iſaac, de Jacob, & de ſes douze fils ; les aventures miraculeuſes du chaſte Joſeph, ſon inaltérable vertu, ſa profonde ſageſſe, ſon élévation ſur l'Egypte qu'il conſerva par ſa prudence, ſa clémence envers ſes frères qui l'avoient vendu comme un vil eſclave, & qu'il établit dans les plus belles contrées du royaume qu'il gouvernoit en père, enfin, le récit de la mort de ce grand homme termine ce premier livre, qui renferme l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé dans le monde durant 2369 ans.

Le ſecond commence par l'énumération exacte des enfans de Jacob, & par le récit des vexations tyranniques ſous leſquelles le roi d'Egypte faiſoit gémir les deſcendans de cet illuſtre patriarche. On y voit la conſervation miraculeuſe de Moyſe ; le choix que Dieu fait de cet homme rare, pour être le chef & le libérateur de ſon peuple ; les prodiges ſans nombre qu'il opéra devant Pharaon, pour l'engager à laiſſer ſortir de l'Egypte les enfans d'Iſraël ; les malheurs dont l'opiniâtreté de ce prince eſt punie, & par leſquels il eſt enfin obligé de ſouſcrire à la demande de Moyſe, & d'Aaron ſon frère. Les Hébreux partent, Pharaon les pourſuit ; la mer s'ouvre pour donner un paſſage aux premiers, & pour engloutir le ſecond

avec toutes ses troupes. Le peuple de Dieu entre dans les déserts de Sina ; le Très Haut l'y nourrit, & l'y conserve par des miracles sans nombre ; il lui donne sa loi, & commande à Moyse de construire une arche pour être le monument de la Religion, dont il lui prescrit toutes les cérémonies ; il élève Aaron au souverain sacerdoce, & consacre toute la tribu de Lévi aux fonctions du sanctuaire. Ce second livre, qui contient tout ce qui s'est passé par rapport aux Israélites & à la religion durant 145 ans, porte le nom d'*Exode*, c'est-à-dire, histoire de la sortie d'Egypte.

Le troisième est appelé *Lévitique*, parce qu'il traite fort au long des loix, des cérémonies, des devoirs & des obligations des Lévites, en un mot, de tout ce qui concerne la conduite des familles sacerdotales, & les devoirs de la Religion.

Le quatrième a reçu le nom de livre *des Nombres*, parce que Moyse & Aaron y font le dénombrement du peuple d'Israël, selon les douze tribus dont il étoit composé. Il comprend les loix qui ont été publiées, & l'histoire de ce qui s'est passé durant 39 ans.

Le cinquième est nommé *Deutéronome*, mot qui signifie seconde loi, non que la loi rapportée dans ce livre soit différente de celle que Dieu donna sur la montagne de Sina, mais parce que cette même loi fut lue & recommandée de nouveau en présence des enfans de ceux qui étoient morts dans le désert, & qui avoient été témoins de la première publication.

Ces cinq livres, dont Moyse est l'auteur, sont appelés *Pentateuque*, mot qui signifie volume divisé en cinq parties. La Pentateuque contient l'histoire de 2552 ans & demi.

Après la Pentateuque, suit le livre de *Josué*, où l'on voit le gouvernement sage, les grandes actions, les victoires miraculeuses, la mort sainte de cet illustre capitaine, digne successeur de Moyse, & l'établissement du peuple de Dieu dans la terre de Chanaan.

Le livre des *Juges*, ainsi nommé, parce qu'il rapporte l'histoire de ceux qui rendirent la justice aux Israélites après la mort de Josué, contient un tableau frappant de la conduite de la Providence à l'égard des mortels ; du soin qu'elle prend de conserver pures & inaltérables les

vérités qu'elle a répandues sur la terre, de la justice avec laquelle elle punit les crimes, & de la miséricorde avec laquelle elle reçoit le repentir. On y voit, entr'autres merveilles, le triomphe de Gédeon, celui de Jephté, la force prodigieuse de Samson, ses foiblesses, & sa mort plus surprenante encore que sa vie.

L'histoire de *Ruth*, quoique très-courte, n'en est pas moins touchante. En la lisant, on ne peut s'empêcher de bénir la main qui couronne la vertu & la fidélité de cette femme, en la mettant au nombre des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair

Les quatre livres des *Rois* contiennent l'histoire de la Religion depuis l'établissement de la royauté parmi les Hebreux, jusqu'à la captivité de Babylone. On y voit la naissance & le gouvernement de Samuël, l'élévation de Saül sur le trône, la réprobation de ce prince, & l'élection de David, les vertus & les fautes de ce dernier, son règne glorieux, celui de Salomon son fils, plus glorieux encore, la profonde sagesse de ce monarque, les foiblesses de sa vieillesse; l'imprudence de Roboam son successeur; le schisme de dix tribus qui abandonnent la maison de David pour obéir à Jéroboam, & former un nouveau royaume, sous le nom d'*Ismaël*; la rivalité des deux royaumes de Juda, d'Israël; les crimes de leurs princes; les redoutables châtimens dont leurs idolâtries sont punies; le ministère miraculeux des prophètes Elie, Elisée, Isaïe, & de plusieurs autres personnages que Dieu se choisissoit pour rappeler son peuple; & l'indocilité de ce peuple qui hâte le moment des vengeances. Ce moment arrive; Israël est détruit, & Juda, peu touché des malheurs de ses frères, éprouve bientôt un sort aussi déplorable.

Les deux livres des *Paralipomènes*, mot qui veut dire *choses omises*, ont pour objet de servir de supplément aux quatre livres des Rois. Comme ces supplémens ont été faits sans ordre, on ne doit pas être surpris d'y trouver quelquefois des anacronismes, des transpositions fréquentes dans les faits qu'on y rapporte, & même dans les versets, & des variétes dans les noms propres, il suffit que les deux livres s'accordent pour le fond aux choses dont il est question dans les ouvrages qui ont été soignés pour mériter notre croyance, & justifier la déci-

ſion de l'Egliſe qui les a admis au nombre des livres canoniques, c'eſt-à-dire, qui doivent être la règle de notre foi.

Les deux premiers livres d'*Eſdras* renferment l'hiſtoire du rétabliſſement des Juifs à Jeruſalem & dans la Judée, après la captivité de Babylone, ſous la conduite d'Eſdras & de Néhémie.

Le livre de *Tobie*, en nous offrant l'hiſtoire de ce ſaint homme, nous préſente un modèle parfait de toutes les vertus, une foule d'excellens exemples de piété, de foi, de patience dans les maux, de juſtice, de charité envers le prochain, de chaſteté & de continence dans le mariage, de détachement des biens & des grandeurs de ce monde, & de l'éducation qu'un père fidèle doit donner à ſes enfans.

Le livre de *Judith* décrit comment cette illuſtre Juive, ſoutenue par le Dieu véritable qu'elle avoit toujours fidèlement ſervi, délivra non-ſeulement la ville de Béthulie, où elle demeuroit, mais toute ſa patrie, de la cruelle oppreſſion ſous laquelle Holopherne, chef de l'armée de Nabuchodonoſor, roi d'Aſſyrie, la tenoit aſſervie.

Le livre d'*Eſter* contient l'hiſtoire de cette jeune & illuſtre Juive, qui n'employa le pouvoir que Dieu lui donna ſur le cœur du roi Aſſuérus ſon époux, que pour délivrer ſa nation de la fureur d'Aman; on y voit la chute de cet indigne favori, & l'élévation du ſage Mardochée, oncle de la princeſſe.

Le livre de *Job* nous offre dans l'hiſtoire de ce juſte un parfait modèle de patience & de réſignation à la volonté divine. On y apprend à ne point ſe ſcandaliſer de l'affliction des juſtes & de la proſpérité des impies, & que Dieu diſtribue les biens & les maux de cette vie avec ſageſſe, & ſelon les vues ſecrètes de ſa providence.

Le livre des *Pſeaumes* eſt un recueil de cent cinquante cantiques que les Hébreux chantoient dans le temple ou dans leurs maiſons. Dans ce livre admirable on trouve l'abrégé de la loi, un précis de l'hiſtoire des premiers hommes & de ce que Dieu fit en leur faveur; une foule de prophéties & de figures concernant l'incarnation du Verbe, les circonſtances de ſa mort & de ſa réſurrection; la vocation des Gentils à l'Evangile, l'établiſſement de

l'Eglise de Jesus-Christ, & les assurances réitérées d'une vie éternellement heureuse pour les justes, éternellement déplorable pour les impies. Dans la lecture de ce livre, l'espérance se soutient, la foi s'éclaire, la charité s'enflamme; on y puise cet esprit d'onction, de ferveur & de pénitence, si nécessaire au Chrétien; on y apprend à connoître son néant & sa bassesse; on y reçoit des leçons & des exemples de toutes les vertus, des remèdes à tous les vices, des armes contre toutes les tentations: que dirai-je de plus? en lisant les Pseaumes, Dieu parle à votre cœur, & vous entrez en commerce avec Dieu.

Le livre des *Proverbes* de Salomon est un amas de préceptes divins, propres à conduire les hommes à la solide & véritable piété

Dans celui de l'*Ecclésiaste*, le même prince montre la vanité des créatures, le néant des plaisirs, la fragilité des honneurs, la frivolité des richesses, & la petitesse de tous ces objets qui séduisent les hommes. Il essaye de les désabuser de ces faux biens, pour les porter à en chercher de plus durables dans une fidèle obéissance à la loi divine, aux commandemens de l'Eternel.

Le *Cantique des Cantiques*, ainsi nommé à cause de son excellence, paroissoit aux Juifs si fort au-dessus de la portée commune des hommes, qu'ils n'en permettoient la lecture qu'à ceux qui avoient atteint au moins l'âge de trente ans. Les Pères de l'Eglise, c'est-à-dire, les saints évêques & les grands docteurs qui l'ont éclairée par leurs écrits, par leurs prédications, & édifiée par leurs exemples, ont imité la sage conduite des Hébreux. Ils ne mettoient le Cantique des Cantiques qu'entre les mains de ceux qui avoient acquis, par l'âge, par l'habitude à la vertu, par l'assiduité à la prière, l'onction & la sagesse nécessaires pour en pénétrer l'esprit, sans risquer de se blesser à l'écorce. Vous vous demandez peut-être pourquoi des précautions si scrupuleuses? C'est que les expressions avec lesquelles ce livre peint l'amitié conjugale, ne convient pas à la jeunesse Le sens spirituel caché sous cette enveloppe est trop relevé pour des ames charnelles & des cœurs corrompus, & les Chrétiens ne doivent jamais le lire sans des commentaires approuvés par l'Eglise, & propres à leur en donner la véritable intelligence. Ils verront dans ces commentaires, que sous la peinture

de l'union étroite de Salomon & de son épouse, le Saint-Esprit nous a donné une idée sensible de l'union parfaite de Jesus-Christ avec son Eglise, & de l'amour sincère qu'il a eu, qu'il a, & qu'il aura éternellement pour elle.

Le livre de la *Sagesse* porte ce nom, parce que l'auteur y traite d'une manière très-sublime, non-seulement de la sagesse créée, qui est celle que nous pouvons acquérir en cette vie, mais aussi de la sagesse increée, qui est le principe & la source unique de la nôtre. Dans les maximes & les instructions qui sont répandues dans cet ouvrage, l'Ecrivain sacré a eu pour but d'inviter les hommes à imiter cette sagesse suprême, & à suivre ses conseils. De tous les livres de l'ancien Testament, que l'on appelle d'ordinaire *sapientiaux* ou *moraux*, parce qu'ils nous donnent les vrais principes de la sagesse & des mœurs, celui-ci est le plus élevé, le plus suivi, celui dont les applications sont plus naturelles & plus justes, celui où l'on trouve moins d'obscurité.

Dans le livre de l'*Ecclésiastique*, le Saint-Esprit nous donne des maximes remplies d'une morale sublime, & applicables à toutes les vertus.

Les prophéties d'*Isaïe* ne contiennent pas seulement des instructions divines, & des réprimandes contre les dérèglemens dans lesquels presque tous les Juifs contemporains de ce saint Prophète se précipitoient en aveugles; mais on y trouve encore plusieurs faits historiques qui servent à justifier les reproches qu'il leur faisoit. Il y prédit clairement la prise de Jérusalem. la captivité de Babylone, le retour des Juifs, le rétablissement sous Cyrus, qu'il appelle par son nom, plus de deux siècles avant sa naissance. Il y parle de l'Incarnation de Jesus-Christ dans le sein d'une Vierge; des principales circonstances de sa vie, de sa mort & de sa résurrection; de la vocation des Gentils à l'Evangile, & de l'établissement du règne du Sauveur sur toute la terre. Enfin, il représente les événemens à venir avec tant de justesse, qu'on le prendroit plutôt pour un historien que pour un prophète, & qu'on diroit qu'il écrit l'Evangile plutôt que des prédictions.

Dans ses prophéties, *Jérémie* reprend avec véhémence les désordres du peuple Juif, ceux des princes, ceux des prêtres & des faux prophètes; il leur reproche leur foiblesse, leur lâcheté, leur avarice, leur infidélité, leur

idolâtrie, leur mépris pour les prophètes du Seigneur; il assure que tous ont prévariqué, qu'il n'y a plus de justes, &, sous diverses paraboles très-vives, il instruit ses frères, leur rappelle les châtimens dont le Tout-Puissant s'est servi pour punir leurs ancêtres, lors même qu'ils vivoient sous la protection de Moyse & de Samuël; enfin il leur annonce les malheurs dont ils sont menacés, s'ils ne se hâtent de revenir à Dieu, & d'expier leurs crimes par de sincères regrets.

Baruth, disciple de Jérémie, & digne de son maître, justifie la conduite de Dieu dans le châtiment qu'il a fait subir aux Juifs; il les console durant leur captivité à Babylone; il les invite à la pénitence; il leur dévoile la grandeur du Messie, & leur prouve la vanité des idoles.

Le prophète *Ezechiel* confirme, par ses prédictions, celles de Jérémie & de Baruth. Après avoir décrit avec énergie les malheurs qui vont écraser les Juifs, il les console par l'espérance, non-seulement d'une délivrance prochaine, sous le règne de Cyrus, mais d'une délivrance entière, parfaite & permanente, par l'avénement du Messie promis depuis tant de siècles à leurs pères.

Le livre de *Daniel* présente l'histoire de Nabuchodonosor, roi de Babylone, depuis le commencement de son règne jusqu'à la destruction de son empire par les Mèdes & par les Perses; celle de la chaste Susanne, & divers autres événemens pleins d'interêt, qui se sont passés durant la captivité des Juifs. Il offre de plus les révélations que Dieu fit à ce saint homme, & les prophéties sublimes par lesquelles il annonce les révolutions des divers empires qui domineront successivement les peuples, l'avénement de Jesus-Christ, la destruction des Juifs & le règne futur de l'Antechrist.

Isaïe, *Jérémie*, *Ezéchiel* & *Daniel* sont appelés grands prophètes, parce que leurs prédictions ont plus d'étendue que toutes les autres qui se trouvent dans l'ancien Testament.

Après leurs ouvrages, viennent ceux des douze *Petits Prophètes*, ainsi nommés parce que leurs prophéties sont renfermées dans un petit nombre de chapitres. En voici une idée générale.

Osée prédit la ruine des dix tribus, la destruction de Samarie, le renversement de l'empire des Babyloniens.

Sous l'idée des adultères de sa propre femme, il reproche aux Juifs leurs idolâtries, & leur honteuse prostitution aux dieux impuissans des Gentils. Mais si d'un côté il fait trembler les impies, de l'autre il console les justes en leur inspirant une salutaire confiance aux promesses de l'Eternel, & au règne futur de Jesus-Christ.

Joël prédit en particulier au royaume de Juda son entière destruction par les Babyloniens, & les fléaux terribles dont la colère de Dieu doit punir l'infidélité de ce peuple. Enfin, il relève la constance des fidèles par l'assurance qu'il leur donne d'un parfait rétablissement, sous la figure duquel il décrit le règne éternel de Dieu, qui doit être précédé du jugement dernier.

Amos annonce le renversement du royaume d'Israël, la destruction de Samarie & de Jérusalem, les châtimens que Dieu devoit exercer ensuite contre les Gentils & les ennemis de son peuple; enfin il console ses frères par la promesse de leur rétablissement & du règne de Jesus-Christ. On trouve une majesté céleste dans tout ce qu'il dit de la toute-puissance du Créateur, comme aussi dans la peinture qu'il fait du luxe, de la mollesse & des désordres des Juifs de son temps.

Abbias, sous la figure du rétablissement des Juifs, prédit clairement le règne de Jesus-Christ & de son Evangile, & la conversion des Païens.

Ce qui nous reste des prophéties de *Jonas*, doit être regardé plutôt comme l'histoire de la conversion des Ninivites, que comme une prédiction. Cependant cette conversion des Ninivites est la figure de celle des Gentils, comme Jonas lui-même l'est de Jesus-Christ en plusieurs choses.

Michée reproche aux enfans de Jacob les désordres auxquels ils s'abandonnoient sans pudeur; il leur prédit une ruine certaine, & il encourage ceux qui seront fidèles à Dieu, par les promesses d'une première délivrance sous Cyrus, & d'une seconde plus parfaite & plus durable sous le règne de Jesus-Christ, qu'il dit devoir naître dans Bethléem.

Nahum annonce à Ninive, qui, après la prédication de Jonas, étoit retournée à ses dissolutions, les maux qui vont tomber sur elle, & les consolations que Dieu accordera à son peuple que cette ville idolâtre persécutoit.

Habacuc se plaint des dèreglemens des Juifs, & prédit les malheurs dont Dieu les devoit punir par les Babyloniens; il annonce la destruction de ces derniers, la délivrance des Hébreux par Cyrus, de celle du monde entier par Jesus-Christ. Enfin, il termine ses prophéties par une belle prière en forme d'Ode ou de Cantique, dans laquelle il décrit les merveilles que Dieu a opérées dès le commencement en faveur de son peuple, & ranime la foi des justes par l'espérance que l'Eternel viendra les consoler.

Sophonie menace les deux tribus de Juda & de Benjamin d'une destruction prochaine, à cause de leurs excés, & du mépris qu'ils font des avis qu'on leur donne; il exhorte les Juifs qui sont fidèles à la loi de Dieu, à tâcher de fléchir sa colère par leur persévérance dans l'obéissance à ses commandemens, & il leur promet qu'en conséquence le Tout-Puissant les vengera de leurs ennemis; d'où il prend occasion de prédire la vocation des Gentils à l'Evangile, & le triomphe de Jesus-Christ.

Aggée invite le peuple à rebâtir le temple après le retour de la captivité de Babylone; il décrit le succès de ses exhortations; il annonce aux Juifs que Dieu les protégera; qu'il va établir son alliance avec eux sur des fondemens éternels, & qu'il leur donnera bientôt celui qu'ils attendent depuis si long-temps, celui qui doit appeler à son culte toutes les nations de la terre.

Zacharie doit être regardé plutôt comme l'évangéliste que comme le prophète de Jesus-Christ; car il prédit en termes si exprès l'avénement de ce divin Sauveur, son entrée à Jérusalem, sa mort, la perfidie des Juifs, leur ruine, & la succession des quatre grands empires, qu'on diroit qu'il a été témoin de tout ce qu'il annonce.

Malachie, le dernier des douze petits prophètes, recommande aux Juifs l'observance de la loi de Dieu; il les presse d'abandonner leurs vices; &, comme il savoit qu'après lui il n'y auroit plus de prophètes, il s'applique à préparer ses frères à l'avénement de Jesus-Christ, le souverain des prophètes, qui leur sera annoncé par un nouvel Elie, c'est-à dire, par S. Jean-Baptiste.

Les deux premiers livres des *Machabées* terminent les ouvrages canoniques qui composent l'ancien Testament. On y voit l'histoire des Juifs sous le gouvernement

des princes appelés *Asmonéens*, les victoires de Judas Machabée, la valeur & la sagesse de ses frères, le martyre du saint vieillard Eléazar, & celui d'une mère avec ses sept fils. La lecture de ces deux livres est très-propre à soutenir la foi & la religion des fidèles, à ranimer leur zèle, à fortifier leur courage dans les persécutions, à leur montrer tout ce qu'un cœur rempli par l'espérance d'une immortalité bienheureuse est capable d'entreprendre & de souffrir pour la mériter.

Voilà, mes chers amis, l'analyse exacte de tout ce qui est contenu dans l'ancien Testament; & vous concevez que quand même on ne considéreroit ce précieux recueil que comme un ouvrage profane, il mériteroit cependant d'être regardé comme le plus respectable & le plus excellent des livres. Que n'y trouve-t-on pas en effet? Voulez-vous de l'histoire, de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence? ce livre admirable en est rempli; & les histoires qu'il vous offre sont si intéressantes, la poésie qu'il renferme est si sublime, la philosophie qu'il enseigne est si relevée, l'éloquence qui s'y rencontre est si majestueuse, que les chef-d'œuvres des plus rares génies ne sont rien, quand on les compare à ces inestimables productions.

EUD. Hâtez-vous donc, Monsieur, de nous en prouver la divinité.

ER. Pour le faire avec fruit, mes chers enfans, il suffit d'examiner quels sont les caractères qui distinguent l'ancien Testament, d'avec tout ce qui est sorti de la main des foibles mortels.

Premièrement, sa morale est divine. Car où les hommes auroient-ils pris les sublimes préceptes qu'il renferme? On a bien vu des philosophes & de grands docteurs débiter de belles maximes de vertu; mais ils laissent appercevoir leurs foiblesses & leurs passions, sinon dans les choses mêmes qu'ils disent, du moins dans la manière dont ils s'expriment, ou bien ils ne cherchent à nous faire aimer & respecter la vertu, que pour la vertu même.

Or, cet amour pur & simple de la vertu est le comble de l'erreur, puisque, si l'on ôte à la vertu le rapport essentiel qu'elle a avec la Divinité, elle ne sera plus qu'une belle chimère. N'est-ce point en effet une extravagance que de mépriser les richesses, par exemple, pour

les mépriser ; que de se priver du plaisir seulement pour s'en priver ; que de s'exposer aux dangers seulement pour s'y exposer ? La vertu consiste à faire ces efforts sur soi-même lorsqu'on le doit, lorsqu'on y est obligé ; de sorte que, Dieu étant le principe de tous nos devoirs & de toutes nos obligations, la véritable vertu ne peut bien être conçue sans un rapport avec Dieu.

Et telle est l'idée que nous en donnent les livres saints. Bien-loin de faire de la vertu un vain fantôme, une divinité aimable par elle même, & enfantée par l'amour-propre, ils nous ordonnent de la pratiquer uniquement pour l'amour de Dieu, qui seul peut la couronner dignement.

Au lieu d'y flatter la volupté, on l'y détruit, on la coupe dans sa racine, aussi-bien que l'injustice, l'intérêt & les autres passions, en défendant au cœur de se livrer au moindre désir illégitime.

Au lieu d'y flatter l'orgueil, on l'y détruit, par l'idée distincte qu'on nous y donne de notre misère & de notre corruption, opposées à la majesté & à la bonté de Dieu, qui sont sans doute les objets les plus capables d'humilier les esprits superbes.

Au lieu d'y nourrir la vaine curiosité de ces savans qui ne connoissent que pour connoître, nous y apprenons que cette science n'est que vanité & que rongement d'esprit. Ainsi toutes les foiblesses du cœur humain sont combattues dans ces livres sacrés ; & l'amour de la vertu devient le premier, &, pour ainsi dire, l'unique devoir qu'ils nous prescrivent. Et ce premier devoir n'a que Dieu pour objet. Par-tout ils ne parlent que de Dieu ; ils regardent comme perdu tout ce qui s'éloigne de Dieu ; ils nous enseignent que tout vient de Dieu, & que nous devons tout rapporter à Dieu, nos corps, nos ames, nos paroles, nos actions, nos biens, notre temps, notre vie

Et ne croyez pas qu'en débitant cette doctrine céleste, les écrivains sacrés paroissent chercher à se faire un vain nom ; à peine se montrent-ils : on ne les voit point affecter de l'esprit & de l'érudition, ils ne se donnent pas la peine de plaire à leur lecteur, ils n'écrivent que pour instruire, & n'instruisent que pour toucher : ils disent tout avec autorité, sans rien craindre, & comme en étant

parfaitement assurés. Par-tout vous voyez régner l'esprit de la douceur, de la piété, du désintéressement, & d'une aimable & vertueuse simplicité, qui montre bien que le cœur de ces docteurs admirables a été échauffé d'un autre feu que celui des passions humaines, & éclairé d'une autre lumière que celle qui se mêle avec ces passions.

Si la morale de l'Ecriture nous en prouve la divinité; les idées que nous y puisons sur Dieu même, ajoutent à cette preuve, & la rendent invincible. Comment aurions-nous pu, sans une lumière surnaturelle, acquérir des notions si claires & si distinctes touchant les perfections divines ?

En effet, quel tableau nous offre le monde, livré à ses propres conceptions? Vous n'y appercevez qu'ignorance, superstition, imbécillité dans les peuples, imposture dans les Pontifes, incertitudes dans les Philosophes. Tantôt ce sont de foibles mortels qu'on déifie après leur mort; tantôt ce sont des bêtes dont on fait des divinités, & des divinités dont on fait des bêtes. Les nations les plus polies & les plus civilisées changent le crime en devoir, bâtissent des autels à l'envie & à la discorde, sacrifient à la fièvre & l'impureté, ou bien cherchent l'objet de leur culte parmi les herbes qui croissent dans leurs jardins: toutes conçoivent la divinité divisée & multipliée en cent vertus ou providences particulières; corporelle, bornée, produite comme les hommes; foible, misérable, sujette aux maladies, comme les hommes; ambitieuse & déshonorée de mille vices, comme les hommes: en un mot, nous ne trouvons rien, dans cette triste peinture, qui n'afflige notre esprit, & qui ne confonde notre raison.

Mais, au milieu de cette corruption générale, il est un peuple qui, dans un coin de la terre, conserve avec soin l'idée pure & sans tache de la divinité; un peuple qui, méprisé & inconnu des autres nations, possede cependant une philosophie dont Dieu même est l'auteur. Consultez les livres qu'il vous présente comme garans de sa foi; quelle source de lumière!

Ils nous représentent la divinité comme un Etre éternel, infini, un & simple, tout parfait, tout puissant, souverainement saint & heureux, indépendant, & duquel toutes choses dépendent. C'est à lui seul qu'il faut rendre hommage; c'est lui seul qu'il faut adorer comme le père

de tous les dons, de toutes les lumières. Nous devons prendre sa loi pour règle de notre conduite ; nous devons lui soumettre notre esprit & notre volonté, & renoncer aux passions criminelles, pour l'amour de lui

Les idées, que les auteurs de ces livres sacrés nous donnent de Dieu, sont si grandes, que tout est bas & rampant auprès de ces sublimes descriptions, mais en même temps il faut avouer que jamais Ecrivains ne s'expliquèrent d'une manière si naïve, si simple, si populaire, sur un sujet aussi noble & aussi relevé. Assurément, si ces docteurs étoient comme les autres hommes, ils s'exprimeroient avec plus de majesté, plus de grandeur ; puisqu'ils ont assez de génie pour avoir des pensées si magnifiques : ou bien ils penseroient plus bassement, n'ayant pas assez d'esprit pour s'exprimer d'une manière plus élevée.

Non-seulement on voit un caractère fort extraordinaire & fort surprenant dans l'Ecriture des Juifs ; mais on y trouve les doutes de la raison éclairée, & les mouvemens de la conscience satisfaits.

L'ame de l'homme se plaint qu'on lui enseigne mille choses peu nécessaires, tandis qu'elle ignore tout ce qui la regarde. Elle ne sait ni d'où elle vient, ni où elle va, ni qui l'a mise dans cet univers, ni pour quelle fin elle y est, ni quelle est l'origine de ce monde qu'elle habite. Elle trouve en elle-même des contrariétés incompréhensibles, un cœur rebelle à ses lois, une loi qui combat les penchans du cœur. Qui l'éclairera dans ces effroyables obscurités ? Tous les sages qu'elle interroge augmentent ses incertitudes par la manière douteuse & timide dont ils s'expliquent, par les contradictions dans lesquelles ils tombent, ou par l'extravagance de leur philosophie. Qu'elle consulte la révélation des Juifs, elle sera satisfaite.

La raison ne sauroit se persuader que le monde existe de toute éternité, ou du moins depuis un nombre presqu'infini de siècles. La nouveauté des arts & des sciences, l'origine même toute récente de l'histoire, qui ne remonte pas à plus de quatre mille ans, tout lui prouve la fausseté de cette opinion. La révélation des Juifs vous enseignera la même chose.

La raison a beau examiner la matière, elle ne conçoit pas qu'elle puisse penser, & elle nous conduit à croire

que ce qui penſe en nous eſt différent de ce qui eſt matériel ; que ce qui penſe n'ayant aucunes parties, ne ſauroit être diſſous ; & que n'étant point d'une nature à être diſſous, il eſt indeſtructible en ſoi. Liſez la Révélation Judaïque : elle nous enſeignera que l'ame & le corps ont une ſource & une durée fort différentes ; que l'une a été priſe de la terre, au lieu que l'autre eſt venue de Dieu ; & qu'auſſi l'une retourne à Dieu qui l'avoit donnée, pendant que l'autre rentre dans la terre qui eſt ſon élément.

Notre raiſon & notre conſcience nous enſeignent que nous ſommes méchans & corrompus ; que Dieu n'eſt point l'auteur de cette malice qui viole la loi naturelle. Ouvrez les livres ſaints : ils vous développeront plus diſtinctement toutes ces vérités.

Chaque choſe a ſa fin & ſon centre. Le centre où aboutiſſent toutes les vues de la politique, c'eſt le bien & la proſpérité de l'Etat. Le centre où aboutiſſent toutes les paſſions humaines, c'eſt le plaiſir, qui ſe diviſe en une infinité de manières. Le centre où aboutiſſoit la théologie des païens, étoit de flatter l'homme, en lui montrant des Divinités faites comme lui. Mais le centre où aboutiſſent toutes les idées, tous les exemples, tous les préceptes, toutes les hiſtoires, toutes les exhortations contenues dans l'Ecriture des Juifs, c'eſt la véritable piété & la gloire de Dieu, & cette fin eſt préciſément celle de l'homme.

Car, de deux choſes l'une : ou bien l'homme a été créé ſans deſſein, ſans deſtination ; ou bien Dieu l'a formé pour une fin digne de lui.

Si l'on dit que l'homme a été créé ſans deſſein, on détruit la ſageſſe du Créateur ; & par conſéquent on anéantit la vérité de ſon exiſtence, fondée ſur l'idée de ſa ſageſſe.

Mais, ſi l'on reconnoît que l'Eternel n'a pu former l'homme ſans le deſtiner au bonheur de l'aimer & de le ſervir, il s'enſuivra que notre vie, notre ſanté, les alimens qui les entretiennent, le plaiſir qui eſt attaché à ces alimens, l'amour de nous-mêmes, le déſir de l'eſtime, en un mot, tout ce qui nous excite à la vertu, avec la vertu elle-même, doivent ſe rapporter à la gloire de celui qui eſt le principe de tous nos devoirs, comme l'auteur de notre être, & que nous ne devons jamais ceſſer

de le glorifier, parce qu'il ne ceſſe jamais de nous faire du bien. Et tel eſt le but de tous les livres ſaints : peut-on offrir une preuve plus ſenſible de leur divinité ?

Dans l'etat de la nature corrompue, les hommes s'étoient fait une dernière fin, qui n'étoit pas leur dernière fin. Ils croyoient qu'il falloit tout donner à leur intérêt. Ceux dont l'ame étoit un peu plus élevée, faiſoient profeſſion de rapporter tout au bien-être de l'Etat ; l'amour de la patrie étoit le grand principe qu'ils affectoient de ſuivre, quoiqu'il ne fût ordinairement qu'un chemin plus sûr & plus couvert, que l'amour propre prenoit pour aller à la conſidération, à la gloire, aux dignités : en un mot, l'orgueil & les plaiſirs étoient les uniques objets vers leſquels inclinoient tous les hommes. Jamais livre ne les avoit déſabuſés véritablement à cet égard ; jamais réformateur n'avoit entrepris de corriger ce déſordre.

L'Ecriture des Juifs, ſeule entre toutes les écritures qui euſſent jamais paru, s'élevant en effet au-deſſus des paſſions, nous enſeigne que tout doit ſe rapporter à la gloire de Dieu ; que la politique doit être ſoumiſe à la Religion, non la Religion à la politique ; que la vertu ſe rapporte à la Divinité, non la Divinité à la vertu ; que la fin de chaque homme eſt celle de la ſociété, & la fin de la ſociété celle de chaque homme, qui conſiſte à glorifier ſon auteur.

Vous voyez clairement que l'Ecriture, ſoit dans la ſainteté de ſa morale, ſoit dans la ſublimité de ſa théologie, ſoit dans la ſageſſe de ſa doctrine, ſoit dans la profondeur de ſes découvertes ſur notre ame, notre concupiſcence & notre raiſon, ſoit enfin dans les motifs de ſes préceptes, porte des caractères de vérité & de divinité, qu'il eſt impoſſible de ne point reconnoître, & qu'il faudroit n'avoir plus de raiſon pour ſe refuſer à leur évidence.

Si, à tous ces caractères, vous joignez celui que donne aux livres ſaints cette longue ſuite de prophéties, qui, d'un bout à l'autre, les occupe, & qui tient ſans ceſſe l'eſprit en ſuſpens entre la prédiction & ſon accompliſſement certain, vous trouverez de nouvelles armes pour combattre & terraſſer l'incrédule le plus opiniâtre.

Enfin, ſi vous ajoutez à toutes ces preuves, celle que fournit la conſervation miraculeuſe des livres ſacrés depuis plus de quatre mille ans, la conviction ſera parfaite. Et

considérez avec moi les admirables moyens dont la providence s'est servi pour parvenir à ce dessein.

1.° Dieu défend d'y jamais rien ajouter, d'y jamais rien retrancher; &, par cette défense, il déclare sacrilége quiconque oseroit porter une main téméraire & profane dans ces divins ouvrages.

2.° Il intéresse à la conservation, &, s'il m'est permis de parler ainsi, à l'inaltération de ces livres sacrés, tout un peuple qui y trouve, non seulement l'histoire de son origine, mais celle de ses loix, de son culte, les titres de sa prééminence sur les autres nations, & le tableau des merveilles que le Tout-Puissant a opérées en sa faveur.

3.° Il imprime dans le cœur de ce peuple un zèle ardent pour la conservation de ce dépôt sacré; & ce zèle s'est manifesté d'une manière bien éclatante avant & après la venue du Messie.

Après cette époque salutaire, on vit un grand nombre de Juifs braver les tourmens les plus affreux, & la mort même, pour defendre la vérité de leur loi sainte; &, depuis la naissance de Jesus Christ, on en vit un plus grand nombre encore souffrir avec joie le martyre pour maintenir cette même loi Ainsi ce livre qui les déshonore par le détail fréquent des vices de leur cœur, ce livre où sans cesse on reprend leurs murmures, leurs séditions, leur ingratitude, ils l'ont conservé aux dépens de leur vie; on doit même remarquer qu'ils ont été fidèles à ne corrompre point les passages qui servent aux Chrétiens, & qui les rendent eux-mêmes infames par toute la terre, en établissant la vérité de la mission de celui que leurs pères ont crucifié, en annonçant l'état malheureux qui a suivi leur deicide, & dans lequel ils gémissent encore aujourd'hui. Or, cette sincérité n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

Il y a même quelque chose de plus surprenant; c'est l'application & l'industrie que les Juifs ont apportées pour préserver la loi de toute corruption qui auroit pu s'y glisser, ou par l'ignorance des copistes, ou par la malice de leurs ennemis. Pour cela, ils ont compté toutes les sections, tous les chapitres, tous les mots, toutes les letres des mots; les *a* les *b*, &c. de chaque livre, de tous les livres ensemble.

C'est ainsi que le peuple Juif, entrant, même sans le

ſavoir, dans les vues de la Providence, conſerve avec un ſoin ſcrupuleux le témoignage de la foi des Chrétiens, & en même-temps celui de ſa propre réprobation. Si ces livres ſaints avoient pu être altérés, ç'eût été ſans doute dans les endroits qui ne ſont point favorables à cette nation, ou du moins dans ceux qui confirment notre croyance. Mais l'ordre de l'Eternel eſt irrévocable; & il étoit de ſa ſageſſe de donner à ſa loi ce dernier caractère de divinité.

EUG. Je conviens que tout ce que vous venez de dire eſt frappant, & que ces réflexions ſeules ſuffiſent pour démontrer inconteſtablement la divinité de l'Ecriture-Sainte. Cependant une difficulté m'arrête; c'eſt la multitude de prodiges dont il eſt parlé dans cet ouvrage. Dites-moi, reſpectable Eraſte, croyez-vous de bonne-foi que les miracles ſoient poſſibles?

ER. Donnez à ce que je vais vous dire, mon cher ami, une attention ſérieuſe: vous verrez quelle eſt ma croyance, & vous apprendrez à régler la vôtre.

Le mot *miracle* en général déſigne un effet digne d'admiration, ſoit parce qu'il ſurpaſſe notre foible conception, ſoit parce que nous ne voyons pas la manière dont il s'opère, ſoit enfin, parce que cet effet ne montre aucune proportion naturelle entre lui & la cauſe viſible qui le produit.

Il y a deux ſortes de miracles, les uns qu'on peut appeller ordinaires & naturels, les autres qui ſont extraordinaires & ſurnaturels.

Le miracle naturel & ordinaire eſt celui qui s'opère ſans ceſſe à nos yeux par une ſuite des lois générales & éternelles de la nature, c'eſt-à-dire, par la volonté ſouverainement libre du Créateur, qui agit d'une manière conſtante & uniforme ſur l'univers, & qui le gouverne en conſéquence des lois immuables que ſa Providence a établies. La courſe journalière du ſoleil, la révolution invariable des ſaiſons, la réproduction perpétuelle des êtres, leur conſervation, en un mot, tous les phénomènes qui frappent nos regards, ſont des miracles que Dieu ſeul opère en ſe cachant ſous le voile des cauſes ſecondes; c'eſt le miracle de la création qui ſe renouvelle à chaque inſtant.

Le miracle extraordinaire & ſurnaturel eſt celui qui n'eſt

n'eſt pas une ſuite des loix que la ſageſſe divine s'eſt preſcrite pour gouverner l'univers, mais qui eſt l'effet d'une volonté particulière de l'Etre ſuprême, par laquelle il s'écarte quelquefois de l'uniformité de ſa conduite : d'où il ſuit que le miracle ſurnaturel n'eſt pas une contravention aux loix de la nature, puiſqu'il n'a jamais été compris dans ces loix, mais qu'il eſt l'effet d'autres loix auſſi éternelles, qui ſont la volonté & la liberté de Dieu.

Voyons maintenant ſi ces deux ſortes de miracles ſont poſſibles. Vous ne nierez pas certainement la poſſibilité des premiers : ouvrez les yeux; ils ſe préſenteront en foule à votre admiration. Toute la difficulté ne regarde donc que les miracles ſurnaturels. Mais eſt-il plus difficile à Dieu de rendre la vie à un mort, que de faire ſortir l'univers du néant ? Lui eſt-il plus difficile de rendre la vue à un aveugle, que de ſuſpendre le ſoleil & les aſtres aux voûtes du firmament ? Lui eſt-il plus difficile de calmer les flots, de faire taire les orages, d'arrêter le cours des fleuves, que de tout créer par le ſeul acte de ſa volonté ? Vous voyez donc, mes chers enfans, qu'il y a de la folie à ne pas reconnoître un Dieu créateur, & à lui refuſer la puiſſance d'opérer des miracles.

EUG. Vous me prouvez bien, par ce raiſonnement, la poſſibilité du miracle ; mais vous ne m'en démontrerez peut-être pas auſſi aiſément la néceſſité.

ER. L'un n'eſt pas plus difficile que l'autre, mon cher ami. Suivez-moi toujours ; cette matière eſt importante, ſur-tout dans ce ſiècle où les impies vomiſſent tant de blaſphêmes contre la Puiſſance divine.

Le Créateur n'a pas donné l'exiſtence à cet édifice immenſe qu'on appelle l'univers, pour s'en former à lui-même un ſpectacle. Il l'a tiré du néant pour ſa gloire ; & c'eſt l'homme, cette créature intelligente & libre, qui a été formé pour remplir la fin de l'univers. Mais ſi l'homme, abuſant de ſa liberté, ſe détourne de cette fin pour laquelle il eſt fait, ſi, au lieu de glorifier l'auteur de ſon être, il oſe ſecouer le joug de l'obéiſſance, qui le rappellera à ſon devoir ? qui le fera rentrer dans l'ordre ? Les merveilles de la nature ? elles ne font plus d'impreſſion ſur lui. Le Créateur ſeul peut donc opérer ce changement admirable. Or, le moyen le plus propre à retirer l'homme de cette déplorable léthargie, n'eſt-ce pas que

le Créateur agiſſe ſur ſes ſens en lui faiſant entendre ſa voix, ou par lui-même, ou par un envoyé? Mais comment l'homme peut-il s'aſſurer que c'eſt Dieu lui-même qui parle, ſi ce n'eſt par un effet où ſa puiſſance éclate de manière que cet effet ne puiſſe être confondu avec ceux de la nature? Si c'eſt par un envoyé que le Créateur ſe fait entendre à l'homme, comment peut-il s'aſſurer de la miſſion céleſte de cet envoyé, ſi ce n'eſt par un effet de la même eſpèce, opéré au nom de Dieu en preuve de ſa miſſion? Voilà, mes chers enfans, la néceſſité du miracle. Dieu ſuit dans cette œuvre d'autres loix que celles par leſquelles il gouverne la nature. Celles-ci ſont les loix du mouvement, établies pour la conſervation des corps dont l'univers eſt l'aſſemblage; celles-là ſont faites pour la conſervation de la Religion, qui eſt la fin que Dieu ſe propoſe dans la création & dans la conſervation de l'univers.

Vous me direz peut-être, les miracles offenſent la raiſon? eh! mes amis, accordons au moins à Dieu cet avantage qu'il puiſſe faire quelque choſe que nous ne puiſſions comprendre. Ce n'eſt pas trop demander pour lui, & cependant c'eſt ce que nous lui refuſons tous les jours. Dès que l'œuvre de Dieu n'eſt pas conforme à notre intelligence, nous la cenſurons; & toute la raiſon que nous avons de la cenſurer, c'eſt qu'elle ſurpaſſe notre intelligence. Etrange aveuglement! Quoi! nous nous ſcandaliſons des propres bienfaits de notre Dieu! c'eſt parce que ſa bonté eſt infinie & incompréhenſible, que nous nous révoltons contre lui! Ce qui nous rebute dans ſa Religion ſainte eſt préciſément ce qui prouve plus ſenſiblement ſon amour pour ſes créatures; car pourquoi tous ces prodiges, pourquoi tous ces miracles dont les livres ſacrés ſont remplis, ſi ce n'eſt pour atteſter la vérité des myſtères d'un Dieu fait homme, d'un Dieu humilié, d'un Dieu perſécuté, d'un Dieu mourant pour le ſalut des hommes? *C'eſt ainſi que Dieu a aimé le monde*; mais de quel retour le payons-nous?

EUG. Je ſuis convaincu de la poſſibilité & de la néceſſité des miracles, & je m'apperçois que mes doutes n'étoient fondés que ſur mon ignorance. J'adore humblement le Dieu de vérité qui ſe ſert de vous pour m'inſtruire, & je glorifie ſa puiſſance & ſa bonté.

EUD. J'unis mon hommage à celui de mon frère ; je reconnois comme lui la solidité de votre doctrine. Seulement, apprenez-moi comment on peut distinguer les vrais miracles d'avec les prestiges que le démon, suivant le témoignage même de l'écriture, opère quelquefois pour tromper les hommes.

ER. Le caractère du véritable miracle est d'être opéré par Dieu même, ou par la vertu de son nom, & de nous conduire à la connoissance de la vérité. Le prestige, au contraire, ne nous mène qu'à l'erreur, nous éloigne de Dieu, ne produit aucun bien, même momentané. En effet, examinez tous les prestiges dont l'existence est réelle ; vous n'en verrez aucun qui ait pour objet de soulager l'humanité souffrante, de guérir les malades, de ressusciter les morts, d'éclairer les hommes, de les engager à renoncer à des passions qui les déshonorent, à rentrer dans l'ordre, à rendre à l'Eternel le culte qui lui est dû. Leur but est d'éblouir & de surprendre, & non pas de ramener l'homme à la fin pour laquelle il est sur la terre.

Au reste, toutes les fois que Dieu permet au démon, par des jugemens de justice contre les méchans, ou de miséricorde envers les justes, d'exercer le pouvoir qu'il lui a donné sur les choses corporelles, il ménage aux hommes des moyens de discerner le mensonge d'avec la vérité, & de se garantir de la séduction de l'esprit ténébreux ; c'est par-là qu'il justifie toujours son adorable sagesse, sa suprême providence & son infinie bonté.

ENTRETIEN V.

Analyse, Caractères & Divinité du Nouveau Testament ; nécessité de lire l'Ecriture-Sainte.

ERASTE. DAns notre dernier entretien, je vous ai montré, mes chers amis, combien l'ancien Testament est digne de nos respects ; dans celui ci, examinons si l'Evangile a les mêmes caractères, & mérite les mêmes hommages.

EUGENE. Voulez-vous bien nous en donner une idée générale ?

ER. Ce qu'on appelle le livre du nouveau Teſtament, c'eſt-à-dire, de l'alliance que Dieu a contractée de nouveau avec les hommes par Jeſus-Chriſt, eſt un recueil d'ouvrages qui contiennent les conditions & le contrat de cette alliance, l'hiſtoire de la naiſſance, de ſa vie & de la mort du Sauveur, la doctrine qu'il a enſeignée, le progrès de ſes prédications, le ſuccès de ſes diſciples, & l'établiſſement de ſon Egliſe.

La première & la principale partie de ce recueil divin ſe nomme *Evangile*, c'eſt-à-dire, bonne nouvelle, parce qu'elle nous apprend la naiſſance du Libérateur de tous les hommes, & qu'elle nous indique la voie qui mène à la céleſte patrie que notre Rédempteur nous a ouverte par ſa paſſion.

Il ne faut pas croire que toutes les paroles & toutes les actions de Jeſus-Chriſt ſont rapportées dans l'Evangile, puiſque S. Jean dit que, ſi l'on racontoit en détail tout ce que cet adorable Sauveur a fait, le monde entier ne pourroit en contenir l'hiſtoire. Les Evangéliſtes n'ont donc écrit que les choſes les plus conſidérables, celles qu'il nous importoit le plus de connoître, la plupart des autres ont été conſervées par la tradition morale, qui en eſt la dépoſitaire incorruptible.

Le premier & le plus ancien écrivain du nouveau Teſtament, eſt S. *Matthieu*, l'un des douze apôtres de Jeſus-Chriſt. Il entreprit ſon Evangile ſix ans après la mort du Sauveur, à la ſollicitation des Juifs de Jéruſalem, qui s'étoient convertis; auſſi l'écrivit-il en hébreu; mais on n'en trouve plus d'exemplaire en cette langue: nous en avons une verſion grecque fort ancienne, que quelques auteurs attribuent à S. Jacques, évêque de Jéruſalem.

S. *Marc*, diſciple, compagnon & interprète de S. Pierre, écrivit ſon Evangile environ dix ans après la mort de Jeſus-Chriſt, ſuivant l'opinion la plus commune, & il l'écrivit vraiſemblablement en grec. Il ne s'eſt point attaché dans ſa narration à ſuivre l'ordre des temps, tranſcrivant de mémoire ce qu'il avoit appris de ſon maître. Ainſi il n'eſt pas étonnant de le voir abréger des faits plus étendus par d'autres évangéliſtes, s'étendre auſſi quelquefois plus qu'eux, & ne pas obſerver la ſuite naturelle de la chronologie & de l'hiſtoire.

S. *Luc*, ſurnommé le Médecin, parce qu'il exerça

quelque-temps la médecine, ne fut ni apôtre ni disciple de Jesus-Christ; mais ayant été converti à la Foi, il devint le fidèle compagnon des travaux & des voyages de l'apôtre S. Paul: aussi reconnoît-il que ce qu'il a écrit de la naissance, de la vie & de la mort du Sauveur, il ne l'a pas su par lui-même, mais de ceux qui, dès le commencement, en avoient été les témoins oculaires, & y avoient eu grande part. On croit qu'il composa son Evangile vingt-trois ans après l'ascension de Jesus-Christ. Il le fit en grec: & le motif qui l'engagea à entreprendre cet ouvrage, fut, comme il le dit lui-même, de fixer la doctrine qu'un certain Théophile, auquel il adresse son livre, n'avoit encore reçue que par la tradition morale & par l'instruction, & d'arrêter le zèle indiscret de plusieurs fidèles qui entreprenoient de publier plusieurs évangiles sans ordre, sans exactitude, remplis de faits faux & supposés.

Le quatrième & le dernier des évangélistes est l'apôtre S. *Jean*, surnommé le Disciple bien-aimé, parce que Jesus-Christ l'honora toujours d'une affection particulière. Il écrivit son Evangile en grec, soixante-trois ans après la mort du Sauveur, & il rapporte un grand nombre de faits qui sont omis dans les auteurs sacrés qui le précèdent; aussi son ouvrage est-il un des plus considérables, non-seulement par ses additions, mais encore par la sublimité des instructions qu'il renferme.

Après les quatre Evangiles, on trouve les actes, ou l'histoire des actions des Apôtres, composée en grec par S. Luc, le même dont je vous ai parlé plus haut. L'Auteur de cet ouvrage a vu presque tout ce qu'il raconte.

Ensuite viennent les quatorze Epîtres de l'Apôtre S. Paul, dont voici en peu de mots le temps, l'occasion & le sujet.

La première, qui est adressée aux Romains, c'est-à-dire, aux Chrétiens qui étoient dans cette capitale du monde, a été écrite environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans après Jesus-Christ. Il s'étoit élevé entre les Juifs & les Gentils convertis une contestation très-vive. Les premiers prétendoient que les Gentils ne devoient avoir aucune part aux promesses faites à Abraham, ou qu'ils devoient se soumettre à la loi de Moyse, & suivre les pratiques de l'ancien Testament: les autres soutenoient

que l'Evangile les affranchissoit de ce joug, & que les enfans de Jacob, par leurs infidélités & leurs prévarications contre la loi, par le déicide commis en la personne de Jesus-Christ, s'étant rendus indignes de l'effet des promesses, ils avoient été substitués à leur place. Pour arrêter le cours de ces disputes qui pouvoient causer quelque schisme, S. Paul crut qu'il étoit nécessaire de leur écrire; &, voulant détromper les uns & les autres de la fausse idée qu'ils avoient de s'être rendus dignes, par leurs propres œuvres, du fruit de l'Evangile & de la mort du Sauveur, il prouve aux Gentils que la connoissance de Dieu, qu'ils se vantoient d'avoir eue sans la loi, n'avoit servi qu'à les rendre plus coupables, non seulement parce qu'ils ne l'avoient pas adoré, mais parce qu'ils avoient transporté tout leur culte & leurs hommages aux créatures, aux idoles, aux bêtes brutes, & parce qu'ils s'étoient abandonnés sans mesure à tous les dérèglemens de leur cœur; il dit aux Juifs que, quoiqu'il fût vrai qu'ils eussent eu la loi, qu'ils fussent les enfans d'Abraham, & que par la circoncision, ils eussent reçu le signe de l'alliance que Dieu avoit faite avec leurs pères, tous ces avantages n'avoient servi qu'à faire mieux connoître leur infidélité & leur ingratitude; qu'ainsi, ils étoient aussi-bien que les Gentils les ennemis de Dieu, l'objet de sa colère, dignes de mort, non-seulement en général par la prévarication d'Adam, qui avoit souillé & corrompu tous les hommes, mais encore plus particulièrement par les crimes personnels qu'ils y avoient ajoutés; que par conséquent Dieu ne devoit aux uns & aux autres que le châtiment & la damnation qu'ils avoient mérités; que l'application de l'effet des promesses, à la vocation à l'Evangile, la persévérance dans les œuvres de la loi selon l'esprit, sans lequel la loi n'est qu'une lettre qui tue, sont le fruit de la croix du Sauveur, & des dons gratuits qui dépendent de la seule miséricorde de Dieu, qu'il accorde & refuse comme il lui plaît, & à qui il lui plaît, sans être obligé de faire acception de personne. L'Apôtre explique cette gratuité par la préférence donnée à Jacob sur Esaü son frère, & par la comparaison d'un Potier qui de la même masse d'argile est maître de faire un vase destiné à des usages honorables, & un autre destiné à des usages honteux, sans que le vase puisse lui dire: *Pourquoi m'avez-*

vous fait ainsi? Mystère dont l'intelligence est au-dessus de toutes les pensées des hommes, dont ils chercheront inutilement la raison. S. Paul ajoute à cette doctrine des préceptes pour bien vivre, & pour remplir dignement la vocation au christianisme : il recommande sur-tout aux fidèles d'être soumis aux Puissances, non par crainte, mais par religion ; de payer les tributs ; d'aimer sincèrement le prochain, de ne le jamais scandaliser même par des actions indifférentes ; de s'abstenir des viandes ; d'observer les jours marqués par la loi, pour ne pas blesser la conscience des foibles.

La première Epître de S. Paul aux Chrétiens de Corinthe, célébre ville de Grèce, fut écrite vingt-quatre ans après la mort de Jesus-Christ. Ce grand apôtre ayant appris qu'il y avoit entre les fidèles de cette Eglise des partialités & des jalousies, & que chacun d'eux affectoit de relever les mérites de ses maîtres au préjudice des autres ; qu'ils souffroient dans leurs assemblées un jeune homme qui avoit commis un inceste avec sa belle-mère; qu'ils avoient des procès entr'eux,& qu'ils portoient leurs différens devant les tribunaux des Gentils ; que, dans les repas de charité qu'ils faisoient ensemble, les riches mangeoient séparément ce qu'ils avoient apporté,& méprisoient les pauvres ; enfin, qu'il y avoit entr'eux quelque dispute touchant le mariage, la virginité, les viandes immolées, & la résurrection des morts, il crut devoir leur envoyer cette lettre pour apaiser leurs contestations, décider leurs doutes,& régler ce qui concernoit la discipline. On y voit un homme ferme & charitable, qui sait entremêler ses réprimandes de louanges sans flatteries, & de témoignages de tendresse & d'amitié. Il console les uns ; il rassure les autres contre la persécution dont ils étoient menacés, & prescrit à tous des règles pour se conduire avec décence & subordination dans leurs assemblées.

Peu de temps après cette première lettre, S. Paul, ayant appris que les fidèles de Corinthe l'avoient reçue avec docilité, crut devoir leur en témoigner sa joie. C'est ce qu'il fit dans la seconde Epître aux Corinthiens. Il s'excuse d'abord sur ce que les travaux de l'apostolat l'ont empêché de les aller voir ; il les invite à user de quelque indulgence à l'égard de cet incestueux dont il

leur avoit parlé, & qu'ils avoient retranché de leur communion, selon ses avis. Il réfute sommairement les reproches & les calomnies que quelques-uns de leurs faux docteurs débitoient contre lui, & il oppose aux vaines louanges que ces lâches séducteurs se prodiguoient, ses fatigues apostoliques, ses souffrances & ses révélations. Enfin, il les avertit de proscrire toute espèce de division & de querelle, & de travailler par leur bonne conduite, à ne pas l'obliger, quand il se rendra parmi eux, d'agir avec la rigueur que lui imposeroit son ministère.

Les Galates, peuple de l'Asie Mineure, que S. Paul avoit convertis à la Foi, s'étoient laissé persuader par de faux docteurs, en l'absence du saint apôtre, que, pour être sauvé, il falloit être circoncis, & observer les autres cérémonies de la loi Judaïque. Ces mêmes imposteurs, pour détruire dans l'esprit des Galates l'estime qu'ils faisoient de S. Paul, publioient qu'il n'étoit pas du nombre des vrais apôtres de Jesus-Christ, puisqu'il n'avoit pas vu ce divin Maître, & que sa doctrine étoit différente de la leur; Paul, instruit du progrès de l'erreur, jugea qu'il étoit à propos de l'étouffer dans sa naissance, & c'est l'objet de l'Épître qu'il écrivit aux fidèles de Galatie, vingt-trois ans après l'ascension du Sauveur. Il leur reproche d'avoir adopté trop légèrement les dangereuses maximes & les calomnies des séducteurs qui vivent avec eux. Il établit la nécessité de la Foi en Jesus-Christ pour être justifié, & prouve l'inutilité des observations légales, & de toutes les pratiques prescrites par Moyse. Il fait voir la conformité de ses sentimens avec ceux des autres apôtres; &, pour démontrer la vérité de son apostolat, il rapporte l'histoire miraculeuse de sa conversion, & des liaisons étroites qu'il a eues dans la suite avec les principaux d'entre ceux qui avoient suivi Jesus-Christ. Il déclare aux fidèles, que ceux qui les invitent à la circoncision, n'ont point d'autre but que de les mettre à l'abri des persécutions; enfin il les exhorte à garder dans toute sa pureté le dépôt de la Foi qu'il leur avoit confié, d'éviter les partialités, les divisions; &, selon sa coutume, il leur prescrit des règles chrétiennes pour leur conduite.

Les Chrétiens d'Ephèse, ville de la Grèce, avoient contracté une étroite amitié avec S. Paul, durant les divers séjours que ce grand apôtre avoit faits parmi eux.

Pour empêcher que, durant ſon abſence, ils ne ſe laiſſaſſent corrompre par les hérétiques, ou par les Juifs nouvellement convertis, il leur adreſſa, environ vingt-neuf ans après la mort du Sauveur, une Epître dans laquelle il leur répète ce qu'il leur avoit dit ſi ſouvent touchant la néceſſité de la foi en Jeſus-Chriſt pour être juſtifié, & l'inutilité des obſervances Judaïques. Il leur repréſente que l'Evangile ayant réuni ſous une même foi les Gentils & les Juifs, les uns n'avoient aucun ſujet de s'élever au-deſſus des autres; qu'ils ſont tous enfans de colère par leur naiſſance, qu'ils ſe ſont tous ſouillés de nouveau par divers crimes, & qu'ils ne doivent tous leur vocation à l'Evangile & leur juſtification, qu'à la miſéricorde de Dieu, vocation & juſtification toute gratuite, ajoute cet apôtre, qui a été un myſtère caché juſqu'ici aux anges mêmes, & pour lequel vous devez à l'Etre-ſuprême une éternelle reconnoiſſance. Il termine cette lettre en leur donnant des avis pour ſe conduire avec ſainteté dans les divers états où Dieu les a placés.

Les fidèles qui demeuroient à Philippes, ville de Macédoine, ayant donné de grands ſecours à S. Paul durant ſa priſon à Rome, cet apôtre leur écrivit, vingt-neuf ans après la mort du Sauveur, une lettre remplie de ſentimens de tendreſſe, de reconnoiſſance & de bonté. Il leur fait part du progrès que la foi a fait à Rome, même à la cour de l'Empereur. Il leur recommande l'union & la concorde, l'humilité, la charité, la pratique de toutes les vertus.

Les habitans de Coloſſes, ville de la grande Phrygie, contrée de l'Aſie Mineure, s'étoient convertis à la Foi; mais quelques prédicateurs du Judaïſme l'avoient un peu altérée, & ce fut pour les ramener à la pureté du Chriſtianiſme, que S. Paul écrivit une Epître, l'an vingt-neuf depuis la mort de notre Rédempteur. Il leur expoſe le grand myſtère de la filiation divine de Jeſus-Chriſt; il leur parle de notre réconciliation & de la rémiſſion de nos péchés par ſon ſang, de la vanité de la philoſophie humaine, de l'inutilité des cérémonies Judaïques, de la fauſſeté d'une prétendue Religion des anges; & il les exhorte à la mortification de leurs paſſions, à la pratique des vertus chrétiennes, à l'accompliſſement des devoirs que la condition de chacun d'eux leur preſcrit.

Les Chrétiens de Thessalonique, ville de Macédoine, que S. Paul avoit convertis, ayant supporté avec constance les persécutions des Juifs & des Gentils leurs concitoyens, cet apôtre leur envoya, l'an dix-neuf depuis l'ascension de Jesus-Christ, une lettre pour leur en marquer sa joie. Il les confirme dans la Foi, & il leur donne des instructions & des avis pour vivre selon les règles de l'Evangile, pour leur apprendre à pleurer chrétiennement la mort de leurs proches & de leurs amis, & il les y invite par l'espérance de leur résurrection & par la certitude du jugement dernier.

Les Thessaloniciens s'étoient persuadés que S. Paul, dans sa première lettre, parloit du jugement dernier comme d'un jour qui devoit arriver de leur temps, ce qui les avoit jetés dans le trouble. Le grand apôtre leur en écrivit donc une seconde, peu de temps après la précédente, dans laquelle, après avoir loué leur patience dans les tribulations dont ils étoient affligés, il les console par l'espérance des récompenses éternelles, & leur expose les signes qui doivent accompagner ou précéder le dernier jour. Il leur parle du règne de l'Ante-Christ, de l'apostasie qui doit se répandre par-tout, & de plusieurs autres circonstances qui regarderont le dernier avénement de Jesus Christ.

Dans la première Epître que S. Paul adressa à Timothée, vers l'an trente trois après la mort de Jesus-Christ, suivant l'opinion la plus commune, le grand apôtre expose à ce disciple fidèle quels sont les devoirs d'un évêque. Il l'instruit sur l'obligation où il est de garder avec fidélité le dépôt de la Foi qu'il lui a confié; de s'opposer aux nouveautés profanes & aux hérésies; d'établir des prières publiques pour les Rois & généralement pour toutes sortes d'états & de personnes; de se comporter avec humilité dans les lieux destinés à la prière; d'apporter du discernement dans le choix des ministres de l'Eglise, dans la distribution des aumônes, dans les accusations que l'on fait contre les Prêtres; enfin d'exhorter les femmes à se revêtir, non d'ornemens extérieurs, mais de modestie & de chasteté, à obéir & à être fidèles à leurs maris.

Dans la seconde Epître adressée au même Timothée, S. Paul continue de lui enseigner les obligations que lui impose son ministère; il l'exhorte à soutenir avec zele &

avec intrépidité les travaux apoſtoliques, à prêcher l'Evangile malgré la réſiſtance des hommes, à s'attacher de plus en plus à la lecture & à la méditation de l'Ecriture ; à fuir les faux docteurs qui veulent corrompre la foi.

Dans le temps que S. Paul écrivoit ces deux lettres, il en envoyoit une à Tite, qui étoit auſſi ſon diſciple, &, dans cette Epître, il lui préſente les mêmes inſtructions qu'il avoit données à Timothée. Ceux qui ſont deſtinés au ſervice des autels, devroient avoir ſans ceſſe devant les yeux ces trois lettres divines, puiſqu'ils y verroient quelles ſont les qualités, & combien ſont auguſtes les devoirs d'un véritable miniſtre de Jeſus-Chriſt.

La lettre de S. Paul à Philémon, ſon diſciple, & citoyen de Coloſſes, a pour objet de calmer la colère de ce Philémon contre Onéſime, ſon eſclave, qui, après l'avoir volé, s'étoit réfugié à Rome auprès du grand apôtre, vingt-neuf ans après la mort de Jeſus-Chriſt. Paul, qui pour lors étoit dans les fers, convertit & baptiſa l'eſclave fugitif, & le renvoya à ſon maître, qui le reçut en frère.

La dernière Epître de S. Paul fut adreſſée aux Hébreux, c'eſt à dire, aux Juifs convertis qui habitoient la Judée & Jéruſalem, vingt neuf ans environ après la paſſion du Sauveur. Le but du ſaint apôtre eſt de les ſoutenir dans la Foi, de les détromper des erreurs dans leſquelles les faux docteurs avoient tâché de les jeter, & de détruire les préjugés avantageux qu'ils leur avoient inſpirés pour les obſervances de la loi de Moyſe. Il leur prouve la divinité de Jeſus-Chriſt, ſon excellence au-deſſus des anges, la préférence que l'on doit donner à ſa médiation ſur celle de Moyſe; il leur fait voir combien ſon ſacerdoce eſt ſupérieur à celui d'Aaron; combien le ſacrifice de la croix l'emporte ſur celui des animaux. Enfin, il les conſole & les fortifie par l'exemple de la fermeté, du courage, de la patience & de la foi des anciens juſtes & des premiers patriarches.

Cette lettre a été, à ce qu'on croit, compoſée en hébreu ; toutes les autres le ſont en grec. Comme le ſens de toutes ces Epîtres a paru, du vivant même de S. Paul, difficile & obſcur, parce que cet apôtre a coutume de propoſer d'abord ſa penſée en général, ſous des expreſſions figurées, & avec des termes peu communs, il

n'eſt pas aiſé de le bien entendre, ſi l'on n'a la précaution de le ſuivre pas à pas, & d'attendre qu'il s'explique lui-même; car il eſt certain qu'il le fait toujours, qu'il n'y a pas même un ſeul mot obſcur qu'il ne développe dans la ſuite, & qu'il ne rende intelligible, par l'enchaînement de ſes principes, & par d'autres expreſſions plus ſignificatives.

Les ſept Epîtres qui ſuivent celles de S. Paul, ſont appelees *Catholiques*, c'eſt-à-dire, univerſelles, parce qu'elles ſont adreſſées à tous les fidèles indiſtinctement, excepté la ſeconde & la troiſième de S. Jean, qui ſont écrites à des particuliers.

La première de ces ſept Epîtres eſt celle de S. Jacques, évêque de Jéruſalem, apôtre & proche parent de Jeſus-Chriſt. Son but eſt d'établir cette vérité: *La foi ſans les œuvres ne peut nous ſauver.*

Les deux Lettres de S. Pierre ſont remplies d'une force, d'une majeſté, d'une préciſion digne du prince des apôtres. Dans la première, il exhorte les fidèles à ſupporter avec conſtance les maux de la vie préſente, à les regarder comme des moyens dont Dieu ſe ſert pour les purifier, pour les aſſocier aux ſouffrances de ſon fils, pour les rendre comme lui les cohéritiers de ſa gloire; il les invite à s'y préparer par une vie toute nouvelle, dont la ſainteté & l'innocence puiſſent fermer la bouche aux calomniateurs de leur foi; &, pour y réuſſir, il leur preſcrit des règles de conduite propres aux différens états où la Providence les a placés. Il leur ordonne à tous d'obéir avec reſpect aux puiſſances que Dieu a établies ſur eux; aux ſerviteurs de ſervir fidèlement leurs maîtres; aux femmes d'être ſoumiſes à leurs maris, de s'abſtenir des frivoles ornemens; aux paſteurs de ſe conduire avec un déſintéreſſement généreux, & de gouverner leur troupeau avec une charité & une douceur paternelle, &c.

Dans la ſeconde Epître, S. Pierre exhorte les fidèles à perſévérer dans la doctrine des apôtres, & à s'appliquer aux bonnes œuvres, ſans ſe laiſſer corrompre par les illuſions des faux docteurs.

Les trois Epîtres de S. Jean ſuivent les deux de S. Pierre. Dans la première, le diſciple bien aimé prouve particulièrement la divinité du Verbe & la vérité de ſon Incarnation, & il établit la néceſſité de joindre les bonnes œuvres à la foi.

Dans la ſeconde, qui eſt adreſſée à une ſainte femme, appellée *Electe*, il réfute l'impiété des hérétiques qui enſeignoient que Jeſus-Chriſt n'étoit pas réellement homme, & qu'ainſi les ſouffrances n'avoient point été véritables.

Dans la troiſième, il prie un certain Caïus, ſon diſciple, de bien accueillir quelques fidèles qui doivent paſſer chez lui.

Si nous voulons que notre cœur ſoit embraſé du feu de la charité, ſi nous ſommes jaloux de connoître cet amour pur & détaché de toutes les créatures, que Dieu demande de nous, il faut écouter & peſer les paroles de l'apôtre S. Jean, puiſque tout ce qu'il dit étincelle des flammes de l'Amour divin.

Les Epîtres Catholiques ſont terminées par celles de l'apôtre S. Jude. Ce digne diſciple du Sauveur y combat les erreurs des hérétiques de ſon temps dont les mœurs n'étoient pas moins corrompues que la doctrine, parce qu'ils ſe contentoient d'une foi ſtérile & ſans œuvres.

L'Apocalypſe, ou le Livre des Révélations faites à l'apôtre S. Jean durant ſon exil à Patmos, une des îles Sporades, dans l'Archipel, eſt le dernier des ouvrages canoniques qui compoſent le nouveau teſtament, & qu'on appelle la *Bible*, c'eſt-à-dire, le Livre par excellence, le livre des livres.

L'Apocalypſe eſt un tiſſu de prophéties ſur ce qui doit arriver juſqu'à la fin des ſiècles; auſſi cet ouvrage eſt-il très-difficile à entendre. Cependant il contient un grand nombre d'inſtructions très-propres à nourrir & à ſoutenir la foi des Chrétiens, des avertiſſemens terribles & capables de réveiller l'aſſoupiſſement de ceux qui vivent dans le dérèglement, dans l'amour des biens & des plaiſirs de ce monde; on y fait ſentir la grandeur & la magnificence promiſe à ceux qui ſeront fidèles à Jeſus-Chriſt, & les horreurs des châtimens épouvantables qui ſont réſervés aux violateurs de ſa loi ſainte. On y décrit les combats & l'antipathie qu'il y aura juſqu'à la conſommation des ſiècles, entre les habitans de Jéruſalem, c'eſt-à-dire, les élus de Dieu, & ceux de Babylone, c'eſt-à-dire, le démon & ſes enfans. On y établit preſque partout la divinité de Jeſus-Chriſt, ſon règne éternel, le triomphe de ſes diſciples, la réſurrection générale, la

gloire des ſaints, la majeſté, la toute-puiſſance du Très-Haut.

Tels ſont, mes chers amis, les ouvrages contenus dans le céleſte recueil dont je vais vous prouver la divinité. Continuez de prêter à mes paroles une oreille attentive & docile.

EUD. Nous vous écoutons avec une ſatisfaction inexprimable Vous fortifiez notre foi, vous éclairez notre eſprit, vous touchez nos cœurs: que de motifs pour graver dans notre mémoire vos ſalutaires inſtructions !

ER. Si l'on ne peut raiſonnablement ſoupçonner les auteurs du nouveau Teſtament d'avoir voulu nous tromper, ou d'avoir été trompés eux-mêmes, l'Evangile eſt véritable, & l'incrédulité la plus adroite & la plus opiniâtre ne peut ébranler la certitude des faits qu'il nous préſente. Or, je dis que les Evangéliſtes n'ont pu être des ſéducteurs, ni des hommes ſeduits ; &, pour procéder avec ordre, commençons par démontrer qu'ils n'ont pas pu être des ſéducteurs.

Le premier deſſein d'un impoſteur eſt de cacher la tromperie qu'il prétend faire ; & rien n'eſt plus aiſé que de remarquer ſon intention & ſon adreſſe dans le choix des circonſtances qu'il rapporte. S'il invente un fait, il feindra qu'il y a long-temps qu'il eſt arrivé, ou que c'eſt dans un pays éloigné que la choſe s'eſt paſſée, ou qu'elle n'a été vue que de peu de perſonnes, ou que ceux qui en ont été les témoins ſont morts, ou que c'eſt un fait unique & ſingulier, qui n'a pas eu de ſuite, & dont on ne ſauroit plus donner une preuve ſenſible. En un mot, l'habile ſéducteur ſe réſerve des moyens de ſe tirer d'embarras, en cas qu'il fût preſſé par des gens qui pourroient s'intéreſſer au fait qu'il raconte.

Les apôtres ſuivent une toute autre méthode. Non-ſeulement ils ne ſe ménagent point dans le choix des choſes qu'ils rapportent, mais ils en racontent de ſi expreſſes, en ſi grand nombre, & qui devoient être ſi connues, qu'il faut qu'ils ſoient d'abord démentis, ou que nous acquieſcions à ce qu'ils nous diſent.

Car, ſi vous demandez où l'on a rendu témoignage à la vérité de ces faits, on vous répondra que c'eſt ſur les lieux mêmes où ils ſe ſont paſſés ; dans la Judée, à Jéruſalem ; &, afin que vous n'en doutiez pas, on vous

fera voir, par les monumens de toute l'antiquité, que les Apôtres établirent par leur prédication une églife à Jérufalem.

Si vous vous informez du temps, c'eft dans l'efpace de trois ans que les miracles de Jefus-Chrift, fa mort, fa réfurrection & fon afcenfion doivent être arrivés, & c'eft quelques femaines après les derniers événemens, que les apôtres commencèrent à prêcher publiquement à Jérufalem.

Si vous voulez favoir quels font les témoins qui dépofent en faveur de ces faits, on en produit une multitude qui vivent, & qui ont converfé avec Jefus-Chrift.

Si vous voulez connoître quelle efpèce de faits on attefte ici, on vous montre que ce font des faits fenfibles & éclatans: des malades guéris, des morts relevés du tombeau: un homme qu'on a mis en croix à la vue & par les cris de tout un peuple, fortant glorieux du fépulcre, fuivant fa promeffe, converfant avec fes difciples, montant au ciel après avoir prouvé fa réfurrection.

Si vous voulez en calculer le nombre, on vous fait voir que toute la vie de Jefus-Chrift n'a été qu'une fuite continuelle de miracles.

Et fi vous demandez enfin quelles font les preuves fenfibles qu'on peut vous donner de la vérité de ces faits, les apôtres vous répondent par les merveilles fans nombre qu'ils opèrent eux-mêmes, avec la même publicité qui caractérife les prodiges qu'ils atteftent Uniffez maintenant toutes ces circonftances, & voyez fi vous pouvez réfifter à l'évidence qui naît de leur union.

Les apôtres ne fe contentent pas de publier les miracles du Sauveur; ils les écrivent, & leurs écrits pénètrent dans toutes les contrées de la terre. Ils ne fe cachent donc pas; ils veulent que toutes les nations foient inftruites de ce qu'ils racontent: ils foumettent ces faits au plus rigide examen; ils les produifent de toutes les manières; ils les préfentent fous tous les points de vue.

Je veux qu'ils aient compofé ces écrits, quarante, cinquante, ou foixante ans après la mort de Jefus-Chrift; toujours eft-il évident qu'avant cette époque il y avoit à Jérufalem, & chez prefque tous les peuples, des églifes fondées par la prédication des apôtres ou de leurs difci-

ples ; toujours eſt-il certain que les apôtres & les autres propagateurs de l'Evangile avoient annoncé de vive voix les miracles & la réſurrection de leur maître, c'eſt-à-dire, les faits les plus eſſentiels contenus dans leurs écrits, & que le monde entier avoit entendu parler des merveilles du Chriſtianiſme, avant qu'il pût en lire l'hiſtoire. Car le moyen, ſans cela, d'engager les hommes à regarder comme divin un livre qui auroit ſuppoſé que les apôtres & les diſciples du Sauveur leur avoient annoncé ce qu'ils ne leur avoient jamais annoncé en effet? Mais, s'il y avoit des Chrétiens avant que les Evangiles paruſſent, puiſque ces Evangiles ont été adoptés par les Chrétiens, ils étoient donc parfaitement conformes à leur croyance ; or, cette croyance étoit fondée ſur la vérité, ſur l'authenticité des faits rapportés par les apôtres, & atteſtés par une multitude de témoins ſur les lieux, & preſque dans les temps mêmes où ces faits venoient d'arriver. Les Evangiles ne ſont donc pas la production de l'impoſture.

Quoi qu'il en ſoit, ſuppoſons pour un inſtant que l'Evangile ait été fabriqué par quelqu'homme jaloux de fonder une religion ; dites-moi de quel front ce ſéducteur, quel qu'il fût, eût-il oſé dire : *Pluſieurs, qui vivent encore, ſont témoins de ce que je rapporte... Toute la ville de Jéruſalem eſt témoin de ce fait.... J'ai vu moi-même les choſes que je raconte?* . . . N'étoit-ce pas ſe donner autant de juges que de lecteurs? N'étoit-ce pas s'expoſer à recevoir un démenti formel, je ne dis pas ſeulement de la part des prétendus témoins qu'il auroit allégués, & des perſonnes dont il auroit parlé, mais des contemporains mêmes, ou qui n'auroient point connu ces témoins ou ces perſonnes, ou qui auroient été convaincus de leur ſuppoſition? Cependant ce langage eſt celui de tous les auteurs du nouveau Teſtament; & jamais perſonne, pas même les Juifs ni les payens, n'ont oſé les contredire; au contraire ils ſe convertiſſoient en foule au ſeul récit des merveilles qu'ils publioient : donc ils étoient certains de leur réalité ; donc les apôtres ne les ont pas ſéduits ; donc ils ont regardé l'Evangile comme la production de ces prédicateurs de la Foi, & le monument durable de leur doctrine.

Si les diſciples de Jeſus-Chriſt ont inventé les choſes qu'ils ont écrites après les avoir prêchées, ils ont dû regarder

garder la Religion comme une fable. D'où vient donc qu'on les voit si différens de ces ambitieux sectaires qui, dans tous les tems, se sont efforcés d'établir un parti dont ils fussent les législateurs & les chefs ? Pourquoi, au lieu d'imaginer une doctrine favorable aux penchans du cœur, prêchent-ils une morale qui tend à mortifier toutes les passions déréglées, & à humilier l'amour-propre ? Pourquoi chacun d'eux ne se fait-il pas honneur de l'invention? Pourquoi ne pas ambitionner le titre & l'autorité de maître ? Pourquoi conspirent-ils à élever un autre homme, & quel homme encore ? Un crucifié. Pourquoi sont-ils si unanimes, qu'ils ne se contredisent point, quant au fond ; si humbles, qu'aucun ne prétend à la première place ; si désintéressés, qu'aucune des passions humaines ne paroît avoir part à leur conduite ?

D'ailleurs, ils confirment tout ce qu'ils disent, non par des spéculations abstraites & impénétrables, comme la plupart des imposteurs ; non par des descriptions pompeuses & éblouissantes, comme Mahomet dans son Alcoran; non par un tissu mal digéré d'extravagances & de préceptes licentieux, comme ce même séducteur; mais par des faits dont la connoissance dépend des sens, & par des récits simples & naturels que chacun pouvoit vérifier.

Peut-être direz-vous: si l'on n'a pas contredit ces faits, c'est qu'ils n'intéressoient personne. Quoi ! ils n'intéressoient pas les Juifs, qu'on vouloit faire passer pour d'exécrables déïcides, & dont on attaquoit les erreurs ? Ils n'intéressoient pas les payens, dont ces faits, une fois connus, alloient renverser les abominables mystères ? Ils n'intéressoient pas les pontifes, jaloux de leur autorité, les magistrats, ennemis des nouvelles sectes, & le peuple, esclave des préjugés & de la superstition ? Enfin, ils n'intéressoient pas les Chrétiens mêmes, que la vérité de ces faits engageoit à supporter les plus affreux tourmens ? Vous voyez donc clairement que ces hommes de tous les âges, de tous les pays, de toutes les conditions, étoient dans une toute autre disposition que de recevoir ces faits sans examen.

Jamais un imposteur ne débitera ses mensonges, s'il n'en espère aucun avantage, s'il prévoit même qu'il faudra les confirmer par la perte de sa liberté, de ses biens & de sa vie. C'est toutefois ce qu'ont fait les Apôtres &

les Prédicateurs de l'Evangile. Ils n'ignoroient pas qu'en rendant un témoignage public à Jesus-Christ & à ses œuvres, ceux qui ne l'avoient pas épargné, ne les épargneroient pas eux-mêmes. Loin d'attendre quelque félicité temporelle, pour prix de leur courage, ils savoient les dangers auxquels ils s'exposoient ; ils savoient qu'ils alloient allumer de plus en plus contre eux la fureur de la nation qui avoit immolé le Sauveur à sa rage; ils savoient qu'ils alloient passer dans l'esprit des payens pour les perturbateurs du repos public ; leur divin maître leur avoit dit: » Je vous envoie comme des brebis au mi-» lieu des loups. Vous serez chassés des synagogues ; » vous serez présentés, à cause de moi, aux gouver-» neurs & aux rois. Vous serez haïs de tous les hom-» mes, & le tems vient que quiconque vous fera mou-» rir, croira faire une œuvre agréable à Dieu. Mais, » souvenez-vous que le disciple n'est pas au-dessus de son » Maître : s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront » aussi.» C'étoient-là les fruits qu'ils attendoient de leur Mission ; & cependant avec quel zèle ne l'ont-ils pas remplie ! C'étoit dans le tems même qu'on étaloit à leurs yeux le formidable appareil des supplices, dans le tems qu'ils alloient expier sous la main des bourreaux les plus farouches, qu'ils confessoient avec le plus d'intrépidité la vérité des faits qu'ils annonçoient à l'univers. Ah ! mes amis, croyons-en des témoins qui se font égorger.

Des gens qui s'unissent pour tromper tous les peuples, doivent agir avec plus de concert, plus d'adresse, plus d'habileté que les autres, & ce concert, cette adresse, cette habileté paroissent dans leurs ouvrages, en dépit de leur art & de leur politique ; mais lorsque j'examine les Evangélistes, je ne trouve rien de tout cela dans leurs livres.

En premier lieu, je n'y trouve point de concert. Ils ont il est vrai, un caractère général & commun, qui est une admirable simplicité infiniment éloignée de toute affection ; mais la diversité de leur style prouve celle de leurs plumes ; & il faudroit ignorer toutes les règles de la critique, pour ne pas remarquer du premier coup d'œil qu'ils n'ont point écrit dans le même tems, & qu'il n'y a point eu entr'eux la moindre intelligence. S'il y en avoit eu, ils auroient formé un corps d'histoire suivi, ils au-

roient placé les événemens dans leur ordre ; au lieu qu'il eſt viſible que chaque Evangéliſte s'eſt propoſé un ordre particulier, ſans être attentif à une diſpoſition générale, & que ſi ſon récit convient avec celui des autres, c'eſt la vérité & non le deſſein qui fait ce rapport

On en eſt encore bien plus convaincu, quand on obſerve certaines contrariétés apparentes entre chacun de ces divins auteurs ; car, il eſt évident qu'ils les euſſent evitées, s'ils avoient écrit en commun, ou qu'ils les auroient expliquées, afin de prévenir l'impreſſion déſavorable que l'on conçoit naturellement pour les écrivains qui ſemblent ſe contredire. Je ſais qu'on peut accorder ces contrariétés; mais il faut penſer ; & pluſieurs ne ſont pas capables de trouver ce qui les concilie; auſſi a-t-on vu dans tous les tems des hommes qui ont été offenſés de ces diverſités, & qui les ont regardées comme l'endroit foible par où l'on pouvoit attaquer les Ecritures ; mais c'eſt préciſément le contraire ; car rien n'eſt plus convaincant, ni plus fort pour en démontrer la vérité, que cette prétendue foibleſſe, qui eſt une preuve invincible qu'elles n'ont point été concertées, & que les auteurs ont été plus occupés de la vérité que de la vraiſemblance ; qu'ils n'ont penſé qu'à être ſincères, ſans étudier à le paroître.

En ſecond lieu, je ne remarque pas plus d'affectation que de concert avec les Evangéliſtes. On aime naturellement à ſe montrer dans tout ce que l'on fait ; & ce ſont ordinairement ceux qui s'érigent en docteurs, & en réformateurs des hommes, qui cherchent le plus à paroître dans ce qu'ils diſent. Les auteurs des livres ſaints ſe laiſſent conduire par un eſprit bien différent. Simples & modeſtes dans leurs diſcours & dans leurs écrits, ils ne ſe donnent aucun éloge ; ils comptent leurs erreurs ; ils confeſſent leurs foibleſſes ; ils ne déguiſent point la baſſeſſe de leur naiſſance ; ils rappellent avec franchiſe les juſtes reproches que plus d'une fois ils reçurent de leur Maître.

Et quelles idées nous donnent-ils de ce Maître, qui pourtant eſt, ſelon eux, l'Arbitre de la nature ? Rapportent-ils ſa généalogie temporelle, ils ne font qu'indiquer les noms de ſes ancêtres, ſans dire leurs qualités, ſans parler de leurs vertus, de leurs actions. Cet Homme-Dieu naît dans une étable, en proie aux rigueurs des ſaiſons, & de la plus extrême indigence. Il eſt perſécuté

presqu'au moment où il reçoit le jour. Il n'échappe au tyran qui le cherche que par une fuite précipitée : il n'est point distingué de la foule ; on le prendroit pour un homme ordinaire. Parlent-ils de ses miracles sans nombre, de ses grandes actions, de sa sublime morale, ils le font avec si peu de prétention, qu'on croiroit qu'ils écrivent une histoire étrangère, & qui leur est indifférente. Jamais ils ne laissent échapper des termes injurieux contre les ennemis de Jesus-Christ, contre ses bourreaux, contre ses juges ; l'envie & la fureur des prêtres acharnés à sa perte ne leur attirent pas la plus foible invective. Ils font le récit de la passion, sans s'arrèter sur aucune circonstance, sans y mêler aucune réflexion. On diroit qu'ils ne songent qu'à abréger ce récit ; il faut les réunir tous quatre pour avoir quelque idée des souffrances du Sauveur, & alors même il paroît clairement que tout n'est pas dit. La perfidie de Judas, qui révolte tous les lecteurs, ne leur arrache pas la moindre réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de J. C. quand il reçut un soufflet, ni sa constance dans les divers supplices qu'on lui fit subir. La flagellation, qui fut si cruelle, n'est marquée que par un seul mot, & encore indirectement dans deux Evangélistes. Le crucifiement n'a qu'une parole. C'est par occasion qu'on apprend dans un autre lieu, que J. C. fut attaché à la croix avec des clous qui lui percèrent les pieds & les mains, &, sans l'histoire de sa résurrection, ce fait n'eût point été certain. Qui de nous eût décrit de la sorte la mort d'un homme de bien, injustement opprimé, & sur-tout s'il avoit été notre parent, notre ami, s'il nous avoit comblés de bienfaits, s'il avoit perdu la vie pour nous délivrer de la mort? Le triomphe de l'Ascension du Sauveur paroissoit propre du moins à terminer leur histoire d'une manière éclatante; deux Evangélistes n'en parlent pas; les deux autres disent seulement : *Et il fut enlevé dans les cieux*. Ce caractère de simplicité & d'indifférence, pour attirer l'attention des lecteurs, ne leur est commun avec aucun autre écrivain, & leur est commun à tous.

Enfin, je ne trouve aucune adresse dans les Evangélistes. Ils disent, par exemple, que la mort de Jesus-Christ fut accompagnée d'une obscurité & d'un tremblement de terre, que le voile du temple fut déchiré d'un bout à l'autre. Il faut avouer que, si tout cela est in-

verité, ces écrivains ont perdu la raiſon, en choiſiſſant de pareilles circonſtances pour les faire accroire. D'ailleurs, puiſqu'ils écrivoient l'Evangile dans un temps où la gloire du Sauveur étoit grande parmi les Juifs & parmi les Gentils, pourquoi chercher les preuves d'un ſupplice qui n'étoit propre qu'à détruire les idées magnifiques qu'on s'étoit formées de leur Maître? Pourquoi n'avoir pas ſupprimé ſagement ces circonſtances chagrinantes, pour leur en ſubſtituer de plus conformes aux opinions populaires, &, en apparence, plus dignes de Dieu? C'eſt donc que ces circonſtances étoient véritables; car autrement auroient-ils pu perſuader aux habitans de Jéruſalem, que le jour où J. C. fut crucifié, le voile de leur temple ſe fendit, & qu'on vit divers prodiges éclatans?

Ils ne ſont pas plus adroits dans le récit qu'ils font de la réſurrection de leur Maître. Ils rapportent que ſon tombeau fut ſcellé; qu'on y mit des gardes, que les gardes, corrompus par les princes des prêtres, publièrent le lendemain que les diſciples de Jeſus étoient venus enlever ſon corps lorſqu'ils dormoient; & que ce bruit que les gardes répandirent, duroit encore parmi les Juifs. Voilà des preuves bien frappantes, ſi les Juifs ne les ont pas conteſtées. Mais des milliers de Juifs ſe convertirent à Jéruſalem même, environ deux mois après cet événement; ils reconnurent donc la vérité de ce récit. Or, la réſurrection une fois conſtatée, il n'y a plus moyen de diſputer contre l'authenticité de l'Evangile; il faut reconnoître que Jeſus-Chriſt eſt l'envoyé de Dieu, & que les diſciples qu'il s'eſt choiſis pour être les prédicateurs de ſa doctrine, n'ont pu être d'infâmes ſéducteurs.

Il ne reſte donc plus qu'à examiner s'ils n'ont pas été ſéduits. Mais ſuppoſer que tous les apôtres, que tous les diſciples qui ſuivoient Jeſus-Chriſt ont été ſéduits, ce ſeroit faire injure à la nature humaine, ce ſeroit choquer toutes les règles du bon ſens. Car, ſi ces hommes ont été trompés en croyant voir des miracles que réellement ils n'avoient pas vus, comment ont-ils pu perſuader à tant de peuples l'exiſtence du Libérateur qu'ils annonçoient? S'ils ont été trompés, toute la ville de Jéruſalem, que dis-je? toute la Judée l'a donc été avec eux. S'ils ont été trompés, ils ont donc cru avoir le don des miracles: ils ne l'avoient pas; ils ont cru pouvoir parler toutes ſortes

de langues, & il n'en étoit rien ; ils ont écrit froidement à des Eglises entières pour régler l'ordre qui devoit régner parmi les fidèles dans l'usage des dons surnaturels, & personne ne connoissoit ces dons. Vous voyez donc, mes chers enfans, combien il seroit absurde de dire que les prédicateurs de l'Evangile ont été séduits ; je vous ai prouvé par une foule de raisons, qu'il le seroit encore plus de soutenir qu'ils ont été de vils séducteurs : les faits qu'ils ont publiés sont donc vrais ; & le nouveau Testament, dans lequel ils ont consigné ces faits, doit donc être regardé comme un livre divin, où l'on reconnoît, pour ainsi dire, à chaque page la main & la plume de l'Eternel qui l'a dicté.

FUG. Assurément, Monsieur, on ne peut rien ajouter à cette démonstration, & vous nous avez donné des armes victorieuses pour combattre l'impie le plus audacieux. Convaincu de la divinité des deux Testamens, je ne cesserai d'y apprendre, d'y méditer ces devoirs, & d'y contempler la miséricorde de Dieu pour les hommes.

ER. Je loue votre résolution, mon cher ami, & je vous exhorte à l'exécuter avec constance ; car le véritable fidèle doit regarder la lecture assidue de l'Ecriture-sainte comme l'un de ses premiers devoirs.

Qu'est-ce, en effet, que l'Ecriture-sainte, sinon une lettre que le Tout-Puissant adresse à sa créature ? Si vous receviez une lettre de quelque roi de la terre, vous vous empresseriez de la lire ; vous vous hâteriez de connoître la volonté du monarque. Ici, c'est le Roi du Ciel, le Seigneur des hommes & des anges qui vous parle : pourriez-vous sans crime fermer les oreilles à sa voix, & ne point écouter la parole de Dieu même ?

Les premiers Chrétiens qui doivent être nos modèles, étoient si vivement persuadés que Jesus-Christ est présent dans les saints Evangiles, & qu'il y parle à tous ceux qui les lisent, que ce n'étoit qu'avec les sentimens d'une véritable adoration qu'ils en faisoient la lecture. C'est pour marquer cette adoration, que l'on rend tant d'honneur au livre des Evangiles, lorsqu'on va le dire à la Messe, & qu'on le porte à baiser après l'avoir lu. Chez les Chrétiens Grecs, l'Evêque quitte la marque de sa dignité, au moment qu'on va faire la lecture de l'Evangile, pour montrer qu'il n'est que disciple en la présence du divin Rédempteur ; &, au lieu de la sainte Eucharistie que

nous gardons ſur nos autels, ils mettent le livre des Evangiles, avec une lampe allumée afin qu'il leur tienne lieu de J. C. même.

L'ancien & le nouveau Teſtament faiſoient toute la richeſſe & toute la conſolation des premiers fidèles; on leur ôtoit plutôt la vie, que de leur arracher des mains ces livres ſacrés. Les laïques comme les autres, diſent les hiſtoriens des beaux tems du Chriſtianiſme, l'avoient toujours avec eux, le liſoient aſſidument, & le ſavoient même par cœur. Les artiſans le dépoſoient reſpectueuſement dans leurs boutiques; les enfans & les ſerviteurs le feuilletoient, ou en entendoient tous les jours la lecture dans les familles. Enfin, les voyageurs & les ſoldats le portoient dans leurs routes, comme la ſauve-garde la plus certaine, & le préſervatif le plus efficace.

Mais, hélas! que ſont devenus ces ſiècles heureux? A peine daigne-t-on aujourd'hui ouvrir cet ouvrage divin: auſſi la dépravation fait-elle, à chaque inſtant, de nouveaux progrès; auſſi voyons-nous l'incrédulité triompher ſans peine de cette foule de Chrétiens qui rougiſſent preſque de s'inſtruire des grandes vérités qu'un Dieu nous a révélées.

EUD. Eſt-ce que tous les Chrétiens ſont obligés de lire l'Ecriture-ſainte?

ER. Pour vous faire ſentir toute l'étendue de cette obligation, S Jean-Chryſoſtôme vous répondra lui-même: » Que perſonne, dit ce père de l'Egliſe ne m'allègue » ces excuſes ſi vaines & ſi condamnables: je ſuis engagé » dans des procès; je ſuis occupé dans les affaires publi» ques; je ſuis artiſan; il faut que je gagne ma vie par » mon travail; j'ai une femme; je ſuis chargé d'enfans; » il faut que je vaque au ſoin de ma famille; je ſuis un » homme du monde, ce n'eſt pas à moi à lire l'Ecritu» re-ſainte, mais à ceux qui ont renoncé au ſiècle, » mais à ceux qui ſe ſont retirés dans les déſerts & ſur » le ſommet des montagnes, & qui mènent une vie » convenable à leur état. O homme! Que dites-vous? » eſt-ce à cauſe que vous êtes diſtrait & partagé par une » infinité de ſoins, qu'il ne vous appartiendra pas de lire » l'Ecriture-ſainte? Au contraire, vous en avez plus de » beſoin que ceux qui ſont retirés du monde. Ces hom» mes, retirés du monde, ſont éloignés des combats,

» &, par conséquent, sont à l'abri des blessures; mais vous,
» qui vous trouvez continuellement au milieu des dan-
» gers, n'avez-vous pas beaucoup plus de besoin qu'eux
» des remèdes, puisque vous ètes plus souvent blessés ?
» Car, votre femme vous cause de l'impatience & de
» l'aigreur ; votre fils vous donne de la tristesse ; votre
» domestique vous met en colère ; votre ami a de la ja-
» lousie contre vous ; votre voisin vous cause du dom-
» mage ; votre égal vous supplante ; le magistrat vous
» menace ; la pauvreté vous afflige ; la perte de vos
» proches attriste votre ame ; la prospérité vous enfle,
» l'adversité vous abat ; enfin nous sommes environnés
» de toutes parts de diverses nécessités & de mille occa-
» sions, qui font naître la colère, les soins incommodes,
» les troubles, les afflictions, la vaine gloire, la folle
» présomption ; & nous sommes comme des gens qui
» voient de tous côtés des flèches prêtes à tomber sur
» eux : c'est ce qui nous doit convaincre de la nécessité où
» nous sommes tous, les grands comme les petits, les ri-
» ches comme les pauvres, le savant comme l'ignorant,
» l'homme occupé comme celui qui ne l'est pas, de pren-
» dre continuellement dans l'Ecriture-sainte toutes les
» armes qu'elle nous fournit pour notre défense.

EUG. Quels avantages les gens simples & sans études, & qui bien souvent n'ont point d'intelligence, peuvent-ils retirer d'une lecture où ils n'entendront rien ? Assurément, quoi qu'en dise S. Chrysostôme, je crois qu'on en pourroit dispenser cette classe de Chrétiens.

ER. Et vous tombez, mon ami, dans une erreur grossière; ce même docteur va vous le prouver: « Quoiqu'on
» n'entende pas ce qui est contenu dans l'Ecriture, dit-il,
» la seule lecture qu'on en fait peut beaucoup contribuer
» à notre satisfaction. D'ailleurs, il n'est pas possible
» qu'on ignore tout ce qu'on y lit ; car le Saint-Esprit
» a eu soin qu'elle fût écrite de manière que les Publicains,
(c'est-à-dire, les receveurs des deniers publics, qui
alors étoient fort ignorans,) » les faiseurs de tentes, les
» bergers, les autres gens rustiques, sans études, sans
» lettres, pussent entendre ces livres. Afin donc que les
» plus simples ne pussent alléguer ce prétexte, les choses
» qui y sont dites sont accommodées à la portée de tout
» le monde, de sorte qu'un artisan, un serviteur, une

» pauvre femme, & les plus ignorans de tous les hom-
» mes peuvent profiter de cette lecture.

» Quel fruit, me direz-vous, tirera, de la parole de
» Dieu celui qui l'entend, & qui ne la pratique pas? Je
» vous réponds qu'il ne laissera pas d'en tirer quelqu'a-
» vantage; car l'application qu'il donnera à cette divine
» parole, fera qu'il se reprendra souvent; qu'il aura des
» remords de son mauvais état; qu'il en guérira, & qu'il
» pourra parvenir jusqu'à vouloir accomplir ce qu'il
» y aura appris. Mais, quelle espérance peut-on avoir
» qu'un homme se retirera de ses péchés, qu'il les recon-
» noîtra, & qu'il tâchera de s'en corriger, lorsque, dans
» l'ignorance où il est de la parole de Dieu, il ne sait pas
» seulement qu'il pèche?

» Peut-être m'objecterez-vous encore que vous êtes
» trop pauvres pour pouvoir acheter le livre des Evan-
» giles. Mais, dites-moi, la pauvreté vous empêche-t-elle
» d'avoir tous les outils de votre métier? Non, sans dou-
» te. Pourquoi avez-vous donc tant de soin, quoique vous
» soyez pauvres, qu'il ne vous manque rien de ce qui
» est nécessaire à votre art, & que vous m'alléguez votre
» pauvreté lorsqu'il s'agit d'acheter des livres qui sont si
» utiles pour le salut de nos ames?

» Retenez bien ce que je vais vous dire: si le saint
» Evangile est dans une maison, le démon ne sauroit y
» entrer. Combien est-il plus vrai & plus certain, que si
» nous l'avons non-seulement dans nos maisons, mais sur
» nous & dans notre cœur, nous serons pour jamais
» hors de l'enceinte des traits envenimés des prestiges
» de cet esprit de malice & de ténèbres? »

Ainsi parloit le plus éloquent des pères de l'Eglise Grecque; & S. Grégoire le Grand, Pape, confirme cette doctrine par un trait d'histoire dont il avoit été lui-même témoin. « Servule, dit ce saint Pontife, pauvre mendiant, étoit couché, pour l'ordinaire, sous le portique qui conduisoit à l'Eglise de saint Clément. Il étoit paralytique de tout le corps, & il se trouvoit en cet état depuis sa première jeunesse. Loin de pouvoir demeurer debout, il ne lui étoit pas même possible de se soulever du grabat où il étoit tristement étendu, ni de porter la main à la bouche, ni enfin de se retourner dans son lit. A cette affliction, Dieu avoit joint celle d'une indigence totale, & avoit fait dépendre sa vie de la charité des passans; mais, en

l'appauvriſſement des biens de la fortune, l'avoit comblé de graces intérieures, qui l'avoient rendu riche en mérites. Il étoit aſſiſté de ſon frère & de ſa mère; &, comme on lui donnoit beaucoup d'aumônes, il les faiſoit diſtribuer aux pauvres, par leurs mains, ne retenant préciſément que ce qui étoit néceſſaire pour les faire vivre tous trois. Il n'avoit point d'étude; cependant il ne laiſſa pas de ſe faire acheter les livres de l'Ecriture, & il prioit des perſonnes vertueuſes, envers leſquelles il exerçoit l'hoſpitalité, de lui lire ces livres aſſidument; de ſorte qu'à la fin il retint toute l'Ecriture par cœur, quoiqu'il ne ſût pas lire.

EUG. Cette hiſtoire eſt auſſi attendriſſante que la morale de S. Chryſoſtôme eſt perſuaſive. Mais pour profiter de l'une & de l'autre, daignez nous apprendre quelles ſont les diſpoſitions néceſſaires pour lire avec plus de fruit l'Ecriture-ſainte.

ER. Elles ſe réduiſent à trois principales: l'adoration, l'humanité, l'amour.

L'Evangile eſt un livre adorable; je vous l'ai montré. Adorons donc les paroles de Jeſus-Chriſt avant de les lire, & en les liſant, conformons-nous, en cela, à la pratique des premiers Chrétiens, & aux déciſions des Conciles, qui appellent les paroles de l'Ecriture *des paroles ſaintes & adorables*. S. Charles Borromée, dont les vertus ont tant édifié l'Egliſe, liſoit toujours l'Ecriture-ſainte tête nue & à genoux, pour y écouter Dieu dans une adoration continuelle. Suivons cette pratique, autant que nos forces nous le permettront. Proſternons-nous, en liſant le ſaint Evangile, d'eſprit, de cœur, & même de corps, s'il eſt poſſible; écoutons-y, dans une adoration profonde, Dieu lui-même qui nous parle.

Pour profiter de la lecture des livres ſaints, il faut demander une portion de l'eſprit de Dieu qui les a dictés, afin que ce divin Eſprit nous découvre les merveilles qui y ſont cachées. Or, cette grace n'eſt accordée qu'à l'humilité, qui eſt le fondement de la piété chrétienne. Rien de plus contraire à cette humilité, & rien en même tems de plus funeſte, que la hardieſſe avec laquelle les hommes charnels décident ſouvent, par leur propre eſprit, du ſens des Ecritures. C'eſt l'Egliſe ſeule qui en eſt dépoſitaire; c'eſt d'elle ſeule que nous en devons recevoir

l'intelligence. Elle nous parle par la voix des Saints Pères, & par celle de nos Pasteurs, écoutons-la avec l'humilité & la docilité d'un enfant.

« Aimez Dieu, dit S. Augustin; & il n'y aura rien » dans l'Ecriture que vous n'entendiez. Elle ne commande » par-tout que l'amour de Dieu. Quand elle est claire, » elle marque clairement cet amour; &, quand elle est » obscure, elle le marque obscurément, & comme en » énigme. Ainsi, celui-là sait ce qui est clair & ce qui » est obscur dans l'Ecriture, qui sait aimer Dieu. » Entrons dans cette troisième & dernière disposition. En lisant la parole de Jesus-Christ, ayons le cœur tout embrasé d'amour pour Dieu, & pour les grandes vérités que nous lisons. Cet amour perfectionnera nos autres dispositions, & nous fera croître de plus en plus en lumières: » Car, c'est l'amour qui demande, dit encore S. » Augustin; c'est l'amour qui cherche; c'est l'amour qui » frappe à la porte, & se fait ouvrir; c'est par l'amour » que nous demeurons fermes dans les vérités que l'es» prit de Dieu nous a révélées. »

EUG. Je vous rends graces, Monsieur, de l'instruction que vous venez de nous donner; je ne l'oublierai jamais. L'Evangile sera désormais mon seul maître, mon seul guide, mon unique livre; &, plein de mépris pour tout le reste, je regarderai l'Ecriture sainte comme une source intarissable de lumières & de vertus.

ER. Ce sentiment est bien digne de la raison. Puissiez-vous, mes chers amis, le conserver toujours.

ENTRETIEN VI.

Des ouvrages de Dieu, des Anges & des Hommes.

ERASTE. DIeu pouvoit demeurer éternellement au-dedans de lui-même, puisqu'il trouve en soi tout son bonheur; mais voulant manifester son Etre infini, voulant faire adorer, aimer, servir, glorifier sa bonté, sa sagesse, sa puissance, sa justice, & toutes ses autres perfections, il daigna tirer du néant, par sa parole & par sa volonté, ce prodigieux assemblage de merveil-

les que nous appelons *créatures*. C'eſt, mes chers enfans, la première vérité que nous enſeignent les livres ſaints, après nous avoir élevés à la connoiſſance du Très-Haut.

EUGENE. Quelles ſont, je vous prie, les créatures les plus parfaites?

ER. Ce ſont les anges. L'Ecriture, qui ne parle que pour nous apprendre les ſeules choſes qui nous ſont néceſſaires, & jamais pour contenter une vaine curioſité, ne nous dit rien de poſitif ſur le tems de la création de ces eſprits bienheureux; mais elle nous en atteſte l'exiſtence en mille endroits; & cela doit nous ſuffire pour appuyer notre foi.

Les anges ſont des êtres ſpirituels, qui, par conſéquent, n'ont ni corps, ni figure, ni couleur; & ſi quelquefois ils ſe ſont montrés aux hommes par l'ordre du Tout-Puiſſant, ils ont pris, comme je vous l'ai déjà dit, un corps apparent plutôt que réel, & propre à frapper des yeux qui ne peuvent apercevoir que des objets ſenſibles.

Dieu les ayant créés pour le voir & le poſséder ſans ceſſe, ils ont reçu une intelligence très-pure pour connoître le bien, une volonté bien diſpoſée pour l'aimer, & toutes les graces dont ils avoient beſoin pour perſévérer dans l'amour du Créateur, & mériter de jouir éternellement de la gloire céleſte.

Mais pluſieurs d'entr'eux ſe ſont perdus par leur orgueil. Ils ſe crurent auſſi parfaits que Dieu même; ils oſèrent eſſayer de ſe ſouſtraire à ſon empire. L'Eternel, pour punir leur audace ſacrilége & leur noire ingratitude, les précipita dans un gouffre affreux, que nous appelons *Enfer*, où les remords & le déſeſpoir les tourmenteront à jamais. Ces anges rebelles ſont nommés *Diables*, *puiſſances de l'Enfer*, *démons*, *eſprits de malice*, *anges de ténèbres*, & leur chef porte le nom de *Lucifer* ou de *Satan*.

EUDOXIE. Les démons ſont donc tous renfermés dans l'enfer? Si cela eſt, pourquoi nous dit-on que le diable tourne ſans ceſſe autour de nous, pour nous dévorer?

ER. Tous les démons ſouffrent les peines éternelles dues à leur rebellion; ce qui n'empêche pas que pluſieurs d'entr'eux ne ſoient répandus ſur la terre juſqu'au jour du jugement. Ils y ſont occupés ſans ceſſe à nous faire tomber dans le mal, afin d'avoir des compagnons de leur infortune. Par une ſuite néceſſaire de cette malice, ils ſe ſont

fait ériger des autels par les Païens ; &, pour les entretenir dans ce culte abominable, ils ont quelquefois rendu des oracles, dévoilé des choses cachées, prédit l'avenir, possédé des hommes & des femmes, & fait d'autres choses surprenantes. On leur immoloit, dans plusieurs pays, des victimes humaines, & l'Amérique a long-tems observé cette barbare coutume.

EUG. Pourquoi Dieu, qui est si bon, permet-il aux démons de séduire les hommes ?

ER. Précisément pour la même raison que je vous ai dit qu'il permettoit le mal, afin d'en tirer un plus grand bien. Ce sont les tentations du diable qui nous donnent lieu de mériter, en les repoussant. Dieu veut que les hommes soient perpétuellement sur leurs gardes, qu'ils veillent sans cesse sur eux-mêmes, qu'ils prient jour & nuit, & qu'ils se fortifient de sa parole éternelle qu'il a déposée dans les livres saints.

Ainsi, mes chers enfans, quand vous vous sentirez pressés par quelque désir criminel, gardez-vous bien de vous attacher à l'idée funeste qu'il fait naître dans votre esprit. Croyez que c'est l'ennemi de votre salut qui vous le suggère ; fuyez-le, c'est-à-dire, rejetez-le loin de vous ; priez le Tout-Puissant de ranimer votre courage & votre foi, ou bien prenez en main le livre des Evangiles ; lisez-le, méditez-le, & vous triompherez certainement des perfides attaques du séducteur. C'est par de pareilles victoires qu'on parvient à ce séjour bienheureux, que ce Prince de ténèbres frémit d'avoir perdu par son forfait.

EUD. Apprenez-moi, je vous prie, quelles sont les fonctions des bons anges ?

ER. Elles sont indiquées par le nom même qu'ils portent, puisqu'il signifie *Ministres* ou *Envoyés*.

D'après ce que l'Ecriture-sainte nous apprend de ces esprits bienheureux, on peut les partager en neuf ordres, subordonnés les uns aux autres ; c'est ce que l'on appelle Hiérarchie céleste ; & voici les noms de chacun d'eux.

Les *Séraphins*, qui tiennent le premier rang après la Divinité ; les *Chérubins* ; Moyse en fit représenter deux auxquels il donna des figures d'animaux inconnus & ailés ; les *Trônes*, que Dieu a chargés d'exercer sur les créatures les jugemens de ses vengeances ou de ses miséricordes ; les *Dominations*, les *Principautés*, les *Puissances*,

dont la fonction eſt d'enchaîner la malice des eſprits de ténèbres, afin qu'ils n'abuſent pas de la permiſſion que Dieu leur donne d'exercer les gens de bien par leurs criminelles amorces; les *Vertus*; c'eſt par eux que Dieu opère les prodiges & les merveilles de ſa toute-puiſſance; les *Archanges*, qui portent aux hommes les ordres de l'Eternel, & leur manifeſtent ſes volontés abſolues; enfin les *Anges*. Ceux-ci préſentent nos prières au Très-Haut, qui les a commis pour être nos Protecteurs, pour nous aider à réſiſter aux tentations du démon, & pour nous conduire dans les voies du ciel : c'eſt pour cela que nous les appelons nos Anges gardiens & nos Anges tutélaires. N'oublions jamais ce bienfait de Dieu; &, dans tous nos dangers, implorons le ſecours de la grace, par l'interceſſion de notre ſaint Ange gardien, pour qui nous devons avoir une dévotion particulière.

EUG. Voudriez-vous nous raconter l'hiſtoire de la Création du Monde?

ER. Dieu pouvoit d'un ſeul mot, & par le ſeul acte de ſa volonté, faire éclore tous les prodiges qui frappent nos regards; mais il voulut, en quelque ſorte, produire les créatures avec réflexion, & montrer ſa profonde ſageſſe dans les opérations de ſa toute-puiſſance.

Il créa d'abord le Ciel & la Terre; mais la matière deſtinée à compoſer le monde, n'étoit encore qu'une maſſe confuſe. Le ciel, l'air, les eaux & la terre, n'étoient point ſéparés; & c'eſt cet aſſemblage informe qu'on nomme le *chaos*.

Le premier jour, Dieu créa la lumière, & répandit la clarté ſur le chaos. Cette lumière étoit une ébauche de celle du ſoleil, qui ne fut créé que quatre jours après.

Le ſecond jour, les cieux furent créés, & les eaux tellement diſtribuées, qu'une partie demeura ſur la terre, pour former les mers, les fleuves, les rivières, les étangs, les ruiſſeaux, les fontaines, pendant qu'une autre partie s'élevoit en vapeurs, formoit les nues, & tomboit en pluies.

Le troiſième jour, les eaux furent raſſemblées en un ſeul lieu; & la terre, dont elles couvroient la ſuperficie, parut tout-à-coup au commandement de Dieu. Le même jour, elle fut revêtue de plantes, d'herbes & de fruits.

Le quatrième jour, Dieu créa le ſoleil, la lune, les aſtres, & leur commanda de répandre leur lumière ſur la face de la terre, afin d'éclairer les créatures qu'il y alloit

placer, & il leur imprima ces mouvemens justes & réguliers qui produisent les saisons.

Le cinquième jour, il commanda à la mer de produire les poissons, & la mer fut tout-à-coup remplie de cette quantité prodigieuse d'animaux de toute espèce qui peuplent son sein. Il ordonna à l'air de produire les oiseaux, & dans l'instant une foule de créatures ailées, dont les sons harmonieux sembloient rendre hommage au Créateur, s'éleva vers le ciel.

Le sixième jour, Dieu dit à la terre de produire toutes sortes d'animaux, & la terre obéit. Alors, considérant ses ouvrages, & voyant qu'ils étoient dignes de sa sagesse, il les approuva, & les bénit. Puis, il dit à tous les animaux: *Croissez & Multipliez*; & par-là il leur donna le principe de la fécondité.

Dieu, voulant donner un maître au monde, & placer sur la terre une créature raisonnable, qui, partageant avec les anges le bonheur de le louer & de l'aimer, fût en quelque sorte le ministre, le prêtre de la nature, & l'interprète de la reconnoissance de tout ce qui existe, résolut de former l'homme. Mais remarquez de quelle manière il daigne opérer dans ce nouvel acte de sa puissance. Pour produire toutes les autres créatures, il s'étoit contenté de dire: *Je veux que cela soit fait*, & les merveilles naissoient à sa voix. Dans la création de l'homme, sa sagesse agit différemment: afin de nous montrer quels vont être les priviléges & la dignité de cette nouvelle créature, il délibère, il tient, pour ainsi dire, conseil avec lui-même. *Faisons l'homme*, dit-il, *& faisons-le à notre image.* Aussitôt il prit un peu de terre dont il forma le corps de l'homme, & il donna la vie à ce corps en l'unissant à une ame raisonnable; car l'ame raisonnable est le principe de la vie du corps humain.

EUG. Ne pourroit-on pas dire que c'est le sang qui est le principe de la vie? Car, si l'on ôte à un homme tout le sang qu'il a dans les veines, assurément il ne peut vivre.

ER. Il est vrai qu'un tel homme ne pourra vivre; mais il n'en faut pas conclure que le sang est le principe de la vie; il n'en est que l'instrument, & il y a bien de la différence entre l'instrument & le principe. Quand vous écrivez, dites-vous: c'est ma plume qui écrit? C'est la plume qui trace le caractère; mais c'est votre main qui la

dirige, & c'eſt votre ame qui dirige votre main. De même, l'ame dirige le mouvement & la circulation du ſang ; &, comme ce mouvement & cette circulation ſont l'inſtrument de la vie, il s'enſuit que l'ame, qui les dirige, en eſt le principe.

EUD. Puiſque l'ame eſt ſi néceſſaire, apprenez-nous, je vous prie, quelle eſt ſa nature.

ER. L'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle, immortelle, créée à l'image de Dieu.

1°. L'ame eſt ſpirituelle, c'eſt-à-dire, qu'elle jouit des mêmes prérogatives que les anges, qui ſont de n'avoir ni corps, ni figure, ni couleur. Et voici de quelle manière la raiſon prouve la ſpiritualité de l'ame.

Tout ce qui penſe & qui réfléchit ſur ſes penſées, eſt ſpirituel ; car la matière n'eſt pas capable de penſer ni de raiſonner. De quelle manière que vous la tourniez, vous n'y concevrez jamais que de l'étendue, des figures, du mouvement local. Il eſt impoſſible que la penſée ſoit corps, ni que le corps ſoit penſée. Or, nous ne pouvons douter que nous ne penſions, que nous ne connoiſſions, que nous ne voulions, que nous ne réfléchiſſions, &c.. Le doute ſi nous penſons, eſt lui-même une penſée. Il y a donc en nous un principe ſpirituel qui nous fait penſer, & ce principe eſt ce que nous appelons l'*ame raiſonnable.*

2°. L'ame eſt immortelle, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ceſſe jamais d'exiſter ; &, pour bien entendre cette queſtion importante, diſtinguons d'abord deux ſortes d'immortalité, l'une abſolue & proprement dite, l'autre gratuite.

La première eſpèce d'immortalité n'appartient qu'à Dieu ſeul, dont l'exiſtence eſt ſi néceſſaire, qu'il ne peut jamais la perdre.

La ſeconde eſpèce d'immortalité eſt celle des créatures ſpirituelles, qui peuvent, il eſt vrai, par leur nature, perdre leur exiſtence, mais qui cependant la conſerveront toujours, parce que Dieu l'a voulu ainſi. D'où il ſuit que l'immortalité de l'ame eſt gratuite, & fondée uniquement ſur le bienfait du Tout-Puiſſant. Or, voici le raiſonnement par lequel on prouve que notre ame a reçu cette immortalité.

Si Dieu eſt ſouverainement bon, ſouverainement juſte, ſouverainement ſage, il eſt de ſa bonté, de ſa juſtice & de ſa ſageſſe infinies, de conſerver l'ame après ſa ſéparation

don avec le corps ; car la bonté, la justice & la sagesse de Dieu éclatent sur-tout en ce qu'il couronne la vertu & punit le vice. Mais si l'ame n'étoit point immortelle, comment pourroit-il récompenser les justes, & sévir contre les coupables ? Une expérience journalière nous montre que, dans cette vie, la vertu ne reçoit pas toujours son salaire, & le vice son châtiment. Il seroit donc absurde de dire que Dieu, après la mort du corps, cesse de conserver l'ame, puisqu'en parlant de la sorte, on détruiroit l'idée de sa justice, de sa bonté, de sa sagesse.

3.° L'ame est créée à l'image de Dieu. Mais en quoi consiste cette image & cette ressemblance ? C'est que nous avons reçu de Dieu l'esprit, l'entendement, la volonté, la liberté ; &, par ces avantages, qui ne conviennent point aux autres créatures, si l'on en excepte les anges, Dieu a, pour ainsi dire, imprimé en nous son image & sa ressemblance ; car Dieu est esprit ; & son entendement, sa volonté, sa liberté, sont les perfections les plus éclatantes de sa divine nature.

EUG. Comment Dieu a-t-il formé l'ame du premier homme ?

ER. L'Ecriture nous apprend que Dieu souffla sur le corps qu'il avoit formé du limon de la terre, & que ce corps devint aussitôt vivant & animé. Mais quel est ce souffle de Dieu ? Cette expression ne peut que nous indiquer la spiritualité de l'ame.

EUD. Il y a une chose qui m'inquiète depuis bien des années, mille fois je me suis demandé : ce petit chien, qui m'aime avec une tendresse si vive, qui pleure durant mon absence, qui se livre aux transports de sa joie lorsqu'il me revoit, a-t-il une ame ? & jamais je n'ai pu trouver de réponse.

ER. Je le crois, ma chère amie ; & c'est-là un de ces mystères de la nature, qui doivent nous rendre moins difficiles à croire ceux de la Religion.

Les philosophes, c'est-à-dire, ces génies animés d'une noble audace, qui ont essayé de lever un coin du voile où la nature s'enveloppe, afin de pénétrer ses secrets, se sont partagés sur l'opinion de l'ame des bêtes, & ont montré par-là qu'ils n'avoient rien découvert ; car, dès qu'une fois la vérité se laisse apercevoir, elle entraîne tous les cœurs, & les suffrages sont unanimes.

Les uns ont avancé que les animaux étoient de pures machines, inanimées, inſenſibles, incapables de penſer, & qui ſe meuvent par les loix d'une méchanique qui ne nous paroît incompréhenſible, que parce qu'elle eſt digne de ſon divin auteur.

Mais ſi on leur demande pourquoi ces belles machines ont à-peu-près les mêmes organes que nous, des oreilles, des narines, une langue, un palais, la faculté de ſentir & de goûter, celle d'aimer, de craindre, de haïr, de connoître, de ſe rappeler les choſes paſſées, facultés dont la matière paroît abſolument incapable, ils ne nous donnent que des raiſons vagues, plus propres à détruire, s'il étoit poſſible, la vérité de l'exiſtence de notre ame, qu'à nous prouver que les bêtes n'en ont point.

Les autres prétendent que les bêtes ſont animées, & leur opinion n'eſt pas moins embarraſſante que celle de leurs adverſaires; car ou cette ame eſt ſpirituelle, ou elle eſt matérielle.

Elle ne peut pas être matérielle, puiſque nous avons démontré que la matière ne pouvoit penſer, vouloir, choiſir, diſcerner, en un mot, remplir aucune de ces fonctions de l'eſprit.

Elle eſt donc ſpirituelle. Mais ſi on oſe l'affirmer, on tombe dans de grands inconvéniens; car alors on vous demande ſi cette ame eſt mortelle, ou non? Si vous dites qu'elle eſt mortelle, comment donc, vous repliquera-t-on, la bonté de Dieu permet-elle que l'ame des bêtes, qui aſſurément n'eſt ſouillée d'aucun crime, naiſſe cependant ſujette à une foule de misères, à la faim, par exemple, à la ſoif, aux maladies, à la mort même, ſans lui donner aucune eſpérance pour une autre vie? A cela, que pourrez-vous répondre?

Pour vous tirer de ce pas dangereux, peut-être avancerez-vous qu'elle eſt immortelle; & alors vous vous jetterez dans un labyrinthe inextricable de queſtions. On vous demandera ſi cette ame peut mériter, ou démériter; ſi elle a la liberté de choiſir entre le bien & le mal, ſi elle eſt ſoutenue par l'eſpérance d'une félicité à venir, ou arrêtée par la crainte d'un éternel chatiment?

C'eſt ainſi que nous ſommes faits, mes chers amis; notre eſprit n'eſt jamais content. Inſatiable de connoiſſances, il veut tout pénétrer, tout approfondir, & preſque

toujours il s'égare. Pourquoi, au lieu de se consumer en ces vaines questions, ne pas chercher plutôt à se connoître soi-même pour devenir meilleur ? Quels progrès avons-nous fait dans l'étude du cœur humain ? Et si la Révélation ne nous eût éclairés, hélas ! quelle seroit encore notre sagesse ? Ah ! mes enfans, adorons, adorons humblement des secrets que l'Eternel a couverts d'une impénétrable obscurité. Que les bêtes aient une ame, ou qu'elles n'en aient point, que nous importe ? Nous en avons une ; efforçons-nous de la sanctifier par le secours de la grace ; voilà ce qui nous intéresse. Eh ! si nous avions de la foi, si nous aimions véritablement l'Etre des êtres, si nous étions bien convaincus de la certitude de ses promesses, nous verroit-on perdre nos rapides années en d'aussi frivoles recherches ?

EUD. Je blâme ma curiosité, respectable Eraste ; &, si je ne craignois pas de tomber dans le même défaut, je vous prierois de me raconter la création de la première femme.

ER. Dieu, après avoir créé l'homme, dit : Il n'est » pas à propos que l'homme soit seul ; faisons-lui une » aide semblable à lui. » Alors l'Eternel plongea notre premier père dans un profond sommeil ; &, pendant qu'il dormoit, il tira une de ses côtes, dont il forma la femme, qu'il nomma *Eve*, & qu'il présenta à Adam à son réveil. En l'apercevant, Adam s'écria : » Voilà l'os de mes os, » & la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père & sa mère pour s'attacher à sa femme ; & » ils ne feront tous deux qu'une même chair.

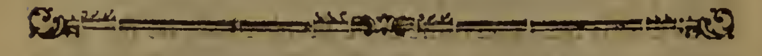
Dans ces dernières paroles est marquée l'institution du mariage. Aussi, dans l'Evangile, Jesus-Christ s'en sert-il pour montrer que le lien du mariage ne peut être rompu par le divorce ; & il conclut que le mari & la femme n'étant plus deux, mais une seule chair, l'homme ne doit pas entreprendre de séparer ce que Dieu a joint.

Dieu bénit ensuite l'homme & la femme, & leur dit : » Croissez & multipliez-vous ; peuplez la terre, & dominez sur tous les animaux. Je vous donne toutes les herbes de la terre, & tous les arbres qui portent du fruit, » afin que vous en tiriez votre nourriture.

Le ciel & la terre avec tous leurs ornemens, furent achevés en six jours. Le septième, Dieu se reposa, c'est

à-dire, qu'il cessa, non pas d'agir, non pas de conserver & de gouverner ce qu'il avoit créé, mais de produire de nouvelles espèces de créatures; & ce fut pour cette raison qu'il sanctifia ce septième jour.

C'est ainsi, mes chers amis, que le Très-Haut a fait éclater sa puissance; voilà les premiers titres par lesquels il exige de nous un amour sans bornes; mais ils ne sont pas les seuls, & les objets qui vont désormais occuper nos esprits, fourniront de plus en plus de puissans motifs à notre gratitude envers cet Etre bienfaisant qui nous a formés pour sa gloire.



ENTRETIEN VII.

Etat d'innocence; Péché du premier Homme; & ses Suites.

ERASTE. APrès la création de l'homme & de la femme, Dieu, qui ne les avoit tirés du néant que pour les rendre heureux, les plaça dans un jardin délicieux, où la nature paroissoit avoir rassemblé toutes ses richesses. Ils doivent cultiver & garder ce paradis terrestre, dont le Tout-Puissant leur abandonnera tous les fruits. La culture de ce jardin n'étoit pas pour l'homme innocent un travail rude & pénible, puisque la terre produisoit tout d'elle-même, mais une occupation douce & tranquille, qui à chaque instant, lui fournissoit des motifs d'admirer & de louer la sagesse & la bonté du Créateur. Né pour régner sur la terre, il commandoit aux animaux, à son corps, à ses sens intérieurs & extérieurs, & à son imagination. Telle étoit la puissance de l'ame créée à l'image de Dieu; elle tenoit tout dans la soumission & le respect, & toutes les autres créatures conspiroient au bonheur de leur maître.

Doués de toutes les lumières naturelles dont l'homme est capable, on ne voyoit dans Adam & Eve aucune trace de cette ignorance grossière qui obscurcit notre entendement dès l'instant de notre naissance; nul défaut dans le jugement & dans la raison ne ternissoit la beauté de leur esprit. Ils avoient une liberté pleine & entière pour faire

tout ce qu'ils vouloient, & une volonté droite & portée au bien, sans aucun penchant déterminé vers le mal. Dieu leur avoit donné tous les secours, toutes les graces avec lesquelles ils pouvoient, s'ils vouloient, arriver à la vie éternelle, & sans lesquelles ils ne pouvoient y parvenir.

Le Très-Haut ayant placé Adam & Eve dans le paradis terrestre, leur dit : » Mangez du fruit de tous les ar-
» bres de ce jardin ; mais ne touchez point à celui de cét
» arbre qui est au milieu ; car aussitôt que vous en aurez
» mangé, vous mourrez certainement.»

Cet arbre, dont Dieu parloit, est appelé *l'arbre de la science du bien & du mal*, parce que les hommes, en s'abstenant d'y toucher, devoient être heureux, & par conséquent connoître le bien ; au lieu qu'en y portant une main téméraire, ils devoient se rendre malheureux, & par conséquent connoître le mal par une funeste expérience.

EUDOXIE. Pourquoi Dieu fit-il à l'homme une pareille défense ?

ER. Afin de lui donner lieu de mériter par sa soumission, le bonheur auquel il le destinoit. Et remarquez la bonté de l'Eternel jusques dans cette défense même : il pouvoit se contenter d'interdire simplement à l'homme l'usage de ce fruit dangereux ; mais, non : afin de déterminer sa volonté vers le bien, il daigne, en lui intimant ses ordres suprêmes, lui annoncer encore le malheur qui doit suivre la transgression, s'il n'y est point fidèle. Pouvoit-il présenter à l'homme un motif plus puissant pour l'engager à l'obéissance ?

EUGENE. Non, certainement, & je vous assure que je ne comprends pas pourquoi notre premier père ne s'en est point aperçu. Qui donc a pu le porter à manquer de la sorte au respect & à la reconnoissance qu'il devoit à son Créateur ?

ER. L'ennemi du bien, le démon, qui, pour se consoler dans son malheur, cherche à multiplier le nombre des malheureux.

EUD. Voudriez-vous nous dire comment cet Ange rebelle s'y prit pour inspirer à l'homme un crime aussi affreux ? car je pense que la chûte de notre premier père peut apprendre à sa postérité de quelle manière elle doit résister désormais aux attaques du tentateur.

ER. Vous avez raison, ma chère amie : les foiblesses

des autres ſont une utile leçon pour le ſage qui ſait en profiter. Examinons donc avec ſoin ce que le démon fit pour ſéduire l'homme, & ce que l'homme auroit dû faire pour n'être pas ſéduit.

L'Ange de ténèbres, jaloux du bonheur de nos premiers parens, s'enveloppa ſous la figure du ſerpent; & s'adreſſant à la femme : » Pourquoi, lui dit-il, Dieu ne » vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les » arbres de ce jardin? »

Loin de répondre au tentateur, Eve devoit prendre la fuite, & regarder une pareille queſtion comme une témérité coupable, qui ne tendoit à rien moins qu'à pénétrer les ſublimes ſecrets du Tout-Puiſſant. Mais, jalouſe de montrer tous les priviléges qu'elle avoit reçus : » Nous » mangeons de tous les fruits de ce jardin, répondit-elle; » ſeulement, il nous eſt défendu de toucher à l'arbre qui » eſt au milieu, de peur peut-être que nous ne mourions.»

La menace de Dieu étoit formelle; *Vous mourrez certainement*, avoit-il dit. Eve l'affoiblit dans ſa réponſe par un *peut-être*.

L'amour propre, qui avoit dicté cette réponſe, eſt le père de l'orgueil, & le démon ne l'ignoroit pas. Auſſi, n'eut-il pas de peine à le faire triompher; » Aſſurément » vous ne mourrez point, ajoute-t-il; mais c'eſt que » Dieu ſait qu'auſſitôt que vous en aurez mangé, vos » yeux ſeront ouverts, & que vous ſerez comme des » Dieux, ayant la connoiſſance du bien & du mal.

Remarquez quels progrès l'orgueil fait dans nos cœurs, dès qu'une fois nous lui en ouvrons l'entrée. Remarquez encore combien il eſt dangereux de prêter tant ſoit peu l'oreille aux ſéductions du tentateur. A peine Eve lui-a-t-elle répondu, qu'elle ſuccombe. L'orgueil s'empare de ſon ame, au point de lui faire croire que Dieu ne lui a fait la défenſe de toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, que par une baſſe jalouſie, uniquement parce qu'il craignoit que l'homme ne lui devint ſemblable.

La curioſité ſuivit l'orgueil; Eve voulut éprouver ſi effectivement elle ſauroit le bien & le mal, quand elle auroit mangé de ce fruit.

Enfin, par une déplorable gradation, la curioſité produiſit la ſenſualité. Le fruit étoit beau à la vue; Eve voulut éprouver s'il étoit agréable au goût.

Elle en mangea, puis en porta à ſon mari, qui en mangea comme elle.

EUD. Dieu avoit ſans doute prévu l'uſage que l'homme feroit de ſa liberté; pourquoi donc lui fit-il un préſent auſſi funeſte ? ou pourquoi cet Etre bienfaiſant n'en empêcha-t-il pas l'abus ?

ER. En créant l'homme libre, Dieu faiſoit éclater ſon indépendance à l'égard de ces hommages, & lui donnoit d'ailleurs le glorieux privilége de mériter, par le ſecours de ſa grace, le bonheur auquel il le deſtinoit. En permettant l'abus de ſa liberté humaine, il ſe réſervoit de faire éclater ſa miſéricorde envers l'homme devenu criminel, en lui donnant un libérateur, & en lui montrant les moyens d'apaiſer ſa juſtice.

EUG. Qu'arriva-t-il après qu'Adam & Eve eurent déſobéi à Dieu ?

ER. Ils eurent honte de ſe voir nuds, parce qu'ils commencèrent alors ſeulement à ſentir la révolte de leur chair contre l'eſprit; & ils ſe couvrirent de feuilles de figuier, qui ſont très-larges en Aſie, où l'on croit qu'étoit le paradis terreſtre.

Enſuite Dieu dit à l'homme que la terre ne produiroit plus pour lui que des ronces & des épines, & qu'il mangeroit ſon pain à la ſueur de ſon viſage.

Il dit à ſa femme : » Je vous affligerai de pluſieurs maux
» pendant votre groſſeſſe ; vous enfanterez dans la dou-
» leur : vous ſerez ſous la puiſſance de votre mari ; & il
» vous dominera. »

Ce ne furent pas là les ſeules peines dont le Très-Haut châtia leur offenſe. Leur corps fut aſſujéti à toutes ſortes d'infirmités & à la mort. Leur ame fut ſoumiſe à l'ignorance & à la concupiſcence, c'eſt-à-dire, à cette pente malheureuſe qui nous entraîne au crime, & cette funeſte inclination a trois branches, d'où naiſſent tous les péchés. S. Jean appelle ces trois branches, *la concupiſcence de la chair*, *la concupiſcence des yeux*, *& l'orgueil de la vie*, c'eſt-à-dire, la ſenſualité, la curioſité & l'orgueil ; trois vices qui avoient fait tomber nos premiers parens.

Leur liberté fut fort affoiblie, & ils n'eurent plus, pour faire le bien, la même facilité qu'auparavant.

Ils perdirent l'empire que Dieu leur avoit donné ſur

tous les animaux. Ils s'étoient révoltés contre Dieu, tout se révolta contr'eux.

Ils furent l'un & l'autre honteusement chassés du paradis terrestre, sans qu'il fût possible d'y rentrer.

Enfin, asservis à l'empire du démon, l'entrée du ciel, pour lequel ils avoient été créés, leur fut fermée; & ils méritèrent la condamnation éternelle.

EUD. Mais, cette punition me paroît terrible, j'oserois presque dire excessive.

ER. Vous en jugerez différemment, ma chère amie, si vous considérez la grandeur infinie de celui qui est offensé, car la faute ne s'apprécie pas en elle-même, mais par rapport à celui qu'elle attaque. De plus, combien étoit-il facile à Adam d'exécuter l'ordre du Seigneur? Avouez donc que le châtiment est encore bien au-dessous de l'offense, & que quand l'Eternel nous auroit fait rentrer dans le néant d'où sa bonté nous avoit tirés, nous eussions été traités tout au plus comme nous le méritions.

EUD. J'en conviens, mais falloit-il que nous naissions tous coupables d'un crime que nous n'avons pas commis?

ER. J'aime à vous entendre raisonner de la sorte. Dites-moi, ma chère amie, si Adam & Eve avoient obéi à Dieu, & mérité par-là le bonheur attaché à leur fidélité, demanderiez-vous pourquoi nous avons hérité des glorieuses prérogatives de nos premiers parens? Est-ce à moi de recueillir les fruits de leur obéissance? & vous me demandez pourquoi nous naissons coupables de leur crime! N'étions-nous pas tous renfermés d'une manière ineffable dans la personne d'Adam? & s'il eût été juste que nous participions à son bonheur, au cas qu'il s'en fût rendu dine, devons-nous murmurer de ce que nous partageons sa disgrace?

J'avoue qu'il y a dans cette transmission du péché originel quelque chose d'incompréhensible; mais l'homme est incompréhensible aussi sans ce péché. Tout ce que nous voyons & que nous sentons en nous de grandeur & de bassesse, prouve l'excellence & la misère d'un être qui est corrompu, non par sa nature, mais par le péché. Tout fidèle croit fermement, par la foi, la vérité du péché originel, qu'il entrevoit par la raison, & qu'il sent par sa foiblesse. Dieu a révélé clairement cet article dans l'Ecriture: l'Eglise l'a toujours enseigné; & c'est sur cette

croyance qu'est établie toute l'économie de la Religion.

EUG. Pourquoi cela, s'il vous plaît ?

ER. Parce que c'est sur ce dogme qu'est appuyée la nécessité de l'Incarnation, de la Mort, de la Résurrection, de l'Ascension de Jesus-Christ, du Baptême des Enfans, de la Prière, de la Pénitence, de la Vigilance chrétienne.

EUG. Pardonnez-moi mon peu d'intelligence ; cette vérité ne me paroît pas encore bien palpable.

ER. Je vais vous la faire comprendre. Si Dieu eût traité les hommes comme ils le méritoient, il les auroit abandonnés, il les auroit précipités dans les flammes éternelles, comme les démons. La corruption où le péché avoit plongé la nature humaine étoit telle, que les hommes auroient toujours aimé leurs crimes bien loin de les pleurer, & n'auroient jamais connu salutairement leur misère, à moins que Dieu, par un effet de cette miséricorde infinie qui désarme toujours sa justice, ne leur eût ouvert les yeux & touché le cœur.

Mais, quand ils auroient connu par eux-mêmes toute la profondeur de l'abîme où ils étoient précipités, quand ils auroient gémi, qu'ils auroient crié vers Dieu, leur pénitence eût été inutile ; ils n'auroient jamais pu expier d'eux-mêmes une offense infinie, commise contre Dieu, ni appaiser sa justice, qui demandoit une satisfaction proportionnée à l'offense.

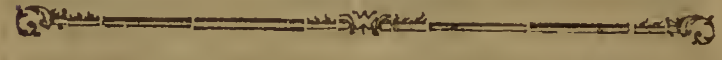
Il falloit donc, pour retirer l'homme du fond de cette misère dans laquelle il étoit plongé, que la miséricorde divine ouvrît ses trésors. Elle les ouvrit ; & Dieu aima tellement le monde, qu'il donna son fils unique pour racheter les pécheurs.

Après avoir annoncé à l'homme & à la femme les peines qui devoient être les tristes fruits de leur désobéissance, il maudit le serpent qui avoit servi d'organe au démon pour perdre les hommes ; & en le maudissant, il dit entr'autres choses : « Je mettrai une inimitié éternelle » entre toi & la femme, entre ta race & la sienne, & » elle t'écrasera la tête. »

Paroles adorables, par lesquelles le Tout-Puissant annonçoit aux mortels la naissance miraculeuse, les victoires & l'empire éternel de leur divin Rédempteur.

Pour accomplir cette promesse pleine de miséricorde, le Verbe s'est fait chair dans le sein d'une Vierge. Il nous

a réconciliés avec Dieu par ſa mort. Il nous a ouvert l'entrée du Ciel par ſa Réſurrection & par ſon Aſcenſion. Il nous a inſtruits par ſa doctrine ; étonnés & touchés par ſes miracles ; convertis & renouvelés par le Saint-Eſprit ; ranimés, fortifiés, nourris par les ſacremens ; conſacrés, offerts à Dieu par ſon ſacrifice. Jeſus-Chriſt eſt notre interceſſeur, notre protecteur, notre chef. Il a vaincu pour nous le démon ſur la croix ; il le ſurmonte en nous tous les jours dans nos tentations, quand nous ſommes fidèles à ſa grace ; il nous en fera triompher à jamais dans le Ciel, ſi nous perſévérons juſqu'à la fin.



ENTRETIEN VIII.e

Tableau hiſtorique de la Religion, depuis le Péché de l'Homme, juſqu'à la vocation d'Abraham.

EUGENE. VOus nous avez prouvé la néceſſité d'un libérateur ; & je comprends très-bien maintenant qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui, par une réparation ineffable & infinie, pût expier l'offenſe faite à un Dieu. Mais, puiſque cet adorable Meſſie étoit ſi néceſſaire, pourquoi le Tout-Puiſſant ne l'a-t-il pas envoyé ſur la terre auſſitôt après la chûte de l'homme ?

ERASTE. Afin que, par une expérience de quatre mille ans, l'homme connût ſa foibleſſe, ſa corruption, & apprît à recourir au ſeul médecin véritable, à rechercher le ſecours de ſa grace.

EUDOXIE. Ainſi tous les hommes qui ſont nés avant l'avénement du Sauveur, ont été précipités dans l'enfer avec les démons ?

ER. Point du tout. L'Agneau de Dieu, dit l'Apôtre S. Jean, a été immolé dès la création du monde, c'eſt-à-dire, que non-ſeulement Dieu forma le décret éternel de la miſſion & de la mort de Jeſus-Chriſt, mais qu'il voulut encore que les mérites du ſacrifice que ce divin Rédempteur devoit offrir ſur la croix, euſſent un effet rétroactif, ou, ce qui eſt la même choſe, qu'ils fuſſent appliqués aux hommes depuis Adam juſqu'à Jeſus-Chriſt, comme ils le ſont depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à la fin des ſiècles.

Ainsi, Jesus-Christ fait l'union de l'ancienne & de la nouvelle Eglise, puisque, ou attendu, ou donné, il a été dans tous les tems la consolation & l'espérance des enfans de Dieu.

Ainsi, pour se sanctifier avant la venue du Messie, non-seulement il falloit croire en un Dieu seul, l'adorer, le servir, l'aimer par-dessus toutes choses ; il falloit encore attendre un libérateur & espérer en lui.

Voilà donc la Religion toujours uniforme, toujours la même, dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu pour auteur, & le même Christ pour Rédempteur du genre humain.

Mais cette connoissance seule n'étoit pas suffisante pour se sauver avant le bienheureux avénement du divin Libérateur : il falloit encore pratiquer la loi naturelle ; c'est-à-dire, se soumettre à ces principes de droiture & de justice que Dieu a gravés dans tous les cœurs, & qui nous défendent de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, de ne jamais agir contre le témoignage de notre conscience, de ne jamais étouffer la voix de la droite raison ; & telle a été la Religion d'Adam & de sa postérité.

EUD. L'histoire de ces anciens tems doit être intéressante, &, si je ne craignois de vous être incommode, je vous prierois de nous en donner une idée.

ER. Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, mes chers enfans, que cette histoire des premiers âges du monde, & celle des Juifs qui la suit, est en même-tems l'histoire de la Religion. Vous avez vu l'origine auguste de cette Religion sainte : je vais vous montrer dans l'instant sa perpétuité divine, & comment elle a pu parvenir jusqu'à nous pure & sans tache, au travers des passions & des vices qui ont souillé tous les siècles. Mais, afin de n'être pas obligé de parler trop long-tems seul, Eugène, prenez cet écrit, & lisez-le avec attention : il remplira mon dessein.

Vous observerez que j'ai divisé ce petit abrégé d'histoire en plusieurs parties. Cette distribution a pour objet d'aider votre mémoire, en fixant de tems en tems votre esprit sur quelques grands événemens auxquels vous puissiez rapporter tous les autres. Chacun de ces événemen[s] plus mémorables s'appelle proprement *époque*, mot q[ui]

ſignifie *repos*, parce qu'on s'arrête là pour conſidérer, comme d'un point fixe, tout ce qui eſt arrivé avant ou après, &, par ce moyen facile, éviter les anachroniſmes, c'eſt-à-dire, cette ſorte d'erreur qui fait confondre les tems; mais en général, on donne le nom d'époque à une ſuite de faits qui ſe ſont paſſés depuis un événement très-remarquable, juſqu'à un autre auſſi digne d'attention.

Toute l'hiſtoire ſainte eſt partagée en ſix époques. La première s'étend depuis la création du monde juſqu'au déluge, c'eſt-à-dire, depuis Adam juſqu'à Noé. La ſeconde offre une idée de l'hiſtoire des hommes depuis le déluge juſqu'à la vocation d'Abraham, père du peuple Juif. La troiſième montre le progrès de ce peuple nouveau, juſqu'à ſon entrée dans la terre de Chanaan, que Dieu lui avoit deſtinée pour héritage. La quatrième expoſe les diverſes révolutions qui ont agité cette nation naiſſante, juſqu'au ſiècle de ſa grandeur, qui eſt celui où Salomon bâtit un temple à l'Eternel. La cinquième commence à la fondation de ce temple, & conduit juſqu'à la captivité du peuple de Dieu à Babylone. La ſixième enfin préſente l'état de ce même peuple, depuis qu'il eut recouvré ſa liberté, juſqu'à l'avénement du Meſſie.

Première Epoque.

ER. Peu de tems après leur péché, Adam & Eve ont deux fils. L'aîné reçoit le nom de *Caïn*, & le plus jeune celui d'*Abel.* Caïn s'applique à cultiver la terre; Abel ſe livre à la vie paſtorale. On voit dans Caïn, le premier des réprouvés, & dans Abel, le premier des élus, ce qui devoit arriver dans toute la ſuite de la Religion: l'égliſe de Satan s'élève contre l'égliſe de Dieu; & dès-lors commence cette longue perſécution que les méchans feront aux juſtes juſqu'à la fin des ſiècles.

Abel étoit agréable au Seigneur, & ſa foi vive donnoit du prix à ſes offrandes; mais Caïn, par ſon impiété & par ſon avarice, avoit éloigné de lui le cœur de Dieu. Au lieu de rentrer en lui-même, au lieu de changer de conduite, il ne vit plus ſon frère, qu'avec une baſſe jalouſie. La jalouſie ſe changea bientôt en une haine implacable, & la haine le conduiſit au meurtre. En vain Dieu lui-même eſſaie de guérir cette ame endurcie; Caïn mépriſe les remontrances de l'Eternel; il ſurprend ſon frère,

il l'immole à sa fureur ; ainsi devoit expirer un jour sous les coups des impies, le juste par excellence, dont le pieux Abel étoit l'image.

Le sang de cette première victime de l'innocence arme la justice du Très-Haut, & le châtiment du crime annonce aux justes que la Providence veille sans cesse sur eux pour les récompenser & pour les venger. Le barbare Caïn est livré à des cuisans remords ; & la conscience de ce fratricide, agitée de continuelles frayeurs, l'engage à bâtir la première de toutes les villes, pour y trouver un asile contre la haine & l'horreur du genre humain.

Adam se console de la perte de l'un de ses deux fils, & de la réprobation de l'autre, par la naissance de Seth, le deuxième des patriarches avant le déluge.

Seth inventa, dit-on, l'art de l'écriture : & c'étoit sans doute la symbolique, plutôt que l'alphabétique. Mais ce qui l'illustra davantage, fut sa piété & celle qu'il inspira à ses descendans, par ses exemples autant que par ses discours. Sa postérité resta fidèle à Dieu, malgré la dépravation des enfans de Caïn. Tyrannisés par les passions les plus honteuses, le désir de les satisfaire inspira à ces derniers l'invention de quelques arts: les uns apprirent aux hommes à toucher des instrumens de musique ; les autres trouvèrent le moyen de forger l'airain & le fer ; plusieurs vinrent à bout de fabriquer des étofes de laine. Mais tous chargés de la malédiction donnée à leur père, se livroient à la malignité de leur cœur, & mettoient toute leur félicité dans le malheureux pouvoir de faire le mal.

Ce fut alors qu'on fit pour la première fois la distinction des enfans de Dieu d'avec les enfans des hommes, c'est-à-dire, de ceux qui vivoient selon l'esprit de religion d'avec ceux qui n'obéissoient qu'aux penchans dépravés de la chair & de la concupiscence.

Ce fus du tems d'Enos, troisième patriarche, & fils de Seth, c'est-à-dire, environ trois cent vingt-cinq ans depuis la création du monde, que le vrai culte de Dieu s'altéra dans la famille de Caïn. Mais Enos releva ce culte d'une manière particulière, le rendit recommandable par de nouvelles cérémonies extérieures, & fortifia ses enfans dans la religion de leur premier père.

Caïnan, son fils, & quatrième patriarche, imite & seconde son zèle.

Malaléel, fils de Caïnan, & Jared, fils de Malaléel, s'efforcent, à l'exemple de leurs ancêtres, & d'Adam lui-même, de rappeler les hommes à l'amour du Créateur. Ils ne sont point écoutés; mais Dieu couronne la ferveur de ces deux patriarches, en donnant pour fils à Jared le plus juste des fidèles. C'étoit le pieux Enoch, père de Mathusalem, celui des hommes qui a le plus vécu. Enoch est miraculeusement tiré du milieu du monde, qui n'étoit pas digne de le posséder, peu de tems après que la mort d'Adam, qui avoit expiré à l'âge de neuf cent trente ans, eût plongé le genre humain dans un deuil général.

La mort d'Adam, l'enlèvement d'Enoch, & la vieillesse des autres patriarches, qui jusqu'alors sembloient avoir retenu les hommes dans de certaines bornes, parurent laisser une libre carrière à la corruption universelle: on ne fut plus arrêté par aucun frein: on vit les enfans de Dieu partager les dissolutions des enfans des hommes: en un mot, la malice des mortels monta bientôt à un tel excès, que le Très-Haut, par un juste jugement, résolut d'exterminer cette race criminelle.

Mais, au milieu de la dépravation générale, il se rencontre un juste qui s'est conservé dans l'innocence: Noé, fils de Lamech, petit-fils de Mathusalem, de la famille de Seth, & dixième patriarche, trouve grace devant le Seigneur, qui lui révèle le dessein qu'il a formé de submerger toute la terre par un déluge universel, & qui, cent vingt ans avant de laisser tomber sur les hommes le poids immense de sa colère, lui ordonne de construire, pour se sauver, un grand vaisseau, que nous appelons *arche*. Durant cet intervalle, Noé dénonce aux pécheurs le terrible avenir qui menace leurs têtes coupables; mais ils ferment les oreilles à ses salutaires avis; ils se rient des terreurs qu'il veut leur inspirer; enfin leur impénitence & leur endurcissement sont punis par ce déluge si long-tems annoncé.

La mer se déborde; tous les abîmes de la terre, tous les réservoirs du ciel sont ouverts, une pluie épouvantable tombe durant quarante jours & quarante nuits: la surface du globe est inondée, & les eaux surpassent de vingt-pieds les plus hautes montagnes; rien n'échappe: hommes, bêtes, oiseaux, tout périt, Noé seul, sa femme, ses trois fils & leurs femmes, avec plusieurs paires d'ani-

maux de chaque eſpèce, ſont réſervés pour repeupler la terre. Tous ces événemens ſe paſsèrent durant le cours de ſeize cent cinquante-ſix ans.

Seconde Epoque.

Un an après ſon entrée dans l'arche, Noé en ſort par l'ordre de Dieu. Plein de reconnoiſſance, il dreſſe un autel au Seigneur; il apaiſe ſa juſtice par l'immolation de victimes choiſies; & le Tout-puiſſant, ſatisfait de la piété de ſon ſerviteur: » Je ne répandrai plus, dit-il, ma ma-
» lédiction ſur la terre à cauſe des péchés des hommes;
» car l'eſprit de l'homme & toutes les penſées de ſon
» cœur ſont portés au mal dès ſa jeuneſſe. »

Enſuite, il bénit Noé & ſes trois fils, Sem, Cham & Japhet: « Croiſſez, leur dit-il, & multipliez. Que tout ce
» qui eſt ſur la terre vous ſoit ſoumis. Je vais faire allian-
» ce avec vous & avec votre race; & voici le ſigne de
» l'alliance que j'établis pour jamais entre moi & vous.
» Lorſque j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc pa-
» roîtra dans les nuées: je me ſouviendrai, en le voyant,
» de l'alliance éternelle qui a été faite entre Dieu & tou-
» tes les ames vivantes qui animent toute chair qui eſt ſur
» la terre.

Avec le genre humain, Noé conſerva les arts néceſſaires au ſoutien de la vie. Il s'appliqua ſur-tout à l'agriculture, & ce fut lui qui le premier cultiva la vigne. Un jour, ayant bu du vin dont il ne connoiſſoit pas encore la force, il tomba dans l'ivreſſe, s'endormit, & parut nud dans ſa tente. Cham, ſon ſecond fils, l'aperçoit en cet état: au lieu de ſe comporter comme le dictoit la piété filiale, il fait de ce qu'il voit un ſujet de raillerie; il court même avertir ſes frères pour les rendre complices de ſon irrévérence. Mais Sem & Japhet, indignés du mépris de leur frère, prennent un manteau, & marchant à reculons, vont couvrir en Noé ce que la pudeur ordonnoit de cacher. Cette action ne reſta pas ſans récompenſe. Le ſaint patriarche, inſtruit à ſon réveil de tout ce qui s'étoit paſſé: « Que Chanaan, fils de Cham, ſoit mau-
» dit! s'écria-t-il, qu'il ſoit à l'égard de ſes frères l'eſcla-
» ve des eſclaves! Que le Seigneur, le Dieu de Sem,
» ſoit béni! & que Chanaan ſoit ſon eſclave! Que Dieu
» multiplie la poſtérité de Japhet! Qu'il habite dans les

» tentes de Sem ! Que Chanaan ſoit ſon eſclave ! »
Prophétiques paroles, qui eurent dans la ſuite leur entier accompliſſement. La malheureuſe poſtérité de Chanaan, réprouvée de Dieu, fut exterminée par la race de Sem & par celle de Japhet Sem vit ſortir de ſa famille, un peuple aimé du Très-Haut, les patriarches, les prophètes de Jeſus-Chriſt lui-même ; & c'eſt ce divin Libérateur que Noé bénit ſous le nom de Seigneur, de Dieu de Sem. Enfin Japhet, de qui ſortirent la plupart des Gentils, habita dans les tentes de Sem lorſque ſa race fut appelée à la foi, & parvint au ſalut, qui appartenoit proprement aux Juifs. Ainſi ſe continuoit cette chaîne de prophéties dont l'objet étoit d'annoncer aux hommes le Rédempteur promis dès le commencement du monde.

Noé mourut à l'âge de neuf cent cinquante ans, & ſes deſcendans étoient déjà en ſi grand nombre, qu'ils ſongèrent à ſe ſéparer. Mais, avant cette diſperſion, ils voulurent exécuter un projet qui montroit bien quelle étoit leur folie & leur vanité : Venez, ſe dirent-ils l'un » à l'autre, faiſons une ville & une tour dont la hauteur » aille juſqu'au ciel. » Ce deſſein extravagant avoit deux cauſes également vaines : l'une d'éterniſer leur nom par un édifice ſuperbe ; l'autre de ſe défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le monde par un déluge. Ils commencèrent auſſitôt à travailler à cet ouvrage, & ils étoient réſolus de ne le quitter qu'après l'avoir entièrement achevé. Mais le Seigneur confondit leur langage ; ils ne s'entendirent plus les uns les autres ; de ſorte qu'ils furent contraints d'abandonner cette entrepriſe, premier monument de l'orgueil & de la foibleſſe des hommes. La ville & la tour reſtées imparfaites, furent appelées *Babel*, c'eſt-à-dire, *confuſion*, parce que Dieu y confondit le langage des mortels, & les diſperſa de-là dans tous les pays du monde.

Les enfans de Japhet peuplèrent la plus grande partie de l'Occident, ceux de Cham fondèrent l'empire de Babylone, & d'eux ſortirent les Egyptiens, les Philiſtins, les Chananéens, les Phéniciens, & pluſieurs autres nations autrefois fameuſes ; la famille de Sem habita dans la Méſopotamie, & c'eſt d'elle que ſortit le peuple *Hébreu*, par Héber fils de Salé, & arrière-petit-fils de Sem.

Toute la terre change de face : ce n'étoit d'abord qu'une forêt

forêt immenſe ; les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, & enfin aux villes. Les royaumes commencent ; les loix civiles s'établiſſent ; la néceſſité de combattre les bêtes farouches, fait inventer les armes, que les hommes tournent bientôt après contre eux-mêmes. *Nemrod*, petit-fils de Cham, apprend, en tuant les animaux, à tuer ſes ſemblables : il uſurpe le premier une domination tyrannique, & met dans les fers la liberté naturelle de l'homme.

Mais ſi d'un côté la ſociété ſe formoit & s'enrichiſſoit par la découverte des arts, de l'autre, elle étoit déshonorée par des excès plus affreux encore que ceux qui avoient armé la vengeance de l'Eternel. En vain le monde tout trempé des eaux du déluge, en vain la diminution frappante de la vie, réduite à un petit nombre d'années, en vain le bouleverſement de l'univers offroient à tous les regards les triſtes monumens de la juſtice du Créateur irrité; la connoiſſance du Maître abſolu de la nature s'effaçoit de la mémoire des hommes ; les anciennes traditions s'obſcurciſſoient & s'oublioient ; les fables qui leur ſuccédèrent, n'en retenoient plus que de groſſières idées. Bientôt, au lieu de payer au Tout-Puiſſant le tribut d'adoration, que lui doit tout ce qui reſpire, on proſtitue à de viles créatures un encens ſacrilége ; & les animaux même, dépravation inconcevable ! voient le roi de l'univers ſe proſterner devant eux, & leur adreſſer de timides prières. A peine trouvoit-on une famille qui fût encore fidèle au Dieu d'Adam & de Noé ; & il fallut que le Très-Haut, las de menacer, d'attendre & de punir, réprouvât de nouveau l'eſpèce humaine, & l'abandonnât à ſa perverſité. Tels furent les malheureux progrès du crime, dans le court eſpace de quatre cent vingt-ſix ans qu'a duré cette ſeconde époque.

EUD. Eh ! Monſieur, que va devenir la Religion véritable ? Dieu, dans ſa juſte colère, a-t-il réſolu d'en priver les hommes ?

ER. Non, la parole de l'Eternel eſt irrévocable, & l'indubitable effet ſuit toujours ſa promeſſe. S'il n'eût conſulté que les forfaits de nos pères, il eût, ſans doute, anéanti cette race coupable ; mais dans l'inſtant même qu'il frappe, ſa miſéricorde tempère les coups de ſa juſtice. La vue des mérites futurs de la victime expiatoire

qu'il avoit annoncée au genre humain, rappelle sa clémence; & s'il retire à d'indignes mortels le précieux dépôt de la Foi, & de la consolante espérance d'un Libérateur, c'est pour le faire passer à des mains exemptes jusqu'alors de la corruption générale, comme vous le verrez après la lecture des deux colonnes qui suivent.

Observations diverses sur les deux premières Epoques de l'Histoire sacrée.

Des Patriarches.

Patriarche signifie père ou chef de famille, & l'on donne ce nom aux premiers ancêtres du Sauveur.

Il faut distinguer trois classes de Patriarches : ceux qui ont existé avant le déluge, savoir : ADAM, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noé; ceux qui ont vécu après le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, savoir : Sem, Arphaxad, Salé, Héber, Phaleg, Réhu, Sarug, Nachor, Tharé, Abraham, enfin, ceux qui ont paru depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la servitude d'Egypte, savoir : Isaac, Jacob & ses douze fils, qui furent les tiges des douze tribus du peuple d'Israël.

Adam a vécu cinquante-six ans avec Lamech; Lamech, cinq cent quatre-vingt-quinze ans avec Noé; Noé, quatre cent quarante-huit ans avec Sem; & Sem, cent cinquante ans avec Abraham. De plus, Abraham a vécu soixante-quinze ans avec Isaac; Isaac, trente-trois ans avec Lévi, père ou aïeul de la mère de Moyse, nommée *Jacobed*,

Application des Figures de l'ancien Testament à Jesus-Christ & à son Eglise.

Des Figures.

Dieu, sans cesse occupé de montrer Jesus-Christ aux hommes, ne s'est pas contenté de l'annoncer lui-même par le ministère de ses anges & de ses prophètes; mais, afin de prouver que tout tend à lui, que tout est fait pour lui, il nous en a donné une parfaite peinture dans les actions des patriarches, & dans tout ce qui est arrivé au peuple Juif; en sorte qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait été en quelque chose l'image vivante de ce Sauveur, & qu'on peut dire avec S. Paul, que tout ce qui leur arrivoit, leur arrivoit en figure. Ainsi les patriarches n'étoient pas seulement choisis pour annoncer les merveilles que Dieu devoit opérer un jour pour la récompense du genre humain; toute leur vie étoit encore une prophétie continuelle de ce grand évènement.

Si quelqu'un prétendoit que la ressemblance qui se trouve entre les choses arrivées à tant de personnes différentes, & séparées de plusieurs siècles les unes des autres, ne s'y rencontre que par hasard, & n'a aucun

bed, & qui sûrement avoit vu long-tems Lévi ; d'où il suit que Moyse n'a rien écrit qui ne fût encore dans la mémoire des hommes, particulièrement dans un tems où cette tradition mutuelle étoit, pour ainsi dire, la seule histoire que les pères pussent apprendre à leurs enfans, & sur laquelle ils pussent s'entretenir eux-mêmes.

Admirez donc quel petit nombre de témoins Dieu emploie pour perpétuer les grandes vérités de la Religion : dix hommes avant le déluge, & autant après cette triste époque ; mais ils vivent des siècles les uns avec les autres ; ils s'entretiennent souvent & long-tems des prodiges que le Tout-Puissant a opérés ; ils les répètent à leurs familles ; ils les attestent aux générations qui se multiplient. En vain la dépravation de l'espèce humaine s'étend sur toutes les contrées de la terre ; elle ne peut étouffer la voix de ces prédicateurs de la Foi, qui sont en quelque sorte les premiers historiens du monde avant Moyse.

Ainsi, cette longue vie des patriarches que nous ambitionnons beaucoup plus que leurs vertus, entroit dans les desseins du Très-Haut. En leur donnant une carrière aussi étendue, & composée d'années aussi longues que les nôtres, il vouloit leur fournir le moyen de peupler davantage la face de la terre, & de former la société du genre humain. Il vouloit encore, par la durée de leur commerce réciproque, qu'ils conservassent & fissent passer, comme

cun rapport à Jesus-Christ, il seroit aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits du Roi faits par différents peintres, soutiendroit qu'aucun de ces peintres n'a eu dessein de représenter le monarque, & que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard.

Cherchons donc dans cette suite mystérieuse de figures qui commencent avec le monde, & qui se perpétuent sans interruption jusqu'à l'arrivée du Messie, une nouvelle preuve de la Révélation évangélique. Elles se prêtent une mutuelle lumière : l'une acheve ce que l'autre a commencé, &, toutes réunies, annoncent l'humiliation & la mort de Jesus-Christ, sa résurrection, sa gloire & son Eglise.

ADAM.

Adam est le premier prophète, & la première figure du Libérateur des hommes. Il est d'abord environné d'animaux, qui ne sont attachés qu'aux choses sensibles, & qui ne peuvent être sa société. Il tombe dans le sommeil ; & , à son reveil, il trouve son image dans son épouse, sortie de la plaie faite à son côté, formée de son cœur, ennoblie par son sang, digne d'être sa société ; & il la rendra féconde.

Jesus-Christ, avant sa mort, est parmi des hommes plongés dans leurs sens, & indignes d'être sa société. A son réveil, après sa résurrection, il trouve l'épouse à laquelle l'ouverture faite à son côté a donné naissance ;

comme de main en main, la mémoire de ses merveilles, & l'ineffaçable souvenir de ses bienfaits.

Les noms mêmes de ces patriarches étoient une espèce de monumens plus simples & plus familiers encore que ceux qu'ils érigeoient, soit en entassant des pierres, soit en creusant des puits, soit en dressant des autels pour servir de mémorial aux races futures. Ces noms marquoient ce que leur naissance avoit eu de singulier, ou quelque faveur reçue de Dieu, ou quelque événement mémorable arrivé de leurs tems. *Adam*, par exemple, signifioit homme terrestre; *Eve*, mère des vivans; *Phaleg*, division, parce que ce fut de son tems que les enfans de Noé se disperserent; *Abraham*, père d'une grande multitude, &c.

Ainsi, c'étoit une histoire abrégée; car ils avoient soin d'expliquer à leurs enfans la raison de ces noms. Ce soin de la postérité & cette prévoyance de l'avenir, marqueroient des ames grandes & nobles, quand ils n'y auroient point été portés par un tout autre motif.

Du Déluge.

La tradition du déluge universel se trouve partoute la terre. L'arche, où se sauvèrent les restes du genre humain, a été de tout tems célèbre en Orient, principalement dans les lieux où elle s'arrêta après cette terrible inondation. Plusieurs autres circonstances de ce fameux événement se trouvent marquées dans les

sance; elle est formée dans son cœur, ennoblie par son sang, & il la rendra féconde par l'effusion de son esprit, par la prédication de ses Apôtres, par l'opération de sa grace

Adam est chassé du paradis terrestre après son péché; il mène sur la terre une vie pénible & douloureuse; il n'est plus cette créature aimée de l'Eternel, & comblée de ses dons; errant, proscrit, la mort est le terme de ses malheurs.

Jesus-Christ, pour expier le crime du genre humain, abandonne le Ciel, quitte le trône de sa gloire, se revêt de nos infirmités, embrasse une vie pauvre & laborieuse; il paroît n'être plus ce Dieu devant qui l'univers tremble, ce Verbe éternel, bien-aimé de son Père & l'objet de ses plus tendres complaisances. Il ne trouve point où reposer sa tête; tout semble le fuir & le méconnoître; une mort infame termine les mépris dont on l'accable.

Peut-on voir une application plus naturelle & tout-à-la-fois plus admirable? Celles qui vont suivre ne seront pas moins frappantes.

ABEL.

Le sacrifice d'Abel est reçu favorablement; celui de son frère est rejeté.

Dieu a rejeté de même les sacrifices de la loi, pour ne plus agréer que celui de la victime sans tache qui s'est immolée pour le salut des hommes.

C'est par la foi qu'Abel offrit à

les annales des peuples les plus anciens Cependant ces témoignages ne suffisent point aux incrédules ; essayons de répondre à leurs difficultés.

On demande quelle devoit être la grandeur de cet énorme vaisseau, capable de contenir, non seulement des millions d'animaux, mais encore les alimens nécessaires pour les nourrir durant un an ?

1°. Le fait est constant ; les mesures sont marquées dans les Livres saints. Cette vaste machine avoit de capacité plus de cent cinquante mille toises ; ainsi elle étoit près de quatre fois aussi grande que nos plus gros vaisseaux de guerre, qui contiennent sept à huit cents hommes d'équipage, avec autant de troupes, & de provisions nécessaires pour subsister au moins durant six mois. Ajoutez à cela les agrès, & plus de quatre-vingts pièces de canons, avec les munitions de guerre, & vous aurez un poids immense qui passeroit pour incroyable, si nous n'en étions convaincus par nos propres yeux. Il ne faut que quadrupler ces dernières supputations, & l'on sera persuadé de la possibilité d'entretenir pendant un an dans ce vaisseau, huit personnes, avec les animaux que Dieu avoit ordonné d'y faire entrer.

2°. Les espèces primitives d'animaux ne sont pas en aussi grand nombre qu'on le croit communément. Plusieurs ont pensé qu'on pouvoit les réduire à quatre-vingt-sept, & peut être s'en trouveroit-il

à Dieu une victime plus excellente que celle de Caïn; c'est par elle qu'il a été déclaré juste.

C'est par la foi & par l'excellence de la victime, que l'hommage de la Loi Chrétienne l'emporte sur celui de la Synagogue, & c'est cette victime qui a sanctifié l'église.

Abel succombe sous les coups de son frère ; Caïn le surprend ; & le tue.

Jesus-Christ cède aux embûches des méchans ; il est arrêté comme un voleur ; il expire par l'ordre & sous les coups de ses ennemis.

Le sang d'Abel s'élève jusqu'au Ciel pour demander la punition de Caïn.

Celui de Jesus-Christ monte jusqu'au trône de l'Eternel, pour implorer le pardon des hommes.

Dieu venge le meurtre d'Abel, en livrant Caïn à de perpétuels remords, & à une vie vagabonde & fugitive.

Il venge le meurtre de Jesus-Christ, en rendant le peuple déicide, errant, vagabond, méprisé par toute la terre.

Adam est consolé de la mort d'Abel, par la naissance d'un fils qui sera le conservateur & le soutien de la Religion véritable.

Dieu est, pour ainsi dire, consolé de la mort de Jesus-Christ, par la naissance des enfans de l'adoption qui vont former l'Eglise Chrétienne, & qui perpétueront jusqu'à la fin des siècles la doctrine de l'Eglise.

NOÉ.

Le nom de *Noé* signifie *consolateur*,

trouveroit-il encore moins. Toutes les espèces de chiens, par exemple, peuvent venir d'un premier chien, comme toutes les espèces de poires viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produisent des poires différentes, & la même graine d'une fleur produit différentes espèces de cette fleur. La nature, toujours uniforme dans sa conduite, est très-variée dans le détail de ses ouvrages; elle fait dans les animaux, ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs.

D'où peut donc venir la différence extrême que l'on remarque dans les animaux qui, suivant ce systême, ont une même origine, & sur-tout dans les hommes? Il y en a de noirs, de blancs, de basanés, d'olivrâtres; les uns sont des géans, les autres des pygmées; ceux-ci sont médiocres; ceux là sont gros, menus, grêles. On en voit à cheveux plats, à cheveux frisés, à cheveux crépus, à cheveux de soie & de laine. Ne seroit-il pas plus naturel de convenir qu'il y a différentes espèces d'hommes, & que par conséquent tous les peuples ne sortent pas d'une même tige?

Les différences que l'on remarque dans les animaux d'une même origine, dans les hommes, par exemple, ne consistent que dans la forme extérieure; l'arrangement des parties principales & la disposition des parties intérieures sont toujours les mêmes. Le tems, le climat, & plusieurs autres choses que nous ignorons, ont fait ces changemens

solateur, & celui de *Jesus* veut dire *Sauveur*.

Dieu avoit résolu d'exterminer tous les hommes; mais Noé trouve grace devant lui, parce qu'il pratiquoit la justice, & que son cœur étoit rempli d'une foi agissante: le Tout-Puissant le réserve pour repeupler la terre.

Jesus-Christ calme la colère de son Père par l'éminente sainteté de ses œuvres: il trouve grace devant lui en faveur des hommes criminels; & Dieu le destine à former une nation choisie, qui remplira le ciel.

Pour obéir à Dieu, Noé construit une arche, &, durant cent ans, il annonce aux pécheurs les maux dont ils sont menacés; mais personne ne l'écoute.

Pour obéir à son Père, Jesus-Christ vient dans le monde; &, durant sa vie mortelle, il ne cesse d'exciter le monde à la pénitence, par ses exemples & par ses prédications; mais le monde refuse de l'entendre & de l'imiter.

L'objet de Dieu, en ordonnant à Noé de construire une arche, a été de préserver ce saint homme & sa famille de ce déluge d'eau qui alloit submerger toute la surface du globe.

L'objet de Jesus-Christ, en établissant son Eglise, a été de préparer à ses Elus un asyle contre ce déluge de crimes & d'erreurs qui inondent toute la terre.

Il n'y a eu de sauvés que ceux qui entrèrent dans l'arche; hors de l'arche, on ne trouvoit qu'une perte certaine.

Hors de l'Eglise, on ne peut trouver

Observations diverses, &c.

mens extérieurs ; ce sont des jeux de la nature, qui par tant d'autres encore semble se plaire à exercer notre curiosité, pour la confondre. Mais une preuve que ces variétés ne sont que les effets passagers des causes passagères, c'est qu'elles ne sont pas durables : le mêlange les fait disparoître. Il y a des peuples qui étoient anciennement très-noirs, & qui, après avoir été transplantés dans d'autres régions, & incorporés dans des nations d'une couleur différente, sont devenus aussi blancs que les originaires du pays.

Pourquoi certains peuples sont-ils noirs, & dans quel tems une partie de la postérité de Noé a-t-elle pris cette couleur ? En attendant que les savans & les philosophes contentent les esprits raisonnables par leurs réponses, contentons-nous de faire voir que l'objection est frivole, & de reconnoître que l'incrédulité est bien méprisable, lorsqu'elle veut opposer aux lumières de la Religion, ces obscurités de la nature.

Pourquoi Dieu a-t-il fait périr tous les animaux ? Pourquoi veut-on que toute la terre ait été submergée ?

Dieu avoit donné toute la terre & tous les animaux aux hommes; mais les hommes ayant eu la témérité d'outrager leur bienfaiteur, le crime de lèse-Majesté divine ne demandoit-il pas la perte des coupables & de tout ce qui leur appartenoit ? Il étoit donc nécessaire que le déluge fût universel au sens de l'Ecriture, puisque tout étoit odieux

Application des Figures, &c.

trouver ni la vie de la justice, ni le salut : tous ceux qui n'y sont point entrés, ou qui en sortent avant leur mort, périront sans ressource.

L'arche étoit remplie d'animaux de toute espèce, aussi variés par leur forme, que par leur instinct particulier.

L'Eglise est composée d'une multitude de peuples différens entr'eux par leur manière d'agir, & par la diversité de leurs mœurs ; & Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, les réunit dans cet asyle pour leur faire trouver un même salut, & pour les soustraire à un même naufrage.

L'inondation qui faisoit tout périr, sauvoit l'arche en la garantissant des écueils, & l'élevoit vers le ciel.

Les afflictions de l'Eglise & les persécutions qu'on lui suscite, garantissent sa foi de l'écueil du relâchement, l'élèvent vers Dieu, & avancent la sanctification & le salut de ses enfans.

Les eaux du déluge lavèrent les crimes de tout le genre-humain.

L'eau du Baptême efface les péchés de tous ceux qui le reçoivent.

La terre, auparavant souillée, sortit toute pure de dessous les eaux.

Ainsi l'homme, qui est tout couvert des souillures du péché quand on le plonge dans l'eau du Baptême, est pur & sans tache, quand il en sort.

Le bois dont l'arche étoit composée, étoit l'unique espérance du genre humain.

odieux à l'Eternel à cause de l'homme.

Comment une pluie de quarante jours eût-elle été capable d'inonder tout le globe terrestre ? Il eût fallu pour cela vingt fois plus d'eau qu'il n'y en a dans l'Océan.

Aussi l'Ecriture a-t-elle soin d'indiquer toutes les sources qui produisirent cette pluie terrible : la mer qui se déborde, les abymes de la terre qui s'entrouvrent, les réservoirs des cieux qui s'écoulent. A t-on calculé quelle quantité d'eau tous ces moyens peuvent fournir ? Au reste, il n'est pas question dans Moyse d'une pluie ordinaire : le doigt de Dieu se montre ici ; seroit-il étonnant que nous ne comprissions pas de quelle manière il opère ?

Si la terre a été submergée pendant un an, non-seulement toutes les semences, toutes les plantes, mais encore tous les arbres ont dû être corrompus ; & Dieu auroit dû en créer de nouveaux après le déluge, ce qu'on ne lit point dans l'Ecriture.

La plupart des plantes & des arbres viennent mieux dans l'eau qu'ailleurs. On en voit une multitude dans les lieux marécageux & dans les étangs. La mer même a ses plantes, comme la terre a les siennes.

Je conviens que des arbres coupés en morceaux, que des plantes arrachées & rompues, que des graines jetées dans l'eau, pourroient s'y corrompre en moins d'une année. Mais des arbres vivans dont les racines s'étendent bien avant dans la terre, des plantes qui subsistent durant plusieurs années, des graines couvertes de terre & de limon pourroient subsister pendant un an, non-seulement dans des eaux douces, mais même dans des eaux salées, telles que l'étoient celles du déluge.

Mais supposons que les arbres, les plantes, les graines puissent périr dans l'eau : étoit-il difficile à Dieu de les conserver, lui qui les avoit créés, & de suspendre pour cette fois les loix de la nature ?

La croix de Jesus-Christ, qui a sauvé tout le monde, est l'unique espérance des Chrétiens, qui n'attendent leur salut que de son prix infini.

Le sacrifice que Noé offrit au sortir de l'arche, fut si agréable au Seigneur, qu'il voulut faire alliance avec lui & avec toutes les créatures.

Le sacrifice que J. C. offrit sur la croix, appaisa tellement la justice du Très-Haut, qu'il ouvrit aux malheureux humains les trésors de sa miséricorde, & qu'il contracta avec eux une alliance éternelle.

Dieu rendit à Noé la terre renouvelée par ses bénédictions & remplie de biens ; il lui donna un empire absolu sur tous les animaux, & refit enfin avec plaisir ce qu'il avoit défait avec douleur.

Jesus-Christ rend à l'homme, par sa mort, les biens du ciel, dont son crime l'avoit dépouillé, il lui donne, par sa grace, l'empire de toutes ses passions ; il le rétablit, par sa miséricorde, dans tous les droits qu'il avoit perdus.

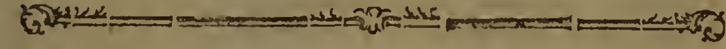
Cette prévoyance d'ailleurs n'étoit pas néceſſaire, puiſqu'il avoit donné à la terre, par ſa vivifiante parole, la vertu de produire toutes ſortes de plantes, & qu'il n'avoit pas révoqué cette bénédiction féconde.

De l'Arc-en-Ciel.

L'arc-en-ciel paroiſſoit avant le déluge, comme il a paru depuis. Mais ce n'eſt que du tems de Noé, que ce phénomène très-naturel devint le ſigne de l'alliance de Dieu avec les hommes, & le monument de ſa miſéricorde. Cet arc nous figuroit l'Egliſe, qui eſt déja en quelque ſorte dans les cieux, & qui fait luire de tous côtés ſur la terre la vivacité de ſes couleurs, au milieu des nues ſombres qui l'environnent. Ces couleurs ſi brillantes ſont les diverſes graces que l'Eternel répand ſur cette divine épouſe, fidèle à reconnoître qu'elles lui viennent toutes de lui ; qu'il eſt le véritable ſoleil qui l'éclaire, & qui ſeul la rend éclatante aux yeux des hommes.

De la durée de la Vie humaine.

Juſqu'au déluge, la nature fut plus forte & plus vigoureuſe ; auſſi la longue vie des premiers hommes n'a-t-elle rien de trop ſurprenant pour quiconque ſait réfléchir ; par cette quantité d'eau que Dieu amena ſur la terre, & par le ſéjour qu'elles y firent, les ſucs qu'elle renfermoit furent altérés ; l'air chargé d'une humidité exceſſive, fortifia les principes de la corruption ; & la première conſtitution de l'univers ſe trouvant affoiblie, la vie humaine, qui ſe pouſſoit juſqu'à près de mille ans, ſe diminua peu-à peu : les herbes & les fruits n'eurent plus leur première force, & il fallut donner aux hommes une nourriture plus ſubſtantielle dans la chair des animaux ; mais elle n'empêcha pas le progrès de ce décroiſſement, qui, du tems de David, étoit déjà parvenu au point où nous le voyons aujourd'hui : les jours de notre vie, dit-il, ne vont ordinairement qu'à 70 années : ſi les plus robuſtes vivent juſqu'à 80 ans, le ſurplus n'eſt que peine & douleur.



ENTRETIEN IX.

Tableau hiſtorique de la Religion, depuis la vocation d'Abraham, juſqu'à la ſortie d'Egypte.

TROISIÈME ÉPOQUE.

AU milieu des crimes qui ſouilloient la terre, Dieu qui veille ſans ceſſe à la conſervation de ſon culte, apperçoit un juſte de la famille de Sem, & dès-lors il

commence à séparer ses adorateurs du reste des autres hommes : Abraham, fils de Tharé, est choisi pour être la tige & le père de tous les croyans.

» Quittez le pays que vous habitez, lui dit le Sei-
» gneur, & venez en la terre que je vous montrerai. Je
» vous rendrai père d'une postérité nombreuse. Je vous
» bénirai, & tous les peuples de l'univers seront bénis
» en celui qui sortira de vous.» Promesse ineffable, qui anonçoit cette grande bénédiction qui devoit être répandue sur toutes les nations du monde par Jesus-Christ, sorti de la race d'Abraham.

Le saint patriarche croit sans hésiter à la parole de Dieu, & Dieu le traite selon la fermeté de sa foi. Accompagné de Sara son épouse, de Lot son neveu, & d'une foule d'esclaves qui conduisoient ses troupeaux, il abandonne son pays où il étoit puissant, sa famille qui le chérissoit, & se met en marche, sans savoir encore où il alloit. Arrivé dans une terre étrangère, occupée par les enfans de Chanaan, Dieu lui promet de la donner à ses descendans, qu'il multipliera comme les étoiles du ciel & comme le sable de la mer ; mais Abraham n'y demeure que comme un voyageur, habitant sous des tentes, & attendant, par la foi, cette cité bâtie sur un fondement inébranlable, & dont le Très-haut est l'architecte.

A peine est-il entré dans le pays de Chanaan, qu'une horrible famine le contraint de se rendre en Egypte. Craignant que le roi ne le fît tuer pour posséder Sara qui étoit belle, il la fait passer pour sa sœur ; & il ne mentoit pas; car elle étoit sa nièce, & c'étoit l'usage alors que les proches parens s'appelassent frères & sœurs. Pharaon (c'est ainsi que l'on nommoit le roi d'Egypte) instruit de la beauté de cette étrangère, la fait enlever ; mais Dieu protège son serviteur : le prince idolâtre est sévérement puni ; & apprenant que Sara est l'épouse d'Abraham, il la lui rend, & la renvoie avec honneur.

Durant le retour, une vive querelle s'élève entre les pasteurs d'Abraham & ceux de Lot. Leurs troupeaux étoient si nombreux, que la contrée où ils se trouvoient alors ne pouvoit les contenir. Le saint homme proposa à son neveu de se séparer ; & Lot se rend sans beaucoup de résistance à l'offre de son oncle. Il choisit pour de-

meure Sodome, ville que Dieu regardoit déjà dans sa fureur, & dont il ne pouvoit plus souffrir les crimes : ainsi de la compagnie du plus saint homme qui fût alors sur la terre, l'imprudent neveu d'Abraham tomba dans la compagnie des plus scélérats d'entre les hommes.

Cette séparation n'avoit point refroidi la charité d'Abraham; & bientôt un événement fit voir que l'affection qu'il portoit à Lot étoit toujours aussi vive. Le roi de Sodome, & quatre autres rois ses alliés, sont battus par un prince dont ils avoient été tributaires; leurs villes sont mises au pillage par les vainqueurs; leurs sujets sont chargés de chaînes, & Lot est du nombre des prisonniers. Abraham l'apprend; son cœur est ému : il arme trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, &, plein de confiance au Dieu qui le protège, il fond avec cette poignée de guerriers sur les troupes victorieuses, les taille en pièces, ou les met en fuite, recouvre le butin, délivre son neveu & tous les compagnons de sa captivité. Transporté de reconnoissance, le roi de Sodome vient au-devant de son libérateur, & le conjure d'agréer toutes les richesses enlevées aux ennemis, pour prix de son bienfait : » Non, lui dit le saint homme, je jure » par le maître du ciel & de la terre, que je ne pren- » drai rien, afin que vous ne puissiez pas dire que vous » avez enrichi Abraham. » Seulement il donne la dixme des dépouilles à Melchisedech, roi de Salem, prêtre du Seigneur, qui le bénit après avoir offert du pain & du vin.

Il ne manquoit à Abraham que des enfans qui pussent être les héritiers de ses grands biens, & plus encore de ses vertus. Sara lui donne pour femme du second ordre, Agar, une de ses esclaves Egyptiennes : cette tendre épouse vouloit se consoler de sa stérilité, par la fécondité de sa servante. Agar devient mère, & met au monde un fils qu'Abraham nomme *Ismaël*.

Ismaël devoit être le père d'un grand peuple; mais non pas de ce peuple en qui les promesses divines auroient leur accomplissement. Dieu apparut donc encore à Abraham : & après avoir contracté avec lui une alliance plus étroite, en lui prescrivant pour lui & pour toute sa postérité la loi de la circoncision, il lui déclara clairement que bientôt Sara lui donneroit un fils qu'il combleroit de

ses faveurs, & qui seroit l'héritier de toutes ses promesses.

A ces mots, le saint homme se prosterna contre terre. Il ne balança point; il n'eut pas la moindre défiance; il ne considéra point qu'étant âgé de près de cent ans, son corps étoit déjà comme mort, & que la vertu de concevoir étoit éteinte dans Sara, pour lors âgée de quatre-vingt-neuf ans; mais, espérant contre toute espérance, il se fortifia par la foi, & rendit gloire à Dieu, bien convaincu que sa parole est indubitable, & que rien ne résiste à sa puissance.

Ce fut alors que le Très-Haut, fatigué des crimes de Sodome & de Gomorrhe, résolut d'exterminer ces villes abominables. Abraham en fut averti par trois anges, qui, sous la figure de voyageurs, avoient reçu chez lui l'hospitalité; & la charité du saint patriarche s'intéressa pour les coupables. Ses instances furent si vives, que Dieu lui promit, que s'il trouvoit seulement dix justes parmi ces peuples réprouvés, il pardonneroit en leur faveur à tous les criminels: mais ces dix justes ne se trouvèrent point, & Dieu fit tomber une pluie de soufre & de feu qui réduisit en cendres & les hommes & les villes avec leurs territoires. Lot seul & ses deux filles échapèrent à cet embrasement. Ces mêmes anges qui avoient été les hôtes d'Abraham, & que le neveu avoit accueillis avec autant de zèle que son oncle, les prirent par la main, & les conduisirent dans une petite ville qu'ils épargnèrent en leur faveur. La femme de Lot, qui l'accompagnoit dans sa fuite, ayant regardé derrière elle, contre la défense qui lui en avoit été faite par les célestes envoyés, fut changée tout-à-coup en une statue de sel, qui tenoit de la nature de la pierre, & qu'on voyoit encore du temps des Apôtres.

Treize ans après la naissance d'Ismaël, Sara mit au monde cet enfant si long-temps promis, & si long-temps désiré; & par l'ordre du Seigneur, il reçut le nom d'Isaac. Il n'étoit pas encore sorti de l'âge tendre, qu'Agar & son fils furent chassés de la maison d'Abraham. Dieu le vouloit ainsi, parce qu'il ne falloit pas que le fils de l'esclave fût héritier avec le fils de la femme libre: image sensible de l'alliance Judaïque & de l'alliance Chrétienne, dont l'une ne fait que des esclaves qui n'ont point de part à l'héritage éternel, & l'autre engendre des enfans

libres héritiers de Dieu, & cohéritiers de Jesus-Christ.

Comblé des graces du Tout Puissant, chéri de sa nombreuse famille, respecté par ses alliés, recherché par les rois voisins, Abraham voyoit croître avec joie l'espérance de sa maison,&rien ne manquoit à sa félicité. Dieu choisit ce moment pour mettre la foi de son serviteur à une dernière, mais terrible épreuve: » Prenez Isaac, lui » dit le Seigneur, prenez ce fils unique qui vous est si » cher, & allez me l'offrir en holocauste sur une mon- » tagne que je vous montrerai. » A cet ordre, capable de révolter la nature, Abraham ne répond que par une prompte obéissance. Durant trois jours il dispose tout pour ce grand sacrifice. Il mène ce cher fils, chargé du bois nécessaire pour l'holocauste, sur la montagne que Dieu lui indique. Il dresse un autel; il y attache Isaac: le couteau est levé, cette tendre victime va être égorgée: » Arrêtez, Abraham, dit l'ange du Seigneur; c'est » assez: je connois maintenant votre foi. Parce que vous » avez obéi à ma voix, je vous bénirai; je multiplierai » votre race; elle triomphera de ses ennemis, & tous » les peuples de la terre seront bénis par celui qui sor- » tira de vous. »

Le Dieu d'Israël s'est souvenu de cette promesse: les descendans d'Abraham, c'est-à-dire, les imitateurs de sa foi, remportent la victoire sur l'ennemi du genre humain par la mort de Jesus-Christ; & c'est maintenant que nous pouvons le servir sans crainte, marchant en sa présence dans la sainteté & dans la justice tous les jours de notre vie.

Sara mourut peu de tems après, à l'âge de cent vingt-sept ans; &, pour l'ensevelir avec les honneurs que méritoit cette tendre épouse, Abraham acheta un sépulcre dans ce même pays, dont l'Eternel avoit promis de le rendre maître. Après s'être acquitté de ces pieux devoirs, le saint Patriarche songea à marier Isaac. Le fidèle Eliézer, son Intendant, est chargé d'aller en Mésopotamie, pour y choisir une femme digne d'être la compagne de ce cher fils, autant par sa naissance que par ses vertus. Rebecca, fille de Bathuel, & petite-fille de Nachor, frère d'Abraham, est celle que Dieu indique au serviteur du saint homme. Elle quitte sa famille; elle se rend auprès de son époux, qui trouve en elle de quoi se consoler de la perte de sa mère.

Après vingt ans de ſtérilité, Rebecca devint enceinte de deux jumeaux. Comme ils s'entrechoquoient dans ſon ſein, elle en fut effrayée, & elle alla conſulter le Seigneur. Il lui répondit que ſes deux enfans qu'elle avoit conçus ſeroient les chefs de deux peuples qui ſeroient diviſés l'un contre l'autre, & que l'aîné ſeroit aſſujetti au plus jeune. L'enfant qui vint au monde le premier, étoit roux & tout couvert de poil; on le nomma Eſaü; & le ſecond fut appelé Jacob, c'eſt-à-dire, ſupplantateur. Quand ils furent grands, Eſaü devint habile chaſſeur, & il étoit toujours dans les champs; mais Jacob, homme ſimple & paiſible, demeuroit toujours à la maiſon. Iſaac aimoit Eſaü, parce qu'il lui faiſoit manger de ſa chaſſe; & Rebecca aimoit Jacob.

Abraham eut la conſolation de voir les enfans de ſon cher Iſaac. Il avoit épouſé une autre femme, nommée Céthura, dont il avoit eu ſix fils; mais Iſaac fut l'unique héritier de tous ſes biens. Ce ſaint homme termina ſa carrière à l'âge de cent ſoixante & quinze ans; & ſes deux fils aînés, Iſaac & Iſmaël, l'inhumèrent auprès de Sara.

Dans des richeſſes immenſes, & dans une puiſſance qui ſurpaſſoit celle des rois, Iſaac conſerva les mœurs de ſon père. Comme lui, il mena toujours une vie ſimple & paſtorale, uniquement occupé de plaire à celui qui, par un choix tout gratuit, l'avoit préféré à ſes frères, pour être le chef de ſon peuple. Etant devenu vieux, ſes yeux s'affoiblirent de telle ſorte, qu'il ne pouvoit plus voir. Il ſe crut près de ſa fin; & voulant bénir ſes enfans, il dit à Eſaü: » Mon fils, prenez vos armes, & allez à la chaſſe. » Lorſque vous aurez pris quelque choſe, vous l'ap» prêterez comme vous ſavez que je l'aime, afin que » j'en mange, & que je vous béniſſe avant que de mou» rir. » Mais Eſaü, qui, quelque tems auparavant, avoit vendu ſon droit d'aîneſſe à Jacob pour un plat de lentilles, ſe vit privé de cette bénédiction par l'adreſſe myſtérieuſe de ſon frère. Rebecca apprêta un morceau de chevreau, revêtit ſon fils bien-aimé des habits d'Eſaü, & l'envoya à Iſaac. Le ſaint homme, trompé en apparence, mais exécutant en effet les conſeils du Très-Haut: » Mon » fils, dit-il à Jacob, qu'il prenoit pour Eſaü, que Dieu » vous donne une abondance de blé & de vin, de la roſée » du ciel, & de la graiſſe de la terre! Que les peuples

» vous soient assujettis ! soyez le Seigneur de vos frères, » & que les enfans de votre mère s'abaissent profondé- » ment devant vous !

Etoit-ce le fils d'Isaac que regardoient ces magnifiques paroles ? Oui sans doute, c'étoit ce véritable Jacob par qui nous fut donnée une éternelle abondance de blé & de vin, dans l'auguste sacrement de nos autels; par qui sont répandus pour nous les graces du ciel & les biens de la terre ; qui s'est soumis comme Rédempteur toutes les nations sur lesquelles il régnoit déjà comme Créateur, & devant qui tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre & dans les enfers.

Esaü, irrité contre son frère, formoit le projet de le perdre à la première occasion favorable; mais Jacob, par le conseil de sa mère, se soustrait à son courroux, & va chercher une retraite en Mésopotamie, chez Laban, son oncle, frère de Rebecca. Obligé de se reposer dans sa route, il s'endort ; &, durant son sommeil, il voit une échelle, qui d'un bout touchoit au ciel, & de l'autre à la terre : des Anges montoient & descendoient le long de cette échelle. Vision mystérieuse, par laquelle Dieu montroit quel soin il prend de ses serviteurs, qui sont, comme Jacob dans l'affliction & le délaissement : ses Anges, montent pour leur présenter leurs gémissemens & leurs prières; ils descendent pour leur apporter ses consolations & son secours. Jacob vit aussi le Seigneur appuyé sur le haut de l'échelle ; & le Seigneur lui dit : » Je suis le Dieu » d'Abraham & d'Isaac. Je vous donnerai cette terre où » vous dormez. Votre postérité sera nombreuse comme » la poussière de la terre, & toutes les nations du monde » seront bénies en vous, & dans celui qui sortira de vous. » Ayez confiance : je serai votre protecteur par-tout où » vous irez. » Saisi de frayeur, Jacob s'éveille : » Que » ce lieu est terrible ! s'écrie-t-il : c'est la maison de Dieu » & la porte du ciel ! » paroles qui depuis ont été appliquées à la sainteté de nos temples, que l'esprit de malice devroit lire dans nos cœurs lorsqu'il en approche pour les porter au mal.

Plein de confiance, Jacob arrive chez Laban, qui le reçoit avec bonté. Le fils d'Isaac s'engage à le servir durant sept ans, s'il veut lui donner pour épouse la plus jeune de ses filles, nommée Rachel. Laban y consent; mais,

quand le terme prescrit fut arrivé, il substitua Lia, sa fille aînée, que Jacob n'aimoit pas, à Rachel qu'il avoit méritée; & il fallut, pour l'obtenir, sept autres années de fatigues. Ce ne fut point tout: Laban, qui étoit avare, sçut engager Jacob à le servir encore, par l'espoir qu'il lui donnoit de partager avec lui ses troupeaux; & peut-être que le petit-fils d'Abraham auroit terminé ses jours dans cette espèce d'esclavage, s'il n'eût pris le parti de se retirer secrètement avec ses femmes, ses enfans, & les biens que l'avarice de Laban n'avoit pu lui ravir. Rachel, à l'insçu de son mari, avoit pris les idoles de son pere. Laban, vivement courroucé & de ce vol & de la fuite de son gendre, se met à le poursuivre; mais sur le point de l'atteindre, le Seigneur se montre à lui, & lui défend de faire aucun mal à Jacob. Il traita donc avec amitié & son gendre & ses filles; &, n'ayant point trouvé ses vains simulacres que Rachel avoit soigneusement cachés, il s'en retourna, après avoir resserré par une alliance particulière les nœuds qui l'attachoient à cette famille fugitive.

A peine Jacob étoit-il échappé à ce péril, que la crainte d'un nouveau danger vint troubler son ame. Il apprit qu'Esaü, son frère, instruit de son arrivée, accouroit au-devant de lui, à la tête de quatre cents hommes. Il résolut de le fléchir à force de présens & de soumission, il implora l'assistance du Seigneur, qui ne l'avoit point abandonné. Ses prières furent ferventes; l'Eternel les exauça. Tandis qu'il disposoit tout pour recevor son frère un homme se présente à lui, & lutte contre lui jusqu'au matin. En vain cet homme voulut abattre Jacob; le fils d'Isaac le saisit, & son adversaire lui touche le nerf de la cuisse, qui sécha aussi-tôt. Jacob vit bien que celui contre lequel il luttoit, étoit un Ange du Seigneur: il le conjura de le bénir; & l'Ange lui donna le nom d'Israël, c'est-à-dire, fort contre Dieu, en lui disant: » Si vous » avez été fort contre Dieu, combien le serez vous da- » vantage contre les hommes? » Esaü, touché de l'humilité de son frère, l'embrassa avec larmes, & se réconcilia avec lui: il vouloit même l'accompagner; mais Jacob, craignant le retour de sa haine, lui persuade de n'en rien faire.

Jacob eut douze fils, qui furent les pères des douze tribus

tribus du peuple Hébreu. *Lia* lui donna Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar & Zabulon; *Rachel*, l'épouse bien-aimée de Jacob, fut mère de Joseph, & mourut en donnant le jour à Benjamin; *Zelpha*, servante de Lia, enfanta Gad & Azer; enfin *Bala*, servante de Rachel, mit au monde Dan & Nephtali. Jacob avoit pris ces deux servantes pour femmes du second ordre, à la prière de ses deux épouses, suivant l'usage de ces tems reculés, où Dieu toléroit la pluralité des femmes, par indulgence pour la foiblesse des hommes, & pour la multiplication du genre-humain.

Vingt trois ans après le retour de Jacob, Isaac termina sa sainte carrière dans la cent quatre-vingtième année de sa vie, sans maladie, sans douleurs, par la seule nécessité de mourir; & son corps fut réuni à ceux d'Abraham & de Sara. La tristesse que Jacob ressentit, fut encore augmentée par d'autres chagrins domestiques que Dieu permettoit, tant pour éprouver sa foi, que pour récompenser ses vertus.

De tous les enfans d'Israël, Joseph étoit le plus aimé, soit parce que le serviteur de Dieu l'avoit eu dans sa vieillesse, soit parce qu'il étoit le fils aîné d'une épouse dont il chérissoit la mémoire, soit plutôt parce qu'il trouvoit dans ce jeune homme une innocence sans approche, & une sagesse toujours ennemie des vices, & soigneuse de les réprimer.

Le Seigneur, qui vouloit élever Joseph au comble de la gloire humaine, lui donna plusieurs songes qui lui présageoient sa grandeur. Il les raconta naïvement à ses frères: » Il me sembloit, leur dit-il, que je liois avec vous des » gerbes dans un champ, & que vos gerbes, étant au- » tour de la mienne, se prosternoient devant elle». Une autre fois, il leur dit encore: » J'ai vu durant mon som- » meil, le soleil & la lune, & onze étoiles qui m'ado- » roient». Ces songes de Joseph, & la préférence que Jacob lui donnoit en tout sur ses autres enfans, l'habitude où il étoit de révéler à son père toutes leurs fautes, par charité, & non pour leur nuire; tout cela les aigrit tellement contre lui, qu'ils résolurent de le perdre: ainsi, la jalousie devient cause pour la seconde fois d'un fratricide.

On le saisit: on alloit l'immoler; mais par le conseil de Ruben, qui ne vouloit point souiller ses mains du sang de

l'innocence, on le jette dans une vieille citerne. Ruben avoit formé le projet de ſauver Joſeph lorſque ſes frères ſe ſeroient retirés. Il les quitte; mais à ſon retour, quel fut ſon déſeſpoir, lorſqu'il ne trouva plus dans la citerne l'infortunée victime de leur rage? Ils l'avoient vendu à des marchands Iſmaélites qui alloient en Egypte; &, pour cacher leur crime, ils trempèrent la robe de Joſeph dans le ſang d'un chevreau, & l'envoyèrent à Jacob. Le ſaint vieillard, à la vue de cette robe, s'écria: » C'eſt » la robe de mon fils; une bête cruelle l'a dévoré: une » bête a dévoré Joſeph. Il déchira ſes habits; il ſe couvrit d'un cilice, il fut plongé dans la triſteſſe la plus amère. En vain ſes perfides enfans voulurent le conſoler. » Non, » non, leur dit-il, je pleurerai toujours, juſqu'à ce que » j'aille rejoindre mon fils au fond de la terre. »

Joſeph eſt vendu à Putiphar, un des premiers officiers du roi d'Egypte. Le Dieu de ſes pères l'accompagne dans ſa captivité. Né pour dominer par-tout où il eſt, ſon maître lui abandonne tout le ſoin de ſes biens, l'établit le chef de ſa maiſon. Mais, la vertu du jeune Hébreu lui attire de nouvelles diſgraces. La femme de Putiphar le ſollicite au crime: Joſeph rejette avec horreur ſes abominables ſéductions; &, ne pouvant l'éviter que par la fuite, il s'échappe; il lui laiſſe ſon manteau entre les mains. L'infame Egyptienne, irritée de ces mépris, ſe plaint à ſon époux, que Joſeph l'a voulu corrompre, & le trop crédule Putiphar le fait jeter dans les fers. Mais Dieu deſcend avec Joſeph dans ces noirs cachots, deſtinés à la ſcélérateſſe; il lui fait trouver grace devant le Gouverneur, qui lui confie l'autorité ſur tous les priſonniers.

De ce nombre, étoient le grand Echanſon & le grand Pannetier de la Couronne, qui tous deux eurent dans la même nuit un ſonge dont ils furent vivement troublés. Ils s'adreſſèrent à Joſeph, & le dernier lui dit: » Il me ſem- » bloit que je voyois un cep de vigne qui avoit trois bran- » ches, d'où ſortoient des boutons, enſuite des fleurs, & » enfin des raiſins mûrs, & qu'après avoir preſſé ces rai- » ſins dans la coupe de Pharaon, je donnois à boire à ce » prince. » Joſeph lui répondit que, dans trois jours, il ſeroit rétabli dans l'exercice de ſa charge; & il le pria de ſe ſouvenir de lui, lorſqu'il auroit regagné la faveur de ſon maître. Le grand Pannetier lui dit à ſon tour: » Je

» portois sur ma tête trois corbeilles, dont l'une étoit rem» plie de pâtisseries de toute espèce ; mais les oiseaux du » ciel venoient les manger. » Joseph lui répondit, que dans trois jours, Pharaon le feroit attacher à une croix, & que son corps seroit la pâture des oiseaux carnaciers. Tout cela arriva comme le fils de Jacob l'avoit prédit : le grand Pannetier fut mis à mort, & l'Echanson fut rétabli ; mais, lorsque celui-ci se vit en faveur, il ne pensa plus à Joseph.

Deux ans après, le roi d'Egypte vit en songe sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses, & sept épis secs & arides en dévorer sept beaux & bien remplis. Cette vision inquiéta le monarque; & tous les sages du royaume n'ayant pu l'interpréter, le grand échanson se ressouvint de Joseph, & en parla à Pharaon, qui le fit venir aussi-tôt. Le fils d'Israël dit au prince, qu'on alloit avoir dans le royaume sept années d'abondance qui seroient suivies de sept années d'une extrême stérilité, & il lui conseilla d'établir dans toute l'Egypte un homme sage & habile, pour prévenir les malheurs que la famine entraîneroit avec elle. » Où pourrions-nous trouver un homme » plus habile & plus sage que vous, s'écrie le monarque? » C'est donc vous que j'établis sus mes Etats : tous mes » sujets vous seront soumis; il n'y aura que moi au-des» sus de vous. » En même temps il lui donna son anneau, le fit monter sur son char, & fit crier par un Héraut, que tout le monde eût à fléchir le genou devant lui. Il changea aussi son nom, & lui en fit porter un qui signifioit *Sauveur du monde*. C'est ainsi que le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, se servit des humiliations mêmes de son serviteur, pour le rendre en quelque sorte le père & le maître de Pharaon.

Les disgraces de Jacob n'avoient point abattu son courage ; son élévation soudaine n'altéra pas sa vertu. Toujours sage, toujours fidèle à celui qui fait plier la résistance même des hommes à l'accomplissement de ses adorables desseins, & qui opère, par eux & malgré eux, tout ce qui lui plaît, il ne fit usage de sa grandeur que pour pardonner à ceux qui avoient profité de sa foiblesse pour le persécuter. Mais cette rare clémence, il la fit éclater sur-tout à l'égard de ses frères, qui avoient été contraints de venir en Egypte chercher des secours contre

les horreurs de la disette Après les avoir alarmés par une ruse innocente, dont l'objet étoit de découvrir s'ils n'avoient pas traité Benjamin comme ils l'avoient traité lui-même, il se fit connoître à eux, les combla de caresses & de présens, & les engagea de venir demeurer dans les Etats de Pharaon, pour se soustraire aux extrémités de cette longue & cruelle famine.

Les enfans d'Israël, étant arrivés dans le pays Chanaan, dirent à leur père: » Joseph est vivant, & il commande à toute l'Egypte » A cette nouvelle, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil: » Je n'ai plus » rien à souhaiter, s'écria-t-il, puisque Joseph vit encore; » j'irai, & je le verrai avant que de mourir.» Bientôt, en effet, il partit avec toute sa famille, composée de soixante-dix personnes, sans compter les femmes; & Dieu lui apparut dans la nuit: » Je suis le Dieu très puissant de » votre père, lui dit-il; ne craignez point: allez en Egypte; j'irai là avec vous, & je vous en ramènerai. »

Joseph courut au devant de son père, & , après l'avoir tendrement embrassé, le présenta à Pharaon, qui lui demanda quel âge il avoit: » Il y a cent trente ans que » je suis voyageur, répondit le saint homme, & ce » petit nombre d'années a été traversé de beaucoup de » maux». Joseph établit son père & toute sa famille dans le pays de Gessen, le plus fertile d'Egypte, & Jacob y vécut encore dix-sept ans.

Peu de tems avant de rendre au Créateur une ame pure & sainte, le vénérable Patriarche bénit les deux fils de Joseph, Manassès & Ephraïm, les adopta au nombre de ceux qui devoient être les chefs de son peuple, & donna au plus jeune la prééminence sur l'aîné. Ensuite, il fit assembler tous ses enfans, & leur prédit tout ce qui devoit arriver à chacun d'eux dans la suite des tems. Il dit à Juda, son quatrième fils, ces paroles célèbres: » Juda, vos frères vous loueront; votre main mettra vos ennemis sous » le joug; les enfans de votre père vous adoreront. Juda » est un jeune lion. Vous vous êtes levé, mon fils, pour » ravir la proie. En vous reposant, vous vous êtes couché comme un lion & une lionne: qui osera le réveiller? » Le sceptre ne sera point ôté à Juda, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, & c'est lui qui sera « l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne; il liera,

» ô mon fils ! son ânesse à la vigne. Il lavera sa robe dans
» le vin, & son manteau dans le sang des raisins.»

Grande & admirable prophétie, qui dévoiloit au genre humain ce Dieu dont les louanges remplissent le ciel & la terre; dont le bras puissant & terrible a soumis à son empire les ennemis les plus audacieux ; devant qui tout se prosterne, à qui tout rend les plus profonds hommages ; qui, semblable à un jeune lion plein de courage, s'est levé pour terrasser l'antique serpent, & lui arracher cette proie malheureuse qu'il devoroit depuis quatre mille ans. Maintenant qu'il repose dans le séjour de sa gloire, qui pourroit renverser son ouvrage? Le Paganisme ? il l'a réduit en poudre : l'hérésie? il l'a toujours confondue : la vaine philosophie? il a triomphé de ses sophismes. Cet envoyé de Dieu par excellence, ce Messie toujours annoncé & toujours attendu, est descendu sur la terre dans le tems où Juda, déchu de sa puissance temporelle, gémissoit sous le joug de l'étranger ; il a attaché par les liens de la foi à la vigne mystérieuse de son corps, le peuple des Gentils, qui étoit comme un animal indompté ; il y attachera le peuple Juif à la fin du monde, & il n'y aura plus alors qu'un seul troupeau & un pasteur unique ; il a lavé dans son sang précieux son enveloppe mortelle, & le corps mystique de son Eglise; il nous lave encore tous les jours par l'effusion de ce sang adorable dans le sacrifice de nos autels : c'est lui qui a été, qui est, & qui sera l'espérance des nations jusqu'à la consommation des siècles.

Jacob mourut paisiblement au milieu de sa famille; Joseph fit embaumer son corps, qui fut emporté par tous ses enfans au pays de Chanaan, suivant la prière que le saint homme leur avoit faite, & il fut mis dans la sépulture d'Abraham & d'Isaac. La mort de Jacob n'altéra point la tendresse de Joseph pour ses frères, il continua de les chérir comme un père, & ce grand homme termina une vie sainte & un ministère glorieux à l'âge de cent dix ans. Il fut pleuré de toute l'Egypte qu'il avoit sauvée & rendue heureuse, & de ses frères qui lui jurèrent de transporter ses cendres au pays de Chanaan, pour les inhumer dans le tombeau de leurs ancêtres.

Avec Joseph expire le bonheur des enfans d'Israël. Bientôt ils forment un grand peuple, & cette prodigieuse multiplication excite la jalousie des Egyptiens. Fidèles au

Dieu de leurs pères, & dans le centre même de l'idolâtrie la plus monstrueuse & la plus absurde, les Hébreux sont injustement haïs, & impitoyablement persécutés. Un roi, qui ne connoissoit ni Joseph, ni les grands services qu'il avoit rendus à l'Egypte, les accable de travaux, &, pour les exterminer plus sûrement, ordonne d'exposer sur le Nil tous les Israélites nouvellement nés. Mais le Tout-Puissant conserve Moyse, qu'il leur destinoit pour libérateur : la fille de Pharaon voit flotter sur les eaux du fleuve la corbeille où l'on avoit enfermé cet enfant ; elle la fait ouvrir ; &, charmée de la beauté de Moyse, elle le prend, & l'adopte pour son fils, l'élève comme les enfans du monarque son père, & le fait instruire dans toute la sagesse des Egyptiens.

A l'âge de quarante ans, Moyse, éclairé & soutenu par la foi, renonce à la qualité de fils de la fille de Pharaon, & préfère les souffrances & l'ignominie qu'il falloit subir avec son peuple, aux délices & aux honneurs que lui offroit la maison du Roi d'Egypte. Touché du malheur de ses frères, il se met en péril pour les soulager : il tue un Egyptien qui maltraitoit un Israélite. Il croit que par cette action les enfans de Jacob comprendroient que c'étoit par sa main que Dieu les mettroit en liberté; mais ceux-ci, loin de profiter de son zèle & de son courage, l'exposent à la fureur de Pharaon, qui forme le projet de le perdre. L'homme de Dieu prend la fuite, & va chercher un asyle en Arabie, dans la terre de Madiam, où sa vertu toujours secourable aux oppressés, lui fait mériter l'estime & la fille de Jéthro, prince & prêtre du pays.

L'illustre fugitif perdant l'espérance de sauver son peuple, ou plutôt épiant un tems plus favorable, avoit passé quarante ans à conduire les troupeaux de son beau-père, lorsqu'il apperçut dans le désert un buisson ardent, au milieu duquel il entendit la voix du Dieu de ses ancêtres, qui le renvoyoit en Egypte, pour briser le joug qui opprimoit les tristes Israélites. Moyse, à qui sa foi découvroit, sous le voile de leur esclavage, une autre servitude bien plus déplorable, que le Messie seul pouvoit détruire, refusa d'abord la commission dont l'Eternel le chargeoit : » Eh ! Seigneur, lui dit-il, envoyez plutôt celui » que vous devez envoyer.» Le tems n'en étoit pas en-

core venu ; & les ombres, dont Moyse étoit le ministre, devoient passer avant que la vérité ne se montrât.

Accompagné d'Aaron, son frère, Moyse paroît devant Pharaon, lui expose l'ordre de Dieu ; &, pour lui prouver sa mission, il change en serpent la baguette qu'il portoit. Mais les magiciens du monarque imitent ce prodige ; quoique leurs baguettes eussent été dévorées par celle de l'envoyé de Dieu, Pharaon refuse de se rendre, & livre son cœur à l'endurcissement le plus aveugle. Moyse étend sa baguette, & les eaux du Nil sont changées en sang. Les magiciens en font autant, & le saint Prophète n'est point écouté. Sept jours après, Moyse fit sortir du fleuve une prodigieuse multitude de grenouilles dont toute l'Egypte fut remplie. Les magiciens réussirent encore à contrefaire cette merveille ; & Pharaon, plus opiniâtre que jamais, ne feignit de se soumettre que pour être délivré de ce terrible fléau. Moyse frappa la poussière, & tout-à-coup des nuées de moucherons couvrirent toute l'Egypte. Pour cette fois, les magiciens s'avouèrent vaincus, & ils dirent au roi : » C'est le doigt de Dieu » qui agit ici.» Mais Pharaon n'en crut rien. A ces plaies redoutables succédèrent des plaies plus formidables encore : celle des grosses mouches qui remplirent tous les lieux excepté le pays habité par les Israélites ; la peste, qui fit mourir la plus grande partie des bestiaux des Egyptiens, sans toucher à ceux des enfans de Jacob ; les ulcères & les tumeurs qui se répandirent sur les hommes & sur les animaux ; la grêle mêlée de foudre & de tonnerre, qui frappa de mort les hommes & les bêtes qui se trouvèrent dans les champs, & qui rompit tous les arbres, les sauterelles qui rongèrent tout ce que la grêle avoit épargné ; les profondes ténèbres qui durèrent trois jours, & qui étoient si épaisses qu'on ne pouvoit s'entrevoir, tandis que le soleil luisoit pour les seuls Hébreux.

Toutes ces plaies ne firent qu'endurcir le cœur de Pharaon ; quand le mal le pressoit, il avoit recours à Moyse pour en être délivré ; & il promettoit alors tout ce qu'on vouloit. Le saint homme prioit ; le fléau cessoit ; & Pharaon aussi-tôt refusoit de tenir sa parole. Enfin, Dieu résolut de le frapper d'une manière plus sensible encore : mais, avant de faire tomber sur l'infidèle le dernier coup de sa vengeance, il commanda à son peuple de prendre

un agneau dans chaque famille, de le sacrifier vers le soir, de le faire rôtir, & de le manger la nuit, après avoir marqué de son sang la porte de chaque maison. Il voulut que ce souper & ce sacrifice fussent nommés la *Pâque*, c'est-à-dire, *victime du passage*, & que les Israélites les renouvelassent tous les ans en mémoire de leur délivrance. Durant cette même nuit, le Très-haut envoya un Ange, qui fit mourir tous les premiers-nés des Egyptiens, depuis le fils de Pharaon, jusqu'au fils de la plus vile esclave. Mais l'esprit céleste ne toucha point aux maisons marquées du sang de l'agneau. Le monarque infidèle ne put résister à cet épouventable châtiment; son opiniâtreté fut vaincue: » Retirez-vous promptement, dit-il à Moyse » & à son frère; emmenez avec vous tout votre peuple, » & allez sacrifier à votre Dieu. » Tous les Egyptiens les pressèrent aussi de partir; & avant même qu'il fût jour, ils les mirent hors de l'Egypte.

Les enfans d'Israël sortirent au nombre de près de six cent mille combattans, chargés de vases d'or & d'argent, d'habits précieux, de riches ornemens qu'ils avoient emprunté, par l'ordre de Dieu, aux sujets de Pharaon. Il n'y avoit pas un seul malade dans toutes les Tribus, & ils portèrent avec eux les os de Joseph, pour les déposer dans le tombeau d'Abraham, selon la promesse de leurs pères.

A peine les Hébreux sont-ils partis que Pharaon toujours endurci, se repent de la permission qu'il leur a donnée. Il se met à la tête d'une armée innombrable, & bientôt il atteint cette nation fugitive, sur les bords de la mer Rouge. Les enfans de Jacob se croyoient perdus. Moyse élève sa baguette; les eaux se séparent; le peuple de Dieu traverse la mer au milieu des flots. Pharaon veut les suivre; mais les flots se rapprochent: il est englouti avec tout son peuple, & ses dépouilles deviennent la proie des enfans d'Israël. C'est ainsi que s'opéra l'entière délivrance des Israélites, après plus de deux siècles d'esclavage, & quatre cent trente ans depuis la vocation d'Abraham.

C'est sous cette troisième époque qu'il faut placer l'histoire de Job. C'étoit un homme juste qui élevoit ses enfans dans la vertu, & offroit des sacrifices à l'Être suprême. Pour l'éprouver, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, & que ses enfans fussent écrasés sous

les ruines d'une maison où ils s'étoient rassemblés pour faire un festin innocent. Tous ces fléaux tombèrent dans le même moment sur le saint homme, & Job en reçut les tristes nouvelles avec une admirable patience, & sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna le visage contre terre, bénit la main qui le frappoit, & dit: » Le Seigneur » m'avoit tout donné ; le Seigneur m'a tout ôté; il n'est » arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit » béni ! »

Le démon, à qui le Tout-Puissant avoit permis de tenter son serviteur, ne put voir sans colère cette pieuse résignation ; il crut le vaincre en affligeant le saint Patriarche d'un ulcère épouventable qui lui couvroit tout le corps. Job se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, & à racler avec des morceaux de pots cassés le pus qui sortoit de ses plaies. L'esprit de malice ne lui laissa que sa femme pour augmenter sa douleur, & tendre un piége à sa constance. Elle vint insulter à sa piété, & traiter d'imbécillité son invincible patience ; mais son époux se contenta de lui répondre : » Vous avez parlé comme une femme in- » sensée : puisque nous avons reçu les biens de la main » de Dieu, pourquoi n'en recevrions - nous pas aussi les » maux ? »

Trois de ses amis vinrent le visiter, & furent pour Job des consolateurs importuns. Ne distinguant pas les disgraces que Dieu envoie à ses fidèles adorateurs pour les exercer & les éprouver, d'avec celles dont il punit les coupables, ils le soupçonnèrent de les avoir méritées. Le saint homme, convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu châtioit quelquefois les justes pour les perfectionner, ou pour quelqu'autre raison inconnue aux hommes. Enfin, le Seigneur prit sa défense ; il lui rendit autant d'enfans qu'il en avoit auparavant, une santé parfaite, & plus de biens & de richesses que le démon ne lui en avoit ôté.

Image frappante de l'Eglise sur la terre ! admirable leçon pour ses enfans ! Dieu semble les abandonner pour un tems à la fureur de l'ennemi ; il permet que l'esprit de malice les accable de maux; mais, après avoir exercé leur constance, après avoir éprouvé leur foi par les tribulations, le Tout-Puissant se réveille enfin, & des biens éternels les dédommagent de quelques souffrances momentanées.

Observations diverses sur la troisième époque de l'Histoire sacrée.

Mœurs des Patriarches.

Les Patriarches étoient parfaitement libres, & l'on peut regarder leur famille comme un petit Etat dont le père étoit souverain. Les richesses consistoient principalement en bestiaux : c'étoient des chèvres, des brebis, des chameaux, des bœufs & des ânes, ils n'avoient ni chevaux, ni porcs. Les esclaves leur étoient nécessaires ; aussi en avoient-ils un grand nombre ; mais ils servoient à les aider, & non pas à les dispenser de la fatigue ; ils connoissoient l'usage de l'or & de l'argent, puisqu'il est dit que ces métaux précieux abondoient chez Abraham. Enfin ils se servoient de parfums & l'on ne doit pas en être surpris, puisque le pays qu'ils habitoient en produit beaucoup.

Au milieu de cette opulence, ils étoient cependant très-laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure, suivant la commodité des pâturages. Ils pouvoient sans doute construire des villes, ainsi que les autres peuples ; mais ils préféroient la vie pastorale, comme la plus simple, comme la plus propre à détacher les hommes de la terre, & à leur faire envisager une patrie plus parfaite.

Leur principale occupation étoit

Application des Figures de l'ancien Testament à Jesus-Christ & à son Eglise.

MELCHISÉDECH.

Melchisédech, dont le nom signifie roi de justice, & qui régnoit sur Salem, c'est-à-dire, sur la ville de paix, étoit Prêtre du Très-Haut. On ne trouve ni son père, ni sa mère, ni sa généalogie, ni son prédécesseur, ni son successeur dans le sacerdoce ; il ne paroît que pour bénir Abraham, & pour offrir du pain & du vin à l'Eternel.

Le fils de Dieu, le véritable Roi de justice & de paix, caché de toute éternité dans le sein de son père, ne s'est rendu visible par son Incarnation, que pour sanctifier son Eglise représentée par Abraham, & pour offrir cet auguste sacrifice dont il nous a laissé la mémoire sous les symboles du pain & du vin, &, après avoir accompli son ministère en ce monde, il est remonté dans les cieux, où il exerce un sacerdoce éternel.

ISAAC.

Le fils d'Abraham, chargé du bois de son sacrifice, monte sur le Calvaire, accablé de ce pesant fardeau, reçoit d'un père tendre l'ordre de mourir, est étendu & attaché sur le bois où il doit être immolé ; &, docile jusqu'à la mort, il présente le sein au couteau fatal prêt à le frapper.

Le véritable Isaac, pour obéir au décret éternel d'un père qui l'aime

étoit le soin de leurs troupeaux ; & ils s'y livroient avec une constance infatigable. Ils ne craignoient pas de souffrir toutes les injures du tems, de supporter la chaleur du jour & le froid de la nuit, de se dérober même un sommeil nécessaire. Les femmes partageoient ces pénibles fonctions. Rébecca, épouse d'Isaac, Rachel, épouse de Jacob, alloient puiser l'eau dont les troupeaux avoient besoin; Sara, épouse d'Abraham, pétrissoit elle-même le pain de sa nombreuse maison : la noblesse & la beauté de ces femmes célèbres ne les rendoient point plus délicates.

Leur nourriture étoit frugale : on peut en juger par ce plat de lentilles que Jacob avoit préparé, & qui tenta si fort Esaü. Le repas qu'Abraham fit aux trois Anges qu'il avoit reçus comme des voyageurs, donne l'idée de leurs plus magnifiques festins; un veau rôti, du pain frais, mais cuit sous la cendre, du beurre, du lait. Ils connoissoient toutefois les ragoûts, & il paroît qu'ils mangeoient de tems en tems du gibier, par ce que l'Ecriture rapporte d'Isaac & d'Esaü.

Ils étoient sur-tout fort soigneux d'exercer l'hospitalité envers les voyageurs, & quelquefois leurs instances alloient jusqu'à l'importunité : il falloit se rendre à leurs invitations ; & alors toute la famille s'empressoit de témoigner son zèle pour recevoir honnêtement ces hôtes que l'on regardoit comme envoyés.

l'aime tendrement, porte lui-même sa croix, & monte sur le même Calvaire, chargé de ce pesant fardeau sous lequel il succombe. Victime paisible & volontaire, il se laisse attacher sur le bois qui va consommer son sacrifice, & il attend la mort comme un agneau qui se tait devant celui qui le tond.

Isaac & Jesus-Christ survivent à leur sacrifice ; mais le fils d'Abraham n'est immolé, & ne ressuscite qu'en figure, & le fils de Dieu donne sa vie, & la reprend réellement.

JACOB & ESAU.

Esaü vend son droit d'aînesse à Jacob, & ce dernier lui ravit une bénédiction que son père lui avoit réservée, mais dont il s'étoit rendu indigne.

Les Juifs, comme les aînés, avoient droit à la bénédiction promise à Abraham & aux autres Patriarches, mais ils ont vendu leur droit d'aînesse aux Gentils en rejettant Jesus-Christ, & les nations ont profité de leur aveuglement. Par un effet de la miséricorde toute gratuite de celui qui choisit, non à cause des œuvres, mais parce qu'il le veut, elles furent appelées à cette bénédiction à laquelle elles n'avoient d'elles mêmes aucun droit.

Isaac, cédant aux larmes d'Esaü, lui dit enfin : « Vous habiterez dans un pays fertile ; » mais vous serez assujetti à votre frère ; » & il termine cette prophétique promesse par ces paroles

Observations diverses, &c.

envoyés du Ciel. Le maître leur lavoit les pieds, donnoit ses ordres, choisissoit les mets & venoit servir lui-même les étrangers qu'il traitoit. Les femmes ne paroissoient point dans ces occasions, ou ne se montroient qu'avec un voile : tant la modestie étoit grande dans ces tems heureux !

Les plus longs voyages ne les étonnoient point ; & ils les entreprenoient seuls & sans secours. Jacob quitta la maison de son père pour aller chez Laban son oncle, n'emportant avec lui qu'un bâton ; & il y avoit près de deux cents lieues de chemin ; il se couchoit où la nuit le surprenoit, & il mettoit une pierre sous sa tête pour lui servir d'oreiller. Cet homme étoit pourtant le fils d'Isaac, & le petit-fils d'Abraham, avec qui les rois s'estimoient heureux de faire alliance.

Quels étoient les fruits d'un régime aussi mâle, & si peu conforme aux mœurs de ces siècles voluptueux & efféminés où nous végétons ? Une longue vie, exempte d'infirmités & qu'une simple [illegible] terminoit, parce [illegible] rien n'est durable sur la terre.

Des Magiciens de Pharaon.

On n'est pas obligé de croire sur sa parole celui qui se dit envoyé de Dieu : il faut qu'il prouve sa mission par des miracles opérés au nom de celui qui l'envoie ; & c'est pour cette raison que Dieu donne à Moyse le pouvoir d'en faire.

Mais

Application des Figures, &c.

paroles remarquables : « Cependant un tems viendra où vous vous délivrerez de son joug. »

La réprobation des Juifs ne durera pas toujours. Il viendra un tems de miséricorde, où ce peuple, se tournant enfin vers son unique Libérateur, sortira de ce déplorable esclavage dans lequel il vit aujourd'hui ; & il sera rétabli dans une heureuse liberté, par les bienfaits de ce Dieu dont il étoit l'héritage.

JOSEPH.

Joseph, fils bien-aimé de Jacob, envoyé par lui vers ses frères, en est persécuté, parce qu'il attaque leurs vices ; ils le vendent comme un vil esclave ; & par-là, il devient leur seigneur, leur sauveur, le sauveur des étrangers, & le sauveur du monde.

Jesus-Christ, fils bien-aimé de son Père est envoyé par lui dans le monde ; mais le monde le persécute parce qu'il prêche la vertu : il est vendu à ses ennemis par un disciple perfide : & par-là il devient le libérateur & l'espérance de tous les peuples de la terre.

Joseph injustement soupçonné, condamné sans être entendu, & sur la simple accusation d'une femme dissolue, est jetté dans un affreux cachot.

Jesus-Christ, réputé comme un scélérat, devenu, par sa vertu, le scandale de la Synagogue, condamné par un juge aveugle, sans être entendu, sur la seule clameur d'une nation perverse, est précipité dans

la

Mais il paroît le donner aussi aux magiciens de Pharaon. Pourquoi, & comment, dans ce cas, distinguer la vérité d'avec le mensonge, la réalité d'avec le prestige?

En permettant aux magiciens d'Egypte d'imiter les miracles de Moyse, Dieu vouloit punir un roi injuste & une nation criminelle qui avoient violé le droit des gens & les liens sacrés de l'hospitalité, en réduisant au plus affreux esclavage un peuple étranger, auquel l'Egypte devoit son salut & dont elle n'avoit aucun sujet de se plaindre. Ainsi, il étoit dans l'ordre de le justice divine, que ce prince, qui abusoit de sa patience en résistant volontairement à la lumière de la vérité, s'endurcît de plus en plus par l'éloignement de cette lumière céleste; & c'étoit à ces ténèbres pénales que convenoient naturellement les opérations des magiciens. De plus, il vouloit confondre l'idolâtrie monstrueuse des Egyptiens: « J'exercerai, » avoit il dit, mes jugemens » sur tous les Dieux de l'Egypte; » & en effet, la plupart des plaies dont il les frappe, semblent avoir une relation marquée avec les objets de leur culte. Ils adoroient le soleil sous le nom d'*Osiris*, le fleuve du Nil, les animaux, les plantes; Dieu leur dérobe la vue du soleil par des ténèbres épaisses; il change l'eau du Nil en sang; il couvre d'ulcères les bêtes & leurs adorateurs; il remplit tout le royaume d'animaux nuisibles; il

la nuit du tombeau.

Joseph innocent entre deux criminels, prédit le salut à l'un, & la mort à l'autre, sur les mêmes apparences.

Jesus-Christ, le juste des justes, mis en croix entre deux voleurs, sauve l'un, & laisse l'autre après les mêmes forfaits.

Joseph ne fait que prédire; Jesus-Christ exécute. Joseph demande à celui qui sera sauvé, qu'il se souvienne de lui, quand il sera venu en sa gloire; & celui que Jesus-Christ sauve, lui demande qu'il se souvienne de lui, quand il sera en son royaume.

Il falloit que Joseph fût esclave & prisonnier pour être monté sur un char de triomphe, & pour être appelé le père & le maître de l'Egypte.

Il falloit que le Christ souffrît & mourût pour être enlevé dans les Cieux, & pour être adoré comme Sauveur du genre-humain.

AGNEAU PASCAL.

L'Agneau pascal devoit être sans tache, âgé d'un an seulement; & les maisons marquées de son sang, ne furent point frappées par l'Ange exterminateur qui tua tous les premiers-nés de l'Egypte.

Jesus-Christ qui a été immolé comme notre Agneau pascal, est la pureté & la sainteté même; son sang a été répandu pour nous, & nous en avons reçu l'aspersion qui nous a sauvés de la mort.

Il

Observations diverses, &c.

Il détruit les plantes par la grêle & par les sauterelles : & c'est ainsi qu'il prouve à ces idolâtres, qu'il n'y a point d'autres dieux devant lui.

D'ailleurs, quelle différence entre les miracles de Moyse & les prestiges des magiciens ! l'un parle au nom du Dieu véritable, & son objet est de rompre les fers d'une nation injustement opprimée.

Les autres ne parlent qu'au nom de leurs vaines divinités, & leur but est de perpétuer l'excessive servitude d'un peuple innocent. Quand il s'agit de produire un seul des moucherons dont Moyse remplit l'Egypte, en excitant la poussière de la terre avec sa baguette, ils sont arrêtés tout à-coup : ils confessent leur foiblesse; ils avouent l'insuffisance de leur art : *Le doigt de Dieu est ici*, disent-ils de concert, au prince que jusqu'alors ils avoient voulu séduire.

Si ces magiciens eussent fait cesser tout-à-coup les fléaux qui naissoient à la voix de Moyse, il eût été plus difficile alors de discerner la vérité ; mais, bien loin de l'entreprendre, ils ne songent qu'à les multiplier ; que dis-je ? ils ne peuvent se garantir eux-mêmes des ulcères enflammés dont l'Eternel couvre tous les habitans de l'Egypte.

Application des Figures, &c.

Il falloit manger dans une même maison la chair de l'Agneau rôti au feu, sans en rien laisser, sans en emporter dehors, & sans briser aucun de ses os ; il falloit la manger avec des pains azymes, ou sans levain, & des laitues amères, ayant les reins ceints, des souliers aux pieds, & un bâton à la main.

Aucun des os de Jesus ne fut brisé; & nous mangeons sa chair dans une même maison, qui est l'Eglise Catholique ; nous la mangeons avec des pains azymes de la pureté & de la vérité, & les laitues amères de la mortification & de la pénitence, en habit & en posture de voyageurs, ne tenant plus au monde figuré par l'Egypte & ne soupirant qu'après les biens de la vraie terre promise.

Nul étranger ne pouvoit avoir part à l'Agneau, à moins qu'il ne fût circoncis.

Nul homme ne peut participer à la chair de Jesus-Christ, à moins qu'il ne soit régénéré dans les eaux du Baptême.

Il n'y eut d'épargnés que ceux qui mangèrent de l'Agneau ; la chair de cette victime les préserva de la mort, & son sang fut pour eux un gage salutaire.

Le corps & le sang de Jesus-Christ sont le gage de la vie éternelle & de la résurrection glorieuse.

ENTRETIEN X.

Tableau historique de la Religion, depuis la sortie d'Egypte, jusqu'à la construction du Temple de Jérusalem.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

TAndis que les Egyptiens & leur roi périssoient dans les flots, la maison de Jacob, témoin de ce prodige, bénissoit le Seigneur. Moyse célèbre cette victoire miraculeuse par un magnifique cantique; Marie sa sœur se met à la tête des femmes, & forme un concert d'actions de graces: une joie sainte & vive remplit tous les cœurs.

Précédés d'une nuée qui les protège contre les ardeurs du soleil durant le jour, & qui sert de flambeau pendant la nuit, les Israélites s'enfoncent dans un vaste & aride désert. On arrive à Mara, où l'on ne trouvoit que des eaux amères. Aussi-tôt le peuple oublie combien est fort & puissant le bras qui les conduit: il murmure, il crie; & Moyse, pour le calmer, rend ces eaux potables, en y jetant, par l'ordre de Dieu, un certain bois qui avoit la vertu de les adoucir.

On manque de viande & de pain; de nouvelles clameurs se font entendre; Moyse a recours à Dieu, & le Tout-Puissant manifeste sa gloire. Sur le soir, une multitude de cailles tombent tout-à-coup dans le camp; & le lendemain matin toute la terre se trouve couverte de cette manne céleste, avec laquelle le peuple d'Israël fut nourri durant ce long voyage.

On la recueilloit tous les matins, avant le lever du soleil; car dès que cet astre commençoit à darder ses rayons, elle se fondoit. La mesure que chacun en devoit prendre étoit marquée; & celui qui en ramassoit plus qu'il ne lui en falloit pour se nourrir, n'en avoit pas davantage que celui qui en avoit pris moins. Il n'étoit pas permis d'en garder pour le lendemain; & ceux qui contrevenoient à cette ordonnance, trouvoient leur manne corrompue. Mais, le sixième jour de la semaine on en recueilloit pour deux jours, parce que le lendemain, qui étoit le jour du Sabbat & du repos de Dieu, il n'en tomboit point. Le

peuple broyoit cet aliment ſous la meule, ou le piloit dans un mortier; enſuite il le mettoit cuire dans un pot, & en faiſoit des gâteaux ſupérieurs à tout ce que la pâtiſſerie peut inventer de plus exquis. Cette divine nourriture s'accommodoit même au goût de chaque Iſraélite, ſe changeoit en tout ce qu'il lui plaiſoit, & lui tenoit lieu de mets les plus variés & les plus excellens.

On campe à Raphidim, où l'on ne trouve point d'eau. Les Iſraélites toujours ingrats & toujours rebelles, s'emportent de nouveau contre Moyſe; & leur colère eſt ſi aveugle, qu'ils ſont ſur le point de lapider ce grand homme. Dieu lui commande de frapper le rocher d'Horeb avec cette baguette miraculeuſe qui avoit opéré tant de prodiges en Egypte; il obéit, & auſſi-tôt il ſort de cette pierre des torrens d'eau vive qui déſaltèrent les indociles Hébreux.

Les Iſraélites étoient encore à Raphidim, lorſque le roi des Amalécites, alarmé de leur approche, vient les attaquer avec des troupes nombreuſes. Joſué eſt mis à la tête des enfans de Jacob; il marche contre les infidèles, il les attaque, il les combat avec ardeur; tandis que Moyſe, accompagné d'Aaron & de Hur, étoit en prière ſur une montagne voiſine. Quand le ſaint homme tenoit les mains élevées vers le ciel, Iſraël étoit victorieux; mais, dès qu'il les baiſſoit un peu, Amalec avoit l'avantage. Aaron & Hur s'étant apperçus de ce prodige, le firent aſſeoir ſur une pierre, & lui ſoutinrent les mains des deux côtés, juſqu'à ce que Joſué eût entièrement défait les ennemis.

Au commencement du troiſième mois, après la ſortie d'Egypte, le peuple d'Iſraël arrive au mont Sinaï, où Dieu le fait ſéjourner pour lui donner ſa loi. Le Seigneur appelle Moyſe au ſommet de la montagne, & lui dit: » Voici ce que vous direz de ma part aux enfans de » Jacob. Vous avez vu de quelle manière je vous ai dé- » livrés de l'Egypte, & comment je vous ai pris pour » être à moi. Si donc vous écoutez ma voix, & ſi vous » gardez mon alliance, vous ſerez le ſeul de tous les peu- » ples que je poſſéderai comme mon bien propre; » vous ſerez mon royaume, & un royaume de ſacrifi- » cateurs: vous ſerez la nation ſainte.» Moyſe obéit, & les Iſraélites répondent d'une voix unanime. » Nous ſe-
» rons

» rons tout ce que le Seigneur a recommandé. »

Ainſi, ce peuple qui ne peut rien, peut tout. Dieu lui offre une alliance à laquelle il attache de grandes promeſſes, mais dont l'effet dépend d'une volonté fragile & portée au mal; & cette nation orgueilleuſe & aveugle, au lieu de reconnoître humblement ſon impuiſſance, & d'implorer le ſecours de Dieu, ſe lie par la promeſſe préſomptueuſe de remplir les conditions de l'alliance, avant même de les connoître.

On ſe purifie pendant deux jours; & le troiſième, qui étoit le cinquantième après Pâque, le haut de la montagne paroît tout en feu, & couvert d'un épais nuage, d'où ſortoient des éclairs & des tonnerres épouvantables. On entendoit auſſi un ſon de trompettes & un grand bruit; mais on ne voyoit perſonne. Alors une voix terrible fit entendre ces paroles: » Je ſuis le Seigneur ton
» Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, de la maiſon
» de ſervitude. »

1.° » Tu n'auras pas des Dieux étrangers devant moi.
» Tu ne feras point d'idoles, ni aucune figure de ce qui
» eſt au ciel, ſur la terre, ou dans les eaux, pour leur ren-
» dre le ſouverain culte; car je ſuis un Dieu puiſſant &
» jaloux, qui punis les péchés des pères ſur les enfans,
» juſqu'à la troiſième & juſqu'à la quatrième génération
» de ceux qui me haïſſent, & qui fais du bien dans la
» ſuite de mille générations à ceux qui m'aiment & qui
» gardent mes commandemens. »

» 2°. Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur
» ton Dieu; car Dieu ne laiſſera pas impuni celui qui
» prend en vain le nom du Seigneur ſon Dieu. »

» 3.° Souviens-toi de ſanctifier le jour du Sabbat. Tu
» travailleras pendant ſix jours; le ſeptième eſt le jour
» conſacré au Seigneur ton Dieu. En ce jour-là, tu ne
» feras aucun travail, ni toi, ni tes ſerviteurs, ni tes bê-
» tes, ni l'étranger qui demeure avec toi; car Dieu a
» fait le ciel & la terre en ſix jours, & il s'eſt repoſé le
» ſeptième: c'eſt pourquoi il l'a béni & ſanctifié. »

» 4.° Honore ton père & ta mère, afin que tu vives
» long-temps ſur la terre que le Seigneur ton Dieu te
» donnera. »

» 5.° Tu ne tueras point. 6.° Tu ne commettras point
» d'adultère. 7.° Tu ne déroberas point. 8.° Tu ne por-

» teras point de faux témoignage contre ton prochain.
» 9.° Tu ne désireras point la femme de ton prochain.
» 10.° Tu ne désireras point sa maison, son esclave, son
» bœuf, son âne, ni rien de ce qui est à lui. »

Voilà ce que l'on appelle le Décalogue, ou les dix Commandemens de Dieu. Ce n'étoit point une loi nouvelle, mais celle que l'Etre suprême a gravée dans le cœur de tous les hommes, puisque ces préceptes ne contiennent que les premiers principes du culte de Dieu & de la société humaine. Si l'Eternel voulut les renouveler alors, c'est que l'ignorance & les passions les avoient presque effacées du souvenir des mortels.

Cependant, les enfans d'Israël étoient plus effrayés que jamais ; & dans l'épouvante qui avoit saisi leurs cœurs, ils se tenoient éloignés du pied de la montagne. » Parlez-
» nous vous-même, dirent-ils à Moyse ; mais que le
» Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne
» mourions : écoutez tout ce que notre Dieu vous dira;
» vous nous le rapporterez ensuite, & quand nous l'au-
» rons appris, nous obéirons. »

Le Seigneur ayant entendu ces paroles, dit à son serviteur : » Allez, commandez à ce peuple de rentrer dans
» le camp ; pour vous, demeurez ici ; je vous ferai con-
» noître mes volontés, & vous les enseignerez à la maison
» de Jacob. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un
» *Prophète* semblable à vous : je lui mettrai mes paroles
» dans la bouche, & il leur dira tout ce que je lui com-
» manderai : si quelqu'un ne veut pas écouter ce que ce
» Prophète annoncera de ma part, j'en tirerai vengeance. »

Ce Prophète est Jesus-Christ, semblable à Moyse, parce qu'il est comme lui législateur, médiateur entre Dieu & les hommes, chef & libérateur de son peuple, quoique d'une manière infiniment plus excellente. C'est lui qui donne aux hommes, pour l'accomplissement de la loi de Dieu, ce cœur que Moyse ne pouvoit donner.

Dieu dicte à son ministre plusieurs autres loix, dont la plupart ne sont qu'une explication des dix Commandemens. Elles ont pour objet de régler les affaires temporelles, de prescrire la manière de juger les différends, & de punir les crimes. Il y joignit quelques préceptes pour les mœurs, & quelques cérémonies pour la Religion. Outre le Sabbat, il ordonna trois grandes fêtes où tous les

Iſraélites ſeroient obligés de ſe préſenter devant lui : la Pâque, où ils immoleroient un agneau, & mangeroient des pains ſans levain, en mémoire de leur ſortie d'Egypte ; la Pentecôte, c'eſt-à-dire, le cinquantième jour après la Pâque, qui étoit le jour où ils avoient reçu la loi, & où ils offriroient les prémices des fruits ; enfin la fête des Tabernacles, c'eſt-à-dire, des tentes, en mémoire du voyage dans le déſert.

Moyſe ayant écrit toutes ces loix par ordre de Dieu, les lut au peuple, avec les promeſſes que le Tout-Puiſſant faiſoit de le mettre en poſſeſſion de la terre de Chanaan, & de le combler de biens, s'il pratiquoit fidèlement ſes ſuprêmes ordonnances. Les Iſraélites le promirent ; & Moyſe prit du ſang des victimes qu'il avoit immolées, en jetta ſur le peuple, & dit : » C'eſt ici le ſang de l'alliance que Dieu a faite avec vous. » Ainſi fut renouvelée & confirmée ſolemnellement l'alliance que l'Eternel avoit contractée avec Abraham.

Le ſaint homme retourne ſur la montagne : il y demeure quarante jours en conférence avec Dieu, qui lui ordonne d'élever à l'Etre ſouverain le premier de tous les temples : car le Tabernacle, figure des temps futurs, & l'Arche d'alliance, image du Meſſie, & de ſon Egliſe, doivent être regardés comme les premiers monumens de la Religion véritable. Le Très-Haut s'y montroit préſent par ſes oracles, & ſa loi ſainte y étoit renfermée. Il exiſtoit un Autel ; il falloit un prêtre : *Aaron* eſt élevé au ſouverain pontificat, dignité unique, donnée à lui & à ſa poſtérité après lui, & ce fut encore alors pour la première fois, que le Sacerdoce devint, dans la Religion, un caractère diſtinctif, qu'on ne pouvoit s'arroger ſans être criminel. Dieu preſcrivit lui-même les cérémonies du ſacre d'Aaron & des prêtres ſes enfans; la forme de leurs habits myſtérieux ; les fonctions qu'ils avoient à remplir; celles des Lévites, ou enfans de Lévi, fils de Jacob, qui furent auſſi conſacrés d'une manière particulière au ſervice des autels, mais en qui ne réſidoit pas la plénitude du ſacerdoce.

Tandis que le Légiſlateur ſuprême découvroit à Moyſe ſes adorables volontés, les enfans de Jacob, voyant que leur chef ne revenoit pas, environnèrent en tumulte Aaron, &, de ce ton qui impoſe même aux plus réſolus la néceſſité d'obéir : Faites-nous des Dieux qui marchent de-

» vant nous, lui dirent-ils; car nous ne ſavons ce qu'eſt » devenu ce Moyſe qui nous a tirés de l'Egypte. » Aaron, frappé d'étonnement & de crainte, croit les dégoûter de ce projet ſacrilége, en leur ordonnant de ſe dépouiller de leurs bijoux les plus précieux: » apportez-moi les pen- » dans d'oreilles de vos femmes & de vos enfans, ré- » pond-il aux ſéditieux. » Ils s'empreſſent; en un inſtant la terre eſt couverte par l'or qu'ils prodiguent: le timide Aaron le jette en fonte, & il en forme un veau ſemblable aux idoles des Egyptiens. Ce n'eſt point tout: toujours foible & puſillanime, le frère de Moyſe dreſſe un autel devant ce riche ſimulacre: on offre des ſacrifices à l'idole; on mange les victimes immolées; on forme des chœurs de muſique; on ſaute, on danſe autour de l'immobile divinité.

Cependant l'Eternel voit cette joie impie & cette abominable ingratitude. Sa colère s'allume; ſa juſtice s'arme: il veut exterminer les coupables, & détruire un peuple indigne d'être à lui Moyſe ſe proſterne, & le conjure de pardonner à cette multitude qu'il a délivrée par tant de miracles. » Seigneur, leur dit-il, ne donnez point lieu » aux Egyptiens de dire que vous avez tiré adroitement » les enfans d'Iſraël de l'Egypte, pour les faire périr » dans ce déſert. Souvenez-vous d'Abraham, d'Iſaac & » de Jacob, vos ſerviteurs, auxquels vous avez juré de » multiplier leur poſtérité comme les étoiles du ciel, & » de l'établir dans la terre de Chanaan » Le Seigneur ſe laiſſe apaiſer; & Moyſe va retrouver ſon peuple, tenant à la main deux tables de pierre, que Dieu lui avoit données, & ſur leſquelles étoient gravés les préceptes du Décalogue.

Le ſaint homme approche; il aperçoit l'idole; il entend les chanſons; il voit les danſes déteſtables des enfans de Jacob: une indignation ſoudaine s'empare de ſon cœur; il briſe les tables de la loi au pied de la montagne; il prend le veau d'or, le réduit en poudre, & jette cette poudre dans l'eau, dont il fait boire à tout le peuple. Enſuite, après avoir chargé Aaron de reproches, il ſe place à la porte du camp, & dit: » Si quelqu'un eſt au Seigneur, » qu'il ſe joigne à moi. » Tous ceux de la Tribu de Lévi s'aſſemblent à l'inſtant: » Prenez chacun votre épée, leur » dit-il; paſſez & repaſſez au travers du camp, & tuez

»sans diſtinction tous ceux que vous rencontrerez.» Vingt-trois mille hommes expient par leur mort le crime de toute la nation; &, après ce carnage terrible, mais juſte, mais néceſſaire pour faire comprendre à ce peuple dur & rebelle, toute l'énormité de ſon crime, Moyſe dit aux Lévites : » Vous avez aujourd'hui conſacré vos mains au » Seigneur, & la bénédiction de Dieu ſera ſur vous. »

Après cette ſanglante exécution, le zélé ſerviteur du Très-Haut retourna ſur la montagne, & y demeura encore pendant quarante jours & quarante nuits ſans boire ni manger. Dieu grava pour la ſeconde fois les dix Commandemens ſur deux tables de pierre, & les donna à ſon Miniſtre, qui le ſupplia de nouveau d'oublier les iniquités de ſon peuple. L'Eternel l'exauça ; il laiſſa ſubſiſter cette nation indocile, & conſentit d'accomplir en ſa faveur la promeſſe qu'il avoit faite aux Patriarches de mettre leurs deſcendans en poſſeſſion du pays des Chananéens. Mais les Hébreux ne méritoient plus d'être traités comme des enfans : Dieu les mit ſous le joug comme des eſclaves. Il ajouta aux commandemens du Décalogue, de nouvelles ordonnances proportionnées au caractère de ce peuple. C'eſt ce qu'on appelle la *Loi cérémonielle*, pour la diſtinguer de la loi morale contenue dans le gouvernement civil. Cependant, pour ne rien confondre, il faut obſerver que les ordonnances de la loi cérémonielle ne ſont pas toutes de même caractère, ni étrangères au premier plan du Très-Haut.

Si l'Etre ſuprême ſe fût contenté d'ordonner qu'on lui rendit un culte extérieur de Religion, qu'on célébrât des fêtes en mémoire de ſes bienfaits, qu'on lui dreſſât des autels, & qu'on lui offrît des ſacrifices d'animaux; s'il ſe fût contenté de marquer certains lieux deſtinés à ces actes de Religion, & d'établir des Miniſtres pour les exercer au nom du peuple, il n'y auroit là rien de nouveau ni d'extraordinaire : la nature & les beſoins de l'homme le demandoient : les ſacrifices offerts au vrai Dieu, étoient auſſi anciens que le monde. Il convenoit qu'une nation ſingulièrement conſacrée au ſervice de Dieu, eût un culte réglé & uniforme, & des Miniſtres de Religion diſtingués du reſte du peuple. Le culte ſpirituel ne pouvoit être ſeul ; il demandoit d'être excité, ſoutenu, manifeſté par des

ſignes extérieurs ; & il étoit du bon ordre que ces ſignes ne fuſſent point abandonnés aux caprices des particuliers. Quand donc les Iſraélites auroient accompli fidèlement les conditions eſſentielles de l'alliance, il y auroit toujours eu parmi eux des cérémonies preſcrites par l'autorité divine, comme l'étoient, avant la publication de la loi, la fête de Pâque, & la conſécration des premiers nés, établie comme un hommage de reconnoiſſance, parce que les premiers nés des Hébreux avoient été épargnés en Egypte.

Mais ce qu'on appelle la loi cérémonielle ne ſe borne point là. Elle renferme un détail infini d'obſervances qui, paroiſſant tout-à-fait inutiles ou étrangères à la Religion, ſont incommodes, pénibles, accablantes par leur multitude, & par les rigoureux châtimens dont les violateurs ſont menacés. Ces obſervations même, non plus que le culte & les loix Judaïques, ne pouvoient opérer une juſtice véritable & intérieure ; tout leur mérite étoit de figurer les myſtères du Rédempteur futur, les graces ineffables, qu'il devoit répandre ſur ſes adorateurs, & le culte en eſprit & en vérité qu'il viendroit établir.

Moyſe deſcend de la montagne. Son viſage, ſans qu'il le ſçût, étoit tout rayonnant de lumière, on n'oſoit l'approcher ; il fallut qu'il mit un voile pour tempérer ce céleſte éclat, dont le Seigneur avoit décoré ſon front.

On travaille à l'Arche d'alliance & au Tabernacle, c'eſt-à-dire, à la tente qui devoit renfermer ce divin monument. Le peuple porte à l'envi ce qu'il a de plus précieux pour le conſacrer au Très-Haut ; & les offrandes ſont ſi abondantes, qu'il faut mettre des bornes au zèle de la multitude, en défendant de rien donner davantage. Les ouvriers les plus habiles, choiſis par Dieu même & remplis de ſon eſprit, ſe hâtent d'achever ces ſaints ouvrages, & bientôt toutes les ordonnances que le Légiſlateur divin avoit preſcrites par rapport à ſon culte, au ſacre des prêtres, à la forme de leurs habits, ſont exécutées avec une religieuſe exactitude.

Alors le Seigneur renouvela les préceptes qu'il avoit tant de fois donnés à ſon peuple, & dont voici les principaux.

» Je ſuis le Seigneur votre Dieu, gardez mes loix &

» mes ordonnances. Quiconque les gardera y trouvera
» la vie.

» Soyez ſaints, parce que je ſuis ſaint, moi qui ſuis le
» Seigneur votre Dieu.

» Vous ne mentirez point. Vous ne calomnierez point
» votre prochain, & vous ne l'opprimerez point par vio-
» lence. Le prix du travail du mercenaire ne demeurera
» point chez vous juſqu'au lendemain matin.

» Vous ne maltraiterez point & vous n'opprimerez
» point l'étranger, parce que vous avez été vous-mêmes
» étrangers dans l'Egypte.

» Vous ne ferez aucun tort à la veuve & à l'orphelin;
» ſi vous leur faites tort en quelque choſe, ils crieront
» vers moi, & j'écouterai leurs cris: ma fureur s'allu-
» mera contre vous; je vous ferai périr par l'épée, &
» vos femmes deviendront veuves, & vos enfans de-
» viendront orphelins.

» Si vous prêtez votre argent à celui qui eſt dans le be-
» ſoin, vous ne le preſſerez point par des exactions rigou-
» reuſes, & vous ne tirerez de lui aucune uſure.

» Si votre prochain vous a donné ſon habit pour gage,
» vous le lui rendrez avant le coucher du ſoleil; car il lui
» ſert à ſe couvrir; & il n'en a point d'autre pour mettre
» ſur lui quand il dort. S'il crie vers moi, je l'exaucerai,
» parce que je ſuis bon & compatiſſant.

» Vous ne parlerez point mal de celui qui eſt ſourd,
» & vous ne mettrez rien devant l'aveugle, qui puiſſe
» le faire tomber; mais vous craindrez le Seigneur votre
» Dieu.

» Vous ne ſuivrez point la multitude pour faire le mal;
» & dans le jugement vous n'acquieſcerez point à l'avis
» du grand nombre, pour vous détourner de la vérité &
» de la juſtice.

» Vous ne vous laiſſerez point aller aux mouvemens
» de la compaſſion, en jugeant le procès du pauvre;
» mais auſſi vous ne le condamnerez point injuſtement
» parce qu'il eſt pauvre.

» Vous ne ferez point mourir l'innocent; car je déteſte
» celui qui commet l'injuſtice.

» Vous ne recevrez point de préſent; car les préſens
» aveuglent les plus éclairés, & corrompent les juge-
» mens des plus juſtes.

» Ne ſoyez parmi votre peuple, ni un calomniateur
» public, ni un médiſant ſecret.
» Vous n'aurez point de haine dans le cœur contre
» votre frère: mais vous lui ferez connoître ſa faute, de
» peur que vous ne vous rendiez coupable à ſon ſujet.
» N'uſez point de vengeance, & ne conſervez point
» le ſouvenir des injures.
» Si vous rencontrez le bœuf ou l'âne de votre ennemi,
» lorſqu'il eſt égaré, vous le lui ramenerez.
» Si vous voyez l'âne de celui qui vous hait, tombé
» ſous ſa charge, vous ne paſſerez point outre; mais
» vous l'aiderez à le relever.
» Vous aimerez votre prochain comme vous-même;
» je vous l'ordonne, moi qui ſuis le Seigneur.
» Lorſque vous moiſſonnerez vos grains, vous ne couperez
» point ce qui eſt ſur les bords & aux extrémités de
» votre champ, & vous ne ramaſſerez point les épis qui
» ſeront reſtés; vous ne cueillerez point non plus dans
» votre vigne, les grappes qu'on aura laiſſées; & vous ne
» ramaſſerez pas les grains qui ſeront tombés, mais vous
» les laiſſerez prendre aux pauvres & aux étrangers.
» Levez-vous par reſpect devant celui qui a les cheveux
» blancs, & honorez la perſonne du vieillard.
» Vous ne parlerez point mal des magiſtrats & des juges
» & vous ne maudirez point le chef de votre peuple.
» Si vous obſervez mes commandemens, je vous donnerai
» des pluies propres à chaque ſaiſon: la terre produira
» toutes ſortes de grains, & les arbres ſeront chargés
» de fruits. Vous mangerez votre pain, vous ſerez
» raſſaſiés, & vous habiterez dans votre pays ſans aucune
» crainte. Vous pourſuivrez vos ennemis, & ils tomberont
» en foule devant vous. Je vous regarderai d'un œil
» favorable; j'établirai ma demeure au milieu de vous;
» je ſerai votre Dieu, & vous ſerez mon peuple.
» Mais ſi vous ne m'écoutez point, ſi vous mépriſez
» mes ordonnances, voici la manière dont je vous traiterai.
» Je vous punirai par l'indigence: vous ſemerez vos
» grains, & vos ennemis les dévoreront. J'arrêterai ſur
» vous l'œil de ma colère: vous tomberez devant vos
» ennemis, & vous leur ſerez aſſujétis. Si, après cela,
» vous ne m'obéiſſez point, je vous châtierai encore ſept
» fois davantage, & je briſerai votre dureté & votre or-

» gueil : la famine, la guerre, la mortalité, vous moiſſon-
» neront. Si vous vous roidiſſez contre moi, je me r idirai
» auſſi contre vous : j'oppoſerai ma fureur à la vôtre, &
» je vous accablerai de nouveaux malheurs, au point que
» vous ſerez réduits à manger la chair de vos enfans. Je
» changerai vos villes en ſolitudes ; je rendrai déſerts vos
» lieux ſaints ; je ne recevrai plus l'odeur agréable de vo-
» tre encens & de vos ſacrifices ; je ravagerai votre pays ;
» je vous diſperſerai parmi les nations ; vous périrez
» au milieu d'elles, & vous mourrez dans un pays enne-
» mi. Ceux d'entre vous qui ſurvivront aux autres, ſeront
» accablés d'affiictions, juſqu'à ce qu'ils confeſſent leurs
» iniquités, juſqu'à ce que leur cœur incirconcis s'humi-
» lie, juſqu'à ce qu'ils me demandent pardon de leurs
» impiétés. Alors, je me ſouviendrai de l'alliance que
» j'ai faite avec Abraham, Iſaac & Jacob : car je ne les
» abandonnerai point ſans retour, & je ne les rejetterai
» point juſqu'à les laiſſer périr entièrement, & à rendre
» vaine l'alliance que j'ai contractée avec eux. »

Telles furent les ordonnances que Dieu donna aux enfans d'Iſraël, par le miniſtère de Moyſe, ſur la montagne de Sinaï. On vit bientôt après une preuve ſenſible de la ſévérité avec laquelle l'Eternel puniſſoit la tranſgreſſion de ſes loix. Le feu devoit brûler continuellement ſur l'autel des holocauſtes ; & les ſacrificateurs étoient obligés de l'entretenir, en y mettant du bois ſoir & matin. Nabad & Abin, fils aînés d'Aaron, y mirent un feu étranger & profane. Dieu, pour les punir, lança ſur eux des flammes qui les dévorèrent au-dedans, ſans toucher au-dehors de leurs corps, ni à leurs habits ; & ils moururent devant le Seigneur.

Un Iſraélite, dans un démêlé, blaſphêma le nom de Dieu : on l'emmena hors du camp, & il fut lapidé par tout le peuple. Un jour du Sabbat, on trouva un homme qui ramaſſoit du bois : on l'arrêta ; & il fut auſſi lapidé hors du camp par tous les enfans de Jacob, ſes frères.

Grande & terrible inſtruction pour les Chrétiens ! Celui qui viole la loi de Moyſe eſt condamné à mort ſans miſéricorde. Quels ſupplices mérite donc celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu, qui traite comme une choſe vile & profane le ſang de l'alliance par lequel il a été ſanctifié, & qui fait outrage à l'eſprit de la grace ? Dieu pu-

nit de mort ſur le champ une action qui paroît à nos foibles lumières ou innocente, ou excuſable, uniquement parce qu'elle eſt faite le jour du Sabbat : comment donc punira-t-il dans les Chrétiens la profanation ouverte du ſaint jour du Dimanche ?

Moyſe, fatigué des murmures du peuple, que la longueur du voyage & le ſouvenir des mets de l'Egypte portoient à la rebellion, conjure le Seigneur de le décharger du ſoin de conduire cette multitude ſéditieuſe & indocile, & Dieu lui donne pour l'aider ſoixante & dix hommes qu'il remplit de ſon eſprit. Enſuite, il fait tomber de nouveau une prodigieuſe quantité de cailles : les Hébreux ſe jettent avec avidité ſur ces oiſeaux ; ils en amaſſent pour pluſieurs jours ; ils en mangent ; mais lorſqu'ils avoient encore la chair de ces animaux entre les dents, la fureur du Seigneur s'alluma contre eux, & les frappa d'une très-grande plaie. Pluſieurs expirèrent ; & ce lieu fut appelé les *ſépulcres de la concupiſcence*, parce qu'on y enterra ceux qui avoient été frappés de mort, en punition de leur coupable convoitiſe.

Aaron & Marie, jaloux de la grande autorité de Moyſe leur frère, oſent s'élever contre lui : » Quoi donc ! di-
» ſent-ils à la femme du ſaint homme, Moyſe eſt-il le ſeul
» à qui le Seigneur ait parlé ? Ne s'eſt-il pas communiqué
» à nous comme à lui ? » Moyſe, qui étoit le plus doux des mortels, ſouffrit en paix ces diſcours ; mais Dieu ſe chargea de le venger. Marie fut toute couverte de lèpre, & elle demeura durant ſept jours hors du camp, ſéparée de tous les autres Iſraélites.

On s'avance vers les frontières de la Terre promiſe. Douze eſpions ſont envoyés pour reconnoître ce beau pays : de leur nombre étoient Joſué & Caleb. Après quarante jours d'abſence, ils reviennent avec des fruits, parmi leſquels on remarquoit ſur-tout une branche de vigne ſi chargée de raiſins, qu'elle étoit portée par deux hommes ſur un levier. Vous croyez que les enfans de Jacob vont ſe hâter de conquérir cette contrée délicieuſe : dix des eſpions exagèrent la force des habitans du pays, la hauteur des murailles de leurs villes, & tout-à-coup la terreur ſaiſit leur ame : ils ſe révoltent ; ils regrettent le ſéjour de l'Egypte ; ils aiment mieux périr dans les vaſtes déſerts où ils voyageoient depuis deux ans ; en vain

Moyse essaye de les calmer; en vain Caleb & Josué s'efforcent de rappeler leur courage: bien loin de les entendre, les séditieux veulent les lapider. Aussitôt la gloire du Seigneur se montre: il alloit les anéantir; Moyse appaise sa juste fureur: il consent à les laisser subsister; mais il jure qu'aucun de ces rebelles n'entrera dans la terre de Chanaan. » Vous serez traités, leur dit le Très-Haut, » comme vous avez désiré de l'être; vous tous qui êtes » sortis de l'Egypte à l'âge de vingt ans & au-dessus, » vous mourrez dans ce désert; je n'excepte que Caleb » & Josué, qui, étant pleins d'un autre esprit, me sont » demeurés fidèles. » C'est ainsi que cette nation perverse fut condamnée à errer durant quarante ans dans les tristes solitudes où Moyse l'avoit conduite, sans autre espoir que la mort pour terme de son exil.

Des châtimens aussi visibles devoient, ce semble, étouffer pour toujours les murmures & les révoltes; jamais, au contraire, ils ne furent plus audacieux ni plus fréquens. Coré, Dathan & Abiron se soulèvent contre Moyse & Aaron, & engagent dans leur parti deux cent cinquante hommes des plus distingués parmi le peuple. Coré, qui étoit de la tribu de Lévi, prétendoit au souverain pontificat; Dathan & Abiron, qui descendoient de l'aîné des enfans de Jacob, vouloient devenir les chefs de la nation. Pour prouver sa mission & l'élection de son frère, Moyse engage les séditieux à se transporter au Tabernacle. Dathan & Abiron le refusent: la terre s'entrouvre, & les engloutit tout vivans avec leurs tentes & tout ce qui leur appartient. Coré, qui s'étoit rendu devant l'Arche avec des encensoirs & des parfums, est dévoré par des flammes soudaines, ainsi que les deux cent cinquante hommes qui accompagnoient ce rebelle.

Le peuple est saisi de frayeur; il prend la fuite, & le lendemain il excite un nouveau tumulte. Moyse & Aaron se réfugient dans le Tabernacle. Dieu les environne & les protège; il frappe les mutins d'une plaie qui les auroit fait périr tous en un moment, si le souverain pontife ne se fût jetté, l'encensoir à la main, au milieu des morts & des mourans; & n'eût écarté, par ses prières, ce redoutable fléau, dont quatorze mille sept cents hommes étoient déjà les victimes.

Le Seigneur voulut ensuite confirmer par un nouveau

miracle le choix qu'il avoit fait d'Aaron. Les douze chefs des douze tribus prirent chacun une verge ou baguette, sur laquelle leur nom étoit écrit. Moyse grava celui de son frère sur la baguette de la Tribu de Lévi. Ces douze baguettes furent portées dans le Tabernacle, & le lendemain on trouva que celle de Lévi, sur laquelle étoit le nom d'Aaron, avoit poussé des fleurs & des feuilles, & qu'elle portoit des amandes toutes formées. Ce miraculeux rameau fut conservé dans l'Arche d'alliance, pour servir de monument en faveur d'Aaron & de sa postérité.

Telle est la conduite du Très-Haut à l'égard de son peuple, pendant les quarante années qu'il le fit séjourner dans le désert. Sur la fin de ce long voyage, les enfans de Jacob manquèrent d'eau, & Moyse renouvela le prodige de la prière d'Horeb : il fit sortir d'un autre rocher des sources abondantes d'une eau salutaire ; mais, par un léger mouvement de défiance, il frappa deux fois le rocher ; & Dieu, pour punir cette faute de surprise, & de la nature de celles qui échappent aux plus justes, le condamna à mourir sans entrer dans le beau pays de Chanaan ; seulement, il lui laissa la satisfaction de conduire son peuple jusqu'aux frontières de cette riche contrée, & d'en préparer la conquête.

Afin de remplir cette dernière fonction de son ministère, Moyse, après avoir inhumé Aaron qui venoit d'expirer à l'âge de cent vingt-trois ans, & élevé à la souveraine sacrificature Eléazar, fils aîné du pontife défunt, demande au roi des Iduméens, descendans d'Esaü, la permission de passer par ses terres, avec promesse de n'y commettre aucun désordre, & de payer jusqu'aux moindres objets. Le monarque le refuse, & lève même des troupes pour attaquer Israël. Les enfans de Jacob l'évitent, & prennent un grand détour pour arriver à la Terre promise. Ce surcroît de fatigue les désespère : ils recommencent leurs anciens murmures ; ils se plaignent tout-à-la-fois, & de la manne qui les dégoûte, & d'un voyage qui semble devoir être éternel. Ils se représentent encore les délices de l'Egypte, & dans l'excès de leur douleur : » Pourquoi, s'écrient-ils, nous avoir conduits » dans ces affreuses solitudes, afin de nous y faire pé- » rir ? Tout nous manque ; nous n'avons qu'une chétive

» nourriture qui nous soulève le cœur » Dieu change ces clameurs séditieuses en des cris de pénitence ; il dechaîne contre les coupables des serpens qui les tuent par leurs morsures brûlantes comme le feu ; & ils n'échappent à cette mort cruelle, qu'en regardant un serpent d'airain, que Moyse élève au haut d'une pique, par l'ordre du Seigneur.

On arrive sur les confins du pays des Amorrhéens, & l'on demande passage à Séhon, leur roi. Ce prince, pour toute réponse, se met à la tête d'une armée ; il est vaincu ; & les Israélites, maîtres de ses Etats, passent au fil de l'épée tous les sujets de ce monarque. Og, roi de Basan, a le même sort avec tout son peuple. Bala, roi des Moabites, voulant être sûr de triompher avant de combattre, engagea Balaam, devin fameux qui demeuroit dans le voisinage de son royaume, à maudire les enfans de Jacob. Trois fois Balaam veut satisfaire le prince infidèle, & trois fois le Seigneur qui conduit sa langue malgré lui, lui fait proférer les bénédictions les plus magnifiques ; il dit entr'autres choses : » Une » étoile sortira de Jacob ; un rejetton s'élèvera d'Israël ; » il sortira de Jacob un dominateur : » paroles qui annonçoient clairement la naissance du Messie, fils de Jacob selon la chair, & dominateur souverain de tout ce qui existe. Ainsi, malgré l'aveuglement profond des nations idolâtres, Dieu leur rappeloit encore l'ineffable promesse d'un libérateur à venir.

Balaam, en quittant le Roi de Moab, lui avoit conseillé d'envoyer des filles Moabites, Madianites dans le camp d'Israël, pour faire tomber ce peuple dans le péché, & l'engager dans l'idolâtrie. Bala le fit ; une foule d'Hébreux se laissa corrompre, & offrit de l'encens aux idoles. Cette prévarication abominable fut expiée par la mort de vingt-quatre mille hommes, & par la conquête du pays de Madian, dont tous les habitans furent égorgés, sans excepter Balaam.

Après cette expédition, Moyse, averti que sa longue & pénible carrière alloit être terminée, fait assembler toutes les tribus, déclare Josué pour son successeur dans le gouvernement, & donne de grandes instructions aux enfans d'Israël. Il leur fait renouveler l'alliance qu'ils avoient contractée avec Dieu au sortir de l'Egypte ; il

leur en rappelle les conditions, leur promet toutes fortes de profpérités s'ils font fidèles à les remplir, & leur annonce les plus terribles châtimens, fi jamais ils font affez ingrats pour les violer; enfuite il les bénit, & monte fur le fommet de la montagne Nébo, d'où le Seigneur lui fait voir la terre de Chanaan, & lui dit: » Voilà le » pays que j'ai promis avec ferment à Abraham, à Ifaac » & à Jacob: regardez-le; mais vous n'y entrerez pas. » Alors Moyfe rendit le dernier foupir; nous prouvant par cette exclufion fi étonnante, que fa loi ne mène rien à la perfection, & que, fans pouvoir nous donner l'accompliffement des promeffes, elle nous les montre feulement de loin, ou nous conduit tout au plus à la porte de notre héritage.

Après la mort de l'homme de Dieu, on voit fe multiplier les merveilles en faveur du peuple choifi. Docile à la voix de Jofué, comme la mer Rouge l'avoit été à celle de Moyfe, le Jourdain écarte fes eaux, & préfente un paffage aux enfans d'Ifraël. Tout fuit, tout fe foumet à l'approche du général Hébreu, & l'on s'apperçoit fans peine que la terre de Chanaan appartient à ces nouveaux venus: on diroit que ce font des maîtres qui rentrent en poffeffion du bien que des efclaves leur avoient enlevé. Les remparts de Jéricho tombent miraculeufement au fon de leurs trompettes; une embufcade leur ouvre les portes de Haï; le foleil fufpend fon cours pour éclairer leurs victoires, & l'on reconnoît à chaque inftant la main puiffante qui les conduit.

Après une guerre de fix ans, prefque toute la Terre promife reconnoît les loix des enfans de Jacob, qui la partagent entr'eux, du confentement de Jofué. Ainfi ce nouvel Etat fut divifé en douze provinces, fuivant le nombre des tribus. Celle de Lévi feule n'entra point dans le partage, parce que Dieu voulut que les Lévites fuffent répandus dans toutes les autres, fans doute afin que, par leur exemple & par leurs difcours, ils puffent porter leurs frères au fervice du Très-Haut, & conferver parmi eux, avec la mémoire de fes bienfaits, la Religion véritable.

A peine la nation fainte fe fut-elle inftallée dans le pays promis à fes ancêtres, que Jofué mourut, comblé de vertus & d'années. *Caleb* & les anciens gouvernèrent après

lui ; mais la ſageſſe de leur adminiſtration, non plus que leurs exemples, ne purent arrêter les déſordres où ſe précipitèrent alors les Iſraélites. Ils oublièrent les bienfaits du Seigneur ; ils s'allièrent aux peuples voiſins, & partagèrent leur idolâtrie, en adorant la vie de ſes ſerviteurs, qui conduiſoient ſon peuple perfide ; mais, après leur mort, l'Eternel livra les coupables au joug de Chuzan, roi de Méſopotamie, qui les accabla, pendant huit ans, ſous le poids du plus triſte eſclavage.

Dieu ne punit les pécheurs, que pour les rappeler à la pénitence. Iſraël ſe repentit enfin de ſes crimes, & Dieu, touché de ſes larmes, ſuſcite *Othoniel*, proche parent & gendre de Caleb. Le nouveau chef briſe les fers qui enchaînoient ſes compatriotes, & les gouverne durant quarante ans.

Ce juge vénérable par ſes vertus & par ſes exploits, autant que par ſon âge, retint ſon peuple dans le culte du Dieu d'Abraham ; mais, auſſitôt qu'il eut rendu l'eſprit, on vit les enfans de Jacob retourner à leurs iniquités. *Eglon*, roi des Moabites, les en fit repentir par une ſervitude de dix-huit ans ; il fallut de nouvelles larmes pour expier les nouveaux crimes. Le Seigneur leur envoya pour libérateur *Aod*, douzième juge, qui adminiſtra la république des Juifs pendant quatre-vingts ans. De ſon tems, un Iſraélite nommé Samga, pouſſé par l'eſprit de Dieu, tua ſix cents Philiſtins avec un ſoc de charrue, & ce vaillant homme fut regardé comme le défenſeur de ſon peuple.

La mort d'Aod eſt auſſi funeſte aux Hébreux que l'avoit été celle d'Othoniel. Ils retombent dans les mêmes crimes que le Seigneur avoit déjà deux fois ſi ſévèrement punis: Jabin, roi de Chanaan, les aſſujettit ; & ce n'eſt qu'après vingt ans d'une nouvelle captivité qu'Iſraël a recours à la clémence du Dieu de ſes pères. Alors le Seigneur ſe laiſſa toucher ; la prophéteſſe *Débora* qui jugeoit le plus, & *Barac*, troiſième juge, défont Siſara, général du Roi Chananéen.

Une quatrième chute attire, quarante ans après, une quatrième ſervitude, dont *Gédéon* miraculeuſement choiſi pour être le libérateur de ſes frères humiliés, les délivre avec trois cents hommes, qui, victorieux ſans com-

battre, pourſuivent & détruiſent les ſuperbes Madianites.

Abimelech, fils de Gédéon, uſurpe, par le meurtre de ſes ſoixante-dix frères, l'autorité dont ſon père avoit été revêtu, l'exerce tyranniquement, & la perd enfin avec la vie. Après lui, *Thola*, de la tribu d'Iſſachar, eſt établi cinquième juge d'Iſraël, & gouverne durant vingt-trois ans. On croit que c'eſt ſous cette judicature qu'arriva l'hiſtoire touchante de Ruth. Cette femme, née dans le pays des Moabites, avoit épouſé le fils de Noémi, femme d'Elimélech, de la tribu de Juda. Etant devenue veuve, elle s'attacha tellement à ſa belle-mère, qu'elle ne voulut jamais la quitter pour retourner dans ſa patrie. Comme Noémi étoit très-pauvre, Ruth alloit glaner dans le champ de Booz, parent d'Elimélech, & elle faiſoit ſubſiſter ſa belle-mère avec tout ce qu'elle avoit pu recueillir. Booz ſe prêta ſecrètement à cet acte de générosité, & ordonna à ſes moiſſonneurs de laiſſer tomber beaucoup d'épis dans tous les endroits où Ruth viendroit glaner. Enfin, touché de plus en plus du zèle & de la charité de cette femme, il la prit pour épouſe, & de ce mariage ſortit *Obed*, aïeul de David.

A Thola ſuccède *Jaïr*, qui conduit Iſraël durant vingt-deux ans. Mais à peine ce ſixième juge fut-il mort, que les Hébreux ſe déshonorèrent encore par leur idolâtrie ordinaire; & Dieu les en punit par une cinquième ſervitude, qu'ils ſupportèrent pendant dix-huit ans, ſous les Philiſtins & les Ammonites. La peſanteur du joug qui les accabloit, fit naître enfin le repentir dans leur cœur : ils s'humilièrent ſous la main qui les puniſſoit, & le Tout-Puiſſant fut touché de leur misère. *Jephté* eſt choiſi pour briſer les fers d'Iſraël. Ce grand capitaine aſſemble des troupes; &, ſur le point de combattre, il fait vœu, s'il triomphe, d'offrir en holocauſte au Seigneur ce qui ſortira le premier de ſa maiſon à ſon retour. Dieu couronne la valeur de Jephté; les victoires de ce Général habile rendent la liberté au peuple de Dieu; mais elles le plongent lui-même dans le deuil. Il revient chez lui au milieu des guerriers compagnons de ſes ſuccès: quelle eſt ſa douleur, lorſqu'il aperçoit ſa fille unique qui accouroit au-devant de lui, au ſon des tambours! Il déchire ſes vêtemens; il lui déclare le vœu qu'il a fait, & la néceſſité où il eſt de

de l'accomplir. « Faites tout ce qu'il vous plaira, mon » père, lui répondit cette fille magnanime; je suis satisfaite, puisque le Seigneur a terrassé vos ennemis. » Elle alla pleurer sa virginité durant deux mois sur les montagnes; après quoi elle se soumit à la volonté de son pere, qui l'offrit au Seigneur en holocauste, ainsi qu'il l'avoit promis, c'est-à-dire, selon plusieurs interprètes savans, qu'il la consacra à une virginité perpétuelle; ce qui étoit regardé comme une ignominie parmi les Hébreux.

Abésan succède à Jephté, &, aprés sept ans de judicature, il laisse, par sa mort, sa dignité à *Ahialon*, qui gouverna dix ans. Après lui, *Abbon* administra avec sagesse durant huit ans; mais aussitôt qu'il eut rendu l'esprit, les Israélites méritèrent de tomber dans une sixième servitude, qui dura quarante ans, sous les Philistins.

Cette captivité ne les empêcha pas toutefois d'avoir des juges, tels que Samson & le grand-prêtre Héli.

Samson, né miraculeusement la seconde année de la servitude, reçut du ciel une force inouie. Dès l'âge de dix-huit ans, il saisit par la gueule un jeune lion qui couroit à lui pour le dévorer, & sans autres armes que ses mains, le mit en pièces. Ensuite il commença à exercer contre les Philistins le ministère de vengeance pour lequel le Seigneur l'avoit fait naître. Il brûla leurs bleds, leurs vignes, il en tua un grand nombre en diverses circonstances; &, en un seul jour, il en massacra mille, n'ayant pour armes que la machoire d'un âne. Enfermé dans la ville de Gaza, où les ennemis d'Israël le veilloient pour le tuer lorsqu'il sortiroit, il se leva au milieu de la nuit, arracha les portes de la place avec leurs gonds & leurs poteaux, & les transporta sur une montagne voisine. A la fin, s'étant laissé vaincre par la trop grande affection qu'il avoit pour Dalila, femme Philistine, il lui découvrit que toute sa force consistoit dans ses cheveux. Cette femme perfide les lui fit couper, & le livra entre les mains de ses compatriotes, qui lui crevèrent les yeux, & le jettèrent dans une prison, où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. Quelque tems après, les Principaux d'entre les Philistins, célébrèrent une grande fête en l'honneur de leur Dieu *Dagon*, à cause de la prise du formidable Hébreu, & le firent amener dans la salle du festin, pour

qu'il leur servît de jouet. Mais Samson, ayant saisi deux colonnes qui soutenoient l'édifice, les secoua avec tant de force, qu'il renversa la maison, écrasa sous ses débris trois mille Philistins, & périt lui-même avec eux.

Le grand-prêtre Héli jugea le peuple pendant tout le cours de cette sixième servitude. Ce fut un homme irréprochable dans ses mœurs; mais il fit tomber sur lui & sur toute sa famille les plus terribles effets de la vengeance du Seigneur. Malgré les avertissemens que Dieu lui donna, malgré les redoutables menaces que lui firent les prophètes, il négligea de réprimer les désordres de ses deux fils *Ophi* & *Phinées*, qui, par leurs infames rapines & leurs extorsions sacriléges, déshonoroient leur ministère, & détournoient le peuple d'offrir des sacrifices à l'Eternel. Ces prévarications attirent enfin sur Israël des punitions plus rigoureuses encore que celles que le Tout-Puissant avoit exercées jusqu'alors. Les enfans de Jacob, vaincus dans un premier combat par les Philistins, croient être plus heureux en mettant à leur tête l'Arche d'alliance; mais Dieu les abandonne: trente mille hommes demeurent sur la place; l'Arche sainte est prise par un peuple incirconcis: les deux fils d'Héli périssent, & leur infortuné pere, en apprenant ces tristes nouvelles, tombe du haut de son siége, se fend la tête, & meurt.

Les Philistins, charmés de ce double triomphe, & plus encore de la prise de l'Arche, placent cet auguste monument de la Religion Judaïque dans le temple de Dagon, comme un trophée de la victoire que leur Dieu a remportée sur le Dieu des Hébreux; mais ce Dieu de pierre ne s'anime, pour ainsi dire, que pour se précipiter au pied de l'Arche, & attester, par la dispersion de tous ses membres, que le Dieu qui y habite est le seul Dieu véritable. Le Très-Haut force les Philistins à reconnoître que c'est lui-même, & non leur ridicule idole, qui leur a donné la victoire, & qu'il a voulu s'éloigner de son peuple pour un tems, afin de les porter à crier vers lui. Le tems de sa colère passe: Israël gémit sur ses crimes; aussitôt le bras du Tout-Puissant s'appesantit sur ses tyrans: frappés des plaies douloureuses, les Philistins sont contraints de renvoyer l'Arche avec honneur, & d'y renfermer les preuves des châtimens qu'ils ont éprouvés. L'Arche arrive chez les Bethsamites, traînée par des ani-

maux dont le Seigneur dirige les pas. A cette vue inespérée, on se livre aux transports d'une joie religieuse; on offre des sacrifices; on immole des victimes; mais les Bethsamites osent porter des yeux de curiosité dans l'intérieur de cette Arche divine, plus de cinquante mille d'entr'eux sont tout-à-coup punis de mort.

Après le décès du grand-prêtre & le retour de l'Arche, Samuël, consacré à Dieu dès sa naissance, élevé dans le Tabernacle auprès d'Héli, & reconnu dès l'âge de douze ans pour le prophète du Seigneur, jugea le peuple d'Israël & leur fit secouer le joug des Philistins, sur qui, vingt ans après, il remporta une grande victoire qui les abattit tout-à-fait. Ce grand homme rendit au culte divin sa première pureté, en exterminant au milieu d'Israël les divinités muettes des nations.

Jusques-là les juges n'avoient été que les magistrats d'une république dont le Seigneur étoit le monarque; mais la vigueur de Samuël l'ayant abandonné dans sa vieillesse, les Israélites se dégoûtèrent de cette administration, & voulurent, à l'exemple des peuples voisins, avoir des rois pour les gouverner. Le prophète résista long-tems à leurs vives sollicitations, mais enfin il se rendit à leur désir, & *Saül*, de la tribu de Benjamin, fut choisi pour régner sur les enfans de Jacob.

Heureux ce prince, s'il eût toujours conservé la pieuse simplicité & l'aimable candeur des deux premières années de son règne! mais l'éclat du trône éblouit son ame il oublia ce qu'il avoit été, & à qui il devoit sa grandeur; il osa désobéir à Dieu, & mépriser les loix de la Religion: il fut réprouvé, & sa couronne fut transférée sur une tête plus digne. Il gouverna pendant quarante ans, mais malheureux, & toujours agité par une phrénésie cruelle, qui le porta enfin à terminer lui-même sa fatale existence, après la perte d'une bataille contre les Philistins.

David, jeune berger de la tribu de Juda, & le dernier des fils de *Jessé*, avoit été secrètement élu en sa place par Samuël, & consacré roi à l'âge de seize ans, par l'effusion d'une huile sainte. Il avoit justifié le choix du Seigneur, non-seulement par une piété sincère, mais par les actions les plus héroïques. Il avoit mérité d'épouser la fille du roi, en terrassant Goliath, fier & redou-

table géant Philiſtin, qui inſultoit aux bataillons d'Iſraël, & cette victoire avoit été ſoutenue par des exploits plus brillans encore. Il avoit montré la magnanimité la plus généreuſe, le courage le plus intrépide, la conſtance la plus ferme durant douze années de perſécution, que lui avoit ſuſcité la jalouſie de Saül; & jamais il n'avoit oppoſé aux barbares pourſuites de ce monarque déchu, que la fuite, la douceur, la patience & la ſoumiſſion; enfin, il avoit fixé ſur lui les regards de tous les Hébreux, lorſque la mort de ſon perſécuteur le laiſſa maître du diadême dont l'Eternel, depuis long-tems, vouloit ceindre ſon front.

David ne régna d'abord que ſur Juda & ſur Benjamin; car un reſte d'attachement pour Saül avoit ſoumis à Isboſeth, fils de ce prince, les dix autres tribus; mais enſuite il devint roi de tout Iſraël, par la mort de ce nouveau rival, que quelques furieux aſſaſſinèrent. Alors il ſubjugua les ennemis du peuple de Dieu, dont il fit craindre les armes par tout l'Orient. Il prit ſur les Jébuſéens la fortereſſe de Sion, qui étoit la citadelle de Jéruſalem. Maître de cette ville, l'une des plus anciennes du monde, & dont Melchiſédech avoit été roi, il y établit, par l'ordre du Seigneur, le ſiége de la royauté & celui de la Religion. Sion fut ſa demeure, & il la nomma la cité de David.

L'arche d'alliance, conſtruite par Moyſe, n'avoit point de place fixe; David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avoit conquiſe par le tout-puiſſant ſecours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, & qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jéruſalem & de tout le royaume. Mais le Tabernacle où le peuple avoit ſervi Dieu dans le déſert, étoit encore à Gabaon, & c'étoit là que s'offroient les ſacrifices, ſur l'autel que Moyſe avoit élevé. Ce n'étoit qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, & où l'on pût célébrer le ſervice divin avec une magnificence digne du Dieu d'Iſraël. Quand David eut défait tous ſes ennemis & qu'il eut pouſſé les conquêtes du peuple de Dieu juſqu'à l'Euphrate, paiſible & victorieux, il conçut le deſſein de bâtir un temple au Très-Haut. Sur la même montagne où Abraham avoit été prêt à immoler Iſaac, il déſigna par l'ordre du Seigneur, le lieu de ce grand

édifice. Il en traça tous les desseins; il en amassa les riches & précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples & des rois vaincus. Mais ce temple qui devoit être disposé par un roi conquérant, devoit être construit par un prince pacifique; & l'honneur d'élever ce pieux & vénérable monument fut réservé aux mains de Salomon, que le sang des vaincus n'avoit point souillées.

Au milieu de la gloire que ses exploits & ses vertus lui avoient méritée, David s'oublia un instant, & prouva, par son exemple, combien l'homme est foible lorsqu'il est abandonné à lui-même. La vue de Betsabée, femme d'Urie, brave officier des troupes d'Israël, corrompt son cœur; & bientôt il commet un double crime, l'adultère & le meurtre: il s'empare de Betsabée; il fait périr Urie en ordonnant à Joab, son général, de l'abandonner dans une attaque au siége de Rabbath, ville des Ammonites.

Mais le Seigneur qui aimoit David, & qui l'avoit choisi pour être l'objet de ses miséricordes les plus étendues, lui ouvre les yeux par le ministère du prophète Nathan. Le monarque reconnoît sa faute; il s'humilie devant l'Eternel offensé; il gémit, il pleure sous la cendre & le cilice, & par sa pénitence, il fait tourner son crime même à la gloire de son Créateur.

Avec quelle pieuse fermeté ne supporta-t-il pas les châtimens dont la main paternelle de son Dieu punissoit sa déplorable chute! Il vit mourir le fils qu'il avoit eu de son adultère; il vit sa fille Thamar déshonorée par Ammon, son fils; il vit Ammon lui-même tué par Absalon, le plus beau de ses enfans; enfin, il vit cet Absalon s'efforcer de le détrôner, & d'enfoncer dans son sein une main parricide. Dieu, qui vouloit lui faire expier par de grandes disgraces la grandeur de sa faute, ne l'abandonna point. Après ces rudes épreuves, il couronna sa parfaite soumission, en lui rendant la paix & le bonheur qu'il avoit perdus: & David mourut plein de jours & de mérite, toujours aimé de son Dieu, regretté de son peuple, respecté de ses ennemis mêmes, après avoir choisi pour successeur Salomon, fils de cette même Betsabée dont la possession lui avoit coûté tant de larmes.

Avant de terminer cette époque qui a duré quatre cent soixante-dix-neuf ans, remarquez que l'élévation de Da-

vid & de sa famille sur le trône du peuple de Dieu ; sur l'effet d'une élection mystérieuse, qui avoit un objet bien plus relevé que celui qui paroît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis, comme le fils d'Abraham, devoit être aussi le fils de David & de tous les rois de Juda ; & c'étoit pour désigner son règne éternel, que Dieu promettoit à David que son trône subsisteroit éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, étoit destiné à représenter la personne du divin Libérateur ; c'est pourquoi Dieu dit de lui : *Je serai son père, il sera mon fils* ; ce qu'il n'a jamais dit avec cette force d'aucun roi, ni d'aucun homme.

Aussi, du tems de David, & sous les rois ses enfans, le mystère du Messie se déclara-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques, & plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, & l'a chanté dans ses Pseaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensoit qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils; tout-à-coup, ravi hors de lui-même, il voit *celui qui est plus que Salomon en gloire*, aussi-bien qu'en *sagesse*. Le Christ lui paroît assis sur un trône plus durable que le soleil & que les astres. Il apperçoit à ses pieds *toutes les nations* vaincues, & tout à la fois *bénies en lui*, conformément à la promesse faite à Abraham; il le voit *dans la lumière des saints, & devant l'aurore, sortant éternellement du sein* de son Père, *pontife éternel*, & sans successeur, ne succédant aussi à personne ; créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais *selon l'ordre de Melchisédech* : ordre nouveau, que la loi judaïque ne connoissoit pas. Il le voit *assis à la droite de Dieu*, regardant, du plus haut des cieux, *ses ennemis abattus. En vain les peuples frémissent, en vain les rois & les princes forment des complots :* le Seigneur se rit de leurs projets insensés ; l'empire de son Christ s'étend malgré eux jusqu'aux bornes du monde ; il l'établit sur eux-mêmes ; il faut qu'ils deviennent les premiers sujets de ce dominateur des peuples ; David les voit courber leurs têtes altières sous le joug de ce conquérant issu de sa race. Il est étonné d'un si grand spectacle ; ravi de la gloire de son fils, il l'appelle *son Sauveur.*

Mais si le Tout-Puissant découvre à David la gloire future & les triomphes du Messie, il lui dévoile aussi les

humiliations & les ignominies que doit essuyer ce divin Libérateur, & cette instruction étoit nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avoit besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne falloit pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme la souveraine félicité & comme son unique récompense.

Mœurs, Usages & Coutumes des Hébreux, avant & après l'établissement de la Royauté.

De la Terre Sainte.

Le pays qu'ont habité les enfans d'Israël a porté plusieurs noms. On l'a nommé d'abord *Terre de Chanaan*, parce qu'il fut occupé par les descendans de ce petit-fils de Noé. On y comptoit sept peuples, divisés chacun en plusieurs royaumes, lorsque les Hébreux s'en emparèrent sous la conduite de Josué. On l'a appellé *Terre promise*, parce que Dieu avoit promis de le donner à la postérité d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. Il a porté le nom de *Judée*, après la captivité de Babylone, parce que la plupart de ceux qui vinrent s'y établir alors, étoient de la tribu de Juda. On lui a donné le nom de *Palestine*, à cause de Palestins ou Philistins, que les Grecs & les Romains connurent avant les Juifs, par le commerce. Enfin, les Chrétiens l'appellèrent *Terre-sainte*, à cause des mystères que Jesus-Christ, notre Sauveur, y a opérés pour la rédemption du genre-humain.

Ce pays a environ soixante lieues du midi au nord, & quatre

Application des Figures de l'ancien Testament à Jesus-Christ & à son Eglise.

Israélites dans le désert.

Les eaux de la mer Rouge, par la vertu de la baguette de Moyse, laissent un libre passage au enfans de Jacob, & engloutissent les ennemis furieux qui les poursuivent.

L'eau du Baptême sanctifiée par la croix de Jesus-Christ, nous sauve de la tyrannie du démon, nous ouvre l'entrée de l'Eglise, & submerge, pour ainsi dire, tous nos péchés.

Une colonne de nuée & de feu accompagne le peuple d'Israël, l'éclaire durant la nuit, & pendant le jour, le garantit des ardeurs du soleil.

Le Saint-Esprit éclaire nos ames par la lumière de la Foi, & tempère en elles les ardeurs de la concupiscence.

Cette colonne miraculeuse ne présentoit pas toujours son côté lumineux; souvent elle ne laissoit appercevoir que sa profonde obscurité.

Les lumières que la Foi nous donne sont toujours ici-bas accompagnées de quelques ombres; Dieu ne s'y montre à nous que

tre-vingt d'orient en occident. Il est borné au midi par de grandes montagnes qui arrêtent l'air brûlant des déserts de l'Arabie, & qui continuent bien avant à l'orient, comme ces déserts. La mer Méditerranée, qui le borne au couchant, en tirant au nord, y envoie des vents rafraîchissans: enfin, au nord, le mont Liban, qui est une chaîne de montagnes, partagées en six ordres dont chacun s'enlève au-dessus de celui qui la précède en forme de gradin, oppose une barrière impénétrable aux vents glacés du septentrion.

L'intérieur de cette contrée autrefois si féconde que l'Ecriture dit souvent que le lait & le miel en découlent, est diversifié par un grand nombre de montagnes & de collines avantageuses pour les vignes, pour les arbres fruitiers, & pour le menu bétail; & les vallons fréquens donnent lieu à quantité de torrens très-nécessaires pour arroser le pays, qui n'a point d'autre fleuve que le Jourdain. Les pluies y sont rares, mais réglées. Il en vient d'abondantes au printems & en automne, & c'est ce que les Livres saints appellent la pluie du matin & la pluie du soir, regardant l'année comme un jour. En été de copieuses rosées suppléent à la rareté des pluies.

Villes & Maisons.

Les villes que les Hébreux enlevèrent aux Chananéens furent leurs premières habitations fixes.

que sous des voiles que notre main est trop foible pour écarter: ce n'est que dans le ciel que nous le verrons à découvert & face à face.

Les bois que Moyse jette dans les eaux amères des Marais, les rend douces & potables.

La croix de Jesus Christ adoucit les amertumes de la pénitence, & nous rend supportables les incommodités de cette vie.

Pendant les quarante années que dura le voyage des Israélites, Dieu les nourrit avec la manne, qui tous les jours tomboit du ciel.

L'Eucharistie est la véritable nourriture qui alimente les Chrétiens dans le désert de ce monde. » Je suis, dit Jesus-Christ, le » pain vivant descendu du ciel: » si quelqu'un mange de ce pain, » il vivra éternellement; & le » pain que je donnerai, c'est ma » chair que je dois donner pour » la vie du monde. Il n'en est pas » de ce pain comme de la manne. Vos pères ont mangé la » manne, & ils sont morts; celui qui mange ce pain vivra » éternellement. »

Dès que le peuple de Dieu eut goûté des fruits de la Terre promise, la manne cessa de tomber du ciel, & il n'eut plus d'autre nourriture que celle que lui produisoit ce beau pays.

Tout ce qui est figuré par la manne, comme l'Ecriture Sainte, les Sacremens de l'Eucharistie, ne se trouvera plus dans le Ciel, qui est la vraie Terre promise. La vérité vue à découvert, & aimée sans mesure, sera le pain délicieux

Mœurs, Usages, &c.

ſixes. Elles étoient bien bâties & bien fortifiées; & l'on regardoit comme les plus importantes celles qui étoient ſituées ſur des hauteurs. Une double & ſouvent une triple enceinte de murailles, garnies de crénaux, & de tours d'eſpace en eſpace, & environnées de foſſés profonds, en défendoit l'accès. Les rues n'étoient point pavées; mais on avoit grand ſoin de les conſerver propres. On n'y voyoit point une multitude d'édifices publics, & de temples; les ſeuls lieux remarquables étoient la porte & le marché. La porte de la ville étoit l'endroit où l'on rendoit la juſtice; il y avoit pour cela des bâtimens au-deſſus & à côté. Le marché, qui n'étoit pas éloigné de là, ſervoit aux aſſemblées du peuple, & à la vente des denrées. C'étoient de grandes cours environnées de portiques & de galeries ouvertes, où les marchands formoient leurs boutiques, & dans leſquelles les étrangers paſſoient la nuit, lorſqu'ils ne trouvoient perſonne qui leur donnât l'hoſpitalité; car les hôtelleries étoient rares; il y avoit même des villes où l'on n'en trouvoit aucune.

La beauté des maiſons conſiſtoit moins dans les ornemens que dans la forme entière, dans la taille & la liaiſon des pierres: ils avoient grand ſoin que tout fût bien uni & bien dreſſé au plomb, à l'équerre & au niveau. Ils employoient les bois odoriférans, comme le cèdre & le cyprès pour vêtir l'intérieur des bâtimens les plus riches, & pour en

Application des Figures, &c.

délicieux dont nous ſerons éternellement raſſaſiés.

Le rocher d'Horeb, frappé par Moyſe, s'ouvrit tout-à-coup, & il en ſortit un torrent qui déſaltéra le peuple d'Iſraël.

Cette pierre myſtérieuſe étoit Jeſus-Chriſt, qui a été frappé dans ſa paſſion pour nos péchés, & dont les plaies ſacrées ſont devenues pour nous des ſources d'une eau vive qui nous lave, & qui éteint la ſoif ardente que nous ſouffrons dans le voyage de cette vie.

Lorſqu'Amalec vit attaquer Iſraël, Moyſe ſe mit en prières, tandis que Joſué combattoit la nation idolâtre.

Ce n'eſt que par la prière que nous pouvons éloigner & vaincre les ennemis de notre ſalut, & triompher de leurs attaques.

Moyſe, en tenant ſes mains élevées vers le ciel, procura la victoire à ſon peuple.

Jeſus-Chriſt, en élevant ſes mains vers ſon père, lorſqu'il fut attaché ſur la croix, a terraſſé les démons, ennemis de ſon Egliſe.

Moyſe immola des victimes, & jetta de leur ſang ſur les Iſraélites, pour cimenter l'alliance que Dieu daignoit contracter avec eux.

Jeſus-Chriſt, médiateur de la nouvelle alliance, l'a ſcellée par l'immolation de ſon propre Corps, & par l'effuſion de ſon Sang, dont il a fait l'aſperſion ſur ſes diſciples en leur donnant ce ſang à boire, & en leur diſant: » Ceci eſt mon ſang, le ſang » de la nouvelle alliance. »

Dans

en faire des colonnes & des lambris.

Les trois étoient plats, & en forme de terrasse composée de terre battue, afin que la pluie ne pût la pénétrer. La loi avoit ordonné de garnir les bords d'une muraille à hauteur d'appui, pour empêcher qu'on ne tombât. On se promenoit sur ces plates-formes : on y mangeoit, on y couchoit même, on y montoit dans les grandes alarmes : chaque maison étoit une échafaud tout dressé pour quiconque vouloit se faire entendre de loin.

On ne connoissoit point l'usage des cheminées ; on allumoit un brasier au milieu de la maison, & toute la famille l'environnoit pour se chauffer ; on se contentoit d'avoir des fourneaux pour la cuisine. Les fenêtres n'étoient fermées que par des treilles ou des jalousies. Les portes se fermoient en dedans par le moyen d'une barre de bois ou de métal, & avec de bons verroux. Au devant & à côté des bâtimens, étoient des galeries couvertes, où les domestiques trouvoient des abris commodes & agréables, & par lesquelles on communiquoit d'un appartement à l'autre, quelque tems qu'il fit. Enfin, on logeoit par bas, & de plein-pied, autant qu'il étoit possible, afin de se garantir de la chaleur.

Population.

Pour juger de la fertilité de la Terre-sainte, qui n'offre plus aujourd'hui que de misérables villages,

Dans l'ancienne alliance, la loi de Dieu prononcée distinctement, écrite sur le parchemin, & gravée sur la pierre, ne parloit qu'aux yeux & aux oreilles de l'homme.

Dans l'alliance nouvelle, cette loi est écrite dans le cœur par l'esprit de Dieu, & l'homme l'accomplit par amour.

La loi a été donnée par Moyse ; la grace & la vérité ont été apportées par Jesus-Christ

La loi foible & imparfaite, établissoit pour pontifes, des hommes foibles & pécheurs, dont le ministère ne pouvoit procurer aux hommes que les biens de la vie présente, & devoit nécessairement finir.

Mais la parole de Dieu, confirmée par serment, établit son propre Fils, saint, innocent, exempt de toute souillure, pour être le pontife éternel des biens à venir.

Le serpent d'airain, que Moyse éleva dans le désert, préserva de la mort les Israélites coupables ; &, pour être guéri, il falloit le regarder.

Jesus-Christ élevé sur la croix, & montré au peuple de Jérusalem comme un objet de reprobation, a sauvé le genre-humain, & quiconque veut éviter la mort éternelle, doit jetter les yeux sur ce signe salutaire.

Tous les Hébreux ont été sous la nuée dans le désert ; tous ont passé la mer Rouge ; tous ont été baptisés sous la conduite de Moyse dans la nuée & dans la mer ; tous ont mangé la même viande spirituelle ; tous ont bu le même breuvage.

Mœurs, Usages, &c.

villages, des ruines, des terres en friche & abandonnées, il faut faire attention à la multitude de ses habitans. Quand les Hébreux entrèrent dans ce pays, ils étoient au nombre de plus de six cent mille hommes portant les armes, depuis vingt ans jusqu'à soixante : ajoutez les femmes, les enfans, les vieillards, les esclaves, les naturels du pays qui ne furent point exterminés, & vous aurez près de trois millions d'ames. Ce nombre augmenta beaucoup dans la suite. Seize ans environ après la mort de Josué, dans une guerre que les onze tribus déclarèrent à celle de Benjamin, cette dernière, la moindre de toutes, mit sur pied vingt-cinq mille hommes; le reste du peuple en avoit quatre cent mille. Saül mena deux cent dix mille hommes contre les Amalecites, quand il les extermina. David entretenoit continuellement douze corps de vingt-quatre mille hommes chacun, qui servoient par mois : c'étoit en tout deux cent quatre-vingt mille hommes : &, dans le dénombrement qu'il fit sur la fin de son règne, il se trouva treize cent mille combattans. Josaphat, l'un de ses successeurs, alla plus loin à proportion : car, quoiqu'il n'eût guère que le tiers du royaume de David, il avoit plusieurs corps de bonnes troupes, qui toutes ensemble formoient onze cent soixante mille hommes, tous sous la main, sans compter les garnisons de ses places.

Aussi les Hébreux, comme toutes

Application des Figures, &c.

breuvage mystérieux, & cependant il y en eut peu d'un si grand nombre qui fussent agréables Dieu; car ils périrent dans les solitudes où ils erroient depuis tant d'années : deux seulement entrèrent dans l'héritage promis à leurs ancêtres.

Tous ceux qui sont dans le sein de l'Eglise, & qui reçoivent les mêmes sacremens, ne sont pas assurés pour cela de leur salut éternel; le nombre des élus est très-petit; il n'y a que les imitateurs de Josué & de Caleb, c'est-à-dire, ceux qui ont l'esprit de Jesus-Christ, qui puissent entrer dans la véritable Terre promise.

Moyse & Aaron meurent dans le désert, parce qu'il falloit que le médiateur aussi-bien que le pontife de l'ancienne alliance, fussent exclus de l'entrée dans le pays de Chanaan, pour montrer que la loi ancienne, avec tout son culte, ne pouvoit conduire l'homme dans la céleste patrie.

C'est un Josué c'est un Jesus, (car c'étoit le vrai nom de Josué) qui, par son nom & son office, représentoit le sauveur du monde, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la Terre sainte, figure du Ciel, où Jesus-Christ a fait passer ses élus du désert de ce monde; mais ce n'est qu'après bien des combats, d'où ils ne sortent victorieux comme les Israélites, que par des miracles de la toute-puissance divine.

SAMSON.

Samson, né miraculeusement, doué

Mœurs, Usages, &c.

tes les nations anciennes, mettoient-ils toute leur politique à favoriser la population. « La » multitude du peuple, dit le » Sage, est la gloire du roi, » & le petit nombre des sujets » est la honte du prince. » Voila pourquoi ils s'appliquoient tant à la culture de leur pays. Ils s'étudioient à rendre les mariages faciles, & la vie aisée; à procurer la santé & l'abondance; à tirer de leur terre tout ce qu'elle pouvoit produire. Dès la plus tendre jeunesse, ils exerçoient leurs enfans au travail; leur inspiroient l'amour du pays, l'union entr'eux, la soumission aux loix. Outre le bled, l'orge & le pur froment qu'ils recueilloient, ils avoient du vin, de l'huile, du mielen abondance, & une quantité prodigieuse de fruits de toute espèce. Tout le terrain étoit employé; ils souffroient peu de bois; ils n'avoient ni parcs pour la chasse, ni avenues, ni parterres; ils nourrissoient de nombreux troupeaux, qui fournissoient à la moitié de leur subsistance, par les chairs & par les laitages; enfin, & c'étoit leur plus grande richesse, ils étoient économes, & menoient une vie simple & frugale.

Mariages.

Les alliances étoient libres entre tous les Israélites, & il n'étoit pas néceffaire de prendre une femme de sa tribu; on n'y étoit obligé que quand les filles étoient héritières de leurs pères au défaut des mâles; &, dans ce cas, lè

Application des Figures, &c.

doué d'une force sans exemple, prit pour épouse une femme Philistine, & renonça, pour ainsi dire, à celle de son pays.

Jesus-Christ, le fort par excellence, né d'une vierge, a répudié la Synagogue, pour épouser l'Eglise des Gentils.

Samson tue un lion furieux sans employer aucune arme; &, quelque-tems après, il trouve dans la gueule de cet animal un rayon de miel que les abeilles y avoient fait.

Jesus-Christ, après avoir renversé le Paganisme, sans autre arme que sa parole, a changé le cœur des Gentils. Ce peuple, qui auparavant déchiroit les Chrétiens comme un lion farouche, & qui n'avoit dans la bouche que des arrêts cruels & des sentences de mort contre les fidèles, vaincu par la force victorieuse de la grace, a réformé ses édits, & n'en a plus fait que de favorable pour l'Eglise: il ne s'est plus trouvé que du miel dans la bouche de ses persécuteurs; &, régénérés en Jesus-Christ, ils sont devenus en quelque sorte la nourriture des Chrétiens, en formant avec eux un même corps sous un même chef.

Samson, avec la mâchoire d'un âne, tue mille Philistins; comme le combat l'avoit altéré, il ouvre une des dents de la mâchoire, & Dieu, par un miracle, en fait sortir une source d'eau vive, qui renouvelle les forces de son serviteur.

Jesus-Christ, le véritable Samson, n'a opposé aux ennemis de la vérité que la simplicité de quelques

Mœurs, Usages, &c. | *Application des Figures, &c.*

le but de la loi étoit d'empêcher que le domaine d'une tribu ne fût confondu avec celui d'une autre tribu. On pouvoit même se marier avec des étrangers, excepté les Chananéennes, pourvu qu'on les convertît au vrai Dieu.

Les mariages n'étoient accompagnés d'aucune cérémonie de Religion; on n'offroit aucun sacrifice pour ce sujet; on n'alloit point au Temple; on ne faisoit point venir les prêtres; tout se passoit entre les parens & les amis : ce n'étoit encore qu'un contrat civil.

Les époux, magnifiquement parés, & portant des couronnes en signe de joie, étoient bénis par le chef de la famille, qui prioit sur eux avec tous les assistans, & leur souhaitoit une postérité nombreuse. On les conduisoit au son des instrumens de musique, & tout le cortége tenoit à la main des branches de myrte, & des palmes. Les noces duroient sept jours, & c'étoit une chaîne de festins & de réjouissances. Le nouveau marié avoit avec lui un certain nombre de jeunes hommes que l'on appelloit les amis de l'époux; & la femme étoit suivie d'un pareil nombre de jeunes filles que l'on nommoit les compagnes de l'épouse.

Comme les femmes étoient fort laborieuses, le mariage étoit pour les Hébreux un soulagement plutôt qu'un embarras.

Loin de craindre la multitude des enfans, ils la souhaitoient, ils la regardoient comme un honneur. On appelloit heureux celui qui se voyoit à la tête d'une longue

quelques pêcheurs; mais cette simplicité, conduite par la main de Dieu, a triomphé de ce qu'il y avoit de plus terrible dans les hommes & dans les démons. Les Apôtres de J. C., obéissans & patiens comme lui, jusqu'à mourir pour son service, sont devenus, après leur mort, des sources d'eaux vives, & le principe d'une infinité de graces que Dieu a répandues par eux sur toute l'Eglise.

Samson investi par les ennemis de son peuple dans la ville de Gaza, se lève au milieu de la nuit, arrache les portes, les gonds, les pôteaux & les serrures de cette ville, & va les porter sur une montagne, à la vue même de ceux qui vouloient le massacrer.

Jesus-Christ mis dans le tombeau par ses ennemis, environné de gardes, s'est réveillé au milieu de la nuit par sa résurrection glorieuse; &, se délivrant de ce sépulcre où ses persécuteurs le tenoient enfermé, non-seulement il en est sorti libre lui-même, sans pouvoir être jamais assujetti à la mort, mais il a encore rendu les hommes libres en détruisant la mort, dont il a brisé les portes & les serrures, comme le dit l'Eglise dans ses actions de graces; il les a portées jusqu'au haut de la montagne, c'est-à-dire jusques dans le ciel, que la résurrection du Sauveur a ouvert aux hommes, & où ses membres espèrent tous de le suivre.

Samson renverse l'édifice où les ennemis de sa nation étoient assemblés,

Mœurs, Usages, &c.

gue famille, & qui étoit environné d'une foule d'enfans & de petits enfans toujours prêts à exécuter ses ordres, & à recevoir ses instructions. Aussi n'étoient-ils point pressés de ces intérêts sordides qui font aujourd'hui regarder comme un malheur, la bénédiction des mariages. Leur vie frugale les mettoit en état de soutenir leur maison, quelque considérable qu'elle fût. Quand les enfans étoient petits, ils leur coûtoient peu à nourrir, & moins encore à vêtir; car dans les pays chauds on les laisse souvent nuds; &, quand ils étoient grands, ils les aidoient dans leur travail, & leur épargnoient des esclaves ou des serviteurs à gages. Comme il n'y avoit point de fortune à faire parmi eux, ils n'étoient point en peine de les pourvoir. Toute leur ambition étoit de laisser à leurs descendans l'héritage qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres, mieux cultivé s'il étoit possible, avec quelques troupeaux de plus.

Le désir d'avoir un grand nombre d'enfans portoit les Israélites à prendre plusieurs femmes à la fois, & c'étoit chez eux un honneur & une marque de grandeur. Outre les femmes, il étoit encore permis d'avoir des concubines, qui d'ordinaire étoient des esclaves. Les épouses du premier rang n'avoient au-dessus de ces dernières que la dignité qui rendoit leurs enfans héritiers. Ainsi le concubinage n'étoit point une débauche, comme parmi nous: mais c'étoit un mariage moins solemnel.

La

Application des Figures, &c.

assemblés, & en fait plus périr en mourant volontairement, qu'il n'en avoit tué durant sa vie.

Le Sauveur, en mourant volontairement, a plus confondu les démons qu'il n'avoit fait pendant sa vie, & c'est véritablement alors que la maison de Satan, c'est-à-dire, l'idolâtrie, a été renversée de fond en comble, & que son audace a été terrassée.

DAVID.

David, jeune berger, le dernier des enfans de Jessé, dont son père ni sa famille ne connoissoient pas le mérite, mais que Dieu trouva selon son cœur, reçoit du prophète Samuel l'onction royale dans Bethléem, sa patrie. Mais, au milieu de son royaume, il est méprisé par ses propres frères, & inconnu à ses sujets; il n'est grand qu'aux yeux du Très-Haut, & sa grandeur ne peut être découverte que par une lumière divine.

Jesus-Christ, Roi des Rois, né dans Bethléem, annoncé par les prophètes, figuré par toute la loi ancienne, est venu dans le monde, & le monde ne l'a point connu; il est venu chez soi, & les siens ne l'ont pas reçu. Ses frères l'ont méprisé; son peuple l'a outragé: la seule lumière de la foi pouvoit appercevoir sa grandeur invisible aux sens.

Pour punir Saül de ses crimes, l'esprit malin s'empare de son cœur, & l'agite avec violence. David est choisi pour calmer les fureurs du monarque infidèle,

Mœurs, Usages, &c.

La virginité, considérée comme une vertu, étoit encore peu connue, & l'on estimoit malheureuses les filles qui mouroient sans avoir d'époux. C'étoit un opprobre à une femme mariée d'être stérile, & l'on regardoit ce malheur comme une malédiction de Dieu.

Cet amour de la postérité étoit le fondement de la loi qui ordonnoit au frère d'épouser la veuve de son frère, quand il mouroit sans enfans. On se déshonoroit en manquant à ce devoir de piété, dont le but étoit d'empêcher que le nom du défunt ne tombât dans l'oubli; aussi les enfans lui étoient-ils attribués par une espèce d'adoption.

Le divorce, ainsi que la pluralité des femmes, étoit toléré parmi les Hébreux à cause de la dureté de leur cœur. Il n'étoit permis qu'aux hommes de répudier leurs femmes; mais c'étoit avec bien des formalités, dont une des principales consistoit à donner à la femme un acte écrit & délivré par un scribe ou greffier autorisé pour cela par le gouvernement. L'épouse répudiée pouvoit se marier à un autre; mais celui qui l'avoit renvoyée ne pouvoit plus la reprendre.

Education.

L'éducation des enfans étoit régardée, chez les Israélites, comme le premier & le plus doux des devoirs imposés à l'homme. Elle commençoit en quelque sorte dès la naissance, puisque les mères

Application des Figures, &c.

infidèle, en jouant de la harpe, &, au son de cet instrument, le démon prend la fuite.

C'est par la douceur de sa parole sainte, que Jesus-Christ a chassé les esprits de malice, & anéanti leur empire: c'est par la sagesse de leurs discours, que les pasteurs de son église rendent le calme aux ames agitées par la violence des passions.

David, armé d'un bâton & d'une fronde, ose attaquer le redoutable Goliath, qui se rit de la foiblesse apparente & des armes de son adversaire; mais ce superbe géant Philistin expire d'un seul coup sous la main du berger d'Israël.

Jesus-Christ, animé du zèle de la gloire de Dieu & du salut de ses frères, & revêtu d'une force divine, a attaqué & vaincu le démon en ne lui opposant que des armes foibles & méprisables aux yeux du monde. Sa croix, comme le bâton de David, n'est qu'un objet de risée pour les cœurs incirconcis & idolâtres; mais elle est la vertu de Dieu pour renverser ce qui s'élève contre lui, & pour sauver son peuple de l'esclavage.

David, persécuté par Saül & par ceux à qui il n'a fait que du bien, n'oppose que la patience à l'injustice du prince qui le poursuit, & deux fois il l'épargne, lorsqu'il pouvoit lui donner la mort.

Jesus-Christ, persécuté par ceux qu'il venoit sauver & qu'il combloit de bienfaits, n'a repoussé leur haine implacable que par une douceur sans bornes; & quoiqu'il

Mœurs, Usages, &c.

mères ne se dispensoient pas, comme parmi nous, de nourrir elles-mêmes le fruit de leurs entrailles.

Aussitôt que l'enfant pouvoit marcher & articuler des mots, on formoit son corps par le travail & les exercices, & son esprit par les lettres & par la musique. On se proportionnoit aux progrès des années dans la culture de ces deux parties de nous-mêmes, que l'on croyoit indispensable de fortifier en même-tems.

Le père accoutumoit son fils à courir, à lever des fardeaux, à tirer de l'arc, à lancer la fronde, à combatrre contre les animaux farouches; il joignoit quelquefois à tout cela des exercices militaires.

Il lui enseignoit encore tout ce qui regarde l'agriculture, éclairant ses leçons par une pratique continuelle; en sorte qu'un jeune-homme, au sortir de la maison paternelle, savoit se procurer à lui-même toutes les choses nécessaires à la vie: il connoissoit parfaitement la qualité différente des terres & des plantes qui y sont propres; quelles façons il y faut faire & en quelle saison; quelles précautions on doit prendre contre les divers accidens qui font périr les fruits; comme on doit les cueillir & les conserver, quelle est la nature des bestiaux, quelle nourriture leur est propre, quelles maladies leur sont particulières, par quels remèdes on peut les guérir.

La mère apprenoit à sa fille

Application des Figures, &c.

quoiqu'il eût pu les anéantir, il les a toutefois épargnés: ce n'est point tout, il est mort pour eux, parce qu'il venoit pour édifier, & non pour détruire.

Après plusieurs années de travaux & de disgraces, David est enfin reconnu pour Roi par tous les enfans de Jacob, qui s'empressent de se soumettre à sa puissance.

Après trente-trois ans de souffrances, Jesus-Christ est enfin adoré comme le Roi des Rois; après plus de deux siècles de persécution, son Eglise est enfin reconnue; & tous les peuples s'empressent d'entrer dans son sein, & de se soumettre à l'empire de son divin époux.

David, pour expier son crime, supporte la révolte de ses enfans & de ses sujets; il prend la fuite; Il passe le torrent de Cédron, & monte la colline des Oliviers, marchant les pieds nuds, la tête couverte en signe de deuil, & pleurant le long du chemin. Il n'est accompagné que d'un petit nombre de serviteurs fidèles qui partagent sa tristesse.

Jesus-Christ, le véritable David & l'unique Roi d'Israël, se soumet aux humiliations les plus amères pour expier le crime du genre-humain. Il est chassé de l'ingrate Jérusalem, renoncé par son peuple, abandonné des siens, & poursuivi à mort par ceux qu'il a traités comme des enfans chéris, dont il est le Sauveur. Il passe le même torrent de Cédron, le cœur pénétré de tristesse & d'ennui; il se rend avec quelques-uns de ses disciples affligés

Mœurs, Usages &c.

à remplir toutes les fonctions du ménage, à pêtrir avec adresse, à faire tout ce qui concerne la cuisine, à filer, à travailler à l'aiguille, à fabriquer des étoffes sur le métier, &c.... Voici les principes qu'elle ne cessoit de lui donner, soit pour lui enseigner ses devoirs, soit pour lui montrer les moyens de parvenir sur la terre au véritable bonheur

» Ma fille, lui disoit-elle, une femme sage, appliquée à son ménage & laborieuse, est la joie de son mari: elle lui fera passer en paix toutes les années de sa vie. Elle est plus précieuse que ce qu'on apporte de plus rare des extrémités du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, & sa maison sera dans l'abondance.

Elle cherche la laine & le lin, & elle les met en œuvre avec des mains habiles. Elle se lève avant le jour, & distribue la nourriture à ses domestiques. Elle tire du travail de ses mains de quoi acheter un champ & planter une vigne. Elle endurcit son corps & fortifie ses bras par la fatigue; elle met la main aux ouvrages les plus forts, & dès qu'elle les a quittés, ses doigts reprennent le fuseau

Elle ouvre sa main à l'indigent, & elle l'étend pour assister le pauvre. Elle ne craint pour sa maison ni le froid, ni la neige, parce que tous ses domestiques sont bien vêtus. Elle se fait elle-même des meubles de tapisserie, & elle est couverte de lin & de pourpre. Elle est revêtue de

Application des Figures, &c.

fligés sur la même montagne des Oliviers, pour y adorer son père, & pour y accepter avec soumission le calice qu'il lui a préparé.

David, durant son exil, est rassasié d'opprobres: ses propres sujets l'accablent d'outrages & de reproches, le maudissent, & lui jettent des pierres; mais le saint Roi, bien-loin de les punir, les supporte en silence.

Jesus-Christ attaché sur la croix, est maudit par son peuple, traité comme un infâme, outragé par une vile populace, chargé de reproches & de blasphêmes; mais cet Homme Dieu, bien-loin de leur répondre, demeure muet comme un agneau devant celui qui le tond.

Tabernacle.

Le Tabernacle étoit une tente d'étoffes précieuses & enrichies de broderies, couverte d'une autre étoffe de poil-de-chèvre, sur laquelle on étendoit des peaux propres à résister toutes les injures de l'air. Il avoit trente coudées de long sur dix de large. Des ais lui servoient de murailles de part & d'autre; & l'on avoit mis à ces ais des anneaux d'or, au travers desquels on passoit des leviers aussi revêtus d'or, pour les porter quand il falloit changer de lieu le Tabernacle.

Ce temple portatif marquoit l'Eglise pendant qu'elle étoit encore sur la terre dans un état d'instabilité & dans un lieu de passage, comme depuis, le Temple de Salomon figura l'Eglise dans son état de stabilité & dans la demeure des cieux.

Les

de force & de beauté ; elle ne profère que des paroles de ſageſſe ; ſa langue eſt conduite par la loi de la douceur.

Elle a les yeux ſur tout ce qui ſe paſſe dans ſa maiſon, & elle ne mange point ſon pain dans l'oiſiveté. Ses enfans publient qu'elle eſt heureuſe, & ſon mari ne ceſſe de la louer.

Une femme ſenſée & amie du ſilence, eſt un don de Dieu.

Rien n'eſt comparable à une femme bien inſtruite. Une femme chaſte & d'une ſolide vertu, eſt une grace qui ſurpaſſe toute grace. La femme vertueuſe eſt un excellent partage ; c'eſt le partage de ceux qui craignent Dieu, & elle ſera donnée à un homme pour ſes bonnes actions.

Mais une méchante femme eſt l'affliction du cœur, & la plaie mortelle de ſon mari. Il vaudroit mieux demeurer avec un lion & avec un dragon, que d'habiter avec une méchante femme.

Il n'y a point de tête plus méchante que la tête du ſerpent, ni de colère plus aigre que la colère de la femme.

La mauvaiſe langue d'une femme eſt à un homme paiſible, ce qu'eſt une montagne ſablonneuſe aux pieds d'un vieillard.

La femme jalouſe eſt une ſource de douleur ; & la femme ſujette au vin, eſt un ſujet de colère & de honte pour ſon mari.

La femme ſage & modeſte ſera élevée en gloire : elle bâtit & fait fleurir ſa maiſon ; mais l'inſenſée détruit de ſes mains celle même qui étoit déjà bâtie & floriſſante.

La

Les ais qui formoient les murailles du Tabernacle, marquoient les perſonnes fortes qui ſoutiennent toute l'Egliſe par la ſolidité de leurs vertus. Ces étoffes, ornées de broderies diverſes, ſignifioient les différentes vertus des élus, qui tous enſemble forment une agréable variété, qui eſt la gloire de Dieu & l'ornement de l'Egliſe.

Un voile ou rideau d'une riche étoffe relevée en broderie, partageoit le Tabernacle en deux : la partie dans laquelle on entroit d'abord, s'appelloit *le Saint*, ou le *Lieu Saint*, & le fond du Tabernacle, qui étoit caché par le rideau, s'appelloit le *Sanctuaire* ou le *Saint des Saints*.

Le *Saint* repréſentoit l'Egliſe militante, & le *Saint des Saints*, l'Egliſe du ciel, qui toutes deux n'en font qu'une ; & pour aller dans la ſeconde, il faut d'abord paſſer par la première.

Dans le Saint des Saints, tout étoit d'or, parce que la charité règne ſeule dans le ciel, & qu'elle en fait la beauté & l'ornement.

Arche d'Alliance.

Dans le Sanctuaire étoit placée l'Arche de l'Alliance. C'étoit un coffre de bois précieux, revêtu d'un or très-pur, en-dedans & en-dehors. Au-deſſus étoit un couvercle d'or, appellé *Propitiatoire* ; &, aux deux extrémités du Propitiatoire, on voyoit deux Chérubins qui ſe regardoient l'un l'autre, & qui étendoient leurs ailes le long de l'Arche, comme pour ſervir de trône à la majeſté & à la ſainteté de Dieu ; ce qui

Mœurs, Usages, &c.

La femme belle & insensée est comme un anneau d'or au museau d'une truie.

Les graces du visage disparoissent, & la beauté n'a qu'un vain éclat. La femme qui craint le Seigneur, est celle qui mérite d'être louée. »

Telles étoient les sages maximes par lesquelles les mères formoient le cœur & l'esprit des jeunes Israélites, & ces leçons avoient d'autant plus de poids, qu'elles donnoient elles-mêmes l'exemple à leurs chères élèves.

Les maximes que les pères donnoient sans cesse à leurs fils n'étoient pas moins solides. En voici plusieurs qui feront juger des autres, & qui montreront combien étoit profonde la philosophie de ce peuple instruit & formé par Dieu même.

» Mon fils, disoit un père, aimez dès votre première jeunesse à être instruit, & vous acquerrez une sagesse que vous conserverez jusqu'à la vieillesse.

La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse: craignez donc le Seigneur de toute votre ame, & ayez de la vénération pour ses prêtres.

La vie & la mort, les biens & les maux, la pauvreté & les richesses viennent de Dieu.

Il y a six choses que le Seigneur hait, & son ame déteste la septième; les yeux altiers; la langue amie du mensonge; les mains qui répandent le sang innocent; le cœur qui forme de noirs desseins; les pieds légers pour courir au mal; le témoin trompeur

Application des Figures, &c.

a donné lieu à ces manières de parler si fréquentes dans l'Ecriture, qui nous représente Dieu assis sur les Chérubins. L'Arche renfermoit les deux tables de la loi, un vase rempli de la manne, & la baguette d'Aaron, qui avoit fleuri en signe de son élection au souverain pontificat.

C'est dans le ciel qu'est l'Arche d'alliance, qui est Jesus-Christ lui-même; il renferme en lui la plénitude & la perfection de toutes les graces figurées par la manne de la sainteté & de l'autorité royale & sacerdotale figurées par la verge d'Aaron, & de la double loi de l'amour de Dieu & de l'amour du prochain, figurées par les deux tables.

L'arche véritable où Dieu veut habiter maintenant dans la loi nouvelle, est l'ame des fidèles qui gardent sa loi dans leur cœur, écrite sur des tables vivantes, & qui y conservent la manne de grace.

C'étoit de dessus le Propitiatoire & du milieu des deux Chérubins, que Dieu faisoit entendre sa voix, & rendoit ses oracles.

Dieu couvre son Eglise d'une protection éternelle & pleine d'amour; & c'est du haut du ciel, c'est du milieu de ses anges qu'il parle, comme un père tendre, à tous ceux qui portent sa loi gravée dans leur cœur, & qui obéissent aux salutaires impressions de sa grace.

Pains de Propositions.

Dans la partie du Tabernacle appellée le *Saint*, il y avoit une table d'or, sur laquelle on mettoit

Mœurs, Usages, &c.

trompeur qui atteste des mensonges, & celui qui sème des dissensions entre les frères.

Ne dites point: j'ai péché, & quel mal m'en est-il arrivé? Mon cher fils, le Très-Haut est lent à punir!

Le commencement de la bonne voie est de faire la justice, & elle est plus agréable à Dieu que l'immolation des victimes.

Lorsque vous entrez dans la maison du Seigneur considérez où vous mettez le pied, & approchez-vous pour écouter ce que Dieu vous commande; car l'obéissance vaut beaucoup mieux que les sacrifices.

Songez toujours que la bénédiction du Seigneur est sur la tête du juste.

Que votre bouche ne s'accoutume point aux juremens; car, en jurant, on offense Dieu en bien des manières.

Le Seigneur considère attentivement les voies de l'homme; il considère toutes ses démarches.

Ne regardez point avec plaisir les sentiers des impies, & que la voie des méchans ne vous agrée point: fuyez-la, n'y passez jamais; détournez-en vos pas, & ne vous y arrêtez point.

Le prix de la sagesse surpasse toutes les richesses, & tout ce qu'on désire de plus ne mérite pas de lui être comparé.

Si vous voyez un homme sage, allez le trouver dès le point du jour, & que votre pied presse souvent le seuil de sa porte.

Faites comme une haïe d'épines à l'entrée de vos oreilles, &,

Application des Figures, &c.

toit douze pains sans levain, qu'on renouvelloit toutes les semaines, & qu'on appelloit *Pains de Proposition.* Il n'étoit permis qu'aux seuls prêtres de manger ceux que l'on avoit tirés; & ils devoient même les manger dans cette première partie du Tabernacle, pour en marquer davantage la sainteté. Ces pains étoient placés en deux piles de six chacune, dans des bassins d'or; &, au dessus de chaque pile, étoit un vase plein d'un excellent encens.

Dans l'Eglise militante se trouve le véritable pain de proposition, c'est-à-dire, la sainte Eucharistie, qui est offerte continuellement à Dieu, comme la seule oblation qui puisse lui plaire. Ce pain céleste & vivifiant n'est plus, comme autrefois, réservé aux seuls prêtres; il se communique à tous les fidèles, afin qu'étant tous animés d'un même esprit, ils forment tous, par l'union de leurs cœurs & par la pureté de leur foi, un même corps & comme un même pain placé sur l'autel d'or de la charité; toujours présent à Dieu, toujours consacré à sa gloire.

Chandelier d'Or.

Dans le *Lieu saint* étoit encore un chandelier d'or, d'où sortoient sept branches, au haut desquelles étoient des lampes d'or, que le Grand-Prêtre lui-même devoit tenir sans cesse allumées.

L'Evangile, placé au milieu de

Mœurs, Usages, &c.

& n'écoutez point la méchante langue. Mettez à votre bouche une porte & des serrures : fondez votre or & votre argent, & faites-en une balance pour peser vos paroles, & un frein pour modérer votre langue.

Il est mort bien des hommes par le tranchant de l'épée ; mais il en est encore péri davantage par la langue.

La prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, & la vie sans tache est une heureuse vieillesse.

N'empêchez pas de bien faire celui qui le peut ; faites bien vous-même, si vous le pouvez.

Ne blâmez personne avant de vous être bien informé de la vérité ; &, quand vous en serez instruit, reprenez avec équité.

Une réprimande sert plus à un homme prudent, que cent coups à l'insensé.

Ne reprenez point le moqueur, de peur qu'il ne vous haïsse ; reprenez le sage, & il vous aimera.

Ne retenez point une parole lorsqu'elle peut être salutaire. Ne rougissez point de dire la vérité, quand il s'agiroit de votre vie : ne craignez point d'avouer vos fautes.

Les lèvres menteuses sont en abomination au Seigneur ; mais ceux qui agissent sincèrement, lui sont agréables.

Ecoutez avec douceur ce qu'on vous dit, afin d'acquérir l'intelligence, & de rendre avec sagesse une réponse véritable.

Si vous êtes assez éclairé, répondez à votre prochain qui vous

Application des Figures, &c.

de l'Eglise militante, est un flambeau qui répand par-tout sa vive lumière, & les sept dons du Saint-Esprit sont les rayons de ce soleil ineffable. Jesus-Christ, le souverain pontife de nos ames, entretient sans cesse cette divine clarté par le feu de son amour, & par l'onction de sa grace.

Autel des Parfums.

Entre la table d'or & le chandelier d'or, étoit aussi un autel d'or, sur lequel on faisoit brûler soir & matin un parfum d'excellente odeur : on l'appelloit pour cette raison, *Autel des Parfums.*

Autel des Holocaustes.

Au-dehors & vis-à-vis l'entrée du Tabernacle, il y avoit un autre autel nommé *Autel des Holocaustes*, qui étoit d'airain, & sur lequel on faisoit brûler la chair & la graisse des victimes ; &, entre cet Autel & le Tabernacle, il y avoit un grand bassin d'airain plein d'eau, où les prêtres se lavoient avant de faire les fonctions de leur ministère.

Ces deux autels marquoient les deux différens ordres qui seront toujours dans l'Eglise militante, c'est-à-dire, celui des pénitens & celui des ames pures. L'un de ces autels étoit dans le Tabernacle, & l'autre étoit au-dehors, pour montrer aux pénitens qu'ils sont encore indignes d'entrer dans le temple. L'un étoit destiné

Mœurs, Usages, &c.

vous consulte; sinon, que votre main soit sur votre bouche, de peur qu'il ne vous échappe quelque parole indiscrète, dont vous auriez de la confusion.

Tenez-vous sur vos gardes en demandant conseil à un homme: sachez quels sont ses intérêts; car il vous donnera conseil selon ce qui lui sera le plus utile.

Tout homme que l'on consulte donne son conseil; mais il y en a qui ne regardent qu'eux-mêmes dans les conseils qu'ils donnent.

Ne consultez point un homme sans religion sur ce qui regarde la piété, un injuste sur la justice; un homme timide, sur ce qui regarde la guerre; un Marchand, sur ce qui est de son négoce; mais adressez-vous à un homme de bien, dont les vues s'accordent avec les vôtres.

Consultez sur-tout votre propre conscience; car vous n'avez point de conseiller plus fidèle. Une conscience pure & droite découvre quelquefois mieux la vérité, que sept sentinelles assises en un lieu élevé pour faire le guet.

Chacun aime son sentiment quand il l'a dit; mais ce qu'on doit estimer est sa parole dite à propos.

Les longs discours ne sont point exempts de péché, mais celui qui est modéré dans ses paroles est très-prudent.

Les sages cachent leur science; la bouche de l'insensé est toujours prête à s'attirer la confusion.

Celui

Application des Figures, &c.

tiné à brûler la chair des animaux, ce qui représente admirablement les actions extérieures de la pénitence, par lesquelles le pécheur contrit & humilié s'immole en quelque sorte à Dieu, & se consume comme un holocauste: l'autre étoit réservé pour brûler des parfums, dont l'odeur & la fumée s'élevoient jusqu'au trône de Dieu; ce qui figure l'ardeur & la charité des ames saintes, & la ferveur de leurs prières. Ainsi, l'un de ces autels est pour ceux qui soupirent encore dans le souvenir de leurs péchés; & l'autre est pour ceux qui ne soupirent plus que pour le ciel. Ceux des autels, quoique si différens entr'eux, ont néanmoins cela de commun que l'un & l'autre honorent Dieu par un culte saint, & qu'ils ont besoin l'un & l'autre du feu de son esprit, pour consumer les sacrifices qui s'y offrent.

Le bassin dans lequel les prêtres se lavoient, figuroit le Baptême & la Pénitence, sans lesquels les pécheurs ne peuvent sans crime participer aux sacremens institués pour entretenir & faire croître la vie de nos ames, & pour offrir dignement le sacrifice eucharistique.

L'espace qui étoit autour du Tabernacle s'appelloit *Parvis*; il étoit fermé d'une enceinte de rideaux soutenus par des colonnes d'airain. C'étoit-là que venoit le peuple pour assister aux sacrifices, & pour adresser ses prières au Tout-Puissant.

Ce parvis est une image frappante de l'Eglise que Dieu sépare

Mœurs, Usages, &c.

Celui qui se vante & ne tient point sa promesse, est comme le vent & la nuée qui ne sont pas suivis de la pluie.

Humiliez-vous en toutes choses à proportion de ce que vous êtes grand & élevé, & vous trouverez grace devant Dieu & devant les hommes.

Ne disputez pas des choses qui ne vous regardent point. Ne contestez pas avec un grand parleur, & ne mettez pas plus de bois qu'il n'y en a dans ce feu, qui n'est déjà que trop ardent.

Ne parlez point, si l'on n'est pas disposé à vous entendre. Ne répondez point avant d'avoir écouté, & n'interrompez jamais une personne qui parle.

L'homme patient vaut mieux que le courageux; & celui qui est maître de son esprit, vaut mieux que celui qui force les villes.

La haine excite les querelles, & la charité couvre toutes les fautes. Evitez les disputes, & vous couperez la racine à bien des péchés.

Montrez de la douceur dans tout ce que vous faites, & vous serez plus aimé que si vous faisiez les actions les plus éclatantes aux yeux des hommes.

L'envie & la colère abrègent les jours, & l'inquiétude fait venir la vieillesse avant le tems.

Ne dites point : je traiterai cet homme-là comme il m'a traité; & prenez garde de faire jamais aux autres ce que vous feriez fâché qu'on vous fit.

Ne vous réjouissez point quand votre ennemi sera tombé

Application des Figures, &c.

pare & distingue de toutes les sectes qui l'environnent, & dans le sein de laquelle on présente à l'Eternel les seuls hommages qui puissent lui plaire.

Moyse consacra avec l'huile sainte le Tabernacle, l'Arche, le Chandelier, la Table d'or, les deux Autels & le bassin, avec tout ce qui devoit servir au culte divin; après quoi, une nuée couvrit le Tabernacle, & la majesté du Seigneur le remplit.

Jesus-Christ sanctifia & consacra son Eglise par l'effusion de son sang précieux; & ce n'est que dans cette société céleste que Dieu rend sa présence sensible; c'est au milieu des fidèles qu'il habite, & il les nourrit de ses dons.

Cette onction étoit un signe qui marquoit que ces choses appartenoient à Dieu, & qu'elles ne devoient plus être employées à des usages profanes. L'onction du Baptême produit le même effet dans l'ame du Chrétien : elle le consacre à Dieu, qui y habite sous le voile de la Foi.

Habits des Prêtres.

Les habits des prêtres ou sacrificateurs étoient une robe de fin lin, une ceinture, & un tiare ou bonnet de lin. Aaron comme souverain prêtre, avoi outre cela une robe de couleu d'hyacinte, au bas de l· qu el pendoient de petites sonnette d'or, entremêlées de grenades &, par-dessus cette robe, un; vêtement court & sans manches,

Mœurs, Usages, &c.

bé, & que votre cœur ne s'applaudisse point de sa ruine. Ne vous réjouissez point de sa mort; mais considérez que nous mourrons tous, & que nous ne voulons pas devenir pour les autres un sujet de joie.

Pardonnez à votre prochain le mal qu'il vous a fait, & vos péchés vous seront remis quand vous en demanderez pardon.

L'homme garde sa colère contre l'homme, & il ose demander à Dieu qu'il le guérisse! Il n'a pas compassion d'un homme semblable à lui, & il demande pardon de ses crimes! Lui qui n'est que chair médite la vengeance, & il ne rougit pas de demander à Dieu miséricorde.

Si donc votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez lui à boire.

Ne manquez pas de consoler celui qui est dans la tristesse, & de pleurer avec ceux qui pleurent.

Ne soyez pas paresseux à visiter les malades; car c'est-là un grand moyen de vous affermir dans la charité.

Prêtez à votre prochain lorsqu'il est dans le besoin; mais, vous aussi, rendez au tems marqué ce qu'il vous aura prêté.

Exercez la miséricorde en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup; si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce que vous avez.

Faire miséricorde & justice, est plus agréable au Seigneur que le sang des victimes.

Celui qui a pitié du pauvre prête

Application des Figures, &c.

chés, appellé *Ephod*. Il étoit d'une étoffe d'or & de pourpre, & enrichi de pierres précieuses enchâssées dans de l'or. Sur les épaules du grand-prêtre, il y en avoit deux où étoient gravés les noms des douze tribus d'Israël, six sur l'une, & autant sur l'autre. Sur sa poitrine, étoit une pièce d'étoffe précieuse, de figure quarrée, qu'on nommoit *Rationale*, où étoient attachées douze pierres précieuses, sur chacune desquelles on avoit gravé le nom d'une des douze tribus: on y lisoit aussi ces deux mots: *Doctrine* & *Vérité*. Le grand-prêtre portoit encore sur le front une lame d'or, où étoit cette légende: *La sainteté est au Seigneur.*

Tous ces habits étoient figuratifs: ils représentoient la grandeur & la perfection du sacerdoce de Jesus-Christ. L'or y brilloit, pour montrer que Dieu demande principalement la charité & la sagesse dans ceux qui approchent de son autel. Les sonnettes marquoient aux prêtres que toute leur vie doit parler, & que tous leurs pas doivent porter les hommes à penser à Dieu. Le rational, où l'on voyoit écrit *Doctrine* & *Vérité*, enseignoit de quoi le cœur du prêtre doit s'occuper. Les noms des tribus, gravés sur les pierres précieuses, indiquoient au prêtre quelle est la fin, & pour qui est le ministère dont il est revêtu.

Fonctions des Prêtres.

Toutes les fonctions d'Aaron &

prêtre au Seigneur à intérêts ; il lui rendra ce qu'il lui aura prêté. L'aumône expie le péché, & Dieu, qui récompenſe les bonnes œuvres, conſidère l'aumône.

Ne détournez pas vos yeux du pauvre, quoiqu'il vous importune, & ne donnez point ſujet à ceux qui vous demandent de vous maudire par derrière.

Prêtez l'oreille au pauvre ſans chagrin : répondez-lui favorablement avec douceur.

Celui qui opprime le pauvre, fait injure à celui qui l'a créé ; & celui qui en a compaſſion, rend honneur à Dieu.

Ne mêlez point les reproches à vos bienfaits ; & ne joignez jamais à votre don des paroles triſtes & affligeantes. La douceur des paroles vaut mieux que le don même ; mais l'un & l'autre ſe trouvent dans l'homme juſte.

Ne mépriſez point un homme de bien, parce qu'il eſt pauvre, & ne révérez point un pécheur, parce qu'il eſt riche.

Peu avec la juſtice, vaut mieux que de grands biens avec l'iniquité.

Un peu de pain ſec avec la joie, vaut mieux qu'une maiſon pleine de victimes avec des querelles.

Le pauvre qui ſe ſuffit à lui-même eſt préférable à l'homme glorieux qui n'a point de pain.

Dans l'indigence la plus extrême, on a beaucoup de bien, ſi l'on craint Dieu, ſi l'on évite tout

& de ſes enfans ſe rapportoient au culte de Dieu. Ils mettoient tous les jours au matin & au ſoir de l'huile dans les lampes, & faiſoient brûler des parfums ſur l'autel d'or ; ils changeoient toutes les ſemaines les pains de propoſition, & entretenoient le feu qui devoit toujours brûler ſur l'autel des Holocauſtes.

Toutes les fonctions du ſacerdoce dans l'Egliſe Chrétienne, ſe rapportent auſſi au culte du Très-Haut. Les prêtres doivent entretenir ſans ceſſe dans le cœur des fidèles, par leurs prédications & par leurs exemples, le feu de la charité : ils doivent adreſſer ſans ceſſe à l'Eternel les prières & les vœux des Chrétiens, comme un parfum d'une agréable odeur ; ils doivent offrir ſans ceſſe le pain vivant, ſa manne euchariſtique dans l'auguſte ſacrement de l'Autel.

Dans le culte Judaïque, Dieu n'avoit établi qu'un grand-prêtre ; il partageoit ſes fonctions avec pluſieurs autres ; mais ils ne faiſoient que l'aider dans ſon miniſtère. Entre tous les vivans, Dieu daigne choiſir Aaron pour lui offrir les ſacrifices, l'encens & la bonne odeur, afin qu'il ſe ſouvînt de ſon peuple, & qu'il lui fût favorable. Il lui donna le pouvoir de publier ſes préceptes, ſes volontés & ſon alliance, pour apprendre ſes ordonnances à Jacob, & pour donner à Iſraël l'intelligence de ſa loi.

Dans l'Egliſe, il n'y a qu'un ſeul prêtre, qui eſt Jeſus-Chriſt. Tous ceux qu'il aſſocie à ſon miniſtère

Mœurs, Usages, &c.	*Application des Figures, &c.*
tout péché, si l'on fait de bonnes œuvres. Un pauvre qui est sain & qui a des forces, l'emporte de beaucoup sur un riche languissant. Il n'y a point de richesses comparables à la santé du corps, ni de plaisir égal à la joie du cœur. La vie d'un homme qui se contente de ce qu'il gagne par son travail, est remplie de douceurs. En vivant ainsi, vous serez aussi riche que si vous aviez trouvé un trésor. Ne passez donc point les anciennes bornes qui ont été possédées par vos pères. Demeurez dans votre état, & vieillissez-y en faisant votre devoir. Celui qui se fie sur ses richesses tombera; mais les justes germeront comme l'arbre dont la feuille est toujours verte. Que sert à l'insensé d'avoir de grands biens, puisqu'il ne peut acheter la sagesse? Rien n'est plus détestable que l'avare. Il n'y a rien de plus injuste que celui qui aime l'argent; un tel homme vendroit son ame même. Celui qui amasse injustement des richesses, en s'accordant avec regret sa propre subsistance, les accumule pour d'autres qui les dissiperont en débauches. S'il fait du bien à quelqu'un pendant sa vie, c'est sans y penser, & malgré lui. Mon fils, si vous avez quelque chose, faites-vous-en du bien à vous-même, & présentez à Dieu de dignes offrandes. Souvenez-vous que la mort ne tardera point, & que l'arrêt qui vous	ministre ne sont qu'un avec lui; c'est son sacerdoce qu'ils exercent, & son sacerdoce est un. Lui seul a offert & offre le grand sacrifice; nos prières & nos actions de graces montent par lui jusqu'à Dieu; c'est aussi par lui que Dieu nous fait connoître ses volontés admirables. Il étoit nécessaire que les sacrificateurs de l'ancienne loi fussent mariés, puisque le sacerdoce étoit attaché à la maison d'Aaron; mais ils étoient séparés de leurs femmes pendant le tems de leur service, & ne buvoient ni vin, ni autres liqueurs qui pussent enivrer. Ils servoient nu-pieds; ils menoient, ainsi que les Lévites, la vie pastorale si chérie des Patriarches, n'ayant point d'autres biens que des troupeaux, pour les détacher davantage des soins temporels, & leur donner le loisir de vaquer aux choses de la Religion. Image sensible de la vie pénitente & détachée que doivent mener les prêtres de la loi nouvelle, de la pureté intérieure & extérieure avec laquelle ils doivent approcher des saints mystères, & du soin qu'ils doivent avoir du salut des ames qui leur sont confiées! Les Lévites, dans toutes leurs fonctions, soit qu'ils veillassent nuit & jour à la porte du Tabernacle ou du Temple, soit qu'ils présentassent le bois, l'eau & les autres choses nécessaires aux sacrifices, ou qu'ils fussent obligés de chanter & de jouer des instrumens durant le service divin

vous condamne au tombeau est prononcé.

Répandez des bienfaits avant votre mort; ne vous privez pas par une avidité sordide de ce qui vous est nécessaire chaque jour, & ne laissez point inutile la moindre partie du bien que Dieu vous donne.

Ne cherchez point à découvrir ce qui est au-dessus de vous, & ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces; mais méditez sans cesse les Commandemens de Dieu, & n'examinez point avec curiosité la plupart de ses ouvrages : ce sont des secrets qu'il n'est pas nécessaire que vos yeux dévoilent.

Bannissez loin de vous la tristesse; car le chagrin en a tué plusieurs, & il n'est bon à rien.

Répandez vos larmes sur un mort, & pleurez comme une personne qui a reçu une plaie très-sensible. Rendez-lui les devoirs de la sépulture; mais ne soyez pas inconsolable dans votre douleur. Que le repos où la mort est entrée, appaise le regret que vous avez de sa perte, & consolez-vous de ce que son ame est séparée de son corps.

Ne méprisez point un homme dans sa vieillesse; car ceux qui vieillissent ont été comme nous. Au contraire, trouvez-vous dans l'assemblée des vieillards, & unissez-vous de cœur à leurs discours, afin que vous puissiez écouter tout ce qu'ils vous diront de Dieu, & que vous ne laissiez perdre aucune de leurs excellentes paroles.

Mon fils, écoutez votre père qui

divin, soit même qu'ils exerçassent les fonctions de la vie civile, dont aucune ne leur étoit interdite, non plus qu'aux sacrificateurs, étoient subordonnés au grand-prêtre, ainsi que tous ceux qui partageoient les honneurs du sacerdoce; & le souverain pontife étoit le juge de leur conduite.

Ainsi, dans toute la hiérarchie chrétienne, les ministres des ordres inférieurs doivent être soumis à ceux qui les président, & tous ensemble à Jesus-Christ qui est le Pontife éternel, dont ils exercent le sacré ministère.

Sacrifices.

La plus grande & la plus sainte de toutes les fonctions des prêtres de l'ancienne loi étoit le sacrifice. Il se faisoit de cette manière : celui qui vouloit offrir un sacrifice à Dieu, amenoit la victime devant l'autel des holocaustes, & lui mettoit la main sur la tête. Cette victime étoit un animal domestique du nombre de ceux dont il étoit permis aux Israélites de manger la chair, comme un bœuf, une génisse, un agneau, une chèvre; elle devoit être sans défauts. On l'égorgeoit : les prêtres en recevoient le sang dans une coupe, & le répandoient autour de l'autel : ensuite on dépouilloit l'animal de sa peau, & on le faisoit brûler, ou tout entier, ou en partie, sur l'autel des holocaustes.

Il y avoit trois espèces principales de sacrifices : l'*holocauste*,

qui vous a donné la vie, & ne méprisez pas votre mère lorsqu'elle sera dans sa vieillesse.

Dieu a rendu le père vénérable aux enfans, & il a affermi sur eux l'autorité de la mère. Celui qui honore ses Père & mère recevra lui-même de la consolation de ses enfans.

Soulagez donc votre père dans sa vieillesse, mon cher fils : ne l'attristez point durant sa vie. Si son esprit s'affoiblit, supportez-le, & ne le méprisez pas à cause des avantages que vous avez au-dessus de lui, car la charité que vous aurez exercée envers votre père, ne sera pas mise en oubli, & Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts de votre mère.

Ne soyez point comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos domestiques, & en maltraitant ceux qui vous sont soumis.

Ne traitez point mal le serviteur qui travaille fidèlement, ni le mercenaire qui se sacrifie pour vous. Que le serviteur prudent & fidèle vous soit cher comme votre ame, & ne le laissez point tomber dans la pauvreté.

Celui qui répand le sang, & celui qui refuse au mercenaire le fruit de son travail, sont frères.

Ne vous laissez point aller aux artifices de la prostituée. Ses lèvres sont comme le rayon d'où coule le miel, & son gosier est plus doux que l'huile ; mais la fin en est amère comme l'absinthe, & perçante comme une épée à deux tranchans.

N'arrêtez

te, le *sacrifice pacifique*, & le *sacrifice pour le péché.*

L'holocauste étoit un sacrifice qu'on offrait à Dieu pour rendre hommage à sa majesté infinie ; c'est pour cela que la victime toute entière y étoit consumée par le feu.

Le sacrifice pacifique étoit offert pour rendre grace à Dieu, ou pour lui demander quelque bienfait : on n'y brûloit que la graisse & les reins de la victime, sa poitrine & l'épaule droite étoient pour le prêtre, & le reste appartenoit à celui qui avoit fait les frais du sacrifice.

Dans le sacrifice du péché, le prêtre, avant de répandre le sang de la victime au pied de l'autel y trempoit son doigt, & il en touchoit les cornes de l'autel. Celui pour qui le sacrifice étoit offert, n'en remportoit rien ; la chair étoit toute entière pour le prêtre, & devoit être mangée dans le parvis du Tabernacle.

Tous ces sacrifices avoient rapport à celui de Jesus-Christ. Il falloit, pour figurer l'excellence d'un tel sacrifice, diverses espèces des victimes, des holocaustes, des sacrifices d'expiation pour le péché, des sacrifices pacifiques, parce que celui du sauveur devoit avoir tous ces caractères.

On offroit tous les jours quatre agneaux en holocauste, deux le matin & deux le soir, & c'est ce qu'on appeloit le sacrifice perpétuel.

Dans l'Eglise chrétienne, on offre sans cesse l'Agneau sans tache,

Mœurs, Usages &c.

N'arrêtez point vos regards sur une fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chûte.

Vivez dans la joie avec la femme que vous prendrez dans votre jeunesse, & n'en soyez point jaloux, de peur qu'elle n'emploie contre vous la malice que vous lui aurez apprise par vos soupçons.

Ne vous réjouissez-point d'avoir beaucoup d'enfans, s'ils n'ont pas la crainte de Dieu. Un seul enfant qui craint Dieu, est préférable à mille qui sont méchans; & il est plus avantageux de mourir sans enfans que d'en laisser après soi qui soient sans piété.

Avez-vous des filles, conservez la pureté de leurs corps, & ne vous montrez pas à elles avec un visage gai.

Avez-vous des fils, travaillez à les bien élever, & accoutumez-les au joug dès leur enfance.

Celui qui aime son fils, le châtie souvent, afin qu'il lui donne de la joie quand il sera grand.

Un cheval indompté devient intraitable, & l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent.

Ne vous amusez point à rire avec lui, de peur que vous n'en ayez de la douleur.

Courbez-lui le cou pendant qu'il est jeune; pliez l'osier tandis qu'il est verd, de peur qu'il ne s'endurcisse, & qu'il ne veuille plus vous obéir.

Mon fils, ne vous engagez pas dans une multitude d'affaires;

Application des Figures, &c.

tache qui s'est immolé sur la croix, & qui s'immole tous les jours sur nos autels pour l'expiation de nos crimes, pour nous reconcilier avec Dieu, pour rendre un hommage infini à sa majesté infinie, pour le remercier de ses dons, pour lui demander de nouvelles graces en faveur de ce troupeau qu'il s'est acquis par l'effusion de son sang.

On ne pouvoit sacrifier que dans le Temple de Jérusalem. Ce n'est que dans le sein de l'Eglise qu'on peut immoler la victime du salut.

Fêtes.

Les Fêtes des Israélites étoient le Sabbat de chaque semaine, le premier jour de chaque mois, les trois fêtes solemnelles; la Pâque, la Pentecôte, & la fête des Tabernacles, instituées en mémoire des trois plus grandes graces qu'ils avoient reçues de Dieu. Les grandes solemnités duroient sept jours, sans doute pour honorer la semaine de la création. Les jours du Sabbat & les fêtes, on multiplioit les sacrifices à proportion de la solemnité, sans compter les offrandes des particuliers, qui étoient toujours en grand nombre.

La Pâque commençoit le quatorzième jour du premier mois, sur le soir, par l'immolation de l'Agneau Paschal. Le second jour de la fête, on apportoit au Temple une gerbe de grains nouveaux: c'étoient les prémices de la moisson, & voici les cérémonies

res; car, si vous en entreprenez beaucoup, vous y ferez bien des fautes; si vous les suivez toutes, vous ne pourrez y suffire, &, & si vous allez au-devant, vous en serez entièrement accablé.

La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses, & l'amitié est plus estimable que l'or & l'argent.

Invitez à votre table des gens de bien. Tâchez d'avoir beaucoup d'amis avec qui vous puissiez bien vivre; mais choisissez entre mille celui dont vous voulez prendre conseil.

Si vous voulez avoir un ami, ne le prenez qu'après l'avoir éprouvé, & ne vous fiez pas sitôt à lui; car tel est ami, qui ne l'est que tant qu'il y trouve son avantage, & qui cessera de l'être au jour de l'affliction. Tel est ami, qui se change en ennemi. Tel est ami, qui prendra querelle avec vous, & qui, par haine, découvrira des choses qui ne vous feront point d'honneur. Tel est ami, qui ne l'est que pour la table, & qui ne le sera plus au tems de l'adversité.

L'ami fidèle est une puissante protection, celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. Rien ne lui est comparable, & l'or & l'argent ne méritent pas d'être mis en balance avec l'avantage de sa fidélité.

Ne quittez point un ancien ami; car un nouvel ami ne vaudra pas l'ancien.

Ne dites point à votre ami: allez & revenez, je vous donnerai demain, lorsque vous pouvez

cérémonies qui accompagnoient cette offrande. Les juges députoient trois hommes pour aller cueillir la gerbe dans le territoire de Jérusalem. Les députés demandoient par trois fois à la foule qui étoit présente, si le soleil étoit couché, & on leur répondoit trois fois qu'il l'étoit; ensuite ils demandoient trois fois la permission de couper la gerbe, & trois fois on la leur accordoit. Ils la moissonnoient enfin dans trois champs différens avec trois différentes faucilles, & l'on mettoit les épis dans trois cassettes pour les apporter au Temple. Lorsque la gerbe étoit arrivée, on la battoit dans les parvis, &, du grain qu'elle donnoit, on prenoit environ trois pintes; après l'avoir bien vanné, bien rôti & bien broyé, on répandoit par-dessus une certaine quantité d'huile; on y ajoutoit une poignée d'encens; & le prêtre, qui recevoit cette offrande, l'agitoit devant le seigneur vers les quatre parties du monde; il en jettoit une portion sur l'autel, & le reste étoit à lui: après cela, chacun pouvoit commencer sa moisson.

On voit dans l'immolation de l'Agneau paschal, une image du sacrifice de Jesus-Christ sur la croix; & dans l'offrande de la gerbe, une peinture frappante du sacrifice non-sanglant de nos autels; sacrifice qui sanctifie les quatre parties du monde, & qui est pour l'Eglise une source infinie de graces & de bénédictions.

Cette offrande salutaire n'a commencé

vez lui donner à l'heure même.

Soyez disposé à perdre votre argent pour votre frère & pour votre ami, plutôt que de manquer à les secourir dans le besoin.

Ne violez point la foi que vous devez à votre ami, parce qu'il diffère de vous donner de l'argent; & ne méprisez pas, pour de l'or, votre frère qui vous aime sincèrement.

Ne parlez ni à votre ami, ni à votre ennemi, des fautes des autres, & ne découvrez point ce que vous trouvez de vicieux dans leur conduite; car celui à qui vous le direz, se défiera de vous; & vous connoissant pour un homme porté à la médisance, il vous haïra.

Reprenez votre ami, en lui représentant le mal qu'on dit de lui, parce que peut-être il ne l'a point fait, ou, s'il l'a fait, afin qu'il ne le fasse plus à l'avenir.

Reprenez votre ami, & avertissez-le de ce qu'on l'accuse d'avoir dit, parce que peut-être il ne l'a point dit, ou, s'il l'a dit, afin qu'il ne le dise plus.

Celui qui jette une pierre contre des oiseaux, les fera envoler; & celui qui fait à son ami des reproches injurieux, l'éloignera & rompra l'amitié.

Ne vous familiarisez point avec un homme qui découvre les secrets, qui use de déguisement, & dont la bouche est toujours ouverte.

Celui qui touche la poix, en sera gâté, & celui qui s'unit avec le méchant deviendra semblable à lui.

Ne

commencé qu'après que le soleil de justice se fut couché, c'est-à-dire, après la mort du Sauveur, & son objet est d'en conserver la mémoire. Enfin le nombre de trois, nombre mystérieux, indique visiblement l'opération des trois personnes de la Sainte Trinité dans le grand ouvrage de la rédemption du genre-humain.

Sept semaines après qu'on avoit offert la nouvelle gerbe, on célébroit la fête de la Pentecôte, dans laquelle on présentoit à Dieu deux pains qui étoient les prémices des pains de la nouvelle moisson.

Le septième jour du septième mois, après la récolte de tous les fruits de l'année, on célébroit la fête des Tabernacles, qui duroit sept jours, comme les deux précédentes; & pendant ces sept jours, les Israélites habitoient sous des tentes, ou sous des berceaux de feuillages.

Toutes ces fêtes étoient de véritables fêtes, c'est-à-dire, des réjouissances effectives. Tous les hommes étoient obligés de se trouver à Jérusalem aux trois grandes solemnités; & il étoit permis aux femmes d'y venir. L'assemblée étoit donc très-nombreuse; chacun s'habilloit & se paroit de ce qu'il avoit de meilleur. On assistoit aux prières & aux sacrifices, toujours acccompagnés de musique, & auxquels succédoient les festins où l'on mangeoit les victimes pacifiques. La loi même commandoit de se réjouir, & de

joindre

Mœurs, Usages, &c.

Ne prêtez point d'argent à un homme plus puissant que vous. Si vous lui en prêtez, regardez-le comme perdu.

N'entrez point en société avec un homme plus riche que vous. Quelle union peut-il y avoir entre un pot de terre & un pot de fer ? Lorsqu'ils heurteront l'un contre l'autre, celui de terre sera brisé.

Si un grand vous appelle, retirez-vous; car alors il aura plus d'empressement pour vous appeler. Ne le voyez pas trop souvent, de peur qu'il ne se dégoûte de vous; mais ne vous en éloignez pas trop, de peur qu'il ne vous oublie.

Tant que vous rendrez service au riche & au grand, il vous emploiera; &, lorsqu'il n'aura plus rien à attendre de vous, il vous abandonnera.

Gardez-vous bien, mon fils, d'emprunter de l'argent à intérêt pour donner des repas; car vous vous ôterez ainsi à vous-même le moyen de vivre.

Celui qui aime les festins sera dans l'indigence; celui qui aime le vin & la bonne chère, ne s'enrichira point.

Le vin est une source de dissolution, & l'ivrognerie est pleine de désordres; quiconque y met son plaisir, ne deviendra point sage.

Le vin pris avec modération, est très-utile à la vie humaine; mais quelle est la vie d'un homme qui se laisse abattre par le vin.

Le vin a été créé, dès le commencement, pour réjouir l'homme & non pour l'enivrer.

Le

Application des Figures, &c.

joindre la joie sensible avec la spirituelle. Il ne faut donc pas s'étonner si c'étoit une agréable nouvelle d'apprendre que la fête approchoit, & que l'on iroit bientôt à la maison du Seigneur; si l'on estimoit heureux ceux qui y passoient leur vie; si, pour s'y rendre on marchoit à grandes troupes, en chantant & en jouant des instrumens; & si, au contraire, on s'estimoit malheureux de n'avoir pas la liberté d'y aller.

Tels doivent être la conduite & les sentimens des Chrétiens dans ces jours augustes & solemnels, où ils célèbrent la mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu. Ils doivent se livrer aux transports d'une joie céleste, renoncer aux sens pour ne s'occuper qu'en esprit, & partager l'allégresse des Anges, dont celle des Juifs n'étoit qu'une foible image. Ils doivent s'habiller de leurs plus belles vertus, s'ils veulent participer au divin banquet de l'Agneau; ils doivent s'y préparer par des cantiques, des prières & de bonnes œuvres; ils doivent s'empresser d'être admis à cette table sacrée, & s'estimer malheureux de n'être point assis au nombre des convives qui célèbrent les noces de l'Eternel époux de nos ames.

Cinq jours avant la fête des Tabernacles, on célébroit celle des expiations par un jeûne général. C'étoit le seul jour de l'année où le grand-prêtre entrât dans le Sanctuaire, pour faire l'expiation des péchés de tout

Mœurs, Usages, &c.

Le vin bu avec excès produit la colère, l'emportement & les querelles : l'ivrognerie inspire l'audace ; elle ôte les sens & les forces, & elle est cause de bien des maux.

A qui dira-t-on malheur ? pour qui seront les dissentions & les combats ? pour qui les précipices & les chutes terribles ? pour qui les blessures sans sujet ? pour qui la rougeur & l'obscurcissement des yeux, sinon pour ceux qui passent le temps à boire du vin, & qui mettent leur plaisir à vider les coupes ?

L'insomnie, la colique & les tranchées, sont le partage de l'homme intempérant. Celui qui mange peu aura un sommeil de santé : il dormira jusqu'au matin; & à son réveil, son esprit sera tranquille.

Si donc vous êtes assis à une grande table, ne vous laissez point aller à l'excès de la bouche ; cessez le premier de manger par modestie.

Si vous êtes assis avec beaucoup de personnes, ne portez pas la main aux viandes avant les autres convives, & ne demandez pas le premier à boire.

Ne soyez pas le dernier à vous lever de table, & bénissez le Seigneur qui vous a créé, & qui vous comble de ses biens.

Ne craignez point l'arrêt de mort. Pensez à ceux qui ont été avec vous, à ceux qui viendront après : c'est l'arrêt que le Seigneur a prononcé contre toute chair. Que peut-il vous arriver que ce qu'il plaira au Très-Haut ?

Application des Figures, &c.

tout le peuple. Voici de quelle manière se faisoit cette cérémonie.

Le grand-prêtre, après avoir immolé un veau pour ses propres péchés, & pour ceux de sa famille, entroit dans le Sanctuaire l'encensoir à la main, avec des parfums & le sang de ce veau. Il mettoit les parfums sur le feu, afin que la fumée qui s'élevoit lui dérobât la vue de l'Arche d'alliance : puis, trempant le bout du doigt dans le sang du veau, il en faisoit sept fois l'aspersion vers le Propitiatoire qui couvroit l'Arche. Ensuite il immoloit, pour les péchés du peuple, l'un des deux boucs qu'on lui avoit amenés, de la part de toute la nation. Il le tiroit au sort, & celui des deux sur qui le sort tomboit, étoit immolé. Le pontife prenoit du sang de ce bouc, dont il faisoit l'aspersion dans le Sanctuaire, dans tout le Tabernacle, & sur l'autel des holocaustes, pour purifier le lieu saint & l'autel de toutes les impuretés des enfans d'Israël. Ensuite, il présentoit à Dieu l'autre bouc vivant ; &, lui mettant les deux mains sur la tête, il confessoit les péchés du peuple dont il chargeoit avec imprécation la tête de ce bouc. Enfin, il le faisoit chasser dans le désert, de manière qu'il ne reparût plus ; &, après avoir brûlé sur l'autel la graisse du veau & du bouc immolés pour le péché, il faisoit emporter le reste, qui étoit brûlé hors du camp.

Grande & admirable figure de

Mœurs, Usages, &c.	*Application des Figures, &c.*

Qu'un homme ait vécu dix ans, ou cent ans, ou mille ans, on ne compte point les années de la vie parmi les morts.

Craignez Dieu, mon cher fils, observez ses commandemens, car c'est-là le tout de l'homme; & Dieu, dans son jugement, fera rendre compte aux hommes de toutes leurs œuvres, soit bonnes, soit mauvaises.

Pensez donc, dans toutes vos actions, à votre dernière fin, & vous ne pécherez jamais.»

Telle étoit la morale de ces Israélites, que d'orgueilleux philosophes traitent de nos jours avec tant de mépris. Ainsi pensoit ce peuple, qu'un écrivain malheureusement trop fécond & trop accrédité nous représente comme une nation barbare, inhumaine, superstitieuse, toujours rampante dans le malheur, insolente dans la prospérité, grossière, livrée à la débauche la plus brutale. O siècle! ô mœurs! & on lit les misérables productions où le mensonge se montre avec tant d'impudence! & l'on met à la tête des littérateurs du dix-huitième siècle un homme qui ose proférer de pareils blasphêmes contre une nation choisie de Dieu, & dépositaire de sa Religion! & dans le sein même du Christianisme, on ne met pas un frein à cete bouche sacrilége, qui, depuis près de quatre-vingts ans, ne cesse de vomir les railleries les plus amères contre l'Eternel & ses adorateurs!

¶ Outre ces instructions, les pères & mères étoient obligés d'apprendre

du mystère de la Rédemption! Il n'y avoit que le seul grand pontife qui entrât dans le Saint des Saints, & seulement une fois l'année, non sans y porter du sang qu'il offroit pour ses propres péchés & pour ceux du peuple, afin de nous montrer que, pendant que la loi subsistoit avec son temple, ses sacrifices & son sacerdoce, le ciel n'étoit point encore ouvert à personne & qu'il ne le seroit que par Jesus-Christ, pontife éternel & saint, qui, après avoir répandu son sang pour l'expiation de nos crimes, devoit pénétrer par le voile de sa chair dans ce véritable Sanctuaire, & en ouvrir la porte à tous ceux qui seroient unis par la foi & par la charité.

Les deux boucs représentoient le sacrifice unique du Sauveur, qui a été comme le bouc émissaire chargé des péchés de tout le peuple, emmené hors de Jérusalem & immolé comme l'autre bouc, pour nous purifier par l'aspersion de son sang.

Prémices.

Les Israélites étoient obligés d'offrir au Seigneur une partie des fruits de leur récolte, pour lui témoigner leur soumission & leur dépendance, & pour reconnoître le souverain domaine de Dieu, auteur de tout bien. Ces offrandes se faisoient avant de toucher aux moissons, au nom de tout le peuple. C'étoient la gerbe & les pains dont il a été parlé plus haut; &, après les moissons, par les particuliers, avant

prendre à leurs enfans les grandes choses que Dieu avoit faites pour eux & pour leurs ancêtres, & la loi leur commandoit de leur expliquer l'origine des fêtes qu'ils célébroient, & les cérémonies qui s'y observoient.

Les Israélites n'avoient point d'écoles publiques : leur vie laborieuse ne leur permettoit point de laisser sortir leurs enfans de la maison paternelle, pour suivre les leçons de quelques maîtres particuliers. La plus grande partie des études se faisoit sans lecture, & sans leçons réglées, par les entretiens des pères & des vieillards.

Ils avoient cependant un grand nombre de livres. Dès le tems de Moyse, il est parlé d'un livre des guerres du Seigneur, & ailleurs, il est fait mention d'un livre des justes. Les livres des rois renvoient souvent à des chroniques des rois de Juda & d'Israël. Salomon avoit écrit trois mille paraboles, & plus de mille cantiques, il avoit fait des traités sur toutes les plantes, & sur tous les animaux ; & il se plaint lui-même que la fureur d'écrire & de composer est montée à son comble.

Tous ces ouvrages, & une infinité d'autres qui sont perdus, amusoient sans doute le loisir des Hébreux, & les pères y puisoient de grandes leçons pour leurs enfans ; mais le principal livre qu'ils leur mettoient entre les mains étoit la Bible, qui suffisoit seule pour les instruire parfaitement.

Ce livre, en effet, pouvoit leur tenir

avant qu'ils commençassent à en faire usage ; & c'est pour cette raison qu'on les appeloit *prémices*.

Il n'y avoit point de temps marqué pour les prémices des particuliers, & la quantité n'en étoit pas non plus prescrite. On s'assembloit en troupes de vingt-quatre personnes, pour apporter en pompe ces offrandes au temple de Jérusalem. Chaque troupe étoit précédée d'un bœuf destiné au sacrifice ; l'animal étoit couronné d'olivier, & ses cornes étoient dorées. Chacun portoit dans un panier les prémices de ses terres : les riches avoient des paniers d'or ou d'argent ; les plus pauvres en avoient d'osier. Ils marchoient en cérémonie jusqu'au temple en chantant des cantiques, &, quand ils arrivoient à la montagne du temple, tous, sans excepter le roi lui-même, s'il y étoit, prenoient leurs paniers sur leurs épaules, & les portoient jusqu'au parvis des prêtres, qui les recevoient en prononçant des prières analogues à cet acte de piété. Celui qui faisoit l'offrande, disoit : » Je reconnois aujour-» d'hui devant le Seigneur, que » je suis entré dans le pays qu'il » avoit promis à nos pères ; » c'est pourquoi j'offre les pré-» mices des fruits de la terre que » le Seigneur m'a donnée. » Ensuite, il déposoit son panier sur l'autel, se prosternoit, & s'en alloit.

La loi ordonnoit encore aux Hébreux de consacrer au Seigneur les premiers nés d'entre les

Mœurs, Usages, &c.	*Application des Figures, &c.*
tenir lieu de tous les autres, puisqu'il renfermoit tout ce qu'ils devoient savoir. Ils y voyoient l'histoire du monde jusqu'à leur établissement dans la Terre promise, les progrès de leur nation, les révolutions diverses dont elle avoit été agitée, les bienfaits dont elle avoit été comblée, les malheurs dont ses infidélités avoient été punies; ils y voyoient toute leur Religion, tous leurs dogmes, toutes les cérémonies de leur culte, tous les préceptes de la morale, toutes leurs loix civiles; ils y voyoient enfin l'origine de toutes les nations qui leur étoient connues, & plus particulièrement de celles qu'il lui importoit le plus de connoître. L'éloignement des Israélites pour les étrangers, leur rendoit inutiles & l'étude de leurs langues, & celle de leurs livres. Cette étude, d'ailleurs, leur eût été dangereuse, puisqu'ils y eussent appris les fables impies & extravagantes qui faisoient la théologie des idolâtres.	les enfans mâles, & les premiers nés d'entre les animaux; mais il étoit ordonné de racheter avec de l'argent les premiers nés d'entre les enfans: on pouvoit aussi racheter les premiers nés d'entre les animaux impurs: quant aux animaux purs, ils étoient sacrifiés, & leur sang étoit versé autour de l'autel; on en brûloit la graisse, & la chair appartenoit aux prêtres, aussi-bien que toutes les autres offrandes. Ainsi, tout dans le culte Judaïque étoit établi pour instruire & figurer les Chrétiens. Comme les enfans de Jacob, ils doivent en effet consacrer à Dieu, d'une manière particulière, les prémices de tous leurs biens, c'est-à-dire, qu'ils doivent lui rapporter toutes leurs actions, toutes leurs pensées, toutes leurs paroles, & le reconnoître comme le sacrificateur de leurs ames, qu'il nourrit & qu'il enrichit par sa grace, & comme l'unique auteur de leur salut éternel.

Ils s'appliquoient à prononcer & à lire correctement leur langue naturelle : c'étoit la langue hébraïque, la plus ancienne, la plus simple, & toutefois la plus riche & la plus énergique que jamais on ait parlé sur la terre.

Leurs lettres étoient celles que l'on nomme aujourdhui Samaritaines, parce que les Samaritains les ont conservées, &, comme elles ne sont ni coulantes, ni faciles à former, on pourroit douter qu'il fût fort commun parmi les Hébreux de savoir écrire : d'ailleurs, les laboureurs ont bien moins besoin d'écriture que des marchands & des gens d'affaires. On peut donc présumer qu'on n'appliquoit à ce genre d'étude que ceux qui avoient du loisir, & le nombre en étoit fort petit; mais, comme il étoit ordonné à tout le monde de lire la loi de Dieu, & de la méditer sans cesse, on peut assurer que la plupart se mettoient en état de faire cette lecture importante.

Pour mieux se faire entendre à leurs élèves, ils employoient

non-seulement les simples narrations, mais encore les paraboles, les énigmes, & ces fables dont la fiction est si manifeste, qu'elle ne peut tromper personne. Mais, le principal usage des allégories & du discours figuré, était de renfermer les maximes de morale sous les images agréables & naturelles, & en peu de mots, afin que les enfans les retinssent plus aisément.

Une partie de l'éducation consistoit à apprendre les cantiques composés par Moyse & les autres prophètes, ainsi que les Pseaumes de David; & comme ces divines poësies se chantoient, on prenoit nécessairement quelque teinture de musique.

Il ne nous reste rien de la musique des Hébreux, ni de la structure de leurs vers. Ils avoient une multitude d'instrumens de toute espèce, des trompettes, des flûtes, des tambours, la harpe, &c. chacun pouvoit choisir suivant son goût.

Les chants étoient accompagnés de danses: aussi exerçoit-on à la danse les jeunes garçons & les jeunes filles. Ces dernières souvent formoient des chœurs, & sautoient, après une victoire, au-devant des soldats triomphans, pour les féliciter de l'heureux succès de leurs armes: elles dansoient & elles chantoient en signe de joie.

Richesses.

Chaque Israélite avoit son champ à cultiver, & c'étoit le même qui avoit été donné à ses ancêtres du temps de Josué. Il ne pouvoit changer de place, ni se ruiner, ni s'enrichir excessivement; la loi de l'année Sabbatique, & celle du Jubilé, y avoient pourvu.

Par la première, il étoit ordonné de laisser reposer les terres tous les sept ans en l'honneur du Seigneur. Durant cette septième année, on ne pouvoit ni ensemencer son champ, ni tailler sa vigne & ses arbres; on ne moissonnoit point; on ne faisoit point vendange; on ne recueilloit ni les fruits, ni les grains: on abandonnoit aux pauvres & aux étrangers tout ce que la terre produisoit d'elle-même. Les propriétaires faisoient des provisions pendant la sixième année; &, s'ils avoient besoin de quelques nouveaux fruits, ils pouvoient en prendre dans les productions spontanées de leurs terres, mais avec modération, & sans faire tort à tous ceux qui, par leur indigence, avoient droit d'en user.

Par la loi du Jubilé, on sanctifioit de la même manière chaque cinquantième année. On publioit alors une liberté générale, par laquelle les Hébreux que la misère avoit contraints de se rendre esclaves de leurs frères, recouvroient tous les priviléges de citoyens. Chacun rentroit de plein droit dans les biens qu'il avoit aliénés. Durant l'année du Jubilé, comme dans toutes les années sabbatiques, il étoit défendu d'exiger les dettes, & souvent même on les remettoit aux pauvres. Cette difficulté de se faire payer, & l'impossibilité de faire des acquisitions durables, rendoient les emprunts plus difficiles, & les ventes moins fréquentes, & par conséquent diminuoient les occasions de s'appau-

vrir, ce qui étoit le but de la loi, chacun se bornoit à son héritage, & s'affectionnoit à le faire valoir, sachant que jamais il ne sortiroit de sa famille.

Quand on vouloit vendre un bien, on en évaluoit le prix sur le nombre des années qui restoient jusqu'au prochain Jubilé; plus ce nombre étoit grand, plus la valeur étoit considérable. Jamais on ne vendoit que sous la condition du rachat; ainsi, le vendeur pouvoit recouvrer son bien, deux, trois ou quatre ans après l'avoir aliéné, en rendant à l'acquéreur l'argent qu'il en avoit reçu; s'il ne pouvoit le racheter, il attendoit l'année jubilaire.

Quiconque vendoit une maison dans l'enceinte des murs d'une ville, avoit le pouvoir de la racheter pendant un an; ce terme passé, elle appartenoit à perpétuité à celui qui l'avoit acquise, sans qu'il fût obligé de la rendre, même au temps du Jubilé. Il n'y avoit d'excepté que les maisons des Lévites. Si une maison étoit dans une ville qui n'eût point de murailles, elle ne pouvoit se vendre que suivant la coutume des terres, c'est-à-dire, sous la condition du rachat, ou du moins sous celle du recouvrement dans l'année du Jubilé.

Les Hébreux n'étoient que les usufruitiers de leurs terres; ils étoient les fermiers de Dieu qui en étoit le véritable propriétaire. Avant l'élection des rois, elles n'étoient chargées d'aucune autre redevance que des dîmes & des prémices que le Seigneur avoit ordonnées; ce ne fut qu'après l'établissement de la royauté qu'elles furent soumises aux tributs & aux impositions arbitraires.

Tous les Israélites étoient donc à-peu-près égaux en biens; &, si la multiplication d'une famille obligeoit d'y partager les terres en plus de portions, il falloit y suppléer par l'industrie & par le travail, cultivant l'héritage avec plus de soin, & nourrissant plus de bestiaux dans les déserts & les communes.

L'argent comptant devoit être assez rare parmi eux. En effet, il n'étoit pas de grand usage dans un pays où l'on ne pouvoit guère aliéner d'immeubles ni contracter des dettes, & où il y avoit peu de trafic. L'usure étoit défendue entre les Israélites, & permise avec les étrangers; mais il n'étoit pas facile, suivant la loi, d'avoir commerce avec ceux du dehors.

Quand un homme mouroit sans enfans mâles, son bien passoit à ses filles. S'il n'avoit point de filles, le frère héritoit; au défaut du frère, c'étoit l'oncle paternel; enfin, au défaut d'oncle paternel, la succession étoit donnée au plus proche parent.

Conditions.

Tous les Israélites étoient frères; ainsi l'on ne connoissoit parmi eux ni noblesse ni roture. La principale distinction que la naissance mettoit entr'eux, étoit celle des Lévites & des Sacrificateurs.

Toute la tribu de Lévi étoit consacrée à Dieu, & n'avoit d'au-

tre partage que les dîmes & les prémices qu'elle recevoit des autres tribus. On lui assigna quarante-huit villes, & c'étoit autour de ces cités que les Lévites faisoient paître leurs troupeaux.

Entre tous les Lévites, il n'y avoit que les descendans d'Aaron qui fussent sacrificateurs; le reste de la tribu étoit occupé aux autres fonctions de la religion, au chant des Pseaumes, à la garde du Tabernacle ou du Temple, & à l'instruction du peuple.

Parmi les tribus, les plus distinguées étoient celle de Juda, la plus nombreuse de toutes, & celle d'Ephraïm, fils de Joseph.

Dans chaque tribu, on considéroit encore les branches aînées, & les chefs de chaque famille, que l'on appeloit princes du peuple. C'est pour cette raison que le nom de vieillard, dans l'écriture, marque ordinairement de la dignité. En effet, il n'y avoit que l'âge & l'expérience qui pussent distinguer des hommes également nobles, & à-peu-près également riches, élevés de la même manière, occupés aux mêmes travaux.

Arts & Métiers.

Les Israélites ne se livroient ni au commerce, ni aux manufactures; il n'y avoit que la seule tribu de Zabulon qui fit quelque trafic, parce que son partage étoit sur le bord de la mer. Jusqu'au temps des rois, il ne paroît pas qu'il y ait eu des Hébreux artisans de profession, & qui travaillassent pour le public. Depuis le chef de la tribu de Juda, jusqu'au dernier citoyen de Benjamin, tous étoient laboureurs & pâtres, conduisant eux-mêmes leurs troupeaux, cultivant eux-mêmes leurs terres. La plupart des métiers leur étoient inutiles. Leur vie simple, & la douceur de leur climat, les exemptoient de cet énorme attirail de commodités dont notre mollesse & notre vanité ont fait des besoins. Quand aux choses véritablement nécessaires, il y en avoit peu qu'ils ne sussent faire eux-mêmes. Tout ce qui sert à la nourriture se faisoit dans les maisons: chacun avoit son four; les femmes faisoient le pain, & préparoient à manger; elles filoient la laine, fabriquoient les étoffes, & faisoient les habits: les hommes se chargeoient du reste.

David laissa dans son royaume un grand nombre d'artisans de toute espèce, & sur-tout des maçons, des charpentiers, des forgerons, des orfèvres. Salomon choisit, dans tout Israël, trente mille ouvriers pour la construction du temple, & quatre-vingt mille carrières pour aller tirer des pierres dans les montagnes. Ainsi, ce n'est que du règne de ces deux Princes que l'on voit s'introduire les arts & métiers parmi les Hébreux. Depuis la division du royaume de David, le luxe étant augmenté, le nombre des artisans accrut à proportion; mais une preuve qu'ils n'eurent jamais de grandes manufactures, c'est que le Prophète Ezéchiel, décrivant l'affluence des marchandises qui venoient à Tyr, n'y fait apporter de la Terre de Juda & d'Israël

que du pur froment, de l'huile, de la résine & du baume; toutes productions du pays même qu'ils habitoient.

Habits des Hommes.

Les vêtemens des Israélites n'avoient presque point de façon; ce n'étoient que des pièces d'étoffes que l'on faisoit de la grandeur & de la figure que devoit avoir l'habit; il n'y avoit rien a tailler & peu à coudre : les femmes avoient même l'art de faire sur le métier des robes à manches tout d'une pièce, sans couture, sans ouverture, ni sur la poitrine, ni sur les côtes, mais seulement au haut pour passer la tête : telle étoit la tunique que la sainte Vierge, à ce qu'on croit, fit à Jesus-Christ.

Les modes ne changeoient point, & les étoffes qu'on employoit, étoient la plupart de laine, de fin lin, de coton, & de bysse, Le bysse est une espèce de soie d'un jaune doré, qui croît à de grandes coquilles. La beauté des habits consistoit dans la finesse des étoffes ou dans la couleur : les plus estimées étoient le blanc, & la pourpre rouge ou violette. Les jeunes garçons & les filles portoient des habits de diverses couleurs. Les ornemens des habits étoient des franges ou des bordures de pourpre & de broderies, & quelques agraffes d'or ou de pierreries aux endroits où elles étoient nécessaires. La magnificence consistoit à changer souvent d'habits, & à n'en porter que de bien nets & bien entiers. L'habillement étoit composé de la tunique & du manteau. La tunique, composée ordinairement de lin & de coton, étoit large, pour laisser la liberté de tous les mouvemens dans le travail. Ils la laissaient lâche & traînante quand ils étoient en repos; mais quand ils vouloient agir ou marcher, ils la serroient d'une ceinture. Les ceintures faisoient une partie de la magnificence des vêtemens: celles des princes & des prêtres étoient larges & longues, d'un tissu précieux, & de diverses couleurs; on y pendoit l'épée & le coutelas. Le manteau étoit une pièce de drap, aux coins de laquelle il étoit ordonné de porter des houpes violettes, pour se rendre continuellement attentif à la loi de Dieu.

Les Israélites avoient la tête couverte d'une espèce de tiare: ils portoient leurs cheveux & laissoient croître leur barbe; & c'étoit une beauté parmi eux que de l'avoir longue & touffue. Ils se baignoient souvent, & ils se lavoient les pieds en rentrant dans la maison, en se mettant à table, en se couchant; parce que ne portant que des sandales, ils ne pouvoient marcher sans amasser de la poussière. Comme l'eau dessèche la peau, ils s'oignoient d'huile simple, ou infusée de drogues aromatiques, & c'est ce qu'ils appeloient ordinairement onguent.

Habits des Femmes.

Autant les hommes étoient simples dans leurs ajustemens, autant les femmes étoient recherchées dans leurs parures. Leurs tuniques étoient presque semblables à celles de leurs époux; elles

n'en différoient que par la longueur, les ornemens, & par la finesse de l'étoffe, peinte ordinairement de diverses couleurs. Elles portoient des ceintures de soie, des souliers violets, des bracelets au coude, au poignet, au bas de la jambe, à l'endroit où se nouoient les rubans qui attachoient leur chaussure. Elles avoient des colliers, des pendans d'oreilles, des bagues, des chaînes d'or, des boîtes de parfums, des croissans de pierreries, des pendans qui leur tomboient sur le front & sur les épaules, des aiguilles de tête ornées de perles ou de pierres précieuses, & des rubans de grand prix. Leur tête étoit couverte d'une mitre, espèce de bonnet, qui s'attachoit avec des rubans auxquels on mettoit des pointes d'or, des diamans ou des perles. Les cheveux noirs étoient mis au nombre des présens de la nature, & celles qui ne les avoient pas de cette couleur, les teignoient. Elles avoient grand soin de les parfumer avec des huiles odoriférantes; elles les partageoient pour l'ordinaire, & les mettoient en tresses. Enfin, elles portoient un grand voile qui leur servoit en même-tems de manteau; elles ne paroissoient jamais en public sans cet ornement, que la modestie prescrivit d'abord, & dont le luxe fit ensuite un objet de coquetterie.

Meubles.

Les Israélites étoient plus simples encore dans leurs meubles que dans leurs habits; ils se bornoient en ce point au simple nécessaire. Des vaisseaux de bois & de terre suffisoient au gros de la nation; les vases d'or & d'argent ne se voyoient que dans le Temple du Seigneur, dans les palais des rois, & chez un très-petit nombre d'opulens. Les meubles que l'on croyait les plus indispensables étoient un lit, une table, un siége & un chandelier. Leurs lits n'étoient que des couchettes sans courtines ou rideaux; seulement, dans les grandes chaleurs, ils se servoient de pavillons légers pour se garantir de la piquure des cousins. Les plus riches & les plus délicats avoient des lits d'ivoire, dont ils rendoient la couche bien molle; ils les garnissoient d'étoffes précieuses, & les arrosoient d'eaux de senteur. La place ordinaire du lit étoit contre la muraille. Le chandelier avoit un long pied, & se posoit en terre: il portoit une ou plusieurs lampes dans lesquelles on ne brûloit que de l'huile. Il est vraisemblable qu'ils ne chargeoient point les murailles de tapisseries, puisqu'on ne s'en sert point dans les pays chauds, seulement ils avoient des tapis de pied, pour s'asseoir & pour se coucher.

Mœurs.

En général, les mœurs des Israélites furent toujours pures; car un peuple laborieux doit nécessairement être moins corrompu que les nations oisives & livrées à la mollesse. On ne connoissoit parmi eux ni le luxe, qui porte à tant d'inutiles dépenses, ni

le jeu, qui ruine tant de familles : la chaſſe elle-même, quoique moins frivole & moins ignorée, n'étoit qu'un amuſement rare, auquels ils ſe livroient, moins encore pour le plaiſir, que pour fournir leurs tables, & pour conſerver leurs blés & leurs vignes. Les chaſſeurs n'étoient point ſuivis de ces meutes nombreuſes qui portent de tous côtés le ravage & le dégât : on ne voyoit ni chiens, ni équipages, même aux rois ; les chaſſeurs ſe contentoient de dreſſer des piéges & de tendre des filets.

Ils n'avoient point de ſpectacles profanes : les cérémonies de la Religion & l'appareil des ſacrifices étoient pour eux le ſpectacle le plus flatteur & le plus digne de les occuper. En effet, il devoit être fort magnifique, puiſque le temple étoit le plus ſuperbe édifice de tout le pays, & qu'on y comptoit plus de quarante mille Lévites chargés de remplir tour-à-tour les fonctions ſacrées.

Deux autres coutumes ſervoient encore ſingulièrement à la conſervation des mœurs ; c'étoient la retraite des femmes, & la fuite des étrangers.

Les filles, avant leur mariage, ne paroiſſoient jamais en public, & même à la maiſon ; elles demeuroient dans des appartemens ſéparés, où les hommes n'entroient point. Les femmes, preſque auſſi retirées que les filles, ſortoient rarement ; ou ſi elles étoient obligées de le faire avec leurs filles, ſoit pour aller au temple, ſoit pour célébrer quelques fêtes publiques ou particulières, elles ne ſe montroient qu'avec un voile, qu'elles ne quittoient que devant leurs plus proches parens. Lorſqu'il y avoit des étrangers, elles ne mangeoient pas à la table de leurs maris : elles étoient occupées à ſervir. Dans les feſtins, dans les repas de réjouiſſance, on réuniſſoit toutes les femmes pour ſe divertir entr'elles, & jamais elles ne ſe mêloient avec les hommes.

Les Iſraélites évitoient avec ſoin le commerce des étrangers, qu'ils déſignoient ſous le nom de GENTILS ; ils ne ſe permettoient ni de manger avec eux, ni d'entrer dans leurs maiſons. Ils abhorroient tous les idolâtres & particulièrement les incirconcis ; car ils n'étoient pas les ſeuls qui pratiquaſſent la circonciſion : elle étoit en uſage chez tous les deſcendans d'Abraham, comme les Iſmaélites, les Madianites & les Iduméens, chez les Moabites & les Ammomites, deſcendus de Loth ; les Egyptiens même la regardoient comme une purification néceſſaire.

Cependant, les Hébreux ſouffroient les incirconcis qui adoroient le vrai Dieu, juſqu'à leur permettre d'habiter dans la Terre-Sainte, pourvu qu'ils obſervaſſent la loi de nature : ils les nommoient proſélites d'habitation, ou NOACHIDES, parce qu'ils n'étoient obligés qu'aux préceptes que Dieu donna à Noé au ſortir de l'Arche. Si ces fidèles ſe faiſoient circoncire, ils étoient réputés enfans d'Abraham, ſoumis à toutes les obſervances Judaïques, & nommés proſélites de Juſtice.

La politeſſe des Iſraélites étoit moins recherchée, moins far-

dée que la nôtre, & chez eux les marques de l'amitié & de l'estime ne cachoient point la ruſe, la fourberie, l'infâme trahiſon. Pleins de reſpect pour leurs ſemblables, ils traitoienr de ſeigneurs ceux qu'ils vouloient honorer; ils leur faiſoient des proteſtations de ſervice; ils s'inclinoient devant eux, juſqu'à ſe proſterner contre terre : c'eſt ce que l'Ecriture appelle ADORER. Ce n'étoit point une incivilité de ſe tutoyer : toute l'antiquité en uſoit ainſi. Il étoit ordinaire de s'embraſſer en s'abordant.

Au lieu de ſe découvrir comme nous, ils ſe déchauſſoient en entrant dans les lieux ſaints.

Aucune nation n'obſerva plus religieuſement les lois de l'hoſpitalité. Ils recevoient leurs hôtes avec l'empreſſement le plus vif; ils leur rendoient tous les bons offices dont ils étoient capables; en un mot, ils rempliſſoient avec joie, à leur égard, tous les devoirs de l'humanité. Auſſi, quoiqu'en diſent les prétendus ſages de notre ſiècle, jamais peuple ne fut plus humain : on en jugera par cette loi du Deutéronome : « Si, marchant dans un chemin, dit le Seigneur, vous trouvez ſur un » arbre, ou à terre le nid d'un oiſeau, & la mère qui eſt ſur » ſes petits ou ſur ſes œufs, vous ne retiendrez point la mère » avec ſes petits : mais ayant pris les petits, vous la laiſſerez aller » afin que vous ſoyez heureux, & que vous viviez long-tems». S'ils ſe comportoient ainſi à l'égard des foibles animaux, que faiſoient-ils donc aux hommes ?

Mais, dit le détracteur de la Religion, ils ont maſſacré les Chananéens; ils ont égorgé ſans pitié des nations dont tout le crime étoit de ſe défendre.

Le peuple de Dieu n'eſt pas le ſeul dans l'hiſtoire duquel on voit les vaincus immolés ſans miſéricorde par les vainqueurs. Ouvrez les annales des Grecs & des Romains, ces nations ſi polies, ces peuples dont on vante ſi fort la ſageſſe : quel tiſſu de carnage & de férocité! que de meurtres, dont quelques-uns même ſont commis de ſang-froid, ou du moins dont nous ne voyons pas la raiſon politique!

Les Iſraélites ont tué les Chananéens? mais ce n'étoit pas parce que ces peuples ſe défendoient; c'étoit pour obéir à l'ordre formel du Très-Haut qui avoit réprouvé ces nations Idolâtres. Et pourquoi les avoit-il réprouvées? Parce qu'elles n'avoient pas profité du châtiment des Sodomites, ni des exemples que leur avoient donné les Patriarches; parce qu'elles n'ouvroient point les yeux aux merveilles opérées en faveur des enfans de Jacob; parce qu'enfin elles bravoient & fatiguoient la juſtice divine depuis près de dix ſiècles, par les déſordres & les crimes affreux dans leſquels elles vivoient. Veut-on ôter à Dieu le pouvoir de punir & d'exterminer des coupables? Or, le peuple d'Iſraël étoit l'inſtrument de ſes vengeances.

La vie aiſée & tranquille que menoient les Hébreux, la beauté de leur pays, la douceur du climat qu'ils habitoient, tout enfin les portoit aux plaiſirs; mais ces plaiſirs étoient ſimples & faciles; ils n'en avoient guères d'autres que la bonne chère & la muſique.

L'application au travail de la campagne ne leur permettoit pas de faire tous les jours des feſtins ; mais elle ſervoit à leur rendre la joie plus ſenſible : ils s'y livroient les jours de Sabbat, & dans toutes les autres fêtes marquées par la loi. Les mariages, le partage du butin après une victoire, les tondailles de leurs moutons, la moiſſon, les vendanges étoient encore pour eux autant de jours de réjouiſſance & de récréation.

Les ânes étoient la monture ordinaire, même des riches. Pour donner une grande idée de Jaïr, l'un des Juges, l'Ecriture dit qu'il avoit trente fils montés ſur trente ânes, & chefs de trente villes. Il eſt dit d'Abdon, un autre des Juges, qu'il avoit quarante fils & trente petits-fils montés ſur ſoixante-dix ânes, &, dans le cantique de Débora, les chefs d'Iſraël ſont décrits montés ſur des ânes polis & luiſans.

Nourriture & Repas.

Il n'étoit pas permis aux Hébreux de manger indiſtinctement toute eſpèce d'animaux. Dieu lui-même leur avoit marqué les viandes dont ils pouvoient uſer. Les poiſſons qui n'ont ni nageoires, ni écailles ; les oiſeaux de proie & pluſieurs amphibies ; les animaux qui n'ont point la corne du pied fendue, & qui ne ruminent pas ; le porc, ſur-tout le ſang & la graiſſe, leur étoient particulièrement interdits, non-ſeulement pour les accoutumer par-là à la tempérance, & pour réprimer cette gourmandiſe qui avoit regretté les concombres & les melons d'Egypte en mangeant un pain céleſte, mais encore parce que cela eſt d'une digeſtion longue & pénible, & forme un mauvais chyle, ſur-tout dans les pays chauds.

Les meilleures tables n'étoient ſervies que de viandes ſolides & ſucculentes ; on les mangeoit bouillies, rôties, quelquefois en ragoût. La plupart des épiceries, dont notre ſenſualité fait tant de cas, leur étoient inconnues. Le ſel, le miel, l'huile, la crême étoient leurs aſſaiſonnemens les plus recherchés ; ils ſe ſervoient quelquefois de l'anis, du gingembre, du ſafran, & de quelques herbes aromatiques. Après les viandes, les mets les plus eſtimés étoient ceux que compoſoient les légumes & les grains. Rarement on mangeoit du poiſſon : on le regardoit comme une nourriture trop délicate & trop légère pour des hommes robuſtes. Les pâtiſſeries les plus friandes étoient faites avec de l'huile & du miel ; car on ne connoiſſoit rien de plus agréable que le miel, avant que le ſucre eût été apporté des Indes ; auſſi s'en ſervoit-on ſouvent pour confire les fruits. La nourriture ordinaire des moiſſonneurs étoit du pain trempé dans du vinaigre, de la bouillie & de l'eau. Le vin étoit réſervé pour les jours de fêtes, ou pour les feſtins d'apparat.

Les Iſraélites ne mangeoient pas avec toutes ſortes de gens : ils auroient cru ſe ſouiller & ſe déshonorer en ſe trouvant à table avec des perſonnes d'une autre Religion, ou d'une profeſſion honteuſe & décriée. D'abord ils mangèrent aſſis, comme nous le

ſommes aujourd'hui; mais enſuite, à l'exemple de quelques peuples voiſins, ils prirent des lits de table, ſur leſquels ils étoient couchés ou appuyés ſur le coude; poſture gênante, que la moleſſe des Orientaux imagina, & que la ruſticité des peuples du Nord abolit après bien des ſiècles.

Les gens réglés mangeoient après avoir travaillé, & aſſez tard. C'eſt pourquoi manger & boire dès le matin, ſignifient, dans l'Ecriture, le déſordre & la débauche. Dans le repas, chacun avoit ſa table à part, & le maître du feſtin faiſoit la diſtribution des viandes. Le grand reſpect pour les Hôtes, conſiſtoit à leur ſervir à boire & à manger plus abondamment qu'aux autres convives. On rompoit le pain ſans le couper, parce qu'on ne ſe ſervoit que de petits pains longs & minces.

Dans les feſtins ſolemnels, on créoit un roi, qui aſſignoit à chacun ſa place, & qui étoit élu par le ſort, ou choiſi par le maître de la maiſon. Il commandoit, & les convives étoient obligés de lui obéir: au reſte, cette obéiſſance n'avoit rien de pénible, puiſqu'elle n'étoit preſcrite que pour mettre plus d'ordre & de vivacité dans le plaiſir; auſſi ne voyoit-on point à la table des Hébreux cette monotonie glaçante, ou cette joie folle & effrénée qui règne dans la plupart de nos repas modernes. Pendant qu'on mangeoit, des Muſiciens formoient d'agréables concerts, & des ſerviteurs répandoient des parfums pour remplir la ſalle d'une odeur délicieuſe, en ſorte que tous les ſens étoient flattés à la fois. Ils prenoient volontiers leurs repas dans les jardins ſous des arbres & des treilles; car il eſt naturel, dans les pays chauds, de chercher l'air & le frais.

Purification.

La propreté eſt indiſpenſable dans les pays chauds, où l'air ſe corrompt plus aiſément, & où les eaux ſont moins communes que dans les pays froids. Ainſi, toutes les purifications preſcrites aux Juifs par la loi de Moyſe, n'avoient pas ſeulement pour objet de les accoutumer à l'obéiſſance, & de les élever à Dieu par le moyen des actions les plus ordinaires; mais elles ſe propoſoient encore d'entretenir la ſanté, & de prévenir les maladies.

Il étoit ordonné de ſe baigner & de laver ſes habits en pluſieurs rencontres, & ſur-tout lorſqu'on avoit touché un corps mort ou un animal impur. On le faiſoit en ſe levant & en ſe couchant, avant & après le repas. On purifioit les vaſes par l'eau ou par le feu, auſſi-bien que les maiſons où l'on remarquoit quelque corruption. Les femmes, après leurs couches, étoient obligées de ſe ſoumettre à ces pratiques. C'étoient les prêtres qui jugeoient des impuretés légales, & qui preſcrivoient la manière des purifications.

Deuil.

Dans les calamités publiques, comme une mortalité, une ſté-

rilité générale, une incurſion d'onnemis, & dans les malheurs particuliers, comme la mort d'un parent ou d'un ami, quand il tomboit dangereuſement malade, ou lorſqu'il étoit en captivité, enfin quand on étoit accuſé d'un crime, on prenoit également le deuil chez les Iſraélites.

Ce deuil ne conſiſtoit pas ſeulement à changer d'habits : on les déchiroit encore ; on ſe battoit la poitrine ; on ſe mettoit les mains ſur la tête, on ſe la découvroit entièrement ; on y jetoit de la pouſſière & de la cendre au lieu de parfums ; on ſe raſoit la barbe & les cheveux.

Tant que le deuil duroit, il ne falloit ni s'oindre, ni ſe laver ; mais il falloit porter des habits ſales & déchirés, ou des ſacs, c'eſt-à-dire des habits étroits & ſans plis, par conſéquent déſagréables, & qu'on appelloit auſſi cilices, parce qu'ils étoient faits d'une étoffe rude & groſſière. On avoit les pieds nuds auſſi-bien que la tête, mais le viſage couvert. Quelquefois on s'enveloppoit d'un manteau pour ne point voir le jour & cacher ſes larmes. On ne mangeoit qu'après le ſoleil couché, & l'on ne prenoit alors que des alimens fort communs, comme du pain & quelques légumes, & l'on ne buvoit que de l'eau.

On demeuroit enfermé, aſſis à terre, ou couché ſur la cendre ; gardant un profond ſilence, & ne parlant que pour ſe plaindre, ou pour chanter des cantiques lugubres. Le deuil pour un mort étoit ordinairement de ſept jours ; quelquefois on le continuoit pendant un mois, & même plus long-tems. Il y avoit des veuves qui le portoient toute leur vie.

Pluſieurs ſans doute jouoient la comédie, comme parmi nous, & faiſoient toutes ces façons ſans être fort affligés ; mais du moins ceux qui l'étoient pouvoient ſe ſatisfaire librement.

Funérailles.

Les Hébreux regardoient comme une malédiction terrible, que leurs corps, ou ceux des perſonnes qu'ils avoient chéries, demeuraſſent expoſés à être déchirés par les bêtes & par les oiſeaux, ou à ſe corrompre & à infecter les vivans. C'étoit une conſolation de repoſer dans les ſépulcres de ſes pères.

Quoique les funérailles fuſſent un devoir de piété, elles n'étoient pourtant accompagnées d'aucune cérémonie de Religion ; au contraire, c'étoit une action profane, qui rendoit immondes toutes perſonnes qui y avoient eu part, juſqu'à ce qu'elles ſe fuſſent purifiées. Ainſi, loin que les prêtres fuſſent néceſſaires aux funérailles, il leur étoit défendu d'y aſſiſter, ſi ce n'étoit à celles de leurs proches.

On offroit des ſacrifices pour les morts, c'eſt-à-dire, pour la rémiſſion des péchés. Il y avoit auſſi une cérémonie que l'on appelloit Baptême pour les morts, & qui conſiſtoit à ſe purifier, action que l'on croyoit auſſi utile pour eux que les prières.

On enterroit les gens du commun, & l'on embaumoit les per-

ſonnes conſidérables, pour les dépoſer dans les tombeaux : on environnoit leurs corps d'une quantité de drogues deſſéchantes, & quelquefois on y brûloit des parfums.

Il n'y avoit point de lieu déterminé pour la ſépulture des morts. Pluſieurs de leurs tombeaux étoient taillés dans le roc avec tant d'artifice, que quelques - uns avoient des portes fermantes, & tournant ſur leurs gonds taillés de la même pièce. Chacun avoit une table de pierre, ſur laquelle on poſoit le cadavre. Les autres ſépulcres étoient dans les villes, ou à la campagne, ou dans les jardins, ou ſur les chemins. Les ſépultures communes du peuple étoient hors de la ville, & l'on avoit grand ſoin de diſtinguer celles qui étoient deſtinées aux Iſraélites, d'avec celles des étrangers, & ſur-tout des idolâtres. Tous les ans on blanchiſſoit les ſépulcres ; & c'eſt à cet uſage que le divin Sauveur faiſoit alluſion lorſqu'il comparoit les Phariſiens à des ſépulcres blanchis, qui paroiſſent propres au-dehors, tandis qu'au-dedans ils ſont pleins d'os de morts & de pourriture.

Lorſque le moment de porter le corps en terre étoit venu, tous les parens, tous les amis du mort s'aſſembloient en habits de deuil, pour former un cortége funèbre. Ils lamentoient à haute voix, & même il y avoit des femmes qui ſe louoient pour pleurer en ces occaſions. On joignoit aux voix le ſon de quelques inſtrumens lugubres. Enfin, on compoſoit des cantiques pour ſervir comme d'oraiſon funèbre aux perſonnes illuſtres.



ENTRETIEN XI.

Tableau hiſtorique de la Religion, depuis la conſtruction du Temple, juſqu'à la captivité de Babylone.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DÈs que Salomon eut reçu l'onction ſacrée des rois ; il ſe livra tout entier à l'exécution du grand deſſein de ſon père ; 40 ans après ſon intrôniſation, il fit commencer la conſtruction du Temple que David avoit projeté ; & il employa plus de quatre-vingt mille ouvriers, qui paſſèrent ſept ans à terminer ce merveilleux ouvrage.

Ce temple fut bâti ſur le modèle du tabernacle. L'autel des holocauſtes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de propoſition, tout le reſte des meubles ſacrés néceſſaires aux cérémonies de la Religion, fut formé ſur ceux que Moyſe avoit fait faire dans le déſert ; Salomon n'y ajouta que la magnificence & la

grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avoit construit, fut posée dans le Saint des Saints; lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, & du ciel interdit aux hommes, jusqu'à ce que J. C. leur en eût ouvert l'entrée par son sang.

Au jour de la dédicace de cet admirable édifice l'Eternel y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom & son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Eglise où le Très-Haut devoit habiter comme dans son véritable sanctuaire, & du ciel où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture étoit digne d'un si grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appella le *Bois du Liban*, étoit également superbe & délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine, fut une nouvelle décoration pour Jérusalem. Tout étoit grand dans ces édifices; les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi, & le tribunal où il rendoit la justice. Le cèdre, bois précieux & incorruptible, fut le seul employé dans ces ouvrages; de toutes parts on y voyoit briller l'or & les pierreries. Les citoyens & les étrangers admiroient la majesté des rois d'Israël.

Le reste répondoit à cette magnificence; les villes, les arsenaux, les chevaux, les charriots, la garde du Prince. Le commerce, la navigation & le bon ordre, avec une paix profonde, avoient rendu Jérusalem la plus opulente cité de l'Orient. Le royaume étoit tranquille & abondant: tout y représentoit la gloire céleste. Dans les combats de David, on y voyoit les travaux par lesquels il la falloit mériter; & l'on voyoit dans le règne de Salomon, combien la jouissance en étoit douce & paisible.

Mais ce qu'il y avoit de plus admirable dans toute l'étendue de ce florissant empire, étoit Salomon lui-même. Supérieur au reste des hommes par la grandeur de sa puissance, il l'étoit davantage encore par la profonde sagesse dont le Seigneur avoit récompensé la piété & les autres vertus de sa jeunesse. La nature n'avoit point de secret pour lui; il connoissoit tout, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope, & la sagacité de son esprit pénétroit en quelque

quelque ſorte dans les replis les plus cachés du cœur humain. Quelle vérité, quelle ſublimité dans les préceptes de morale qu'il nous a laiſſés dans ſes écrits! Quelle nobleſſe; quelle force de génie dans ſon ſtyle! On l'eût pris dans les heureux tems de ſon règne, pour une intelligence céleſte, cachée ſous le voile de l'humanité, qui étoit deſcendue ſur la terre pour inſtruire les foibles mortels.

Un gouvernement ſi glorieux finit par de honteux égaremens. Il s'abandonne à l'amour des femmes, l'eſprit de cet homme ſi ſage perd ſon activité; ſon cœur s'affoiblit; Salomon oublie le Dieu de David, & ſe proſterne devant les ridicules ſimulacres des nations étrangères. L'Eternel, juſtement irrité, épargne toutefois ce Prince ingrat. en mémoire du fidèle David; mais il lui dénonce qu'il le punira en la perſonne de ſon fils. Ainſi il montre aux pères que, ſelon l'ordre ſecret de ſes jugemens, il fait durer, après leur mort, leurs récompenſes ou leurs châtimens; & il les tient ſoumis à ſes loix par leur intérêt le plus cher, c'eſt-à-dire, par l'intérêt de leur famille.

En exécution de ſes décrets, Roboam, fils & ſucceſſeur de ce monarque, eſt livré à un conſeil inſenſé. L'orgueil brutal de ce jeune prince lui fit perdre dix tribus, que Jéroboam, autrefois l'eſclave de Salomon, & alors le plus redoutable rival de ſon fils, ſépara de leur Dieu & de leur roi. De peur que ſes ſujets ne retournaſſent vers la maiſon de David, cet uſurpateur défendit d'aller ſacrifier au temple de Jéruſalem; & il érigea des veaux d'or, auxquels il donna le nom de Dieu d'Iſraël, afin que le changement parût moins étrange. La même raiſon lui fit conſerver la loi de Moyſe, qu'il interprétoit à ſa fantaiſie; mais il en falloit obſerver preſque toute la police tant civile que religieuſe, de ſorte que le *Pentateuque* demeura toujours en vénération dans les tribus ſéparées.

Pendant que ces dix tribus rebelles & ſchiſmatiques abandonnent leur Dieu & leur roi, les enfans de Juda, fidèles à Dieu, & à David qu'il avoit choiſi, demeurent dans l'alliance & dans la foi d'Abraham Les Lévites ſe joignent à eux avec Benjamin: le royaume du peuple de Dieu ſubſiſte, par leur union, ſous le nom

de *royaume de Juda*; & la loi de Moyse s'y maintient dans toutes ses observances.

Ainsi se forma cette fameuse division de l'empire des Hébreux. Le crime d'un seul prince causa le premier schisme qui ait déchiré le sein de la véritable Eglise. Jettons un œil attentif sur l'histoire de l'un & de l'autre Etat, & voyons par quels moyens le Tout-Puissant y conserva sa Religion sainte.

Royaume d'Israël.

Jéroboam, ayant affermi son usurpation par l'établissement du culte des faux dieux, veut donner lui-même à son peuple l'exemple de la prévarication. Il monte à l'autel; il prend l'encensoir: à l'instant, un prophète vient de Juda, par l'ordre du Seigneur, & s'écrie: « Autel, » autel! il naîtra un fils dans la maison de David, qu'on » appellera *Josias*; il immolera sur toi les prêtres qui » t'encensent; il brûlera sur toi des os de corps humain!» L'homme de Dieu, pour preuve de la vérité de ce qu'il prédit, annonce que l'autel va se rompre en deux. Jéroboam irrité étend la main pour ordonner qu'on arrête le téméraire; cette main sacrilége se dessèche aussitôt, & l'autel se brise. Le roi vaincu, sans être touché, conjure le prophète de prier pour lui: le saint homme le fait; Jéroboam est guéri; mais, après avoir éprouvé la puissance du Dieu de ses pères, il n'en persiste pas moins dans son impiété.

L'homme de Dieu, auquel il étoit défendu de manger dans le pays d'Israël, se refuse à l'invitation du monarque apostat, & se laisse ensuite aller à celle d'un vieux prophète, qui lui dit faussement que le Seigneur a révoqué la défense, & qui, après l'avoir ainsi trompé, lui annonce que, parce qu'il a transgressé l'ordre du Très-Haut, il va être dévoré par un lion, ce qui arrive peu après qu'il s'est mis en chemin pour retourner chez lui. Cet homme de Dieu, pour une légère désobéissance, est puni de mort, tandis que l'impie Jéroboam & le prophète séducteur sont épargnés: preuve certaine qu'il y a une autre vie, où les méchans souffriront la peine due à leurs crimes, & où les justes, après avoir été purifiés de leurs fautes en celle-ci par des châtimens passagers, recevront la récompense éternelle de leurs bonnes œu-

vres ; car sous un Dieu juste, le péché ne peut non plus demeurer sans châtiment, que la vertu sans récompense.

Cependant la vengeance divine commence à éclater sur Jéroboam. Son fils tombe malade, & la mère de l'enfant va consulter le prophète *Abdias* sur le sort de cet infortuné. Elle s'étoit déguisée, afin de n'être pas reconnue. Mais le prophète, en l'appercevant : « Entrez,
» femme de Jéroboam, lui dit-il, & venez entendre les
» paroles du Seigneur : je vous ai élevé du milieu des
» Israélites, & je vous ai établi chef de mon peuple ; ce
» que j'ai ôté du royaume d'Israël à la maison de David,
» je vous l'ai donné ; & après cela vous m'avez rejetté
» avec mépris, & vous vous êtes forgé des dieux étran-
» gers pour irriter ma colère. C'est pourquoi je ferai tom-
» ber toutes sortes de maux sur la maison de Jéroboam ;
» j'en exterminerai tout, jusqu'aux animaux. Allez donc
» & retournez chez vous. Au moment de votre arrivée,
» l'enfant mourra, tout Israël pleurera & l'ensevelira ;
» mais c'est le seul de la maison de Jéroboam à qui l'on
» donnera la sépulture. »

La prédiction s'accomplit dans tous ses points, & toutefois l'opiniâtre monarque ne quitte point sa voie corrompue ; il persiste dans son idolâtrie ; il y engage de plus en plus ses sujets. Il provoque enfin la justice du Très-Haut. Il perd cinq cent mille hommes dans la guerre qu'il déclare à Abia, successeur de Roboam, roi de Juda ; défaite terrible, qui affoiblit extrêmement le royaume d'Israël, & qui donna la supériorité aux enfans de David. Jéroboam, toujours malheureux, & toujours digne de l'être, termina sa carrière après vingt-deux ans de règne.

Nadab, son fils, qui ne valoit pas mieux que lui, succéda à ses crimes comme à sa puissance ; mais il semble ne monter sur le trône que pour voir s'accomplir en sa personne la prédiction du prophète Abdias. *Baasa* l'assassine, usurpe sa couronne, & fait mourir tout ce qui restoit de cette race impie.

Baasa conserve durant vingt-quatre ans le sceptre qu'il avoit envahi ; mais il marche sur les traces de Jéroboam, & il est puni avec la même sévérité. Le prophète *Jéhu* lui annonce, de la part du Seigneur, qu'il sera retranché de dessus la terre avec toute sa postérité ;

& le monarque loin de se corriger, fait mourir le saint homme.

Le règne de son fils *Ela* ne dura que deux ans. *Zambri*, qui commandoit la moitié de sa cavalerie, se révolte, lui arrache la vie, prend le sceptre, &, pour le conserver, extermine toute la maison de Baasa, sans en laisser la moindre trace.

Zambri, aussi méchant que ses prédécesseurs, ne fit que paroître; car, à peine régna-t-il une semaine. Se voyant assiégé dans la ville de Tersa par *Amri*, que l'armée d'Israël avoit élu roi, il fut aussi cruel envers lui-même qu'il l'avoit été envers Ela son maître, & pour ne point tomber entre les mains de son rival, il mit le feu à son palais, & s'y brûla avec toute sa famille.

Amri, paisible possesseur du trône par la mort de *Zambri*, & par celle d'un autre compétiteur, appellé *Thebni*, qu'une partie du peuple soutenoit, l'occupa durant douze ans. Il bâtit la ville de Samarie, qui devint dans la suite la capitale du Royaume d'Israël; mais il fit le mal devant le Seigneur; il surpassa en impiété & en scélératesse tous ceux qui avoient porté la couronne avant lui, & ne fut surpassé lui-même que par son fils *Achab*, qui hérita de sa perversité ainsi que de son sceptre.

La malice naturelle d'*Achab* s'accrut encore par son mariage avec *Jésabel*, fille du roi des Sidoniens, & digne d'être l'épouse & l'émule d'un tel prince. Non-seulement ces deux monstres firent adorer les veaux d'or de Jéroboam; ils établirent encore dans Israël le culte de Baal, Dieu des Syriens. Ils persécutèrent les serviteurs du vrai Dieu; ils firent périr les saints prophètes, & ils les auroient tous immolés à leur fureur sacrilége, si Abdias, intendant du roi, n'en eût caché jusqu'à cent dans des cavernes, où il prit soin de les nourrir. Une tyrannie aussi sanglante eut le succès qu'en attendoient Achab & Jézabel: les peuples se prosternèrent en foule devant Baal, & la prévarication devint si générale, qu'il sembloit que le Dieu d'Abraham n'eût plus d'adorateurs dans le royaume d'Israël.

Sous ce règne impie, Dieu suscite le prophète *Elie*, qui, brûlant de zèle pour la gloire du Très-Haut, paroît devant Achab, & lui fait cette terrible menace: » Vive le Seigneur, sous les yeux duquel je suis! Il ne

» tombera, pendant ces années, ni rosées, ni pluies, » que selon la parole qui sortira de ma bouche. » Aussitôt à l'ordre du prophète, le ciel cesse durant trois ans & demi de verser sur la terre les pluies & les rosées qui la fertilisent, & tout Israël est livré aux extrémités de la plus cruelle famine.

Le Seigneur ordonne à Elie d'aller se cacher près d'un torrent, & commande à des corbeaux de lui apporter soir & matin du pain & de la chair. Le torrent se tarit, & Dieu envoie son prophète chez une pauvre femme veuve qui demeuroit à Sarepta, ville des Sidoniens. L'hôtesse du saint homme n'avoit plus qu'un peu d'huile & de farine; Elie multiplie ces foibles provisions, & elles suffisent pour le nourrir avec toute la famille de la veuve, durant tout le temps de la famine. Le fils unique de cette femme tombe malade, & meurt: le prophète ressuscite l'enfant en se couchant par trois fois sur son corps; & il le rend à sa mère, qui s'écrie: « Je recon- » nois maintenant que vous êtes un homme de Dieu, & » que la parole du Seigneur est véritablement dans votre » bouche. »

Tandis que le Tout-Puissant récompensoit la charité de la femme de Sarepta, & manifestoit dans cette ville idolâtre la sainteté de son serviteur, Achab, désespéré du fléau qui le frappoit avec tout son peuple, faisoit chercher Elie de tous côtés. Il n'y eut point de nation, ni de royaume voisin où il n'envoyât pour en avoir des nouvelles; mais toutes ses perquisitions étoient infructueuses. Enfin, le Seigneur dit au prophète: « Allez vous » présenter devant Achab; car je vais faire tomber la » pluie sur la terre. » Le saint homme obéit; il sort de sa retraite, & se montre au roi d'Israël. Il lui reproche d'abord avec force son impiété, & lui propose ensuite d'assembler les quatre cent cinquante prophètes de Baal, & quatre cens autres imposteurs que Jézabel nourrissoit des mets de sa table, pour qu'il soit décidé à la face de tout le peuple, si c'est le Dieu d'Abraham, ou Baal qu'il faut adorer.

Tout le monde se rend en foule au mont Carmel; & quand chacun eut pris place, Elie dit au peuple: « Je suis resté seul des prophètes du Seigneur; & les » prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent

» cinquante. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils en
» choisissent un pour eux, & qu'après l'avoir coupé
» par morceaux, ils le posent sur du bois, sans mettre
» du feu par-dessous ; j'en ferai autant de mon côté. Vous
» invoquerez vos dieux, & moi j'invoquerai le Seigneur.
» Celui des deux sacrifices qui sera consumé par le feu
» du ciel, indiquera lequel des dieux il faut adorer, du
» Dieu d'Israël ou de Baal. »

La proposition est acceptée. Les prophètes de Baal, après avoir disposé leur sacrifice, implorent la puissance de leur prétendue divinité depuis le matin jusqu'à midi ; mais ils ne sont point entendus. « Criez plus haut, leur » dit Elie ; Baal est peut-être en compagnie ; peut être » qu'il est endormi & qu'il a besoin qu'on le réveille. » Ils redoublent leurs cris jusqu'à trois heures après midi ; ils se font même, suivant leur usage, de cruelles incisions par tout le corps ; mais Baal est sourd & insensible. Alors Elie dit au peuple : » Venez avec moi. » On s'approche ; on l'environne ; tous les yeux sont fixés sur lui. Le saint homme rétablit l'autel du Seigneur, qui avoit été détruit ; il l'entoure d'une rigole, il y arrange le bois & le bœuf coupé par morceaux ; enfin il répand sur l'holocauste & sur le bois quatre cruches qu'il remplit d'eau trois fois différentes, afin d'écarter tout soupçon de supercheries, & il fait sa prière en ces termes : « Seigneur, Dieu d'A-» braham, d'Isaac & de Jacob, montrez aujourd'hui que » vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur, » & que j'agis ici par votre ordre. » Il dit : tout-à coup le feu du ciel dévore l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière même, & l'eau dont la rigole étoit remplie. Les prêtres de Baal sont confondus ; Elie, ou plutôt le Dieu d'Elie est victorieux ; & le peuple, frappé de ce prodige, se prosterne & s'écrie : « C'est le Seigneur qui » est le vrai Dieu ! » Les prêtres de Baal sont arrêtés par l'ordre du prophète, qui les fait tous égorger ; puis il annonce une pluie abondante, qui tombe aussitôt, & rend la fécondité à la terre.

Jésabel, irritée de l'humiliation de son idole & de la mort de ses prophètes, jure la perte d'Elie. Le saint homme va se cacher dans un désert, où un ange vient le fortifier en lui montrant un pain cuit sous la cendre & un vase plein d'eau. « Buvez & mangez, lui dit l'esprit cé-

» lefte : car il vous refte encore bien du chemin à faire. » Le prophète boit & mange, & cette nourriture miraculeuse le foutient tellement, qu'il marche pendant quarante jours & quarante nuits. Il arrive au mont Horeb ; là, Dieu lui ordonne de retourner dans le royaume d'Ifraël, où il l'affure qu'il s'eft réfervé fept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. Elie part, & dans fa route il rencontre *Elifée*, qui conduifoit une charrue. Il lui jette fon manteau fur les épaules, & auffitôt Elifée quitte tout pour le fuivre & pour le fervir.

Bénadab, roi de Syrie, vient affiéger Samarie avec des troupes nombreufes. Ce prince idolâtre avoit juré au nom de fes dieux qu'il réduiroit la ville en poudre. Mais à peine fon armée a-t-elle invefti la place, que le Tout-puiffant confond fon audace facrilége, & lui prouve qu'il eft le feul Dieu des combats, qu'il difpenfe feul les triomphes ou les défaites, fuivant les vues fuprêmes de fa juftice. Un prophète fe préfente devant Achab, qui n'avoit avec lui que fept mille hommes, & lui déclare que deux cent trente-deux valets de pied lui fuffiront pour exterminer les bataillons Syriens.

Vers le milieu du jour, les valets fortent de la ville. Bénadab alors étoit ivre, ainfi que la plupart de fes officiers. Les valets font main-baffe fur tout ce qu'ils rencontrent. Les Syriens, faifis d'épouvante, cherchent leur falut dans une fuite précipitée ; le roi lui-même difparoît avec les cavaliers qui gardoient fa perfonne, laiffant dans les plaines de Samarie fes chevaux, fes charriots, & une foule de morts qui étoient tombés fous les coups de l'armée d'Achab, qui les pourfuivoit de toutes parts.

Cette défaite fanglante attrifte, mais n'humilie point le monarque infidèle. Ses flatteurs lui difent que les Hébreux n'ont remporté la victoire, que parce que leur Dieu eft le Dieu des montagnes : Ils lui perfuadent qu'il n'eft pas le Dieu des vallées, & que s'il veut les combattre dans la plaine, fon triomphe fera complet. Il les croit ; & l'année fuivante, il entre dans les Etats d'Achab avec des troupes fi nombreufes, que fes bataillons couvroient toute la terre. Un homme de Dieu vient encore trouver le roi d'Ifraël, & lui dit : « Voici la parole du Seigneur : parce » que les Syriens ont dit : le Seigneur eft le Dieu des mon- » tagnes, mais il n'eft pas le Dieu des vallées ; je vous li-

» vrerai cette immense multitude, & vous saurez que
» c'est moi qui suis le Seigneur. »

Les deux armées restent en présence durant six jours, & le septième on engage le combat. En ce seul jour les Israélites tuent cent mille Syriens. Ceux qui échappent au carnage cherchent un asyle dans une ville voisine appellée Aphec; mais en y entrant, une muraille tombe sur vingt-sept mille d'entr'eux, & les écrase. Bénadab entraîné dans cette place se dérobe à tous les regards, & envoie demander la vie & la paix au victorieux Achab. Ce prince le traite avec bonté, lui donne le nom de frère, le fait monter sur son char, contracte avec lui l'alliance la plus étroite, & le renvoie avec honneur dans ses Etats.

Dieu n'avoit livré Bénadab entre les mains du roi d'Israël qu'afin de punir ses blasphêmes: la clémence d'Achab provoqua sa colère: « Parce que vous avez laissé
» échapper de vos mains un homme digne de mort,
» lui dit un prophète, votre vie répondra pour la sienne,
» & votre peuple pour son peuple. » Mais le monarque méprisa cette menace; & bientôt il mit le comble à ses crimes, en faisant mourir Naboth, par le ministre de Jézabel.

Ce fidèle Israélite avoit refusé au roi de lui vendre à perpétuité l'héritage de ses pères, conformément à la loi de Moyse. Jézabel suborna deux faux témoins qui l'accusèrent d'avoir blasphêmé contre Dieu, & d'avoir maudit son prince; Naboth fut lapidé, & tous ses enfans furent enveloppés dans sa condamnation. Alors l'infâme princesse s'empara de la terre de cet infortuné; mais, tandis que son lâche époux en prenoit possession comme d'une illustre conquête, Elie se montre, & lui prononce cette formidable sentence: « Voici ce que dit le Seigneur: en
» ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth,
» ils lécheront aussi le vôtre. Je vais faire fondre sur vous
» toutes sortes de maux, & j'exterminerai votre mai-
» son, comme celle de Jéroboam & de Baasa. Quant à
» Jézabel, les chiens la dévoreront: son cadavre sera
» comme du fumier sur la terre, & tous ceux qui la ver-
» ront en passant, diront: est-ce donc là cette Jézabel? »

A ces mots, Achab déchire ses habits, couvre sa chair d'un cilice, jeûne, & donne toutes les marques d'une grande douleur. Alors, Dieu dit à Elie: « N'avez-vous

» pas vu Achab humilié devant moi? Puis donc qu'il » s'eſt ainſi humilié, les malheurs dont je l'ai menacé » n'arriveront pas de ſon vivant; mais je les ferai tomber ſur ſa maiſon ſous le règne de ſon fils. »

Le repentir & l'humiliation du roi d'Iſraël n'étoient pas ſincères: une crainte humaine des maux temporels dont il étoit menacé, produiſoit ces démonſtrations extérieures de pénitence. Dieu néanmoins adoucit la rigueur de l'arrêt qu'il avoit prononcé contre lui, pour apprendre aux hommes combien la véritable pénitence eſt capable d'apaiſer ſa colère, puiſque celle qui n'en étoit que l'ombre, a eu tant de pouvoir.

Joſaphat, roi de Juda, avoit fait alliance avec Achab. Un jour que ce prince étoit venu rendre viſite au roi d'Iſraël, celui-ci lui propoſa de l'aider dans une entrepriſe qu'il méditoit; c'étoit de reprendre ſur les Syriens la ville de *Ramoth*. Joſaphat y conſent. Quatre cens faux Prophètes, dont le chef s'appelloit Sédécias, promettent à Achab une victoire complète & les plus brillans ſuccès. Michée ſeul, Prophète du Seigneur, lui annonce qu'il périra, & que ſes troupes ſeront diſperſées comme des brebis ſans paſteurs. Le monarque, indigné, le fait mettre en priſon. « Qu'on le nourriſſe de pain & d'eau, dit-» il, juſqu'à ce que je revienne heureuſement. — Si » vous revenez heureuſement, répond l'homme de Dieu, » le Seigneur n'a point parlé par ma bouche: peuples, » tous tant que vous êtes, ſoyez-en témoins. »

On marche contre Ramoth. Le roi de Syrie vient au ſecours de cette place, & commande expreſſément à ſes officiers de ne s'attacher dans le combat qu'au ſeul roi d'Iſraël. Achab, averti ſans doute de cet ordre, ſe déguiſe, & Joſaphat paroît ſeul avec l'habit & l'équipage d'un roi. La cavalerie Syrienne le prend pour le monarque Iſraélite; on l'enveloppe, on le charge de toutes parts. Joſaphat dans cette extrémité s'adreſſe au Seigneur, & le Tout-Puiſſant le protège. Les ennemis reconnoiſſent que ce n'eſt point celui qu'ils cherchent; ils l'abandonnent.

Cependant, une flèche, tirée au haſard, vient frapper Achab, & lui perce la poitrine; ſon charriot eſt couvert du ſang qui coule de ſa bleſſure; &, ſur le ſoir, il expire. Auſſitôt le héraut ſonne de ſa trompette, & publie que chacun eût à retourner dans ſon pays. On rapporta le

corps d'Achab à Samarie, & les chiens léchèrent son sang, selon la parole que le Seigneur avoit prononcée par Elie. Ainsi périt ce prince, après vingt-deux ans de règne & de forfaits.

Ochosias, son fils, marcha sur ses traces, & suivit les leçons de Jésabel sa mère; mais la brieveté de sa vie mit des bornes à ses crimes; il n'avoit encore régné que deux ans, lorsqu'il tomba d'une fenêtre de son palais, & se froissa tout le corps. Il envoya sur-le-champ consulter Beelzébut, divinité des habitans d'Accaron, pour savoir s'il releveroit de cette maladie. Alors Elie vint, par l'ordre du Seigneur, au-devant des députés, & les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avoit mieux aimé consulter le Dieu d'Accaron que celui d'Israël, il mourroit très-certainement. Les gens d'Ochosias retournent sur leurs pas, & racontent à ce prince ce qui leur est arrivé. Le monarque ayant reconnu que c'étoit Elie qui leur avoit parlé, envoie un capitaine avec cinquante hommes pour l'arrêter. Le prophète étoit assis sur le haut d'une montagne. « Homme de Dieu, lui dit ironiquement l'officier, » descendez à l'instant, le roi l'ordonne. — Si je suis » homme de Dieu, répond Elie, que le feu du ciel des» cende sur vous & sur vos satellites. » A peine a-t-il parlé, que tous ces impies sont dévorés par les flammes. Un second capitaine arrive avec autant de soldats: il imite l'impiété du premier; il a le même sort, ainsi que ses compagnons. Un troisième se présente avec une pareille troupe; mais, plus sage que ceux qui l'ont précédé, il se prosterne devant Elie, & lui fait cette prière: « Homme » de Dieu, sauvez-moi la vie; sauvez-la à vos serviteurs » qui sont avec moi. » L'Ange du Seigneur dit alors au prophète, qu'il pouvoit aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint donc trouver Ochosias, auquel il annonça une mort prochaine en punition de son impiété. En effet, il expira peu de tems après, & laissa la couronne à *Joram* son frère.

Le monde n'étoit plus digne de posséder Elie: Dieu bientôt après le tire à lui. Elisée, averti du jour que son maître devoit être enlevé dans le ciel, ne voulut jamais le quitter. En vain Elie essaya par trois fois de l'éloigner. Elisée protesta toujours qu'il ne l'abandonneroit point. Arrivés tous deux sur les bords du Jourdain, Elie plie son

manteau, & en frappe le fleuve. Les eaux se séparent, ils traversent le Jourdain à pieds secs. Après avoir assez éprouvé la fidélité de son disciple, il lui dit : « Deman» dez-moi ce que vous voudrez, avant que je sois séparé » d'avec vous. — O mon père ! lui répond Elisée, que » votre esprit double repose sur moi ! »

Ce double esprit étoit le don de prophétie & celui des miracles, qu'Elie possédoit. Elisée demande l'un & l'autre, non par vanité, mais par un mouvement de charité pour la patrie, qui ne pouvoit être ramenée au culte du vrai Dieu, que par les effets les plus éclatans de sa puissance.

« Mon fils, repliqua le saint homme, vous me deman» dez une chose bien difficile : vous l'aurez pourtant, si » vous me voyez, lorsque je serai transporté dans les » airs. » Tandis qu'il parloit ainsi, un char de feu & des chevaux de feu les séparent tout-d'un-coup l'un de l'autre. Elie monte au ciel par un tourbillon ; Elisée le voyoit monter, & crioit : « Mon père ! mon père ! »

On ignore dans quel lieu le Tout-Puissant conserve son fidèle Prophète ; & toutes les opinions qui ont partagé les théologiens à ce sujet, ne sont que des conjectures très-incertaines ; mais ce que l'on sait certainement, parce que Jesus-Christ l'a prédit, c'est que ce saint homme viendra en sa propre personne, avant le second avènement du Sauveur, pour remettre le peuple Juif dans son premier état, pour le ramener dans la voie de la vérité & de la justice, & pour lui faire connoître son divin Libérateur.

Le ministère d'Elie avoit mis dans son plus grand jour la certitude de la révélation. Celui d'Elisée ne fut pas moins célèbre : il ramasse le manteau que son maître avoit laissé tomber en montant au ciel ; il s'approche des bords du Jourdain : il en frappe les eaux ; mais elles ne se divisent point. « Où est donc le Dieu d'Elie ? s'écrie-t-il » Il frappe les eaux une seconde fois, & elles se séparent. Les habitans de Jéricho lui représentent que les eaux de cette ville sont malfaisantes, & que le territoire en est stérile. Elisée prend un vase neuf, met du sel dedans, le jette dans la fontaine : les eaux deviennent saines, & la terre féconde. Il se rend à Béthel ; & lorsqu'il approchoit de cette ville, une troupe d'enfans qui en sortoit, se met à se moquer de lui, parce qu'il étoit chauve. Le prophète les maudit au nom du Seigneur : deux ours sortent tout-à-

coup d'un bois voisin, se jettent sur ces enfans insolens, & en déchirent quarante-deux.

Cependant *Joram* faisoit le mal devant le Seigneur. Il est vrai que son impiété n'alla pas si loin que celle d'Achab & de Jézabel; il détruisit les statues de Baal; mais il ne renonçoit point aux veaux d'or de Jéroboam; il engagea Josaphat à s'unir à lui avec le vice-roi de l'Idumée, pour soumettre le roi de Moab, son tributaire, qui avoit secoué le joug d'Israël depuis la mort d'Achab. Les trois princes lèvent des troupes, & marchent contre les Moabites; ils s'engagent dans un désert où ils manquent d'eau. Dans cette extrémité, Josaphat s'adresse au digne héritier d'Elie; & le saint prophète, après avoir reproché vivement au roi d'Israël son idolâtrie, dit à celui de Juda: « Vous ne verrez ni vent, ni pluie, & néanmoins cette vallée sera remplie d'eau dont vous boirez. » Mais c'est encore trop peu pour le Seigneur: il fera » tomber les Moabites entre vos mains. » Cette prédiction s'accomplit à la lettre. Le lendemain matin, la terre est remplie d'eau; les Moabites sont taillés en pièces; les villes sont renversées; & le roi de Moab, investi dans la capitale, & réduit au désespoir, égorge sur les remparts de la place son fils aîné qui devoit régner après lui. Les enfans d'Israël, à la vue de cette action barbare, frémissent d'horreur, & se retirent aussitôt d'un pays souillé par un tel crime.

Dieu manifeste de plus en plus sa puissance par les miracles d'Elisée. Ce grand prophète multiplie l'huile d'une veuve en assez grande quantité pour satisfaire ses créanciers impitoyables qui vouloient prendre ses enfans & en faire leurs esclaves. Il promet un fils à une femme stérile & charitable qui demeuroit dans la ville de Sunam. Ce fils vint au monde, & meurt, quelques années après, d'un coup de soleil. La mère a recours au saint homme, qui ressuscite l'enfant en se couchant sur lui. Cent prophètes s'étant réunis auprès d'Elisée durant une famine, son serviteur leur prépare à manger, & l'un d'eux met dans sa marmite des coloquintes sauvages, sans savoir combien cette plante étoit amère. Personne ne peut goûter de ce mets détestable; tous crient qu'on a mis quelque poison mortel dans la marmite: Elisée y jette un peu de farine, & cette nourriture perd tout-à-coup son amer-

tume. Peu de tems après, un homme lui apporte vingt pains d'orge; Elisée commande à son serviteur de les donner aux cent prophètes. « Qu'est-ce que cela pour tant de » monde, répond le serviteur ? » Elisée réitère son commandement, promet que ces pains suffiront, & que même il en restera. Les cent prophètes mangent de ces vingt pains, sont rassasiés, & il en reste en effet, comme l'avoit annoncé l'homme de Dieu. Un des compagnons d'Elisée laisse tomber dans le Jourdain une coignée qui n'étoit point à lui; le saint homme jette un morceau de bois dans le fleuve, & le fer à l'instant reparoît sur l'eau.

La réputation d'Elisée pénètre en Syrie, jusques dans le palais de Bénadab. Naamon, général de ce prince, apprend par une jeune Juive qui servoit son épouse, les merveilles qu'opéroit ce grand prophète : il vient le trouver, pour le prier de le guérir d'une lèpre qui avoit résisté à tous les secrets de la médecine. Quand il fut à la porte d'Elisée, ce saint homme, pour éprouver sa foi, lui fait dire par Giézi son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, & qu'il seroit guéri. Le général Syrien, mécontent de la réponse du prophète, s'en retournoit indigné; mais ses serviteurs lui représentent qu'Elisée exigeoit de lui une chose bien facile; il va se laver sept fois dans le fleuve, & en sort parfaitement guéri. Sa guérison passe jusqu'à l'ame; il revient avec toute sa suite vers l'homme de Dieu : » Je connois maintenant, lui dit- » il, qu'il n'y a point d'autre Dieu dans toute la terre que » celui qui est en Israël: votre serviteur n'offrira plus dé- » sormais d'holocaustes, ni de victimes aux dieux étran- » gers; il ne sacrifiera qu'au Seigneur. » En finissant ces mots, Naaman presse le saint prophète d'accepter de riches présens. Elisée les refuse, & le général se retire en bénissant l'Eternel. Mais, Giézi n'imite point le généreux désintéressement de son maître; il court après Naaman, pour lui demander, au nom du saint homme, de l'argent & des habits. Le général lui donne avec joie plus qu'il ne demandoit, & Giézi revient chez lui très-satisfait de sa démarche. Bientôt sa joie est changée en tristesse : Elisée lui reproche cette avarice sacrilége; & pour l'en punir, il fait tomber sur cet avide serviteur la lèpre de Naaman.

Elisée découvre au roi d'Israël les desseins secrets de

Bénadab, & lui indique les mesures nécessaires pour déconcerter les projets de ce redoutable ennemi. Le roi de Syrie veut faire arrêter le saint homme. Des troupes sont envoyées pour investir la ville où il étoit alors. Le serviteur du prophète voit cette armée; la terreur le saisit; il vint en avertir son maître, qui lui fait voir, pour le rassurer, une armée beaucoup plus nombreuse d'anges du Seigneur, qui les environne & qui les protège: il frappe les Syriens d'aveuglement, les conduit au milieu de Samarie, mais empêche qu'on ne les tue, & leur fait même donner à manger.

Deux ans après, Bénadab vient assiéger Samarie avec toutes les troupes de son royaume; il presse tellement cette ville, que les citoyens, réduits à la disette la plus affreuse, faisoient usage des choses les plus immondes, & que la tête d'un âne se vendoit quatre-vingt pièces d'argent; il y eut même des mères qui massacroient leurs enfans pour les dévorer. En un mot, tout étoit désespéré, lorsqu'Elisée promet au roi d'Israël, que, dès le lendemain, la capitale sera dans la plus grande abondance de toutes choses. Un officier, qui accompagnoit le monarque, refuse d'ajouter foi à cette prédiction: « Quand le » Seigneur, s'écrie-t-il, ouvriroit le ciel pour en faire » pleuvoir des vivres, ce que vous dites, seroit-il pos- » sible! — Et bien! répond l'homme de Dieu, vous le » verrez de vos yeux; mais vous n'en mangerez point. » Les ennemis, frappés de terreur pendant la nuit, par un bruit d'armes & de chevaux que le Seigneur leur fait entendre, prennent la fuite, & abandonnent leur camp, plein de richesses & de vivres qui ramènent l'abondance dans Samarie; mais l'officier incrédule est étouffé aux portes de la ville par la foule du peuple qui se précipite à l'envi pour participer aux dépouilles des Syriens.

La douzième année du règne de Joram, *Jéhu*, que Dieu avoit réservé pour être l'exterminateur de toute la famille d'Achab, & qu'un prophète envoyé par Elisée, avoit sacré roi, est proclamé souverain d'Israël par toute l'armée. Il marche aussitôt vers la ville de Jezraël, où Joram s'étoit retiré pour se guérir d'une blessure qu'il avoit reçue à l'approche de *Jéhu*. Le fils d'Achab sort de la place, & vient au-devant de ses troupes, pour savoir la raison d'une arrivée si soudaine: il est traité en

ennemi : il prend la fuite ; mais Jéhu bandant son arc, lui tire une flèche qui le perce de part en part, & il tombe mort. Ochosias, roi de Juda qui l'étoit venu voir, & qui l'accompagnoit, est aussi tué par l'ordre du nouveau prince. Ce n'étoient encore que les préludes des meurtres par lesquels Jéhu alloit affermir son trône. Il entre dans Jezraël, & fait précipiter de la fenêtre du palais, Jézabel qui s'y étoit présentée bien parée, pour lui reprocher son usurpation. L'abominable princesse fut foulée aux pieds des chevaux, ensuite mangée par les chiens, comme Elie l'avoit prédit. Il y avoit à Samarie soixante-dix fils d'Achab ; on les immole à l'ambition de Jéhu, ou plutôt à la vengeance du Seigneur, que cette famille sacrilége avoit si long-tems offensé. Quarante-deux princes de la maison de Juda, qui venoient rendre visite aux enfans d'Achab, ont le même sort, ainsi que tous les parens de ce monarque impie ; tous les grands de sa cour, tous ses amis, tous ses prêtres ; en sorte qu'il ne reste aucun de ceux qui tenoient à ce prince ou à sa maison.

Après avoir exterminé cette race coupable, Jéhu fit assembler tous les prêtres, tous les prophètes de Baal, feignant de vouloir offrir avec eux des sacrifices & de l'encens à leur divinité. Tous se rendent à l'invitation du prince ; mais à peine sont-ils réunis, qu'il les fait égorger, sans en épargner un seul. L'idole elle-même est brisée ; ses débris sont jettés dans les flammes : son autel est renversé ; son temple est détruit, & changé en un cloaque. Le zèle de Jéhu est louable sans doute ; mais ce qui ne l'est pas, c'est la perfidie dont il use pour tromper les aveugles adorateurs du Dieu de Jézabel.

Aussi, ne valoit-il guère mieux que ceux qui l'avoient précédé. Durant un règne de vingt-huit ans, il marcha comme eux dans les voies de Jéroboam ; il laissa subsister les veaux d'or, que ce prince infidèle avoit érigés, & jamais il ne s'attacha sincèrement à la loi du Très Haut. Cependant, parce qu'il exécuta religieusement les desseins de Dieu contre la maison d'Achab, l'Eternel lui promit que ses enfans seroient assis sur le trône jusqu'à la quatrième génération.

Joachas, son fils, hérite de son sceptre, le porte pendant dix-sept ans, & suit ses traces. La colère du Seigneur s'allume de plus en plus : Israël est livré à la fureur

du roi de Syrie. Ce prince ſanguinaire porte par-tout le fer & le feu ; & ſes ſoldats, auſſi barbares que lui, n'épargnent perſonne. Les places fortes ſont livrées aux flammes; les enfans même à la mame le ſont arrachés des bras de leurs mères, & écraſés contre terre, les femmes enceintes ſont éventrées ; les armées ſont taillées en pièces ; l'épée des Syriens moiſſonne toute la jeuneſſe d'Iſraël ; & il ne reſte plus au fils de Jébu que cinquante cavaliers, dix charriots, & dix mille hommes de pied, troupe foible & timide, qui ne put garantir ſon prince & la patrie du joug de l'étranger.

A la fin, Joachaz reconnoît la main qui le frappe : il s'humilie ſous ſes coups, & le Tout-Puiſſant écoute ſa prière. Il voit l'extrême affliction des enfans d'Iſraël ; il ſe rappelle l'alliance qu'il a contractée avec leurs pères ; il ne veut pas encore le rejetter entièrement ; & il leur donne un ſauveur en la perſonne de *Joas*, fils & ſucceſſeur de Joachaz.

Le nouveau monarque va viſiter le prophète Eliſée qui étoit ſur le point de mourir, & lui témoigne la douleur qu'il avoit de le perdre. Le ſaint homme lui annonce qu'il battra trois fois les Syriens, & rend enſuite le dernier ſoupir. On l'inhume ; &, après avoir fait tant de prodiges durant ſa vie, ce grand prophète fait encore des miracles après ſa mort. Un cadavre, jetté dans ſon tombeau comme par haſard, reſſuſcite en touchant ſeulement les os de cet admirable ſerviteur de Dieu.

Peu de tems après, la dernière prédiction d'Eliſée s'accomplit. Joas remporte trois grandes victoires ſur le roi de Syrie, & reprend toutes les places qui avoient été enlevées à ſon père.

Amaſias, roi de Juda, lui déclare la guerre ; les deux armées marchent l'une contre l'autre ; elles ſe rencontrent ; elles ſe choquent ; Joas triomphe ; Amaſias eſt fait priſonnier ; le vainqueur le conduit à Jéruſalem dont il fait abattre une partie des murailles, & retourne dans ſes Etats, après avoir enlevé tout l'or & tout l'argent qui ſe trouvoit dans le temple du Seigneur & dans le palais du monarque vaincu.

Cependant, malgré les ſuccès dont le Seigneur couronnoit les entrepriſes d'Iſraël, cette ingrate nation continuoit de ſe livrer aux abominations de ſes pères ; & durant tout le

le règne de Joas, qui fut de seize ans, on vit ce prince & ses aveugles sujets prostituer, comme auparavant, à d'impuissantes idoles, l'encens & le culte qu'ils devoient au Dieu d'Abraham.

Jéroboam II, fils de Joas, porta la couronne pendant quarante-un ans, & ne fut pas meilleur que ses pères. Ce prince au reste fut un grand guerrier : il conquit plusieurs places sur les Syriens, & rétablit les anciennes limites de son royaume. Car, le Seigneur fut touché de l'état déplorable où son peuple étoit réduit, sans que personne vînt à son secours, & il ne voulut pas encore effacer le nom d'Israël de dessous le ciel; mais il sauva cette nation criminelle & malheureuse par la main du nouveau monarque.

On croit que ce fut sous le long règne de ce prince qu'arriva l'histoire du prophète Jonas. Dieu lui commanda d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour apprendre à cette grande ville qu'elle alloit être détruite. Jonas, au-lieu d'obéir, s'enfuit, & s'embarqua pour aller dans un autre pays que celui où le Seigneur l'appeloit. Tout-à-coup une horrible tempête s'élève : le vaisseau est à chaque instant sur le point de périr; les mariniers jettent le sort, pour savoir quel est celui d'entr'eux qui est cause de ce malheur, & le sort tombe sur le prophète fugitif. Jonas lui-même les exhorte à le jeter dans la mer; ils le font à regret, & la mer aussitôt devient calme. Un poisson que Dieu avoit préparé engloutit Jonas, le garde trois jours & trois nuits dans son ventre, & le jette ensuite sur le rivage.

Alors le prophète reçoit un nouvel ordre d'aller à Ninive; il obéit. Les habitans, effrayés de ses menaces, abandonnent le crime, font pénitence, ordonnent un jeûne public; & le Seigneur, touché de leur repentir, révoque son décret & leur pardonne.

Cependant Jonas s'étoit retiré dans une cabane de feuillages qu'il s'étoit faite, afin d'observer de-là ce qui arriveroit à cette immense cité. Mais, voyant que Dieu usoit de miséricorde, il appréhenda de passer pour un faux prophète : il s'en plaignit vivement au Seigneur, & le supplia de lui donner la mort. « Croyez-vous, lui ré-» pondit le Très-Haut, croyez-vous que votre colère » soit bien juste? » Comme le prophète étoit fort incom-

modé de la chaleur dans sa cabane, Dieu fit naître une plante qui devint tout d'un coup assez considérable pour le défendre contre les ardeurs du soleil. L'homme de Dieu en eut une grande joie. Mais le lendemain dès le matin, un ver rongea la racine de l'arbrisseau, le fit sécher, & laissa Jonas exposé, comme auparavant, à l'excès de la chaleur. Il tomba dans un grand abattement, & il souhaita encore une fois de mourir. Alors le Seigneur lui dit : « Vous voudriez conserver une plante qui ne vous a » coûté aucune peine, & qui est crue sans vous, & moi » je ne pardonnerois pas à la grande ville de Ninive, où » il y a plus de six-vingt mille personnes qui ne savent » pas faire la différence de leur main droite d'avec leur » gauche, & un grand nombre d'animaux ?

Après la mort de Jéroboam II. le royaume d'Israël fut agité de grands troubles. Il demeura sans chef pendant plusieurs années, au bout desquelles Zacharie, fils du dernier souverain, monta enfin sur le trône. Il n'y fut que six mois; *Sellum* le tua, & prit sa place. Ainsi fut accomplie la parole que le Seigneur avoit dite à Jéhu : » Vos enfans seront assis sur le trône jusqu'à la quatrième » génération.

Un mois après, *Manahem* arracha à Sellum la couronne & la vie, &, durant dix ans, ce nouvel usurpateur continue d'irriter le Dieu de ses ancêtres. Pour relever son royaume épuisé de tant de révolutions, il a recours aux Assyriens que le Seigneur avoit suscités contre lui : il achète leur assistance, par une somme de mille talens d'argent; mais le roi d'Assyrie se contente de paroître pour recevoir son tribut, & l'abandonne à sa propre foiblesse.

Phacéia, fils de Manahem, succède à la puissance & à l'idolâtrie de son père : à peine a-t-il régné deux ans, que *Phacée*, fils de Romélie, son général, l'immole à son ambition, saisit son diadème, & le conserve durant vingt ans.

Phacée est aussi impie que ses prédécesseurs, & Dieu remet sa vengeance aux mains de Théglathphalasar, roi de Ninive ou d'Assyrie. Ce prince vient fondre, comme un torrent, sur les Etats de Phacée, enlève tous ceux qui habitoient au-delà du Jourdain, & les répand dans ses vastes provinces. Ce ne fut pas la seule disgrace dont le Seigneur punit l'idolâtrie du roi d'Israël : *Osée* forma

une conjuration contre ſes jours, & lui arracha la vie, comme il l'avoit arrachée lui-même à ſon ſouverain.

Oſée avoit deſſein d'envahir le trône; mais la confuſion de l'Etat, & les différens partis qui s'y formèrent, ne lui permirent d'y monter que neuf ans après. Il fit le mal devant le Seigneur; &, quoiqu'il ne pouſsât pas l'impiété auſſi loin que tous ceux qui avoient porté la couronne avant lui, ce fut cependant ſous ſon règne que devoit éclater la réprobation d'Iſraël, ſi long-tems prédite, & ſi peu redoutée.

Salmanaſar, fils & ſucceſſeur de Théglathphalaſar, & plus redoutable que lui, ſe préſente d'abord, & tout ſe ſoumet; & Oſée s'empreſſe de lui payer un tribut annuel. Mais quelque tems après, fier de la protection du roi d'Egypte, il veut ſecouer le joug. Salmanaſar indigné de cette audace, ſe montre de nouveau, renverſe tout, porte de tous côtés le ravage & la mort, & vient inveſtir ſon téméraire vaſſal dans Samarie. Après trois ans de ſiége, cette capitale eſt emportée & preſqu'entièrement ruinée; Oſée eſt chargé de fers, & jeté dans une affreuſe priſon, où il meurt après neuf ans d'uſurpation; les dix Tribus ſont tranſportées à Ninive, & de-là diſperſées parmi les nations étrangères. Ceux qui échappèrent au vainqueur allèrent ſe confondre avec les Juifs, & formèrent une foible partie du royaume de Juda.

Ainſi finit le royaume d'Iſraël, deux cent cinquante-quatre ans depuis le ſchiſme. Le Seigneur n'avoit ceſſé d'envoyer à cette nation rebelle, des prophètes pour lui dire: » Quittez vos voies corrompues, revenez à moi, » & gardez mes commandemens. » Mais ces peuples indociles avoient la tête dure & inflexible comme leurs ancêtres, & jamais ils ne furent ſincèrement touchés ni des invitations paternelles de leur Dieu, ni de ſes terribles menaces: ils devinrent enfin les triſtes victimes de leur opiniâtreté, & le Très-Haut, laſſé de tant de forfaits, les rejeta de devant ſes yeux.

Il ne voulut pas toutefois que ſa loi ſainte s'éteignît entièrement parmi ces indignes héritiers du nom de Jacob; &, dans cette foule de coupables, il ſut ſe conſerver un petit nombre d'adorateurs fidèles. L'hiſtoire de Tobie, arrivée en même tems, nous fait voir la conduite des élus de Dieu, au milieu même des nations idolâtres. Ce

ſaint homme, avant la captivité, s'étoit conſervé par les abominations de ſes frères; &, ſans être ébranlé par le torrent du mauvais exemple, ſans être intimidé par la crainte de déplaire aux puiſſances, il ne ſe cachoit point pour pratiquer la loi de ſon Dieu, & alloit à Jéruſalem, lui rendre publiquement ſes hommages dans ſon ſaint temple. Captif & perſécuté à Ninive, il perſiſta dans la piété avec ſa famille; & le Seigneur, pour récompenſer ſes vertus, lui fit trouver grace devant Salmanaſar. Ce prince lui donna une charge conſidérable dans ſa maiſon, avec la liberté d'aller par-tout où il voudroit, & de faire tout ce que bon lui ſembleroit.

Tobie ne profita des bontés du roi que pour ſoulager les triſtes compagnons de ſa captivité. Il alloit les viſiter; il leur diſtribuoit chaque jour ce qu'il pouvoit avoir, & leur donnoit en même-tems de ſalutaires avis. Ayant reçu dix talens de la libéralité du monarque, il les prêta à Gabélus, ſon parent, ſans exiger de lui d'autre ſûreté qu'une obligation.

Le Seigneur l'éprouva par les ſouffrances. Comme il prenoit ſoin d'enſevelir les corps des Iſraélites tués par les ordres de Salmanaſar, ce prince en fut inſtruit; & plein de colère, il le fit chercher pour le faire mourir, & le dépouilla de tous ſes biens. Tobie ſe cacha, & la perſécution ne ralentit point ſa charité. Craignant plus Dieu que le roi, il continua de donner la ſépulture aux infortunés qui périſſoient par l'ordre de ce monarque barbare. Un jour, après avoir enſeveli pluſieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, & il tomba, d'un nid d'hirondelle, de la fiente chaude ſur les yeux, qui le rendit aveugle. Il ne murmura point de ce malheur; mais ſemblable au ſaint homme Job, il demeura ferme & inébranlable dans la crainte du Seigneur, rendant graces à Dieu tous les jours de ſa vie. A cet aveuglement ſe joignit une extrême pauvreté; & Tobie vit ſa patience ridiculiſée par ſes parens & par ſes alliés. Sa femme elle-même lui faiſoit ſouvent de douloureux reproches: alors le ſaint homme crut qu'il lui étoit plus avantageux de mourir que de vivre; il ſupplia le Seigneur de recevoir ſon ame en paix; & ſe croyant près du terme de ſa carrière, il chargea ſon fils d'aller chez Gabélus pour retirer l'argent qu'il lui avoit prêté. Le

jeune homme partit aussitôt, avec l'ange Raphaël, qui avoit pris la figure d'un hébreu nommé Azaria, & connu de Tobie. Dans le chemin, étant sur les bords du Tigre, un poisson monstrueux sortit tout-à-coup du fleuve pour dévorer le jeune Tobie qui se lavoit les pieds. L'ange lui dit de le saisir ; le jeune homme obéit, & par le conseil de son céleste guide, il conserve le cœur, le fiel & le foie de l'animal. Ils s'arrêtent chez un homme de sa famille, nommé Raguel, dont Raphaël lui fait épouser sa fille appellée Sara, veuve de sept maris, que le démon avoit tous tués la nuit même de leurs nôces ; parce qu'en s'engageant dans le mariage, ils avoient banni Dieu de leur cœur, & n'avoient songé qu'à satisfaire leur brutalité, comme les chevaux & les mulets qui sont privés de raison. Tobie se mit en prières, avec son épouse, durant les trois premières nuits, & brûla le cœur & une partie du foie du poisson, suivant les conseils de l'ange ; & l'esprit de ténèbres fut dépouillé dès ce moment du pouvoir de lui nuire. Raphaël alla lui-même chez Gabélus pendant les réjouissances des noces, reçut les dix talens qui étoient le premier objet du voyage, & ramena les deux époux chez le saint vieillard qui attendoit son fils avec la plus vive inquiétude. Le jeune homme rendit la vue à son père avec le fiel du poisson, suivant toujours le conseil de l'ange Raphaël, qui se fit alors connoître à eux, & qui disparut, en leur recommandant de bénir le Tout-Puissant, & de publier toutes ses merveilles.

Tobie le père avoit alors soixante ans ; il vécut encore quarante-deux ans depuis cet événement miraculeux, & il vit les enfans de ses petits-fils. Son fils mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir vu les enfans de ses enfans, jusqu'à la cinquième génération. Tous ses fils descendans persévérèrent dans une vie sainte, & Dieu leur fit éprouver les bénédictions de la loi, dans le sein même d'une terre étrangère : ils furent animés du Seigneur, & chéris des hommes.

Royaume de Juda.

Si l'Eternel signala sa puissance, sa miséricorde & sa justice sur Israël, il ne les déploya pas avec moins d'éclat sur Juda ; & l'on ne sauroit s'empêcher de reconnoître

en liſant l'hiſtoire de ces deux royaumes, la vérité des ces paroles de Moyſe : » Aucune nation ſur la terre ne peut » ſe vanter d'avoir des Dieux auſſi proches d'elle, que » notre Dieu qui eſt proche de nous.

En ſuivant les conſeils d'une jeuneſſe imprudente, en ſurchargeant ſon peuple d'impôts, en le gouvernant avec une verge de fer, *Roboam* fournit un prétexte à la révolte des dix tribus. Il entreprend de faire rentrer les rebelles ſous ſon obéiſſance; il marche contre Iſraël à la tête de cent quatre-vingt mille hommes ; mais un prophète, nommé Séméias, vint lui déclarer de la part de Dieu que cette diviſion eſt dans les décrets du Très-Haut, & lui ordonne de ne point combattre contre ſes frères. Le fils de Salomon obéit ; mais loin de profiter de la diſgrace qui lui enlevoit la plus grande partie de ſes provinces, il abandonne la loi de Dieu, d'Abraham & de David; il ſecoue le joug de ſa religion ſainte ; il ſe précipite dans une honteuſe idolâtrie. Le peuple, auſſi ingrat que le monarque, imite ſes terribles diſſolutions, bâtit des autels, dreſſe des ſtatues ſur les collines élevées, forme des bois ſacriléges, & commet toutes les abominations dont les Chananéens s'étoient autrefois rendus coupables. Pour rappeler cette nation perfide à ſon devoir, & pour venger ſon culte indignement délaiſſé, l'Eternel fait venir Sélac du fond de l'Egypte, & ce prince s'approche de Jéruſalem, la fait trembler au bruit de ſes armes, dépouille de ſes tréſors le temple du Seigneur, & enlève les richeſſes accumulées par Salomon dans le palais des rois. Les Juifs, inſtruits par ce nouveau malheur, renoncent au culte de ces divinités de bois & de pierre, qui n'avoient pu les protéger. Roboam ſeul, indifférent pour ſon Dieu comme pour ſon peuple, paroît inſenſible à ces événemens, & meurt ſans être regretté, après avoir régné ſans gloire durant dix-ſept ans.

Abia, ſon fils, lui ſuccède, & ne règne que trois ans. Se voyant attaqué par Jéroboam avec une armée de huit cent mille hommes, il a recours au Seigneur, & Dieu exauce ſa prière : une terreur ſoudaine s'empare du roi d'Iſraël ; il eſt vaincu, & celui de Juda triomphe. L'impiété d'Abia le rendoit indigne d'un ſi grand bienfait ; mais Dieu commençoit déjà à ſe ſervir des armes de Juda & d'Iſraël, pour punir tour-à-tour les iniquités des deux royaumes.

Aza, l'un des vingt-deux fils d'Abia, se montre d'abord digne du sang de David, & le parfait héritier de ses vertus. Il brise les idoles, détruit leurs autels, renverse leurs temples, bannit de ses Etats les hommes débauchés, & porte ses sujets à s'attacher au Dieu de leurs pères, & à observer sa sainte loi. Son zèle & sa piété attirent sur son peuple les bénédictions les plus abondantes; &, après plusieurs années de paix, le Seigneur met sa foi à une grande épreuve. Zara, roi d'Ethiopie, vient inonder ses Etats avec un million d'hommes. Plein de confiance au Dieu qu'il adore, Aza court à la rencontre de ces nombreux ennemis, & prépare ses troupes au combat par de ferventes prières. » O vous qui êtes notre Dieu! s'écrie-» t-il, secourez-nous; car c'est sur vous que nous nous » appuyons, & c'est en votre nom que nous sommes ve» nus contre cette multitude. Seigneur, vous êtes notre » Dieu; ne permettez pas que l'homme l'emporte sur » vous. » Il dit, & le Très-Haut combat pour lui; & ces fiers bataillons qui menaçoient de tout envahir, disparoissent comme une vapeur légère; & cette vaste multitude qui couvroit toute la terre, est exterminée comme s'il n'y eût eu qu'un seul homme, & le religieux monarque & son peuple fidèle s'enrichissent de leurs précieuses dépouilles.

Pénétré de reconnoissance, & animé par les paroles d'un prophète appelé Azaria, le roi de Juda achève d'extirper l'idolâtrie; brise une idole infâme que sa mère adoroit, rétablit & consacre l'autel du Seigneur. Il assemble ses sujets, & leur fait promettre avec serment qu'ils s'attacheront au Dieu de leurs pères de tout leur cœur & de toute leur ame. Ils le jurent avec joie, & le Tout-Puissant leur donne la paix avec tous leurs voisins.

Heureux ce prince, s'il eût persévéré jusqu'à la fin dans ces admirables sentimens! Baasa, roi d'Israël, étant entré dans ses Etats, il implore l'assistance de Bénadab, roi de Syrie, l'engage à rompre le traité d'alliance qu'il avoit conclu avec son ennemi; &, pour prix du service qu'il demande, il lui prodigue l'or & l'argent qui étoient dans son palais & dans le temple du Seigneur. Dieu envoie le prophète Ananie, pour le reprendre de ce qu'au lieu de ne recourir qu'à lui seul, il a recherché l'appui d'un prince infidèle. Loin de profiter de cet avis salutaire, Aza

s'irriter contre le ſaint homme, le fait jeter dans un affreux cachot, & condamne à la mort pluſieurs de ſes ſujets, qui ſans doute ſe déclaroient pour le prophète injuſtement perſécuté. Ce n'eſt point tout : attaqué d'une maladie qui lui cauſoit les plus vives douleurs, il ne s'adreſſa point au Seigneur, & mit toute ſa confiance dans l'art des médecins. Cependant le Ciel ne ceſſa point de le favoriſer, à cauſe de l'ancienne pureté de ſa foi, & l'on peut mettre au nombre des proſpérités que Dieu lui accorda, un règne de quarante-un ans.

Joſaphat, plus pieux encore & plus grand qu'Aza, ſon père, ne monte après lui ſur le trône, qu'il occupe pendant vingt-cinq ans, que pour rappeller aux Juifs les tems fortunés de David & de Salomon. On vit refleurir la religion, la juſtice, la navigation & l'art militaire ; & douze cent mille hommes de troupes ſuperbement entretenues, annonçoient la gloire & la puiſſance du maître qu'ils ſervoient. Il exiſtoit encore quelques veſtiges de l'idolâtrie, qui avoient échappé aux recherches de ſon père ; il les détruiſit, pour faire régner le culte du vrai Dieu dans toute ſa pureté. Il envoya des prêtres dans toutes les provinces pour y inſtruire le peuple ; il s'y tranſporta lui-même, & devint l'apôtre & le prophète de ſes ſujets. Il eut la foibleſſe de s'allier avec l'impie Achab, & de le ſecourir dans une entrepriſe déſapprouvée du Seigneur : le prophète Jéhu l'en reprit ; il reçut avec humilité la correction de l'homme de Dieu, & en profita.

Les Moabites & les Ammonites, avec leurs alliés, ayant aſſemblé une armée très-nombreuſe, font une irruption dans le pays de Juda. A cette nouvelle, Joſaphat ne ſonge qu'à implorer le ſecours du Très-Haut, & fait publier un jeûne dans tout ſon royaume. Les peuples accourent en foule à Jéruſalem pour invoquer le Seigneur ; & le ſaint Roi, au milieu de cette multitude, s'abaiſſe & s'anéantit devant la majeſté de l'Eternel. Sa foi n'eſt point confondue ; le Tout-Puiſſant écoute ſa prière. Un lévite, nommé Jahaziel, eſt tout-à-coup ſaiſi de l'eſprit de Dieu : il annonce au pieux monarque que c'eſt le Seigneur qui combattra lui-même contre ſes ennemis. En effet, l'armée de Juda s'avance le lendemain vers celle des alliés, en chantant des cantiques, & dans l'inſtant les infidèles, tranſportés d'une fureur aveugle, tournent contre eux;

mêmes les armes dont ils vouloient se servir pour exterminer les enfans de Jacob : pas un seul n'échappe au carnage; & Josaphat n'arrive sur le champ de bataille, que pour y voir des morts étendus qui lui offroient de si riches dépouilles, qu'il fallut plus de trois jours pour les ramasser toutes. Ce ne fut pas la seule victoire miraculeuse que le roi de Juda remporta sur ses ennemis. Il triompha de Moab conjointement avec Joram, roi d'Israël, & mourut aimé de ses sujets & respecté de ses voisins, après avoir associé son fils *Joram* à la couronne.

Sous ce nouveau prince, les affaires changent de face dans le royaume de Juda. Athalie, fille d'Achab, roi d'Israël, & de l'infâme Jézabel, apporte avec elle dans la maison de Josaphat la barbarie & l'impiété. Joram, indigne successeur d'un monarque si religieux, aime mieux imiter son beau-père que son père; il commence son règne par faire mourir tous ses frères, par élever des autels aux idoles, & par entraîner son peuple dans sa détestable impiété. La main de Dieu, dont il méprise le culte & les prophètes, s'appesantit enfin sur sa tête coupable; il voit ses états dévastés par le fer ennemi; & toute sa famille captive devient la victime d'un vainqueur brutal, qui immole tous ses enfans, à l'exception du seul *Ochosias*. Il est frappé lui-même d'une maladie cruelle, qui le consume & le dévore lentement. Mais, insensible à toutes ces afflictions, il meurt dans son impénitence après avoir souillé, pendant huit ans, le trône de David.

Ochosias, le dernier de ses fils, succède à sa couronne, ainsi qu'à ses forfaits; &, poussé par Athalie, sa mère, cette furie que Dieu avoit suscitée pour punir les fréquentes infidélités de Juda, il se plonge dans toutes les horreurs de l'idolâtrie & de la cruauté. Mais son règne n'est que d'un an. Dieu permet qu'il se trouve avec Joram, roi d'Israël, lorsque Jéhu lui arrachoit le diadême: il est enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, son aïeul maternel.

Aussitôt que cette nouvelle fut portée à Jérusalem, Athalie résolut de faire mourir tout ce qui restoit de la famille royale, sans épargner ses enfans, & de régner par la perte de tous les siens. Le seul *Joas*, fils d'Ochosias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son aïeule. Josabeth, sœur d'Ochosias, & femme de

Joïada, ſouverain pontife, le cacha dans l'aſyle ſacré du temple, & ſauva ce pieux reſte de la maiſon de David. Athalie qui le crut tué avec tous les autres, vécut ſans crainte durant ſix ans, & fit régner l'idolâtrie avec elle. Elle pilla la maiſon de Dieu pour orner le temple de Baal, & accumula forfait ſur forfait. Mais le tems vint où le Très-Haut devoit anéantir ſon horrible tyrannie. Quand *Joas* eut atteint l'âge de ſept ans, Joïada le fit connoître à quelques-uns des principaux chefs de l'armée royale, qu'il avoit ſoigneuſement ménagés; &, aſſiſté des Lévites, il ſacra le jeune roi dans le temple. Tout le peuple reconnut ſans peine l'héritier de David & de Joſaphat. Athalie, accourue au bruit pour diſſiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du Temple, & reçut le traitement que ſes crimes méritoient. Joïada fit alors une alliance entre le Seigneur, le peuple & le jeune roi, afin qu'ils fuſſent déſormais la nation ſainte & chérie de Dieu. On détruiſit le temple de Baal; on renverſa ſes autels; on briſa ſes images, & l'on immola Matham, ſon grand-prêtre, devant l'autel même de ce Dieu d'Athalie.

Tant que Joïada vécut, *Joas* fit obſerver la loi du Seigneur. Après la mort de ce ſaint homme, corrompu par les flatteries de ſes courtiſans, il s'abandonne avec eux à l'idolâtrie. Le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, pouſſé par l'eſprit de Dieu, élève ſa voix pour lui reprocher ſa prévarication, & le menacer, ainſi que ſon peuple, des jugemens de la colère du Très-Haut offenſé. Mais Joas, au lieu de reconnoître ſa faute, & ſans ſe ſouvenir de ce qu'il devoit au père du ſaint pontife, le fait lapider dans le veſtibule de ce même temple où il avoit été élevé. La vengeance ne tarda pas. L'année ſuivante, qui étoit la quarantième de ſon règne, Hazaël, roi de Syrie, entre en Judée, & s'avance juſqu'à Jéruſalem: il n'avoit qu'un petit nombre de troupes, & cependant Dieu livre à ſon pouvoir l'armée innombrable de Juda. Il met la ville ſainte au pillage; il fait périr les princes de la maiſon de David, avec une multitude de peuple: il enlève tous les tréſors de la capitale, & revient dans ſes Etats chargé des richeſſes que Joas lui prodigue pour écarter ſa colère. Peu de tems après, le roi de Juda, tombé dans le mépris, fut aſſaſſiné par les ſiens, & *Amaſias*, ſon fils, alors meilleur que lui, fut mis ſur le trône.

Mais *Amasias* ne fut heureux qu'autant qu'il fit régner avec lui la religion de ses pères. Il ne l'eut pas plutôt abandonnée, pour prostituer ses hommages aux idoles des nations, que les peuples étrangers devinrent les instrumens de la colère du Dieu de David. Jérusalem fut prise par *Joas*, roi d'Israël ; le temple fut pillé, & la Judée ravagée. Les sujets mêmes d'Amasias se révoltèrent contre ce roi perfide, & l'obligèrent de chercher un asyle dans la forte ville de Lachis ; encore n'y fut-il pas à l'abri de la vengeance céleste. Aussi malheureux que son père, le poignard de ses propres serviteurs termina sa vie coupable, & un règne de vingt-neuf ans, dont plus de la moitié avoit été donnée au crime.

Après la mort d'Amasias, *Ozias*, son fils, âgé de seize ans, fut couronné roi par le peuple de Juda. Le jeune prince, instruit par les malheurs de son père, & dirigé par les conseils du prophète Zacharie, se comporta sagement. Il rétablit la vraie religion tant de fois méprisée par les impies, mais qui se perpétuoit toujours par la foi des véritables enfans d'Abraham, & la main toute-puissante du seigneur le protégea contre tous ses ennemis. Dans le cours d'une domination de cinquante-deux ans, il battit plusieurs fois les Philistins & les Iduméens, remporta de glorieuses victoires sur les Arabes, rendit les Ammonites tributaires de Juda, & la gloire de son nom se répandit fort loin, parce que le Seigneur étoit son secours & sa force. Mais dans ce haut point de grandeur & de puissance, son cœur s'enfla d'orgueil, & ce fut ce qui causa sa perte. Il veut entreprendre sur l'office sacerdotal ; &, contre la défense de la loi, il entre dans le temple l'encensoir à la main, résolu d'offrir de l'encens sur l'autel des parfums. Le pontife Azarias, & avec lui quatre-vingt prêtres, tous pleins de courage, s'opposent à cet attentat sacrilége. La résistance irrite le monarque : déjà sa bouche proféroit des paroles menaçantes : tout-à-coup il est frappé de lèpre. Ozias reconnoît sa faute ; il s'abaisse sous la main qui le punit ; il accèpte avec soumission la peine humiliante qui lui est imposée. Il renonce de lui-même aux fonctions de la royauté & au commerce des hommes, selon l'ordonnance de Moyse, qui commandoit de séparer les lépreux du reste du peuple, & laisse à *Joatham*, son fils, qui fut depuis son [illegible] le soin de gouverner l'Etat.

Joatham se conduisit en tout selon les loix du Seigneur, qui le rendit puissant & heureux. Il s'appliqua à fortifier son royaume, fit bâtir des villes sur les montagnes de la Judée, & construire des forts & des tours dans les bois. Enfin, il remporta de grandes victoires sur les Ammonites, & les obligea de lui payer chaque année cent mille talens d'argent, dix mille mesures de froment & autant d'orge. Mais son règne fut trop court : il ne gouverna que seize ans, & le peuple de Dieu eut bientôt lieu de regretter sa perte.

Les mœurs de ses sujets, & sur-tout des habitans de Jérusalem, étoient fort déréglées de son tems, comme elles l'avoient été sous le règne d'Ozias. Ils étoient religieux observateurs des fêtes, & ils les célébroient avec pompe. Ils faisoient brûler de l'encens sur l'autel en l'honneur de Dieu, & lui offroient des milliers de victimes. Mais en même-tems ils se prostituoient aux crimes les plus honteux ; ils étoient meurtriers, blasphêmateurs, livrés à la bonne chère & aux excès du vin. Les juges se laissoient corrompre par les présens, pour condamner les innocens & sauver les coupables. Les grands & les riches, pour reculer les bornes de leurs héritages, envahissoient les terres & les maisons des pauvres, comme s'ils eussent voulu habiter seuls sur le globe. Les femmes étoient amollies par le luxe, & donnoient d'une manière outrée dans la magnificence des habits, & dans les parures les plus recherchées : la corruption du cœur de ce peuple avoit aveuglé son esprit & gâté son jugement. Il renversoit toutes les idées des choses ; il appelloit bon & juste, ce qui étoit mauvais & injuste. Sage & éclairé à ses propres yeux, plein de lui-même, il ne rougissoit pas de publier hautement ses désordres, & de les étaler comme des titres de grandeur. En un mot, ne craignons pas de le dire, les Juifs de ce tems étoient précisément ce que nous sommes aujourd'hui.

Ce fut pour rappeller cette nation perfide de ces égaremens affreux, que parurent alors les prophètes Michée & Isaïe. Ce dernier étoit fils d'Amos, frère du roi Amasias. Dieu lui révéla les châtimens qu'il préparoit à son peuple ; & ce grand homme ne cessa de faire entendre sa voix, aussi-bien que Michée, pour ramener ses frères à la vertu, & pour leur inspirer une crainte salutaire;

Mais les ſaints prophètes ne furent point écoutés : Juda, auſſi indocile qu'Iſraël, ſe précipita dans les mêmes diſſolutions, & la perverſité fit de nouveaux progrès ſous le règne d'*Achaz*, fils de Joatham.

Ce prince, en héritant du ſceptre de ſon père, n'hérite pas de ſes vertus. Pouſſant l'impiété plus loin que tous ſes prédéceſſeurs, il élève des ſtatues à Baal, & ſe livre ſans pudeur aux ſuperſtitions abominables des anciens peuples du pays, que le Seigneur avoit exterminés à l'arrivée des enfans d'Iſraël. Toute la nation imite ſon exemple, & la juſtice du Très-Haut s'arma pour le punir. Rafin, roi de Syrie, & Phacée, roi d'Iſraël, entrent en Judée, & viennent aſſiéger Jéruſalem. Le deſſein des deux princes étoit de détrôner Achaz, & de mettre à ſa place un roi qui ne fût pas de la maiſon de David. Les princes de cette maiſon, & Achaz avec eux ſont alarmés de ce projet; le Seigneur, fidèle à la promeſſe qu'il avoit faite à David de conſerver ſa race ſur le trône, les raſſure par la bouche du prophète Iſaïe, qui leur annonce que la main de Dieu les protège. Achaz n'en veut rien croire; mais, malgré ſon incrédulité, la parole du Seigneur s'accomplit : les deux rois, après d'inutiles efforts, lèvent le ſiége, & retournent dans leurs Etats.

Inſenſible à ce bienfait, l'indigne fils de Joatham continue d'irriter par ſes crimes le Dieu de ſes pères. Il eſt abandonné de nouveau à la fureur de Phacée, qui lui tue ſix-vingt mille hommes en un ſeul jour, & fait deux cent mille priſonniers avec un butin immenſe. Il les emmenoit à Samarie; un prophète, nommé Obed, ſe préſente aux vainqueurs de la part de Dieu, & leur ordonne de relâcher ces captifs qui ſont leurs frères. Les Iſraélites obéiſſent : ils font plus; ils habillent ceux qui étoient nuds : ils fourniſſent des montures à ceux qui ne pouvoient marcher; ils donnent à tous des vivres, & les reconduiſent humainement juſqu'à Jéricho.

Achaz, toujours opiniâtre dans ſon impiété, ſe plonge de plus en plus dans l'idolâtrie. Attribuant les ſuccès de ſes ennemis, non à la colère de Dieu juſtement irrité, mais à la prétendue puiſſance des vains ſimulacres qu'ils adoroient, il immole des victimes aux dieux des Syriens : « Ce ſont eux, dit-il, qui leur donnent du ſecours; je » les apaiſerai par mes ſacrifices, & ils m'aſſiſteront : »

mais c'eſt au contraire ce qui cauſa ſa perte & celle de tout ſon peuple.

Le royaume de Juda eſt entamé de toutes parts. Tandis que les Syriens & les enfans d'Iſraël le déſoloient d'un côté, les Iduméens, de l'autre, pillent & ſaccagent tout; les Philiſtins prennent les plus fortes places & s'y établiſſent. Dans cette extrémité, Achaz appelle à ſon ſecours Théglathphalaſar, roi d'Aſſyrie; &, pour le gagner, il lui envoie tout l'or & l'argent qui ſe trouvoit dans le temple du Seigneur, dans ſon propre palais, & dans ceux des princes de ſa maiſon. Le monarque infidèle ſe rend à ſa prière: il ravage le royaume d'Iſraël, & détruit entièrement celui de Syrie; mais en même-tems il épuiſe celui de Juda, qui avoit imploré ſon aſſiſtance. C'eſt ainſi que les rois d'Aſſyrie apprirent le chemin de la Paleſtine; & dès-lors ils en réſolurent la conquête.

Achaz, loin de rentrer en lui-même, & de reconnoître la main qui le châtioit par tant d'adverſités, enleva tous les vaſes ſacrés, & les mit en pièces; il fit tranſporter l'autel des holocauſtes auprès d'un autre autel élevé aux idoles, & dont il avoit vu le modèle à Damas, capitale de la Syrie; il fit fermer les portes du temple, il fit dreſſer des autels dans toutes les places de Jéruſalem & dans les villes de Juda, pour y offrir de l'encens aux divinités étrangères; & qui ſait juſqu'où il n'eût point porté ſes ſacriléges, ſi Dieu n'eût à la fin terminé ſes forfaits avec ſa vie? Il avoit régné autant que ſon père; mais avec quelle différence! auſſi ne fut-il point inhumé dans le tombeau des rois de Juda.

Ezéchias, qui lui ſuccéda, changéa toute la face de la Judée. Il fit aſſeoir avec lui ſur le trône la juſtice & la piété, & pendant un règne de vingt-neuf ans, il ſe diſtingua par toutes les vertus qui avoient caractériſé David. Il rouvrit les portes du temple; il ordonna aux prêtres & aux lévites de purifier le lieu ſaint, que le culte abominable de Satan avoit ſouillé; il abattit tous ces bois ſacriléges, où le crime alloit proſtituer l'innocence, où la ſtupide populace alloit imiter les diſſolutions de ſes dieux. La Pâque du Seigneur, & toutes les ſolemnités d'Iſraël furent magnifiquement célébrées; enfin le pieux monarque reſtitua aux miniſtres de la religion les revenus que le ſage légiſlateur de Sinaï leur avoit aſſignés ſur les décimes & les prémices de tous les biens.

Le Seigneur, pour éprouver sa foi, lui envoie une maladie mortelle. Isaïe vient lui annoncer sa fin prochaine. » O mon Dieu ! s'écrie le saint roi, souvenez-vous, je » vous prie, que j'ai marché devant vous dans la vérité » & avec un cœur parfait : souvenez-vous que j'ai fait ce » qui vous étoit agréable. » A peine a-t-il achevé son humble prière, que le prophète revient sur ses pas pour lui annoncer sa guérison, & encore quinze années de vie; &, afin de lui confirmer la certitude de sa prédiction, il fait rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Trois jours après, Ezéchias, parfaitement rétabli, va au temple, & rend graces à Dieu de ce bienfait.

Le roi de Babylone lui envoya des ambassadeurs, pour le féliciter de sa convalescence miraculeuse, & pour s'informer du prodige qui étoit arrivé sur la terre à cette occasion. Ezéchias les reçoit avec une magnificence vraiment royale; &, pour lui donner une idée de sa puissance & de ses ressources, il étale à leurs yeux toutes ses richesses & tous ses trésors. En ce moment une sorte de vanité s'empare de son cœur; il oublie un instant l'auteur de tant de biens. Cette infidélité irrite l'Eternel. Isaïe déclare au monarque coupable que tout cet or, que tout cet argent, que tous ces meubles magnifiques, tous ces effets précieux accumulés dans son palais, deviendront la proie du roi de Babylone. Ezéchias ouvre les yeux; il reconnoît sa faute; il s'humilie sous la main qui le menace : » Ce que vous m'annoncez de la part du Seigneur » est plein de justice, répond-il; seulement, je le supplie de faire régner pendant ma vie la paix & la vérité. »

Sennachérib, roi d'Assyrie, entre dans la Judée, emporte quelques places, & menace la capitale. Le saint monarque, plein de confiance en Dieu, implore son assistance, & s'efforce, conjointement avec Isaïe, d'inspirer à ses sujets les mêmes sentimens. Mais malgré leur roi, malgré les vives remontrances du prophète, il mettent toute leur espérance dans le roi d'Ethiopie, qu'ils appellent à leur secours. Ce prince accourt; Sennachérib vole à sa rencontre; & après l'avoir vaincu, après avoir ravagé l'Egypte, fier de sa victoire, il assiége Jérusalem. C'étoit-là que le Tout-Puissant l'attendoit; la nuit même de son arrivée, un ange lui tue cent quatre-vingt-cinq

mille hommes, & sauve la ville Sainte, Ezéchias & son peuple. Le roi d'Assyrie, terrassé sans combat, prend tout-à-coup la fuite, & va se venger sur les Israélites, captifs dans ses Etats, de l'humiliation de sa défaite. Mais le Seigneur met bientôt après un terme à ses fureurs; il est tué par deux de ses fils, dans le temple même & devant l'autel de son Dieu.

Ezéchias, délivré d'une manière si admirable, servit le Très-Haut, avec tout son peuple, plus fidèlement que jamais. Le Seigneur qui l'aimoit à cause de ses vertus, fit réussir toutes ses entreprises, le délivra de la main de tous ses ennemis, lui donna la paix avec tous les peuples voisins, & rendit son nom célèbre chez toutes les nations étrangères. Il mourut paisiblement, chéri de ses peuples, & respecté des Etats même jaloux de son bonheur. Prince sage & plein de droiture, il rétablit la religion de ses pères; il fit refleurir son royaume; il en bannit les injustices & les désordres; il déracina les abus les plus invétérés, avec un courage dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avoit donné l'exemple. La loi divine fut sa règle; David fut son modèle; le saint prophète Isaïe, que Dieu lui conserva, fut son conseil dans toute la conduite de sa vie, son consolateur dans ses afflictions, & le compagnon de ses prospérités. Enfin, la suprême Vérité lui rend elle-même ce glorieux témoignage, que de tous les rois de Juda qui ont régné avant ou après lui, il n'y en a aucun qui lui ait ressemblé.

Manassès n'avoit que douze ans lorsqu'il succéda à son père Ezéchias, & cette grande jeunesse le précipita bientôt dans les excès les plus affreux, & dans l'apostasie la plus déplorable. Il dressa des statues à Baal, planta des bois profanes, éleva des autels dans les parvis du temple, pour y sacrifier aux astres du ciel qu'il adoroit; enfin, il porta l'impiété jusqu'à placer une idole dans la maison de Dieu même. Ce fut alors sur-tout que la voix des prophètes se fit entendre. Le Seigneur déclara par leur bouche à Manassès & à tout son peuple aussi coupable que lui, qu'il falloit faire tomber sur Jérusalem & sur tout le royaume un déluge de maux, dont le seul récit feroit horreur. « Je traiterai, dit-il, Jérusalem, com-
» me j'ai traité Samarie & la maison d'Achab; je l'effa-
» cerai, comme on efface ce qui est écrit sur des tablet-
» tes;

» tes : j'abandonnerai les reſtes de mon héritage ; je les
» livrerai à leurs ennemis, parce qu'ils ont fait le mal
» devant mes yeux, & qu'ils n'ont ceſſé de m'irriter
» juſqu'à ce jour. »

Quand l'impie eſt venu au plus profond des péchés, il ſe moque de tout. Ces terribles menaces ne furent point écoutées ; Manaſſès alla plus loin encore : il ajouta la cruauté à l'idolâtrie. Non content d'être apoſtat, il devient perſécuteur. Il entreprend d'anéantir la Religion véritable ; il fait maſſacrer les adorateurs du Dieu de ſes pères : les reproches réitérés des prophètes l'importunent ; il les immole à ſa rage : Jéruſalem eſt inondée de ſang. Iſaïe lui-même n'eſt point épargné. Une ancienne tradition des Hébreux porte que ce monarque ſanguinaire le fit ſcier par le milieu du corps, ſans avoir égard ni à ſa naiſſance royale, ni à ſon âge, qui étoit alors de plus de cent ans, ni à ſon admirable ſainteté, ni aux nombreux ſervices qu'il avoit rendus à la patrie.

Pour punir tant de forfaits, Dieu appelle les généraux Aſſyriens. Ils entrent en Judée ; ils arrêtent Manaſſès, le chargent de chaînes, & l'emmènent captif à Babylone, avec une grande partie de ſes ſujets. Quand ce prince malheureux, mais digne de l'être, ſe vit dans un état ſi déplorable, il s'humilia profondément ſous la main qui le châtioit ; &, du fond du cachot obſcur où il gémiſſoit, il pouſſa vers l'Eternel irrité des cris de pénitence. Le Seigneur, touché de ſes larmes, briſa ſes fers, & lui fit rendre ſes Etats. De retour à Jéruſalem, il extermina les Idoles, renverſa leurs autels, rétablit la vraie Religion dont il avoit été le tyran, & mourut après cinquante-cinq ans de règne.

Ce fut de ſon tems que les colonies Babyloniennes & étrangères vinrent s'établir à Samarie. Ces peuples nouveaux, connus ſous le nom de *Samaritains*, joignirent le culte de Dieu à celui des idoles de leur pays ; & un prêtre Iſraélite, envoyé avec eux, leur donna les écrits de Moyſe, & leur apprit les obſervances de ce ſaint légiſlateur. Ainſi le Seigneur ne voulut pas que ſon nom fût entièrement oublié dans une terre qu'il avoit donnée à ſon peuple, & il y laiſſa ſa loi en témoignage.

Ce fut encore ſous le règne de Manaſſès qu'arriva la terrible cataſtrophe d'Holoferne, général de Nabuchodo-

nosor, roi d'Assyrie, qui, après avoir contraint plusieurs nations à reconnoître son souverain pour maitre, & même pour Dieu, s'étoit arrêté dans la Judée, afin d'exiger des Juifs les mêmes soumissions & le même culte. Il ne projettoit rien moins que de renverser tout, & de substituer le nom de Nabuchodonosor au nom du Dieu d'Abraham. Mais il est tout-à-coup arrêté devant les murs de Béthulie. Les habitans de cette ville se mettent en prières, implorent l'assistance du Seigneur, & apaisent sa justice par la pénitence la plus parfaite. Il y avoit déjà vingt jours que la place manquoit d'eau, & le général Assyrien avoit si bien fait garder tous les dehors, que les assiégés n'ayant plus de ressources, étoient sur le point de se rendre. Ce fut alors que Dieu suscita la célèbre Judith pour les délivrer. Cette veuve, aussi belle que vertueuse, avoit mérité d'être l'instrument des miséricordes du Seigneur, par la vie pénitente & retirée qu'elle menoit depuis la mort de son époux. Parée de ses plus magnifiques habits, & accompagnée de sa servante, elle passe dans le camp d'Holoferne, qui, charmé de sa beauté & de son esprit, la reçoit avec transport, & lui donne une entière liberté de suivre les pratiques de sa religion. Quatre jours après, il l'invite à un grand festin, dont l'objet étoit de lui témoigner l'ardente passion qu'il avoit conçue pour elle. Judith y assiste ; mais elle n'y mange & n'y boit que ce que sa servante lui avoit préparé. Ravi de la voir à sa table, Holoferne boit avec excès, & bientôt il s'enivre. On se retire : Judith seule & sa servante demeurent dans la tente du général, & comme il dormoit d'un profond sommeil, la sainte veuve s'approche de son lit, prend son sabre, s'adresse à Dieu, qu'elle n'avoit cessé d'invoquer, & coupe la tête à cet ennemi de sa religion & de sa patrie. Après cette grande action, elle se rend à Béthulie, & son arrivée remplit de joie les tristes citoyens de cette ville. Des cantiques d'actions de graces s'élèvent jusqu'au ciel, & l'on donne mille bénédictions à Judith. On pend aux murailles de la place la tête d'Holoferne ; on profite de la terreur que cet évènement avoit jetée dans le camp des assiégeans ; on les poursuit, on les taille en pièces ; on s'enrichit de leurs dépouilles. Le grand-prêtre Eliacim, qui gouvernoit alors le royaume de Juda au nom de Manassès, ayant appris cette heureuse nou-

velle, se rendit à Béthulie, pour voir la sainte & courageuse veuve, qui, après avoir célébré la miséricorde du Tout-Puissant par un admirable cantique, & consacré dans son temple les armes & les riches meubles du général Assyrien, retourna dans sa retraite, où elle vécut, comblée de gloire, jusqu'à l'âge de cent cinq ans.

Amon fils de Manassès, imita l'impiété, mais non la pénitence de son père. Aussi Dieu l'abandonna-t-il. Ses propres serviteurs s'élevèrent contre lui, & le tuèrent dans la deuxième année de son règne.

Le peuple vengea sa mort sur ceux qui en étoient les auteurs, & mit la courónne sur la tête de *Josias*, fils du prince assassiné, jeune enfant de dix-huit ans, mais qui laissoit déjà voir ces dispositions heureuses qui en firent un des plus sages monarques de Juda. Sa piété crut avec l'âge; &, se laissant toujours conduire par les avis des prophètes & des anciens de sa nation, il extermina l'idolâtrie dans toute l'étendue de son royaume. Il alla jusques dans les villes du pays d'Israël, où il ruina les temples & les bois profanes, mit en pièces les idoles, renversa les autels, & sur tout celui qui avoit été élevé aux veaux d'or, dans le commencement du schisme, après avoir égorgé dessus les sacrificateurs des faux Dieux, & y avoir fait brûler les os de mort: ainsi se vérifia la menace que le Seigneur avoit faite, plus de trois cents ans auparavant, à Jéroboam.

Le zèle du jeune roi ne se borne point là: il rétablit le culte du vrai Dieu dans toute sa pureté, & travaille à réparer les ruines de la maison du Seigneur. On trouve dans le temple l'original de la loi de Dieu, que Moyse avoit écrit, & qui devoit être placé à côté de l'arche d'alliance: il s'étoit égaré sous Manassès. Le grand-prêtre Helcias l'envoie au roi, qui, après en avoir entendu la lecture, déchire ses vêtemens, par la frayeur qu'il a des menaces qui y sont renfermées contre les prévaricateurs; & il envoie le souverain pontife, accompagné de plusieurs officiers, à une prophétesse nommée Holda, pour consulter le Seigneur. Elle leur répond que le Tout Puissant fera certainement tomber sur Jérusalem & sur ses habitans toutes les malédictions énoncées dans le livre divin; mais que les yeux du roi ne verront point tous ces maux, parce qu'il a été touché de la crainte du Seigneur. Le

pieux monarque ayant appris cette prédiction, fait aussitôt assembler tout son peuple, & lui-même lit à haute voix le livre de la loi. Tous écoutent cette lecture avec la plus grande attention, &, à l'exemple de leur prince, ils promettent avec serment d'être fidèles au Dieu de leurs ancêtres. C'est ainsi que, par sa piété sincère & son humilité profonde, Josias suspendit pour un peu de temps le châtiment que son peuple avoit mérité. Son règne, qui dura trente-un ans, fut heureux & paisible; mais la fin en fut déplorable. Il refusa le passage par ses États à Néchaos, roi d'Egypte, qui alloit faire la guerre aux Assiriens; il marcha même contre ce prince, lui livra bataille, & dans la chaleur du combat, il reçut une blessure dont il mourut peu de temps après. Il fut pleuré de tous ses sujets, & particulièrement de Jérémie, qui commença à prophétiser de son temps.

A la mort de ce prince commencèrent les maux dont Dieu menaçoit depuis si long-temps les Juifs indociles. Cependant, avant de punir entièrement ces rebelles, le Seigneur ne cesse de les rappeler à lui par les prophètes qu'il leur envoie coup-sur-coup, *s'éveillant la nuit, & se levant dès le matin*, comme il le dit lui-même, pour marquer ses soins paternels.

Il n'y a rien de plus admirable, dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministère des prophètes. Séparés du reste du peuple, & distingués des autres hommes par un habit particulier, ils avoient des demeures où ils vivoient dans une espèce de communauté, sous un supérieur que Dieu leur donnoit. Leur vie pauvre & pénitente étoit la figure de la mortification qui devoit être annoncée sous l'Évangile. Le Très-Haut se communiquoit à eux d'une façon particulière, & manifestoit aux yeux du peuple cette merveilleuse communication; mais jamais elle n'éclatoit avec autant de force, que durant le temps de désordre, où il sembloit que l'idolâtrie alloit abolir la loi de Dieu. Dans ces temps malheureux, les prophètes faisoient retentir de tous côtés, & de vive voix, & par écrit, les terribles menaces du Seigneur, & le témoignage qu'ils rendoient à la vérité. Ce ne fut que sous le règne d'Osias, roi de Juda, qu'ils commencèrent à publier leurs prophéties dans des livres particuliers, dont ils déposoient les originaux dans le temple, pour servir de monumens

à la postérité. Les prophéties de moindre étendue, & faites seulement de vive voix, s'enregistroient dans les archives du temple, avec l'histoire du temps.

En s'efforçant de tenir le peuple dans le culte du Dieu qui les inspiroit, ces saints hommes avoient encore spécialement pour objet d'annoncer la venue du Messie. Les mystères de ce divin Rédempteur étoient perpétuellement devant leurs yeux. Ils ont vu ses magnificences & ses opprobres, le lieu de sa naissance temporelle, la pureté de sa mère, la sainteté de sa vie, les miracles dont il devoit appuyer sa doctrine, la mort infame qu'il devoit souffrir, & sa résurrection glorieuse. Ils ont vu une longue postérité naître de lui, & la vengeance déployée sur le peuple déicide; ils ont vu ce peuple incrédule rejeté du sein de l'Eglise, & séparé de la véritable Sion, pour être errant & vagabond sur la terre, sans rois, sans prêtres, sans sacrifices, toujours trompé par l'espérance d'un Libérateur qui ne paroîtra jamais; haï par-tout, persécuté par-tout; objet par-tout de mépris & d'horreur. Enfin, pour que rien ne manquât à leurs prophéties, ces hommes divins ont compté les années jusqu'à la mission de ce Réparateur adorable; ils ont donné pour marque de sa venue la connoissance de Dieu répandue dans l'univers, la conversion des Gentils, & l'effet de cette bénédiction de tous les peuples du monde, promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac & à Jacob; ensorte qu'à moins de s'aveugler, il n'y avoit plus moyen de le méconnoître.

Non-seulement les prophètes voyoient Jesus-Christ, mais encore ils en étoient la figure, & représentoient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous ont souffert persécution pour la justice, & nous ont figuré, dans leurs souffrances, l'innocence & la vérité persécutée en Notre-Seigneur. Tous ont été contredits & maltraités; & l'on vit à leur exemple, dans les temps les plus malheureux, c'est-à-dire, sous le règne même de Manassès, une infinité de fidèles répandre leur sang pour la vérité, ensorte qu'elle n'a pas été un seul instant sans témoignage. Ces saints personnages étoient les chefs & l'ornement de la société du peuple choisi; les véritables serviteurs de Dieu s'unissoient à eux; & nous remarquons même qu'en Israël où régnoit l'idolâtrie, ce qu'il

y avoit de fidèles célébroient hautement avec eux le ſabbat & les fêtes établies par Moyſe. Ils étoient accompagnés des *prêtres, enſans de Sadoc, qui,* comme dit Ezéchiel, *dans le temps d'égarement, avoient toujours obſervé les cérémonies du ſanctuaire.*

Mais, malgré les prophètes, malgré les prêtres fidèles & le peuple uni avec eux dans l'obſervance de la loi, l'idolâtrie qui avoit ruiné Iſraël, cauſa enfin la perte de Juda. Cependant, quoique les rois & les peuples oubliaſſent le Dieu de leurs pères, l'Éternel ſupporta long-temps leurs iniquités à cauſe de David ſon ſerviteur: David eſt toujours préſent à ſes yeux. Quand les rois enfans de David, ſuivent les bons exemples de leur père, Dieu fait des miracles ſurprenans en leur faveur; mais ils ſentent, quand ils dégénèrent, la force invincible de la main qui s'appeſantit ſur eux: les rois d'Egypte, les rois de Syrie, & ſur-tout les rois d'Aſſyrie & de Babylone, ſervent d'inſtrument à ſa vengeance.

Joachas, fils & ſucceſſeur du fidèle Joſias, renouvelle les anciennes idolâtries. Il eſt détrôné, trois mois après ſa proclamation, par ce même Néchaos qui avoit vaincu ſon père. Le vainqueur l'emmène chargé de chaînes en Egypte, donne la couronne à *Eliakim* ſon frère aîné, auquel il fait porter le nom de *Joakim*, exige du nouveau roi des contributions exceſſives, & revient dans ſes Etats, chargé de gloire & de richeſſes.

Joakim imite les excès de ſon frère, & Dieu ſuſcite en Orient un roi plus ſuperbe & plus redoutable encore que tous ceux qui avoient paru juſqu'alors: c'eſt Nabuchodonoſor, roi de Babylone, le plus terrible des conquérans. Il l'avoit montré de loin aux peuples & aux rois, comme le vengeur deſtiné à les punir. Il approche, & la frayeur marche devant lui, & il combat; la victoire l'accompagne; il attaque, & les armées ſe diſperſent comme de timides agneaux devant un lion affamé. Dans la quatrième année de ſon règne, Joakim voit tomber ſur lui tout l'effort de ce formidable monarque, que la colère du Très-Haut rend invincible. Jéruſalem eſt emportée, & ſon roi mis dans les fers; mais enſuite, touché des larmes de ſon captif, Nabuchodonoſor lui rend la liberté, & le laiſſe ſur le trône. Seulement, il tranſporte à Babylone une grande partie du peuple, les vaſes ſacrés, & preſque

toutes les richesses de la ville sainte ; & c'est de-là qu'il faut commencer à compter les soixante-dix ans que devoit durer l'esclavage de Juda, suivant la prédiction de Jérémie.

Ni ceux qui restent dans le pays, ni ceux qui sont transportés, quoiqu'avertis, les uns par le même Jérémie, & les autres par Ezéchiel, ne font pénitence. Ils préfèrent à ces saints prophètes, *des prophètes qui leur préchoient des illusions*, & les flattoient dans leurs crimes. Joakim, aussi impie que ses prédécesseurs, est livré à son propre conseil, Séduit par l'orgueil, il oublie les bienfaits du roi de Babylone. Il essaye de secouer le joug : le vengeur revient en Judée, Jérusalem est reprise : ses chaînes sont aggravées ; le perfide monarque est immolé, & son cadavre demeure sans sépulture.

Cette nouvelle disgrace n'instruit point encore ces cœurs endurcis dans le mal. *Joakim* ou *Jechonias*, fils de Joakim, aussi insensé que son père, se souvient à peine, trois mois après cet événement, que Nabuchodonosor lui a laissé le sceptre avec le jour. Il ose se révolter contre ce terrible potentat, & le rappelle pour la troisième fois dans la Judée. Joakim reçoit la juste récompense de sa perfidie & de sa témérité ; Nabuchodonosor le charge de chaînes, l'entraîne à Babylone, le jette dans un affreux cachot, met le diadême sur le front de *Mathianas*, oncle de ce prince audacieux, & lui donne le nom de *Sédécias*.

Sédécias marche sur les traces sacriléges de son frère & de son neveu. Plein de mépris pour Jérémie, il dédaigne ses conseils, il se rit de ses menaces, il renonce entièrement au Dieu d'Israël; les grands & le peuple l'imitent, & Dieu les abandonne à son tour. La neuvième année de son règne, Sédécias conçoit le funeste dessein de faire la guerre à son bienfaiteur & au conquérant de l'Asie. Nabuchodonosor, irrité de l'opiniâtreté des Juifs si souvent vaincus, & toujours révoltés, vient, pour la quatrième fois, assiéger Jerusalem, la tient bloquée pendant deux ans, l'emporte d'assaut ; surprend Sédécias lorsqu'il essayoit de s'échapper par la fuite, fait égorger ses enfans en sa présence, & le prive lui-même, en lui faisant crever les yeux, de la lumière du jour qui depuis si long-temps éclairoit ses forfaits. Le vainqueur met tout en poudre; il réduisit tout le peuple dans une triste servitude, & ne laissa

dans tout le royaume que ce qu'il falloit d'habitans pour cultiver les terres.

Dieu n'épargna pas son sanctuaire. Ce superbe édifice, la merveille & l'ornement du monde, qui devoit égaler sa durée si les enfans d'Israël eussent persévéré dans le culte du Seigneur, fut dévoré par le feu des Assyriens, & les richesses qu'il renfermoit, augustes monumens de la piété de tant de rois, devinrent la proie d'un monarque idolâtre.

Suivons le peuple Juif dans sa captivité, & voyon par quels nouveaux prodiges Dieu continue de signaler sa puissance & sa bonté.

Parmi les captifs qui avoient été transportés à Babylone après la première expédition de Nabuchodonosor en Judée, on choisit, par l'ordre de ce prince, des enfans d'une naissance illustre, pour être élevés dans le palais du roi. De ce nombre furent Daniel, Ananias, Misaël & Azarias. Daniel, qui n'avoit alors que douze ans, & ses trois compagnons, prirent une résolution ferme de ne point toucher aux viandes que le monarque leur envoyoit de sa table, & prièrent l'officier qui avoit soin d'eux de ne leur donner que des légumes à manger & de l'eau à boire. L'officier se rendit à leurs instances; & le Très-Haut bénit la fidélité de ses serviteurs en leur donnant plus d'embonpoint & de sagesse qu'à tous les autres : il communiqua en particulier a Daniel l'intelligence des visions & des songes, & dès lors il le choisit pour son prophète.

Il y avoit à Babylone une femme fort belle, nommée Susanne, & dont le mari, l'un des plus riches & des plus considérables d'entre les captifs, s'appeloit Joakim. L'état d'asservissement où se trouvoient les Juifs, n'empêchoit pas qu'ils ne se gouvernassent selon leurs lois, & qu'ils n'eussent des magistrats de leur nation pour terminer leurs différens. Deux vieillards, qui pour lors étoient juges du peuple, virent Susanne, & furent frappés de sa beauté. Ils conçoivent pour elle la passion la plus brutale; &, pour la satisfaire, ils s'introduisent dans son jardin tandis qu'elle se baignoit. Ils la sollicitent au crime; & comme elle rejettoit avec horreur leur détestable proposition, & faisoit de grands cris, ils traduisent la chaste épouse de Joakim devant le peuple, l'accusent d'adultère, & la font condamner à mort, Susanne, en allant au supplice,

s'adressa au Dieu de ses pères, seul témoin de son innocence, & le Seigneur vient à son secours. Le jeune Daniel se montre, & crie à haute voix ; » Enfans d'Israël, je » suis innocent du sang de cette femme ; vous l'avez con- » damnée sans connoître la vérité. Revenez au jugement, » car on a porté un faux témoignage contre elle ».

Le peuple, étonné, s'arrête, & délibère de nouveau. » Séparez ces deux vieillards, ajoute Daniel, & je les » examinerai. Ensuite il appelle l'un d'eux : Puisque vous » avez surpris cette femme, lui dit-il, apprenez-moi, » je vous prie, sous quel arbre elle étoit ?.... Sous un » lentisque », répond hardiment l'infame calomniateur. Le jeune prophète fait la même question à l'autre, qui dit à son tour que c'étoit sous un chêne. Cette contradiction excite des cris de joie; chacun bénit le Dieu puissant, qui sauve ceux qui espèrent en lui ; les deux scélérats sont condamnés à la mort, & expient leur forfait par le même supplice qu'ils avoient destiné à l'innocence. Depuis ce moment, Daniel devint grand aux yeux de ses compatriotes, & le Seigneur se plut à le couvrir de gloire.

Nubuchodonosor voit en songe une statue d'une hauteur énorme & d'un regard effrayant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les pieds en partie de fer, & en partie d'argile. Pendant qu'il contemploit ce prodigieux colosse, une petite pierre se détache d'elle-même d'une montagne voisine, frappe les pieds de la statue, la réduit en poudre, & devient ensuite une grande montagne qui remplit toute la terre. Le roi, tout effrayé de ce songe, se réveille ; mais il l'oublie presqu'aussitôt, & il ne lui en reste que la terreur. En vain il consulte les sages de ses Etats, en vain il les condamne à la mort; ils confessent qu'ils peuvent bien expliquer un songe, mais non pas le deviner. Daniel se présente ; il parle au nom du Dieu de Jacob ; il satisfait le monarque, arrête sa colère, & lui apprend que la tête de la statue désignoit son propre empire, que la poitrine annonçoit le règne des Perses & des Mèdes qui s'élèveroit bientôt sur les débris de celui de Babylone ; que le ventre d'airain marquoit celui des Macédoniens, qui feroit place à celui des Romains, désigné par les pieds de fer & d'argile. » Ce sera alors

» ajoute le saint interprète, que le Dieu du ciel suscitera » un royaume qui ne sera jamais détruit, qui renversera » tous les autres, & qui remplira toute la terre, & cet » empire victorieux & éternel est figuré par la pierre » que vous avez vu tomber de la montagne, & briser » la statue monstrueuse qui vous avoit frappé. Ce dernier règne est celui de Jesus-Christ; foible d'abord, & à peine sensible, il prit naissance sur le calvaire, & de-là s'étendit sur tous les peuples du monde : Rome eut beau opposer des digues à ce torrent salutaire ; tout en fut inondé, tout disparut devant lui, & sa durée égalera celle de Dieu même.

Etonné des secrets divins que Daniel dévoiloit à ses yeux, Nabuchodonosor veut d'abord l'adorer ; mais, corrigeant bientôt cette première pensée, il rend gloire au vrai Dieu, & dit à son prophète : » Votre Dieu est véritablement » le Dieu des Dieux, & le Seigneur des rois ; & c'est » lui qui révèle les choses cachées, puisque vous avez » pu découvrir un tel mystère. » Alors on voit se renouveler l'histoire merveilleuse de Joseph : le roi de Babylone élève Daniel aux plus grands honneurs, le comble de présens, & lui donne le gouvernement de toutes les provinces de son empire.

Quelques années après, le même prince fit faire une statue d'or, haute de soixante coudées, & ordonna à tous ses sujets de l'adorer, sous peine d'être précipités dans une fournaise ardente. Les trois compagnons de Daniel osent désobéir. Le monarque l'apprend, &, plein de fureur, il les fait jeter dans la fournaise. Le feu étoit si violent, qu'il étouffa ceux qui les précipitèrent. Mais l'ange du Seigneur descendit avec les jeunes Hébreux, écarta les flammes, qui ne dévorèrent que leurs liens, & qui ne leur firent aucun mal. Surpris de cette merveille, Nabuchodonosor s'écria ; Béni soit le Dieu qui a envoyé son » ange pour délivrer ses serviteurs qui ont cru en lui, & » qui ont résisté au commandement du roi, jusqu'à abandonner leurs corps plutôt que d'adorer aucun autre que » lui ! » Il fit ensuite un édit, par lequel il défendoit, sous peine de la vie, de blasphêmer le nom du Dieu d'Ananias, de Misaël & d'Azarias ; & il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Tandis que Daniel & ses dignes compagnons faisoient

respecter la majesté du Seigneur, & glorifier son saint nom à la cour de Nabuchodonosor, Dieu donnoit à son peuple un gage de sa miséricorde en lui envoyant Ezéchiel. Pendant vingt-deux ans, ce saint prophète ne cesse de consoler & de soutenir ses frères; il leur rappelle les crimes qui les ont plongés dans les malheurs qui les accablent; mais c'est pour les porter à une pénitence sincère: il leur retrace les disgraces qu'ils éprouvent; mais c'est pour leur annoncer un heureux affranchissement & un retour fortuné, après un temps fixé par la vengeance de l'Eternel.

Il leur apprend, ainsi que les autres prophètes, la destinée prochaine de ceux qui ont servi d'instrumens à la justice divine; &, de peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies, & de leur règne orgueilleux, il leur en dénonce la courte durée. Le sort du roi de Babylone lui-même n'est pas caché à ces hommes divins: ils l'annoncent hardiment, & leurs oracles sont suivis d'une rapide exécution.

Après avoir détruit les Iduméens, les Ammonites & les Moabites, après avoir renversé les rois de Syrie, soumis l'Egypte, exterminé les Juifs, ravagé Tyr & Sidon, les maîtresses de la mer, ce superbe monarque, vainqueur de tous ses ennemis, triomphoit dans la capitale, dont il avoit fait la plus grande, la plus belle, & la plus forte ville que le soleil eût jamais éclairée. C'étoit-là que le Seigneur l'attendoit pour foudroyer son orgueil. Tout étoit tombé sous ses coups: il va tomber à son tour; & Dieu, qui avoit employé la main de ce prince pour châtier ses enfans & abattre ses ennemis, le réserve à sa propre main toute-puissante. Comblé de gloire & de richesses, ivre de sa grandeur, il admiroit avec une complaisance secrète, la magnificence de Babylone; il s'élevoit au-dessus de l'humanité; tout-à-coup une voix céleste lui prononce son arrêt: l'Eternel le frappe, il lui ôte l'esprit, & suivant la prédiction de Daniel, il le range durant sept ans parmi les bêtes. Il s'humilie au temps marqué par le prophète, & sa première forme lui est rendue. Il remonte sur son trône, & devient plus grand & plus puissant que jamais. Instruit par cet événement, il publie lui-même, dans toute l'étendue de sa domination, les étonnantes merveilles que Dieu avoit opérées en sa personne, & ter-

mine son récit par ces belles paroles : « Maintenant donc
» je loue le Roi du ciel, & je bénis hautement sa grandeur
» & sa gloire, parce que toutes ses œuvres sont selon
» la vérité, que ses voies sont pleines de justice, & qu'il
» peut, quand il lui plaît, humilier les superbes. »

Les successeurs de Nabuchodonosor ne profitent pas de son exemple. Les affaires de Babylone se brouillent ; & le temps marqué par les prophéties pour le rétablissement de Juda, arrive parmi tous ces troubles. *Cyrus* paroît à la tête des Mèdes & des Perses : tout cède à ce redoutable conquérant. Il s'avance lentement vers les Chaldéens, (c'est ainsi qu'on appeloit les habitans de Babylone) & sa marche est souvent interrompue. Les nouvelles de son approche viennent de loin, comme l'avoit prédit Jérémie : enfin il se détermine.

Babylone, souvent menacée par les prophètes, & toujours superbe & impertinente, voit arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses richesses, ses hautes murailles, son peuple innombrable, sa prodigieuse enceinte qui renfermoit tout un grand pays, & ses immenses provisions lui inspirent une fatale sécurité. Assiégée durant près de deux ans sans éprouver aucune incommodité, elle se rit de ses ennemis & des fossés que Cyrus creusoit autour de ses remparts : on n'y parle que de festins & de réjouissances. Son roi *Balthasar*, petit-fils de Nabuchodonosor, aussi superbe que lui, mais moins habile, fait une fête solemnelle à tous les grands de son empire. Cette fête est célébrée avec des excès inouïs. Au milieu de cette joie insensée, l'aveugle monarque fait apporter les vases sacrés, enlevés du temple de Jérusalem, & mêle la profanation avec la débauche. La colère de Dieu se déclare : une main miraculeuse écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où se faisoit le festin. Daniel en interprète le sens, & ce prophète, qui avoit prédit la chute funeste de l'aïeul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler.

En exécution du décret du Très-Haut, le roi des Perses se fait tout-à-coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate, détourné dans les fossés qu'il lui préparoit depuis si long-temps, découvre son lit immense : il entre par ce passage imprévu. Ainsi périt Babylone & le royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres royaumes,

& *le marteau qui avoit brisé l'univers, fut brisé lui-même.* On passe tous les habitans au fil de l'épée ; & , dans cet effroyable carnage, les Juifs échappent seuls au glaive du victorieux. Cyrus, devenu par cette conquête le maître de tout l'Orient, reconnoît dans ce peuple, tant de fois vaincu, je ne sçais quoi de divin. Frappé des oracles qui avoient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire *au Dieu du Ciel* que les Juifs servoient, & signale la première année de son règne, en rendant la liberté à cette nation chérie du Seigneur, & en ordonnant de rebâtir son saint temple.

Mœurs, Usages & Coutumes des Hébreux, avant & après l'établissement de la Royauté.

Gouvernement.

En ouvrant les livres de Moyse, on y trouve un corps de loix qui tendent non-seulement à conserver la Religion & le culte du vrai Dieu, mais encore à soutenir, à former les mœurs & à établir un Etat heureux & tranquille. L'idolâtrie, le blasphême, l'impureté, le luxe, l'intempérance, la débauche, les prostitutions, tous les vices, en un mot, qui troublent l'ordre de la société & le bonheur des familles y sont sévérement proscrits, & les fètes y sont réglées; les devoirs réciproques des pères, des mères, des maîtres & des serviteurs, y sont sagement fixés : on y voit des règlemens somptuaires en faveur de la modestie & de la frugalité : tout est prévu, tout est ordonné par le suprême Législateur, dont Moyse étoit l'interprète & le ministre.

Le

Application des Figures de l'ancien Testament à Jesus-Christ & à son Eglise.

SALOMON.

Salomon, assis sur le trône de David, est chargé par ce prince de venger les injures qui lui ont été faites, & de reconnoître les services que ses fidèles serviteurs lui ont rendus.

Jesus-Christ, rentré dans sa gloire après les souffrances de sa vie mortelle, exerce le pouvoir absolu qu'il avoit reçu de son Père, de juger les hommes, de punir les crimes, & de couronner les vertus.

Le roi d'Israël prend pour épouse, la fille du Monarque Egyptien ; &, par cette alliance, il incorpore à son peuple cette princesse étrangère, la comble d'honneurs, & lui bâtit un palais.

Jesus-Christ choisit son épouse, c'est-à-dire, son Eglise, au milieu de la Gentilité ; &, la trouvant souillée par l'idolâtrie, plongée dans les ténèbres & privée

Mœurs, Usages, &c.

Le premier gouvernement des Hébreux fut la Théocratie, c'est-à-dire, que Dieu lui-même les gouvernoit immédiatement par la loi qu'il leur avoit donnée. Les juges, comme Josué, Gedéon, Jephté, &c. n'étoient que de simples Lieutenans qu'il déléguoit, quand il lui plaisoit, pour certaines œuvres extraordinaires, & dont il prorogeoit quelquefois la commission pendant toute leur vie, mais sans jamais leur communiquer la souveraine autorité.

Les Israélites furent parfaitement libres avant l'établissement des rois; mais cette liberté fut prodigieusement restreinte, quand ils eurent rejeté l'empire de Dieu, pour se soumettre à celui d'un homme : ils se virent alors exposés à tous les abus de l'autorité arbitraire : » Le roi que vous demandez, leur dit Samuël, vous ôtera vos fils pour en faire ses serviteurs, & vos filles, pour en faire ses servantes; il prendra vos esclaves & vos bêtes, & les fera travailler pour lui; il enlèvera ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes, & dans vos plans d'oliviers, & le donnera à ses serviteurs; il vous fera payer la dime de vos blés & du revenu de vos vignes, pour avoir de quoi donner à ses officiers; il prendra la dime de vos troupeaux, & vous serez ses esclaves. »

Depuis la captivité jusqu'aux temps des rois Asmodéens, ou Machabées, le gouvernement devient aristocratique & democratique,

Application des Figures, &c.

vée de la vie divine, il l'a amenée à la connoissance de Dieu; il l'a purifiée par son sang, il l'a dotée par la charité, afin d'en faire une compagne digne de lui, pleine de majesté, qu'il enrichit de ses dons, & à laquelle il destine une demeure éternelle, où il partagera avec elle sa suprême félicité.

Les Tyriens & les Israélites s'unissent pour la construction du Temple du vrai Dieu, & c'est Salomon lui-même qui invite ces étrangers & ces idolâtres à prendre part, avec son peuple, à la gloire de ce grand ouvrage; c'est lui qui leur en communique le plan & le dessein.

Les Juifs & les Gentils se sont associés pour élever l'éternel édifice de l'Eglise Chrétienne, qui est l'unique Temple où le vrai Dieu est adoré de la manière qu'il veut l'être; la seule maison digne de lui, la seule où il se présente pour recevoir les parfums de nos prières, & le véritable holocauste que nous lui offrons sur son autel. C'est aux Juifs que Dieu a communiqué d'abord dans ses Ecritures les desseins de l'ouvrage; & par les prédications des Apôtres qui étoient Juifs, les Gentils ont été appelés à y travailler : ils ont appris dans les Ecritures données aux Juifs, le plan de la conduite de Dieu sur les hommes, & toute l'économie de la Religion.

Les Tyriens fournissent aux Israélites, avec des bois précieux, leur industrie & leur adresse pour l'ornement du Temple

cratique, c'est-à-dire, composé d'un Sénat formé des plus distingués d'entre les citoyens, & du peuple qui s'assembloit, & décidoit conjointement avec les Sénateurs. Mais ils étoient soumis aux rois de Syrie, qui les obligoient de payer tribut, & qui les traitoient en nation conquise.

Ils recouvrent une ombre de liberté sous les Machabées, qui rétablirent la Monarchie; mais le règne de ces princes ne fut pas long. Les Romains parurent, & les Juifs furent contraints de courber la tête sous le joug de ces conquérans qui s'étoient soumis tant de peuples. Hérode, Iduméen d'origine, fut placé, par la faveur de ces nouveaux maîtres, sur le trône de David & des Machabées. Le règne de ce prince étranger fut brillant; mais, après sa mort, il n'y eut plus de puissance en Judée. Ses enfans furent bientôt dépouillés des foibles restes de sa grandeur; &, sous l'empire de Vespasien, les Juifs ayant essayé de secouer la domination Romaine, ils furent vaincus, chassés de leur pays, & réduits en l'état où ils sont encore de nos jours.

Puissance domestique.

La puissance domestique des ères de famille étoit grande sur leurs esclaves & sur leurs enfans.

Il y avoit parmi les Israélites deux sortes d'esclaves; les uns étoient Hébreux, & les autres

ple; mais ils reçoivent des Israélites le pain, le vin & l'huile pour leur nourriture.

Les Gentils ont fait servir à la Religion leurs talens naturels & acquis, pour contribuer à la construction & à l'ornement de ce Temple spirituel. Mais c'est des Juifs, sujets naturels du royaume de J. C. qu'ils ont reçu le pain, le vin & l'huile qui devoient les nourrir eux-mêmes, c'est-à-dire, Jesus-Christ, sa divine parole, & les sacremens qui contiennent sa grace.

Les étrangers, employés à la construction du Temple, sont en bien plus grand nombre que les Israélites; & c'est même parmi ces étrangers que Salomon choisit ceux à qui il donne l'intendance des ouvrages, & l'autorité sur les ouvriers.

Quoiqu'appelés les seconds, les Gentils ont eu néanmoins la principale part à la formation de l'Eglise; & c'est d'entre ces étrangers qu'ont été pris les chefs & les conducteurs des autres.

Salomon voulut qu'on mît dans les fondemens du Temple de grandes pierres d'un prix considérable. Toutes les pierres qui devoient entrer dans l'édifice, étoient taillées & polies quand on les apportoit: il n'y avoit plus qu'à les placer; & l'on n'entendit dans le Temple ni le marteau, ni la cognée, ni le bruit d'aucun instrument pendant qu'on le bâtissoit.

Jesus-Christ, le vrai Salomon, est tout à-la fois l'archi-

tres étrangères : il étoit recommandé de se servir plutôt de ces derniers, qui restoient pour toujours dans la servitude, au lieu que les Hébreux d'origine étoient mis en liberté dans l'année Sabbatique.

Si l'esclave Hébreux ne jugeoit pas à propos de profiter du bienfait de la loi, il se présentoit au magistrat, faisoit sa déclaration, & son Maître le reconduisoit chez lui, & lui perçoit l'oreille avec une alêne à la porte de sa maison, & cet esclave perdoit pour toujours sa liberté.

L'esclave Hébreux, qui recouvroit sa liberté, étoit renvoyé avec le même habit qu'il avoit en entrant au service de son maître ; &, s'il avoit une femme, elle sortoit avec lui, à moins que cette femme ne lui eût été donnée par son maître ; car alors la femme, & les enfans, s'il y en avoit, restoient à ce dernier. Le maître étoit obligé de lui donner de quoi subsister durant sa route, & de le traiter comme un frère.

Quand un maître frappoit son esclave, de manière qu'il mouroit peu de jours après, il n'en étoit pas puni : mais, si l'esclave expiroit sous les coups, on concluoit qu'il avoit voulu le tuer : alors c'étoit un homicide, & la loi le déclaroit coupable ; en quoi elle étoit plus humaine que les loix des autres peuples, qui ne faisoient point cette distinction.

Les pères avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans ; mais

tecte & la pierre angulaire du Temple de Dieu, c'est-à-dire, son Eglise ; les apôtres & les prophètes en sont les fondemens, & nous sommes les pierres destinées à composer dans le ciel ce Temple auguste & spirituel. Aucune de ces pierres n'est portée dans l'édifice, qu'elle ne soit taillée & polie. Les contradictions & les souffrances sont en quelque sorte les coups de marteau & de ciseau, qui les préparent ici-bas à entrer dans la structure de cette sainte maison, en leur enlevant ce qu'elles ont de brut & de superflu, c'est-à-dire, tout autre amour que celui de Dieu.

Au bruit de la sagesse de Salomon, la reine de Saba quitte ses provinces & ses dieux, pour venir contempler la magnificence & la sagesse du roi d'Israël, & rendre hommage au Dieu véritable.

Au nom de Jesus-Christ, toutes les nations ont abandonné les vains simulacres auxquels elles prostituoient leur encens & leurs prières, & sont entrées dans le sein de l'Eglise, pour admirer les merveilles du Très-Haut, & s'anéantir devant sa majesté souveraine.

ELIE.

Il y avoit plusieurs veuves dans Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans & six mois, & qu'il y eut une grande famine dans tout le pays. Néanmoins ce prophète ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de

mais ils ne pouvoient l'exercer sans la participation du magistrat. Après avoir essayé toutes les corrections domestiques, le père & la mère alloient dénoncer au Senat de la ville leur fils désobeissant & débauché; & sur leur plainte, il étoit condamné à mort, & lapidé. Ainsi, la crainte de s'attirer la colère de ses parens, tenait un enfant dans une entière soumission.

On ne sauroit croire combien l'affoiblissement, ou plutôt l'anéantissement de la puissance paternelle, produit de maux parmi nous. Quelque jeune que soit un fils, sitôt qu'il est marié, ou qu'il peut subsister sans le secours de son père, il pretend ne lui devoir plus qu'un peu de respect. De-là, cette multitude de petites familles qui vivent isolées, ou qui ne tiennent les unes aux autres que par des liens foibles, que la plus légère discorde brise à l'instant. Ces jeunes gens indépendans se plongent dans la débauche, & se ruinent s'ils sont riches; s'ils sont pauvres, ils deviennent des vagabonds, des gens sans aveu, capables de tout entreprendre. Outre la dépravation des mœurs, dont cette indépendance est la première cause, elle peut être aussi très-dangéreuse à l'Etat; car il est bien plus difficile de gouverner une infinité d'hommes séparés & indociles, qu'un petit nombre de chefs de famille, dont chacun répondoit pour sa maison, & étoit d'ordinaire un vieillard instruit des loix.

Autorité

de Sarepta, dans le pays des Sidoniens.

Cette femme étrangère, préférée a toutes celles d'Israël, & singulièrement recommandable par sa foi, marquoit que le royaume de Dieu devoit être ôté à la nation Juive, pour être donné á un autre peuple qui en porteroit les fruits, & que les Gentils seroient dans l'abondance des biens spirituels, tandis que les Juifs souffriroient la faim.

Le fils unique de cette veuve meurt, & le saint prophète le prend, le couche sur son lit, reitère ses prières, & s'étend sur cet enfant par trois fois en se mesurant à son petit corps.

Image admirable de ce qu'a fait le Verbe divin pour la résurrection spirituelle de l'homme. Il se charge de toutes nos langueurs, pour les guérir; il descend jusqu'á notre bassesse, pour la relever; il penche sa majesté vers notre néant, pour la réparer; quitte le trône de sa gloire, pour se mettre á portée a se mesurer à notre petitesse; il s'unit à notre nature, pour lui communiquer sa vie divine; il imprime ses membres vivifians sur tous nos membres, pour leur inspirer sa chaleur, son esprit & sa force. C'étoit d'une si étonnante humiliation, & d'une charité si incompréhensible, accompagnées de tant de travaux, de prières, de cris, de larmes & de souffrances, que dépendoit notre retour à la vie.

Elie, fatigué d'une longue route, est nourri dans le désert

par

Autorité des Vieillards.

Tous les vieillards avoient une grande autorité chez les Israélites. C'étoit particulièrement parmi les vieillards qu'on choisissoit les juges, & les conseillers de l'Etat. Dès que les Hébreux commencèrent à former un peuple, ils furent gouvernés par les vieillards ; &, dans toute la suite de l'Ecriture, toutes les fois qu'il est parlé des assemblées & des affaires publiques, les anciens sont toujours mis au premier rang, & quelquefois ils sont nommés seuls.

La jeunesse n'est propre qu'au mouvement & à l'action ; la vieillesse sait instruite, conseiller & commander. La jeunesse n'a ni patience, ni prévoyance; elle est ennemie de la règle, & avide de changement : la vieillesse temporise avec sagesse, elle porte loin ses vues, elle marche avec précaution, elle agit par de solides principes, elle évite toute innovation. Il est difficile qu'en un jeune homme l'étude & la bonté de l'esprit suppléent à l'expérience; & un vieillard, pourvu qu'il ait un bon sens naturel, est très-savant par l'expérience seule.

On peut juger de l'âge que demandoient les Hébreux pour compter un homme entre les vieillards, par le titre de jeunes gens, donné à ceux dont Roboam suivit le conseil ; car il est dit qu'ils avoient été élevés avec lui, d'où l'on peut conclure qu'ils étoient environ de son âge, & il avoit alors quarante ans.

Administration

par un pain miraculeux qu'un ange lui apporte ; &, fortifié par ce pain, il marche durant quarante jours & quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu.

Ce pain est la figure de l'Eucharistie; c'est un pain descendu du ciel, qui cache, sous les apparences d'un pain commun & ordinaire, une vertu toute divine, qui fortifie les foibles, qui rassasie ceux qui ont faim, qui relève le courage de ceux qui sont las & abattus, qui adoucit l'amertume des afflictions, & donne aux serviteurs de Dieu la force de marcher avec persévérance dans sa voie, & d'arriver jusqu'à la sainte montagne, qui est le ciel.

Elie ordonne en passant à Elisée de le suivre, & tout-à-coup Elisée abandonne tout ce qu'il a de plus cher, pour s'attacher au saint prophète.

Exemple admirable, qui nous dépeint d'avance les effets merveilleux d'une simple parole de Jesus-Christ dans la vocation de ses apôtres, & dans les conversions subites qu'il devoit opérer dans son Eglise, pour montrer qu'il tient en sa main le cœur des hommes, & qu'il donne lui-même l'obéissance qu'il exige.

Elie est enlevé au ciel à la vue de son disciple fidèle, & d'un grand nombre de prophètes ; & il laisse à Elisée pour héritage, son manteau & son esprit prophétique.

Le Sauveur est aussi monté au ciel, par la vertu de sa divinité, à la vue de ses apôtres & de ses disciples,

Administration de la Justice.

Les charges de Justice étoient données à des lévites, à des prêtres, à des chefs de famille, qui tous, par leur caractère & par leur âge, pouvoient exercer ces fonctions avec intégrité.

Les juges des villes particulières étoient au nombre de vingt-trois. Ils devoient tous être assemblés pour les jugemens de mort, & trois suffisoient pour les causes particulières & les affaires de moindre conséquence. Quand les questions portées devant leur tribunal étoient trop difficiles, on les renvoyoit au Sénat de Jérusalem. C'étoit un conseil de soixante-dix anciens, présidé par le souverain pontife.

Le lieu où les juges tenoient leur audience, étoit la porte de la ville; car, comme les Israélites étoient tous des laboureurs qui sortoient le matin pour aller à leur travail, & ne rentroient que le soir, la porte de la ville étoit le lieu où ils se rencontroient le plus; & les juges prononçoient en présence de toute l'assemblée.

Comme la loi de Dieu régloit les affaires temporelles aussi-bien que celles de la Religion, il n'y avoit point de distinction de tribunaux : les mêmes juges décidoient les cas de conscience & terminoient les procès civils ou criminels.

Ce n'étoit qu'avec l'attention la plus scrupuleuse qu'ils prononçoient une sentence de mort Les crimes pour lesquels ils la décernoient,

disciples; il leur laisse, en les quittant, sa bénédiction figurée par le manteau d'Elie, & le Père céleste répandit sur eux, à sa prière, une portion abondante de l'esprit saint, source de lumière & de foi, par la vertu duquel ils firent les mêmes miracles, & de plus grands encore que ceux qu'avoit fait leur divin Maitre.

ELISÉE.

Pour prouver sa mission, & pour rappeler ses frères égarés au culte du Dieu unique & véritable, Elisée multiplie les prodiges; mais tous ses miracles ne touchent qu'un petit nombre d'Israélites.

Pour prouver sa divinité, & pour ramener le genre humain à la connoissance du Très-Haut, Jesus-Christ ne cesse de faire des miracles durant sa vie mortelle; mais, de tous ceux qui les voient, il n'y a qu'un très-petit nombre qui en soient utilement frappés.

Une femme qui avoit logé le prophète, vient le prier de ressusciter son fils: & le saint homme envoie son serviteur avec son bâton, pour opérer ce prodige. Mais le serviteur retourne vers son maître, & lui confesse son impuissance; il faut qu'Elisée aille lui-même se coucher sur l'enfant, comme avoit fait Elie, & obtenir, par ses prières, la grace que son hôtesse imploroit.

Le véritable Elisée, c'est-à-dire, Jesus-Christ, puisque le nom d'Elisée signifie Dieu Sauveur, a d'abord envoyé son serviteur

décernoient, étoient sur-tout l'homicide volontaire & prémédité, l'adultère, le blasphême, le faux témoignage, quand son objet étoit de faire périr un innocent, car la peine du talion étoit scrupuleusement observée chez les Israélites.

Quand quelqu'un avoit tué un homme involontairement, il alloit chercher un asile dans des villes destinées pour cela, & qu'on nommoit villes de refuge. Il y en avoit six également distantes l'une de l'autre. Les chemins qui y conduisoient étoient aisés. L'auteur du meurtre involontaire n'y pouvoit pas être poursuivi par les parens de celui qui étoit tué; & il y restoit jusqu'à ce que son procès fût jugé, & qu'il eût prouvé son innocence.

On donnoit à boire aux suppliciés du vin mêlé d'encens, de myrrhe ou d'autres drogues fortes, capables d'engourdir les sens, & de diminuer le sentiment de sa douleur. Les supplices en usage étoient le crucifiement ou la croix, la suspension ou la corde, la lapidation, le feu, la décollation, la scie, le fouet, la prison. Quelquefois on faisoit passer sur les criminels un cylindre, ou des roues armées de scies; ou bien on les précipitoit du haut d'un rocher; on les jettoit dans une tour remplie de cendres; on les écrasoit sous des épines, ou sous les pieds des animaux; on leur crevoit les yeux; on les étendoit sur le chevalet; on leur arrachoit les cheveux. Il y avoit d'autres

viteur, c'est-à-dire, Moyse armé de son bâton, c'est-à-dire, les commandemens & les menaces de la loi ancienne, pour rappeler la mort à la vie, c'est-à-dire, pour sanctifier le genre humain plongé dans les horreurs de la mort depuis le péché du premier père: mais le serviteur confesse sa foiblesse; toutes ses pratiques, toutes ses ordonnances ne peuvent conduire personne à la vie de la justice; il faut que le Dieu Sauveur quitte son repos éternel; il faut qu'il descende du ciel, & qu'il s'abaisse jusqu'à l'homme par son incarnation; il faut qu'il s'approche de nous, qu'il se penche vers nous, qu'il entreprenne de pénibles voyages, qu'il supporte de longues fatigues, qu'il subisse d'innombrables travaux, qu'il s'expose aux plus cruelles souffrances, pour nous communiquer cette vie divine que la loi ne pouvoit donner.

Il y avoit plusieurs lépreux dans Israël au temps d'Elisée: néanmoins aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman, qui étoit Syrien.

Nouvelle preuve de la gratuité du choix de Dieu, & figure de ce que les Gentils, appelés à la foi, sont devenus par le Baptême. Ils sont entrés dans les eaux baptismales tout couverts de la lèpre de l'erreur & du péché; & ils en sont sortis éclairés & purifiés, après y avoir trouvé un remède efficace contre leur ancienne corruption.

Elisée, après sa mort, ressuscite

d'autres supplices plus cruels encore ; mais ils étoient plutôt suggérés par la barbarie, que prescrits par les lois.

Guerre.

Tous les Israélites, sans excepter les Lévites & les prêtres, étoient obligés de porter les armes en temps de guerre ; ainsi, l'on comptoit pour soldats, tous ceux qui étoient en âge de servir ; & cet âge étoit fixé depuis vingt ans & au-dessus. Ils s'assembloient au premier ordre, & le prince trouvoit sans cesse sous sa main des troupes nombreuses, & d'autant plus propres aux exercices militaires, qu'elles étoient composées de laboureurs & de pâtres, tous accoutumés de jeunesse à la fatigue & au travail.

On marchoit au son des trompettes, chacun selon sa tribu, laquelle étoit divisée par compagnies, ayant un capitaine & des officiers pour la conduire. Il n'étoit pas difficile aux Israélites de faire subsister leurs armées; le pays étoit si petit & les ennemis si proches, que souvent ils revenoient loger chez eux ; on n'avoit qu'une journée ou deux de marche.

Les armes offensives, c'est-à-dire, qui servoient à frapper l'ennemi, étoient l'épée, qui étoit large & courte, & qu'ils portoient pendante sur la cuisse, l'arc & les flèches, les dards & les lances, les frondes, dont plusieurs d'entr'eux se servoient avec tant d'adresse, qu'ils auroient

cite, par le seul attouchement de ses os, un cadavre que l'on jette dans son tombeau ; & ce prophète ne devient un prince de résurrection & de vie, qu'après avoir été mis dans le sépulcre.

Image sensible, quoiqu'imparfaite, de la vertu toute puissante de la sépulture de Jesus-Christ, qui ne s'est rendu un principe vivifiant, qu'après avoir perdu la vie ; qui n'a vaincu la mort que par la mort ; qui n'est devenu un germe d'immortalité qu'après avoir été mis en terre comme un grain de froment, & dont le corps mort & enseveli est une source de vie pour ceux qui ont le bonheur de le toucher, & de s'y unir par la foi.

JONAS.

Dieu ordonne à Jonas d'aller à Ninive, & d'annoncer à cette grande ville les châtimens qu'il lui prépare; & ce prophète, qui n'a point été écouté par les Israélites, le sera par les Ninivites.

Jesus-Christ commande à ses apôtres d'aller prêcher aux nations des nouvelles de salut & de miséricorde; & ces hommes divins, que les Juifs n'ont point voulu entendre, seront écoutés par les Gentils.

Jonas, saisi d'une profonde tristesse, cherche à éluder l'ordre que Dieu lui donne ; ordre mystérieux, qui lui annonçoit que sa nation seroit dépouillée un jour de tout ce qui faisoit depuis si long-temps sa grandeur & sa gloire.

On reconnoît à ce trait la répugnance qu'avoient les apôtres à

auroient atteint un cheveu; plusieurs aussi combattoient des deux mains, ce qui prouve un long exercice. Dans les combats on se servoit de chariots, dont les roues étoient garnies de pointes de fer, & qui étoient montés par un ou deux hommes, debout & appuyés sur le devant. Avec ces chariots, on se précipitoit sur l'ennemi, & l'on mettoit le désordre parmi ses bataillons; on rompoit les rangs, on préparoit la victoire.

Les armes défensives, c'est à-dire, qui servoient à se garantir des coups de l'ennemi, étoient l'écu, le bouclier, le casque & la cuirasse. Au reste, on ne portoit point d'armes, pas même l'épée, si ce n'etoit en temps de guerre.

Les Israélites n'eurent de la cavalerie que sous les rois. Ils faisoient beaucoup de cas du butin & des dépouilles; c'étoient des marques d'honneur.

Quand on se disposoit à assiéger une ville, il étoit ordonné de lui offrir la paix avant toute hostilité. Si la ville acceptoit les conditions proposées, elle devenoit tributaire : si elle les refusoit, & étoit résolue de repousser la force par la force, on passoit au fil de l'épée tous les mâles, après l'avoir prise, & l'on n'épargnoit que les femmes & les enfans.

Des Rois.

Les rois avoient droit de vie & de mort, & pouvoient faire mourir les criminels sans formalité de justice. Ils levoient des tributs selon leur bon plaisir;

à porter la lumière de l'Evangile chez les Gentils ; il fallut des ordres réitérés, des visions miraculeuses, des voix célestes pour les déterminer à remplir cette grande mission.

Jonas s'embarque ; une terrible tempête s'éleve, tous les mariniers tirent au sort ; & le sort tombe sur le prophète. Il est jetté dans les flots, & le calme revient tout-à-coup.

Toutes sortes de maux, depuis le péché, étoient venus fondre sur le genre humain La mer de ce monde étoit agitée des plus furieuses tempêtes excitées par la justice éternelle. Le Sauveur paroît ; le juste par excellence se montre pour délivrer les pécheurs: c'est sur lui que le sort tombe; c'est lui qui doit par sa mort calmer les flots de la colère de Dieu. Il se soumet volontairement à l'anathême ; il consent d'être sacrifié a sa justice, comme s'il étoit seul coupable ; il est plongé dans un abyme d'amertumes & de douleurs. Aussitôt Dieu est apaisé, & les hommes sont réconciliés avec Dieu.

Jonas demeure trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poisson, qui le reçoit par l'ordre du Très-Haut, & ne prêche à Ninive qu'après cette mort & cette sépulture mystérieuse, pour montrer que Jesus-Christ, qui demeura trois jours & trois nuits dans le tombeau, n'appelleroit les Gentils qu'après sa mort, sa sépulture, & sa résurrection ineffable.

Ne poussons pas plus loin cet

important

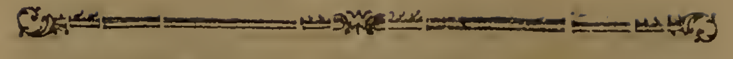
ſir ; ils aſſembloient le peuple quand ils le jugeoient à propos, & tenoient toujours ſur pied un certain nombre de troupes : d'ailleurs leur puiſſance étoit fort bornée. Obligés d'obſerver la loi comme les particuliers, ils ne pouvoient ni s'en écarter, ni y ajouter ; & il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait fait une loi nouvelle. Auſſi tôt qu'un roi montoit ſur le trône, les prêtres lui donnoient une copie du Deutéronome, qu'il étoit obligé de faire tranſcrire pour ſon uſage, & de lire ſans ceſſe, afin d'y apprendre la loi du Seigneur, & ſes ſaintes ordonnances.

Les rois étoient les premiers & les ſouverains magiſtrats de leurs peuples, auxquels ils rendoient ſouvent eux-mêmes la juſtice. Leur vie domeſtique étoit aſſez ſimple ; &, quoiqu'ils fuſſent bien accompagnés lorſqu'ils paroiſſoient en public, ils n'avoient ordinairement que des femmes pour le ſervice intérieur de leurs palais.

important parallèle ; ce que nous avons vu juſqu'ici ſuffit, ce me ſemble, pour nous prouver que ces admirables conformités ſont l'ouvrage d'une Sageſſe infinie, ſans ceſſe occupée de ſes ſublimes deſſeins, & qui, pour notre inſtruction, veut nous en tracer, dans tous les objets, de frappantes images. Oui, je ne crains pas de le dire, quand Dieu n'eût point employé la voie des prophéties pour tenir l'univers en attente ſur la céleſte miſſion de ſon Verbe éternel, tant d'événemens arrivés depuis le commencement du monde, juſqu'à cette époque fortunée, euſſent ſeuls été capables de convaincre l'incrédulité la plus difficultueuſe : auſſi doit-on regarder la nation Juive comme un peuple prophétique ; & quiconque voudroit appliquer à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe toutes les particularités de ſon hiſtoire, même celles qui paroiſſoient les plus indifférentes, n'auroit pas de peine à trouver dans cette copie tous les traits de l'original.

Synagogues.

Outre le temple de Jéruſalem, il y avoit encore dans les autres villes des lieux conſacrés au ſervice divin, & qu'on appeloit *Synagogues*, c'eſt-à-dire, maiſons d'aſſemblées. Le ſervice de la Synagogue conſiſtoit dans la prière, dans la lecture de l'Ecriture-ſainte, & dans la prédication. Le peuple s'y rendoit trois fois par ſemaine, ſans compter les jours de fêtes & de jeûnes. Il y avoit dans chaque Synagogue un certain nombre d'officiers ou des miniſtres, chargés des exercices religieux qui s'y devoient remplir ; c'étoient, le plus qu'il étoit poſſible, des prêtres ou des Lévites ; &, à leur défaut, on choiſiſſoit les vieillards les plus vénérables par leur âge & par leurs vertus.



ENTRETIEN XII.

Tableau historique de la Religion, depuis la fin de la Captivité, jusqu'à la venue du Messie.

SIXIÈME ÉPOQUE.

CHargés des bienfaits de Cyrus, & des vases sacrés que ce prince leur avoit rendus, les captifs reviennent dans leur patrie sous la conduite de *Zorobabel*, de la tribu de Juda, & du sang des rois, & de *Jesus*, fils de Josedec, souverain pontife. L'autel se redresse : on construit un nouveau Temple sur les ruines du premier ; les murailles de Jérusalem sont relevées. Les Samaritains, jaloux du bonheur des Juifs, veulent prendre part à ce grand ouvrage Sous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Israël, ils prient Zorobabel de leur permettre de travailler avec lui à la construction de leur édifice. Les enfans de Juda, qui détestoient leur culte mélangé, rejettent avec horreur leur proposition, & les Samaritains irrités traversent leurs travaux par toutes sortes d'artifices & de violence; mais leur audace est réprimée par les rois de Perse, devenus les protecteurs du peuple de Dieu.

Le Pontife rentre en exercice avec tous les prêtres qui prouvent, par les registres publics, leur descendance des familles sacerdotales : les autres sont rejetés.

Esdras, prêtre lui-même & docteur de la loi ; & *Néhémias*, gouverneur de la Judée, réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, & font garder les ordonnances de Moyse dans toute leur pureté. Le peuple pleure avec eux les transgressions qui lui avoient attiré ces grands châtimens, & reconnoît que tous les prophètes les avoient prédits. Tout les étonne & les console, ils adorent les jugemens de Dieu ; & reconciliés avec lui, ils vivent en paix.

Un nouvel événement leur donna lieu de bénir de plus en plus la miséricorde du Seigneur. Assuérus, l'un des successeurs de Cyrus, régnoit alors sur les vastes États que ce conquérant avoit soumis à sa puissance; & il avoit épousé Ester, jeune fille Juive, dont il ignoroit la nais-

ſance, & qui étoit digne de ce haut rang par ſa beauté, & plus encore par ſes vertus. Eſter ne ſe conduiſoit que par les ſages conſeils de Mardochée ſon oncle. Ce ſage Iſraélite ſe tenoit toujours à la porte du palais pour veiller ſur ſa nièce. Ayant découvert une conjuration que deux officiers avoient formée contre la vie du prince, il en avertit auſſitôt la reine, qui découvrit le complot à ſon époux. Les coupables furent arrêtés, convaincus & punis; & Aſſuérus fit inſérer le détail de cette conjuration dans les annales de ſon règne.

Vers le même tems, le monarque élève au comble des honneurs Aman, ſon favori, & ordonne à tout le monde de fléchir le genou devant lui. Mardochée ſeul refuſe de le faire, déclarant qu'il étoit Juif. Aman, outré de cet affront, jure la perte de tous les Hébreux, & va trouver le roi, auquel il fait entendre qu'il eſt dangereux de laiſſer ſubſiſter plus long-tems dans ſes provinces un peuple plein de mépris pour les loix & la religion de l'Etat: Aſſuérus lui laiſſe la liberté de faire ce qu'il jugeroit à propos; &, pour lui prouver qu'il ne vouloit point limiter ſon pouvoir, il lui donne ſon anneau royal.

L'orgueilleux favori auſſitôt fait circuler dans toutes les villes un édit qui ordonnoit de maſſacrer tous les Juifs en un certain jour, & de mettre leurs biens au pillage. Cette cruelle ordonnance eſt un coup de foudre pour les Hébreux, & ſur-tout pour Mardochée. Il déchire ſes habits, il ſe montre dans la place du palais, revêtu d'un ſac, & la tête couverte de cendre, faiſant éclater par ſes cris l'amertume de ſon cœur.

Eſter en eſt inſtruite, & Mardochée la preſſe d'intercéder pour ſa nation. Mais il y avoit une loi qui défendoit, ſous peine de mort, d'entrer dans l'appartement du roi ſans y avoir été appelé par ſon ordre. La reine ſe réſout à l'enfreindre; & elle fait dire à ſon oncle d'aſſembler tous les Juifs de la ville, & de jeûner avec eux durant trois jours & trois nuits; & après avoir invoqué le ſecours du Dieu d'Abraham, de ce Dieu qui change les cœurs à ſon gré, & qui jette des regards de miſéricorde ſur ceux qui l'invoquent, elle marche vers l'appartement d'Aſſuérus, appuyée ſur une de ſes filles, & ſuivie d'une autre qui portoit ſa robe traînante.

Le roi étoit alors aſſis ſur ſon trône tout brillant d'or &

de pierreries, avec un visage qui inspiroit la terreur. Lorsqu'il apperçut Ester qui venoit à lui sans avoir été mandée, il entra en colère. La reine, voyant son visage enflammé & ses yeux étincelans, s'évanouit ; son teint vermeil se changea en une sombre pâleur, & elle laissa tomber sa tête sur la fille qui la soutenoit.

En ce moment, Dieu touche le cœur d'Assuérus, & lui inspire des sentimens de douceur. Il descend de son trône, il court à elle ; & la soutenant entre ses bras : » Qu'avez-vous, Ester ? lui dit-il : je suis votre frère ; » ne craignez rien : ce n'est pas pour vous que la loi a été » faite.» La reine ouvre les yeux, & reprenant un peu ses esprits, elle ne peut prononcer que ces mots : » Seigneur, vous m'avez paru comme un ange de Dieu ; & » l'éclat qui vous environne a rempli mon cœur de trouble & de frayeur.» En achevant ces paroles, elle s'évanouit de nouveau, & le roi de s'empresser pour la secourir. Enfin, elle revient entièrement à elle ; & Assuérus, éprouvant pour cette digne épouse une nouvelle tendresse : » Que souhaitez-vous, Ester ? lui dit-il une » seconde fois. Quand vous me demanderiez la moitié de » mon royaume, je vous la donnerois. — Seigneur, lui » répond-elle, je vous supplie de venir aujourd'hui au » festin que je vous ai préparé, & Aman avec vous.» Le roi & son favori se rendent chez la reine ; &, après le repas, le monarque réitère ses instances pour savoir de la princesse ce qu'elle désiroit de lui. Ester l'invite encore pour le lendemain, & lui dit qu'alors elle lui exposera sa respectueuse demande.

Aman, fier de cet honneur, sort du palais pour aller se féliciter de sa bonne fortune avec sa famille & ses amis. Il rencontre Mardochée, qui ne daigne pas même se lever pour lui témoigner le plus foible respect. La haine du favori se réveille, &, par le conseil de ses flatteurs, il prépare une haute potence pour y faire pendre, le lendemain, ce Juif odieux.

Le roi passa toute cette nuit-là sans dormir. Pendant son insomnie, il se fit lire les annales de son règne. Quand on fut venu à l'endroit de la conspiration que Mardochée avoit découverte : » Quelle récompense a-t-on donnée à cet homme ? demanda le prince.» Ses officiers lui ayant répondu qu'il n'en avoit reçu aucune, il dit à Aman

qui pour lors se trouvoit dans l'appartement pour lui demander la permission de faire pendre Mardochée: »Que » puis-je faire pour honorer un homme que je souhaite » couvrir de gloire ? » Le favori crut aussitôt que de nouvelles graces alloient mettre le comble à toutes celles qu'il avoit reçues: » Seigneur, répondit-il, qu'il soit » revêtu de vos habits royaux, qu'il soit monté sur votre » cheval, qu'on lui mette sur la tête votre diadême, & » que le premier seigneur de la cour, tenant les rênes de » son cheval, & marchant devant lui à travers la ville, » crie à haute voix: Ainsi sera honoré celui que le roi » veut honorer.-- Allez donc, répondit Assuérus,&faites » ponctuellement au Juif Mardochée tout ce que vous » venez de dire.»

Après s'être acquitté de cette mortifiante commission, Aman se rendit chez la reine, où le monarque l'attendoit. Lorsque le festin étoit sur le point de finir, Assuérus pria de nouveau la princesse de lui ouvrir son cœur, & de lui déclarer ce quelle vouloit de lui. « Seigneur, lui » dit-elle, si j'ai trouvé grace devant vos yeux, accor- » dez-moi la vie: accordez-la à mon peuple, dont cet » Aman que vous voyez a ordonné la mort. » A ce mot l'infâme favori demeure interdit; & le roi plein de colère sort de la salle, & va dans le jardin. Aman profite de son absence; il se jette aux pieds de la princesse; il la conjure de lui sauver la vie. En ce moment Assuérus rentre; il le voit dans cette posture: » Quoi! s'écrie-t-il plein de » fureur, il veut même faire violence à la reine, en ma » présence & dans ma maison? » Il apprend alors qu'Aman a fait préparer pour Mardochée une potence haute de cinquante coudées: il ordonne qu'à l'instant on l'y attache lui-même. Exemple terrible pour tous ces lâches favoris qui, forts de la faiblesse de leurs maîtres, abusent d'un crédit momentané pour persécuter l'innocence,& faire le malheur des peuples! L'édit porté contre les Juifs est révoqué: l'humble Mardochée paroît devant le monarque, qui apprend avec joie qu'il est l'oncle d'une épouse qu'il chérit tendrement, & Assuérus le déclare la seconde personne de son empire. Les perses & les Hébreux furent également sensibles à cette heureuse révolution: & ces derniers établirent une fête solemnelle pour conserver à la postérité la mémoire de ce nouveau bienfait du Seigneur.

Ce fut après la captivité que Dieu fit cesser les voies extraordinaires, c'est-à-dire, les Prophètes. Tout étoit prédit: il n'y avoit plus qu'à marcher à la lumière des écritures. L'incrédulité du peuple choisi avoit été convaincue par tant d'événemens, si souvent annoncés avec toutes leurs circonstances, & toutefois plutôt arrivés qu'ils n'avoient été crus. Il ne restoit plus d'ailleurs qu'environ cinq cents ans jusqu'aux jours du Messie, & il convenoit à la majesté du Verbe éternel de faire taire les prophètes durant tout ce tems, afin que la nation sainte fût plus attentive lorsque celui que ces hommes divins avoient annoncé, feroit lui-même entendre sa voix, & montreroit en sa personne l'accomplissement de tous leurs oracles.

Les Juifs jouirent sous les rois de Perse de la paix la plus profonde. Tant que cet empire se soutint, les favorables décrets de Cyrus, qui en étoit le fondateur, assurèrent le repos de ce peuple, qui, de son côté, instruit par ses prophètes à obéir aux rois à qui Dieu l'avoit soumis, leur garda toujours une fidélité inviolable. A la faveur d'un tribut assez léger, qu'ils payoient à leurs souverains, qui étoient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres, les Hébreux vivoient selon leurs propres loix. La puissance sacerdotale fut conservée en son entier. Les pontifes conduisoient le peuple. Le conseil public, établi premièrement par Moyse, avant que la nation n'entrât dans la Terre promise, avoit toute son autorité, & ils exerçoient contr'eux la puissance de vie & de mort, sans que personne se mêlât de leur conduite.

La maison de David perdit tout son éclat, & tomba peu-à-peu dans une telle obscurité, que les descendans de cette famille illustre qui avoit donné tant de rois à la nation furent obligés d'embrasser les métiers les plus vulgaires pour soutenir leurs jours. Cette chute si étonnante étoit nécessaire pour l'exécution des desseins de Dieu sur le Messie. Il devoit naître de David, être assis sur son trône, régner éternellement sur la postérité d'Abraham & de Jacob; mais son règne ne devoit point éblouir les yeux de l'homme charnel. Afin qu'on n'y fût pas trompé, Dieu voulut que le trône visible de David restât anéanti, & que sa race demeurât confondue dans la foule. Le Christ, son fils, ne devoit dominer que sur les cœurs; il ne devoit subjuguer les nations que par les armes d'une

persuasion intérieure, également douce & puissante. Or la pauvreté & la bassesse, loin de former le moindre obstacle à l'établissement d'un tel empire, devoient servir, au contraire, à signaler davantage la grandeur & le souverain pouvoir de celui qui n'a besoin que de lui-même pour s'assujettir toutes choses.

Sous le règne de Darius, la tranquillité des Juifs fut un peu altérée par l'opiniâtreté d'un ambitieux. *Manassès*, frère de *Jaddus*, souverain pontife, épousa la fille de *Sanaballat*, Samaritain, que le monarque Persan avoit fait Satrape ou gouverneur de ce pays. Au lieu de répudier cette étrangère, ainsi que l'ordonnoit le conseil de Jérusalem & son frère Jaddus, il embrassa le schisme des Samaritains. Plusieurs Juifs, pour éviter de pareilles censures, se joignirent à lui. Dès-lors il forma le projet de bâtir un temple près de Samarie, sur la montagne de Garizim, que les Samaritains croyoient sacrée, & de s'en faire le Pontife. Il en vint à bout par le crédit de son beau-père; & son ambition fut satisfaite.

Le scandale de ce prêtre apostat fut suivi des vives alarmes qu'inspiroient aux nations Asiatiques les rapides victoires d'Alexandre le grand. Darius épuisoit ses Etats pour résister à ce conquérant redoutable, & trouvoit, dans la fidélité des Juifs, des ressources toujours prêtes: ils refusèrent même au monarque Macédonien de demeurer neutres dans cette grande querelle où il s'agissoit de l'empire de l'Orient. Alexandre, plein de colère, s'avance vers Jérusalem, résolu de se venger; mais tout-à-coup son courroux tombe à l'aspect du souverain pontife, qui vient au-devant de lui avec tous les sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie, & précédés de tout le peuple habillé de blanc. On lui montra des prophéties qui prédisoient ses triomphes: c'étoient celles de Daniel. Le conquérant respecte le temple qu'il avoit dessein de dépouiller & de détruire; il confirme aux Juifs leurs privilèges & les augmente, & les enfans d'Abraham lui jurent la même fidélité qu'ils avoient toujours eue pour les rois de Perse.

Ils eurent un peu à souffrir sous les premiers successeurs de ce prince. Ptolémée, fils de Lagus, surprit Jérusalem, & fit mille prisonniers, qu'il conduisit en Egypte; mais il cessa bientôt de les haïr. Lui-même les fit citoyens d'A-

lexandrie, capitale de ſon royaume; ou plutôt il leur confirma ce droit qu'Alexandre leur avoit déjà donné, &, ne trouvant rien dans tout ſon état de plus fidèle que les Juifs, il en remplit ſes armées, & leur confia ſes places les plus importantes.

Si les Lagides, ou princes deſcendans de Lagus, les conſidérèrent, ils furent encore mieux traités des Séleucides, à l'empire deſquels ils furent ſoumis. *Séleucus Nicanor*, chef de cette nouvelle famille, les établit dans Antioche, & *Antiochus le Dieu*, ſon petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les villes de l'Aſie mineure, ils ſe répandirent dans la Grèce, y vécurent ſelon leurs loix, & y jouirent des mêmes prérogatives que les autres citoyens.

Ce fut environ vers ce temps que ſoixante-dix Juifs, diſtingués par leur ſavoir, traduiſirent en grec les Livres ſacrés, du conſentement de la nation & à la prière de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte. Dès ce moment, la religion Judaïque commence à être connue parmi les Gentils; le temple de Jéruſalem eſt enrichi par les dons des rois & des peuples; les Juifs ſont reſpectés de toutes les nations: ils n'avoient guère goûté une telle tranquillité, ni joui d'une conſidération ſi étendue ſous leurs propres rois.

Elle ſembloit devoir être éternelle, s'ils ne l'euſſent eux-mêmes troublée par leurs diſſentions. Quelques-uns des plus puiſſans trahirent leur peuple pour flatter les rois: ils voulurent ſe rendre illuſtres à la manière des Grecs, & préférèrent cette vaine pompe à la gloire ſolide que leur acquéroit, parmi leurs citoyens, l'obſervance des loix de leurs ancêtres. Ils célébrèrent des jeux comme les Gentils. Cette nouveauté éblouit les yeux du peuple, & l'idolâtrie, revêtue de cette magnificence, parut belle à beaucoup de Juifs.

A ces changemens ſe mêlèrent les diſputes pour le ſouverain ſacerdoce, qui étoit la principale dignité de la nation. Les ambitieux s'attachoient aux rois de Syrie; & cette dignité ſacrée fut le prix de l'adulation ou de l'argent. Mais ces jalouſies & ces diviſions ne tardèrent pas à cauſer, ſelon la coutume, de grands malheurs à tout le peuple.

Séleucus Philopator entreprend d'enlever le tréſor du temple de Jéruſalem: c'étoit un argent conſacré pour la nourriture des veuves & des orphelins. Héliodore eſt

chargé d'exécuter cet acte tyrannique. A l'approche de ce ministre, toute la ville est consternée, & a recours à Dieu par la prière & la pénitence. En vain le grand-prêtre Onias représente à l'envoyé du roi l'injustice de son entreprise; Héliodore avec ses gardes se prépare à forcer le trésor, mais dans l'instant tous ceux qui l'environnent sont renversés par terre : il paroît un homme d'un regard effrayant, dont les armes étoient d'or, & monté sur un cheval richement couvert En même-tems deux jeunes hommes d'une éclatante beauté frappent le ministre Syrien à grands coups de fouets, & ne cessent de le punir qu'à la prière du souverain pontife. Jérusalem, témoin de ce prodige. bénit l'Eternel qui n'a point délaissé ses serviteurs, & qui lui-même a protégé son saint temple; & Héliodore, après avoir rendu graces au Dieu des Juifs, va publier dans sa patrie les terribles merveilles qu'il opéroit pour les venger.

Dieu met son peuple à une rude épreuve sous le règne d'*Antiochus l'Illustre*, successeur de Séleucus. Ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé, enflé de quelques victoires, ensuite irrité de ses pertes, ce prince entre dans Jérusalem, résolu de tout entreprendre. Les factions des Juifs, & non pas ses propres forces, l'enhardissoient, Il exerce des cruautés inouïes; son orgueil l'emporte aux derniers excès. Il vomit des blasphêmes contre le Très-Haut. La force lui est donnée contre le sacrifice perpétuel. Il profane le temple de Dieu, que les rois ses ancêtres avoient révéré; il le pille, & répare, par les richesses qu'il y trouve, les ruines de son trésor épuisé. Il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs, & sur-tout Jupiter Olympien, dont il place l'idole au milieu du sanctuaire même. Plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les fêtes, la loi de Moyse, les sacrifices, la Religion de tout le peuple.

Tous ceux qui demeurent fidèles au Dieu de leurs pères, sont impitoyablement massacrés. Un vénérable vieillard, nommé Eléazar, souffre courageusement la mort, plutôt que de violer la loi du Seigneur. Son exemple encourage plusieurs Juifs, & entr'autres, sept frères appellés Machabées, qui supportent avec leur mère les plus horribles tourmens; ils résistent avec un égal courage, & aux promesses & aux menaces du monarque

impie, & méritent, par leur attachement à la religion, d'obtenir la couronne du martyre. Le sang de ces serviteurs de Dieu apaise sa colère: il suscite des hommes pleins de bravoure & de sagesse, qui délivrent Israël de la cruelle oppression où il gémissoit.

Mathatias, l'un des prêtres de la nation, s'oppose aux violences du tyran, & réunit les gens de bien. *Judas Machabée*, son fils, avec une poignée de soldats, fait des exploits incroyables, & purifie le temple de Dieu, trois ans & demi après sa profanation. Il poursuit les Iduméens & tous les autres Gentils qui se joignent à Antiochus, &, leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux & humble, chantant les louanges de Dieu, qui avoit livré entre ses mains les ennemis de son peuple.

Le roi de Syrie apprend ces tristes nouvelles, & sa fureur se rallume avec plus de force que jamais. Il s'avance une seconde fois vers Jérusalem à pas précipités, & vomissant les plus horribles blasphêmes: mais, dans le chemin, Dieu le frappe; il tombe de son char; il est couvert dans tout son corps d'une plaie infecte, qui le rend insupportable à toute son armée. Alors il reconnoît la main qui le punit; il s'humilie devant le Tout-Puissant, il promet de rétablir Jérusalem, de la combler d'honneurs, d'embrasser lui-même la religion des Juifs. Mais ce scélérat invoquoit le Seigneur, de qui il ne devoit point recevoir miséricorde; il meurt dévoré des vers, & souffrant dans tout son corps les plus cruelles douleurs.

Sous *Antiochus Eupator*, fils & successeur de ce prince, Judas Machabée continue ses triomphes, malgré les armées prodigieuses des capitaines Syriens; mais enfin ce grand homme meurt en combattant pour la Religion & pour sa patrie: *Jonathas* & *Siméon*, ses frères, successivement souverains pontifes, marchent sur ses traces victorieuses, & leur intrépide valeur rétablit l'ancienne gloire du peuple choisi. Ces trois grands hommes virent les rois de Syrie & tous les peuples voisins conjurés contr'eux, & ce qu'il y avoit de plus déplorable, il virent à diverses fois ceux de Juda même armés contre leur patrie & contre Jérusalem: attentat inouï jusqu'alors. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit infatigables & invincibles. Le peuple fut toujours heureux sous leur conduite; & enfin, du tems de *Simon*, affranchi

du

du joug des Gentils, il se soumit à lui & à ses enfans, du consentement des rois de Syrie.

Mais l'acte par lequel le peuple de Dieu transporte à Simon toute la puissance publique, & lui accorde les droits royaux, est remarquable. Le décret porte : *Qu'il en jouira lui & sa postérité, jusqu'à ce qu'il vienne un fidèle & véritable prophète.* Ce prophète attendu & désiré étoit le Messie, fils de David, le véritable héritier du trône de Juda, que Simon ne devoit occuper, en quelque sorte, que comme son vicaire.

En vertu de ce décret du peuple, *Jean Hircan*, fils de Simon, succède à son père. Sous lui, les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables. Ils soumettent Samarie, ils dompient les Iduméens & les Ammonites, leurs perpétuels ennemis, & ces peuples embrassent leur religion. Enfin, malgré la haine & la jalousie des nations qui les environnent, sous l'autorité de leurs pontifes qui deviennent leurs rois, ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens ou des Machabées, plus étendu que jamais, si l'on excepte les temps de David & de Salomon.

Voilà de quelle manière le peuple de Dieu subsista toujours parmi tant de changemens; & ce peuple, tantôt châtié, tantôt consolé dans ses disgraces, par les différens traitemens qu'il reçoit, selon ses mérites, rend un témoignage public à la providence qui régit le monde.

Cependant l'œuvre de Dieu s'acheminoit, & les voies se préparoient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles. Ce qui se passoit même parmi les Gentils, étoit une espèce de préparation à la connoissance de la vérité que le Messie devoit apporter sur la terre. Leurs philosophes connurent que l'Univers étoit gouverné par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, & qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire; & cette découverte importante, répandue parmi les nations idolâtres, quoique combattue, quoique mal suivie, même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain, & fournissoit, par avance, des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

Toutefois comme la conversion de la gentilité devoit être le fruit de la venue du Messie, & l'œuvre de sa grace

toute-puissante, l'erreur & l'impiété prévaloient par-tout. Les nations les plus éclairées & les plus sages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorans & les plus aveugles sur la Religion.

Les Juifs eux-mêmes, les Juifs qui connoissoient le Dieu unique & véritable, commencèrent sur la fin des temps, non point à l'oublier, mais à mêler dans son culte des superstitions indignes de lui. Sous le règne des Asmonéens, & dès le temps de Jonathas, frère du grand Machabée, la secte des Pharisiens prit naissance. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine & par l'observance exacte de la loi; ajoutez qu'ils vivoient entr'eux en grande union, & qu'ils menoient une conduite simple & sévère au dehors. D'ailleurs, les récompenses & les châtimens de la vie future, qu'ils soutenoient avec zèle, leur attiroient une grande considération. A la fin, ils voulurent gouverner; & en effet ils s'arrogèrent un pouvoir absolu sur l'esprit du peuple. Ils se rendirent les arbitres de la doctrine & de la Religion, qu'ils changèrent insensiblement en des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêts & à la domination qu'ils vouloient se conserver sur les consciences. Ils payoient scrupuleusement la dîme; ils avoient grand soin de purifier leurs corps; ils jeûnoient souvent & se jaunissoient le visage pour paroître plus mortifiés; ils donnoient l'aumône en public; mais, dans le fond, ils étoient avares, superstitieux, cruels, ambitieux, toujours prêts à exciter des séditions & des révoltes. Ils séduisoient par leurs beaux discours le peuple ignorant & les femmes, qui se privoient de leurs biens pour les enrichir. Ils examinoient ordinairement dans leurs instructions, s'il étoit permis le jour du Sabbat de monter sur un âne pour le mener boire, ou s'il falloit le tenir par le licou; si, pendant le même jour, on pouvoit marcher dans une terre fraîchement ensemencée, puisque l'on risquoit d'enlever avec les pieds quelques grains & par conséquent de les semer, &c. &c.

La secte des Saducéens & celle des Hémérobaptistes s'élevèrent à-peu-près dans le même temps. La première, composée de tout ce qu'il y avoit de gens riches & accrédités dans la nation, nioit l'immortalité de l'ame, l'existence des esprits, la résurrection des corps, & par

conſéquent les peines de l'autre vie. Les Hémérobaptiſtes ſuivoient une doctrine toute contraire, & qui avoit beaucoup de rapport à celle des Phariſiens, ſi l'on excepte la vérité de la réſurrection des corps, qu'ils nioient auſſi; mais ils faiſoient conſiſter toute leur ſainteté à ſe laver une ou même pluſieurs fois par jour. Ainſi, de toutes parts, le véritable eſprit de la loi étoit près de ſe perdre.

A ces maux ſe joignit un plus grand mal, l'orgueil & la préſomption, mais une préſomption qui alloit à s'attribuer à ſoi-même le don de Dieu. Les Juifs, accoutumés à ſes bienfaits, & éclairés depuis tant de ſiècles de ſa connoiſſance, oublièrent que ſa bonté ſeule les avoit ſéparés des autres peuples, & regardèrent ſa grace comme une dette. Race élue & toujours bénie depuis deux mille ans, ils ſe jugèrent les ſeuls dignes de connoître Dieu, & ſe crurent d'une autre eſpèce que les autres hommes qu'ils voyoient plongés dans les erreurs les plus abſurdes. Sur ce fondement, ils regardèrent les Gentils avec un inſupportable dédain. Etre ſorti d'Abraham ſelon la chair, leur paroiſſoit une diſtinction qui les mettoit naturellement au-deſſus du reſte des peuples; &, enflés d'une ſi belle origine, ils ſe croyoient ſaints par nature, & non par grace. Ces ſentimens, que les Phariſiens avoient fait naître, circuloient inſenſiblement dans la nation, qui devenoit inquiète, turbulente & ſéditieuſe.

Enfin, les diviſions, qui devoient être les avant-coureurs de leur décadence, éclatèrent à l'occaſion des brouilleries ſurvenues dans la maiſon des Aſmonéens. Il y avoit à peine ſoixante ans juſqu'à Jeſus-Chriſt, quand *Hircan* & *Ariſtobule*, enfans d'*Alexandre Jannée*, ſe firent la guerre pour le ſacerdoce, auquel la royauté étoit annexée. C'eſt ici le moment fatal où l'hiſtoire marque la première cauſe de la ruine des Juifs. *Pompée*, général & conquérant Romain, que les deux frères appelèrent pour les régler, les aſſujettit tous deux, en même-temps qu'il dépoſſéda *Antiochus*, ſurnommé l'*Aſiatique*, dernier roi de Syrie. Ariſtobule ſervit à décorer le triomphe du vainqueur; & Hircan ne retint qu'une foible portion de ſon domaine, avec un vain titre d'autorité, qu'il perdit même bientôt après.

Ce fut alors que les Juifs devinrent tributaires des Romains, & la ruine de la Syrie attira la leur, parce que

ce grand royaume, réduit en province Romaine dans leur voisinage, y augmenta tellement la puissance de ces conquérans du monde, qu'il n'y avoit plus de salut qu'à leur obéir. Les gouverneurs de Syrie firent de continuelles entreprises sur la Judée. Les Romains s'y rendirent maîtres absolus, & en affoiblirent le gouvernement en beaucoup de choses. Par eux enfin le royaume de Juda passa des mains des Asmonéens, à qui il s'étoit soumis, en celles d'*Hérode*, étranger & Iduméen.

La politique cruelle & ambitieuse de ce roi, qui ne professoit qu'en apparence la Religion Judaïque, change les maximes du gouvernement ancien. Ce ne sont plus ces Juifs maîtres de leur sort sous le vaste empire des Perses & des premiers Séleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix: Hérode, qui les tient de près asservis sous sa puissance, brouille toutes choses; confond à son gré la succession des pontifes; affoiblit le pontificat, qu'il rend arbitraire; énerve l'autorité du conseil de la nation, qui ne peut plus rien: toute la puissance publique se concentre dans les mains d'Hérode & des Romains dont il est l'esclave; & il ébranle les fondemens de la république Judaïque.

Les Pharisiens & le peuple, qui partagoient leurs sentimens, souffroient cet état avec impatience. Plus ils se sentoient pressés du joug des Gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain & de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier & redoutable aux puissances qui les captivoient. Ainsi, oubliant tant de prophéties qui parloient si expressément de ses humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annonçoient des triomphes, quoique bien différens de ceux qu'ils ambitionnoient.

Ce fut dans ce déclin de la Religion & des affaires des Juifs, à la fin du règne d'Hérode, lorsqu'*Auguste*, premier Empereur des Romains, venoit de donner la paix au monde, & dans le temps que les Pharisiens introduisoient tant d'abus, que Jesus-Christ fut envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, & pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à l'univers. C'est à ce grand événement que se termine la sixième époque, qui a duré cinq

cent trente-deux ans, & qui revient à l'an 4000 depuis la création du monde.

EUDOXIE. Que de révolutions, respectable Eraste! que de changemens arrivés dans cet intervalle, & cela à l'égard d'un seul peuple! Qu'éprouvoient donc les autres nations, tandis que les enfans des saints étoient exposés à tant de vicissitudes? Mais ce qui me frappe davantage, ce qui confond mon esprit en même-temps qu'il excite mon admiration, c'est la manière impénétrable dont l'Eternel conduit tous ces événemens à ses adorables desseins. Que je contemple avec attendrissement ses soins paternels & sa miséricorde infinie lors même qu'il punit les coupables! Avec quelle majesté sa main puissante soutient sa Religion au milieu de la perversité générale! Avec quelle sagesse il se réserve, dans les temps même les plus dépravés, un petit nombre de justes pour être les conservateurs de son culte, & les témoins irrécusables de ses vérités saintes! Oui, dès ce moment, je conçois qu'il suffit d'étudier la Religion dans son histoire, pour être convaincu qu'elle ne peut être l'ouvrage des foibles humains; & pour confondre ces incrédules opiniâtres dont vous nous avez parlé, qui doutent de tout sans savoir pourquoi, il ne faudroit, ce me semble, que leur répéter tout ce que nous venons de dire.

ERASTE. En vous donnant cet abrégé de l'Histoire sainte, voilà, mes chers enfans, ce que je m'étois proposé; & je suis ravi de vous voir pénétrés de mes idées. Puissent ces grandes vérités & celles que je vais vous exposer dans la suite, se graver dans votre esprit en caractères ineffaçables! Puissent-elles, dans tous les temps, diriger votre vie, règler vos mœurs, & vous conduire enfin au bonheur éternel, terme fortuné qu'elles offrent à votre zèle! Mais pour cela, invoquez sans cesse le secours du Très-Haut; car c'est lui seul qui plante; c'est lui seul qui arrose; c'est lui seul qui fait fructifier.

ENTRETIEN XIII.

De Jesus - Christ.

ERASTE. NOus voici enfin arrivés, mes chers enfans, à l'heureuse époque de la naissance du Sauveur; hâtons-nous de nous instruire sur ce grand objet, que l'Eternel nous a toujours présenté comme l'accomplissement & la consommation de tous les oracles des Prophètes, & de toutes les figures de l'ancienne loi.

EUDOXIE. Je vous assure que je brûle de savoir tout ce que notre adorable Libérateur a fait pour la rédemption du genre humain, afin que, fidèle aux engagemens que j'ai contractés dans mon baptême, je vive désormais en véritable disciple de ce Dieu plein de miséricorde.

ER. Ces pieux motifs encouragent mon zèle, ma chère amie; &, pour répondre à votre louable empressement, Eugène va nous lire un petit écrit dans lequel je présente, d'un côté, les principaux traits de la vie de Jesus-Christ, & de l'autre, les prophéties qui y ont rapport, & qui en ont tracé l'histoire plusieurs siècles auparavant. Rendez-vous attentifs à ce morceau, mes chers amis; &, si vous voulez vous affermir dans les preuves de votre Religion sainte, conservez fidèlement tous ces passages dans votre mémoire. Commencez, Eugène.

Tableau de la vie de Jesus-Christ.

I. Il y avoit plus de quatre mille ans que les enfans de Dieu soupiroient pour le Rédempteur promis au genre humain depuis la naissance du monde, lorsque le Très-Haut voulut enfin couronner leur foi, assez éprouvée par une si longue attente.

Sous le règne d'Auguste, empereur

Conformités des Prophéties avec l'Evangile.

I. Voici ce que dit le Seigneur des armées : encore un peu de tems, & j'ébranlerai le ciel & la terre, la mer & tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples; le désiré de toutes les nations viendra. *Aggée*, *ch.* 2. *v.* 7. 8.

Consolez-vous, mon peuple; consolez-vous, dit votre Dieu. Parlez

pereur des Romains, & sur la fin de celui d'Hérode le Grand, roi des Juifs, l'univers étant dans une paix profonde, l'ange Gabriel annonce au saint prêtre Zacharie que sa femme Elisabeth, quoique stérile & avancée en âge, lui donnera un fils qu'il appellera Jean, & qui marchera devant le Seigneur avec l'esprit & la vertu d'Elie, pour lui préparer les voies, & disposer les hommes à le recevoir.

II. La parole du Seigneur s'accomplit, malgré l'incrédulité de Zacharie; Elisabeth devient mère; & il y avoit déjà six mois qu'elle étoit enceinte, lorsque le même ange fut envoyé vers une vierge de la maison de David, appelée *Marie*, qu'un homme de la même race, nommé *Joseph*, avoit épousée, & qui, vivant dans une parfaite continence, avoit trouvé dans son époux un témoin & un gardien fidèle de sa pureté. Le céleste ambassadeur lui déclare que, sans cesser d'être vierge, & par l'opération invisible du Saint-Esprit, elle concevra & enfantera un fils auquel elle donnera le nom de Jesus; qu'il sera grand, & qu'on l'appellera le Fils du Très-Haut; que le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David, son père, & qu'il régnera éternellement sur la maison de Jacob. Marie se soumet à l'ordre du Tout-Puissant, & Jesus-Christ, fils de Dieu dans l'éternité, fils de David & d'Abraham dans le tems, prend un corps & une ame semblables aux nôtres, dans le sein de cette chaste & humble vierge.

III.

Parlez au cœur de Jérusalem, & dites lui que ses maux sont finis, que ses iniquités lui sont pardonnées, & qu'elle a reçu de la main du Seigneur une double grace pour l'expiation de tous ses péchés. On a entendu la voix de celui qui crie dans le désert: préparez la voie du Seigneur; rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu. *Isaïe*, *ch.* 40. *v.* 2. 3.

II. Je sauverai mon troupeau; il ne sera plus exposé en proie, & je jugerai entre les brebis & les brebis. Je susciterai sur elles le Pasteur unique pour les paître, David mon serviteur. *Ezéchiel*, *ch.* 34. *v.* 22. 23.

Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, & une fleur naîtra de sa racine. Et l'Esprit du Seigneur se reposera sur lui; l'esprit de sagesse & d'intelligence, l'esprit de conseil & de force, l'esprit de science & de piété. *Isaïe*. *ch.* 11. *v.* 1, 2.

Une vierge concevra, & elle enfantera un fils qui sera appelé *Emmanuel*, (c'est-à-dire, Dieu avec nous.) *Isaïe*, *ch.* 7, *v.* 15.

Il deviendra votre sanctification; & il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piége & un sujet de ruine à ceux qui habitent dans Jérusalem. *Isaïe*. *ch.* 8, *v.* 14.

III. Lorsque tout reposoit dans un paisible silence, & que la nuit étoit au milieu de sa course, votre parole toute puissante, ô mon Dieu! vint du ciel, du trône royal, & fondit tout d'un coup sur cette terre destinée à la perdition

Vie de Jesus-Christ.

III. Joseph, allarmé de voir son épouse enceinte sans avoir habité avec elle, prend la résolution de la répudier secrètement; mais un ange lui dévoile le mystère, & dissipe ses soupçons. Pour se conformer à un édit de l'Empereur, qui ordonnoit de faire le dénombrement de tous les peuples de la terre, il se rend avec elle à Bethleem, afin d'y prouver leur origine du sang Royal de David, & c'est-là que le Liberateur des hommes reçoit le jour; & comme il n'y avoit point de place dans l'hôtellerie de la ville, cet Homme-Dieu naît dans une crèche.

IV. Dans cette même nuit les anges annoncent à des bergers qui gardoient leurs troupeaux, la naissance du divin Enfant, & font retentir les airs de cantiques d'actions de grace. Les pasteurs vont à l'envi l'adorer; &, sans s'arrêter à l'état d'humiliation où ils le voient, ils le reconnoissent pour le Messie; ils en deviennent les premiers apôtres, en publiant dans toute la contrée cette heureuse nouvelle.

Huit jours après sa naissance, le Sauveur se soumet à la circoncision, & reçoit le nom de *Jesus*, qui marquoit l'objet de sa mission; & celui de *Christ*, qui signifie *oint* ou *sacré*, titre qu'il méritoit comme pontife, comme roi & comme prophète.

V. Une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il alloit répandre sur la terre, le fait voir en Orient, & amène au Libérateur, encore enfant, les prémices de la Gentilité convertie. De-

Conformités des Prophéties.

perdition. *Sagesse*, *ch.* 18, *v.* 14, 15.

Et vous, Bethléem, appelée *Ephrata*, vous êtes petite entre les villes de Juda; mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. *Michée*, *ch.* 5, *v.* 2.

IV. Maison de Sion, tressaillez de joie, & bénissez Dieu, parce que le grand, le saint d'Israël est au milieu de vous. *Isaïe*. *ch.* 12, *v.* 6.

Un petit Enfant nous est né, & un fils nous a été donné: il portera sur son épaule la marque de sa principauté, & il sera appelé l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le père du siècle futur, & le prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, & la paix qu'il établira n'aura point de fin. Il s'asseyra sur le trône de David, & il possédera son royaume, pour l'affermir & le fortifier dans l'équité & dans la justice. *Isaïe*. *ch.* 9, *v.* 3, 6, 7.

V. Le peuple qui marchoit dans les ténèbres a vu une grande lumière; & le jour s'est levé pour ceux qui habitoient dans la région de l'ombre de la mort. *Isaïe*, *ch.* 9, *v.* 2.

Le Seigneur a fait connoitre le salut qu'il nous réservoit: il a manifesté sa justice aux yeux des nations. Il s'est souvenu de sa miséricorde, & de la vérité des promesses qu'il avoit faites à la maison d'Israël. *Pseaume* 97. *v.* 3, 4.

Les rois de Tharse & les iles lui

Des mages, c'est-à-dire, des philosophes, auxquels leurs richesses & leur crédit faisoient donner le nom de rois, suivent cette étoile, & se rendent dans le lieu sur lequel elle s'arrête. Ils y voient l'Homme-Dieu ; ils se prosternent devant lui; ils l'adorent, & lui offrent pour présent de l'or, de l'encens & de la myrrhe. Par l'or, ils le reconnoissent pour roi, par l'encens, ils rendent hommage à sa divinité; par la myrrhe, ils honorent son humanité.

VI. Quarante jours après son miraculeux enfantement, Marie se rend au Temple pour s'y purifier, & pour y présenter à Dieu son fils premier-né, suivant l'ordonnance de Moyse. Un saint vieillard, nommé Siméon, prend le divin Enfant entre ses bras, & le regarde non-seulement comme *la gloire d'Israël*, mais encore comme *la lumière des nations infidèles*. Une sainte veuve, appelée Anne, âgée de quatre-vingts ans, & qui avoit le don de prophétie, vient aussi lui rendre ses hommages, & parle de ce libérateur adorable à tous ceux qui, comme elle, avoient attendu son bienheureux avénement.

VII. Hérode, soupçonneux & cruel, fait égorger tous les enfans de Bethléem & des environs : il croyoit envelopper dans ce massacre celui que les mages, qui s'étoient d'abord adressés à lui, lui avoient annoncé comme le roi des Juifs ; mais Joseph, averti par un ange, s'étoit réfugié en Egypte avec son épouse &

lui offriront des présens: les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons ; & tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties. *Pseaume* 71, *v.* 10, 11.

VI. Je suis le Seigneur qui vous ai appelé dans la justice, qui vous ai pris par la main, & vous ai conservé ; qui vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, & la lumière des nations. *Isaïe, ch.* 42, *v.* 6.

Dans les derniers tems, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seign. sera fondée sur le haut des monts, & elle s'élèvera au-dessus des collines; toutes les nations y accourront en foule, & plusieurs peuples y viendront, en disant : Allons, montons à la montagne du Seigneur, & la maison du Dieu de Jacob ; il nous enseignera ses voies, & nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, & la parole du Seigneur, de Jérusalem. *Isaïe, ch.* 2. *v.* 2, 3.

VII. Un grand bruit a été entendu dans Rama ; on y a ouï des plaintes & des cris lamentables, Rachel pleurant ses enfans, & ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus. *Jérémie*, *ch.* 31, *v.* 15.

J'ai aimé Israël lorsqu'il n'étoit qu'un enfant ; & j'ai rappelé mon fils de l'Egypte. *Osée, ch.* 11, *v.* 1.

VIII. Il s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau, & comme un rejeton qui sort d'une terre sèche : il est sans éclat ; nous l'avons vu, & il n'avoit rien qui

Vie de Jesus-Christ.

& le divin Enfant confié à ses soins; & il n'en revient qu'après la mort du tyran.

VIII. Durant trente ans, Jesus-Christ mène une vie pauvre & retirée, soumis à ses parens, inconnu de tout le monde, voulant ainsi se préparer dans le silence à la mission évangélique pour laquelle il étoit venu parmi les hommes.

IX. Quand le tems de prêcher son Evangile approche, S. Jean-Baptiste, qui étoit son ange, appela tous les pécheurs à la pénitence, & fit retentir de ses cris tout le désert, où il avoit vécu, dès ses premières années, avec autant d'autorité que d'innocence. Le peuple qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophètes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté paroissoit grande; mais lui-même il montroit au peuple celui dont il se disoit *indigne de lier les souliers* : « Pour moi, ajoutoit-il, » je vous baptise dans l'eau; » mais il en vient un autre qui » est plus puissant que moi : » c'est lui qui vous baptisera » dans le S. Esprit. »

X. Le baptême de Jean n'effaçoit pas les crimes; mais il disposoit à celui du Messie. Jesus-Christ daigne le recevoir, malgré l'opposition de son saint précurseur; &, lorsqu'il sortoit de l'eau, & se mettoit en prière, le Saint-Esprit descend sur lui sous la figure pacifique d'une colombe; une voix céleste fait entendre ces mots : « Vous êtes mon » Fils bien-aimé, vous êtes l'ob- » jet

Conformités des Prophéties.

qui attirât l'œil, & nous l'avons méconnu. *Isaie. ch.* 53 *v.* 2.

IX. Je vais vous envoyer mon ange, qui préparera ma voie devant ma face; & aussitôt le Dominateur que vous cherchez, & l'ange de l'Alliance, si desiré de vous, viendra dans son temple. *Malachie*, *ch.* 3, *v.* 1.

X. L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction; il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour prêcher la grace aux captifs, & la liberté à ceux qui sont dans les chaînes; pour publier l'année de la réconciliation du Seigneur, & le joug de la vengeance de notre Dieu; pour consoler ceux qui pleurent. *Isaïe. ch.* 16, *v.* 1, 2.

On vous reconnoitra pour roi au jour de votre force, lorsque vous serez dans la splendeur des saints; je vous ai engendré de mon sein avant la création de l'aurore. Le Seigneur a juré, & il ne révoquera point son serment; vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. *Pseaume* 199, *v.* 4. 5.

En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David & aux habitans de Jerusalem, pour y laver les souillures du pécheur, *Zacharie. ch.* 13, *v.* 1.

Je répandrai sur vous de l'eau pure, & vous serez purifiés de toutes vos souillures, & je vous purifierai des ordures de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, & je mettrai un esprit

» jet de mes complaisances. » Toute la Trinité se manifeste.

Jesus voulut être baptisé, pour approuver, par son exemple, la dévotion de ceux qui l'avoient été avant lui ; pour ne point perdre cette occasion de s'humilier, en se mêlant dans la foule des pécheurs, & sur-tout pour sanctifier les eaux, & leur imprimer, par son attouchement, la fécondité & la vertu de régénérer les enfans de Dieu.

Après son baptême, le Sauveur est conduit dans le désert par l'Esprit-Saint; il y passe quarante jours sans boire ni manger ; & il permet au démon de le tenter, afin que la victoire du second Adam sur le diable, réparât la défaite du premier; & pour apprendre aux Chrétiens non-seulement l'inévitable nécessité de passer par l'épreuve de la tentation, mais encore de quelle manière ils doivent combattre leur ennemi, & par quelles armes ils peuvent le vaincre.

XI. Enfin le Messie commence à publier sa divine doctrine, & à révéler les vérités sublimes qu'il voyoit de toute éternité au sein de son père. Il pose les inébranlables fondemens de son Eglise par la vocation de douze pêcheurs, & d'un grand nombre d'autres disciples, & met saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste, que les Evangélistes, qui, dans le dénombrement qu'ils font des Apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer S. Pierre avant tous les autres, comme étant le premier.

XII

esprit nouveau au milieu de vous. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, & je vous donnerai un cœur de chair. *Ezéchiel. ch.* 36, *v.* 25, 26.

XI. Il y aura dans Sion des hommes puissans en justice, qui seront des plantes du Seigneur, pour lui rendre gloire. Ils rempliront d'édifices les lieux déserts depuis plusieurs siècles ; ils relèveront les anciennes ruines, & ils rétabliront les villes abandonnées, où il n'y avoit eu qu'une solitude, pendant pusieurs âges. *Isaïe. ch.* 61, *v.* 3, 4.

J'élèverai un signe parmi eux, & j'enverrai ceux d'entr'eux qui auront été sauvés, vers les nations, dans les mers, dans l'Afrique, dans la Lybie, parmi les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi & qui n'ont point vu ma gloire. Ils annonceront ma gloire aux Gentils; & ils feront venir tous vos frères de toutes les nations, comme un présent pour le Seign. Et j'en choisirai d'entr'eux pour les faire prêtres & lévites ; car les cieux nouveaux & la terre nouvelle que je vais créer, subsisteront toujours devant moi, dit le Seigneur, & les fêtes se changeront en d'autres fêtes, & les Sabbats en un autre Sabbat : toute chair viendra se prosterner devant moi & m'adorer, dit le Seigneur. *Isaïe. c.* 66. *v.* 19, 20, 21, 22, 23.

XII. Vous, qui êtes le Très-Puissant, ceignez votre épée sur votre cuisse. Avancez-vous, & soyez

Vie de Jesus-Christ.

XII. Le divin Rédempteur parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits : à sa voix les maladies disparoissent, les démons fuient, les morts ressuscitent, les tempêtes se calment, les eaux s'affermissent, la nature entière reconnoît celui qui la tient dans sa main.

Il annonce de hauts mystères ; mais il les confirme par de grandes merveilles : il commande de grandes vertus, mais il donne en même-tems de grandes lumières, de grands exemples, de grandes graces.

Il dit qu'il est le Messie attendu, souhaité par les Patriarches, prédit par Moyse & par les prophètes, figuré par toute la loi ancienne ; qu'il est venu, non pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir ; que la vie éternelle consiste à reconnoître un seul vrai Dieu, & son Christ qu'il a envoye. Il apprend à la terre que Dieu est un esprit, & qu'il doit être adoré en esprit & en vérité ; que ce Dieu unique subsiste en trois personnes, Père, Fils & Saint-Esprit, co-éternelles, égales en toutes choses, & il veut que tous les hommes soient consacrés à la Divinité au nom de ces trois personnes. Il déclare que toute la loi divine, toute la Religion qu'il vient établir, tous les préceptes qu'il donne aux hommes, se réduisent à ces deux commandemens : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton esprit, de toute ta force.* Voilà le plus grand & le premier commandement ; le second lui est

Conformités des Prophéties.

soyez heureux dans vos combats, & établissez votre règne par le ministère de la vérité, de la douceur & de la justice : & votre droite vous fera faire des prodiges miraculeux & étonnans. *Pseaume* 44. *v.* 4, 5, 6.

Alors les yeux des aveugles verront le jour, & les oreilles du sourd seront ouvertes. Le boiteux bondira comme le cerf, & la langue des muets sera déliée. *Isaïe. c.* 35. *v.* 5, 6.

XIII. Ils m'ont fait plusieurs maux, au lieu des biens que je leur ai faits, & la haine a été la récompense de l'amour que je leur portois. *Pseaume* 108. *v.* 4.

XIV. Fille de Sion, soyez comblée de joie ; Fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : voici votre Roi qui vient à vous, ce Roi juste qui est le Sauveur : il est pauvre, & il est monté sur une ânesse, & sur le poulain de l'ânesse. *Zacharie. c.* 9, *v.* 9.

Rendez ce jour solemnel, en couvrant de branches tous les lieux. *Pseaume* 117, *v.* 24.

O Seigneur ! sauvez-moi : ô Seigneur ! faites prospérer le règne de votre Christ. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! *Pseaume* 117. *v.* 24.

XV. Le Seigneur des armées préparera à tous les peuples, sur la montagne de Sion, un festin de viandes délicieuses, de viandes pleines de suc & de moelle, d'un vin tout pur sans aucune lie. *Isaie. c.* 25, *v.* 6.

Qu'est-ce que le Seigneur a de bon à donner à son peuple, sinon le froment des élus, & le vin

est semblable, parce qu'il est une extension du premier : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Or tout homme, même un infidèle, même le plus mortel ennemi, est notre prochain. Pour accomplir plus aisément cette doctrine céleste, il faut renoncer, du moins de cœur & d'esprit, à tous les biens du monde ; il faut se renoncer soi-même, c'est-à-dire, déraciner l'amour-propre, combattre la concupiscence, suite funeste du péché de notre premier père, & faire règner dans nos cœurs une sainte abnégation & une humilité profonde. Mais nous ne pouvons remplir ces divins préceptes sans le secours de la grace; il est donc nécessaire de la demander: aussi n'y a-t-il rien que le Sauveur ait tant recommandé que la prière; il dit qu'il faut toujours prier, sans jamais se rebuter.

En nous découvrant la perfection à laquelle Dieu veut que nous tendions sans cesse, Jesus-Christ nous montre aussi quelle sera la récompense de nos travaux. Nous ne devons pas borner nos espérances ici bas, comme faisoient les Juifs charnels : son royaume n'est pas de ce monde ; & ses disciples ne doivent attendre sur la terre que des persécutions, des mépris, des injures, des contradictions : lui-même doit être rejeté par les Juifs, livré aux Gentils pour être fouetté, moqué & crucifié; mais il ressuscitera le troisième jour ; & cette résurrection glorieuse nous laisse entrevoir la couronne que mériteront ceux qui souffriront pour lui.

vin qui fait germer les vierges? *Zacharie. ch.* 9, *v.* 17.

XVI. L'homme avec lequel je vivois en paix, en qui je me suis même confié, & qui mangeoit de mes pains, à fait éclater sa trahison contre moi. *Pseaume* 40, *v.* 10.

Ils pesèrent trente pièces d'argent qu'ils me donnèrent pour ma récompense. *Zacharie*, *ch.* 11, *v.* 12.

XVII. Mon cœur s'est troublé au-dedans de moi, & la crainte de la mort est venue fondre sur moi ; j'ai été saisi de frayeur & de tremblement, & j'ai été tout couvert de ténèbres. *Pseaume* 54. *v.* 4, 5.

XVIII. Que ceux qui cherchent à m'ôter la vie, soient couverts de confusion & de honte. Que ceux qui ont de mauvais desseins contre moi soient renversés & confondus. *Pseaume* 54, *v.* 4, 5.

XIX. Je ne mettrai point mon espérance dans mon arc, & ce ne sera point mon épée qui me sauvera. *Pseaume* 43, *v.* 8.

XX. O épée! réveille-toi ; viens contre mon Pasteur, contre l'homme qui se tient toujours attaché à moi, dit le Seigneur des armées : frappe le Pasteur, & les brebis seront dispersées. *Zacharie. ch.* 13. *v.* 7.

XXI. Ils ont cherché des crimes pour m'en accuser ; mais ils se sont épuisés inutilement dans ces recherches. *Pseaume* 63. *v.* 6.

Des témoins injustes, s'étant élevés contre moi, m'ont interrogé sur des choses que je ne connoissois pas, *Pseaume* 36, *v.* 13.

Vie de Jesus-Christ.

XIII. Le Sauveur, annonçant cette sublime morale, & la soutenant par ses actions, devint odieux au monde, c'est-à-dire aux hommes corrompus, auxquels il montroit la vérité qui les condamnoit. Après trois ans de prédication, de miracles & de bienfaits, la jalousie des Pharisiens, des Prêtres & des Docteurs de la loi, qui n'avoient cessé de lui tendre des pièges & d'exciter la nation contre lui, vient enfin à bout de le perdre, ou plutôt Dieu se sert de cette jalousie même pour accomplir, au temps marqué, ses adorables décrets.

XIV. Lorsque ce temps approchoit, Jesus-Christ se rend à Jérusalem, monté sur un ânon, & accompagné de ses disciples. Tout le peuple sort en foule au-devant de lui, tenant à la main des branches de palmier, étendant des habits le long du chemin par lequel il devoit passer, & le couvrant de feuillages; & tous crioient à l'envi; *Hosanna!* c'est-à-dire, » Salut & gloire! Béni » soit le roi d'Israël qui vient » au nom du Seigneur! »

XV. Avant de mourir, le divin Sauveur veut célébrer pour la dernière fois la Pâque avec ses apôtres. Afin de leur apprendre à s'humilier devant leurs frères, & pour leur montrer avec quelle pureté il faut s'approcher du sacré banquet, il leur lave les pieds; & sur la fin du repas, il prend du pain, le bénit en rendant graces à Dieu, le rompt & le leur donne en disant: *Prenez & mangez, ceci est mon Corps qui est donné*

Conformités des Prophéties.

Ils m'ont insulté avec moquerie; ils ont grincé les dents contre moi. *Pseaume* 34. *v.* 19.

XXII. Je suis devenu un sujet d'opprobre, principalement à mes voisins, & une occasion de frayeur pour ceux dont je suis connu. *Pseaume* 30, *v.* 14.

XXIII. Le Seigneur me dit: Allez jetter à l'ouvrier en argile cet argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valois, lorsqu'ils m'ont mis à prix. *Zacharie. c.* 11, *v.* 13.

XXIV. Je suis devenu semblable à un homme qui n'entend point, & qui n'a rien dans la bouche pour repliquer. *Pseaume* 37. *v.* 15.

XXV. J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappoient, & mes jours à ceux qui m'arrachoient le poil & la barbe: je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvroient d'injures & de crachats. *Isaïe. c.* 50. *v.* 6.

XXVI. Le Christ sera mis à mort, & le peuple qui le doit renoncer ne sera point son peuple. *Daniel. c.* 9. *v.* 26.

Je suis un ver de terre, & non un homme; je suis l'opprobre des hommes & le rebut du peuple. Ceux qui me voyoient se sont tous moqués de moi; ils en parloient avec outrage, & ils m'insultoient, en remuant la tête. Il a espéré au Seigneur, disoient-ils; que le Seigneur le délivre maintenant; qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. *Pseaume* 21. *v.* 6. 7. 8.

Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi, & dédaignez-

donné pour vous. Il prend de même le calice, c'est-à-dire, une coupe pleine de vin, rend graces à son père, & le donne à ses disciples, en disant, *Buvez-en tous ; car ceci est mon Sang, le Sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés.* Ainsi fut institue l'auguste Sacrement de nos autels.

XVI. Judas, l'un des douze apôtres, & qui avoit reçu avec eux le Corps & le Sang du Sauveur, va trouver les ennemis de Jesus, & leur promet de livrer ce divin Maître entre leurs mains, moyennant trente pièces d'argent.

XVII. Le Sauveur se rend dans le jardin des Oliviers, accompagné de Pierre, de Jacques & de Jean, trois de ses apôtres; & là pour nous apprendre, par son exemple, ce que nous devons faire aux approches de la mort, il abandonne son ame à la frayeur, à l'ennui, à une tristesse mortelle.

XVIII. Cependant Judas arrive avec une troupe de gens armés d'épées & de bâtons. Jesus marche à leur rencontre; le traître lui donne un perfide baiser; signal dont il étoit convenu avec ses infames satellites : « Mon » ami, lui dit le Sauveur, qu'ê» tes-vous venu faire ici? Quoi, » Judas! vous trahissez le Fils de » l'homme par un baiser? » Puis s'adressant aux soldats, » Qui » cherchez-vous » ? leur dit-il. Ils répondent qu'ils cherchent Jesus de Nazareth. Il replique : » c'est moi. Aussi-tôt ils sont renversés,

dédaignez-vous de me regarder dans le temps de mon besoin & de mon affliction? *Ps.* 9. *v.* 22.

Une assemblée de personnes remplies de malice m'a assiégée. Ils ont percé mes mains & mes pieds, & ils ont compté tous mes os. Ils se sont appliqués à me regarder & à me considérer ; ils ont partagé ent'reux mes habits, & ils ont jeté le sort sur ma robe. *Pseaume* 21, *v.* 17, 18, 19.

C'est pour votre gloire que j'ai souffert tant d'opprobres, & que mon visage a été couvert de confusion. Je suis devenu comme un étranger à mes frères, comme un inconnu aux enfans de ma mère, parce que le zèle de la gloire de votre maison m'a dévoré, & que les outrages de ceux qui vous insultoient sont tombés sur moi. Retirez-moi du milieu de cette boue, afin que je n'y demeure point enfoncé; délivrez-moi de ceux qui me haïssent. J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi; mais nul ne l'a fait. Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, & dans ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre à boire. *Ps.* 68, *v.* 10, 11, 12, 18, 25, 26.

Dans mon affliction, j'ai invoqué le Seigneur, & j'ai poussé mes cris vers mon Dieu, &, de son saint Temple, il a exaucé ma voix; & le cri que j'ai poussé en sa présence a pénétré jusqu'à ses oreilles. La terre a été émue, & elle a tremblé; les fondemens de montagnes ont été secoués & ébranlés. *Ps.* 17, *v.* 7, 8, 9.

Ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils auront percé de plaies; ils pleureront

Vie de Jesus-Christ.	*Conformité des Prophéties.*
renversés, & tombent tous par terre. Il leur fait une seconde fois la même question, & se laisse arrêter.	pleureront avec larmes & avec soupirs celui qu'ils auront blessé. *Zacharie. ch.* 12. *v.* 10.
XIX. Pierre, qui portoit une épée, veut défendre son Maître, frappe un homme nommé *Malchus*, l'un des serviteurs du grand-prêtre, & lui coupe l'oreille droite. Jesus arrête ce zèle indiscret, guérit Malchus, & rappelle à son apôtre que tout ceci n'arrivoit que parce que lui-même le vouloit ainsi, pour acomplir les Ecritures.	En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé comme un étendard devant tous les peuples; les nations viendront lui offrir leurs prières, & son sépulchre sera glorieux. *Isaïe. ch.* 11. *v.* 10.
XX. Les disciples du Sauveur le voyant au pouvoir de ses ennemis prennent tous la fuite, & l'abandonnent.	Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleur, qui sait ce que c'est que souffrir. Il a pris véritablement nos langueurs sur lui; & il s'est chargé lui-même de nos douleurs: nous l'avons consideré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu, & humilié. Il a été percé de plaies pour nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui nous devoit procurer la paix est tombé sur lui, & nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous étions tous égarés, comme des brebis errantes: chacun s'étoit détourné pour suivre sa propre voie; & Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu; & il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger; il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné par des juges.
XXI. Le grand-prêtre Caïphe, chez lequel on le conduit, cherche, avec son conseil, quelque faux témoignage pour le faire mourir; mais, quoiqu'il se présente plusieurs faux témoins, aucune de leurs dépositions n'est suffisante. Enfin, le pontife lui commande, au nom du Dieu vivant, de déclarer s'il est le Christ & le Fils de Dieu: » Vous l'avez » dit, je le suis, répond Jesus; » & vous verrez un jour le Fils » de l'homme venir sur les nuées » du ciel, & assis à la droite de » Dieu. » Caïphe, à ces paroles, déchire ses vêtemens: » Il » a blasphémé, s'écrie-t-il; qu'a» vons-nous besoin de témoins? » Et, sur le champ, on le juge digne de mort. On lui crache au visage: on le frappe en se moquant de lui; on lui bande les yeux: les uns lui donnent des coups de poing, les autres, des soufflets, en lui disant par raillerie	Il n'a point commis d'iniquité, & le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. Mais le Seigneur l'a voulu briser dans son infirmité. S'il livre son ame pour le péché;

Vie de Jesus-Christ.

lerie : » Chrift, prophétife-nous » qui t'a frappé ? »

XXII. Pendant qu'on traitoit le Sauveur avec tant de barbarie, Pierre, reconnu trois fois par les gens du grand-prêtre pour être difciple de Jefus, le renie trois fois, ajoutant le ferment au menfonge; mais bientôt cet apôtre pufillanime, par un effet de la miféricorde de fon divin Maître, ouvre les yeux fur fon crime, & va l'expier par des larmes fincères.

XXIII. Judas, voyant que Jefus-Chrift étoit condamné à la mort, jette dans le Temple les trente pièces d'argent qu'il avoit reçues; & après avoir dit aux prêtres, » J'ai péché, parce que » j'ai livré le fang innocent, » il fe retire plein de défefpoir, & va fe pendre. Les prêtres, ne voulant pas mettre dans le tréfor la fomme qu'ils avoient donnée au traître, en achetèrent le champ d'un potier, pour y enfevelir les étrangers; & ce champ fut appelé *Haceldama*, c'eft-à-dire, le champ du fang.

XXIV. Le Sauveur eft traîné devant Ponce-Pilate, qui gouvernoit la Judée pour les Romains. Ce gouverneur ne trouve en lui aucun crime qui foit digne de mort. Les prêtres & les fénateurs le chargent alors d'accufations; mais Jefus n'y répond point, & garde le plus profond filence.

XXV. Pilate voit bien que c'eft un jufte que la haine perfécute; il s'efforce de l'arracher d'entre les mains de fes ennemis. Pour les toucher en fa faveur, il

Conformites des Prophéties.

ché, il verra fa race durer longtems, & la volonté de Dieu s'exécutera heureufement par fa conduite. Il verra le fruit de ce que fon ame aura fouffert, & il en fera raffafié. Comme mon ferviteur eft jufte, il juftifiera, par fa doctrine, un grand nombre d'hommes, & il portera fur lui leurs iniquités. C'eft pourquoi je lui donnerai pour partage une grande multitude de perfonnes; & il diftribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré fon ame à la mort, & qu'il a été mis au nombre des fcélérats, qu'il a porté les péchés de plufieurs, & qu'il a prié pour les violateurs de la loi. *Ifaïe*, *ch.* 53. *v.* 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9 10. 11 12.

En ce jour-là, le foleil fe couchera en plein midi, & je couvrirai la terre de ténèbres, lorfqu'elle devroit être pleine de lumière. *Amos*, *ch.* 8. *v.* 9.

Ils m'ont mis dans une foffe profonde, dans des lieux ténébreux, & dans l'ombre de la mort. *Pfeaume* 87. *v.* 6.

XXVII. Vous ne laifferez point mon ame dans l'enfer, & vous ne fouffrirez point que votre Saint foit fujet à la corruption. *Pfeaume* 15. *v.* 10.

Il nous rendra la vie dans deux jours : le troifième jour, il nous reffufcitera; & nous vivrons en fa préfence. Nous entrerons dans la fcience du Seigneur, & nous le fuivrons, afin de le connoître de plus en plus. Son lever fera femblable à celui de l'aurore; & il defcendra fur nous, comme les pluies de l'automne & du printems viendront fur la terre. *Ozée*; *ch.* 6. *v.* 3.

Vie de Jesus-Christ.	*Conformités des Prophéties.*
il le fait battre de verges : les soldats le couvrent d'un manteau d'écarlate : ils lui mettent une couronne d'épines sur la tête, avec un roseau à la main droite ; après quoi, pour se moquer de lui, ils le saluent, & se mettent à genoux devant lui, en disant : » Salut au Roi des Juifs ; » & en même-tems ils lui donnent des soufflets ; ils lui frappent la tête avec une canne ; ils lui crachent au visage. XXVI. Le magistrat Romain le présente en cet état à la multitude assemblée ; mais ce peuple déicide, au lieu de se livrer aux mouvemens de l'humanité, fait entendre de toutes parts ces cris séditieux : » Crucifiez le ! » crucifiez-le ! » L'innocence de Jesus est reconnue de nouveau par son juge, que bientôt la politique & l'intérêt font agir contre sa conscience. On lui crie que s'il ne punissoit pas un homme qui avoit voulu se faire Roi, il se rendroit lui-même l'ennemi de l'Empereur. Alors Pilate ne peut plus résister ; le juste est condamné à mort : Jesus, maître de sa vie & de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans. On le conduit sur le Calvaire; il porte lui-même sa croix sur ses épaules; on le crucifie entre deux voleurs, & l'on met au-dessus de sa tête une inscription conçue en ces termes: *Jesus de Nazareth, Roi des Juifs*. Les prêtres représentent à Pilat qu'il feroit mieux de mettre qu'il s'étoit dit Roi des Juifs: » Ce que » j'ai écrit est écrit, » répond le	Je les délivrerai de la puissance de la mort ; je les racheterai de la mort. O mort ! je serai ta mort ; ô enfer ! je serai ta ruine. *Ozée. ch* 13. v. 14. XXVIII. Il est monté sur les Chérubins, & il s'est envolé. Il a volé sur les ailes des vents. Les nuées se sont fendues par l'éclat de sa présence. *Pseaume* 17. *v.* 12. 14. Préparez le chemin à celui qui est monté sur le couchant : le Seigneur est son nom. *Pseaume* 67. *v.* 4. Levez vos portes, ô prince ! & vous portes éternelles, levez vous, ouvrez-vous, afin de laisser entrer le Roi de gloire. *Pseaume* 37. *v.* 7 Vous me délivrerez des contradictions du peuple ; vous m'établirez chef des nations. *Pseaume* 17 *v* 74. Celui qui leur doit ouvrir le chemin marchera devant eux : ils passeront en troupes à la porte, & y entreront : leur Roi passera devant leurs yeux ; & le Seigneur sera à leur tête. *Michée, ch.* 2. *v.* 13 Ils ont vu, ô Dieu ! votre entrée, l'entrée triomphante de mon Dieu, de mon Roi, qui réside dans son sanctuaire. *Pseaume* 67. *v.* 26. Vous êtes monté en haut ; vous avez emmené un grand nombre de captifs ; vous avez distribué des présens aux hommes. *Pseaume* 67. *v.* 19. XXIX. Je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils & vos filles prophétiseront : vos vieillards seront instruits par des songes,

Vie de Jesus-Christ.	*Conformités des Prophéties.*
le gouverneur ; & l'inscription reste. Dès que Jesus fut sur la croix, il pria pour ses persécuteurs ; & il dit à Dieu : » Mon pere, par» donnez-leur, car ils ne savent » ce qu'ils font ! » Les soldats partagèrent entr'eux ses vêtemens ; & , comme sa tunique étoit d'une seule pièce, pour ne point la couper, ils se dirent l'un à l'autre : » Jettons au sort à » qui l'aura. » Tout le peuple regardoit Jesus, & se moquoit de lui. Les passans joignoient les blasphêmes aux injures : les princes des prêtres, les docteurs de la loi, les magistrats, les soldats, le particulier, tous, en un mot, disoient en branlant la tête : » S'il est le » Christ, qu'il descende présen» tement de la croix, & nous » croirons en lui. Il met sa con-	ges, & vos jeunes gens auront des visions. *Joël. ch.* 2. *v.* 28. Le Seigneur remplira de sa parole les hérauts de sa gloire, afin qu'ils l'annoncent avec une grande force. *Pseaume* 67. *v.* 12. Envoyez votre esprit & votre souffle divin, & ils seront créés, & vous renouvellerez toute la face de la terre. *Pseaume* 103. *v.* 31. A la gloire du Seigneur, qui procure avec tant de magnificence le salut de son Roi, & qui fait miséricorde à David, son Christ & son Oint, & à sa postérité dans tous les siècles. *Ps.* 17. *v.* 54. Faites éclater, ô Dieu ! en notre faveur, votre vertu toute-puissante : ô Dieu ! affermissez ce que vous avez fait en nous. *Pseaume* 67. *v.* 31.

» fiance en Dieu ; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre ».

Il n'y eut pas jusqu'à l'un des deux voleurs qui étoient crucifiés avec lui, qui ne tînt le même langage : » Si tu es le Christ, » sauve-toi toi-même, & nous avec toi. » Mais l'autre, touché & converti tout-à-coup par une grace puissante du Libérateur, reprenoit son compagnon ; &, s'adressant à Jesus : » Seigneur, » lui dit-il, souvenez-vous de moi lorsque vous serez en votre » royaume. » Le Sauveur lui répondit : » Je vous le dis en vérité, » vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis ».

Il n'étoit pas encore midi lorsque Jesus fut attaché à la croix ; &, un peu après midi, le soleil commença à s'obscurcir, & l'air fut tout couvert de ténèbres jusqu'à trois heures. Vers les trois heures, il jetta un grand cri, en disant : » Mon Dieu ! mon » Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ensuite il dit : » J'ai soif. » Aussitôt un des soldats courut prendre une éponge, la trempa dans du vinaigre, & lui présenta à boire. Alors Jesus voyant que son sacrifice étoit accompli, & qu'il avoit rempli tout ce que les prophètes avoient annoncé, s'écria ; *Tout est Consommé.* A ce mot, tout change dans le monde. La loi cesse ; ses figures passent ; ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite, qui subsistera jusqu'à la fin des siècles, & qui se renouvelle tous les jours dans le sacrifice de la Messe.

A peine le Sauveur eut-il baiſſé la tête & rendu l'eſprit, que le voile du Temple ſe déchira en deux, depuis le haut juſques en bas ; la terre trembla ; les pierres ſe fendirent ; les ſépulchres s'ouvrirent ; &, lorſque Jeſus fut reſſuſcité, pluſieurs corps des ſaints, étant auſſi reſſuſcités ſortirent de leurs tombeaux, & ſe montrèrent à pluſieurs perſonnes dans Jéruſalem.

Tant de prodiges épouvantèrent le capitaine & les ſoldats qui gardoient Jeſus ; & ils s'écrièrent : » Cet homme étoit vraiment » le Fils de Dieu ». Tout le peuple, qui étoit préſent à ce ſpectacle, ne fut pas moins touché qu'eux ; & tous s'en retournoient en ſe frappant la poitrine, en ſigne de douleur.

Des ſoldats rompent les jambes des deux voleurs qui vivoient encore ; mais, comme Jeſus étoit déjà mort, un d'eux ſe contente de lui percer le côté avec une lance, & il en ſort auſſitôt du ſang & de l'eau.

On détache de la croix le corps du divin Libérateur, & quelques-uns de ſes diſciples ſecrets obtiennent de Pilate la permiſſion de l'inhumer dans un tombeau tout neuf. Les prêtres repréſentent au Gouverneur que Jeſus avoit dit qu'il reſſuſciteroit trois jours après ſa mort ; le magiſtrat leur dit de prendre toutes les précautions qu'ils jugeroient à propos ; ils ſe tranſportent au ſépulcre, en ſcellent l'entrée, & y mettent des gardes.

XXVII. Mais, malgré ces précautions, Jeſus ſort glorieux du ſépulcre, au troiſième jour. Il ſe montre d'abord à pluſieurs ſaintes femmes qui étoient venues pour l'embaumer, puis à ſes diſciples qui l'avoient délaiſſé, & qui s'obſtinoient à ne pas croire ſa réſurrection ; ils le voient ; ils lui parlent ; ils le touchent ; ils mangent avec lui ; ils s'entretiennent avec lui du royaume de Dieu durant quarante jours ; & il ne retourne vers ſon Père qu'après les avoir convaincus & confirmés dans la foi dont ils alloient être les prédicateurs, les défenſeurs & les martyrs.

XXVIII. Le quarantième jour après ſa réſurrection, il monta au ciel en leur préſence, en leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, & leur promettant d'être avec eux juſqu'à la fin du monde.

XXIX. Enfin, dix jours après ſon aſcenſion, il leur envoie le Saint-Eſprit ; & transformés tout-à-coup en des hommes nouveaux, ils vont annoncer par-tout l'heureuſe nouvelle de la rédemption du genre humain ; & le Seigneur confirme, par une foule de merveilles, la parole qu'il avoit miſe en leur bouche.



ENTRETIEN XIV.

Doctrine de l'Eglise, & premièrement du Symbole des Apôtres.

ERASTE. CE n'eſt point aſſez de connoître les actions de notre divin Sauveur ; mes chers enfans ; il faut encore, ſi nous voulons participer aux mérites de ſon ſacrifice étudier & pratiquer la céleſte doctrine qu'il eſt venu publier ſur la terre.

Les douze apôtres, avant de ſe ſéparer pour prêcher l'Evangile, convinrent d'une certaine profeſſion de foi, qui renfermât les principaux points de leur croyance, & qui fût un ſymbole ; c'eſt-à-dire, un ſigne & une marque qui feroient diſtinguer les Chrétiens du reſte des hommes. Or ce ſymbole des apôtres eſt l'abrégé de toute la doctrine de leur adorable Maître ; c'eſt donc par lui que nous devons commencer l'étude du dogme & de la morale de notre Religion ſainte. Vous n'ignorez pas qu'il eſt compoſé de douze articles : Eudoxie, récitez-les les uns après les autres.

EUDOXIE. *Je crois en Dieu, le Père tout-puiſſant, Créateur du ciel & de la terre.*

ER. Je vous ai appris ce que c'étoit que Dieu ; je vous ai prouvé ſon exiſtence ; je vous ai montré ſon unité, malgré la trinité des perſonnes : vous ſavez pourquoi la première de ces perſonnes s'appelle *Père tout-puiſſant* ; & vous avez vu des preuves de cette toute-puiſſance, non-ſeulement dans la création de l'univers, mais encore dans la conſervation miraculeuſe de la Religion. Continuez.

EUD. *Et en Jeſus-Chriſt, ſon Fils unique, Notre-Seigneur.*

ER. Jeſus-Chriſt n'a point été créé dans le tems; mais, comme vous ſavez, il eſt engendré & né du Père de toute éternité. Il n'eſt pas le Père, & le Père n'eſt pas lui : ce ſont deux perſonnes abſolument diſtinguées l'une de l'autre ; mais toutes deux ſont conſubſtantielles, c'eſt-à-dire, que toutes deux n'ont qu'une ſeule & même divinité,

une ſeule & même ſubſtance indiviſible ; enſorte que ; comme le Sauveur le dit lui-même dans l'Evangile, le Fils eſt dans le Père, & le Père eſt dans le Fils.

Jeſus-Chriſt eſt *Notre-Seigneur*, c'eſt-à-dire, notre Roi & notre Maître, non-ſeulement parce que c'eſt par lui que Dieu a donné l'être à toutes choſes, & que rien n'a été fait ſans lui, mais encore parce qu'il nous a rachetés & que nous ſommes devenus ſon peuple par l'effuſion de ſon ſang précieux.

EUD. *Qui a été conçu du Saint-Eſprit ; qui eſt né de la Vierge Marie.*

ER. Ainſi Jeſus-Chriſt eſt Dieu & homme tout enſemble, c'eſt-à-dire, qu'il y a deux natures en Jeſus-Chriſt, la nature divine & la nature humaine. Quant à la nature divine, il eſt conſubſtantiel à Dieu ſon père ; & il eſt avec le Père & le Saint-Eſprit un même Dieu. Quant à la nature humaine, il eſt ſemblable à nous, il s'eſt revêtu de toutes nos infirmités, pour notre ſalut, excepté le péché, l'ignorance & l'inclination au mal, dont il étoit incapable.

EUGENE. Il y a donc en Jeſus-Chriſt deux perſonnes différentes, puiſqu'il y a deux natures ?

ER. Point du tout. Les deux natures ſont jointes ſans confuſion en Jeſus-Chriſt, enſorte qu'il n'y a qu'une ſeule perſonne, qui eſt le Fils de Dieu ; ce qui peut être expliqué par la comparaiſon de l'ame & du corps, qui ſont joints enſemble, de manière que leur union ne fait qu'un ſeul homme.

Il s'enſuit de cette union de deux natures en une perſonne, que, ſelon la différence des natures, on doit dire tantôt que Jeſus-Chriſt eſt égal à Dieu, tantôt qu'il lui eſt inférieur. Il dit lui-même : *Mon Père & moi nous ne ſommes qu'une ſeule choſe* : cela eſt vrai de la nature divine : *Mon Père eſt plus grand que moi* : cela eſt vrai de la nature humaine. De plus, on peut attribuer à Dieu, en Jeſus-Chriſt, ce qui convient à l'homme, & à l'homme ce qui convient à Dieu. Ainſi, il eſt vrai de dire que Dieu a ſouffert, que Dieu eſt mort, que Dieu eſt reſſuſcité. Il eſt vrai de dire auſſi que l'homme eſt le Fils de Dieu, qu'il eſt Dieu.

EUG. Ne pourroit-on pas dire auſſi que le Père & le Saint-Eſprit ſe ſont incarnés, qu'ils ont ſouffert & qu'ils

ſont morts, puiſque ces deux perſonnes ne ſont qu'un ſeul & même Dieu avec Jeſus-Chriſt?

ER. Le Fils de Dieu eſt le ſeul de qui l'on puiſſe parler de la ſorte, parce que ce n'eſt qu'à la perſonne du Fils,& non pas à celle du Père & du Saint-Eſprit, que la nature humaine a été unie. Myſtère impénétrable, & en lui même, & par la manière dont il s'eſt opéré! Car comment concevoir qu'un Dieu puiſſe réunir ſa nature qui eſt ſi parfaite, à la nôtre qui eſt remplie de tant d'imperfections? comment concevoir que deux natures ſi contraires, ſi peu proportionnées, forment toutefois une union *hypoſtatique*, c'eſt-à-dire, perſonnelle, dont le Fils de Dieu eſt le terme? Ce n'eſt pas tout: comment concevoir qu'une vierge, contre toutes les lois de la nature, enfante cet Homme-Dieu, ſans ceſſer d'être vierge?

EUG. Il eſt vrai que cela ſurpaſſe les foibles efforts de l'entendement humain, & qu'il faut bien de la foi pour croire ces myſtères.

ER. Auſſi les récompenſes céleſtes ne ſeront-elles accordées qu'à ceux qui auront humblement ſoumis leur raiſon à ces vérités ſaintes & incompréhenſibles. Et ne murmurez point ſi elles vous ſont cachées; combien d'autres choſes, bien moins ſublimes, ſeront toujours dérobées à l'orgueilleuſe curioſité des hommes! Ne ſommes-nous point environnés de myſtères? Les plantes, les animaux, les créatures inanimées, tout, en un mot, ce qui frappe nos regards, ne nous offre-t-il pas des difficultés inconcevables, & capables de confondre notre raiſon? Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi, ne pouvant parfaitement connoître ce que nous foulons aux pieds, notre œil téméraire ne peut pénétrer les ſecrets de l'Eternel. L'homme véritablement éclairé croit ſans peine les myſtères; l'incrédule, ou, ce qui eſt la même choſe, l'ignorant ſeul en doute, parce qu'il fuit la lumière de la Foi.

EUG. Puiſqu'il y a deux natures en Jeſus-Chriſt, il doit y avoir auſſi deux volontés réellement diſtinctes?

ER. Votre remarque eſt juſte; car la volonté eſt eſſentielle aux natures intelligentes. Mais les deux volontés, en Jeſus-Chriſt, ont toujours été ſubordonnées l'une à l'autre, c'eſt-à-dire, que la volonté humaine a toujours été parfaitement ſoumiſe à la volonté divine.

EUG. Mais le Fils de Dieu a-t-il quitté le ciel pour ſe faire homme?

ER. Non assurément ; car Dieu est par-tout ; ainsi il n'a pas eu besoin de quitter le ciel pour venir sur la terre. Quand on dit que le Fils de Dieu est descendu des cieux, cela signifie qu'il s'est uni, sur la terre, à la nature humaine, à laquelle il n'étoit pas uni auparavant ; & qu'il s'est rendu sensible par l'humanité qu'il a prise, lui qui, par sa divinité, remplit d'une manière ineffable le ciel & la terre.

EUG. *Qu'il a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, & a été mis dans le tombeau ; qui est descendu aux enfers.*

ER. Jesus-Christ, qui est Dieu & homme tout ensemble, a souffert la mort pour nous, pour nous qui étions ses ennemis, qui ne pensions nullement à implorer sa miséricorde, qui vivions tranquilles dans l'oubli de Dieu, qui n'étions point affligés de sa perte, qui n'étions touchés ni de notre état, ni de ce qui devoit le suivre.

Il a souffert, parce qu'étant homme, il étoit capable de souffrir ; car Dieu ne peut pas souffrir : il a mérité notre pardon comme Dieu ; car l'homme, par lui-même, ne peut pas mériter.

Quand l'ame de Jesus-Christ se sépara de son corps, la nature divine demeura toujours unie à l'une & à l'autre: ce corps fut enseveli par Joseph d'Arimathie, & par Nicodême, disciples cachés du Sauveur ; l'ame *descendit aux enfers*, c'est-à-dire, dans le lieu où reposoient les ames de ceux qui s'étoient sanctifiés avant la venue du Messie, mais qui ne pouvoient entrer que par la mort de cette innocente victime, dans le séjour des bienheureux.

EUD. *Qui le troisième jour est ressuscité des morts.*

ER. « Si Jesus-Christ n'est pas ressuscité, dit S. Paul' » notre prédication est vaine, & votre foi est vaine aussi » Mais si sa résurrection est véritable, (& vous ne pouvez en douter, d'après ce que je vous ai dit en vous prouvant la divinité du nouveau Testament,) il s'ensuit qu'il est tout ce qu'il a dit qu'il étoit : Fils de Dieu, & fils de l'homme ; égal au Père, & moindre que lui ; envoyé pour sauver les hommes de la perte éternelle, & les conduire à la vie éternelle par la foi qu'ils auroient en lui ; juge des vivans & des morts, pour rendre à chacun selon ses œuvres. En un mot, qui croit la résurrection de

Jesus-Christ, croit, par une suite nécessaire, tous les points de la Religion Chrétienne sans exception.

EUD. *Qui est monté aux cieux, & est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.*

ER. Jesus-Christ est monté au ciel à la vue de ses apôtres, quarante jours après sa résurrection; & depuis ce tems il est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire que, comme Dieu, il est dans le ciel égal en puissance à son Père; & que, comme homme, il y est élevé, par la grandeur de sa gloire & de sa puissance, au-dessus de toutes les créatures. Il y est assis, c'est-à-dire, qu'il est dans le ciel comme dans le lieu de son repos éternel après les travaux de notre rédemption, & comme dans le trône de son empire.

EUG. Pourquoi Jesus-Christ est-il monté au ciel? Il me semble qu'il y auroit eu moins d'incrédules, s'il fût toujours resté sur la terre.

ER. Jesus-Christ, comme Dieu, est par-tout; &, comme homme, il est encore sur la terre par sa présence réelle & corporelle au très-saint sacrement de l'Eucharistie. S'il est monté au ciel, c'est pour être sans cesse auprès de Dieu notre *médiateur*, en calmant la colère de l'Eternel par l'effusion de son sang, qui se renouvelle tous les jours d'une manière ineffable au saint sacrifice de la messe: notre *rédempteur*, notre *réparateur*, & notre *sauveur*, en nous appliquant tous les jours les mérites de ce sang précieux qui nous a rachetés de l'esclavage du péché, de la tyrannie du démon, & des peines de l'enfer; notre *avocat*, en intercédant sans cesse pour nous; notre *prêtre* & notre *pontife*, en réitérant à chaque instant, à Dieu son Père, l'offrande de ce sacrifice qui a été l'accomplissement, ou plutôt la vérité de tous les sacrifices de l'ancienne loi, & qui seul a été capable de nous réconcilier avec le Très-Haut; notre *victime*, en s'immolant de nouveau tous les jours pour l'expiation de nos crimes; notre *père*, en nous donnant la vie spirituelle; notre *chef*, en présidant sans cesse à la tête de son Eglise, dont nous sommes tous les membres; notre *frère*, en nous élevant à la qualité d'enfans de Dieu, & en nous rendant ses cohéritiers; notre *lumière*, en éclairant sans cesse de son esprit & les fidèles & ceux qui les dirigent; notre *voie*, en nous conduisant perpétuellement dans les sentiers de la jus-

tice; notre *pain*, en nous nourrissant de sa propre chair dans l'Eucharistie, de sa parole & de sa grace; notre *médecin*, en guérissant perpétuellement les maladies de notre ame par le baptême & par le sacrement de la pénitence: enfin il est monté au ciel pour être notre *roi*, je ne dis pas seulement comme Dieu, mais comme homme, puisqu'en cette qualité il est élevé au-dessus de toutes les créatures, & qu'il a reçu toute puissance dans le ciel & sur la terre, & pour être un jour notre gloire & notre félicité dans cette bienheureuse patrie. Mais, pour parvenir à ce bonheur, il faut que nous ayons suivi Jesus-Christ, comme notre modèle sur la terre.

Pour cela, lisons avec soin l'Evangile, & imitons en ce divin Sauveur son détachement de toute cupidité, c'est-à-dire, de toute sensualité, de tout orgueil, de toute curiosité, de toute avarice, & son attachement à Dieu, pour la gloire duquel il agissoit en toutes choses, & auquel il rapportoit toutes ses actions. Ces deux dispositions renferment en abrégé toute la vie chrétienne: elles sont le principe & le précis de toutes les maximes de Jesus-Christ. Elles doivent donc être communes à tous les Chrétiens, en quelque état qu'ils soient, pauvres ou riches, rois ou sujets, maîtres ou serviteurs, docteurs ou disciples: à l'exemple de leur adorable Liberateur, tous doivent être détachés du monde, & attachés à Dieu; tous doivent être en état de s'écrier avec S. Paul: *Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi.*

EUD. *D'où il viendra juger les vivans & les morts.*

ER. C'est le second avénement de Jesus-Christ, dans lequel il viendra juger, à la fin des siècles, & ceux qui seront morts avant sa venue, & ceux qui, étant encore vivans lorsqu'il viendra, mourront & seront ressuscités peu après, pour être jugés avec le reste des hommes: c'est ce que je vous expliquerai dans l'instant plus en détail. Mais, comme ce jugement général ne sera que la confirmation & la manifestation du jugement particulier que le Sauveur prononce à chacun de nous aussitôt après la séparation de l'ame & du corps, faisons ici quelques réflexions pour nous préparer à ce premier jugement, qui décide de notre sort éternel & qui s'exécute sur les ames, en attendant la résurrection de tout le genre humain.

Tous les devoirs de l'homme consistent à vivre & à mourir comme il faut. Vivre, c'est marcher vers la mort, mourir, c'est entrer dans une vie qui ne finira jamais : or, cette entrée est double ; l'une des portes de la mort nous met dans l'état d'une misère éternelle ; & l'autre dans l'état d'une éternelle félicité : ainsi, bien vivre, c'est marcher dans un chemin qui nous mène à ce bonheur qui n'aura point de bornes ; & vivre mal, c'est marcher dans celui qui nous conduit à cette misère qui n'aura point de fin.

Les faux sages se plaisent à penser qu'en mourant, tout finit avec eux : on devine aisément la raison qui les précipite dans cette illusion funeste. S'il y a une autre vie, on doit craindre que celle-ci ne soit que comme le noviciat de l'autre : s'il y a une autre vie, comme Dieu est souverainement juste, on doit craindre qu'il n'ait préparé dans cette vie future des récompenses pour les bons, & des punitions pour les méchans. Or, comme ils veulent vivre ici-bas sans crainte, ainsi que sans loi, ils cherchent à se persuader que tout périt avec le corps, & que leur fin est semblable à celle des créatures inanimées.

Mais, direz-vous, il est difficile de vivre bien. Eh! mes amis, que n'en coûte-t-il pas pour ménager un homme dont on veut être l'héritier ? Lui seul domine dans la famille ; lui seul dispose de la destinée de chacun. S'il commande, on vole pour obéir ; s'il applaudit, on s'empresse d'applaudir ; s'il blâme, on blâme avec lui ; s'il est chagrin, on pâlit de tristesse ; s'il se fâche sans raison, on avoue qu'on a tort ; en un mot, sa volonté, ses humeurs, ses caprices sont la loi de la maison, & l'unique supériorité qu'on y révère. Etrange aveuglement de l'homme! Pour n'obtenir que des biens fragiles & périssables, on renonce à sa liberté, à ses plaisirs, à soi-même ; & quand il s'agit de vrais biens, des biens éternels, à peine se fait-on l'effort d'y penser quelquefois, à peine veut-on se faire la moindre contrainte.

EUD. Je sens toute la solidité de cette morale ; mais elle ne me rassure pas contre la mort, & je ne pense jamais à ce moment terrible, sans la frayeur la plus vive.

ER. Cette crainte peut avoir deux causes ; d'un côté, elle peut être produite par un sentiment naturel, & qu'on n'est pas maître d'étouffer ; de l'autre, elle peut être enfantée par l'amour des plaisirs & des biens temporels aux-

quels on se voit arraché pour toujours, & par les remords de la conscience qui nous reproche les crimes que nous avons commis. Alors, elle nous jette dans le désespoir, soit parce que nous allons paroître devant un juge inexorable, soit parce que nous allons être séparés d'un monde que nous avons toujours aimé plus que nos devoirs.

Ce n'est point dans cette vue que les véritables Chrétiens redoutent la mort. S'ils tremblent à son approche, c'est parce qu'ils craignent que la multitude de leurs foiblesses n'allume la colère du souverain Juge ; mais en même tems ils espèrent en sa miséricorde infinie, & ils souffrent la mort avec soumission, comme la peine du péché ; ils la reçoivent même avec joie, comme leur délivrance, & leur entrée dans la véritable patrie.

Dieu a voulu que notre dernière heure fût incertaine ; afin de nous tenir sans cesse dans la vigilance. Nous savons, à n'en pas douter, qu'elle arrivera pour chacun de nous ; mais nous ignorons quand, & comment ; & peut-être sera-t-elle subite. Or, comme on ne meurt qu'une fois, & qu'une mort qui n'est pas chrétienne est un mal irréparable, il faut donc s'y disposer de bonne heure. Car, quand on seroit assuré de ne pas mourir subitement, l'expérience fait voir que le tems de la maladie n'est guère propre pour commencer à s'y préparer comme il faut. S'attendre à un âge avancé pour changer de vie, c'est compter sur un avenir très-incertain, & s'exposer à être surpris & abandonné de Dieu.

Ainsi, l'homme vraiment sage doit se tenir toujours sur ses gardes ; & , pour n'être point trompé, il doit mettre sérieusement ordre aux affaires de sa conscience par rapport au passé ; régler, par rapport au présent & à l'avenir, ses affaires spirituelles & temporelles, & mener constamment une vie véritablement chrétienne.

Pour nous pénétrer d'une sainte & salutaire frayeur, & pour nous porter à bien vivre, considérons l'exactitude & le détail du compte qu'il nous faudra rendre au tribunal de J. C. Il aura pour objet les péchés que nous aurons commis par pensées, par paroles, par actions, par omission ; les mauvais exemples que nous aurons donnés ; les péchés des autres, auxquels nous aurons participé ; les vertus que nous aurons pratiquées par des vues mauvaises & imparfaites ; en un mot, les devoirs géné-

raux, particuliers & perſonnels que nous aurons dû remplir. Tout ſera peſé au poids du ſanctuaire, c'eſt-à-dire, que nos actions, nos paroles, nos penſées ſeront examinées, non ſur la coutume des hommes, non ſur leurs maximes, non ſur les pratiques & ſur les bienſéances humaines, mais ſur la parole de Dieu même, ſur l'Evangile: voilà la règle du jugement. Or, ſi nous voulons connoître quel ſera notre ſort, que chacun de nous examine ſi ſa vie eſt conforme à cette règle ſuprême.

Conſidérons encore la qualité de Juge, qui eſt ſouverainement éclairé & ſouverainement droit, la diſpoſition de ce Juge qui eſt alors abſolument inexorable; la confuſion du pécheur, qui ſe voit là ſans excuſe, ſans reſſource, ſans conſolation, accablé du poids de ſes péchés, & qui penſe inutilement à tous les moyens du ſalut qu'il a mépriſés ou négligés pour un intérêt frivole, ou pour un plaiſir momentané.

Enſuite, que ces conſidérations nous déterminent à nous juger nous-mêmes pour prévenir l'exactitude avec laquelle Jeſus-Chriſt nous jugera; à fléchir préſentement notre Juge par notre pénitence & par nos larmes; à nous procurer, quoi qu'il en coûte, la paix & la conſolation d'une bonne conſcience; en un mot, à nous tenir toujours prêts, &, pour cet effet, à veiller & à prier en tout temps, ſelon le précepte du Sauveur.

EUD. *Je crois au Saint-Eſprit.*

ER. Le Saint-Eſprit eſt adoré & glorifié conjointement avec le Père & le Fils, parce qu'il eſt avec l'un & l'autre un ſeul & même Dieu. Il eſt pour notre ame, ce que l'ame eſt pour notre corps: il la vivifie, il la ſanctifie; ſans lui, elle eſt morte; elle n'a aucun mouvement vers Dieu que par lui; elle ne peut rien faire de bon & d'agréable à Dieu, que par l'inſpiration & par l'impulſion de cet Eſprit Créateur. C'eſt lui qui a parlé par les prophètes; c'eſt lui qui de groſſiers, d'ignorans, de foibles, de timides, de lents à croire qu'étoient les apôtres, les a tout-à-coup transformés en d'autres hommes pleins de lumière & de foi, pleins de force & de courage; c'eſt lui qui leur a mis dans la bouche ces paroles victorieuſes qui ont ſubjugué les nations, humilié les faux ſages, confondu la ſynagogue, pulvériſé le paganiſme; c'eſt par lui qu'ils ont ſupporté avec une héroïque conſtance les coups

de fouet, les prisons, les ignominies, les rebuts, les longs & pénibles voyages, les persécutions cruelles, les haines implacables, les travaux, les tourmens, la faim, la soif, le froid, la nudité, & enfin la mort, plutôt que de ne point annoncer la foi de Jesus-Christ; c'est par lui qu'à leur exemple, tant de milliers de Chretiens ont scellé de leur sang leur sublime croyance; c'est par lui que l'Eglise a triomphé & triomphera jusqu'à la fin des siècles de cette foule d'hommes pervers qui essayent, depuis sa naissance, d'empoisonner sa céleste doctrine; c'est par lui qu'elle a terrassé les puissances de ce monde, & qu'elle a placé sur le trône de ses propres persécuteurs le scandale & la folie de la croix : enfin, c'est par cet Esprit tout-puissant que ses pasteurs instruisent, que ses enfans croient, que les justes la soutiennent & la conservent sur la terre, malgré l'extrême dépravation de la plupart de ceux qui sont dans son sein, malgré le torrent des incrédules & des impies qui la blasphêment & qui s'efforcent de la renverser.

EUD. *La sainte Eglise Catholique; la Communion des Saints.*

ER. Le mot *Eglise*, signifie proprement convocation, assemblée, congrégation, société; & c'est ainsi qu'on appelle, en général, la société des saints, qui sont reunis en Jesus-Christ pour ne faire qu'un même corps, dont il est le chef.

Ce corps unique a plusieurs membres; cette société réunie en Jesus-Christ a plusieurs branches, qui sont: l'Eglise du ciel, appelée triomphante, parce que les bienheureux qui la composent y triomphent avec le Sauveur, par les victoires qu'ils ont remportées, par sa grace, sur les passions criminelles & sur l'ennemi de leur salut; l'Eglise du purgatoire, appelée souffrante, parce que c'est-là que les ames souillées de quelques taches légères, vont les effacer par des soufrances temporelles, dont la durée est déterminée par la souveraine justice, & après lesquelles elles sont placées parmi les bienheureux pour goûter avec eux la même félicité; enfin l'Eglise de la terre, nommée militante, parce que tant qu'elle subsistera, elle aura des combats à soutenir.

Ces trois Eglises sont étroitement liées entr'elles par la dépendance d'un même chef qui est Jesus-Christ; par la

promesse des mêmes biens que les uns possèdent déjà, & que les autres attendent encore ; par la communication des biens spirituels, les prières, les bonnes œuvres, les graces, les sacremens : & cette union s'appelle la *communion des Saints.*

Des Saints, parce que tous les membres de l'Eglise ont été sanctifiés par le baptême ; que, tant qu'ils en conservent la grace, ou lorsque, l'ayant perdue, ils l'ont recouvrée par la pénitence, ils sont saints, & que toujours ils sont appelés à la sainteté.

Voilà ce qu'on entend en général par l'Eglise & par la communion des saints. Mais, ce mot Eglise s'applique particulièrement à l'Eglise militante ; &, comme nous sommes membres de cette société, nous allons examiner ses caractères, & ce qui la constitue.

L'Eglise militante, appelée encore l'Eglise chrétienne, est la société des fidèles qui sont réunis par la profession d'une même foi & par la participation aux mêmes sacremens, sous l'autorité des pasteurs légitimes, dont le chef visible est le Pape, Evêque de Rome, successeur de S. Pierre, Vicaire de Jesus-Christ sur la terre.

Je dis *la société des fidèles*, c'est à-dire, la société de ceux qui croient en Jesus-Christ.

Réunis par la profession d'une même foi, car l'Eglise ne reconnoît point pour ses enfans ceux qui altèrent la pureté de sa doctrine.

Par la participation aux mêmes sacremens; car, c'est par-là que les fidèles sont incorporés à J. C., qu'ils sont réunis entr'eux, & qu'ils sont un corps sensible de religion.

Sous l'autorité des Pasteurs légitimes; car c'est rompre les liens que Jesus-Christ a mis entre les membres de son Eglise, que de ne pas reconnoître les pasteurs qu'il a établis pour la gouverner.

Dont le chef est le Pape; car S. Pierre s'étant établi à Rome, & transmettant ses droits à ses successeurs, il les a laissés chefs de l'Eglise, comme lui: le siége de Rome est devenu le premier siége du monde chrétien ; & c'est pour cela que la véritable Eglise est appelée l'Eglise Romaine.

Pour savoir qui sont ceux qui composent la société de l'Eglise militante, il faut la considérer en trois tems différens, avant le péché d'Adam, depuis le péché jusqu'à J. C., & depuis J. C. jusqu'à la fin des siècles.

Avant le péché, tous les hommes, sans distinction, devoient être membres de l'Eglise; ils avoient été créés pour être éternellement heureux, & le péché étoit le seul obstacle qui pût les éloigner du ciel.

Adam & Eve perdirent pour eux & pour toute leur postérité, par leur desobéissance, le droit qu'ils avoient au bonheur éternel. Ils furent chassés du paradis. Mais, Dieu leur fit miséricorde en leur promettant un Rédempteur; &, par les mérites futurs de ce Redempteur, les hommes ont pu, depuis le péché, rentrer en grace avec Dieu, & recouvrer le bonheur éternel, pourvu qu'ils vécussent saintement & dans l'espérance de ce divin Messie. Ainsi, avant Jesus-Christ, tous ceux qui faisoient profession de vivre suivant les principes de la loi naturelle, & qui attendoient avec une foi vive le Rédempteur du genre humain, étoient de vrais fidèles, & par conséquent appartenoient à l'Eglise de Jesus-Christ.

Depuis la vocation d'Abraham, tous les enfans mâles de ce Patriarche furent obligés d'être circoncis, &, depuis Moyse, les Israëlites furent obligés, de plus, de pratiquer tout ce qui étoit prescrit par la loi; de sorte que l'Eglise de Jesus-Christ étoit alors composée de deux sortes de personnes: des Juifs, qui faisoient profession de vivre selon la loi de Moyse, & qui seuls formoient l'Eglise Judaïque, qu'on nomme la Synagogue; & des Gentils, qui attendoient un Rédempteur, & qui se conduisoient sur les principes de la loi naturelle. Quelques-uns de ceux-ci se faisoient circoncire, & alors ils étoient obligés d'observer toute la loi, & ils appartenoient à l'Eglise Judaïque. Mais ceux d'entr'eux qui ne se soumettoient pas à la circoncision, ne laissoient pas d'être de vrais fidèles, & d'appartenir à Jesus-Christ comme ses membres. C'est pour cela que, dans le temple de Jérusalem, il y avoit un lieu destiné pour les Gentils qui venoient y faire leurs prières, & ce lieu étoit séparé, par une muraille, de l'endroit où s'assembloient les Juifs. Tel étoit l'Etat de l'Eglise militante avant la venue du Sauveur.

Depuis cette heureuse époque, il n'y a plus de différence, par rapport à Dieu, entre les Juifs & les Gentils. Ces deux peuples ont été réunis en Jesus-Christ, qui a ôté, comme dit S. Paul, la muraille de séparation, & qui n'a fait qu'un seul peuple, nommé le peuple Chrétien.

Il

Il faut néceſſairement appartenir à ce peuple pour être aujourd'hui membre de l'Egliſe. Or, pour lui appartenir, deux conditions ſont néceſſaires : il faut être baptiſé ; car Jeſus-Chriſt dit, que ceux qui ne ſeront pas régénérés dans les eaux du baptême, n'entreront pas dans le ciel : il faut n'être pas exclus de cette ſociété ſainte, comme enfant rebelle & déſobéiſſant ; car Jeſus Chriſt a donné à l'Egliſe le pouvoir de retrancher de ſon corps ceux qui ne veulent pas ſe ſoumettre à ſon autorité.

Ainſi, les infidèles & les Juifs ne ſont pas membres de l'Egliſe ; car ils ne ſont pas baptiſés : les hérétiques, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont opiniâtrément attachés à une doctrine condamnée par l'Egliſe, ou qui ne veulent pas croire ce qu'elle a décidé comme article de foi ; les ſchiſmatiques, c'eſt-à-dire, ceux, qui ſe ſéparent de l'Egliſe, & qui ne reconnoiſſent point l'autorité des paſteurs légitimes ; les apoſtats, c'eſt-à-dire, ceux qui renoncent extérieurement à la foi catholique, après en avoir fait profeſſion, ne ſont pas membres de l'Egliſe, puiſqu'ils ont rompu eux-mêmes les liens ſacrés qui les attachoient à cette aſſemblée divine ; enfin, les excommuniés ne ſont pas de l'Egliſe tant qu'ils demeurent dans l'état d'excommunication.

Mais ceux qui ſont dans l'Egliſe ne ſont pas tous des juſtes & des ſaints. L'Egliſe de la terre eſt une aire où la paille eſt mêlée avec un bon grain ; c'eſt un filet qui raſſemble des poiſſons bons & mauvais : le diſcernement & la ſéparation ne s'en feront qu'au dernier jugement. Ainſi, quelque grand pécheur que ſoit un Chrétien, il eſt du corps de l'Egliſe, tant qu'il n'en eſt point retranché par l'excommunication : il eſt ſemblable à une branche morte, qui tient encore à l'arbre, mais qui ne prend plus de nourriture, & qui n'a plus de part à la ſève, & au ſuc qui ſe communique de la racine aux branches vivantes. Il y a cependant une différence très-conſidérable, & qui laiſſe une reſſource conſolante aux plus grands criminels ; c'eſt qu'une branche morte ne peut plus revivre, au-lieu qu'un membre de l'Egliſe, qui eſt mort par le péché, peut recouvrer la vie & le mouvement, & recevoir les influences de la vertu divine que Jeſus-Chriſt répand dans les juſtes, comme le chef dans les membres, comme le tronc de l'arbre dans toutes ſes branches.

Il y a quatre marques qui, selon les saintes écritures & toute la tradition, distinguent l'Eglise de toutes les sociétés hérétiques ou schismatiques; elle est *une*, *sainte*, *catholique* & *apostolique*.

Une, parce que tous les fidèles qui composent sa société ne sont qu'un seul corps, qu'ils n'ont tous qu'un même chef, un même esprit qui anime tout le corps & chaque membre vivant de ce corps, une même foi, une même espérance, les mêmes biens.

Sainte, parce que Jesus-Christ son chef est saint & la source de toute sainteté; parce que sa doctrine est sainte & qu'elle le sera toujours; parce qu'il n'y a des saints que dans sa société.

Catholique, c'est-à-dire, universelle, parce qu'elle s'étend à tous les tems & à tous les lieux: ce qui ne convient à aucune autre société.

Apostolique, parce qu'elle croit & qu'elle enseigne tout ce que les apôtres ont cru & enseigné; parce qu'elle a été fondée par les apôtres, & qu'elle est gouvernée par leurs successeurs, c'est-à-dire, par les Evêques qui, de siècle en siècle, par une succession non interrompue, occupent la place des apôtres; enfin, parce qu'elle a reçu son autorité & sa mission de Jesus-Christ par ses apôtres.

Or, toutes ces qualités conviennent à l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, à l'assemblée des fidèles qui reconnoissent le Pape pour chef visible sur la terre, & ne conviennent qu'à elle: par conséquent, est la seule Eglise véritable; & toutes les autres sociétés qui se sont séparées d'elle, ne sont que de fausses Eglises, puisqu'elles ne peuvent avoir les mêmes caractères.

EUD. *La rémission des péchés.*

ER. De tous les avantages que les fidèles peuvent trouver dans le sein de l'Eglise, le premier & le plus grand est la rémission des péchés.

Nous naissons tous enfans de colère, esclaves du démon, éloignés de la vie de Dieu. Quand Jesus-Christ nous appelle au Christianisme, il ne trouve en nous que corruption & péché. Nous ne pouvons être justes, membres de l'Eglise, enfans de Dieu & frères de Jesus-Christ, que par la rémission des péchés. Or, il n'y a que l'Eglise qui puisse l'accorder, soit par le baptême, soit par la pénitence, & ce pouvoir est fondé sur ces paroles de Jesus-

Chriſt à ſes apôtres : *Les péchés ſeront remis à ceux à qui vous les remettrez.*

EUD. *La réſurrection de la chair.*

ER. Ces paroles nous annoncent, d'une manière évidente, la fin du monde & le jugement dernier.

Le tems où le monde finira nous eſt inconnu. Nous ignorons auſſi l'ordre & la durée des événemens qui précéderont cette terrible cataſtrophe ; mais ce que nous ſavons certainement, c'eſt que tous les fléaux en ſeront les avant-coureurs : les guerres, les peſtes, les famines, les fréquens tremblemens de terre, les renverſemens des ſaiſons & des élémens. On verra la foi s'éclipſer & la charité s'éteindre parmi les Chrétiens, & l'Antechriſt paroître.

Cet Antechriſt ſera un homme très-puiſſant, très-méchant, oppoſé à tout bien, & ſur-tout à Jeſus-Chriſt. Il voudra ſe faire adorer comme un Dieu : il exigera des temples & des autels. Il ſuſcitera contre l'Egliſe la perſécution la plus ſéduiſante & la plus terrible qu'on puiſſe concevoir, & l'on verra tomber une multitude de Chrétiens. Il fera de faux miracles, qui ſéduiront des millions de fidèles ; mais ſes efforts dureront peu. Jeſus-Chriſt détruira cet impie par un ſouffle de ſa bouche, & l'anéantira par ſa préſence. Alors, les Juifs ſe convertiront, toute la terre recevra l'Evangile, & tous les hommes attendront en tremblant le dernier avénement du Sauveur.

Lorſque cet inſtant fatal ſera arrivé, toute la nature ſe bouleverſera avec un bruit épouvantable. Le ſoleil & la lune ſeront obſcurcis ; les étoiles changeront de place ; le ciel & la terre ſeront conſumés par le feu ; & tous ceux qui ſeront encore vivans périront dans cet incendie général.

Enſuite les anges, par ordre de Dieu, feront entendre leur voix comme le ſon éclatant d'une trompette, & à cette voix tous les hommes reſſuſciteront en un inſtant, en un clin d'œil.

EUD. Comment, Monſieur, vous dites que l'ame de chaque homme ſe réunira au même corps qu'elle aura eu pendant la vie ? Cela me paroît impoſſible ; car où trouveroit-elle ce corps qui eſt réduit en pouſſière ?

ER. Voilà encore des jugemens précipités. Vous avez donc oublié, mes amis, que Dieu eſt tout-puiſſant ?

Loin que la raiſon nous prouve l'impoſſibilité de la réſurrection des corps, elle nous en aſſure la poſſibilité. La nature ſemble elle-même nous en offrir une image dans la brillante réſurrection des plus vils inſectes. Celui qui peut changer une chenille en papillon, prodige que la phyſique ne peut expliquer; celui qui a fait le corps humain, celui qui a pu l'unir avec l'ame, a pu rendre cette union éternelle; & s'il veut la rompre pour un tems, il peut la rétablir enſuite.

La raiſon nous dit qu'aucune ſubſtance n'eſt anéantie. Dieu peut ſans doute ſéparer celles qu'il a unies, & réunir celles qu'il a ſéparées. La raiſon nous perſuade qu'il le peut, & la Religion nous aſſure qu'il le veut.

La ſociété entre l'ame & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du peché. Dieu ordonna que la ſociété ſeroit rompue pour un tems; mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Je vous ai montré juſqu'ici l'accompliſſement de toutes les choſes prédites. Soyons perſuadés que tout le reſte de ce qui a été prédit, ſera également accompli.

Quand tous les hommes ſeront ſortis de leurs tombeaux, ils paroîtront devant Jeſus-Chriſt qui deſcendra du ciel ſur les nuées, avec une grande puiſſance & une grande majeſté, accompagné des ſaints anges & de tous les bienheureux. Alors la croix du Sauveur paroîtra comme le ſigne de ſon triomphe, les anges ſépareront les élus d'avec les réprouvés, & placeront les uns à la droite, & les autres à la gauche du ſouverain Juge, qui dira aux premiers: « Venez, les bien-aimés de mon père; poſſédez » le royaume qui vous eſt préparé depuis le commence- » ment du monde; car, j'ai eu faim, & vous m'avez » donné à manger; j'ai eu ſoif, & vous m'avez donné » à boire; j'étois nu, & vous m'avez habillé ».

Mais il prononcera contre les réprouvés cette foudroyante ſentence: « Allez, maudits, au feu éternel » qui eſt préparé au diable & à ſes anges ».

Auſſitôt ces malheureux iront dans les enfers, pour y ſouffrir en corps, en ame les ſupplices éternels, tandis que les élus iront en corps & en ame dans le paradis pour y jouir, avec Jeſus-Chriſt & les ſaints anges, d'une félicité ſans bornes, & d'une vie qui ne finira jamais.

EUD. *Et de la vie éternelle.*

Er. Voilà précisément cette vie éternelle, dont les bienheureux jouiront dans le ciel après le jugement dernier. La vie éternelle est donc le bonheur des Saints, comme la mort éternelle est le malheur des damnés. Cette vérité est la conclusion du Symbole, parce que la Religion ayant pour objet de rappeler l'homme à la félicité qu'il a perdue, le bonheur qu'elle lui propose comme le fruit de sa fidélité à remplir ses préceptes, doit être le terme de toutes ses actions, le sujet de toutes ses pensées, le but de tous ses désirs. Mais que faut-il faire pour y parvenir?

Eug. Vous venez de le dire; il faut remplir les préceptes de la Religion, c'est-à-dire, pratiquer les vertus & fuir les péchés.

Er. Il est donc nécessaire de connoître les uns & les autres; & c'est ce qui sera le sujet des deux entretiens qui vont suivre celui-ci.

ENTRETIEN XV.

Des Vertus Chrétiennes & Morales.

Eraste. Nous allons parler de la vertu; mais auparavant, dites-moi, cher Eugène, qu'est-ce que la vertu?

Eugene. Réellement la question m'embarrasse... Est-il possible que je n'y aie jamais pensé!... Attendez pourtant: il me vient une idée; je la crois bonne... La vertu ne seroit-elle pas ce sentiment qui nous porte à préférer les autres à nous-mêmes? Car, quand j'ai de l'argent, par exemple, & qu'un pauvre vient me tendre une main indigente pour implorer ma compassion, je puis me dire à moi-même: ne donnons point notre argent; il peut nous servir; pourquoi cet homme ne travaille-t-il point? suis-je obligé de le nourrir? Or voilà la dureté, l'inhumanité; voilà le vice: alors je me préfère aux autres. Mais si je me dis: hélas! ce pauvre vieillard est accablé sous le poids de la misère, plutôt que sous le nombre des années; peut-être une femme & des enfans partagent-ils son infortune. Je ne suis pas riche, il est vrai; j'ai même besoin de mon argent: mais je suis jeune; j'ai des ressources: allons,

dépouillons-nous en faveur de cet honnête homme. Qu'il eſt doux d'aſſiſter l'humanité ſouffrante ! Or voilà la vertu ; j'aime mieux ſonger aux maux de cet homme qu'à mes propres beſoins, je les préfère à moi-même.

ER. Courage, Eugène : perſiſtez, mon enfant dans ces ſentimens magnanimes. Vous avez défini la vertu d'après votre propre cœur : puiſſe-t-il vous inſpirer toujours des penſées auſſi grandes, auſſi vraies, auſſi nobles !

La vertu eſt une diſpoſition & une habitude de notre ame à faire le bien, c'eſt-à-dire, ce qui eſt conforme à l'ordre. Ainſi, la vertu n'eſt autre choſe que l'amour actif & agiſſant de l'ordre ou du bien, préféré à l'aveugle amour de nous-mêmes.

La Religion nous apprend que la vertu eſt un don de Dieu, qui eſt l'auteur de tout bien, & qu'elle conſiſte dans l'accompliſſement de tous les devoirs de la vie chrétienne.

EUDOXIE. Le nombre des vertus doit être fort conſidérable : car nous avons bien des devoirs à remplir ?

ER. Il y a deux ſortes de vertus : celles qui ont Dieu pour objet, & qu'on appelle, pour cette raiſon, Théologales, celles qui ont pour but la régularité des mœurs & la perfection du cœur, qui ſont nommées, pour cela, Vertus Morales.

Il y a trois vertus théologales : la Foi, l'Eſpérance & la Charité.

La foi eſt une lumière que Dieu répand dans nos ames, & par laquelle nous croyons fermement en Dieu, & à toutes les vérités qu'il nous a révélées, quand même nous ne les comprendrions pas.

Le fondement de notre foi eſt la ſeule parole de Dieu, qui eſt parvenue juſqu'à nous par le moyen de l'Ecriture & de la Tradition.

L'Ecriture ſainte eſt la parole de Dieu écrite, & la Tradition eſt cette même parole tranſmiſe de bouche en bouche, depuis les apôtres juſqu'à nous.

Le dépôt ſacré de cette divine parole eſt confié à la ſeule Egliſe catholique, qui a le droit excluſif de diſcerner les véritables écritures & les véritables traditions d'avec les fauſſes, d'interprêter & de nous faire connoître le véritable ſens de la Tradition & de l'Ecriture. Or l'Egliſe dans ſes interprétations, eſt infaillible, parce

que c'eſt Dieu même, qui ne peut ſe tromper, ni nous tromper, qui parle par l'organe de ſes miniſtres.

Quand il s'élève quelque conteſtation parmi les fidèles en matière de foi, l'Egliſe la décide par la bouche du pape & d'autres paſteurs qui ſont les dépoſitaires de la Tradition, comme dit S. Paul, les interprètes nés de l'Ecriture ſainte, & qui prononcent ſeuls ou dans les conciles.

On aſſemble les conciles, quand il faut décider quelques queſtions de foi, ou régler quelques articles importans de diſcipline, qui ne peuvent être terminés par un ſeul évêque avec le même ſuccès.

Quand ces conciles ſont formés de tous les évêques, ou de la plupart des évêques convoqués de toutes les parties du monde, on les nomme généraux ou œcuméniques; quand ils ſont compoſés des évêques de tout un royaume ou de toute une nation, on les appelle nationaux; quand les évêques ſeuls d'une ou pluſieurs provinces, s'y trouvent, on les nomme provinciaux; enfin quand ils ſont formés de tout le clergé d'un diocèſe, ſous l'autorité de l'évêque, ils ſont appelés conciles diocéſains, ou ſynodes. Dans tous ces conciles, les paſteurs ſeuls du troupeau de Jeſus-Chriſt ont, de droit, voix déciſive, & y ſont proprement comme juges; les autres perſonnes qui y aſſiſtent, ne peuvent être regardées que comme des conſeillers admis pour éclairer les juges.

Le concile œcuménique eſt le ſeul qui jouiſſe du privilége de l'infaillibilité, quand ſon jugement a été prononcé après un mûr examen, avec liberté, avec unanimité, c'eſt-à-dire, par le concours de tous, ou du plus grand nombre des paſteurs qui le compoſoient.

Mais, quand la déciſion d'un concile, d'un pape, ou d'un évêque particulier, eſt embraſſée & acceptée librement par toutes les Egliſes, chacune y reconnoiſſant ſa foi & ſa doctrine, alors la déciſion acquiert une autorité auſſi grande que ſi elle avoit été dreſſée dans un concile général; & elle devient pour tous les fidèles une règle infaillible, à laquelle ils doivent ſoumettre leur eſprit.

Ceux qui pèchent contre la Foi, ſont ceux qui ne croient pas les vérités qu'elle nous enſeigne, comme les infidèles, les juifs, les hérétiques; ceux qui renoncent extérieurement ces vérités, ou qui n'oſent faire connoître qu'ils les croient, quand il eſt néceſſaire de paroî-

tre Chrétien ; ceux qui doutent volontairement de ces vérités ; enfin ceux qui négligent de s'instruire de ces mêmes vérités, dont la connoissance est absolument nécessaire pour le salut.

L'espérance est un don de Dieu, qui fait que nous attendons avec confiance les biens que Dieu nous a promis, c'est-à-dire, la vie éternelle, & les secours nécessaires pour y parvenir ; ainsi l'espérance est fondée sur la Foi.

La présomption & le désespoir sont les deux vices opposés à cette vertu. La présomption en nous donnant une idée trop avantageuse de nous-mêmes nous fait croire que nous pouvons tout sans le secours de Dieu, ou bien qu'il nous accordera sans aucun mérite, sans aucun effort de notre part, les biens temporels ou spirituels qu'il n'a promis de donner qu'à la vertu agissante. Le désespoir est une rébellion du cœur, qui le porte tantôt à craindre de n'obtenir jamais le pardon des péchés commis, à cause de leur nombre ou de leur énormité ; tantôt à croire que l'on ne pourra jamais se corriger de ses mauvaises inclinations, à cause de la force de l'habitude & de l'expérience que l'on fait tous les jours de sa foiblesse, ce qui est le principe de la paresse & de l'endurcissement dans le crime ; tantôt à manquer de confiance & de soumission à la providence de Dieu ; tantôt enfin à mettre sa confiance en soi même, ou en quelqu'autre créature, au lieu de la mettre en Dieu, qui doit être l'unique objet de notre espérance.

La charité est un don du Saint-Esprit, qui fait que nous aimons Dieu par lui-même par-dessus toutes choses, & le prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu.

Aimer Dieu pour lui-même, c'est l'aimer sans attendre d'autre récompense de notre amour que lui-même.

L'aimer par-dessus toutes choses, c'est le préférer à soi-même & à toutes les autres créatures ; c'est aimer mieux renoncer à ce que l'on a de plus cher au monde que de l'offenser.

Aimer le prochain comme soi-même, c'est lui souhaiter & lui procurer, autant qu'on le peut, ce qu'on est obligé de se souhaiter & de se procurer à soi même ; c'est supporter ses défauts, excuser ses foiblesses ; c'est lui faire tout le bien que nous voudrions qu'on nous fît,

& lui pardonner tout le mal que nous voudrions qu'on nous pardonnât..

Les ſecours que nous pouvons procurer à nôtre prochain, ſont ſpirituels ou corporels, & c'eſt ce qu'on appelle les œuvres de miſéricorde.

Les ſpirituels ſont d'enſeigner les ignorans; de corriger les pécheurs ; de donner des conſeils a ceux qui en ont beſoin ; de conſoler les affligés ; de ſouffrir les injures & les défauts d'autrui avec patience ; de pardonner de bon cœur les offenſes ; de prier pour ceux qui nous perſécutent, pour les vivans & pour les morts ; car les prières & les autres bonnes œuvres peuvent abréger les tourmens qu'éprouvent les ames du Purgatoire, déſarmer la juſtice de Dieu, & hâter les effets de ſa miſéricorde infinie à leur égard.

Les ſervices corporels ſont de donner à manger à ceux qui ont faim, & à boire à ceux qui ont ſoif ; de vêtir ceux qui ſont nus; de recevoir les étrangers ; de viſiter les malades & les priſonniers, de racheter les captifs, & d'enſevelir les morts.

Tous ceux qui négligent de remplir ces devoirs, fondés non-ſeulement ſur la Religion, mais encore ſur les principes de la raiſon & de l'humanité, pèchent contre la charité chrétienne.

Vous voyez, d'après ce détail, que le propre de la charité eſt de réparer toutes les déſunions que le péché a produites ; de réconcilier l'homme avec Dieu, en l'aſſujétiſſant à ſes lois ; de le réconcilier avec lui-même, en ſoumettant ſes paſſions à la raiſon ; & enfin de le réconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le déſir de les dominer.

Quoiqu'il y ait un grand nombre de vertus morales, elles ſe réduiſent toutes à quatre principales, qu'on appelle cardinales ou fondamentales, parce qu'elles ſont comme la baſe & le fondement de toutes les autres, & qu'elles doivent influer dans toutes. Ces quatre vertus ſont la Prudence, la Tempérance, la Force & la Juſtice.

La prudence nous fait diſcerner ce qui conduit à Dieu d'avec ce qui en éloigne, & nous fait regarder l'un comme aimable, & l'autre comme mauvais.

Les vertus qui ſont une ſuite de la prudence, & qui y ont rapport, ſont l'attention aux événemens paſſés ;

l'intelligence des choſes préſentes; la prévoyance de l'avenir; l'adreſſe pour prendre le parti le plus ſage dans les occaſions imprévues; la docilité, qui conſiſte à profiter des ſages avis; la raiſon, c'eſt-à-dire, la rectitude du raiſonnement; la circonſpection, c'eſt-à-dire, l'examen de toutes les circonſtances du tems, des lieux, des perſonnes, la précaution contre les dangers & les événemens fâcheux, la diligence & l'activité.

Les vices oppoſés à la prudence ſont: l'imprudence, la précipitation, l'inconſidération, l'inconſtance, la négligence, la prudence de la chair, dont parle S. Paul c'eſt-à-dire, l'habileté à prendre les moyens propres à ſatisfaire l'orgueil, la ſenſualité, la curioſité ou l'avarice, la fineſſe trompeuſe, le dol & la fraude, l'inquiétude & la ſollicitude exceſſives pour les choſes naturelles.

La tempérance détache notre cœur des biens temporels, & nous en fait uſer avec modération, uniquement pour ſatisfaire à la néceſſité, aux beſoins de la vie, & à l'utilité du prochain.

Les vertus qui naiſſent de la tempérance ſont: la pudeur & l'honnêteté, l'abſtinence, le jeûne, la ſobriété; la chaſteté, la continence, la clémence, la douceur, la bonté, la modeſtie, l'humilité, le ſilence, & la retenue dans les paroles, l'amour réglé de l'étude, l'honnête récréation, & la gaieté qui n'a rien d'indiſcret ni d'exceſſif.

Les vices oppoſés à la tempérance ſont: l'intempérance, les débauches, l'impureté, l'abrutiſſement des ſens, l'impudence, la colère, la dureté, l'immodeſtie, l'excès en toutes choſes, dans le ſommeil, par exemple, dans les veilles, dans les récréations, dans l'étude, dans le travail, dans la joie, dans la triſteſſe: parler quand il faut ſe taire, & ſe taire quand il faut parler.

La force nous fait tout ſurmonter & tout ſouffrir plutôt que rien faire contre notre devoir, & contre l'amour que nous devons à Dieu.

Cette vertu produit la grandeur d'ame, la patience, la perſévérance, la magnificence honnête & conforme aux préceptes du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, réglé par la charité, & non par une vaine oſtentation.

Les vices contraires ſont: la préſomption & la témérité, l'ambition, la vaine gloire, la lâcheté, la molleſſe, l'obſtination, l'impatience, la prodigalité, la ténacité

ſordide, qui empêche de faire les dépenſes convenables ſelon ſa condition, & dans les règles du Chriſtianiſme.

La juſtice eſt une vertu par laquelle nous nous acquittons de ce que nous devons à Dieu, au prochain & à nous-mêmes.

Elle donne naiſſance à toutes les autres vertus, mais particulièrement à la religion, à la piété, au reſpect, & à l'honneur que l'on rend à ceux qui en ſont dignes par leurs emplois, par leur âge, par leur rang ou par leur mérite perſonnel; à l'obéiſſance, à la reconnoiſſance, à l'amour de la vérité, à la juſte vengeance & à la punition des crimes, quand on eſt chargé par le Prince ou par la nation de l'adminiſtration de la juſtice; à la libéralité, à l'affabilité.

Tous les vices lui ſont oppoſés, car nous ne péchons que parce que nous manquons à ce que nous devons à Dieu, à nous-mêmes, ou au prochain.

Telles ſont, mes chers enfans, les vertus qui doivent décorer & embellir le cœur de l'homme, s'il veut ſe rendre digne de ſon Dieu, & mériter le glorieux titre de juſte. Ces vertus ſont faciles à pratiquer pour ceux qui fuient avec ſoin les funeſtes & trompeuſes amorces de la cupidité, &, ſi leur joug paroît inſupportable à la plupart des hommes, c'eſt qu'ils prêtent l'oreille au langage des paſſions, plutôt qu'à celui de la grace divine, qui parle ſans ceſſe à leur cœur.

ENTRETIEN XVI.

Des Péchés.

EUGENE. VOUS venez de nous apprendre, Monſieur, quelles ſont les vertus dont le Chriſtianiſme enſeigne la pratique; voudriez-vous nous dire maintenant quels ſont les péchés qu'il nous ordonne de fuir?

ERASTE. Avant, mon cher ami, dites-moi vous-même ce que c'eſt que le péché?

EUG. C'eſt le contraire de la vertu, ſi je ne me trompe; ainſi, comme la vertu conſiſte à faire ce que Dieu nous commande pour notre ſalut, & même pour notre

bonheur temporel, le péché consistera à violer, à transgresser la loi de Dieu.

Er. Fort bien. Par violement, par transgression de la loi de Dieu, on entend tout ce qui lui est opposé : les pensées, les paroles, les actions, les omissions, qui sont contraires à cette loi.

Il y a deux sortes de loi : la loi naturelle, & la loi positive. La loi naturelle est une raison gravée par l'auteur de la nature dans le cœur de tous les hommes, par laquelle ils sont portés au bien, & détournés du mal. Elle peut être obscurcie par les passions ; mais jamais elle n'est entièrement effacée.

La loi positive est celle qui a été établie par un législateur : c'est, à proprement parler, l'explication & l'expression de la loi naturelle. On la divise en *loi divine* & en *loi humaine*.

La loi divine est celle que Dieu même a donnée ; elle est ancienne ou nouvelle. La loi ancienne est celle que Moyse a donnée aux Juifs, par l'ordre de Dieu, sur le mont Sinaï ; la loi nouvelle est celle que Jesus-Christ a publiée, & que le Saint-Esprit a gravée, non sur la pierre, mais dans nos cœurs.

La loi humaine est ou ecclésiastique, ou civile. La loi ecclésiastique est celle que l'Eglise prescrit ; la loi civile est celle dont les princes temporels sont les auteurs.

Quand toutes ces lois positives ne sont pas abrogées, c'est-à-dire, abolies, déclarées nulles, on est obligé de les suivre ; Dieu nous oblige d'obéir, non-seulement à l'Eglise, mais aussi aux princes temporels, lorsqu'ils ne commandent rien d'injuste ni d'opposé à ce qu'il nous ordonne lui-même : c'est pour cela que l'Eglise met les lois humaines au nombre de celles dont la transgression est un crime. Actuellement, Euxodie va nous apprendre en combien d'espèces on divise les péchés.

Eudoxie. Il y a deux sortes de péchés, l'originel & l'actuel. Le péché originel est celui dont Adam & Eve nous ont rendus coupables par leur désobéissance Le péché actuel est celui que nous commettons librement & volontairement ; ce qui suppose en nous l'usage de la raison.

Er. Tous les péchés actuels sont mortels ou véniels. Ils sont mortels ; c'est-à-dire, qu'ils font perdre la grace qui est la vie de l'ame, lorsqu'ils violent la loi de Dieu en

matière confidérable, & qu'on leur donne un parfait confentement; & ces péchés nous rendent ennemis de Dieu, efclaves du démon, fujets aux peines de l'enfer. Ils font véniels, c'eft-à-dire, moins indignes de pardon, lorfqu'ils ne tranfgreffent la loi de Dieu qu'en matière légère, ou lorfqu'ils ne la violent, en matière importante, qu'avec un confentement imparfait. Ils n'ôtent pas la vie fpirituelle, c'eft-à-dire, la grace de Dieu, mais l'affoibliffent; ils difpofent & conduifent au péché mortel; ils nous rendent moins agréables à Dieu; ils donnent au démon des forces contre nous; ils méritent punition, temporelle & paffagère, à la vérité, mais terrible.

Et ne croyez pas que celui qui fait peu de cas d'un péché véniel, qui le commet fans peine, foit dans la voie de Dieu. Sa faute eft légère en elle-même, je l'avoue, mais elle ceffe de l'être par rapport à l'objet qu'elle attaque. D'ailleurs, en la méprifant, on s'expofe à tomber peu-à peu dans de plus grands crimes, & à fe perdre. Enfin, un péché qu'on croit véniel eft fouvent mortel, eu égard à toutes les circonftances; & il eft fouvent difficile de difcerner ces circonftances qui aggravent ou qui diminuent la faute.

On diftingue encore d'autres efpèces de péchés actuels; ceux d'omiffion, qui confiftent à négliger de s'acquitter d'un devoir prefcrit par la loi de Dieu. Par exemple, ne point faire l'aumône quand on eft riche; s'abfenter fans néceffité de la meffe un Dimanche; ne prendre pas foin de fes domeftiques, &c. cela s'appelle pécher par omiffion.

Ceux de commiffion, ce font des actes contraires à la loi de Dieu, par exemple, une mauvaife penfée à laquelle on a confenti, un menfonge, un meurtre, &c. On pèche par penfée, lorfqu'on donne intérieurement fon confentement au mal, quand même le mal ne s'en fuivroit pas; lorfqu'on s'arrête volontairement & avec plaifir à une mauvaife penfée, quand même on ne confentiroit point au mal que cette penfée préfente à l'efprit.

On pèche par parole, quand on dit quelque chofe que la loi de Dieu nous défend de dire.

On pèche par action, quand on fait extérieurement ce qui eft défendu par la loi de Dieu.

On pèche par ignorance, quand on commet une faute; parce que l'on a négligé de s'inftruire de ce que

la loi de Dieu ordonne ou défend. Or, il y a deux ſortes d'ignorance, l'une vincible, & l'autre invincible.

On appelle vincible, l'ignorance qu'on a pu ſurmonter, & cette ignorance n'excuſe point s'il s'agit d'une loi qu'on ait dû ſavoir. On appelle invincible, l'ignorance qui ne peut être abſolument ſurmontée; & cette ignorance fait qu'il n'y a point de péché dans la tranſgreſſion de la loi: car l'on ne peut mépriſer ce que l'on ne peut connoître; mais ce cas eſt bien rare; il y a tant de moyens de s'inſtruire!

EUG. Je ne ſuis pas étonné qu'il y ait tant de pécheurs, puiſqu'il y a tant de manières d'offenſer Dieu. Vous auriez pu, ce me ſemble, augmenter encore cet affreux catalogue, en y ajoutant les péchés qu'on nomme capitaux.

ER. Vous avez raiſon, & je vais vous les faire connoître.

On entend par péchés capitaux, ſept chefs principaux auxquels on peut réduire tous les péchés qu'on peut commettre, & on les nomme capitaux, parce que d'eux eſt la ſource & le principe de pluſieurs autres.

Le premier, le plus grand & le plus dangereux de tous eſt l'orgueil. L'orgueil eſt un amour déréglé de ſoi-même & de ſa propre excellence, qui fait qu'au lieu de s'attacher à Dieu, & de lui rapporter tout ce que l'on eſt & tout ce que l'on poſſède, on rapporte tout à ſoi-même.

L'orgueil, qui de tous les vices eſt celui qui attaque Dieu le plus directement, peut être regardé comme la ſource de tous les autres péchés, & comme un ſigne ordinaire de réprobation. Il eſt de tous les âges & de tous les états; il ſe mêle à toutes nos actions; il épie ſans ceſſe le moment de corrompre notre cœur dans le bien même que nous faiſons. Si nous nous applaudiſſons de l'avoir vaincu, choſe étrange! il ſe prévaut de cette joie même, & s'écrie: « Je vis dans ton cœur: pourquoi » triomphes-tu? & j'y vis parce que tu triomphes ».

De l'orgueil naiſſent la vaine gloire, la déſobéiſſance; la vengeance perſonnelle, l'hypocriſie, les diſputes qui n'ont pas pour principe la vérité, la charité, la néceſſité, l'obſtination & l'attachement à ſon propre ſens, contre les règles de la vérité & de la juſtice; la diſcorde, les diviſions & les animoſités; l'amour des nouveautés dans les matières de la religion; l'ambition qui nous rend inſatiables des biens ou des honneurs; enfin la va-

nité qui nous porte à nous louer nous-mêmes ſans néceſſité ; car on eſt quelquefois obligé, pour ſe juſtifier, de parler avantageuſement de ſoi-même ; & alors il faut le faire avec modération & avec candeur.

Le contre-poiſon de l'orgueil eſt l'humilité. Cette vertu n'eſt autre choſe que l'amour de Dieu porté juſqu'au mépris de ſoi-même, mépris qui fait que, nous connoiſſant nous-mêmes ſans nous flatter, nous nous renfermons dans les bornes de ce que nous ſommes ſelon la vérité, & nous ne cherchons à nous élever ni dans notre eſprit, ni dans celui des autres, au-deſſus de ce que nous ſommes; &, comme de nous-mêmes nous ne ſommes rien, que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu, il ſuit de là que l'humilité fait que nous ne nous glorifions de rien ; que nous nous mépriſons nous-mêmes ; que nous ne nous préférons à perſonne; que nous ne cherchons point l'eſtime, les diſtinctions, l'élévation ; que nous aimons mieux obéir que de commander ; que nous ſommes modeſtes; que nous aimons le ſilence, l'obſcurité; que nous ſommes ſoumis à Dieu en toutes choſes, & ſoumis au prochain dans l'ordre de Dieu.

Le ſecond péché capital eſt l'avarice, ou, ce qui eſt la même choſe, l'amour déréglé des biens temporels, l'attachement immodéré du cœur pour les paſſions terreſtres.

On reconnoît cet attachement illicite, quand on a une joie exceſſive de poſſéder les objets d'une fortune paſſagère, ou qu'on s'afflige avec déſeſpoir de les perdre & d'en être privé ; quand on ſe les procure, ou qu'on les conſerve par des voies injuſtes & oppoſées à la loi de Dieu; quand on les recherche avec trop d'empreſſement, & qu'on les conſerve avec cupidité ; quand on en uſe au-delà des bornes de la néceſſité pour ſatisfaire ou ſon orgueil, ou ſa ſenſualité, ou ſa curioſité; quand on ne donne point aux pauvres tout ce que l'on a de ſuperflu.

Les trahiſons, les fraudes, les menſonges, les parjures, les inquiétudes, les violences, l'endurciſſement du cœur ſur les miſères des pauvres, ſont la triſte poſtérité de ce vice.

Les remèdes ſont la prière, l'aumône, la pauvreté volontaire, & la conſidération de la mort, qui nous privera, malgré nous, des biens que nous aurons tant aimés,

Qu'un avare se dépouille de son attachement aux richesses, qu'il ne retienne de ce vice que sa tempérance dans les repas, que sa modestie dans la parure, que son éloignement des spectacles & du grand monde, & il lui restera peu à faire pour devenir homme de bien.

Après l'avarice, vient l'impureté, péché affreux, dont les chrétiens devroient oublier jusqu'au nom même, & que l'indocilité de nos passions me dispense de définir.

On est coupable de ce crime horrible, & presque toujours mortel, quand on fait des actions déshonnêtes, seul, ou avec d'autres; quand on dit, qu'on chante, qu'on lit, qu'on écrit, qu'on peint, ou qu'on écoute avec plaisir des choses déshonnêtes; quand on arrête sa vue sans nécessité & avec plaisir sur des personnes, ou sur des choses qu'on ne peut regarder sans danger; quand on consent à des pensées immodestes & libertines; quand on s'y arrête avec plaisir, quoiqu'on n'y consente pas.

Les causes de l'impureté sont l'orgueil, la bonne chère, l'abondance, l'oisiveté; la dureté pour les pauvres, la fréquentation habituelle des personnes d'un sexe différent, les spectacles profanes, les danses, la lecture des mauvais livres, des comédies, des tragédies, des romans & de toutes ces productions lubriques & détestables, dont les prétendus philosophes de nos jours ont inondé la religion, la patrie & les mœurs.

Les suites de l'impureté sont l'aveuglement de l'esprit; l'endurcissement du cœur, la ruine de la santé, le désordre des affaires domestiques, l'esprit de dissipation, l'inconstance, l'oubli de Dieu & du salut, l'horreur de l'autre vie, l'abrutissement de la raison, & souvent l'impénitence finale.

Pour prévenir ces malheurs, ou pour les réparer, il faut fuir les occasions, & généralement tout ce qui peut nous conduire au péché; aimer la prière, la retraite, l'occupation; mener une vie pénitente, mortifiée; éviter toute vaine curiosité, se confesser souvent, penser à la mort & à l'éternité.

La gourmandise suit l'impureté, & consiste dans l'amour déréglé du boire & du manger. Ainsi, quand on mange ou qu'on boit avec excès, avec trop d'avidité, avec trop de dépense; quand, par sensualité on recherche des viandes ou des vins exquis; quand on fait usage

d'alimens défendus certains jours par esprit de pénitence, ou nuisibles à la santé; enfin, quand on rompt les jeûnes & les abstinences prescrits par l'Eglise, & cela sans raison & sans permission, on pèche par gourmandise.

De toutes les manières de pécher par gourmandise, la plus affreuse, la plus indigne de l'homme, celle qui le met au-dessous de la brute, c'est l'ivrognerie, c'est-à-dire, ce vice infame qui nous porte à boire jusqu'à perdre la raison. On s'expose dans cet état à commettre mille désordres; on devient l'opprobre des hommes; on ruine ses affaires; on avance le terme de ses jours; on est maudit de Dieu.

Les suites de la gourmandise sont l'abrutissement de la raison, l'étourdissement de l'esprit, la joie & les paroles indiscrètes, l'impureté.

Pour déraciner ce vice, il faut recourir à la tempérance, au jeûne, à la mortification, à la pénitence, & surtout à la méditation de la mort.

L'envie tient le cinquième rang parmi ces monstres qui nous tyrannisent & qui souillent notre cœur. C'est un déplaisir que nous sentons en nous-mêmes lorsque le prochain possède, ou est en état de posséder des avantages spirituels ou temporels, qui blessent notre amour-propre, parce que nous voudrions les posséder seuls, ou n'en être pas seuls privés. Ainsi l'orgueil & quelquefois l'avarice ou la sensualité, en sont le principe.

Ce vice produit la haine du prochain, le désir de lui nuire, la joie du mal & la douleur du bien qui lui arrivent, les calomnies, les médisances.

Pour s'en guérir, il faut avoir recours à l'humilité, à la mortification, au détachement des biens de ce monde, car ces vertus font qu'on n'aime ni les honneurs, ni les plaisirs, ni les richesses, qui sont les objets ordinaires & les alimens habituels de l'envie.

Immédiatement après l'envie se présente la colère. C'est une émotion déréglée de l'ame, qui nous porte à rejeter avec violence ce qui nous déplaît.

Je dis une émotion déréglée, pour vous faire entendre qu'il peut y avoir une colère juste & raisonnable, que l'on appelle *zèle*, *indignation*, *sainte colère*: telle étoit la colère de Jesus-Christ, dont parle l'Ecriture, lorsque ce divin Sauveur chassa du temple ces troupes scandaleuses

de marchands de toute espèce, qui faisoient de la maison de Dieu une caverne de voleurs, une place publique. Mais, lorsque la colère n'est pas produite par le motif de la gloire de Dieu, ou l'avantage du prochain, & qu'elle est, au contraire, excitée dans le cœur, par les mouvemens aveugles des passions, c'est un crime affreux, puisqu'il enfante les divisions, les inimitiés, les procès, les querelles, les injures, la vengeance, le désir de nuire, les meurtres, les incendies, le renversement des familles, & même les empires les plus florissans.

Pour l'éviter, consultez en tout la raison éclairée par la foi, & animée par la charité; n'agissez jamais par passion, vivez de réflexion; parlez peu; priez sans cesse; accoutumez vous à la pénitence, & contractez de bonne heure l'heureuse habitude de souffrir.

Le septième péché capital est la paresse. C'est une lâcheté, un dégoût qui nous fait omettre notre devoir plutôt que nous faire violence pour le remplir. Ainsi, quand on néglige les obligations de son état, ou qu'on les remplit avec froideur; quand on refuse avec obstination les emplois auxquels Dieu nous appelle; quand on est oisif & fainéant; quand on ne s'occupe qu'à des bagatelles, à des visites, par exemple, & à des conversations inutiles & frivoles, au jeu & au divertissement; quand on néglige le service de Dieu, le salut & ce qui conduit au salut; enfin, quand on ne travaille pas sans relâche à se corriger de ses défauts & à avancer dans la vertu, on est coupable de paresse

Ce vice produit l'aversion du travail, l'amour déréglé du sommeil, le découragement, quelquefois le désespoir, la haine de la vérité & de ceux qui nous l'annoncent, la dissipation de l'esprit, l'endurcissement du cœur, & même tous les autres vices, puisque la paresse est appelée leur mère.

Pour l'éviter, il faut vaquer à la prière, mener une vie laborieuse, pénitente, mortifiée, & considérer sans cesse la mort qui s'approche à chaque instant, & l'éternité qui s'ouvre perpétuellement devant nous. On peut appeler ce remède *la guérison de tous les pechés.*

Tels sont, mes chers amis, les vices qui assiégent, qui tourmentent & qui dégradent le cœur humain depuis la chute de notre premier père. La raison & la religion nous

offrent, il est vrai, d'infaillibles moyens de les éviter, ou du moins de les réparer ; il suffit pour cela de pratiquer les vertus contraires. Mais, comment pourrions-nous les pratiquer ces vertus, si Dieu ne nous soutenoit par sa grace ? Car tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui ; à lui seul appartient la gloire de tous les siècles. Disons-lui donc avec l'auteur de l'Imitation : » O que votre » grace, Seigneur, m'est nécessaire pour commencer le » bien, pour y faire quelque progrès, & pour l'achever ! » sans elle, je ne puis rien faire ; mais soutenu de son se» cours, je puis tout en vous. Tant que votre grace sera » en moi, je ne craindrai ni les tentations les plus pressan» tes, ni les afflictions les plus sensibles, ni les maux les » plus accablans. Elle est ma force, mon conseil & mon » soutien. Elle est plus puissante que les plus puissans en» nemis, & plus sage que les plus sages ensemble. Elle » enseigne la vérité, éclaire l'esprit, console le cœur, » bannit la tristesse, dissipe la crainte, entretient la » dévotion, & produit les saintes larmes. Que suis-je » sans elle, qu'un bois sec, un tronc inutile, qui n'est bon » qu'à être jeté au feu ? Que votre grace, Seigneur, » me prévienne donc, & m'accompagne toujours, & » qu'elle me tienne continuellement appliqué à la prati» que des bonnes œuvres. »

Il y a deux moyens de recevoir la grace ; les sacremens & la prière : les sacremens la confèrent, & la prière l'attire. Je vais d'abord vous parler des sacremens ; ensuite je vous entretiendrai sur la prière.



ENTRETIEN XVII.

Des Sacremens, & des cérémonies de l'Eglise dans leur Administration.

ERASTE. Les sacremens sont des signes sensibles institués par Jesus-Christ pour la sanctification de nos ames.

Les sacremens sont des signes, parce qu'ils nous font connoître une grace invisible qu'ils produisent dans notre ame ; & ce sont des signes sensibles, parce que ce sont des actions ou des paroles qui tombent sous nos sens. Nous

voyons l'action du prêtre qui baptise; nous entendons ce qu'il dit en baptisant; cette action & ces paroles signifient & produisent dans l'ame de celui qui est baptisé, une grace que nous ne voyons pas, & qui sanctifie.

Sanctifier les hommes, c'est les rendre agréables à Dieu par l'abolition des péchés, ou par l'augmentation de la grace.

Ainsi il y a des sacremens qui sanctifient les hommes, en leur donnant la vie de la grace qu'ils n'avaient pas auparavant, comme le Baptême & la Pénitence, & quelquefois l'Extrême-Onction; & c'est pour cela qu'on les appelle *sacremens des morts*. D'autres les sanctifient en augmentant & fortifiant la grace qu'ils avoient déjà, & on les nomme les *sacremens des vivans*, parce qu'il faut être en état de grace pour les recevoir.

Outre la grace que tous les sacremens produisent dans notre ame, il y en a trois, le Baptême, la Confirmation & l'Ordre, qui impriment encore un caractère spirituel, qui ne peut être effacé; & c'est pour cela qu'on ne peut les recevoir qu'une seule fois.

Tous ces sacremens produisent ces admirables effets par leur propre vertu; mais cette vertu n'est autre chose que l'application du sang de Jesus-Christ, & des mérites de sa mort, que ce divin Sauveur veut bien nous communiquer par des signes sensibles.

Vous savez, sans doute, Eugène, combien il y a de sacremens?

EUGENE. Il y en a sept: le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre & le Mariage.

ER. Ainsi par l'institution de ces sept sacremens, Jesus-Christ a pourvu à tous les besoins spirituels de l'Eglise & de chaque fidèle en particulier.

Le Baptême nous fait naître spirituellement; la Confirmation nous fait croître & nous fortifie; l'Eucharistie nous nourrit; la Pénitence nous guérit; l'Extrême-Onction nous aide à bien mourir; l'Ordre donne des ministres & des pasteurs à l'Eglise; le Mariage lui procure des sujets pour la perpétuer.

EUDOXIE. Tout le monde, je crois, n'a pas le droit de conférer les sacremens.

ER. Non; il n'y a que le Baptême qui, à cause de son

abſolue néceſſité, puiſſe être adminiſtré par toutes ſortes de perſonnes, même par un payen. Il faut être revêtu du ſacerdoce ou de l'épiſcopat pour conférer tous les autres.

Pour la validité des ſacremens, il faut que le miniſtre ait l'intention de faire ce que l'Egliſe fait. Or, on ne peut douter qu'il n'ait cette intention lorſqu'il obſerve exactement toutes les cérémonies eſſentielles, preſcrites pour la confection des ſacremens, ſur tout lorſqu'il le fait dans un lieu décent, & avec les circonſtances convenables, quand même il ne le feroit pas avec le reſpect & la décence qu'exigent & le miniſtère ſacré dont il eſt revêtu, & les adorables myſtères qu'il célèbre. Le miniſtre ne doit célébrer & adminiſtrer les ſacremens qu'en état de grace. Mais, quand bien même il ſeroit en péché mortel, le ſacrement n'en ſeroit pas moins valide; ſeulement il commettroit un nouveau crime, un affreux ſacrilége.

L'homme qui confère un ſacrement n'eſt que l'organe & l'inſtrument dont Jeſus-Chriſt ſe ſert pour donner la grace. Or, Jeſus-Chriſt nous peut donner la grace, & nous la donne effectivement, indépendamment des diſpoſitions du miniſtre & de l'inſtrument dont il ſe ſert.

EUD. J'ai vu quelquefois baptiſer des enfans, donner l'Extrême-Onction à des malades; & j'ai remarqué que le prêtre récitoit des prières, & pratiquoit pluſieurs cérémonies; pourquoi cela, s'il vous plaît?

ER. Pour marquer l'effet des ſacremens, les diſpoſitions avec leſquelles on doit les recevoir, & les obligations qu'ils nous font contracter, & pour demander à Dieu qu'il répande ſes graces ſur ceux qui les reçoivent. Vous ſaiſirez mieux l'eſprit de l'Egliſe, dans cette pieuſe inſtitution qui remonte juſqu'au temps des apôtres, en examinant chaque ſacrement en particulier. Vous les connoiſſez, cher Eugène, & vous me répondrez aiſément, ſi je vous demande ce que c'eſt que le Baptême.

Du Baptême.

EUG. C'eſt un ſacrement qui efface, non-ſeulement le péché originel, mais encore tous ceux que l'on pourrait avoir commis avant de le recevoir, quelques énormes qu'ils fuſſent, qui abolit toute la peine qui leur eſt dûe, & qui nous fait enfans de Dieu & de l'Egliſe, en nous

donnant la vie ſpirituelle de la grace, qui nous unit à Dieu, par la foi, l'eſpérance & la charité.

Cependant, en détruiſant les peines dûes à nos crimes, le Bapteme ne nous délivre point des ſuites du peché originel, qui ſont l'ignorance, la concupiſcence, les infirmités corporelles & ſpirituelles, la néceſſité de mourir; & ces ſuites demeurent pour ſervir d'exercice à notre vertu.

Outre que le Baptême nous donne le droit d'appeler Dieu notre père, puiſqu'il nous rend ſes enfans, & les membres de ſon Fils, qu'il nous met en état de partager tous les avantages de la communion des fidèles, il imprime encore dans notre ame un caractère ſpirituel qui ne peut jamais s'effacer, & c'eſt pour cette raiſon qu'on ne peut le recevoir qu'une ſeule fois.

Enfin, le Baptême eſt d'une ſi grande néceſſité, que celui qui meurt ſans l'avoir reçu, ne peut entrer dans le royaume du ciel.

Er. Voilà, mot pour mot, la doctrine de l'Egliſe. Mais, quoique le Baptême ſoit ſi néceſſaire, il peut toutefois être ſuppléé par le déſir de le recevoir, accompagné d'un amour de Dieu par-deſſus toutes choſes, & d'une véritable converſion, ou par le martyre enduré pour Jeſus-Chriſt. Et c'eſt ce qui fait dire qu'il y a trois ſortes de Baptêmes: le Baptême d'eau, le Baptême d'eſprit ou de volonté, & le Baptême de ſang.

Le mot *Baptême* veut dire immerſion, purification, & l'on appelle ainſi le premier des ſacremens, parce qu'il purifie & lave notre ame des ſouillures du péché, comme l'eau lave & purifie notre corps.

Il y a trois manières d'adminiſtrer le Baptême, ou par effuſion, ou par aſperſion, ou par immerſion.

Le Baptême par immerſion conſiſte à plonger trois fois la perſonne qui le reçoit dans l'eau naturelle, en prononçant, en même temps & une ſeule fois, ces paroles qui conſtituent le ſacrement: *Je te baptiſe au nom du père, & du Fils, & du Saint-Eſprit.*

Le Baptême par aſperſion conſiſte à jeter trois fois de l'eau naturelle ſur la perſonne que l'on baptiſe, en prononçant de la même manière les paroles précédentes.

Enfin, le Baptême par effuſion, qui eſt le ſeul en uſage aujourd'hui dans l'Egliſe, conſiſte à verſer trois fois en forme de croix, de l'eau naturelle ſur la perſonne que l'on

baptiſe, en prononçant toujours de la même manière la formule du Baptême.

Remarquez que, par eau naturelle, j'entends l'eau de fontaine, de rivière, d'étang, de pluie, & généralement toute eau qui n'eſt point faite par l'artifice des hommes.

Remarquez encore qu'il faut néceſſairement que ce ſoit la même perſonne qui verſe l'eau, & qui prononce les paroles; que les paroles doivent être prononcées très-diſtinctement, & en même-temps que l'on verſe l'eau; qu'enfin, il eſt indiſpenſable que l'eau touche quelque partie ſenſible de la perſonne que l'on baptiſe, & ſur-tout la tête, autant qu'il eſt poſſible.

Outre ces cérémonies eſſentielles au Baptême, il en eſt d'acceſſoires que l'Egliſe a adoptées, pour nous faire comprendre la grandeur de ce ſacrement : il eſt bon de les connoître.

D'abord le prêtre arrête à la porte de l'Egliſe, ou de la chapelle où ſont les fonts baptiſmaux, ceux qui ſe préſentent au Baptême, pour leur faire ſentir qu'ils ſont ſoumis à l'empire du démon; puis il ſouffle ſur eux, afin de chaſſer cet eſprit de malice, & il ſouffle en forme de croix pour faire voir que c'eſt par les mérites de Jeſus-Chriſt crucifié, qu'il met en fuite le prince des ténèbres.

Après cette première cérémonie, le prêtre fait le ſigne de la croix ſur le front de la perſonne qu'il va baptiſer, pour lui apprendre à ne jamais rougir de la croix de Jeſus-Chriſt; puis ſur la poitrine, afin de lui montrer qu'elle doit aimer cette croix, mettre toute ſa confiance en Jeſus-Chriſt crucifié. Tous les autres ſignes de croix ont le même but, ainſi que tous les exercices que le miniſtre réitère avant d'adminiſtrer le Baptême.

On donne enſuite le nom d'un ſaint à celui qui aſpire à la grace de ce ſacrement, afin qu'il regarde ce ſerviteur de Dieu comme ſon modèle, & ſon protecteur auprès du Très-Haut.

On lui met du ſel dans la bouche, pour ſignifier la ſageſſe, le goût des choſes du ciel que l'Egliſe demande pour lui.

On lui met de la ſalive aux narines & aux oreilles, pour imiter Jeſus-Chriſt, qui ſe ſervit de ſalive pour guérir un homme ſourd & muet. L'Egliſe demande que le Catéchumène, (c'eſt ainſi qu'on appeloit autrefois ceux qui

se faisoient instruire avant de se présenter au Baptême,) ait les oreilles ouvertes à la vérité, & qu'il en sente la douceur. On lui fait réciter le Symbole des apôtres, parce que l'Eglise ne reçoit dans son sein que ceux qui professent la foi qu'elle enseigne. Après cela, on exige qu'il renonce à Satan, à ses pompes & à ses œuvres, c'est-à-dire, aux maximes, aux vanités du monde, & à tout ce qui appartient à l'empire du Démon, & qu'il promette de suivre Jesus-Christ seul.

Quand une fois il a contracté ces engagemens sacrés, le prêtre fait avec de l'huile sainte, bénite par l'évêque, une onction sur les épaules & sur sa poitrine, pour lui signifier la grace qui fortifie les Chrétiens dans les travaux & les combats de la vie spirituelle, & qui lui adoucit le joug de Jesus-Christ auquel il se soumet.

Enfin, on lui demande s'il veut être baptisé, parce que l'Eglise n'accorde le Baptême qu'à ceux qui le souhaitent; & sur sa réponse, on le baptise.

Après l'administration du Baptême, le prêtre fait une nouvelle onction sur la tête du baptisé, pour marquer que le sacrement qu'il vient de recevoir, le rend prêtre & roi spirituel; & il la couvre d'un linge blanc, pour l'avertir de conserver jusqu'à la mort l'innocence baptismale.

L'auguste cérémonie se termine par donner un cierge allumé à celui qui vient d'être régénéré en Jesus-Christ; pour lui apprendre qu'il doit être, par l'éclat de ses vertus & par l'ardeur de sa charité, une espèce de lumière dans l'Eglise.

EUD. J'ai vu jusqu'ici toutes ces cérémonies sans les comprendre; mais je conçois maintenant combien elles sont mystérieuses, & capables d'édifier le cœur en élevant l'esprit. Pourquoi donne-t-on un parrain & une marraine à celui qui doit être baptisé?

ER. Pour le présenter à l'Eglise; pour lui imposer un nom & être témoin du Baptême; pour répondre en son nom à l'Eglise, & pour être comme sa caution, si c'est un enfant, qu'il s'acquittera des promesses qu'ils font pour lui.

Pour être parrain ou marraine, il faut être Catholique; car l'Eglise n'a aucun commerce avec les hérétiques ou les infidèles. Il faut être confirmé, si cela se peut, parce qu'il est bon que ceux qui présentent les autres au Baptême, soient eux-mêmes parfaits Chrétiens; il faut avoir

de bonnes mœurs, parce que l'Eglise n'accepte pas le cautionnement des gens scandaleux, & qu'on n'est guère propre à renoncer pour les autres au démon, à ses pompes & à ses œuvres, quand on porte, du moins extérieurement, les livrées de ce prince de malice.

Les parrains & marraines doivent savoir les mystères de la religion, les commandemens de Dieu & de l'Eglise, la signification & l'étendue des promesses qu'ils ont faites à Dieu dans le Baptême; car ils sont chargés d'apprendre toutes ces choses aux personnes, qu'ils ont tenues sur les fonts; & ils ne sauroient les enseigner aux autres, s'ils les ignoroient eux-mêmes.

Les parrains & marraines contractent avec la personne qu'ils présentent au Baptême, & avec le père & la mère de cette personne, une alliance spirituelle, qui les empêche de se marier avec aucun d'eux, & qui les oblige de plus d'aimer leurs filleuls & leurs filleules comme leurs enfans spirituels; à veiller à leur éducation chrétienne, à la recommander aux parens, &, à leur défaut, à s'en charger eux-mêmes. Enfin, ils doivent avoir soin qu'ils reçoivent dans le temps le sacrement de Confirmation: ils doivent leur expliquer exactement les promesses qu'ils ont faites pour eux au Baptême, veiller à ce que ces promesses soient gardées, & procurer, en un mot, à ceux pour qui ils ont répondu, tous les moyens de parvenir au bonheur éternel dont le sacrement de Baptême est le précieux gage.

EUG. Voilà de grands devoirs; &, si jamais on me propose d'être parrain, je vous assure, Monsieur, que je réfléchirai long-temps avant de donner mon consentement.

ER. Vous aurez raison, mon ami: rien n'est plus sérieux; car on ne se joue pas impunément de la Divinité. Mais c'en est assez sur le Baptême: dites-moi ce que c'est que la Confirmation.

De la Confirmation.

EUG. C'est un sacrement qui donne à ceux qui sont baptisés le Saint-Esprit & l'abondance de ses graces, pour les fortifier dans la foi, & pour les rendre parfaits Chrétiens.

ER. L'évêque seul peut le conférer; & c'est par l'im-

position des mains, par l'onction du saint chrême, & par les paroles qu'il prononce, que l'on reçoit le Saint-Esprit.

L'Ecriture sainte compte sept dons que le Saint-Esprit communique dans ce sacrement : le don de *sagesse*, qui nous détache du monde, & nous fait goûter & aimer uniquement les choses de Dieu ; le don d'*intelligence*, qui nous fait comprendre & pénétrer les vérités & connoître les mystères de la religion ; le don de *conseil*, qui nous fait toujours choisir ce qui contribue le plus à la gloire de Dieu & à notre salut ; le don de la *force*, qui nous fait surmonter courageusement tous les obstacles & toutes les difficultés qui s'opposent à nôtre sanctification ; celui de la *science*, qui nous fait voir le chemin qu'il faut suivre, & les dangers qu'il faut éviter pour arriver au ciel ; celui de *piété*, qui fait que nous nous portons avec plaisir & avec facilité à tout ce qui est du service de Dieu ; enfin, celui de la *crainte de Dieu*, qui nous inspire un respect mêlé d'amour, & qui nous fait appréhender de déplaire au Très-Haut.

La Confirmation, ainsi que le Baptême, imprime dans nos ames un caractère ineffaçable. Le Baptême nous donne le caractère d'enfans de Dieu ; la Confirmation, celui de ses soldats ; le premier fait que nous sommes à Dieu ; le second fait que nous combattons pour lui.

Autrefois l'Eglise donnoit la Confirmation même aux enfans nouvellement baptisés ; &, quand un Evêque administroit le Baptême, il confirmoit toujours ceux qu'il venoit de régénérer en Jesus-Christ. Mais, aujourd'hui, cette coutume est changée dans l'Eglise Latine ; il faut avoir l'usage de la raison, afin qu'on reçoive ce sacrement avec plus de fruit, parce qu'on est en état de le connoître, parce que c'est alors qu'on commence à être sujet aux tentations, & qu'on a besoin d'être fortifié pour y résister.

Il faut être en état de grace, c'est-à-dire, qu'il faut avoir conservé l'innocence baptismale, ou l'avoir recouvrée par la pénitence. Il faut savoir les principaux mystères de la Foi ; il est à propos d'être à jeûn.

On peut être sauvé sans être confirmé ; mais on pèche quand on néglige de recevoir ce sacrement, ou qu'on le méprise ; car alors on désobéit à Dieu & à l'Eglise, dont

l'intention eſt que tous les Chrétiens ſe faſſent confirmer; & l'on ſe prive volontairement de toutes les graces que ce ſacrement communique.

On eſt ſur-tout obligé de le recevoir quand on eſt perſécuté pour la foi, & qu'on eſt expoſé à des tentations violentes, parce qu'alors on a beſoin de plus de force pour ſe ſoutenir. Et, dans les lieux où les évêques vont rarement, & qui ſont éloignés de la ville épiſcopale, ce ſeroit une négligence criminelle que de ne pas ſe diſpoſer à recevoir ce ſacrement, quand l'occaſion s'en préſente.

EUD. Voudriez-vous nous expliquer les cérémonies de la Confirmation ?

ER. L'évêque impoſe les mains ſur ceux qu'il doit confirmer, pour marquer la protection de la main toute-puiſſante de Dieu ſur nous par la préſence de ſon eſprit. Il fait, avec ſon pouce trempé dans le ſaint chrême, un ſigne de croix ſur le front, & il prononce des paroles & des prières qui nous marquent l'effet du ſacrement.

Le ſaint chrême eſt compoſé d'huile d'olive & de baume qu'un évêque a bénis ſolemnellement. L'huile, dont le propre eſt d'adoucir & de fortifier, nous fait comprendre que la grace du Saint-Eſprit adoucit ce que la loi de Dieu peut avoir de pénible, & nous fortifie pour l'entreprendre avec courage. Le baume, qui répand une agréable odeur, & qui empêche la corruption, nous montre que la grace du Saint-Eſprit nous préſerve du péché, & nous fait répandre en tous lieux, par nos bons exemples, la bonne odeur de Jeſus-Chriſt.

L'évêque fait l'onction ſur le front, pour nous apprendre que l'effet du ſacrement qu'il adminiſtre eſt de nous empêcher de rougir de l'Evangile, & de nous donner le courage de confeſſer librement la foi de Jeſus-Chriſt, même au péril de notre vie.

Il la fait en forme de croix, pour nous marquer que nous devons nous glorifier de la croix de Jeſus-Chriſt; croix adorable, qui a été l'inſtrument de notre rédemption.

Enfin, le Prélat termine la cérémonie en donnant au confirmé un petit ſoufflet, & en lui diſant: *La paix ſoit avec vous!* pour nous apprendre, 1°. que la Confirmation nous donne, comme aux apôtres, la force & le courage de ſouffrir avec joie les injures & les affronts pour Jeſus-

Chriſt; 2°. qu'il nous donne, par la patience, la paix que le monde ne peut donner, cette paix qui ſurpaſſe toute penſée, & qui garde nos cœurs & nos eſprits en Jeſus-Chriſt.

De l'Euchariſtie.

Parlons actuellement du ſacrement de l'Euchariſtie. Ce mot ſignifie actions de graces; & l'on appelle ainſi le ſacrement du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt, parce qu'en l'offrant & en le recevant, on rend à Dieu, à l'exemple du Sauveur, l'action de graces & l'hommage qui ſeul puiſſe lui plaire.

L'Euchariſtie eſt encore déſignée par d'autres noms: on l'appelle le *très-ſaint Sacrement* par excellence, parce qu'elle contient réellement Jeſus-Chriſt, qui eſt l'auteur de toute ſainteté; le *ſacrement de l'Autel*, parce que c'eſt ſur l'autel qu'elle eſt offerte & conſacrée; la *ſainte Table*, parce que c'eſt un feſtin ſpirituel, auquel le Sauveur invite tous les fidèles, pour les nourrir de ſon propre corps & de ſon propre ſang; la *ſainte Cène*, c'eſt-à-dire, *Souper Sacré*, parce que Jeſus-Chriſt l'inſtitua après le dernier ſouper qu'il fit avec ſes apôtres; la *ſainte Hoſtie*, parce qu'elle contient Jeſus-Chriſt, qui eſt l'hoſtie, c'eſt-à dire, la victime immolée pour nous; le *Pain de vie*, parce que les fidèles, qui ſont les enfans de Dieu, ſont nourris dans l'Euchariſtie de la propre ſubſtance du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt; la *Communion*, parce qu'elle unit tous les fidèles entr'eux & avec Jeſus-Chriſt; le *Viatique*, parce qu'elle fortifie les fidèles dans le voyage & le pèlerinage de cette vie, & qu'elle les fait paſſer de la terre au ciel; *Pain des Anges*, parce qu'elle contient Jeſus-Chriſt, qui fait le bonheur & la nourriture des anges & des ſaints par ſa divinité.

Vous ſavez que l'Euchariſtie doit être regardée comme ſacrement & comme ſacrifice. Quand je vous entretiendrai ſur la prière, je vous parlerai de cette dernière manière de conſidérer l'Euchariſtie; maintenant, voyons ce qui la concerne en tant que ſacrement.

L'Euchariſtie contient réellement & véritablement le corps, le ſang, l'ame & la divinité de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, ſous les eſpèces & apparences du pain & du vin. Par les eſpèces du pain & du vin, j'entends ce qui eſt

apperçu par nos ſens, ſavoir la figure, la couleur & le goût; car il n'y a plus n'y pain ni vin; il n'en reſte que ces apparences: la ſubſtance du pain eſt changée en la ſubſtance du corps de Jeſus-Chriſt, & la ſubſtance du vin en celle de ſon ſang: changement qui s'appelle *Tranſubſtantiation*, c'eſt-à-dire, changement de ſubſtance, & qui s'opère par la vertu toute puiſſante des paroles de Jeſus-Chriſt, que le prêtre prononce en ſon nom.

Quoique je diſe que le pain devient le corps du Sauveur, & que le vin eſt changé en ſon ſang, il n'en eſt pas moins vrai que Jeſus-Chriſt ſe trouve tout entier ſous l'une & ſous l'autre eſpèce; car le corps de Jeſus-Chriſt, dans cet auguſte ſacrement, eſt un corps vivant, organiſé & animé. Or, un corps n'eſt animé que quand il a ſon ſang & ſon ame. Donc le corps & l'ame, ainſi que la divinité de Jeſus-Chriſt, qui ne forment qu'une ſeule & même perſonne, ſont également ſous chacune des deux eſpèces.

Remarquez que la plus petite hoſtie, & le plus petit fragment de l'hoſtie, s'il eſt ſenſible, contient Jeſus-Chriſt tout entier, comme la plus grande, & qu'ainſi, en diviſant l'eſpèce, on ne diviſe point le corps du Sauveur.

L'Egliſe a toujours regardé l'Euchariſtie, comme le plus digne objet de ſes reſpectueux hommages. De-là vient que l'on conſerve honorablement de ſaintes hoſties dans tous les temples, ſoit pour être en état de les porter à toute heure aux malades dans le beſoin, ſoit pour donner aux fidèles la conſolation d'y venir adorer la préſence réelle du Sauveur. De-là vient qu'en certains jours, on expoſe cet auguſte Sacrement, ſoit pour ranimer la dévotion des Chrétiens, ſoit dans les beſoins publics, pour préſenter à Dieu ce gage de ſon amour envers nous, afin que, jetant les yeux ſur ſon Fils bien-aimé, il nous faſſe miſéricorde. De-là vient qu'on le porte en proceſſion, pour réparer, par cette eſpèce de triomphe, les irrévérences qui ſe commettent tous les jours en tant de manières, pour obtenir de Jeſus-Chriſt qu'il béniſſe, par ſa préſence, tous les lieux par où il paſſe. La lampe qui brûle perpétuellement devant le ſaint Sacrement, eſt le ſymbole de la charité, dont l'ardeur doit être perpétuelle dans le cœur du véritable Chrétien.

L'intention du Sauveur, en inſtituant l'Euchariſtie, a

été de nous donner le plus précieux gage de son amour ; & de nous servir de nourriture spirituelle, afin de produire dans nos ames des effets admirables.

Ce sacrement nous incorpore étroitement à J. C., en sorte qu'il demeure en nous, & que nous demeurons en lui ; il unit les fidèles entr'eux, en sorte qu'ils n'ont tous qu'un cœur & qu'une ame, par l'union qu'ils ont tous avec Jesus-Christ. Il conserve, il fortifie, il augmente la vie spirituelle de la grace que nous avons reçue dans le Baptême, & dans les autres sacremens. Il affoiblit & diminue le penchant que nous avons au mal, & la violence des passions ; & il nous donne la force nécessaire pour avancer dans la perfection chrétienne. Enfin, il est en nous le gage de la vie éternelle, & de la résurrection glorieuse.

Mais pour que l'Eucharistie opère des effets, il faut la recevoir dignement, c'est-à-dire, avec toutes les dispositions nécessaires. Or, il y a deux sortes de dispositions ; les unes regardent l'ame, les autres regardent le corps.

Il faut avoir l'ame pure ; &, si l'on se sent coupable de quelques péchés mortels, il faut avoir recours au sacrement de Pénitence, pour s'approcher ensuite de la sainte communion avec une foi vive, une ferme espérance, une charité ardente, une humilité profonde, une reconnoissance parfaite, un saint empressement de s'unir à Jesus-Christ.

Si l'on ose s'approcher de l'Eucharistie sans ces dispositions, on boit & l'on mange son jugement & sa condamnation, on commet un horrible sacrilége, qui produit l'abandon de Dieu, l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'esprit de division, l'opposition au bien & à la vérité, l'invincible propension à toutes sortes de crimes, l'impénitence finale, & la damnation éternelle ; en un mot, on éprouve le déplorable sort du traître Judas : voilà ce qui regarde l'ame.

Quant aux dispositions du corps, il faut être à jeun, c'est-à-dire, n'avoir rien pris depuis minuit, pas même une goutte d'eau, à moins qu'on ne reçoive ce sacrement en maladie, comme viatique ; il faut avoir, en communiant, l'extérieur le plus modeste, le plus recueilli & le plus respectueux.

Il eſt bon & utile de communier ſouvent, pourvu qu'on mène une vie conſtamment chrétienne, & qu'on ſuive en cela les avis d'un confeſſeur éclairé.

La communion eſt néceſſaire pour le ſalut ; car Jeſus-Chriſt a dit : « En vérité, en vérité, ſi vous ne mangez » la chair du Fils de l'Homme, & ſi vous ne buvez ſon » ſang, vous n'aurez pas la vie en vous ». Paſſons à la Pénitence, & donnez-m'en, cher Eugène, une courte définition.

De la Pénitence.

EUG. La Pénitence eſt un ſacrement inſtitué par J. C., pour remettre les péchés commis après le Baptême.

Pour le recevoir, il faut que le coupable déteſte ſes fautes, qu'il les confeſſe à un prêtre approuvé, qu'il forme la conſtante réſolution de les expier, & qu'il en obtienne le pardon par le miniſtère du prêtre qui l'aura confeſſé.

ER. Ainſi, la Pénitence a trois parties ; la contrition, la confeſſion, la ſatisfaction ; on peut ajouter l'abſolution du prêtre.

La contrition, mot qui ſignifie briſement, eſt une douleur de l'ame & une déteſtation des péchés que l'on a commis, avec une ferme réſolution de n'y plus retomber à l'avenir.

Pour qu'elle ſoit véritable, elle doit être intérieure, c'eſt-à-dire, qu'il faut la reſſentir dans le fond du cœur qui eſt le principe de tous les péchés ; ſurnaturelle, c'eſt-à-dire, qu'elle doit être excitée par la foi & par un mouvement du Saint-Eſprit, & non par des motifs terreſtres ; ſouveraine, c'eſt-à-dire, qu'elle doit être plus grande qu'aucune autre douleur que nous puiſſions jamais reſſentir ; enfin, elle doit être univerſelle, c'eſt-à-dire, qu'il faut déteſter univerſellement tous les péchés mortels qu'on a commis, ſans en excepter un ſeul.

Il y a deux ſortes de contrition ; l'une parfaite, que l'on nomme ſimplement contrition ; l'autre imparfaite, que les Théologiens appellent attrition.

La contrition parfaite eſt une douleur d'avoir offenſé Dieu, parce qu'il eſt ſouverainement bon ; ainſi, elle eſt cauſée par le mouvement d'une charité parfaite.

L'attrition eſt une douleur du péché, produite ordinai-

rement par la considération de sa laideur & de la honte qu'il imprime, ou par la crainte du châtiment qu'il mérite. Cette douleur a pour principe le Saint-Esprit qui n'habite pas encore dans le cœur, mais qui l'excite & le porte au bien.

La contrition parfaite réconcilie l'homme avec Dieu, avant même qu'il ait reçu actuellement le sacrement de Pénitence ; mais elle suppose le désir de le recevoir aussitôt qu'on le pourra.

L'attrition, au contraire, quand elle est sincère & accompagnée de l'espérance du pardon, ne justifie pas le pécheur par elle-même ; seulement elle le dispose à obtenir la grace de Dieu dans le sacrement de Pénitence.

Mais, il n'y a point de véritable contrition, soit parfaite, soit même imparfaite, si l'on ne forme pas une résolution sincère de renoncer pour toujours au péché ; & c'est ce qu'on appelle le *bon propos*.

On reconnoît le bon propos par le changement de vie, par l'effort qu'on fait pour se corriger de ses mauvaises habitudes, par la fuite de l'occasion du péché.

Ne remettez jamais au lendemain à renoncer au crime, mes chers enfans. Quand vous éprouvez une secrète horreur de vos fautes, livrez-vous sans réserve à ce mouvement salutaire. Le dessein de différer sa conversion ne vient jamais dans l'esprit qu'en conséquence de quelque pensée qui nous portoit à quitter actuellement le péché pour nous livrer à la vertu ; mais cette pensée, d'où venoit-elle, sinon de la grace ? N'est-ce pas l'esprit de Dieu qui la suggéroit ? Et, si cela est, quel crime nouveau n'est-ce pas d'étouffer ces inspirations saintes pour continuer à nous plonger dans le vice, parfaitement dans le temps que Dieu nous sollicite intérieurement au repentir? Ne disons pas qu'il nous est impossible de quitter aujourd'hui nos criminelles habitudes : prétexte funeste, excuse aveugle ! Les maladies deviennent incurables lorsqu'on les néglige. Un incendie qui, dans sa naissance, n'étoit qu'une foible étincelle, qu'une goutte d'eau pouvoit éteindre, consumera des villes entières pour peu qu'on l'abandonne à ses progrès. Il en est de même des péchés: le temps les affermit & les fortifie. Si donc il vous est difficile de les détruire aujourd'hui, espérez-vous en venir

venir plus aisément à bout, quand ils auront jeté dans votre cœur les plus profondes racines ?

EUD. Dieu ne peut-il pas exercer envers nous la miséricorde qu'il a faite au bon Larron ?

ER. Il le peut sans doute, ma chère Eudoxie; mais qui nous a dit qu'il le voudra ? L'exemple du bon Larron encourage les pécheurs : hélas ! songent-ils bien à cet exemple ? Que fit-il pour mériter son pardon ? Il adora Jesus-Christ, non pas assis sur le trône de sa gloire ; mais couvert d'opprobres & d'infamies, déchiré de coups, couronné d'épines, en proie à la rage de ses ennemis, abandonné de ses plus chers disciples. Le premier coup d'œil qu'il en reçut lui brisa le cœur, & l'embrasa d'amour : d'ailleurs, si Dieu lui fit grace, ce fut au grand jour de la miséricorde, ce fut au moment que se faisoit la réconciliation authentique du genre humain; remarquez enfin que, de tant de pécheurs qui assistoient à ce sanglant spectacle, il n'y eut que celui-ci qui fut assez heureux pour détester ses crimes, & pour en obtenir le pardon. Dites-moi maintenant, l'aveuglement de tant de criminels ne doit-il pas nous inspirer plus de frayeur, que la conversion d'un seul ne nous doit donner d'espérance ? Jetez, à la bonne heure, jetez les yeux sur la droite de Jesus-Christ mourant ; mais aussi tournez vos regards vers sa gauche.

Voulez-vous, mes chers amis, vous préserver d'une infinité de fautes ? songez à tout moment que Dieu vous regarde. Cette seule pensée, *Dieu me voit*, amortira le feu de cette malheureuse convoitise qui obscurcit en nous les lumières de la raison, & nous sollicite sans cesse à trahir nos devoirs. On n'ose commettre une indécence à la vue d'un homme grave : sa seule présence met un frein aux passions les plus impudentes, elle réprime la sensualité la plus brutale au milieu de sa course;& le libertinage, dans ses plus violens transports, se trouve comme forcé de se retirer, & de céder la place à la pudeur. Si donc la vue d'un homme, foible & mortel comme nous, a assez d'empire sur nos passions pour les contenir, assez de force pour en repousser les assauts, quelle impression ne doit pas faire sur une ame chrétienne une parfaite conviction de la présence de Dieu, d'un Dieu qui a les yeux attachés sur elle pour la couronner, ou pour la punir?

Quand une fois vous aurez eu le bonheur de renoncer

férieufement au crime, gardez-vous bien des fcrupules; car il ne faut pas croire qu'ils foient inféparables de la véritable piété. Plus la piété eft folide & éclairée, moins elle donne de fauffes alarmes. Elle ne jette point dans de vaines inquiétudes; elle ne tient point l'ame dans une contrainte embarraffante; elle eft toujours accompagnée de la prudence & du bon fens : fi elle en était dépourvue, ce ne feroit plus qu'un fantôme effrayant : Dieu veut qu'on ait de grands fentimens de fa bonté, & qu'on le ferve avec fimplicité.

On remarque dans les perfonnes fcrupuleufes des manières fi fingulières de pratiquer la vertu, qu'elles ne manquent jamais de la rendre méprifable. Les fcrupules ont encore un autre inconvénient. Outre le trouble & l'amertume qu'ils ont coutume de répandre dans le cœur, ils jettent l'indétermination dans l'efprit : un fcrupuleux ne fauroit prendre fon parti; il délibère lorfqu'il faut agir. Les confeils qu'on lui donne ne fervent qu'à augmenter fa perplexité : fituation terrible, très-oppofée au repos de la confcience, fans lequel la vie ne peut rien avoir que de trifte & de rebutant. De plus, en banniffant l'onction & la douceur qui accompagnent naturellement la piété, les fcrupules produifent le dégoût de la vertu, portent enfin à l'abandonner, & à fecouer un joug qui l'accable.

En un mot, mes chers amis, & c'eft par où je termine ces réflexions, n'oubliez jamais qu'un des grands fecrets de la vie chrétienne eft de favoir profiter de fes fautes & de fes foibleffes, au lieu de s'en troubler & de s'en abattre, & de s'en impatienter, & de s'en juftifier devant Dieu & devant les hommes; qu'il faut s'en repentir & s'en corriger; mais qu'il n'en faut pas concevoir une honte qui porte au découragement & à l'inutilité.

Il ne fuffit pas de détefter fes crimes, il faut encore les confeffer. La confeffion eft une accufation & une déclaration que le pénitent fait de fes péchés au prêtre, pour en recevoir la pénitence & l'abfolution.

Cette confeffion doit fe faire à un prêtre qui ait juridiction fur nous, c'eft-à dire, à notre pafteur, ou bien à un miniftre approuvé pour entendre les confeffions; car, hors le cas d'une extrême néceffité, la confeffion qu'on feroit à un prêtre non approuvé feroit nulle, & il faudroit la recommencer.

La confeſſion de tous les péchés mortels commis après le baptême, eſt abſolument néceſſaire, ſi l'on veut en obtenir le pardon. Il n'en eſt pas ainſi des péchés véniels ; &, quoiqu'il ſoit très-utile de s'en confeſſer, on peut cependant les expier par de bonnes œuvres.

Le choix d'un confeſſeur exige la plus grande ſageſſe : le ſalut en dépend pour l'ordinaire, & l'expérience fait voir que la plupart des chrétiens ne le perdent que faute d'avoir un guide éclairé & homme de bien, qui leur découvre le danger où ils ſont, & qui ne les flatte pas.

Un confeſſeur doit être ſavant, prudent, charitable & fort ſecret. Il doit avoir aſſez de lumières pour connoître les règles de l'Egliſe, aſſez de fermeté & de prudence pour les appliquer, aſſez de charité pour les faire aimer, aſſez de ſagacité pour dévoiler les replis de la conſcience de ſon pénitent, ſans offrir à ſon imagination l'idée de nouveaux crimes auxquels peut-être, ſans cela, il n'auroit jamais ſongé.

Quand, par le ſecours du ciel, on a trouvé un tel homme, il faut recourir à lui comme au ſeul médecin capable de guérir les plaies & les maladies de notre ame, comme au vicaire de Jeſus-Chriſt, qui ſeul peut nous dire : *Levez-vous, vous êtes guéris ; ne péchez plus à l'avenir.*

Avant de ſe préſenter au tribunal de la pénitence, il faut examiner ſa conſcience avec ſoin, c'eſt-a-dire, qu'il faut travailler avec application à bien découvrir ſoi-même l'état de ſon ame, pour pouvoir la faire connoître au confeſſeur. Cet examen eſt ſi néceſſaire, que, ſi l'on oublioit, faute de l'avoir fait avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, un ſeul péché mortel, la confeſſion ſeroit nulle, & quelquefois même ſacrilége.

Or, pour bien connoître l'état de notre ame, il faut implorer le ſecours & les lumières du Saint-Eſprit, nous examiner ſur les péchés capitaux, ſur les vertus, ſur les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, ſur les devoirs de notre état, ſur nos obligations perſonnelles, ſur les diſpoſitions qui dominent dans notre cœur, en un mot, ſur les maximes de l'Evangile, & ſur tous les devoirs de la vie chrétienne.

Mais, cet examen ne ſuffit pas ; il faut encore, pour ſe bien confeſſer, déclarer avec ſimplicité & humilité tous ſes péchés, leur nombre, autant qu'on peut s'en ſou-

venir, leurs différentes espèces, & les circonstances qui peuvent les rendre plus ou moins considérables. Il ne faut pas qu'une mauvaise honte nous retienne: la connoissance que les hommes ont de nos fautes ne les augmente pas; elle est, au contraire, capable de les diminuer, si nous la souffrons humblement.

Quand on est aux pieds d'un confesseur, il faut lui demander sa bénédiction avec un cœur humble & soumis, réciter le *Confiteor*, en latin ou en françois, jusqu'à *meâ culpâ*; puis déclarer depuis quand on s'est confessé, si l'on a reçu l'absolution, si l'on a rempli sa pénitence, si l'on a oublié quelque péché la dernière fois, & s'accuser de tous les crimes dont on se sent coupable.

Après la déclaration des péchés, il faut demander avec le plus profond anéantissement, la pénitence; achever le *Confiteor*, en se frappant la poitrine, avec de grands sentimens de componction; écouter avec une respectueuse docilité les avis & les corrections du prêtre; acepter la pénitence qu'il impose, & se soumettre à son jugement, soit qu'il donne, soit qu'il diffère l'absolution.

Le prêtre impose une pénitence aux pécheurs, parce qu'il est nécessaire que, pour expier leurs fautes, ils satisfassent à Dieu, par les mérites de Jesus-Christ. Les œuvres satisfactoires sont la prière, le jeûne & l'aumône.

Mais, cette satisfaction, quand nous sommes hors d'état de la remplir pleinement, peut être supplée par l'indulgence de l'Eglise, ou par les prières & les bonnes œuvres que les fidèles peuvent faire pour nous.

L'indulgence est une grace que l'Eglise fait aux pécheurs, en leur remettant une partie de la peine temporelle qui a été, ou qui auroit dû être imposée pour leurs péchés.

L'Eglise a reçu de Jesus-Christ le pouvoir d'accorder les indulgences. «Je vous donnerai les clefs du Royaume » du ciel, a-t-il dit à ses apôtres; tout ce que vous dé» lierez sur la terre, sera délié dans le ciel; tout ce que » vous lierez, sera lié.

Quand l'Eglise accorde quelque indulgence, elle ne prétend pas dispenser les fidèles de satisfaire à Dieu pour leurs péchés; autrement cet usage seroit abusif & pernicieux. Elle veut par-là récompenser la faveur & le zèle avec lesquels nous subissons les travaux de la pénitence, ou nous donner un moyen de suppléer à notre impuis-

ſance, qui peuvent nous mettre hors d'état de ſatisfaire à Dieu comme nous le devrions. Ce moyen conſiſte à nous appliquer la ſatisfaction de Jeſus-Chriſt, & c'eſt ce que les ſouverains pontifes ont appelé ouvrir les tréſors de l'Egliſe.

Quand un Chrétien eſt véritablement contrit de ſes péchés, qu'il les a confeſſés, qu'il a accompli ou promis d'accomplir la ſatisfaction impoſée par le prêtre, il ne lui reſte plus qu'à recevoir l'abſolution de ſes crimes.

L'abſolution eſt une ſentence que le prêtre prononce au nom de Jeſus-Chriſt, par laquelle les péchés ſont remis à ceux qui en ont de la douleur, & qui ont fait, autant qu'ils peuvent, ce que Dieu demande d'eux pour en obtenir la rémiſſion.

Un ſage confeſſeur doit différer l'abſolution à ceux qui ſont dans l'habitude du péché, juſqu'à ce qu'ils s'en ſoient corrigés; à ceux qui ſont dans l'occaſion prochaine du péché, juſqu'à ce qu'ils en ſoient réconciliés, autant qu'il dépend d'eux; à ceux qui ont du bien d'autrui, juſqu'à ce qu'ils l'aient reſtitué, s'ils le peuvent; à ceux qui ſont dans l'ignorance des devoirs généraux du Chriſtianiſme, & des devoirs particuliers de leur état, juſqu'à ce qu'ils en ſoient inſtruits.

Durant le délai de l'abſolution, le pénitent doit ſe préparer à la recevoir par les mortifications, la retraite, la prière, la fuite des occaſions du péché, la vigilance ſur ſoi-même, les ſaintes lectures, la reſtitution du bien d'autrui, le pardon des ennemis, en un mot, par la ceſſation de tout péché, par une vie toute nouvelle, & en gémiſſant ſur une vie paſſée.

Il y a des occaſions où le prêtre ne peut donner l'abſolution, à moins qu'il n'en ait reçu la permiſſion expreſſe de ſon ſupérieur, c'eſt-à-dire, de l'évêque; ces occaſions ſont les cas réſervés, ou les cenſures réſervées.

Les cas réſervés ſont des péchés mortels dont le Pape ou les évêques ſe ſont réſervés l'abſolution, pour rendre ces péchés plus rares, en rendant leur rémiſſion plus difficile; pour punir les pécheurs qui les ont commis, en leur donnant la confuſion ſalutaire de les aller déclarer au ſupérieur; pour rendre leur guériſon plus certaine, en réſervant la connoiſſance de ces péchés à ceux qui ont le plus de lumières: car il eſt juſte que la guériſon des gran-

des maladies soit réservée aux médecins les plus habiles.

Les censures sont des peines ecclésiastiques, par lesquelles les Chrétiens, pour quelque péché notable & scandaleux, sont privés des biens spirituels que l'Eglise communique aux autres fidèles.

Cette tendre Mère n'a recours à cette sévérité, que quand les avertissemens, les prières & tous les autres moyens que la charité peut employer pour corriger les pécheurs, ont été inutiles.

Il y a différentes espèces de censures, dont les principales & les plus terribles sont l'excommunication, la suspense & l'interdit.

L'excommunication prive un fidèle, en punition d'un péché considérable, du droit qu'il avoit aux biens communs de tout le corps de l'Eglise. Ainsi les excommuniés dénoncés n'ont point de part aux prières publiques de l'Eglise. Les fidèles peuvent néanmoins, & doivent prier en secret pour eux : il ne leur est pas permis d'assister à la messe, ni aux offices publics : s'ils y sont, on doit les faire sortir ; s'ils ne veulent pas obéir, on doit discontinuer les offices : ils peuvent seulement se trouver aux catéchismes, aux sermons, aux instructions. Ils ne peuvent administrer, ou recevoir aucun sacrement : il n'est pas permis de les inhumer en terre sainte : ils n'ont ni voix actives ni passives dans les élections ou présentations aux bénéfices, ou autres dignités ecclésiastiques ; &, s'ils sont collateurs, c'est-à-dire, s'ils ont des bénéfices à donner, ils sont privés de leurs droits, tant que l'excommunication subsiste. S'ils ont une juridiction spirituelle, ils ne peuvent l'exercer : il ne leur est pas même permis d'agir en justice devant les juges ecclésiastiques. Les fidèles ne peuvent & ne doivent entretenir aucune communication avec eux, soit par paroles, soit par lettres. On ne doit ni les saluer, ni prier, ni habiter, ni négocier, ni travailler, ni avoir société, ni manger avec eux, à moins qu'une extrême nécessité ne l'exige.

Souvent on encourt l'excommunication, quand on n'obéit point aux monitoires que l'Eglise fait publier par ses ministres.

Le monitoire est un avertissement & un commandement que l'Eglise fait aux fidèles, de déclarer ce qu'ils savent sur certains faits importans, sous peine d'être excommuniés s'ils gardent le silence.

Cependant on eſt exempt d'obéir aux monitoires en pluſieurs cas, lorſqu'on craint avec fondement d'être conſidérablement maltraité en ſa perſonne ou en ſes biens, à cauſe de la révélation. Les parens juſqu'au ſecond degré, &, ſelon pluſieurs, juſqu'au quatrième, ſont diſpenſés de révéler les faits qui intéreſſent leurs parens coupables, à moins qu'il ne fût queſtion d'un ſi grand bien de l'Egliſe ou de l'Etat, que le monitoire eût averti nommément toutes ces perſonnes, ſous peine d'excommunication, de révéler ce qu'elles ſavent.

On peut ajouter a ceux qui ſont diſpenſés de révéler, ceux dont le coupable a pris conſeil; ceux à qui il a appris la choſe ſous le ſecret; ceux qui ne ſont pas ſoumis à la juridiction du juge qui a décerné le monitoire; ceux enfin dont la révélation ne pourroit être d'aucun ſecours pour avoir preuve du fait dont on informe.

La ſuſpenſe eſt une cenſure qui prive un eccléſiaſtique des fonctions de ſes ordres, ou de ſon bénéfice, ou des fruits de ce bénéfice, ou de toutes ces choſes enſemble.

Ceux qui rempliſſent les fonctions dont ils ſont ſuſpens, tombent dans l'irrégularité, c'eſt-à-dire, qu'ils deviennent inhabiles à tous bénéfices, & à toutes fonctions dans l'Egliſe.

Il y a cette différence entre la ſuſpenſe & la dépoſition, que celui qui eſt ſuſpens, conſerve ſon ordre, ſon bénéfice, ſon rang; au lieu qu'on perd toutes ces choſes par la dépoſition, qui eſt une ſentence par laquelle un eccléſiaſtique eſt privé pour toujours de tout office & de tout bénéfice, ſi c'eſt une dépoſition abſolue; car on peut être dépoſé d'un ordre ſupérieur, ſans l'être de l'inférieur; & l'on peut être dépoſé d'un bénéfice, ſans l'être des ordres.

Il y a encore cette différence entre la dépoſition & la dégradation, que la dépoſition ſe fait ſans aucune cérémonie, par la ſeule ſentence du juge eccléſiaſtique; au lieu que la dégradation ſe fait avec beaucoup de ſolemnité, & par l'évêque ſeul. Et l'on n'en vient à cette extrémité que lorſqu'un eccléſiaſtique doit être livré au bras ſéculier, en punition de ſes crimes. L'uſage en eſt preſque aboli en France.

L'interdit eſt une cenſure par laquelle l'Egliſe défend l'uſage des ſacremens, les divers offices en public & au

fon des cloches, & la fépulture eccléfiaftique, pour punir fes défobéiffances notables & fcandaleufes. Cet interdit eft ou local, ou perfonnel, ou mixte, ou général, ou enfin fpécial

L'interdit local eft celui qui ne tombe que fur les lieux. Par exemple, quand on défend de célébrer les offices divins dans une Eglife, d'enterrer dans un cimetière; fi c'eft une Eglife, alors les habitans doivent aller à l'office ailleurs; fi c'eft un cimetière, il faut chercher un autre fepulture.

L'interdit perfonnel eft celui qui ne tombe que fur les perfonnes. Il n'eft pas permis aux perfonnes interdites d'entrer dans l'Eglife, & l'on ne doit point les enterrer en terre fainte, excepté les eccléfiaftiques interdits. Car, pendant le temps d'un interdit général perfonnel, ceux-ci peuvent y être inhumés à voix baffe & fans folemnité, s'ils ont gardé cette cenfure, qui n'eft guère d'ufage en France

L'interdit mixte eft celui qui eft local & perfonnel en même temps.

L'interdit général eft celui qui tombe fur tout un lieu, ou fur tous les habitans de ce lieu.

Enfin, l'interdit fpécial eft celui qui ne tombe que fur quelques Eglifes ou cimetières particuliers, ou fur quelques perfonnes du lieu.

Voilà tout ce qui concerne la Pénitence, & je termine par deux réflexions ce que j'ai à vous dire fur ce facrement, qu'il nous importe à tous de connoître. La première, c'eft qu'en temps de jubilé, tout prêtre approuvé pour entendre les confeffions, peut abfoudre les cas réfervés, & même toutes les cenfures, fi toutefois la bulle du jubilé donne ce pouvoir; & que de même, à l'article de la mort, tout prêtre, fût il excommunié, dégradé, hérétique, peut donner la rémiffion des crimes & cenfures de toute efpèce, pourvu que le pénitent foit réellement contrit

La feconde, c'eft qu'une cenfure nulle & abufive ne lie point devant Dieu. Mais, hors le cas d'une nullité très-notoire, il faut obéir extérieurement à la fentence, jufqu'à ce que l'appel qu'on en a interjeté devant le fupérieur ait été jugé. Si, fous prétexte de l'appel, qui voile la cenfure, on en mérite une plus févère, & fi l'on eft eccléfiaftique, on tombe dans l'irrégularité.

Apprenez-moi actuellement ce que c'est que l'Extrême-Onction.

De l'Extrême-Onction.

EUG. C'est un sacrement qui donne aux malades les secours nécessaires pour supporter avec patience les incommodités de la maladie; qui efface les péchés dont ils n'ont pas encore eu la rémission, & qui leur donne même la santé du corps, si elle est utile pour le salut de leur ame.

On l'appelle *Extrême-Onction*, parce que c'est la dernière des Onctions que reçoit le Chrétien. Il reçoit la première au Baptême; la seconde, à la Confirmation; la troisième, si c'est un prêtre ou un évêque, à son ordination; si c'est un roi, à son sacre; & la dernière, pendant qu'il est dangereusement malade. Cette onction, qui se fait toujours avec le saint chrême, nous montre l'effet intérieur du sacrement, qui purifie l'ame des restes du péché, & qui la fortifie contre les tentations du démon.

Il n'est pas raisonnable d'attendre que le malade soit à l'extrémité pour lui conférer ce sacrement; car alors, accablé par la douleur, épuisé par les remèdes, peut-être même incapable de jouir de sa raison, il le recevroit avec moins de fruit.

ER. Fort bien, mon ami. Observez que l'Extrême-Onction n'est pas absolument nécessaire pour le salut; mais que ce seroit être ennemi de soi-même, que de se priver volontairement des grands avantages que ce sacrement procure.

Pour le recevoir dignement, il faut, si l'on peut, se confesser avant, &, si l'on ne le peut pas, ranimer sa foi, redoubler ses prières, se pénétrer de sentimens de pénitence & de douleur, & se dévouer tout entier à la volonté du Très-Haut.

Il faut de plus s'unir aux prières de l'Eglise, & demander avec instance pardon à Dieu des péchés dont les parties du corps qui reçoivent l'onction sainte, ont été les instrumens.

Ce sacrement peut se réitérer toutes les fois qu'on est malade. Mais, dans une même maladie, on ne l'administre qu'une fois, si ce n'est lorsque la maladie traîne en longueur, & que le malade, étant revenu en une espèce de convalescence, retombe quelque-temps après dans un nouveau danger.

Passons au sacrement de l'Ordre, & donnez-m'en la définition.

De l'Ordre.

EUG. L'Ordre est un sacrement qui donne le pouvoir & la grace de remplir les fonctions publiques qui ont rapport au culte de Dieu & au salut des ames.

ER. On compte ordinairement sept ordres, qui sont ceux de portier, de lecteur, d'exorciste, d'acolyte, de sous-diacre, de diacre, & de prêtre. Les quatre premiers sont appelés mineurs; & les trois derniers, majeurs ou sacrés. A ces sept ordres, il faut joindre la tonsure & l'épiscopat.

La tonsure n'est point un ordre, mais une préparation aux ordres; c'est une sainte cérémonie par laquelle un homme entre dans l'état ecclésiastique, & est rendu capable de posséder un bénéfice, & de recevoir les ordres sacrés.

Celui qui doit être tonsuré se présente à l'évêque, en soutane, son surplis sur le bras, & un cierge à la main. L'évêque lui coupe les cheveux en forme de croix, ce que l'on appelle tonsure; &, durant ce temps-là, celui qui est l'objet de la cérémonie proteste qu'il prend Dieu pour héritage. Enfin, le prélat lui donne le surplis, & par-là l'incorpore au nombre du clergé.

Le concile de Trente dit qu'on peut donner la tonsure aux enfans, pourvu qu'ils soient instruits des principaux mystères de la foi, qu'ils aient reçu la Confirmation, qu'ils sachent lire & écrire, & qu'ils donnent lieu de juger qu'ils seront propres à l'état ecclésiastique. Il ne détermine pas l'âge précisément; mais les évêques ne tonsurent point ordinairement avant l'âge de douze ou quatorze ans.

Ceux qui reçoivent la tonsure, doivent être dans la disposition de vivre & de mourir dans l'état ecclésiastique; de s'y consacrer à Dieu, sans aucune vue d'intérêt, de sensualité ou d'orgueil; d'obéir en toutes choses à leur évêque, & aux saintes ordonnances des conciles & de l'Eglise; de porter toute leur vie les marques de l'état ecclésiastique, qui sont la tonsure, les cheveux fort courts, & l'habit clérical: de mépriser le monde, & de se priver de tous les divertissemens défendus aux clercs; de s'appliquer sérieusement à l'étude, pour se remplir de la science

des ſaints, & à la prière, pour attirer ſur leurs têtes les graces & les bénédictions de Dieu; de mener une vie mortifiée & pénitente, oppoſée à la vanité, aux diſſolutions dans leſquelles la plupart des autres Chrétiens vivent ſouvent, hélas! ſans le ſavoir; enfin, de bien uſer de leurs bénéfices, ſi on les a crus capables d'en poſſéder.

EUD. Il y a déjà bien du temps que j'entends parler de bénéfice; apprenez-moi, de grace, ce que c'eſt.

ER. C'eſt un titre eccléſiaſtique qui donne au titulaire un droit fixe & perpétuel, de jouir d'une portion déterminée des biens de l'Egliſe, en s'acquittant des fonctions qui y ſont attachées.

Les bénéfices étoient inconnus dans les premiers ſiècles; tous les biens de l'Egliſe étoient mis en commun; l'évêque en avoit la diſpoſition; &, comme un bon père, il les diſtribuoit à tous ceux qui rendoient ſervice à ſon Egliſe, à proportion de leur beſoin & de leur utilité; le reſte étoit employé en bonnes œuvres & en réparations. On a enſuite, peu-à-peu & ſucceſſivement, déterminé quelle ſeroit ſur ces biens la portion de l'évêque, la portion du clergé, la portion des pauvres, celle deſtinée aux réparations, & c'eſt ainſi que les choſes en ſont venues au point où nous les voyons aujourd'hui.

Les collateurs, les électeurs, les préſentateurs, le réſignant, en un mot tous ceux qui ont le droit de conférer des bénéfices, doivent toujours choiſir ceux qui, après un ſérieux examen, leur paroiſſent les plus dignes, car ils ne doivent ſe propoſer d'autre fin que la gloire de Dieu & l'utilité divine, bien-loin de conſidérer la parenté, l'amitié, les recommandations, les ſollicitations, les brigues.

Il faut ſur-tout éviter la ſimonie, ſoit en donnant, ſoit en recevant un bénéfice. La ſimonie eſt une volonté délibérée de vendre ou d'acheter ce qui eſt ſpirituel ou annexé au ſpirituel. Par le mot de vente & d'achat, j'entends toute acquiſition non gratuite,

Il y a trois ſortes de ſimonie; la *réelle*, quand on donne ou qu'on reçoit de l'argent, ou quelque choſe d'équivalent; la *conventionnelle*, quand on ſtipule de donner une choſe ſpirituelle pour une temporelle; ſi cette ſtipulation eſt ſuivie de ſon effet, la ſimonie eſt réelle; ſi l'effet ne s'enſuit pas, elle eſt conventionnelle; ſi la convention n'a été accomplie que d'une part, la ſimonie eſt mixte,

c'eſt-à-dire, moitié réelle, moitié conventionnelle : la *mentale*, quand on donne quelque choſe de temporel dans l'intention de recevoir en échange quelque choſe de ſpirituel, ou qu'on donne quelque choſe de temporel, ſans qu'il y ait aucune ſtipulation réciproque, faite expreſſément. Par exemple, je donne un benéfice, que je ne donnerois pas, ſi je n'eſpérois qu'il m'en reviendra un préſent, une faveur, &c. Je prête de l'argent, je rends quelque autre ſervice, que je ne rendrois pas, ſi je n'eſpérois que ce ſervice & ce plaiſir me procureront un bénéfice pour moi ou pour mon parent. Il n'y a aucune ſtipulation, aucune convention ; j'ai ſeulement l'intention de procurer ou d'acquérir une choſe temporelle pour une ſpirituelle, ou une ſpirituelle pour une temporelle ; je ſuis ſimoniaque dans le cœur, j'ai commis une ſimonie mentale.

Les choſes qui peuvent faire matière de vente ou d'achat, & par conſéquent matière de ſimonie réelle, mentale ou conventionnelle, ſe réduiſent à trois chefs. Je puis acheter, 1° avec de l'argent, ou avec quelque autre choſe ſemblable qui ſe donne manuellement; 2°. avec des ſervices que je rends à une perſonne, car ces ſervices ſont quelque choſe d'eſtimable à prix d'argent ; 3°. par les prières de quelque perſonne dont la faveur & le crédit peuvent ſervir à celui que je fais prier, & peuvent, par conſéquent, lui tenir lieu d'un bien temporel, d'un avantage pécuniaire.

Le mot de ſimonie vient de *Simon* le Magicien, qui voulut acheter des apôtres le don de faire des miracles. Si la raiſon ne nous montroit pas combien il eſt affreux de vendre les biens de l'Egliſe, qui ont été deſtinés pour être le patrimoine des pauvres, & la récompenſe du mérite indigent, il ſuffiroit, pour interdire ce crime, de rapporter ces paroles du Sauveur ; « Donnez gratuitement ce que je vous ai donné gratuitement.

Les peines que l'on inflige aux ſimoniaques, ſont l'excommunication majeure, réſervée au Pape, ſi la ſimonie eſt publique, & à l'évêque, ſi elle eſt cachée ; la privation du bénéfice acquis par ſimonie ; l'inhabilité à en poſſéder aucun ; l'infamie, &, ſelon l'ancien droit, la dépoſition. La ſeule ſimonie mentale n'eſt point ſujette à ces

peines ; mais on eſt obligé en conſcience, de renoncer au bénéfice acquis par cette voie.

Il eſt une autre eſpèce de ſimonie aſſez commune; c'eſt celle qu'on nomme *confidence*. On la commet en deux manières; 1°. Quand on procure un bénéfice à quelqu'un, à condition qu'il le donnera à un parent ou à un ami, après un certain temps, ſoit que cette condition ſoit exprimée, ou non ; 2°. quand on procure un bénéfice à un homme, à condition qu'il gardera le titre , mais qu'il en donnera les fruits en tout ou en partie, à un autre.

Cette confidence eſt défendue ſous les mêmes peines que la ſimonie, parce que c'eſt faire un trafic indigne & ſordide des bénéfices, qui ſont un bien ſacré ; parce que c'eſt en uſer comme on feroit d'un héritage. Or, ceux qui veulent *poſſeder le ſanctuaire de Dieu comme un héritage*, ſont maudits de Dieu.

Il y a plusieurs eſpèces de bénéfices ; les uns ſont ſacerdotaux, ou à charge d'ames, comme les évêchés, les cures, &c... & demandent une réſidence perſonnelle ; les autres ſont ſimples, & n'obligent point à la réſidence. On ne ſauroit poſſéder à la fois deux bénéfices à charge d'ames, ſi l'un & l'autre demandent une réſidence perſonnelle. On peut, au contraire, poſſéder pluſieurs bénéfices ſimples ; mais c'eſt uniquement quand un ſeul ne ſuffit pas pour ſon entretien honnête.

Les devoirs des bénéficiers ſont de s'acquitter avec fidélité des fonctions attachées au bénéfice, d'empêcher que les biens, les titres, les papiers du bénéfice ne ſe perdent & ne diſſipent, d'employer ſaintement les revenus du bénéfice, & de réciter avec exactitude, avec attention, avec dévotion, l'office divin.

L'emploi que les bénéficiers doivent faire du bien de l'Egliſe, conſiſte à réparer ſoigneuſement tous les biens & tous les lieux dépendans du bénéfice; à donner à l'Egliſe du bénéfice & à toutes celles qui en dépendent, tous les linges, tous les ornemens, tous les meubles néceſſaires pour faire le ſervice divin avec dignité & majeſté; ainſi c'eſt à eux à fournir toutes choſes, à entretenir le nombre de prêtres, d'eccléſiaſtiques ou de religieux, porté par les fondations, ou par les ordonnances des ſupérieurs, à ne prendre pour ſoi, ſur le revenu du bénéfice, que ce qui eſt néceſſaire pour vivre & pour s'entretenir ſans

faste & sans vanité, d'une manière frugale & modeste; dans le rang que l'on tient dans l'Eglise & dans le clergé; à donner aux pauvres tout le superflu, ou bien à en employer une partie à d'autres bonnes œuvres utiles à l'eglise.

Si les parens du bénéficier sont pauvres, il peut, il doit même les assister, mais non point les enrichir, non point nourrir & alimenter leur faste, leur sensualité, leur vanité; autrement il est obligé de restituer tout ce qu'il leur aura donné au-delà du nécessaire.

EUG. Si les bénéfices imposent tant d'obligations, en vérité, Monsieur, il vaudroit mieux n'en point posséder.

ER. Aussi les véritables ecclésiastiques, ceux que le Christianisme avoue pour ses dignes enfans, ont-ils toujours regardé les bénéfices comme des charges pénibles & laborieuses, de l'administration desquelles il faudra rendre à Dieu le compte le plus terrible.

EUD. Pourquoi les prêtres ne se marient ils point?

ER. Un prêtre est un homme qui a une si grande envie d'aimer Dieu, qu'il ne veut travailler que pour lui, n'être occupé que de lui. Il dit en lui-même: si je me marie, il faudra que je travaille pour une femme & pour des enfans; cela m'occupera peut-être trop. Ma femme ou mes enfans seront malades; cela me causera des distractions dans mes prières. D'ailleurs je serois obligé de faire comme les autres hommes: il faudroit aller dans les compagnies, se mêler dans les jeux, se montrer aux promenades; peut-être que ces plaisirs me feroient oublier Dieu: je les aimerois trop; je deviendrois méchant; je déshonnorerois mon ministère: ainsi, je ne veux pas me marier, ni vivre comme les autres hommes. Je veux me vendre à Dieu pour être son esclave, pour le servir dans la prière & la séparation du monde. Les pauvres seront mes enfans; tous les fidèles seront mes frères: mon argent sera le bien des indigens, & je ne dépenserai pas un sou en folie; car ce seroit les voler, ou plutôt ce seroit voler Jesus-Christ lui-même. Tel a été, mes chers enfans, l'esprit de l'Eglise, en prescrivant le célibat à ses ministres. Mais c'en est assez sur cette matière: je vais vous apprendre quels sont les ordres auxquels la tonsure dispense.

Le premier des ordres mineurs est celui de portier. Ses fonctions sont d'ouvrir ou de fermer les portes de l'Eglise; d'y admettre ceux qui sont dignes, & d'en exclure les in-

dignes, ſavoir, les infidèles, les hérétiques, les excommuniés dénoncés, & les interdits ; d'empêcher que perſonne n'entre dans le ſanctuaire, excepté ceux qui ſont néceſſaires pour le ſervice divin; d'empêcher que les filles & les femmes ne ſe placent, pendant l'office, dans le chœur de l'Egliſe où ſont les prêtres ; d'empêcher les irrévérences qui ſe commettent à l'Egliſe, les poſtures indécentes, les diſcours inutiles ; de tenir l'égliſe, la ſacriſtie, les linges, les ornemens, les autels, les meubles de l'Egliſe, dans la décence & la propreté convenables ; enfin de ſonner les cloches.

La fonction du lecteur eſt de lire à haute voix, ou de chanter dans l'égliſe les leçons tirées de l'ancien Teſtament, & les écrits des ſaints Pères, qui ſont partie de l'office divin. Ils peuvent auſſi catéchiſer les enfans.

Les fonctions de l'exorciſte ſont de chaſſer les démons du corps des Chrétiens qui ſont poſſédés par cet eſprit impur ; de préparer l'eau, le ſel & tout ce qui eſt néceſſaire pour faire l'eau bénite ; de diſpoſer tout ce qui eſt néceſſaire, quand l'évêque ou le prêtre doit faire quelque exorciſme, & le ſervir dans cette fonction ; enfin d'accompagner le prêtre, & de porter le bénitier, quand on fait dans l'Egliſe l'aſperſion de l'eau bénite.

Les fonctions de l'acolyte ſont d'allumer les cierges, de les porter ſolemnellement, tant à la meſſe qu'aux autres offices divins & aux proceſſions ; de porter l'encenſoir, & d'encenſer en certaines occaſions ; de préparer le feu & l'encens ; de diſpoſer le vin & l'eau qui doivent ſervir au ſacrifice & de les donner au ſous-diacre dans le temps du ſacrifice; enfin d'accompagner & ſervir le ſous-diacre, le diacre & le prêtre dans les fonctions où ſon miniſtère eſt néceſſaire.

Le premier des ordres majeurs ou ſacrés, eſt le ſous-diaconat. En le recevant, on contracte l'obligation de garder la continence, & celle de réciter, pendant toute la vie, l'office divin, comme les bénéficiers.

Pour être promu à cet ordre, il faut être au moins dans ſa vingt-deuxième année, & avoir un titre de bénéfice ou de patrimoine, ſuffiſant pour vivre. Les pères & mères, en donnant un titre de patrimoine à leurs enfans, doivent éviter d'uſer d'aucune fraude ; par exemple, ils ne doivent point exiger de leurs enfans qu'ils ne leur demande-

ront jamais rien du titre qu'ils leur font; ce feroit mentir à l'Eglife & au Saint-Efprit, & commettre, de part & d'autre, un crime puni de mort en la perfonne d'Ananias & de Saphira, comme on le voit au cinquième chapitre des actes des Apôtres.

Les fonctions de fous-diacres fe réduifent à fix; 1°. avoir foin des vafes facrés qui fervent au faint facrifice; 2°. verfer l'eau fur le vin dans le calice; 3°. chanter l'Epître aux grandes meffes; 4°. Soutenir le livre de l'Evangile au diacre, & le porter à baifer au prêtre; 5°. porter la croix aux proceffions; 6°. recevoir les offrandes du peuple; donner à laver au prêtre, & fervir le diacre en toutes fes fonctions Dans la première Eglife, les fous-diacres, étoient les fecrétaires des évêques; ils étoient chargés d'inftruire les cathécumènes, & de garder les portes du fanctuaire.

Les fonctions du diacre font de fervir à l'autel, de donner au prêtre tout ce qui eft néceffaire pour le fervice; de l'offrir avec lui, non en confacrant comme lui, mais en s'uniffant à lui, au nom du peuple; de lire publiquement l'Evangile; d'inftruire & de prêcher quand l'évêque le trouve à propos; d'affifter l'évêque ou le prêtre dans toutes les fonctions folemnelles du miniftère; de baptifer dans l'Eglife, en cas de néceffité; d'avertir le peuple à l'Eglife quand il eft néceffaire de fe mettre à genoux, de fe profterner, de marcher pour les proceffions; de faire fortir les excommuniés, les infidèles, les pénitens; de renvoyer le peuple après l'office; d'exécuter les ordres de l'évêque, par rapport à tout ce qui regarde la police extérieure de l'Eglife, & d'être, pour ainfi dire, fon œil & fon bras. Autrefois les diacres donnoient dans l'Eglife la communion au peuple dans l'efpèce du vin, & la portoient aux abfens fous l'efpèce du pain: autrefois encore, ils étoient les difpenfateurs des biens de l'évêque, & les diftributeurs de fes aumônes.

Les fonctions des prêtres font d'offrir le faint facrifice de la meffe, d'adminiftrer tous les facremens, excepté la Confirmation & l'Ordre; & d'annoncer la parole de Dieu; de conduire les ames; de bénir le peuple, & de prier pour lui.

Ils doivent pofféder toutes les vertus dans le degré le plus élevé. Un prêtre eft l'homme de Dieu: fa feule vue doit

doit inſpirer du reſpect pour notre ſainte Religion, & du mépris pour les vanités du monde. Tout doit parler dans un prêtre ; tout doit éclairer, tout doit porter à Dieu.

EUD. Quelles ſont les principales cérémonies de l'ordination des prêtres ?

ER. Avant de commencer l'ordination des diacres ou des prêtres, l'archidiacre, qui avoit autrefois l'inſpection ſur la conduite de tous les miniſtres inférieurs, & qui l'a même encore dans pluſieurs diocèſes, prie l'évêque d'élever aux fonctions ſacrées les perſonnes qu'il lui préſente, pour faire voir qu'elles ne viennent pas d'elles-mêmes à l'ordination, mais que c'eſt l'Egliſe qui a beſoin de leur miniſtère, & qui les demande. Enſuite l'évêque demande le conſentement du peuple, afin de n'ordonner que ceux dont la réputation eſt bien établie, & pour apprendre en même temps aux fidèles combien ils ſont intéreſſés à avoir de dignes paſteurs. On récite les litanies des Saints, afin d'inviter l'Egliſe du ciel à ſe joindre à celle de la terre, pour obtenir de Dieu l'abondance de ſes graces ſur ceux qui vont devenir ſes miniſtres. L'évêque fait toucher à ceux qu'il ordonne, les inſtrumens qui ſervent aux fonctions du miniſtère qu'il leur confère, pour les mettre en quelque ſorte en poſſeſſion de l'exercice de leur ordre ; & il leur donne lui-même les habits qui leur conviennent, pour leur déclarer qu'ils ont le pouvoir de les porter. Il conſacre les mains des prêtres avec l'huile ſainte, pour demander à Dieu qu'il daigne les remplir de l'onction de ſon Eſprit, & bénir & conſacrer, par la grace de cet eſprit ſaint, tout ce que les mains des prêtres béniront & conſacreront. Enfin les nouveaux prêtres diſent la meſſe avec l'évêque, & conſacrent avec lui, pour marquer l'unité du ſacerdoce & du ſacrifice de la loi nouvelle.

EUG. Pourquoi les évêques, les prêtres & les autres miniſtres, ſe ſervent-ils dans les cérémonies ſacrées d'habits différens des habits ordinaires ?

ER. Ces habits étoient les mêmes autrefois que ceux du reſte du peuple : les modes ont changé, mais l'Egliſe, qui conſerve avec ſoin les anciens uſages, n'a point ſuivi ces variations, & a gardé l'ancienne forme des habits dans les ornemens dont elle ſe ſert ; ſeulement elle en a diminué la longueur & la largeur, afin de donner à ſes

miniſtres plus de facilité pour remplir leurs fonctions.

On peut d'ailleurs regarder ces habits comme des ſymboles propres à rappeler aux miniſtres du Seigneur la ſainteté & la grandeur de leur caractère, & les vertus qu'ils doivent particulièrement pratiquer. Ainſi l'amict, ou le voile de linge qu'ils mettent ſur leur tête, ou à l'entour de leur cou, marque la retenue qu'ils doivent avoir dans leurs paroles & dans leurs yeux. L'aube & le ſurplis, par leur blancheur, ſont l'image de la pureté & de la candeur dont ils doivent être revêtus. La ceinture qu'ils mettent ſur l'aube, eſt la marque de la chaſteté : « Que vos reins ſoient ceints, dit Jeſus-Chriſt » ; c'eſt-à-dire, ſoyez chaſtes. La manipule qu'ils mettent ſur le bras gauche, & qui étoit autrefois une eſpèce de ſerviette ou de mouchoir, qui leur ſervoit à s'eſſuyer les mains & le viſage, marque les fruits des bonnes œuvres. La tunique des ſous-diacres & la dalmatique des diacres, ſont des ornemens de joie & de ſolemnité, qui marquent la ſainte alégreſſe avec laquelle les miniſtres du Seigneur doivent ſervir à l'autel. L'étole eſt regardée comme le ſymbole de la puiſſance attachée au caractère. La chaſuble eſt l'image de la charité & de l'autorité ſacerdotales. Les brodequins & les ſouliers que mettent les évêques, peuvent les faire ſouvenir qu'ils doivent avoir, comme dit S. Paul, une chauſſure qui les diſpoſe à ſuivre & à annoncer aux autres l'Evangile de la paix. La tunique & la dalmatique que les évêques mettent l'une ſur l'autre, au-deſſous de la chaſuble, quand ils officient pontificalement, peuvent figurer les différentes vertus dont ils doivent être remplis ; & tous ces ornemens ſont couverts par la chaſuble, ſymbole de la charité, qui ſeule renferme toutes les vertus.

Les évêques qui ſont les ſucceſſeurs des apôtres, qui ſont revêtus du même caractère, de la même autorité, du même pouvoir, & qui ont reçu, par l'épiſcopat, la plénitude du ſacerdoce, doivent joindre aux vertus des ſimples prêtres, une prudence conſommée, une ſcience non commune, un courage & une fermeté invincibles, un zèle infatigable, une vigilance qui s'étende à tout, un génie vaſte, une humilité profonde.

Voici de quelle manière on confère l'épiſcopat. Trois évêques au moins s'aſſemblent pour conſacrer le prêtre

nommé à l'évêché, & l'un d'entr'eux dit au principal conſécrateur : « L'Egliſe demande que le prêtre que je vous » préſente ſoit ordonné évêque. » Il fait voir par-là qu'on n'ordonne aucun évêque que pour remplir le beſoin d'une égliſe vacante : enſuite l'évêque élu fait ſerment entre les mains du conſécrateur, pour marquer la communion qu'il veut garder toute ſa vie avec le ſaint ſiége. L'évêque conſécrateur l'examine ſur ſa foi, ſur ſes mœurs, & lui repréſente les devoirs de l'épiſcopat, afin qu'il ſoit fidèle à les remplir. On lui met ſur la tête le livre des Evangiles ouvert, pour lui faire comprendre que, par l'ordination, on lui impoſe le joug de l'Evangile, & qu'il doit le porter avec joie, c'eſt-à-dire, y conformer ſa vie, ſes paroles, ſes actions, toute ſa conduite. Les évêques conſécrateurs lui impoſent les mains ſur la tête, pour lui communiquer la puiſſance qu'ils ont reçue de Jeſus-Chriſt; ils lui font avec le ſaint chrême une onction ſur la tête & ſur les deux premiers doigts, pour demander à Dieu que la grace du Saint Eſprit le rempliſſe & l'accompagne toujours. On lui donne la croſſe ou le bâton paſtoral, pour le mettre en poſſeſſion de l'autorité épiſcopale; & un anneau, pour lui faire comprendre qu'il vient de contracter une eſpèce de mariage avec l'Egliſe, au gouvernement de laquelle il eſt appelé. On lui met le livre des Evangiles entre les mains, pour l'avertir que l'un de ſes premiers & de ſes plus indiſpenſables devoirs eſt d'annoncer l'Evangile au peuple ; & on ne le lui donne qu'après l'avoir tenu long temps ouvert ſur ſes épaules, afin de lui faire comprendre qu'il ne doit prêcher l'Evangile qu'après s'en être rempli lui-même, & qu'il doit avoir porté le joug de Jeſus-Chriſt, pour apprendre efficacement aux autres à le porter. A la fin de la meſſe qu'il célèbre avec celui qui l'a conſacré, on lui donne la mitre, que l'on peut regarder comme un caſque dont l'Egliſe couvre la tête des évêques, pour les rendre terribles à tous les adverſaires du ſalut. On lui donne des gants, image de la pureté & de l'innocence de Jeſus-Chriſt, dont l'évêque doit être revêtu, pour rendre agréables à Dieu & utiles au peuple les ſacrifices & les prières qu'il offrira. Après toutes ces cérémonies, on chante le *Te Deum*, pour rendre graces au Très-Haut du préſent qu'il vient de faire à ſon Egliſe, en lui donnant un paſteur digne de

la conduire ; on intronise le nouvel évêque pour le mettre en possession de la chaire épiscopale, & pour lui apprendre que sa principale fonction est de distribuer au peuple le pain de la parole ; enfin on le conduit dans les différentes parties de l'Eglise, pour donner aux fidèles la consolation de recevoir la bénédiction du nouveau prélat.

Les peuples doivent honorer & respecter les prêtres, les évêques & tous les ecclésiastiques, comme les ministres de Jesus-Christ, & les dispensateurs des mystères de Dieu. Ils ne doivent point exiger d'eux des choses contraires aux loix de l'Eglise, & à la bienséance de leur caractère ; ils ne doivent point les ravaler à des fonctions au-dessous de leur état, quand même ils seroient assez lâches, ou assez peu instruits, pour le souhaiter eux-mêmes & pour le demander. Ils doivent honorer & respecter le caractère sacerdotal dans ceux même qui, par leur conduite, le déshonorent, & qui scandalisent l'Eglise ; enfin, ils doivent couvrir leurs défauts, bien-loin de les dévoiler ou de les relever malignement, & prier pour eux.

Voilà, à-peu-près, mes chers enfans, tout ce que vous devez savoir sur cette matière. Mais, avant de finir, observez que l'ordre dont l'évêque seul est le ministre, imprime dans l'ame un caractère ineffaçable, qui empêche, comme je vous l'ai dit, qu'on ne puisse le réitérer ; & que tous les ordres inférieurs à la prêtrise, se rapportant au sacerdoce, comme à leur perfection & à leur source, il s'ensuit qu'ils ne composent qu'un seul & même sacrement.

Remarquez encore que l'on commet un grand crime, lorsqu'on entre dans l'état ecclésiastique, sans s'être long-temps éprouvé soi-même, sans avoir consulté des personnes éclairées, sans avoir examiné mûrement si l'on est appelé à cet état.

On peut reconnoître sa vocation, quand on remarque en soi un détachement absolu du monde, un désintéressement sans bornes, une charité infatigable, un zèle ardent de la gloire de Dieu & du salut du prochain, une prudence éclairée, une fermeté sage, un courage généreux, une patience tranquille dans la contradiction, une chasteté constante, des talens & des lumières propres au service de l'Eglise, l'amour du travail & de l'étude, l'esprit de retraite, l'éloignement de toute sensualité & de toute

vaine curiofité, l'humilité & la docilité, enfin l'amour de la prière.

Mais ces qualités & ces vertus ne fuffifent pas : il faut encore être exempt de toute irrégularité; car l'irrégularité eft un empêchement canonique, qui rend ceux dans lefquels il fe rencontre, incapables de recevoir les ordres facrés, ou, s'ils les ont reçus, d'en exercer les fonctions.

On contracte l'irrégularité par quelques défauts, ou par quelque crime.

Les défauts qui rendent irréguliers, font de plufieurs fortes. Les uns attaquent l'efprit: telles font l'imbécillité, la démence, la poffeffion du démon, l'ignorance craffe; les autres attaquent le corps, telles font la privation de quelque membre néceffaire pour célébrer avec décence les faints myftères, la mutilation, en un mot, les difformités corporelles qui rendent l'homme méprifable aux yeux du ftupide vulgaire, que ces infirmités frappent plus que les qualités de l'efprit & du cœur.

Les défauts qui concernent la naiffance & la réputation, emportent auffi l'irrégularité. Ainfi, les bâtards, les efclaves, les gens infâmes font inhabiles à recevoir les faints ordres : il en eft de même de ceux qui n'ont pas l'âge porté par les ordonnances de l'Eglife; qui ont été mariés deux fois; qui, dans les charges qu'ils ont exercées, ont contribué, foit directement, foit indirectement, à la mort de quelqu'un; ceux enfin qui ayant eu l'administration d'un bien, n'en ont pas encore rendu compte.

Les crimes par lefquels on contracte l'irrégularité, font l'homicide volontaire, l'héréfie profeffée publiquement, le violement des cenfures, la réception non canonique des ordres, la réitération volontaire du baptême.

Les évêques peuvent donner des difpenfes de plufieurs irrégularités; le Pape difpenfe de toutes. Mais, felon la doctrine du concile de Trente, il n'y a de difpenfes légitimes que celles qui font fondées fur une caufe urgente & jufte, & fur le grand avantage que l'Eglife peut en retirer. Actuellement, qu'eft-ce que le mariage ?

Du Mariage.

EUG. C'eft une fociété légitime entre l'homme & la femme, que Dieu même a inftituée, lorfqu'il a dit à Adam & Eve, qu'il venoit de créer : *Croiffez & multipliez.*

ER. Avant Jefus-Chrift, le mariage n'étoit qu'un con-

trat civil, qui, de sa nature, établissoit entre l'homme & la femme un engagement, une communauté indissoluble jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Mais ce divin Sauveur l'a élevé à la dignité de sacrement.

Le mariage considéré comme sacrement, est un signe sensible, qui confère la grace à ceux qui le reçoivent, & qui représente l'union de Jesus-Christ avec l'Eglise; & voici en quoi consistent cette image & cette représentation.

Comme Jesus-Christ a quitté son Père pour s'unir à l'Eglise, ainsi l'homme quitte son père & sa mère pour s'unir à sa femme

L'Eglise a été formée de Jesus-Christ, comme la femme a été formée de l'homme.

Jesus-Christ est le chef de l'Eglise, comme le mari est le chef de la femme.

L'Eglise & Jesus-Christ ne sont qu'un: il en est de même de l'homme & de la femme.

Un même esprit anime Jesus-Christ & son Eglise: un même esprit doit animer les personnes mariées.

Jesus-Christ aime l'Eglise, & l'Eglise respecte son divin époux: tels doivent être les sentimens du mari envers sa femme, & de la femme envers son mari.

Jesus-Christ est uni inséparablement à l'Eglise; il ne l'abandonnera jamais: rien ne peut rompre leur union & leur fidélité réciproque. Il en est de même du mari & de la femme: ils doivent, pendant leur vie, se garder une fidélité inviolable, & leur union ne peut être rompue que par la mort de l'une des parties.

Il suit de-là, que l'union sacrée du mariage ne peut être contractée qu'entre un seul homme & une seule femme, & que la polygamie, c'est-à-dire, la pluralité des femmes, quoique permise, ou plutôt tolérée dans l'ancienne loi pour la propagation du genre humain, est absolument interdite par la loi de Jesus-Christ, puisque, si elle étoit encore praticable, le mariage ne pourroit plus représenter l'union du Sauveur avec son Eglise, ce qui lui donne particulièrement la vertu & la dignité de sacrement.

EUD. Peut-on se marier indistinctement à toutes sortes de personnes?

ER. Non; il y a deux sortes d'empêchemens qui peuvent mettre obstacle à cette alliance à l'égard de certaines personnes: les uns rendent le mariage nul, quand

même il feroit déjà contracté ; on les appelle, pour cette raison, empêchemens dirimans : les autres ne rompent point le mariage ; mais ils font qu'on ne peut fe marier fans péché, & on les nomme empêchemens non dirimans.

Il y a neuf principaux empêchemens dirimans. 1°. *L'erreur*. Par exemple, l'intention de Pierre d'époufer Thérèfe : on le trompe & il donne fon confentement à Catherine, qu'il croit être Thérèfe. Le mariage fait avec Catherine eft nul.

2°. *Le vœu folemnel de chafteté*. Un religieux, ou une religieufe, ou un homme qui a reçu les ordres facrés, ne peuvent fe marier ; &, s'ils le font, le mariage eft nul.

3°. *La parenté*. Il eft défendu aux parens, jufqu'au quatrième degré inclufivement, de fe marier enfemble, fous peine de nullité de leur mariage.

4°. *La différence des religions*. Il n'eft pas permis aux Chrétiens de fe marier avec les infidèles qui ne font pas baptifés ; &, s'ils le font, leur alliance eft nulle. Il n'en eft pas ainfi de celle que l'on contracte avec les hérétiques : elle eft défendue ; mais elle n'eft pas nulle, fi d'ailleurs il n'y a point d'autres empêchemens.

5°. *La violence*. Quand le confentement d'une des parties n'eft pas libre, mais extorqué par la violence, le mariage eft nul.

6°. *L'honnêteté publique*. Quand on eft fiancé avec une perfonne, fi les fiançailles viennent à fe rompre, foit par la mort, foit par le vœu folemnel de chafteté d'une des parties, avant l'accompliffement du mariage, foit par le mutuel confentement, foit enfin par le mariage fait avec une autre perfonne, on ne peut fe marier ni avec le père ou la mère, ni avec le frère ou la fœur de fon fiancé, ou de fa fiancée ; & le mariage contracté avec ces perfonnes feroit nul.

7°. *L'alliance*. Il y a deux fortes d'alliances : celle qui eft contractée par le mariage, & celle qui eft contractée par le facrement de baptême, ou par celui de confirmation.

L'empêchement de l'alliance contractée par le mariage, confifte en ce qu'un mari eft allié à tous les parens de fon époufe, en forte qu'après la mort de l'un ou de l'autre, ils ne peuvent fe marier avec leurs alliés réciproques, jufqu'au quatrième degré inclufivement, fous peine de nullité du mariage.

L'empêchement de l'alliance ſpirituelle conſiſte en ce qu'il ſe fait une alliance, 1°. entre celui ou celle qui a baptiſé, & l'enfant qui a reçu le baptême & ſes père & mère; en ſorte que la perſonne qui a baptiſé ne peut jamais ſe marier avec l'enfant, ni avec le père ou la mère de l'enfant. 2°. Entre l'enfant baptiſé ou confirmé, & ſon parrain & ſa marraine de baptême ou de confirmation, en ſorte que ni le parrain ni la marraine ne peuvent jamais ſe marier avec cet enfant. 3°. Entre le parrain & la marraine de baptême ou de confirmation, & le père & la mère de l'enfant baptiſé ou confirmé, en ſorte que ni le parrain ni la marraine ne peuvent jamais épouſer le père ou la mère de l'enfant, s'ils deviennent veufs, le tout à peine de nullité.

8°. *Le rapt.* C'eſt l'enlèvement d'une perſonne, ou contre ſa volonté, ou contre celle de ſes père & mère, ou de ſes tuteurs ou curateurs. On ne peut, dans ce cas, épouſer la perſonne enlevée, ſi elle n'a été remiſe en pleine liberté; ſans quoi le mariage eſt nul.

9°. Enfin, *la clandeſtinité.* Pour qu'un mariage ſoit valide, il doit être fait en face de l'Egliſe, en préſence du curé ou d'un prêtre qu'il a chargé de tenir ſa place, des parties & des témoins.

Deux ou trois témoins ſuffiſent pour la validité du mariage; mais, en France, les loix du royaume en exigent quatre.

Il y a deux empêchemens non dirimans. 1°. *La défenſe de l'Egliſe.* Il n'eſt pas permis de ſe marier ſans diſpenſe, depuis le premier dimanche de l'avent juſqu'au jour de l'épiphanie incluſivement, & depuis le premier jour de carême, juſqu'au jour de l'octave de pâques incluſivement. Il y a des diocèſes où l'on ne marie perſonne les dimanches, ni les fêtes, ni les jours de jeûne; & cet uſage eſt très-raiſonnable.

Il n'eſt pas permis de ſe marier ailleurs qu'à l'Egliſe, & s'il n'y a diſpenſe, cette égliſe doit être la paroiſſe des parties, ou du moins de l'une des parties, & c'eſt ordinairement celle de l'épouſe.

Enfin, il n'eſt pas permis de ſe marier avant de s'être ſoumis aux formalités préliminaires, preſcrites par l'Egliſe, qui ſont, la publication des bans, faite pendant trois dimanches ou fêtes, dans les paroiſſes des parties qui veu-

lent contracter, pour découvrir s'il n'y a point d'empêchemens, & l'examen exact de l'état des parties, pour savoir si elles sont libres pour contracter, & suffisamment instruites & disposées pour recevoir le sacrement de Mariage.

2.° *Les fiançailles contractées avec un autre.* On ne peut, sans crime, se marier avec une personne, quand on est fiancé avec une autre, tant que les fiançailles subsistent.

Tels sont les cas les plus ordinaires où le mariage est tantôt nul, & tantôt simplement criminel. Retenez-les bien, mes chers enfans; car vous ne savez peut-être pas encore à quel état la providence vous destine; &, quand d'ailleurs ces instructions vous seroient inutiles pour vous-mêmes, elles peuvent beaucoup vous servir pour éclairer une infinité de personnes qui souvent se marient sans trop savoir ce qu'elles font.

EUG. Quelles fins doit-on se proposer quand on se marie?

ER. De se sanctifier, & de vivre en paix dans la crainte du Seigneur, avec la personne à laquelle on s'unit; d'avoir & d'élever chrétiennement des enfans; de trouver un remède à la concupiscence.

EUD. Quelles sont, je vous prie, les cérémonies du mariage?

ER. Les futurs époux se rendent à l'Eglise, & se présentent au prêtre, qui bénit un anneau, que l'époux met au quatrième doigt de la main gauche de son épouse, pour marquer l'alliance, & une pièce de monnoie que l'époux donne à l'épouse, pour marquer le douaire dont il la gratifie. Le mari met ensuite la main droite dans celle de la mariée. Le prêtre leur demande s'ils consentent à s'épouser; &, sur leur réponse expresse, il leur donne la bénédiction nuptiale; puis il commence la messe. A l'offertoire, les deux époux vont à l'offrande, tenant chacun un cierge à la main, pour marquer leur innocence baptismale, qu'ils ont conservée, ou qu'ils ont dû réparer par le sacrement de Pénitence. Dans quelques églises, lorsque le prêtre est au *Pater*, on leur étend un voile ou noële sur la tête, & le ministre interrompt le sacrifice pour donner aux époux une seconde bénédiction. Cette cérémonie représente celle de la bénédiction du lit des nouveaux mariés, que le prêtre alloit faire autrefois, après avoir administré le sa-

crement. Mais elle ne se pratique point quand l'épouse est veuve, parce qu'étant obligée autrefois d'apporter le lit dans la communauté, ce lit étoit censé avoir été béni lors de son premier mariage.

EUG. Comment les gens mariés doivent-ils se comporter les uns avec les autres ?

ER. Avec sagesse, avec honnêteté, avec pureté. Il faut avoir une douceur, des égards, des prévenances mutuelles.

Le mari doit aimer son épouse, lui donner bon exemple; compatir à ses foiblesses & à ses infirmités; s'ouvrir à elle sur ses affaires, autant que la prudence le peut permettre. Il est le maître : avant le péché, c'étoit une douce supériorité, qui a été changée en une amère domination pour punir l'orgueil de la femme. Ce joug est un effet du péché; un époux vertueux sait le rendre aimable; & l'union de deux cœurs chrétiens forme un accord si parfait, & rend l'obéissance de la femme si facile, si agréable, qu'on diroit qu'elle partage le commandement avec son époux.

L'épouse de son côté, doit respecter & honorer son époux, lui être soumise, quand même il seroit d'une humeur fâcheuse, faire son possible pour le porter à la vertu; le gagner à Dieu, par ses exemples, sa patience, & l'uniformité de sa vie; enfin ne jamais oublier que son bonheur est attaché à sa complaisance & à sa douceur.

EUD. Quels sont les devoirs des gens mariés à l'égard de leurs enfans ?

ER. Ils doivent les accoutumer, dès leurs plus tendres années aux exercices de la Religion, & les leur faire aimer.

Ne leur souffrir aucune mauvaise inclination, & ne rien dire ou faire en leur présence, qui puisse les détourner de la vertu, & leur inspirer l'amour du monde.

Ne point souffrir qu'ils fréquentent aucun autre enfant qui ne soit fort sage, ni qui soit d'un autre sexe.

Les châtier quand ils sont indociles, mais le faire sans colère, & veiller tellement sur eux, soit par soi-même, soit par d'autres, qu'on ne les perde jamais de vue.

Ne leur choisir pour maîtres que des personnes de bonnes mœurs, qui connoissent la Religion, qui l'aiment & qui la pratiquent.

Il faut songer de bonne heure à les établir d'une manière proportionnée à leur naissance; mais le faire sans cupi-

dité ; ne point forcer leur inclination ; avoir égard à leur choix ; l'éclairer par des conſeils, & ne leur procurer que des partis honnêtes, & qui ne ſoient pas pour eux un obſtacle au ſalut.

Enfin, les parens doivent entretenir, autant qu'ils le peuvent, la paix & l'union entre leurs enfans, &, pour cet effet, leur témoigner à tous un amour à-peu-près égal, dans le partage de leurs biens, obſerver entr'eux une diſtribution exacte, autant que les loix du pays où l'on vit le peuvent permettre.

EUG. Quels ſont les devoirs des gens mariés à l'égard de leurs domeſtiques ?

ER. Ils doivent ſe conſidérer comme en étant les pères & les paſteurs, &, dans cette vue, les aimer, pourvoir à leurs beſoins ſpirituels & temporels, & regarder cette obligation comme une des plus importantes, dont Dieu leur demandera compte.

EUG. Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire ; dites-moi, je vous ſupplie, ce que c'eſt que le divorce ?

ER. C'eſt une cérémonie qui diſſout l'union conjugale, & donne au mari & à la femme la liberté de ſe remarier.

Le divorce eſt blâmé dans l'Ecriture. Jeſus-Chriſt y enſeigne clairement que le mariage doit être indiſſoluble, & que, ſi Moyſe le permit aux Juifs, ce ne fut que par égard pour la foibleſſe & l'indocilité de leur cœur. Ce n'étoit pas l'inſtitution primitive. En conſéquence, il défend aux Chrétiens de ſe ſéparer d'avec leurs femmes ; il excepte cependant le cas d'adultère ; &, dans ce cas, la ſéparation du corps eſt permiſe : mais il n'eſt pas permis pour cela aux parties de contracter d'autres mariages, juſqu'à la mort de l'une des deux, le mariage étant indiſſoluble de ſa nature.

Outre l'adultère, il eſt encore d'autres raiſons qui peuvent autoriſer la ſéparation. Par exemple, ſi le mari attente ſur la vie de ſa femme, ou la femme ſur la vie de ſon mari ; ſi l'un des deux a été violemment frappé, ou conſidérablement outragé par l'autre, qu'il y ait lieu de craindre que ces brutalités ne continuent.

Mais il ne faut recourir à ce moyen violent de faire ceſſer un grand mal, qu'après avoir employé utilement toutes les reſſources capables de ramener & adoucir la perſonne coupable ; qu'après avoir conſulté des perſonnes

ſages, éclairées, déſintéreſſées; qu'après s'être mis en état de ne rien faire avec légéreté, avec précipitation, & dans ſa paſſion.

ENTRETIEN XVIII.

De la Prière en général, & de l'Oraiſon mentale en particulier.

EUGENE. VOudriez-vous bien nous apprendre ce que c'eſt que la prière ?

ERASTE. C'eſt une élévation de l'ame vers Dieu, pour obtenir de ſa miſéricorde les biens que nous croyons par la foi, & que nous attendons par l'eſpérance, ou pour lui rendre graces des bienfaits dont il a daigné nous combler. La prière ſe diviſe en *intérieure* & en *extérieure*, en *publique* & en *particulière*.

EUDOXIE. La prière eſt-elle néceſſaire ?

ER. Sans doute, puiſque la prière n'eſt autre choſe qu'un hommage que la créature intelligente doit à la ſouveraine majeſté de Dieu, comme au premier Etre, au principe & à la fin de toutes choſes.

EUD. Sur quoi eſt fondée la néceſſité de la prière ?

ER. Sur l'extrême pauvreté où l'homme eſt réduit par le péché; il n'a rien de lui-même; il ne peut rien, & n'a droit à rien : Dieu ſeul peut remplir par ſa libéralité les beſoins qu'il éprouve; mais, comme il n'accorde aucune grace qu'à la prière, nous devons donc demander, ſi nous voulons recevoir; nous devons chercher, ſi nous voulons trouver; nous devons frapper, ſi nous voulons qu'on nous ouvre.

EUG. Quel eſt le principe de la prière ?

ER. L'Eſprit de Dieu, qu'un prophète appelle l'*Eſprit de grace & de prière*. La prière, qui demande à Dieu les véritables biens, ne vient point, & ne peut venir de nous. Si nous ne ſommes point capables d'avoir de nous-mêmes aucune bonne penſée, comme de nous-mêmes & ſi ce n'eſt Dieu, qui nous en rend capables, comment pourrions-nous de nous-mêmes élever notre cœur à Dieu par de ſaints déſirs? » L'eſprit, dit S. Paul, nous aide dans notre foibleſſe; car nous ne ſavons rien demander comme il

faut dans la prière; mais l'esprit demande lui-même pour nous par des gémissemens ineffables, & celui qui pénètre le fond des cœurs sait bien quels sont les désirs de l'esprit, parce qu'il ne demande pour les Saints que ce qui est selon Dieu.

Préparons donc à ce divin Esprit l'entrée de nos cœurs & employons tous les moyens qui peuvent l'attirer à nous : vie sérieuse, vie de retraite, mortification des sens, vigilance sur toutes nos paroles & sur toutes nos démarches, sur nos désirs, sur nos pensées mêmes : évitons soigneusement tout ce qui pourroit l'éloigner : vie livrée au jeu, visites inutiles, amusemens frivoles, spectacles profanes, lectures & conversations dangereuses, occupations qui font perdre de vue Dieu, & la grande affaire du salut.

EUG. En quelle disposition faut-il être pour prier avec fruit ?

ER. Le fond ou l'ame de la prière est ce gémissement ineffable que le Saint-Esprit produit dans nos cœurs. Sans ce gémissement, la prière n'est qu'un vain son de paroles, ou tout au plus une occupation de l'esprit; ou, pour mieux dire, sans ce gémissement, il n'y a point de prière: car, lire des yeux, prononcer du bout des lèvres les plus belles oraisons, ce n'est point prier ; y avoir même l'esprit attentif, ce n'est point prier. Encore une fois, mes chers amis, ne vous y trompez pas, on ne prie que par le gémissement intérieur.

Or, ce gémissement a son principe dans la faim & la soif de la justice, c'est-à-dire, dans un ardent désir d'être uni a Dieu par une charité parfaite ; & si ce désir manque, la prière, bien-loin d'être utile, ne fait qu'irriter le Très-Haut.

D'où il suit, 1°. que la prière des impies, des amateurs du monde, de tous ceux qui demeurent volontairement dans le péché, sans penser à retourner à Dieu, n'est point une prière, puisqu'elle n'est point animée du gémissement du cœur, mais un mensonge & une hypocrisie, puisqu'ils demandent à Dieu toute autre chose que ce qu'ils désirent.

2°. Que la prière non-seulement des vrais justes, mais encore des pécheurs pénitens & convertis, est agréable à Dieu, parce qu'elle est accompagnée de gémissemens,

plus ou moins profonds, ſelon le degré de juſtice des uns, & la ferveur de la pénitence des autres.

3°. Que les pécheurs mêmes non encore convertis, mais qui commencent à ſentir le poids de leurs péchés,& à déſirer ſincèrement la juſtice, quoique d'une manière foible & imparfaite, prient véritablement & utilement, pourvu qu'ils gémiſſent, parce que c'eſt par le gémiſſement qu'on prie.

EUD. Quelles ſont les qualités d'une bonne prière ?

ER. Elle doit être faite au nom de Jeſus-Chriſt, avec attention, avec humilité, avec confiance, & avec perſévérance.

Prier au nom de Jeſus-Chriſt, c'eſt s'appuyer uniquemens ſur ſes mérites, ſur ſa chaſteté, ſur le prix de ſon ſang ; c'eſt, lorſqu'on ſe préſente devant Dieu, s'unir à la prière & au ſacrifice de notre médiateur ; c'eſt ne rien demander que par rapport aux biens que le divin Sauveur nous a mérités, & qui ne ſoit avoué de lui ; c'eſt être intimement perſuadé que c'eſt lui-même qui forme en nous notre prière par l'opération de ſon eſprit conſolateur & vivifiant.

Prier avec attention, c'eſt s'appliquer de tout ſon cœur à cette ſainte action, c'eſt bannir de ſon eſprit toute penſée charnelle & mondaine, & ne ſonger à rien autre choſe qu'à ce qu'on demande à Dieu. Quelle négligence, en effet, de ſe laiſſer emporter par des penſées folles & profanes, dans le temps qu'on prie le Seigneur, comme s'il y avoit quelque choſe dont on doive être plus occupé que de ce qu'on dit à Dieu ! Hé ! comment oſez-vous demander à l'Eternel qu'il vous écoute, lorſque vous ne vous écoutez pas vous même ? Conduite abſurde ! vous voulez que Dieu ſe ſouvienne de vous dans le temps que vous vous oubliez vous-même !

EUD. Eſt-ce que Dieu rejette toute prière qui eſt troublée ou interrompue par des diſtractions ?

ER. Il faut diſtinguer deux ſortes de diſtractions : les volontaires & les involontaires.

Les diſtractions, ſi elles ſont abſolument involontaires, n'empêchent pas les fruits de la prière. Ce ſont des effets de notre foibleſſe & de la malice du démon, qui doivent nous humilier & nous faire gémir, mais qui ne doivent point nous décourager, parce que Dieu les ſouffre avec

patience, & nous les rend utiles par sa bonté.

Les distractions volontaires sont telles ou en elles-mêmes, ou dans leur principe.

Elles sont volontaires en elles-mêmes, lorsque de propos délibéré on se détourne de l'attention à la prière pour penser à autre chose, ou qu'on admet volontairement des pensées qui se présentent, & qu'on s'y arrête sans les désavouer.

Elles sont volontaires dans leur principe, quand elles sont un effet de la dissipation où l'on s'est jeté volontairement; ou de l'amour du monde dont on est plein.

Il est évident que les distractions du premier genre rendent la prière inutile, & même mauvaise, puisque c'est insulter au Tout-Puissant, aux pieds même du trône où l'on vient se prosterner pour implorer sa miséricorde.

Celles du second genre ne peuvent être excusées, non plus qu'une mauvaise action faite, sans connoissance, par un homme ivre, qui s'est enivré volontairement. On a beau dire que ces égaremens d'esprit arrivent malgré nous; qu'on voudrait en être délivré; qu'on le demande à Dieu; qu'on s'efforce de repousser ces retours importuns. Vaines excuses dans celui qui ne va pas jusqu'à la cause du mal, & qui demeure volontairement attaché au monde, & à une vie de dissipation. Un gouverneur a laissé sa place ouverte & sans défense; l'ennemi y est entré, & s'en est rendu maître. Le prince recevra-t-il les excuses de cet officier, lorsqu'il lui dira qu'à peine les ennemis étoient entrés dans la ville, il a marché contre eux, & qu'il a fait des prodiges de valeur pour les repousser? Il sera puni comme un sujet infidèle, précisément parce qu'il a manqué à un devoir essentiel de sa charge, qui étoit de tenir les portes de la place fermées pendant la nuit, & de poser des corps-de-garde à toutes les avenues, pour en défendre l'approche aux ennemis.

Préparons-nous donc à la prière, & ne soyons pas comme un homme qui tente Dieu; car, s'exposer au danger sans précaution, avec la confiance que le Seigneur nous en préservera, c'est le tenter; & c'est ce que fait celui qui, se mettant en prière sans aucune préparation, se flatte néanmoins de l'espérance du secours divin, pour être ou préservé des distractions, ou fortifié contre les distractions. Menons une vie réglée sur les maximes de

l'Evangile, une vie détachée des cupidités du siècle, une vie occupée, une vie sérieuse. Avant de prier, songeons quel est celui qui va nous occuper; pensons sérieusement à ce que nous allons lui demander; recueillons toutes les facultés de notre ame, pour les élever vers cet Etre bienfaisant.

Prier avec humilité, c'est paroître devant Dieu avec un sentiment de notre pauvreté & de notre indignité.

Prier avec confiance, c'est se faire de son indignité même & de sa misère un titre pour avoir accès auprès d'une miséricorde que les plus grands crimes ne peuvent épuiser; c'est croire fermement que Dieu peut faire tout ce que nous lui demandons; qu'il peut nous guérir, quelque enraciné que soit notre mal; qu'il nous a promis de nous accorder tout ce que nous lui demanderions comme il faut; qu'un grand nombre de pécheurs aussi méchans que nous, ont été exaucés, & ont obtenu miséricorde; que Jesus-Christ notre Sauveur nous soutient, & nous sert de médiateur & d'avocat; que l'Esprit saint prie lui-même en nous, qu'il supplée à notre foiblesse, & que ses cris sont toujours exaucés.

Enfin, prier avec persévérance, c'est prier toujours, & ne point se lasser ni se rebuter, lorsque Dieu diffère de nous exaucer, & lors même qu'il paroît sourd à nos prières. Car, si Dieu diffère quelquefois de vous accorder ce que vous lui demandez, ce n'est pas qu'il vous refuse ses dons; mais c'est qu'il veut vous les faire estimer ce qu'ils valent. On obtient avec plus de joie ce qu'on a désiré & attendu long-temps & l'on connoît moins le prix des graces, lorsqu'elles sont accordées aux premiers désirs. Demandez, cherchez, faites instances: Dieu vous garde ce que vous lui demandez; mais il ne veut pas vous le donner dans l'instant, afin que vous appreniez à désirer de si grands biens avec une grande ardeur.

EUG. Doit-on prier souvent?

ER. Jesus-Christ nous ordonne de toujours prier: S. Paul nous dit de le faire sans relâche. Cette prière continuelle est aussi nécessaire à l'ame, que la respiration l'est au corps; mais cela s'entend du désir habituel de la justice, & non de la prière vocale, qui ne peut être continuelle. Ainsi, nous prierons toujours, si nous aimons toujours Dieu, désirant toujours la justice, & faisant toutes

tes nos actions dans la vue de déplaire à ce père généreux qui ne cesse de répandre sur nous, jour & nuit, ses graces & ses bienfaits.

Eud. Que faut-il demander dans la prière?

Er. Cherchez premièrement, dit Jesus-Christ, le royaume de Dieu & sa justice, & tout le reste vous sera donné par surcroît. Ainsi, le premier & le principal objet de nos prières est la vie éternelle, & la justice, c'est-à-dire, la charité qui y conduit. C'est pour Dieu que nous avons été faits; c'est pour le voir, l'aimer, régner avec lui, vivre de lui dans l'éternité, après avoir vécu pour lui pendant notre séjour sur la terre: c'est donc proprement Dieu seul que nous devons désirer. Pour les autres choses, s'il est permis de les demander, ce ne doit être que par rapport à Dieu & à la justice, c'est-à-dire, en tant qu'elles peuvent être des moyens de parvenir à cette fin bienheureuse.

Quand donc vous demandez à Dieu des choses qu'il approuve, qu'il commande, qu'il promet dans le siècle futur, demandez sans crainte, & faites instance, autant que vous pouvez, dans la prière, pour obtenir ces biens; car Dieu les accorde toujours par un effet de sa bonté: c'est dans sa miséricorde, & jamais dans sa colère, qu'il les donne. Mais, si vous demandez des choses temporelles, demandez-les avec réserve; demandez-les avec crainte: priez-le qu'il vous les donne, si elles vous sont utiles; consentez qu'il vous les refuse, s'il sait qu'elles vous seront nuisibles: c'est le médecin, & non pas le malade, qui connoît ce qui peut nuire ou contribuer à la santé.

Eug. Vous allez sans doute nous dire un mot de la prière intérieure?

Er. La prière intérieure, que l'on appelle encore oraison mentale, est celle qui se passe toute entière dans l'esprit, sans avoir besoin de paroles. Prier mentalement, c'est s'occuper en la présence de Dieu de saintes pensées & s'unir à lui par des affections & des désirs, dont la faim & la soif de la justice soient le principe.

Eug. Tout le monde est-il obligé de prier de la sorte?

Er. Tout Chrétien est obligé de penser à Dieu; de s'occuper de ses divines perfections, de sa sagesse, de sa providence, de sa justice, de sa miséricorde; de méditer sa loi sainte, & les mystères de la Religion. Tout Chré-

tien est obligé de penser à l'éternité, à la mort, aux jugemens de Dieu; de réfléchir sur soi-même, sur ses défauts, sur ses misères; d'examiner sérieusement l'état de son ame, ses progrès dans la vertu & dans l'amour de Jesus Christ, ou ses affoiblissemens & ses déchets: ou une considération profonde sur tous ces objets, si elle est faite avec un esprit de foi & de religion, doit être naturellement suivie ou entremêlée de sentimens de piété, de mouvemens de crainte, d'amour & de reconnoissance pour Dieu, de saints désirs d'être unis à lui, d'être conformes à Jesus Christ, d'avoir part aux bienfaits de sa rédemtion; de gémissemens sur nos foiblesses; de prières pour obtenir le secours divin dont nous sentons un besoin si pressant; d'une humble confiance que la bonté du Seigneur exaucera nos demandes; & voilà précisément cette oraison intérieure, dont l'obligation est indispensable à tous les Chrétiens qui veulent opérer leur salut.

EUD. L'oraison mentale est un exercice dont je me crois incapable; car mon esprit est si léger, si dissipé, si distrait, qu'il ne peut soutenir une prière purement intérieure.

ER. Vous vous abusez vous-même, ma chère Eudoxie; car, quelque volage que soit votre esprit, il est impossible, si vous avez quelque amour de Dieu, que vous ne réfléchissiez point sur les vérités de la Religion, sur les bienfaits du Très-haut, sur vous-même, & que vous ne vous abandonniez quelquefois à de pieux désirs, & à des sentimens de cœur dont le Seigneur est l'objet, & dès-lors vous priez mentalement. Il n'est pas nécessaire que ces réflexions, accompagnées de bons mouvemens, durent long-temps. La prière peut être fort courte, & néanmoins très-pure & très ardente. D'ailleurs, ne pouvez-vous pas fixer votre esprit par quelque bonne lecture, qui fera naître dans votre cœur des sentimens de foi, d'espérance & d'amour? Livrez-vous alors à ces sentimens, & vous prierez d'une manière très-agréable à Dieu, & très-utile pour vous. Vous voyez donc combien votre excuse est frivole.

EUD. J'en conviens; mais comment remédier à la sécheresse & à la stérilité que j'éprouve? J'ai toutes les peines du monde à produire des réflexions.

ER. Supposons-le, ma chère enfant, ne pouvez-vous pas du moins emprunter les réflexions des autres, & vous

les approprier, encore une fois, par la lecture; vous faire l'application des vérités que vous lisez ; examiner quels sont à ce sujet vos sentimens, vos dispositions, votre conduite; vous humilier devant Dieu de ce que vous êtes encore si éloignée de la perfection à laquelle il vous ordonne de travailler sans cesse ; le prier de changer votre cœur, & d'y imprimer ces vérités? En lisant l'Evangile, par exemple, ne pouvez-vous pas convertir en prières les enseignemens, les préceptes, les exhortations, les reproches, & les faits même que vous y rencontrez à chaque instant ? Tout est bon, mes chers enfans, pourvu que le cœur parle à Dieu. Si ces moyens ne vous réussissent pas, soyez persuadée que la source de vos distractions & la cause de votre sécheresse viennent de l'infidélité & de l'indifférence. Vous ne pouvez vous entretenir avec Dieu, parce que vous êtes trop loin de lui pour lui parler & pour l'entendre: c'est par la foi & par l'amour qu'on s'en approche.



ENTRETIEN XIX.

De la Prière extérieure, & de l'Oraison Dominicale.

EUGENE. QU'entendez-vous, s'il vous plaît, par la prière extérieure ?

ERASTE. La prière extérieure, que l'on appelle encore prière vocale, est celle qui se fait en articulant des paroles. Nous devons prier de bouche aussi bien que de cœur ; mais pour le faire utilement, il faut que les expressions soient dictées par les sentimens du cœur ; la prière étant une sorte d'affaire qui se traite plutôt par des gémissemens & des larmes, que par des paroles & des discours ; & ce sont ces larmes seules, ces seuls gémissemens, qui parviennent au trône de celui qui a tout fait par sa parole, & qui n'a pas besoin des nôtres.

On peut faire usage de livres qui contiennent les oraisons & les prières que l'Eglise a composées, ou qu'elle a consacrées; mais il n'en faut point abuser, & voici en quoi consiste l'abus qu'on ne fait que trop souvent de ces pieuses formules. On se contente de réciter ces prières du

bout des lèvres, sans être pénétrée de ce que l'on dit. Souvent aussi l'on s'imagine que, pour être pénétré d'amour de Dieu, de douleur de ses péchés, de reconnoissance, &c. il suffit de réciter avec attention les actes d'amour, de contrition & de gratitude qu'on trouve dans les livres. Quelquefois même on croit que la longueur des prières vocales est un moyen d'être plutôt exaucé, tandis que Jesus-Christ lui-même a dit : « Ne soyez pas grands par-» leurs dans vos prières, comme les païens, qui s'ima-» ginent qu'à force de paroles ils obtiennent ce qu'ils » demandent. Ne vous rendez pas semblables à eux, » parce que votre Père connoît vos besoins, avant même » que vous ne les exposiez à ses yeux.

EUDOXIE. Que faut-il donc faire pour ne point tomber dans cet abus ?

ER. Il faut, je le répète, il faut que le cœur soit d'intelligence avec la bouche. Il faut s'efforcer d'exciter dans sa volonté les sentimens qui sont exprimés dans les actes dont on récite les formules, & prier le Seigneur de les faire naître lui-même au fond de notre cœur par sa grace. Enfin, soit qu'on récite des prières longues, soit qu'on en récite de courtes, il faut se bien persuader qu'on n'est exaucé qu'à proportion de l'ardeur, de la ferveur & de la foi avec laquelle on prie. La prière est trop longue, quelque courte qu'elle soit, quand le gémissement intérieur ne la produit pas : elle n'est jamais trop longue, quand le cœur parle.

EUG. Quelle est la plus excellente & la plus parfaite de toutes les prières vocales ?

ER. C'est celle que Jesus-Christ lui-même nous a apprise, & qu'on appelle, pour cette raison, la prière du Seigneur, ou l'Oraison dominicale. Cette divine prière contient tout ce que nous pouvons, tout ce que nous devons demander à Dieu, soit pour la gloire de son saint nom, soit pour notre salut éternel, soit pour nos besoins spirituels & temporels. Elle est composée d'une petite préface & de sept demandes : récitez-les, chère Eudoxie, & je vous les expliquerai.

EUD. *Notre Père, qui êtes aux cieux.*

ER. Dieu, qui est *notre Père* par la création, l'est encore par la grace de la régénération & de l'adoption que nous avons reçue dans le Baptême. Et quels sentimens de

respect, de reconnoissance, d'amour & de confiance, le titre auguste d'enfans de Dieu, de frères & de cohéritiers de Jesus-Christ, ne doit-il pas exciter dans nos cœurs? Qu'étions-nous par le péché, & que sommes-nous devenus par la miséricorde & par la grace? S'il est vrai que Dieu est *notre Père*, & le meilleur de tous les pères, que n'accordera-t-il pas à la prière humble, soumise & sincère de ses enfans?

Chacun de nous parlant à Dieu, ne dit pas *mon Père*, mais *notre Père*, afin que nous comprenions par cette première parole, que l'esprit de charité & d'union fraternelle doit animer nos prières; car le Seigneur ne veut pas que chacun se contente de prier pour soi : notre prière est commune & publique; &, quand nous prions, ce n'est pas pour un seul, mais pour tout le peuple chrétien, que nous prions, parce que tout le peuple, dont nous faisons partie, n'est qu'un.

EUG. Pourquoi ajoute-t-on : *Qui êtes aux cieux*? est-ce que Dieu n'est pas par tout?

ER. Sans doute; mais il est ordinaire à l'Ecriture de le représenter comme habitant du ciel, parce que c'est-là qu'il fait particulièrement éclater sa gloire & sa magnificence, en se communiquant à ses élus: d'ailleurs, c'est au ciel que nous sommes appelés; & le ciel est notre patrie, & l'héritage que *notre Père* nous destine.

EUD. *Que votre nom soit sanctifié.*

ER. Si nous sommes de vrais enfans de Dieu, rien ne doit nous être plus cher que l'honneur & la gloire de notre Père : aussi lui demandons-nous *que son nom soit sanctifié*, c'est-à-dire, honoré & glorifié par tous les hommes, & par chacun de nous, avec une pureté de cœur, & une ardeur de zèle digne de son infinie sainteté. Nous lui demandons que ceux qui ne le connoissent pas, soient appelés à le connoître; que tous rendent hommage à sa vérité, à sa toute-puissance, à sa miséricorde, à sa justice, par la foi, l'espérance & la charité; que tous l'adorent, le servent, le louent, lui rendent graces; que ceux qui l'outragent par leurs péchés, commencent à le glorifier par leurs bonnes œuvres; & que ceux qui le glorifient par la sainteté de leur vie, persévèrent jusqu'à la fin dans la justice.

EUD. *Que votre règne arrive.*

ER. Le règne de Dieu que nous désirons & que nous

demandons ; eſt celui que l'Eſprit ſaint établit dans les cœurs par le don de la charité. Mais ce règne ne ſera parfait en nous que dans l'autre vie, lorſque toute cupidité étant détruite, nous aimerons de toute l'étendue de notre volonté le Créateur, le Réparateur, le Sanctificateur du genre humain : ainſi le véritable objet de cette demande eſt la fin des choſes préſentes, & la conſommation du règne de Dieu dans chacun de nous. Le déſir de la vie future eſt le caractère d'un ſincère diſciple de Jeſus-Chriſt; mais combien y en a-t-il dont le cœur ſoit d'accord avec la langue lorſqu'il récite l'Oraiſon dominicale ? Hélas ! combien y en a-t-il qui préfèrent l'exil à la patrie, & qui craignent d'être exaucés, lorſqu'ils demandent à Dieu que tout finiſſe pour eux, & qu'il les attire à lui, pour régner parfaitement en eux ?

EUD. *Que votre volonté ſoit faite ſur la terre comme (elle eſt faite) dans le ciel.*

ER. Nous ne demandons pas que Dieu faſſe ce qu'il veut, mais que nous puiſſions faire ici-bas ce que ce père tendre & bienfaiſant nous ordonne, avec autant de zèle & d'amour que les anges & les ſaints l'accompliſſent dans le ciel. La volonté de Dieu eſt celle que Jeſus-Chriſt a faite, & qu'il nous a enſeignée. Etre humbles dans notre conduite, fermes dans la foi, modeſtes & retenus dans nos paroles, appliqués aux œuvres de juſtice & de miſéricorde, réglés dans nos mœurs, incapables de faire injure à perſonne, & capables de ſupporter les injures qu'on nous fait ; garder la paix avec nos frères ; être attachés à Dieu de tout notre cœur, l'aimer, parce qu'il eſt *notre Père* ; le craindre, parce qu'il eſt Dieu ; préférer Jeſus-Chriſt à tout, puiſque lui-même n'a rien aimé plus que nous ; demeurer inviolablement attachés à ſon amour ; nous tenir avec courage & avec confiance au pied de ſa croix ; & quand il s'agit de combattre pour la gloire de ſon nom, le confeſſer ſans crainte, ſoutenir avec fermeté les plus rudes attaques, & mourir pour lui avec une patience qui mérite d'être couronnée : voilà ce que j'appelle vouloir être cohéritier de J. C., obéir au commandement de Dieu, & faire la volonté de *notre Père.*

EUD. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

ER. Cette demande a deux ſens, dont le premier ſe

rapporte à la nourriture corporelle, & le second regarde la vie de l'ame. Commençons par le sens qui concerne les alimens de notre corps

Donnez-nous; c'est donc Dieu qui nous donne le pain dont nous vivons. Nous n'en sommes redevables ni à notre travail, ni à notre industrie. Les riches, comme les pauvres, sont tous devant lui des indigens qui n'ont rien que ce qu'ils reçoivent de sa libéralité inépuisable.

Aujourd'hui. En ne demandant le pain que pour aujourd'hui, nous témoignons que nous aimons à dépendre de la Providence, & que nous nous reposons sur elle, sans inquiétude pour le lendemain.

Notre pain; non ce qui n'est bon qu'à contenter la sensualité, mais ce qui est nécessaire pour le soutien de nos jours; *notre pain*; non que nous y ayons aucun droit de nous-mêmes, mais parce que Dieu, par sa miséricorde, nous le donne comme la nourriture qui nous est propre; *notre pain*, enfin, & non pas *mon pain*, parce que chacun de nous, si sa prière est sincère, doit souhaiter & demander pour ses frères ce qu'il souhaite & ce qu'il demande pour lui-même. Mais pouvons-nous dire que nous avons ce désir, si nous refusons de leur faire part de ce que Dieu nous donne au-delà du nécessaire?

De chaque jour, c'est-à-dire, dont nous avons besoin chaque jour pour vivre. Comme il n'y a point de jour où nous ne dépendions de Dieu, il n'y en a point aussi où nous ne devions rendre hommage à sa providence, & protester de notre dépendance, en lui demandant notre pain.

Venons actuellement à ce qui regarde la nourriture spirituelle.

Jesus-Christ lui-même est le pain de notre ame. Il est notre pain dans l'Eucharistie où il nous nourrit de sa chair & de son sang, pain, sans lequel nous ne pouvons avoir la vie en nous; mais, comme il ne peut être mangé que par ceux qui ont le cœur pur, en priant Dieu de nous le donner chaque jour, nous lui demandons la pureté de cœur nécessaire pour prendre avec fruit ce divin aliment; & nous le supplions de nous préserver des péchés qui nous rendroient indignes d'y participer.

Jesus-Christ est notre pain dans sa parole. Sans cet aliment salutaire, qui est d'un usage encore plus universel & plus fréquent que l'Eucharistie, l'ame demeure dans un

état d'inanition déplorable aux yeux de la foi. Heureux ceux qui connoissent l'excellence de ce pain, & qui s'en nourrissent ! Qu'ils ne cessent point de demander pour eux-mêmes & pour leurs frères, la grace de le goûter de plus en plus.

Enfin, Jesus-Christ est notre pain dans sa grace, c'est-à-dire, dans le secours de son Esprit, & dont nous avons besoin chaque jour & à chaque moment, pour conserver la charité qui est la vie de notre ame, pour sanctifier le nom de Dieu, faire sa volonté, & vaincre les tentations. Ne cessons donc point de demander au Tout-Puissant ce pain quotidien ; mais, comme pour le pain temporel il faut joindre le travail à la prière, & que ce seroit tenter Dieu que d'attendre de lui qu'il nous nourrît sans rien faire, il faut de même qu'en lui demandant sa grace, nous mettions en pratique les moyens par lesquels il communique ordinairement cette nourriture spirituelle, je veux dire qu'il faut penser à Jesus-Christ, méditer sa Loi sainte, accomplir, autant qu'il est en nous, les divins préceptes qu'il nous a donnés, marcher dans les voies qu'il a tracées, écarter enfin tout ce qui pourroit mettre obstacle aux mouvemens salutaires de l'Esprit de Dieu.

EUD. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

ER. Les offenses que nous pardonnons au prochain ne sont rien en comparaison de celles dont nous sommes coupables envers Dieu. Nous demandons la remise de dix mille pièces d'or, pour celle de quelques deniers qui nous sont dûs. Mais, si nous remettons cette petite somme de bon cœur, & sans attendre même que nos débiteurs nous en prient, si nous la remettons toute entière & sans aucune réserve, c'est-à-dire, si nous pardonnons à notre prochain du fond du cœur, & de nous-mêmes ; si nous le prévenons avec bonté, avec charité, au lieu de nous livrer à une vengeance aveugle, ou d'attendre qu'il nous apaise par ses regrets ; Jesus-Christ nous est garant que tous nos péchés seront pardonnés : « si vous pardonnez „ aux hommes les fautes qu'ils auront faites contre vous, „ nous dit-il, votre Père céleste vous pardonnera aussi „ les vôtres. » Mais cette promesse suppose dans celui qui pardonne à son frère, l'esprit de pénitence pour ses propres pechés ; car c'est un principe dans la Religion,

que, sans l'esprit de pénitence, aucun péché ne peut être remis.

EUD. *Et ne nous abandonnez point à la tentation.*

ER. Le mot *tenter* a deux sens dans l'Ecriture : il signifie en général éprouver ou mettre à l'épreuve. C'est ainsi que Dieu tenta Abraham, en lui commandant d'immoler son fils Isaac : c'est ainsi qu'il tenta Job & Tobie, par les maux dont il permit qu'ils fussent affligés. Les prospérités & les maux de la vie sont, en ce sens, des tentations de la part de Dieu, parce que ce sont des épreuves qui servent à nous montrer à nous-mêmes & aux autres ce que nous sommes.

Tenter, signifie aussi solliciter au mal. Dans ce second sens, il ne peut convenir à Dieu, selon cette parole de l'apôtre S. Jacques: « Que personne ne dise, lorsqu'il » est tenté, que c'est Dieu qui le tente ; car Dieu est in-» capable de porter au mal, & il ne tente personne ; » mais chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui » l'entraîne & qui l'attire. Ensuite, quand la concupis-» cence a conçu, elle enfante le péché ; & le péché, » étant consommé, engendre la mort. »

C'est donc la concupiscence qui nous sollicite au mal, par les mouvemens & les désirs déréglés qu'elle excite en nous. Si nous réprimons ces premiers mouvemens par la crainte d'offenser Dieu, & si nous refusons constamment de consentir au mal auquel ils nous attirent, il n'y a point de péché. Mais, si l'on écoute la tentation, si l'on s'y arrête, si l'on ne la combat que foiblement, &, pour ainsi dire, d'une demi-volonté, il y a alors un consentement imparfait : c'est *la concupiscence* qui *conçoit* le péché. On a vu plus loin, & le consentement venant à se former entièrement, le péché est *enfanté*, & c'est ce qui tue l'ame, sur-tout si l'on passe du consentement intérieur à l'action extérieure que la loi défend.

A ce principe funeste de tentation, qui est en nous-mêmes, s'en joint un autre qui est hors de nous ; c'est le démon ; notre ennemi, à qui Dieu, par un juste jugement sur l'homme pécheur, permet d'irriter la concupiscence, d'agir sur notre imagination, de présenter à nos sens des objets séduisans, & de nous tendre perpétuellement des piéges dont il nous dérobe la vue. Il n'y a point de ruse qu'il ne mette en œuvre pour nous faire tomber,

jusques-là même que les victoires que nous remportons sur lui nous deviennent souvent funestes par les sentimens d'orgueil qu'il nous suggère, & qui lui donnent enfin l'avantage sur nous, lorsque nous croyons l'avoir terrassé.

Etant donc convaincus que nous n'avons de ressource contre de tels ennemis que dans la vertu toute-puissante de Dieu, nous le supplions de *ne nous point abandonner à la tentation.* Nous ne demandons pas de n'être point absolument tentés: car la vie de l'homme sur la terre est une guerre & une tentation continuelle; mais nous le supplions d'avoir égard à notre foiblesse, & de nous épargner, par sa miséricorde, ces grandes tentations qu'on ne peut vaincre avec une vertu commune, & qui renversent quelquefois les plus forts; & nous le conjurons de ne nous point abandonner à nous-mêmes dans toutes celles par lesquelles il lui plaît de nous éprouver, soit grandes, soit petites, mais de nous donner la force nécessaire pour y résister & en sortir victorieux.

EUD. *Mais délivrez-nous du mal.*

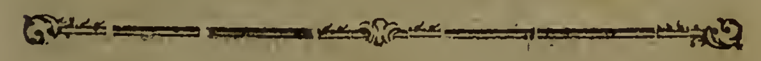
ER. C'est comme si nous disions: Notre Père, dissipez les ténébres qui environnent notre esprit, délivrez-nous de notre ignorance, de nos erreurs, du danger où nous sommes sans cesse de tomber dans l'aveuglement; affranchissez-nous de nos passions: *délivrez-nous* sur-tout *du méchant*, de cet ennemi de notre salut, qui tourne sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer. Mais, cette heureuse délivrance, nous le savons, n'est point pour la vie présente: tirez-nous donc au plutôt de cette vie pleine de misères; &, par une sainte mort, cachez-nous dans le secret de votre face, où il n'y aura plus ni péché, ni tentation, ni foiblesse, ni danger.

EUG. Que veut dire, s'il vous plaît, ce mot *Amen*, que l'on ajoute à la fin de l'Oraison dominicale, & de toutes les prières de l'Eglise?

ER. C'est un mot hébreu, qui signifie: c'est la vérité; cela est ainsi; je souhaite que cela soit; ainsi soit-il: je consens à tout ce qui vient d'être dit ou demandé. Ainsi, par ce mot, on témoigne que l'on donne son consentement à tout ce qui vient d'être demandé à Dieu, soit qu'on ait fait soi-même la prière, soit qu'un autre l'ait faite au nom de tous.

Telles sont, mes chers amis, les principales réflexions

que vous devez faire en récitant l'Oraison dominicale; & vous voyez, d'après ce que nous avons dit, que l'objet de cette divine prière, est de demander à Dieu un cœur chrétien, afin que les paroles que nous prononçons aient dans notre bouche une vérité sans laquelle notre prière deviendroit pour nous un nouveau sujet de condamnation. Car, malheur à ceux qui parlent à Dieu avec un cœur double; qui récitent les paroles de son Fils, sans avoir rien de son Esprit; qui appellent Dieu, leur père, sans même commencer de l'aimer; qui lui demandent la satisfaction de son nom, & qui ne cessent de le déshonorer; qui paroissent désirer son règne, & qui établissent dans leur cœur celui du démon; qui semblent aimer l'accomplissement de sa volonté, & qui lui demeurent toujours rebelles; qui lui demandent leur pain, & qui le méprisent ou le profanent; qui implorent sa miséricorde, & qui en même-temps prononcent leur propre condamnation, en ne pardonnant point à leurs frères; qui veulent que Dieu ne les abandonne point à la tentation, & qui le tentent lui-même en s'y précipitant; enfin, qui lui disent de les délivrer du mal, & qui cimentent de jour en jour l'alliance qu'ils ont faite par le péché avec la mort & l'enfer!



ENTRETIEN XX.

Des Prières publiques de l'Eglise, & particulièrement du Sacrifice de la Messe.

EUDOXIE. QU'est-ce que la prière publique?

ERASTE. C'est celle qui se fait par les ministres de l'Eglise, & par les fidèles légitimement assemblés avec eux, ou même par les ministres en particulier, mais parlant au nom & comme délégués de tout le corps.

La prière que font en commun les fidèles, est bien plus puissante auprès de Dieu, que celle que chacun fait en son particulier: « Je vous déclare, dit Jesus-Christ, que si » deux d'entre vous s'accordent ensemble sur la terre, quoi » que ce soit qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon » Père qui est dans le ciel. Car, où il y a deux ou trois

» personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au » milieu d'eux. » Or, si tout est promis à la prière de deux ou de trois personnes unies ensemble, combien plus tout est-il promis à la prière qui est faite par une multitude de fidèles assemblés au nom de Jesus-Christ, qui chantent les louanges de Dieu, & poussent des cris vers le ciel dans un même esprit de foi, d'espérance & de charité?

EUGENE. Quelles sont les différentes parties de l'office divin, & dans quel temps doit-on les réciter?

ER. Les prières que l'Eglise a consacrées, & qu'il est bon de connoître pour y assister au moins en esprit, si l'on ne peut le faire en personne, sont l'office de la nuit, celui du matin, les heures canoniales, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres & Complies.

L'office de la nuit, que nous appelons *Matines*, parce qu'on ne le célèbre plus, dans la plupart des Eglises, que le matin, se récitoit au milieu de la nuit, & se nommoit *Nocturne*. Quand il y avoit trois nocturnes, le premier commençoit à neuf heures du soir, le second à minuit, & le troisième à trois heures.

Au point du jour, on chantoit l'office du matin, que nous nommons *Laudes*, parce que les Pseaumes qui le composent, sont particulièrement des cantiques de louange.

A la première heure, suivant l'ancienne manière de compter, c'est-à-dire, sur les six heures, on récitoit l'office que, pour cette raison, on appelle *Prime*; à la troisième heure, c'est-à-dire, sur les neuf heures, on récitoit celui qu'on appelle *Tierce*; à la sixième heure, c'est-à-dire, sur le midi, on récitoit *Sexte*; & à la neuvième heure, on récitoit *None*. Ces quatre offices étoient appelés *petites Heures*, comme aujourd'hui, parce qu'ils sont plus courts que les autres; & *canoniales*, parce que les Conciles les ont établis par des canons, & qu'ils doivent d'ailleurs se réciter à des heures réglées.

Quand le soleil étoit couché, on chantoit *Vêpres*, c'est-à-dire, les prières du soir; & on les terminoit par un office qui étoit comme le complément de toutes ces oraisons, & que, pour cela, on appeloit *Complies*.

Selon cette distribution, on prioit au moins une fois durant la nuit; & les prières du jour se succédoient de trois heures en trois heures, afin d'approcher, le plus qu'il étoit possible, de la prière continuelle que le divin Sauveur nous recommande.

Quand on récite l'office canonial en ſon particulier, ſoit par obligation, comme ceux qui ont des bénéfices ou qui ſont revêtus des ordres ſacrés, ſoit par dévotion, il faut obſerver cette diſtribution autant qu'il eſt poſſible, & ſe faire une loi de ne pas joindre enſemble, ſans une grande néceſſité, deux différentes heures de l'office, comme Prime & Tierce, None & Vêpres; moins encore d'en réciter pluſieurs de ſuite : ce ſeroit s'écarter de l'intention de l'Egliſe, qui déſire que ſes enfans reviennent ſouvent dans la journée au ſaint exercice de la prière : ce ſeroit donner lieu de penſer qu'on ſe trouve ſurchargé de ce qui faiſoit la conſolation de nos pères, je veux dire d'être admis de trois heures en trois heures en la préſence de Dieu, pour l'adorer, pour lui rendre graces, pour implorer ſa miſéricorde. Ce n'eſt pas qu'il faille s'aſſujettir avec une préciſion littérale & une exactitude ſcrupuleuſe à réciter les différentes heures canoniales au moment même que chacune d'elles indique: le temps marqué par chaque office a une certaine étendue dans laquelle chacun peut prendre le moment qui convient à ſa ſituation, à ſes occupations, à ſa ſanté; mais l'eſſentiel eſt que les différentes parties du jour, & quelque temps dans la nuit, ſoient ſanctifiées par la prière, & que les paroles que l'Egliſe nous met dans la bouche, aient un ſens raiſonnable.

Tant qu'on ſe renferme dans ces bornes, l'intention de l'Egliſe eſt ſuivie. Mais que, par des raiſons de commodité, pour ſe promener, rendre ſes viſites, faire place à des exercices d'étude, ou à des pratiques arbitraires de dévotion, on diſe Vêpres & Complies dès une heure après midi, l'office de la nuit & du matin, à quatre ou cinq heures du ſoir: que dès cinq heures du matin, on récite Sexte & None; qu'on diſe à Dieu qu'on veille vers lui dès le point du jour, quand il n'eſt pas encore nuit; qu'on lui diſe que le ſoleil eſt au milieu de ſa courſe ou ſur ſon déclin, quand il n'eſt pas encore levé; qu'on parle le langage des gens qui vont ſe coucher, quand a encore ſept ou huit heures à donner au travail & aux fonctions du jour; c'eſt tenir à Dieu des diſcours qu'on n'oſeroit tenir à un homme.

Au reſte, ces avis ne regardent que la récitation des heures canoniales, qui ſe fait, ſoit en particulier, ſoit dans le domeſtique, où l'on a toute liberté de s'attacher à ce

qu'on croit le meilleur. Mais, lorſqu'on aſſiſte aux offices publics dans les temples, comme on a eu des raiſons de changer quelquefois le temps de ces prières le bon ordre & l'édification demandent qu'on s'y conforme, ſans ſe rien permettre qui donne la moindre atteinte à cette communauté d'oraiſons, qui unit enſemble tous les eccléſiaſtiques & les fidèles dans une même Egliſe; ainſi, chacun peut ſuivre chez ſoi l'attrait de ſa piété; mais, dans le temple, dans le ſervice public, tout doit être uniforme; tous les aſſiſtans doivent adorer, louer, prier, rendre graces enſemble. C'eſt dans cet eſprit qu'un Concile de Paris ordonne, entr'autres choſes, que tous, & principalement ceux qui tiennent un rang diſtingué dans les Egliſes diverſes, chantent les louanges de Dieu avec une ſainte effuſion de cœur. Non-ſeulement il défend tout ce qui n'a point de rapport à la prière; mais il ne veut pas même que perſonne liſe ou récite en particulier ſon office, pendant qu'on chante les Heures en commun.

EUG. Il eſt néceſſaire que tout le monde aſſiſte aux prières publiques?

ER. Tout Chrétien eſt obligé d'y prendre part en toutes les manières poſſibles. Il doit aſſiſter aux divins offices de ſa paroiſſe les dimanches & fêtes, c'eſt un devoir d'obligation dont rien autre choſe ne peut le diſpenſer, que l'impuiſſance de le remplir. Les autres jours, ſi l'on n'eſt point arrêté par des occupations néceſſaires, & dans l'ordre de Dieu, c'eſt une dévotion très-ſolide d'aſſiſter à l'office divin, en tout ou en partie, ſoit à la paroiſſe, ſoit dans quelque Egliſe voiſine. En effet, pourquoi nos temples ſont-ils ouverts aux heures de l'office, ſi ce n'eſt afin que ceux d'entre les fidèles, qui peuvent prendre part à la prière publique, viennent joindre leurs hommages à ceux des eccléſiaſtiques?

Ne l'oubliez jamais, mes chers amis; la vie d'un vrai Chrétien eſt une vie de prières & de bonnes œuvres. Ainſi, ceux qui ne peuvent aſſiſter de corps aux offices publics, ne ſont pas pour cela diſpenſés d'y aſſiſter en eſprit & d'y prendre part, en récitant, s'ils le peuvent, l'office divin tout entier ou en partie, aux différentes heures du jour, ou, s'ils ne peuvent réciter l'office entier, ils peuvent au moins lire quelques Pſeaumes, ou ſeulement quelques verſets de Pſeaumes de trois heures en trois heu-

res, & y joindre l'oraiſon du jour : tout devient facile, quand on a de la piété.

Un avis très-important à donner ici, & qu'on peut appliquer à toutes ſortes de prières, c'eſt d'être en garde contre la précipitation, qui dégénère bientôt en habitude, & de prononcer diſtinctement toutes les ſyllabes, en obſervant les pauſes que demande le ſens des paroles. Nous parlons à Dieu, & la prière eſt une humble requête que nous lui préſentons Comment oſons-nous lui parler avec une nonchalance & une rapidité dont le moindre juge, à qui nous recommanderions une affaire, ſe tiendroit offenſé, & qu'il regarderoit, avec raiſon, comme un manque de reſpect ? Ayons donc de la foi, mes chers enfans : ſongeons qui nous ſommes, & qui eſt celui à qui nous nous adreſſons : ſentons le poids de notre miſère, & le beſoin continuel que nous avons de ſa miſéricorde ; & nous éviterons la précipitation, l'un des grands défauts de la prière, & qui en dérobe tout le fruit.

EUG. Pourquoi l'Egliſe fait-elle ſes prières publiques dans un langage inconnu au peuple ?

ER. Si l'on introduiſoit le langage vulgaire dans les prières publiques de chaque pays, elles ſeroient ſujettes à de continuels changemens ; car les langues vivantes éprouvent tant de révolutions, qu'à peine peut-on les reconnoître au bout de cent ans : &, dans ces variations perpétuelles, ne pourroit-il pas ſe gliſſer des changemens eſſentiels dans les dogmes de la foi, dont on trouve le dépôt dans les prières publiques de l'Egliſe? ou du moins ne pourroit-il pas ſe faire qu'à la longue on perdît de vue les originaux, c'eſt-à dire, les Bibles hébraïque, grecque & latine ? Afin donc d'éviter ces inconvéniens, l'Egliſe a conſervé le langage des Romains, qui étoit autrefois la langue vulgaire de tous les peuples d'Occident, & qui même encore aujourd'hui eſt celle que l'on entend le plus univerſellement dans l'Europe.

Au reſte, quoique la plus grande partie des peuples n'entendent pas cette langue, ils ſavent en général que l'Egliſe demande à Dieu pour eux les mêmes choſes qu'ils doivent demander eux-mêmes ; ce qui ſuffiroit pour les mettre en état d'unir leur intention à celle des miniſtres. Mais, de plus, on a traduit toutes ces prières latines en langage vulgaire ; en ſorte qu'ils peuvent, & qu'ils doi-

vent même le plus souvent les réciter selon la traduction, à moins qu'ils ne suivent le chant du chœur ; ce qu'ils doivent faire avec gravité, avec modestie, en prononçant distinctement toutes les paroles, en observant exactement les méditations, c'est-à dire, les pauses marquées au milieu de chaque verset des Pseaumes, enfin en chantant de cœur encore plus que de bouche ; & en se souvenant sans cesse que Dieu veut être servi, loué, adoré en esprit & en vérité.

Eud. Pourquoi l'Eglise accompagne-t-elle son service public de beaucoup de cérémonies?

Er. L'objet de ces cérémonies est de rendre le culte du Seigneur plus majestueux & plus instructif. Ainsi, on doit les regarder comme des leçons muettes, qui, par des spectacles réitérés, inculquent dans le cœur des fidèles, ce que la voix du pasteur ne pourroit si bien faire entendre, & comme les symboles mystiques, qui renferment une merveilleuse éloquence, une salutaire doctrine, proportionnée à l'intelligence des plus foibles, propre à exciter la ferveur de nos ames, à nourrir notre piété, à élever notre esprit des choses temporelles aux éternelles, & à nous faire entrer dans celui des mystères que l'on célèbre.

A la vérité, toutes ces cérémonies n'ont point été significatives dans leur origine ; il y en a plusieurs qui ne doivent leur institution qu'à des raisons de nécessité, d'habitude, de commodité & de bienséance ; plusieurs ont été prises des Juifs, & plusieurs aussi ont été empruntées des païens; car ce qu'il y avoit de condamnable dans le culte de ces derniers, n'étoient pas les cérémonies en elles-mêmes, mais le rapport qu'ils en faisoient à des objets qui en étoient indignes. En adoptant quelques usages des uns & des autres, l'Eglise n'avoit pas seulement dessein de les sanctifier ; elle vouloit encore rendre plus facile la conversion des peuples qui les pratiquoient. Dans la suite, ces raisons ont cessé ; mais les usages sont demeurés ; & c'est alors que toutes les cérémonies en général sont devenues les symboles, dont la principale fin est de rappeler aux fidèles le souvenir des mystères qui se sont accomplis autrefois, de leur apprendre la sainteté, & de leur mettre sans cesse devant les yeux les dispositions du cœur avec lesquelles ils doivent assister aux prières publiques,

ques. L'explication de quelques-uns de ces usages vous fera juger de tous les autres, & vous apprendra, mes chers enfans, qu'il n'y a rien dans le culte de l'Eglise, qui ne puisse être pour tous les Chrétiens une source d'instructions salutaires.

Les cierges & les lampes qui brûlent durant l'office divin, sont des signes qui marquent la joie vive & la sainte allégresse dont les fidèles doivent être remplis en la présence du Seigneur. Ils sont encore les figures de Jesus-Christ qui est la lumière du monde, & de la Foi des Chrétiens; car la foi est le flambeau spirituel qui nous éclaire & qui nous conduit.

Les cierges allumés qu'on porte à l'offrande témoignent qu'on veut se consumer pour le service de Dieu. Ceux dont on environne les corps morts, montrent qu'ayant été éclairés pendant leur vie des lumières de la foi, nous espérons que, par les mérites de cette foi qui a Dieu pour principe, ils auront part à la résurrection glorieuse.

Le cierge pascal est le symbole de Jesus-Christ ressuscité, & nous apprend que nous devons sortir avec lui de la mort du péché, pour nous élever continuellement vers le ciel.

Les cloches sont, pour ainsi dire, les images des pasteurs de l'Eglise. Elles sont suspendues en un lieu élevé; les pasteurs doivent être en quelque sorte suspendus entre le ciel & la terre par la disposition de leurs cœurs. Elles sont entendues de loin; & il est dit des apôtres, aux fonctions desquels les pasteurs succèdent, que le son de leur voix s'est fait entendre par toute la terre Elles avertissent les fidèles de leurs devoirs; elles les appellent dans les temples: tout le monde sait que c'est la fonction des conducteurs spirituels du peuple de Dieu.

L'usage de sonner les cloches pour les agonisans & pour les morts, a pour objet d'inviter les fidèles à se mettre en prières pour implorer la miséricorde divine en leur faveur.

Les autels sont de pierre, parce qu'ils représentent particulièrement Jesus-Christ, qui est appelé dans l'Ecriture la pierre angulaire. On met sous les autels des reliques des saints, pour nous faire comprendre qu'ils sont unis & incorporés à Jesus-Christ, & que nous devons aspirer sans cesse au même bonheur.

Le dimanche des Rameaux, entr'autres cérémonies; on frappe trois fois à la porte de l'Eglise au retour de la procession, pour nous rappeler que le ciel étoit fermé aux hommes avant la venue du divin Libérateur, & qu'il nous en a mérité l'entrée par sa mort.

L'Eglise en bénissant les différentes choses dont elle se sert dans le service public, ou qu'elle destine à la dévotion de ses enfans, comme l'eau, le sel, l'huile, les cloches, le fer, l'encens, les chapelles, les temples, les cimetières, les ornemens, les linges de l'autel, les chapelets, les médailles, nous montre qu'elle les tire de l'usage profane pour les appliquer à des usages de religion, & par conséquent elle nous apprend avec quel respect, avec quelle foi, avec quels sentimens de piété & de reconnoissance nous devons nous en servir, si nous voulons recevoir l'effet des prières dont elle accompagne ces bénédictions.

Les signes de croix que fait le ministre sur les choses qu'il bénit, nous font comprendre que, depuis le péché, ce n'est que par les mérites du Sauveur & par la vertu de sa croix, que les créatures peuvent être bénies de Dieu. Le souffle qu'il fait sur plusieurs des choses qu'il consacre, a pour objet de demander à Dieu qu'il daigne faire descendre sur ces choses la vertu du Saint-Esprit. Il veut imiter par-là l'action de Jesus-Christ, quand il donna le Saint-Esprit à ses apôtres: il souffla sur eux, & il leur dit: *Recevez le Saint-Esprit.* Ce souffle du Sauveur sur ses disciples, représentoit celui que Dieu inspira à notre premier père, lorsqu'il l'eut créé. Ce souffle de vie, qui donna alors à Adam une ame ornée de tous les dons de la grace, rendit avec usure aux apôtres ces trésors que le premier homme avoit perdus. D'ailleurs, Jesus-Christ vouloit montrer par ce symbole l'unité de nature entre lui & l'Esprit Saint, qui procède de lui ainsi que son Père.

L'encens que l'on offre à Dieu dans les différentes occasions où l'Eglise l'emploie, marque que nous lui rendons nos hommages comme à notre souverain Seigneur, & que nous désirons que nos prières s'élèvent jusqu'à son trône, comme un encens d'une agréable odeur.

Quand on encense les évêques, les prêtres, les rois, les princes, les princesses, les Seigneurs des paroisses, & les autres personnes de distinction, ainsi que les fidèles,

on veut les avertir de s'élever à Dieu par la ferveur de leurs prières, & de répandre par-tout la bonne odeur de de Jesus-Christ.

On peut dire aussi que ces encensemens se font pour marquer l'union qui est entre Jesus-Christ & ceux qui l'adorent dans le sein de l'Eglise, & c'est pour cela qu'on encense d'abord l'autel qui représente Jesus-Christ, & ensuite les fidèles qui sont ses membres, & qui doivent prier en Jesus-Christ, par Jesus-Christ, avec Jesus-Christ.

L'eau bénite que l'on met à la porte de l'Eglise, & l'aspersion qu'on en fait sur les fidèles, a pour objet de rappeler aux fidèles la grace de leur baptême, & la nécessité d'être purs pour participer aux saints mystères. L'eau est le symbole de la candeur & de la pureté, & le sel qu'on y mêle, est celui de la prudence & de la sagesse.

On jette de l'eau bénite sur les morts pour demander à Dieu qu'il daigne purifier au plutôt les ames des fidèles qui sont dans le purgatoire, leur accorder le soulagement des peines qu'elles souffrent, & les admettre dans son royaume.

Je ne dois pas oublier de vous dire, mes chers enfans, & c'est par où je termine cette matière : il est bon d'avoir de l'eau bénite chez soi, puisque, par la vertu des prières que l'Eglise fait en la bénissant, les démons n'ont aucun pouvoir sur les choses que cette eau touche ; il est bon d'en prendre en se levant, en se couchant, avant de commencer ses prières, & dans différens dangers spirituels & temporels; mais il faut la prendre avec un esprit de foi & de componction : de foi, parce que cette eau n'opère rien par elle-même, indispensablement de la foi de celui qui en use ; la componction, parce que, pour obtenir, en se levant avec cette eau, la grace d'être purifié de ses péchés, il faut en avoir une sincère douleur.

EUG. Quelle est la plus excellente de toutes les prières de l'Eglise?

ER. Le saint sacrifice de la Messe ; & c'est celle, mes chers amis, qui mérite le plus de votre part une attention sérieuse. Suivez-moi donc, & retenez bien ce que je vais vous dire.

Le sacrifice est un acte de religion, par lequel la créature raisonnable s'offre à Dieu, & s'unit à lui ; mais, dans une signification moins générale, le sacrifice est l'of-

frande d'une chose extérieure & sensible, faite à Dieu par un ministre légitime, avec quelque destruction ou changement de la chose offerte, qui est appelée *victime* ou *hostie*, pour connoître par-là le pouvoir de l'Etre suprême, & rendre hommage à sa souveraine Majesté.

Il y a toujours eu des sacrifices extérieurs dans l'Eglise véritable. Depuis Adam jusqu'à Moyse, & depuis ce grand législateur jusqu'au Messie, ils consistoient dans l'immolation de quelques animaux, dont on répandoit le sang sur l'autel. Mais Jesus-Christ les a abolis, pour en établir un plus parfait, qui durera jusqu'à la consommation des siècles : c'est celui de son propre corps dans la sainte Messe.

La Messe est donc le sacrifice du corps & du sang de Jesus-Christ, offert sur nos autels, sous les espèces du pain & du vin, pour représenter & continuer le sacrifice de la croix.

Il n'est offert qu'à Dieu seul ; car il n'est permis de sacrifier qu'à Dieu, & il est offert par les prêtres, qui sont en cela les ministres de Jesus-Christ & de l'Eglise ; car c'est Jesus-Christ & l'Eglise qui offrent à Dieu ce sacrifice, par les mains & par la bouche des prêtres.

Le but de l'Eglise, dans cette oblation ineffable, est d'adorer Dieu, de l'apaiser, de lui demander ses graces, & de le remercier de ses bienfaits.

E le l'offre pour l'Eglise de la terre, puisqu'elle y demande la sanctification de tous les Chrétiens qui vivent encore; pour l'Eglise du purgatoire, puisqu'elle y demande la délivrance & le pardon des fidèles qui expient les restes de leurs souillures; pour l'Eglise du Ciel, puisqu'elle y rend graces à Dieu des victoires qu'il a fait remporter à ses saints, & de la gloire dont il les a couronnés.

Ainsi le sacrifice de la Messe est le sacrifice de toute l'Eglise. Jesus-Christ, chef de l'Eglise, l'offre. L'Eglise militante s'unit à Jesus-Christ son chef, pour l'offrir avec lui : elle s'unit aussi, par la même raison, à l'Eglise triomphante : & l'une & l'autre implorent la miséricorde de Dieu, par Jesus-Christ, pour l'Eglise souffrante. Sentez-vous, mes chers enfans, la grandeur, la dignité de ce sacrifice, soit par la sublimité de la victime, soit par la fin de cette auguste oblation ? & commencez-vous à concevoir combien sont coupables ceux qui assistent à ce

redoutable ſacrifice avec négligence ou avec irrévérence, & ſans ſonger à la Divinité qui s'immole pour ſatisfaire à la Divinité ?

Car le ſacrifice de la Meſſe eſt le même que celui de la croix, puiſque c'eſt la même hoſtie & le même ſacrificateur, puiſque c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui s'y offre de nouveau à Dieu ſon père, par le miniſtère du prêtre, comme victime pour nous. Seulement il s'eſt offert ſur la croix, en verſant ſon ſang & en mourant pour nous ; au lieu que, ſur nos autels, il ne meurt plus ; mais il offre la mort qu'il a ſoufferte, & le ſang qu'il a verſé.

On ne peut donc apporter trop de reſpect & de reconnoiſſance en aſſiſtant à la ſainte Meſſe. Il faut faire ce que fait l'Egliſe, offrir Jeſus-Chriſt à Dieu, par les mains du prêtre, & s'offrir ſoi-même avec Jeſus-Chriſt.

S'offrir à Dieu, c'eſt proteſter qu'on ne veut plus vivre que pour lui, & ne faire que ſa divine volonté. Or, pour rendre cette offrande plus agréable & plus ſainte aux yeux de l'Eternel, il faut lui demander en général tout ce que le prêtre lui demande, ſuivre le miniſtre dans toutes les prières qu'il fait, & entrer dans l'eſprit de chaque action du ſacrifice.

EUG. De combien de parties la Meſſe eſt-elle compoſée?

ER. On diſtingue en général, dans la Meſſe, deux parties principales. La première, qui comprend les prières & les lectures que l'on fait depuis l'introït juſqu'à l'offertoire, ſe nommoit autrefois la Meſſe des cathécumènes, parce qu'il leur étoit permis d'y aſſiſter: la ſeconde, qui s'étend depuis l'Offertoire juſqu'à la fin, s'appeloit la Meſſe des fidèles : eux ſeuls avoient droit d'y être préſens. Avant l'offertoire, un diacre avoit ſoin de faire ſortir les cathécumènes, les poſſédés & les pénitens qui étoient privés de la communion. La formule avec laquelle il les congédioit, étoit conçue en ces termes : » Les » choſes ſaintes ſont pour les ſaints : dehors les chiens, » c'eſt-à dire, les profanes ! »

La première partie contient l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria in excelſis*, la *Collecte*, l'*Epître*, le *Graduel*, l'*Alleluia*, le *Trait*, l'*Evangile*.

L'*Introït* eſt une prière compoſée de divers paſſages des pſeaumes, & que le prêtre qui doit célébrer la Meſſe

récite avant de monter à l'autel. Il la commence par le signe de la croix, pour montrer que c'est au nom de la très-sainte Trinité que l'on s'assemble pour célébrer la mémoire de la passion de Jesus-Christ. Il faut la réciter avec lui, & s'humilier avec lui, en confessant ses péchés pour en mériter le pardon.

Par les fréquens *Oremus* (prions), les *Dominus vobiscum* (le Seigneur soit avec vous), le prêtre excite le peuple à être de plus en plus attentif; & le peuple, par sa réponse, fait connoître son attention; il faut donc alors renouveler sa piété & sa ferveur pour entrer dans l'esprit de l'Eglise.

Le *Kyrie eleyson*, prière grecque, qui signifie, *Seigneur, ayez pitié de nous*, se répète neuf fois, parce qu'on l'adresse trois fois à chaque personne de la très-sainte Trinité. Pour entrer dans l'esprit de cette prière, il faut la dire avec de grands sentimens d'humilité, & avec la disposition d'un cœur qui sent sa misère, & qui demande miséricorde.

Le *Gloria in excelsis Deo* (gloire à Dieu au plus haut des cieux), est un cantique d'action de graces & de joie, dont le commencement est composé des paroles que les anges chantèrent à la naissance de Jesus-Christ. Il faut se pénétrer des sentimens qu'éprouvoient ces esprits bienheureux, & chanter cet hymne de cœur bien plus que des lèvres.

La *Collecte* est proprement l'assemblée des Chrétiens réunis pour la célébration du saint Sacrifice; mais on donne particulièrement ce nom à toutes les oraisons que le prêtre récite pendant la Messe, & sur-tout à celle qui précède l'Epître. Le ministre est censé recueillir, dans ce moment, les vœux de tous les fidèles, pour les présenter avec les siens à l'Être suprême.

L'*Epître* est une lecture de l'Ecriture-sainte, que l'on fait au peuple pour l'instruire, & pour le préparer par-là au sacrifice. Il faut l'écouter avec attention, & demander à Dieu la grace de profiter des instructions qu'elle renferme.

Le *Graduel* est une prière que le prêtre récite, ou que l'on chante après la lecture de l'Epître, & qui sert comme de préparation à celle de l'Evangile. On la nomme *Graduel*, parce qu'anciennement, dans les Messes solemnel-

les, on montoit au jubé pour la chanter ; coutume qui s'obſerve encore dans quelques Egliſes.

Depuis Pâque juſqu'à la Septuagéſime, on joint au graduel l'*Alleluia* ; mais, par eſprit de pénitence, depuis la Septuagéſime juſqu'à Pâque, on ſubſtitue à cette joyeuſe antienne quelques verſets d'un pſeaume, que l'on appelle *Trait*, parce que l'on chantoit d'un ton lugubre & d'une voix traînante.

En commençant l'Evangile, celui qui lit & ceux qui l'écoutent, font le ſigne de la croix ſur leur front, ſur leur bouche & ſur leur poitrine, pour proteſter, par ce ſigne, qu'ils ne rougiront jamais des vérités de ce Livre ſacré, mais qu'ils les confeſſeront de bouche, & qu'ils les porteront toujours gravés dans le cœur. Hélas! combien y en a-t-il qui font cette promeſſe ſans y ſonger!

La ſeconde partie de la Meſſe, ou la Meſſe des fidèles, comprend le *Symbole*, l'*Offertoire*, le *Lavabo*, la *Préface*, le *Canon*, la *Conſécration*, l'*Oraiſon Dominicale*, l'*Agnus Dei*, la *Communion*, l'*Action de graces*, & la *Bénédiction.*

Le *Symbole*, ou la profeſſion de foi que l'on chante ou que l'on récite à la Meſſe, eſt celui du concile de Nicée ; & le but de l'Egliſe, dans cet uſage qui eſt très-ancien, eſt de proteſter ſolemnellement qu'on croit toutes les vérités renfermées dans l'Evangile dont on vient d'entendre une courte lecture, & expliquées dans le prône, c'eſt la Meſſe paroiſſiale, & qu'en qualité de fidèle, on droit d'aſſiſter à la célébration des ſaints myſtères.

L'*Offertoire* eſt une cérémonie par laquelle le prêtre offre à Dieu l'hoſtie qu'il doit conſacrer, en l'élevant avec ſes deux mains, & les préſens que fait le peuple, ou qu'il eſt cenſé faire. Car autrefois chacun apportoit ſon offrande, & l'on ne conſacroit que le pain & le vin qui avoient été préſentés par les fidèles. Il offre de la même manière le calice, après y avoir mis du vin & quelques gouttes d'eau. C'eſt, à proprement parler, le commencement de la Meſſe ; & c'eſt principalement alors qu'il faut allumer ſa ferveur & ſa dévotion.

Le *Lavabo* eſt une prière, ou plutôt un pſeaume que le prêtre récite en ſe lavant les doigts, afin d'obtenir de Dieu la pureté néceſſaire pour offrir le ſaint ſacrifice. Le peuple doit ſe joindre au miniſtre pour faire la même demande.

La *Préface* eſt une action de graces par laquelle le miniſtre prépare les aſſiſtans au canon de la Meſſe: c'eſt une oraiſon pathétique & touchante, par laquelle l'Egliſe de la terre s'unit à celle du ciel, & emprunte ſes paroles pour louer Dieu. Auſſi eſt-elle toujours terminée par ce chant admirable : *Saint* ! *Saint* ! *Saint* ! *&c.* chant que le Prophète Iſaïe, tranſporté en eſprit devant le trône de Dieu, entendit chanter aux Chérubins. L'Egliſe y ajoute les paroles que les enfans des Juifs dirent en l'honneur de Jeſus-Chriſt, lorſqu'il fit ſon entrée à Jéruſalem : *Béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur !* En prononçant ces mots, le prêtre fait le ſigne de la croix, pour faire voir que l'onction par laquelle Jeſus-Chriſt vient parmi nous & eſt rendu préſent ſur l'autel, eſt une repréſentation du ſacrifice de la croix. Il en faut dire autant de tous les autres ſignes ſemblables, qu'il repréſente dans preſque toutes les prières qui compoſent cette myſtérieuſe cérémonie.

Les prières qui ſuivent la Préface ſe nomment *Canon* de la Meſſe. *Canon* eſt un mot grec, qui ſignifie règle; & l'on donne ce nom aux déciſions des conciles, aux ordonnances de l'Egliſe, qui doivent ſervir à régler la diſcipline ou la croyance des fidèles ; ainſi le Canon de la Meſſe n'eſt autre choſe que la règle fixe, l'ordre invariable de célébrer le ſaint ſacrifice.

Le prêtre y prie pour le pape, pour l'évêque du lieu, pour le roi, pour tous les fidèles en général, pour les aſſiſtans en particulier : il s'unit d'une manière formelle à l'Egliſe céleſte; &, après avoir ſupplié le Très-Haut d'agréer la victime qu'il va immoler, il bénit le pain & le vin, & ſe diſpoſe à les conſacrer.

La *Conſécration* eſt la partie eſſentielle du ſacrifice de la Meſſe; c'eſt le changement ineffable de la ſubſtance du pain & du vin en celle du vrai corps & du vrai ſang de Jeſus Chriſt. Le prêtre opère ce changement en prononçant, ſur le pain & ſur le vin, les paroles ſacrées que Jeſus-Chriſt prononça lui-même lorſqu'il fit la cène avec ſes diſciples.

Le miniſtre s'incline alors profondément pour adorer le ſacré corps du Sauveur qui vient d'être myſtiquement immolé, & ſon ſang précieux qui vient d'être myſtiquement répandu. Enſuite il les fait adorer au peuple, en les leur montrant au deſſus de ſa tête ; action qui repréſente l'élévation de Jeſus-Chriſt ſur la croix.

C'eſt en ce moment ſur-tout qu'il faut adorer le Verbe éternel voilé ſous les eſpèces du pain & du vin, & lui demander miſéricorde; qu'il faut s'occuper, avec un tremblement reſpectueux, de ce grand myſtère; qu'il faut demander à Dieu la grace d'être, pour ainſi dire, tranſformé en Jeſus Chriſt.

La conſécration eſt ſuivie de pluſieurs prières, par leſquelles le prêtre fait à Dieu une offrande plus particulière de la ſainte victime qu'il vient d'immoler. Il implore ſa miſéricorde pour les fidèles qui compoſent l'Egliſe ſouffrante, & demande, au nom de Jeſus-Chriſt, & par l'interceſſion des ſaints, la même grace pour lui & pour tous ceux qui aſſiſtent au ſacrifice. Il faut ſe pénétrer de tous ces ſentimens.

Comme c'eſt par Jeſus-Chriſt, & par l'union en Jeſus-Chriſt, que nous ſommes les enfans de Dieu, que c'eſt par lui & par ſa médiation que nous ſommes exaucés, l'Egliſe récite l'*Oraiſon dominicale* au milieu des ſaints myſtères, lorſque Jeſus Chriſt, préſent ſur l'autel, s'offre à Dieu ſon Père pour toute cette grande famille qu'il a rachetée par ſon ſang, dont il eſt le chef & le premier né, & qui ne fait avec lui qu'un ſeul Fils, un ſeul prêtre, une ſeule victime.

Après avoir prononcé cette divine prière, le prêtre ſupplie le Seigneur de délivrer ſes enfans des maux paſſés, c'eſt-à-dire, les péchés; des maux préſens, c'eſt-à dire, les tentations, ſoit intérieures, ſoit extérieures, qui nous portent au péché; & des maux préſens, c'eſt-à-dire, les peines temporelles, ou éternelles, qui ſont les ſuites du péché. Après quoi, il rompt l'hoſtie, pour imiter Jeſus-Chriſt qui rompit le pain ſacré avant de le diſtribuer à ſes diſciples: &, pendant cette cérémonie, il demande à Dieu la paix & la délivrance de tous les maux, pour faire comprendre que le divin Sauveur n'a été immolé ſur la croix, & ne ſe donne à nous dans l'Euchariſtie, que pour nous procurer cette paix, cette délivrance de tous les maux, qu'il demande & qu'il implore.

L'*Agnus Dei*, que l'on récite trois fois avec le prêtre, en ſe frappant la poitrine, eſt une prière dont l'objet eſt de préparer à la communion; elle eſt terminée par ces mots: *Donnez-nous la paix*, c'eſt-à-dire, la paix d'une bonne conſcience, & la paix temporelle.

Ici, l'on se donne le baiser de paix, pour montrer que nous ne faisons, comme dit S. Paul, qu'un corps & qu'un esprit, nous tous qui participons à un même pain; coutume ancienne, qui vient de tradition apostolique, & qui doit faire trembler ceux qui auroient le malheur de porter de la haine & de la rancune aux pieds des autels.

La *Communion* est l'action par laquelle le prêtre & les Chrétiens fidèles reçoivent le corps & le sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. L'Ecriture dit en tant d'endroits, & si expressément, qu'en recevant le pain & le vin consacrés, c'est véritablement le corps & le sang du Sauveur que l'on reçoit, qu'il y a lieu d'être surpris qu'un si grand nombre d'hérétiques aient attaqué une vérité si clairement prouvée. Il y a peu de dogmes dans la Religion Chrétienne, dont l'Evangile ait parlé d'une manière si étendue, si formelle, si affirmative: il n'a rien laissé, sur cet article, à interpréter à l'Eglise.

Dans la première ferveur du Christianisme, les fidèles communioient chaque fois qu'ils entendoient la Messe. Après la consécration, l'évêque prenoit la communion, puis la donnoit aux prêtres, puis aux diacres & aux clercs, puis aux ascètes ou aux moines; aux diaconesses, aux vierges, & aux autres religieuses; aux enfans, & enfin à tout le peuple. Pour abréger cette action, qui étoit toujours fort longue, plusieurs prêtres en même temps distribuoient le corps de Notre-Seigneur; & plusieurs diacres donnoient le calice. Pour éviter la confusion, les prêtres & les diacres alloient porter la communion de rang en rang, ensorte que chacun demeuroit à sa place. Les hommes recevoient le corps de Jesus-Christ dans leurs mains, & les femmes dans des linges destinés à cet usage: on donnoit aux petits enfans les particules qui restoient de l'Eucharistie.

Pendant la communion, on chantoit un pseaume, dont il n'est resté que l'antienne qui a conservé le nom de *Communion*.

Dès le quatrième siècle de l'Eglise, la communion n'étoit plus si fréquente qu'auparavant, & S. Chrysostôme se plaint que plusieurs assistoient aux saints mystères sans communier, ou ne communioient qu'à l'occasion des fêtes: il marque même qu'il y en avoit qui ne communioient qu'une ou deux fois l'année. On fut obligé de faire une

loi qui enſeignoit aux Chrétiens de communier aux trois grandes fêtes de Noël, de Pâque & de la Pentecôte; ſur quoi l'on peut remarquer, en paſſant, que la plupart des lois de l'Egliſe ont été occaſionnées par le relâchement des fidèles.

La négligence & la tiédeur des Chrétiens augmentant de jour en jour, le concile de Latran ordonna de communier au moins une fois l'année, dans le temps de Pâque, chacun dans ſa paroiſſe, & excommunia ceux qui violeroient cette loi.

Quand on ne communie pas ſacramentellement à la meſſe, il faut au moins communier ſpirituellement, c'eſt-à-dire, s'humilier devant Dieu, s'unir de cœur à Jeſus-Chriſt, lui demander les diſpoſitions néceſſaires pour communier ſaintement, & le ſupplier de nous accorder les mêmes graces que ſi nous avions eu le bonheur de recevoir réellement ſon corps ſacré & ſon précieux ſang.

L'*action de grace* eſt une prière que le prêtre récite après la communion, & qui, pour cette raiſon, eſt appelée *Poſtcommunion*. Il faut la dire avec dévotion, & ſe préparer, par ce dernier acte, à recevoir la *bénédiction* que donne le miniſtre pour terminer la meſſe.

Après cette bénédiction, on lit ordinairement l'évangile de S. Jean, qu'il faut écouter debout & avec reſpect pour adorer le Verbe éternel dans le ſein de ſon père, le remercier de ce qu'il a bien voulu ſe revêtir de nos infirmités, & habiter parmi nous; lui demander qu'il nous faſſe la grace de conſerver juſqu'à la mort la qualité d'enfans de Dieu, qu'il nous a méritée par ſon incarnation, ſa mort, ſa réſurrection, & ſon aſcenſion dans le ciel.

Telles ſont, mes chers amis, les cérémonies principales du ſacrifice de la meſſe. Elles ſont toutes myſtérieuſes, & bien capables d'exciter la ferveur, pourvu qu'on n'aſſiſte pas à cette adorable immolation avec un eſprit inappliqué, un cœur froid, une ame ſenſible.



ENTRETIEN XXI.

De la Prière particulière.

EUDOXIE. IL ne vous reste plus à parler que de la prière particulière, & nous espérons que vous nous en direz un mot.

ERASTE. Très-volontiers, mes chers enfans. La prière particulière est celle que chacun adresse à Dieu en son particulier. Cette prière peut se faire par-tout: en quelque lieu que l'on soit, il est bon & utile de s'élever à Dieu par de saintes inspirations, que lui seul entende. Afin de rendre cette prière plus efficace, il faut choisir un lieu retiré de tout bruit, autant qu'on le peut, & éloigné de la vue des hommes; par-là on prie avec plus d'attention, plus de liberté, & l'on évite la tentation de la vanité. Il est bon d'aller à l'Eglise pour y prier même en particulier. La présence de Jesus-Christ renouvelle notre foi, & l'Eglise est une maison de prières, où l'on doit par conséquent se rendre le plus qu'il est possible, pour y présenter au Seigneur un tribut de louanges & d'oraisons. Quand on prie à l'Eglise, il est bon de se tenir, par respect, éloigné du saint autel, sur-tout si l'on est grand pécheur, & d'imiter en cela le Publicain de l'Evangile, qui, étant entré dans le temple, se tenoit éloigné du Sanctuaire, &, n'osant lever les yeux vers le ciel, frappoit sa poitrine, avec de grands sentimens de componction, & disoit: « O mon Dieu! ayez pitié d'un » misérable pécheur! »

EUGENE. La prière domestique, c'est-à-dire, celle qui se fait par les familles assemblées, est-elle nécessaire?

ER. Après la prière publique, c'est la plus utile & la plus excellente, puisqu'on y trouve cette union de plusieurs personnes assemblées au nom de Jesus-Christ, au milieu desquelles il a promis de se trouver. Chaque famille chrétienne est une petite Eglise, dont tous les membres doivent se réunir le matin, le soir, avant & après chaque repas, pour adorer Dieu, lui rendre graces, & implorer sa bonté. Le père de famille, qui est comme

évêque de cette société sainte, préside à ces exercices sacrés, & doit rompre à ses enfans & à ses domestiques le pain de la parole de Dieu, par une lecture du Nouveau Testament, ou de quelque livre de piété.

EUG. Pourquoi adressons-nous des prières à la sainte Vierge, & aux autres bienheureux ? Est-ce qu'ils peuvent nous accorder quelque faveur ?

ER. C'est Dieu, auteur de tout bien, qui donne les graces, & c'est à lui seul que nous devons les demander au nom de Jesus-Christ. Mais, comme il y a entre les saints qui règnent dans le ciel, & les fidèles qui combattent sur la terre, une communication formée par l'esprit de charité, ce même esprit nous porte à implorer l'intercession des saints, afin qu'ils nous aident à obtenir de Dieu, par Jesus-Christ leur Sauveur & le nôtre, les graces dont nous avons besoin pour arriver comme eux à la bienheureuse éternité. Les prières que nous adressons dans cet esprit, sont très-agréables à Dieu : car tout ce qui a la charité pour principe, ne peut que lui plaire ; & il se tient honoré lui-même par la confiance que nous avons aux prières de ses enfans bien-aimés, qui reposent éternellement dans son sein, & qui sont un en lui & en Jesus-Christ son fils.

Entre tous les saints, il n'y en a point dont l'intercession soit aussi puissante auprès de Dieu, que celle de la Mère de notre Sauveur ; &, de toutes les prières que nous pouvons adresser à cette sainte Vierge, aucune n'est comparable à la salutation angélique, appelée communément l'*Ave Maria*. Cette prière si auguste dans sa simplicité, si digne & de l'esprit de vérité qui en est l'auteur, & de la Mère de Dieu qui en est l'objet, nous rappelle le précieux souvenir du grand mystère de l'Incarnation : elle renferme, en peu de mots, le plus parfait éloge de Marie, elle nous apprend ce que nous devons lui demander, & ce que nous pouvons attendre de sa charité.

EUG. Puisque cette prière est si expressive, vous allez sans doute nous en montrer toute l'énergie, afin de nous mettre en état de la réciter avec plus de fruit ?

ER. La salutation angélique est ainsi appelée, parce qu'elle commence par les paroles que l'Ange Gabriel adressa à la sainte Vierge, lorsqu'il lui annonça le mystère de l'Incarnation qui alloit s'accomplir en elle : « Je

» vous salue, ô pleine de graces ! le Seigneur est avec » vous, vous êtes bénie entre les femmes». Ces derniers mots furent répétés peu après par sainte Elisabeth remplie du Saint-Esprit, dans la visite que Marie lui rendit; & elle y ajouta les suivantes: « Et le fruit de vos entrail-» les est béni», Enfin, l'Eglise met à la suite de cette salutation une courte prière conçue en ces termes: « Sainte » Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs, » maintenant & à l'heure de notre mort.»

Je vous salue, Marie. Ce mot n'est pas un simple salut: c'est une effusion de cœur, par laquelle nous nous réjouissons avec la sainte Vierge du mystère de l'Incarnation opéré en elle, & de tous les dons de graces dont le Très-Haut l'a enrichie, pour la rendre digne d'être le temple du Verbe fait chair.

Pleine de grace. C'est la gra ce qui fait les saints. Nous ne sommes saints, que parce que nous avons reçu de la plénitude qui est en Jesus-Christ. Mais les dons de graces, qui découlent sur nous de cette source inépuisable, se sont répandus sur Marie avec une surabondance qui l'a rendue la plus parfaite des créatures, dès le premier moment que Dieu l'a prévenue par les bénédictions de sa miséricorde. La grace dont elle a été remplie, l'a préservée des moindres fautes, dont aucun homme sur la terre ne peut être totalement exempt.

Le Seigneur est avec vous. Dieu habitoit en elle dès le commencement, comme dans son temple & dans son trône, remplissant son esprit & sa volonté, étant le principe de toutes ses pensées, de tous les mouvemens de son cœur, & de toutes ses actions, ne souffrant pas qu'il s'y mêlât la moindre tache qui en pût ternir la pureté.

Vous êtes bénie entre les femmes, par la plénitude des graces dont vous avez été comblée, & par l'honneur que vous avez eu de porter dans votre sein, de mettre au monde l'auteur même de la grace, sans cesser d'être vierge. Vous êtes bénie par toute l'Eglise; & les races futures ne cesseront de publier votre bonheur & votre gloire.

Et Jesus, le fruit de vos entrailles, est béni. Marie est bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle est la Mère de celui qui est béni entre tous les enfans des hommes, & en qui toutes les nations de la terre sont bénies, selon la promesse de Dieu à Abraham. Les bénédictions célestes,

répandues sur cette vierge sainte, viennent de Jesus-Christ, & se rapportent à Jesus-Christ. Elle lui doit tout ce qu'elle est, parce qu'elle n'est rien que par lui & pour lui.

Sainte Marie, Mère de Dieu. Elle est appelée Mère de Dieu, non pas qu'elle ait enfanté la Divinité; mais parce que Jesus-Christ, qu'elle a mis au monde, est Dieu, & aussi véritablement Dieu qu'il est homme; engendré de toute éternité dans le sein du Père, selon sa nature divine, par laquelle il lui est égal, conçu dans le sein de Marie, par l'opération du Saint-Esprit, selon la nature humaine, par laquelle il est moindre que le Père.

Priez pour nous, pécheurs; car vous êtes la Mère de celui qui est venu pour les sauver. Nos misères sont grandes; mais vous êtes la Mère de celui qui est la miséricorde, & une mère pleine de compassion pour ceux qui gémissent sur leurs misères. Vierge sainte! du haut de ce trône, où la grace vous a élevée, jettez donc un regard de pitié sur nos foiblesses, sur nos dangers, & sur nos maux, & daignez vous intéresser pour un corps dont le chef a pris naissance dans vos chastes entrailles.

Maintenant, car il n'y a point de moment où votre intercession ne nous soit nécessaire : y en a-t-il, en effet, où nous n'ayons besoin de la miséricorde de ce Dieu plein de bonté, auprès de qui vous avez trouvé grace? Ah! pourroit-il vous refuser ce que nous vous supplions de lui demander pour nous? Reine des anges, Mère de notre Dieu, nous sommes pécheurs, hélas! nous sommes pécheurs; obtenez-nous la grace de la pénitence, le pardon de nos crimes, une foi vive, une espérance ferme, une charité sincère & persévérante comme la vôtre, *maintenant* sur-tout que tant d'ennemis nous environnent, que de toutes parts les tentations nous persécutent.

Et à l'heure de notre mort, où nos périls sont plus pressans, & les chûtes plus funestes. En ce redoutable moment, qui décide de notre éternité, hâtez-vous de venir à notre secours, venez, par le fruit de votre sein, briser sous nos pieds la tête du serpent, & nous aider, par votre protection puissante, à arriver, après vous, à celui en qui tous nos désirs seront consommés avec les vôtres. Ainsi soit-il.

ENTRETIEN XXII.

Des Commandemens de Dieu.

ERASTE. IL ne ſuffit pas de prier ; il faut encore, mes chers enfans, que la charité anime nos prières, vous le ſavez. Or, nous pouvons connoître ſi nous avons la charité, à la fidélité avec laquelle nous obſervons les commandemens de Dieu; car, pour aimer Dieu, il faut vouloir ce qu'il veut, & faire ce qu'il ordonne : ce n'eſt pas l'aimer que d'être oppoſé à ſes volontés adorables.

Vous n'ignorez pas, ſans doute, que ces commandemens, qui ſont au nombre de dix, ſont ceux que le Tout-Puiſſant lui-même donna à Moïſe ſur le mont Sinaï. Nos pères les ont mis en vers de leur ſiècle ; récitez-les, Eugène, tels qu'ils nous les ont tranſmis.

EUGENE. 1°. *Un ſeul Dieu tu adoreras, & aimeras parfaitement.*

ER. Ce premier commandement nous oblige à croire en Dieu, à eſpérer en lui, à l'aimer parfaitement, à n'adorer que lui ſeul.

Croire en Dieu, c'eſt regarder comme certaines toutes les vérités qu'il nous a révélées, & que ſon Egliſe, qui en eſt la dépoſitaire, propoſe à notre foi.

Eſpérer en Dieu, c'eſt attendre de ſa bonté infinie les biens qu'il nous a promis, ſi nous pratiquons ſa loi ſainte, & les graces dont nous avons beſoin pour y parvenir.

Aimer Dieu parfaitement, c'eſt le préférer à tout ; c'eſt être dans la diſpoſition de mourir plutôt que de l'offenſer. C'eſt dans cet amour parfait que conſiſte le culte intérieur que nous devons à l'Etre ſuprême.

Adorer Dieu ſeul, c'eſt ne rendre qu'à lui ſeul le culte & l'hommage, ſoit intérieur, ſoit extérieur, que nous lui devons, comme à l'auteur de notre être, à notre ſouverain bien & notre dernière fin, & à le lui rendre comme il l'exige de nous ; car le culte extérieur, ou la manière de rendre extérieurement nos hommages à la Divinité, n'eſt pas une choſe arbitraire & abandonnée au caprice

caprice de chacun. Dieu a daigné le régler lui-même, il en a déterminé l'essentiel; & il a laissé à son Eglise le soin d'y ajouter, ou d'y retrancher, selon les circonstances. A elle seule appartient d'établir les pratiques qu'elle juge propres à rendre la religion plus recommandable aux fidèles; & c'est à ceux-ci de les suivre avec autant de zèle que de respect.

EUDOXIE. Ne fait-on pas injure à Dieu en priant les saints, & en se prosternant devant leurs reliques & leurs images?

ER. Non certainement; car les prières que nous leur adressons, ne sont point un hommage d'adoration, mais de respect. Nous ne les prions point comme les auteurs de notre être, nous ne les invoquons point comme nos médiateurs; mais nous les honorons comme les amis de Dieu, comme nos frères, comme des intercesseurs puissans, dont le crédit & les sollicitations peuvent nous obtenir les graces qui nous sont nécessaires, & que nous ne demandons qu'à Dieu, par leur entremise.

On peut aussi, on doit même respecter leurs reliques, parce que ce sont les précieux restes d'un corps qui a été le temple du Saint-Esprit.

Enfin, on ne fait point un crime en honorant les images des saints, en les baisant, en se découvrant devant elles, parce que nous ne leur adressons aucun hommage, & que le respect que nous leur témoignons, se rapporte uniquement aux objets qu'elles nous représentent.

EUG. 2.° *Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.*

ER. Ce second commandement nous prescrit ce qui regarde l'honneur & la sanctification du nom de Dieu. On honore ce saint nom par la prière, par des discours saints & édifians, par une vie chrétienne, par des juremens justes & légitimes.

On le déshonore par tous les péchés, mais sur-tout par les juremens indiscrets & téméraires, par le parjure, par le blasphême.

Non-seulement il n'est pas permis de prendre le nom de Dieu en vain; mais encore Jesus-Christ nous défend dans l'Evangile de jurer par quoi que ce soit. Le jurement, pour être légitime, ne doit être fait que pour découvrir la vérité dans un cas important, ou pour rati-

fier les promesses solemnelles dont on rend le Très-Haut garant. C'est ainsi qu'on jure en justice : c'est ainsi qu'on jure en faisant vœu, en signant un traité de paix, &c. Ces cas exceptés, on ne doit certifier les choses que par cette formule que le Sauveur nous a apprise, *Oui, oui, non, non ; cela est vrai, cela n'est pas vrai.*

C'est une manie à la mode aujourd'hui que celle de jurer : évitez cette habitude terrible, elle blesse également le savoir vivre & le Christianisme. User dans le discours de ces paroles rudes, grossières & impies, c'est donner atteinte aux loix de la politesse, comme aux préceptes de l'Evangile. Il est vrai que la coutume en a établi l'usage ; mais en leur donnant vogue, elle n'a pu les marquer au coin de la civilité & de la Religion, ni les mettre au rang des choses licites. Ces juremens, dit-on, ne signifient rien par rapport à celui qui les reçoit, & qui les prend en bonne part, ainsi, ils ne blessent pas la charité. Eh ! ne signifient-ils pas toujours trop pour celui qui les profère, & qui outrage le nom de Dieu, en le *prenant en vain* ? on désobéit à ses loix, en jurant par les créatures. Un ami laisse tomber une impertinence ; mais Dieu n'oublie point une imprécation. Ce ne sont que des misères pour l'homme du monde ; mais, devant Dieu, ces misères peuvent devenir un titre de réprobation.

EUG. 3.° *Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement.*

ER. L'Eglise Chrétienne, en consacrant à Dieu le dimanche, qui répond en même tems au premier jour de la création du monde, & à celui de la résurrection de Jesus-Christ & de la descente du Saint-Esprit, réunit plusieurs objets, tous également propres à exciter notre piété. Elle honore Dieu le Père tout-puissant, comme créateur & conservateur de toutes choses ; Jesus-Christ, son Fils unique, comme notre Sauveur, qui nous a affranchis de la servitude du démon & du péché, & qui, après les travaux de sa vie mortelle, est entré, par sa résurrection, dans son repos éternel, figuré par le repos de Dieu après l'ouvrage de la création ; & le Saint-Esprit, comme le principe de notre nouvelle création, plus merveilleuse encore que la première, & par laquelle, ayant été tirés du néant du péché, nous avons reçu un être nouveau & une vie nouvelle.

Afin donc de sanctifier ce saint jour, il faut assister à la Messe; & si l'on n'est pas légitimement empêché, à la Messe de sa paroisse, au prône; aux instructions chrétiennes, aux offices publics, & s'occuper le reste du tems ou à prier, ou à lire de bons livres, ou à faire d'autres bonnes œuvres. Car Dieu ne demande pas de nous un repos d'oisiveté ou de plaisirs, souvent plus criminel que le travail : celui qu'il nous prescrit est pour lui-même, & non pas précisément pour l'homme, c'est-à-dire, pour le soulagement de son corps. Nous devons donc consacrer tous les instans de ce repos aux exercices de la Religion & de la charité, puisque c'est le seul moyen de *servir Dieu dévotement.*

Nous péchons contre ce commandement, quand nous travaillons, ou quand nous faisons travailler ceux qui nous sont soumis, sans une extrême nécessité, & sans la permission expresse de notre pasteur; quand nous n'entendons pas la Messe, ou quand nous l'entendons de corps, & non d'esprit; quand nous passons le dimanche en débauches, en jeux, en danses, au spectacle, ou quand nous nous livrons à d'autres divertissemens profanes. Tout ce qui se passe sous nos yeux conspire à nous faire oublier la sanctification du dimanche; & ce qu'on appelle le train du monde, est une transgression ouverte de la loi du Seigneur à cet égard. Ce jour, destiné à honorer Dieu, ce jour que Dieu s'est réservé pour y être adoré, loué, remercié, écouté, est de tous les jours de la semaine celui où il est le plus indignement outragé par le plus grand nombre des Chrétiens.

EUG. 4.° *Tes père & mère honoreras, pour que tu vives longuement.*

ER. L'amour de nos parens est naturel; cependant le cœur de l'homme est si corrompu, qu'il a fallu que Dieu en fit une loi, & que, pour porter à la pratiquer, il y joignît la promesse d'une félicité temporelle. Quelle bonté de la part de l'Être suprême! quelle dépravation de la part de l'homme! A proprement parler, nous n'avons qu'un Père qui est dans le ciel; car c'est Dieu seul qui nous a donné la vie; c'est lui seul qui nous nourrit; les hommes que nous appelons nos pères & mères, ne portent ce nom que parce que Dieu, notre Père, les a rendus les instrumens de sa puissance pour nous donner la

vie du corps ; & de ſa Providence, pour nous nourrir ; il ne ſont que les canaux de l'amour tendre que Dieu, Créateur & Père, a pour nous.

Ainſi, l'*honneur* que Dieu nous commande de rendre à nos pères & mères, doit ſe terminer à lui-même ; & la récompenſe qu'il daigne y attacher, eſt plutôt pour la vie future que pour la vie préſente ; mais cet honneur doit paſſer par eux, parce qu'il les a, pour ainſi dire, aſſociés à ſa paternité : ils nous tiennent ſa place ; ils ſont ſes images ; il eſt jaloux de l'honneur qui leur eſt dû, & l'injure qu'on leur fait, retombe ſur lui-même.

Le mot Père, dans l'Ecriture, n'eſt pas reſtreint à une ſeule ſignification, enſorte qu'il ne s'entende que de celui qui nous a donné la vie : il s'étend à tous ceux qui ont quelque ſupériorité ſur nous. Ainſi ce quatrième commandement nous marque ce que nous devons à tous ceux à qui Dieu a donné ſur nous une autorité légitime : premièrement à nos *pères & mères*, enſuite à nos *paſteurs*, aux *ſouverains*, & aux *magiſtrats* politiques ; il marque ce que les ſerviteurs doivent à leurs *maîtres*, & les diſciples à ceux qui ſont *chargés de leur inſtruction*. Or l'honneur que nous devons leur rendre, & que Dieu nous preſcrit, ne conſiſte pas ſeulement en certaines marques extérieures de ſoumiſſion, il comprend encore le reſpect, l'amour, l'obéiſſance, les ſecours de leurs beſoins.

Je dis *le reſpect*, & un reſpect inviolable en tout tems ; & dans quelque ſituation que ſe trouvent les ſupérieurs & les inférieurs. On doit leur témoigner ce reſpect, ſoit en les écoutant en public, ou en particulier, ſoit en parlant d'eux ou à eux, en leur donnant par-tout une place de diſtinction & d'honneur, & en inſpirant aux autres les mêmes ſentimens de vénération dont on eſt rempli. Mais ce reſpect qu'on ne ſauroit porter trop loin, ne mérite plus ce nom, & devient même un crime infâme, s'il dégénère en une baſſe flatterie qui brigue la faveur, les graces & la prédilection, aux dépens de la vérité & du reſpect que l'on doit à Dieu.

L'amour, & un amour qui ait pour principe une reconnoiſſance proportionnée à ce que nous avons reçu d'eux, & aux avantages qu'ils nous procurent, ou qu'ils veulent nous procurer. Amour de bienveillance, qui nous rende ſenſibles à leurs biens & à leurs maux, qui nous faſſe dé-

ſirer pour eux les véritables biens, enſorte que nous les leur procurions autant qu'il eſt en nous, ſur-tout par nos prières.

L'obéiſſance, & une obéiſſance qui doit s'étendre même juſqu'après leur mort, en exécutant fidèlement leurs dernières volontés. Mais cette obéiſſance doit être éclairée par la lumière de la foi, & réglée par la ſoumiſſion que nous devons à Dieu & à Jeſus-Chriſt, de qui relève l'autorité de tous les ſupérieurs. Il n'y a que Dieu ſeul à qui nous devions rendre une obéiſſance aveugle, en croyant tout ce qu'il nous dit, & en faiſant tout ce qu'il nous commande, ſans écouter les difficultés qu'oppoſe à ſa parole notre foible raiſon: par conſéquent, s'il arrivoit qu'un ſupérieur, quel qu'il fût, exigeât de nous quelque choſe contraire à la loi divine, à la Religion ou à la conſcience; nous ſerions diſpenſés de lui obéir en ce point-là; car alors ce n'eſt plus Dieu ni Jeſus-Chriſt qui parle, c'eſt l'homme ſeul, lequel ne peut mériter par lui-même d'être écouté, parce que de lui-même il n'a que le menſonge. Mais n'oubliez pas, mes chers amis, que ſi, dans ce cas, on eſt forcé de refuſer aux ſupérieurs la ſoumiſſion qu'ils demandent, il faut le faire ſans perdre le reſpect dont on n'eſt jamais diſpenſé à leur égard, ſans qu'il y ait rien dans la conduite, dans les manières, ni même dans l'eſprit & dans le cœur, qui ſente la rebellion; ſans que la ſoumiſſion & l'obéiſſance, dans toutes les autres choſes, en ſouffrent: en un mot, on doit ſe conduire de telle ſorte, que chacun aperçoive que le refus qu'on fait de ſe ſoumettre dans le point dont il s'agit, n'a pour principe que la crainte d'offenſer Dieu.

Enfin, nous devons ſecourir nos ſupérieurs dans leurs beſoins ſpirituels & temporels; & nous devons nous eſtimer heureux de leur rendre, ſoit en priant pour eux, ſoit en les aſſiſtant de nos biens & en les ſervant avec zèle, une partie de ce qu'ils nous ont donné. Telles ſont les principales obligations que le quatrième commandement preſcrit aux inférieurs.

Il preſcrit auſſi aux ſupérieurs les devoirs qu'ils doivent remplir à l'égard de leurs inférieurs. Les principaux ſont l'amour, le ſoin, le bon exemple, le ſecours, le ſaint empreſſement pour leur bonheur éternel & temporel.

Tout ſupérieur, quel qu'il ſoit, eſt établi par la Pro-

vidence pour procurer le bien de ceux qui lui ſont ſoumis. Or les ſupérieurs ne peuvent travailler ſolidement au bien de leurs inférieurs, ils ne peuvent les gouverner ſelon la volonté de Dieu ni ſelon l'eſprit de l'Evangile, s'ils ne les aiment comme Dieu aime ſes créatures, & comme Jeſus-Chriſt aime ceux qu'il a rachetés. Cet amour prend différentes formes, & produit différens effets, ſelon les diverſes eſpèces de ſupériorité. Mais il doit être dans tous les ſupérieurs ; il doit diriger leurs vues ; il doit animer leur conduite : ſans quoi, l'autorité dégénère en un odieux deſpotiſme, en une inſupportable tyrannie.

Un ſupérieur, ſoit ſpirituel, ſoit temporel, eſt plus pour ſes inférieurs, que ſes inférieurs ne ſont pour lui. Il leur doit ſon temps, ſes ſoins, ſes veilles, & tous les ſecours qu'il eſt en état de leur donner ; enſorte qu'étant au-deſſus de tous, & ayant l'autorité ſur tous, il eſt néanmoins, en un ſens très-véritable, le ſerviteur de tous. Que celui donc qui commande ne mette pas ſon bonheur à gouverner avec empire, mais à ſervir avec charité ceux qui lui ſont ſoumis ; qu'en même temps que le rang l'élève au-deſſus de ſes inférieurs, la crainte le tienne abaiſſé à leurs pieds aux yeux de Dieu ; qu'il ſe montre envers tous un modèle de bonnes œuvres ; qu'il reprenne, avec une douceur vraiment paternelle, ceux qui troublent l'ordre & la diſcipline, qui s'écartent de leurs devoirs ; qu'il conſole avec bonté ceux que le découragement accable ; qu'il ſoutienne & qu'il encourage les foibles, & qu'il ſoit patient envers tous ; qu'il s'aſſujettiſſe volontiers lui-même au joug de la règle, mais qu'il ne l'impoſe aux autres qu'avec crainte & tremblement ; & quoiqu'il lui ſoit néceſſaire d'être tout enſemble craint & aimé, qu'il cherche néanmoins plutôt à ſe faire aimer qu'à ſe faire craindre, ayant toujours devant les yeux le compte qu'il doit rendre à Dieu pour ceux qui lui obéiſſent.

EUG. 5°. *Homicide point ne ſeras, de fait ni volontairement.*

ER. Ce commandement nous défend de cauſer injuſtement du dommage au prochain en ſa perſonne, c'eſt-à-dire, à ſon corps, ou à ſon ame.

Tuer, bleſſer, frapper injuſtement : voilà pour le corps ; donner de mauvais exemples, de pernicieux conſeils : voilà pour l'ame.

Il défend de plus les sentimens de colère, de haine, d'envie, de mépris contre le prochain; le désir de se venger, les paroles injurieuses, les imprécations, la violence, les mauvais traitemens, parce que tous ces mouvemens sont une semence de l'homicide, & peuvent y conduire, s'ils ne sont réprimés.

Celui qui tue volontairement son semblable, est homicide; celui qui se tue lui-même, est suicide.

L'homicide est un des plus grands crimes que l'on puisse commettre, puisqu'il attaque tout-à-la-fois le Créateur & la créature; le Créateur, en détruisant son ouvrage; la créature, en la privant du bienfait de Dieu.

Il en est qui mettent l'honneur à la pointe de l'épée, dans la persuasion où ils sont qu'il consiste dans une vengeance meurtrière. Prévarication tout-à-la-fois des loix de Dieu, qui défend l'homicide, & de l'Etat, qui veut qu'on ne répande son sang que pour la patrie; ils sont l'objet des vengeances de l'un & de l'autre... Mais, dit un duelliste, recevrai je un affront? Oui, plutôt que de mériter à-la-fois le gibet & l'enfer... Faut-il que j'essuye une raillerie, un démenti, un reproche, &c?... Pourquoi non, si vous en êtes digne? Le châtiment n'excède point la faute... La raillerie, le démenti, le reproche, &c. sont pour moi les plus cruels outrages, & les moins mérités... Eh bien! il faut les mépriser & les pardonner; il faut se rappeler de l'ordre suprême de celui qui nous a dit: » Si quelqu'un vous donne un soufflet sur » la joue droite, présentez-lui encore l'autre... » La coutume autorise la vengeance; & nous nous déshonorons, si nous ne la suivons pas. Il vaut encore mieux se déshonorer de la sorte, que d'être rebelle à son Dieu & à son roi. Mais, dites-moi, homme aveugle, qu'est-ce que cette coutume dont vous vous appuyez? La pratique d'une troupe de désespérés, sans religion, sans conscience, de monstres altérés de sang, qui qualifient le meurtre de bravoure.

Le suicide est la plus funeste des extravagances; & malheureusement cette frénésie affreuse semble faire des progrès parmi nous. Hélas! ces insensés se lassent de la vie, parce qu'ils ont ignoré ce que c'étoit que vivre! S'il leur reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, qu'ils apprennent à aimer la vie; chaque fois qu'ils

seront tentés d'en sortir, qu'ils se disent à eux-mêmes: *Allons, que je fasse encore une bonne action avant que de mourir!* puis, qu'ils aillent chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération les retient aujourd'hui, elle les retiendra encore demain, après demain, toute la vie; & peut-être les conduira-t-elle à puiser dans la Religion des principes bien plus sages, bien plus consolans que tous les préceptes qu'une vaine & cruelle philosophie entreprend de dicter; ils apprendront du moins que la vie ne leur appartient pas, qu'elle est au créateur qui l'a donnée, & qu'ils la doivent à la société, à la patrie. Ils apprendront que les malheurs pour un vrai Chrétien, sont moins des châtimens que des graces, & qu'ils regardent comme des jours bien précieux, ceux où les afflictions les portent à expier ses offenses.

Si on est coupable d'homicide en donnant la mort, ou à soi-même, ou aux autres, on n'en est pas innocent, lorsque, soit en jouant, soit pour faire montre de son adresse, soit par le seul désir du gain, sans nécessité & sans une véritable utilité, on s'expose volontairement au danger de perdre la vie, ou qu'on y expose le prochain dans les mêmes cas.

Enfin, on est encore coupable d'homicide, lorqu'on refuse au prochain les secours nécessaires pour lui conserver la vie. Nous sommes obligés de contribuer de tout notre pouvoir aux besoins corporels de nos frères pauvres; & c'est leur donner la mort, que de leur refuser la nourriture qu'ils nous demandent.

EUG. 6°. *Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement.*

ER. Tous les péchés d'impureté sont prescrits par ce précepte, ainsi que tout ce qui peut conduire à ces crimes horribles, comme l'oisiveté, la sensualité, la curiosité, la gourmandise, les danses, les spectacles profanes, la lecture des livres déshonnêtes, les chansons mondaines & lascives, le luxe ou l'immodestie des habits, les vaines parures, le fard, les mouches, ou d'autres ornemens superflus, qui ne sont mis que pour plaire au monde, & la fréquentation trop familière des personnes de l'autre sexe.

Pour nous porter, mes chers amis, à remplir avec fidé-

lité, ce précepte important, considérons que nul impudique n'entrera dans le royaume de Dieu, dont la volonté est que nous soyons saints & purs, & que nous possédions le vase de notre corps saintement & honnêtement, & non point en suivant les mouvemens de la concupiscence, & que nous sommes le temple de Dieu, & que l'esprit de Dieu habite en nous, que nous sommes les membres de Jesus-Christ, & que, par conséquent, nous devons craindre de déshonorer notre chef, en le profanant, comme ceux qui, ayant perdu tout remords & tout sentiment, s'abandonnent aux excès les plus affreux, & se plongent dans les dissolutions les plus brutales.

EUG. 7°. *Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient.*

ER. Ce commandement défend trois choses : 1°. prendre injustement le bien d'autrui ; 2°. le retenir injustement ; 3°. causer, par sa faute, quelque dommage au prochain.

On peut prendre injustement le bien d'autrui en quatre manières : la première par violence, comme les voleurs ; la seconde, par surprise & par adresse, comme ceux qui dérobent en secret, ou qui détournent un bien qui ne leur appartient pas, ou dont ils ne sont pas les seuls maîtres ; la troisième, par fraude, comme les marchands qui vendent à faux poids ou à fausse mesure, qui donnent de mauvaises marchandises, ou qui les vendent un prix excessif ; les ouvriers qui se font payer trop cher, qui n'emploient pas fidèlement leurs journées, qui font de mauvais ouvrages ; les gens de justice, & les plaideurs de mauvaise foi, qui allongent les procès par des chicanes sans fin, pour épuiser ou dépouiller leurs parties : la quatrième enfin, comme les usuriers par des prêts illicites. On appelle *usure*, ou *prêt usuraire* ce qu'on exige au-delà de ce qu'on a prêté ; exaction contraire à la loi & à l'équité naturelle, défendue expressément par les loix divines, ecclésiastiques & civiles. Il n'est pas permis de retirer l'intérêt de ce qu'on a prêté, que quand le prêt est cause qu'on perd un profit légitime, ou qu'on souffre quelque dommage. Par exemple, j'ai une somme d'argent, que je suis près de placer en rente, ou dont j'ai dessein d'acheter une maison, une terre, des marchandises, ou toute autre chose qui me rapportera un profit légitime, un revenu certain, ou bien je vais avec cette

ſomme rembourſer une rente qui m'eſt à charge. Vous me priez de vous la prêter ; mais ſi je le fais, comme je n'ai point d'autre argent dans mes coffres (car il faut toujours ſuppoſer ce dernier cas), je me prive d'un revenu certain, ou d'un profit légitime ; ou bien, je demeure chargé des intérêts de cette rente dont je voulois me débarraſſer : vous en êtes cauſe ; je vous en avertis ; il eſt juſte que vous me dédommagiez, en me payant l'intérêt réglé par le prince.

EUD. En combien de manières peut-on retenir injuſtement le bien d'autrui ?

ER. En ſix manières : la première, en ne payant point ſes dettes, ni les gages de ſes domeſtiques, ni le ſalaire des ouvriers que l'on emploie, & qu'on fait, au contraire, des dépenſes ſuperflues, qui mettent hors d'état de s'acquitter, ou qu'on met en uſage quelque autre moyen que ce ſoit, pour fruſtrer injuſtement les créanciers ; la ſeconde, en ne rendant point les dépôts qui ont été confiés ; la troiſième, en ne rendant point un compte fidèle des biens dont on a eu l'adminiſtration ; la quatrième, quand, après avoir trouvé une choſe qui a été perdue, on ne la rend pas, ou qu'on ne fait pas ſes diligences pour découvrir à qui elle appartient ; la cinquième regarde ceux qui, s'étant accommodés avec leurs créanciers pour ne payer qu'une partie de ce qu'ils doivent, ſe prétendent diſpenſés dans la ſuite d'acquitter le tout, lors même que le rétabliſſement de leurs affaires les met en état de payer ; la ſixième enfin, en ne reſtituant point le bien mal acquis.

EUD. Quand cauſe-t-on au prochain du tort dont on eſt reſponſable ?

ER. Lors, par exemple, qu'un procureur ou un avocat fatigue une partie adverſe par des chicanes de mauvaiſe foi, lorſqu'un juge refuſe ou diffère de donner audience à des parties qui ſouffrent de ſes longueurs, qu'il prononce ſans examen ſuffiſant, ou qu'il donne à une affaire un tour malin, qui fait perdre le procès à celui qui doit le gagner : lorſque, par malice ou par négligence, on laiſſe dépérir le bien du prochain dont on eſt chargé ; lorſqu'on participe au péché de celui qui prend ou retient le bien d'autrui, ou qui cauſe le dommage : ce qui ſe fait, ou en le procurant, ou en ne l'empêchant pas quand on le peut

& quand on le doit. On le procure, en le commandant, en aidant, en conſeillant, en encourageant, en conſentant à l'injuſtice, ou en détournant ceux qui veulent l'empêcher. On y prend part, en ne l'empêchant point; comme les magiſtrats chargés de l'ordre public, qui ne veillent point pour arrêter les violences & les injuſtices, & qui ne puniſſent point les coupables; comme les domeſtiques qui n'avertiſſent point leurs maîtres du tort qu'on leur fait, lorſqu'ils en ont connoiſſance.

Pour expier les péchés commis contre le commandement, il faut réparer le dommage dont on eſt cauſe, & reſtituer le bien retenu injuſtement, à celui qui a ſouffert l'injuſtice, ou à ſes héritiers, ſi la reſtitution ne lui a pas été faite de ſon vivant; ou aux pauvres, s'il n'a point d'héritiers. Il faut reſtituer la choſe même qu'on a priſe, ou tout au moins l'équivalent avec les intérêts. Si l'on n'eſt pas en état de rendre tout, il faut du moins reſtituer ce qu'on peut; & ſi l'on eſt abſolument dans l'impuiſſance de reſtituer, il faut en avoir la volonté, & une volonté ſincère.

EUG. 8°. *Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement.*

ER. Rendre un faux témoignage, c'eſt dépoſer en juſtice contre la vérité, ſoit au préjudice, ſoit en faveur du prochain.

Mentir, c'eſt parler contre ſa penſée, avec deſſein de tromper celui à qui on parle, quand même, ſans y ſonger, on diroit la vérité. Mais, dire en riant quelque choſe qui n'eſt pas vrai, ce n'eſt pas mentir, parce qu'alors le viſage & le ton de voix de celui qui parle, marquent évidemment ce qu'il penſe. Un ſage païen, nommé *Epaminondas*, aimoit tellement la vérité, qu'il ne mentoit pas, même en riant: quelle leçon pour un diſciple de Jeſus-Chriſt!

Tout menſonge eſt défendu, parce que tout menſonge offenſe Dieu qui eſt la vérité même. La parole a été donnée aux hommes, afin qu'ils s'en ſervent, non pas pour ſe tromper les uns les autres, mais pour ſe communiquer leurs penſées. C'eſt donc un crime d'aller contre la fin de cette inſtitution du Créateur, en ſe ſervant de la parole pour tromper les autres. Il y a, au jugement de tout le monde, une telle baſſeſſe dans l'habitude de

mentir, qu'un homme qui a la réputation de menteur, eſt généralement mépriſé ; au lieu qu'on ne peut refuſer ſon eſtime à celui qui eſt connu pour être ſincère & vrai dans ſes paroles.

EUD. Je conviens qu'il n'eſt pas permis de mentir pour faire tort au prochain ; mais ſeroit-il poſſible qu'on offenſât Dieu, en s'écartant un peu de la vérité, ſoit pour empêcher un mal, ſoit pour procurer un bien, pour ſauver, par exemple, la vie à un homme ?

ER. La bonne intention, ma chère amie, ne rend pas bon & permis ce qui de ſoi-même eſt mauvais & défendu ; & le bien, quel qu'il ſoit, qui peut revenir d'une action, n'en change pas la nature. Dieu tire, quand il veut, le bien du mal ; mais le mal ne ceſſe pas pour cela d'être mal, & en horreur à Dieu. Il eſt vrai que, dans des circonſtances telles que celles que vous indiquez, le menſonge eſt un moindre mal ; mais enfin, c'eſt toujours un mal, parce qu'il bleſſe toujours la vérité, & par conſéquent, il eſt digne de la vengeance céleſte. Faiſons donc tout ce que nous pourrons pour la conſervation de la vie même temporelle de notre prochain ; mais, quand nous en ſerons venus au point de ne pouvoir y contribuer qu'en offenſant Dieu, croyons alors qu'il ne nous reſte plus rien à faire, puiſque nous voyons que ce qui nous reſte à faire eſt une mauvaiſe action.

Outre les faux témoignages & les menſonges, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, ce huitième commandement défend encore toutes paroles, & même toutes penſées qui, d'une manière ou d'autre, peuvent nuire au prochain, comme la calomnie, la médiſance, les flatteries, les jugemens précipités, & les ſoupçons téméraires. Aimons donc la vérité, mes chers enfans, aimons-la comme Dieu même, qui en eſt la ſource & le principe unique ; aimons-la plus que nos intérêts, plus que nos parens, plus que nos amis, plus que notre propre vie ; préférons-la à tout, & nous aurons obſervé fidèlement ce huitième précepte.

EUG. 9°. *L'œuvre de la chair ne déſireras qu'en mariage ſeulement.*

ER. La penſée même, ou le déſir de l'adultère, & des autres péchés déshonnêtes, défendus par le ſixième commandement, nous eſt interdit par celui-ci.

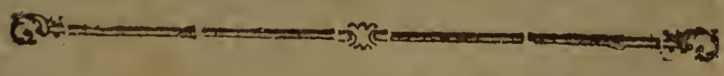
Il y a de la différence entre la pensée & le désir d'une action déshonnête. La pensée est la représentation de la chose déshonnête ; elle n'est un crime que quand la volonté la partage : le désir est la volonté de l'exécution ; il est toujours criminel.

Ce commandement, & celui qui va suivre, montrent quel est le véritable esprit de la loi de Dieu. Elle ne se borne pas à régler le dehors, en défendant toute action injuste ; elle va jusqu'aux sentimens & aux désirs du cœur, & elle ne permet pas même de souhaiter ce qu'elle défend de faire : d'où il faut conclure qu'on n'accomplit pas la loi, & que, par conséquent, on n'est point juste aux yeux de Dieu, tant qu'on s'en tient à l'observation extérieure des commandemens, sans réformer la convoitise du cœur.

EUG. 10.° *Le bien d'autrui ne convoiteras, pour les avoir injustement.*

ER. Le dixième commandement défend de prendre, ou de retenir injustement le bien d'autrui. Celui-ci défend même le désir injuste de ce bien ; car il n'est pas défendu de souhaiter le bien du prochain, pour l'acquérir par des voies légitimes, & sans lui faire tort. Les contrats de vente & d'achat ne sont fondés que sur ce désir naturel & raisonnable.

Telle est la loi de Dieu, mes chers amis, & tel est l'esprit de cette loi sainte. Elle se réduit toute à l'amour de ce Père généreux & bienfaisant ; car on ne peut aimer Dieu, sans aimer le prochain. Et ne croyez pas que ces divins préceptes soient difficiles à remplir, ou même impraticables : « Dieu ne commande rien d'impossible, dit » le concile de Trente ; mais, en commandant, il avertit » de faire ce qu'on peut, de demander ce qu'on ne peut » pas faire, & il aide, afin qu'on puisse ».



ENTRETIEN XXIII.

Des Commandemens de l'Eglise.

EUGENE. Pour s'acquitter de tous les devoirs de la vie chrétienne, est-ce assez d'observer les commandemens de Dieu ?

ERASTE. Sans doute, mon cher ami; mais on n'obéit entiérement à Dieu, que quand on obéit à l'Eglise. Ainsi, pour pratiquer exactement les sacrées ordonnances du Seigneur, il faut connoître & pratiquer aussi celles de sa sainte Epouse.

EUDOXIE. Qui a donné à l'Eglise le pouvoir de faire des préceptes?

ER. Jesus-Christ lui-même, qui a dit à ses apôtres: « Qui vous écoute, m'écoute; & qui vous méprise, me » méprise ». Les apôtres ont transmis ce pouvoir à leurs successeurs, & par conséquent, c'est aux pasteurs établis pour gouverner l'Eglise, qu'il appartient de faire les loix qu'ils jugent nécessaires pour la gloire de Dieu & la sanctification des fidèles. Mais, comme ces loix ne sont autre chose que les devoirs les plus indispensables du Christianisme, & que leur objet est de nous conduire à l'observation de la loi de Dieu, en réglant quelques actions extérieures de piété, qui nous rendent cette observation plus facile, & en déterminant le tems & la manière d'exécuter les ordonnances divines, nous devons nous y soumettre, non-seulement à l'extérieur, mais plus encore de cœur & d'esprit, bien loin de les regarder comme un nouveau joug imposé aux disciples de Jesus-Christ.

EUG. Y a-t-il quelque différence entre les commandemens de Dieu & ceux de l'Eglise?

ER. Les pasteurs ne peuvent jamais nous dispenser d'accomplir les commandemens de Dieu: ils obligent toutes personnes, en tous tems, en tous lieux; &, dans quelque état qu'on soit, on pèche toujours en y manquant; au lieu qu'on ne pèche pas en omettant ceux de l'Eglise, lorsqu'on en est légitimement dispensé par les pasteurs.

Vous savez, mes chers amis, que les preceptes que l'Eglise a prescrits à ses enfans, sont au nombre de six: Eudoxie va nous les réciter; & moi, j'en developperai l'esprit.

EUD. 1.° *Les fêtes tu sanctifieras, en servant Dieu dévotement.*

ER. Les fêtes sont des jours institués par l'Eglise, pour honorer Dieu, en célébrant les principaux mystères de la Religion, & pour le glorifier des graces qu'il a faites aux saints, & réclamer leur intercession,

Pour ſanctifier dignement les fêtes, il faut employer ces ſaints jours comme les dimanches, s'abſtenir de toute œuvre ſervile, & entrer dans l'eſprit de chaque ſolemnité, c'eſt-à-dire, s'occuper des myſtères que l'Égliſe célèbre, ou des vertus des bienheureux dont elle honore la mémoire.

Les myſtères du Verbe Incarné étant la ſource de toutes les graces que nous recevons de Dieu, & du ſalut que nous attendons, la mémoire de ces myſtères doit naturellement exciter en nous des ſentimens d'adoration, de reconnoiſſance, de confiance, & nous animer à en recueillir le fruit par un accroiſſement de foi, d'eſpérance & de charité. Voilà pourquoi chaque année l'égliſe nous en rappelle la ſuite. Elle nous montre ſucceſſivement le Fils de Dieu naiſſant, circoncis, adoré par les Mages, préſenté dans le temple, converſant parmi les hommes, outragé, condamné, mourant ſur une croix, ſortant vivant du tombeau, montant au ciel, & répandant de-là les dons de l'Eſprit ſaint ſur ſes diſciples. La majeſté des divins offices, les lectures qu'on y entend, les ſaints cantiques dont les temples retentiſſent, nous tranſportent en eſprit aux temps & aux lieux où ces myſtères ont été accomplis, & nous y adorons Jeſus-Chriſt, comme ſi ces mêmes myſtères s'accompliſſoient actuellement ſous nos yeux.

Ces grands objets, rendus ainſi préſens à notre foi, & ſecondés des inſtructions & des exhortations des paſteurs, augmentent la ferveur de la piété; & c'eſt d'ailleurs une occaſion, pour les plus ſimples d'entre les fidèles, & pour les enfans mêmes, de s'inſtruire du ſujet de la fête qu'on célèbre, d'en apprendre l'hiſtoire, & de s'en rappeler le ſouvenir.

Les fêtes des ſaints ont pour objet de louer & de remercier Dieu des graces dont il a prévenu ces dignes ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, & de la gloire dont il les a couronnés; on y rapporte leurs principales vertus, & nous nous encourageons à les imiter, par la vue du bonheur ineffable qui en eſt la récompenſe; en même temps, pénétrés des ſentimens de notre foibleſſe, dont une expérience continuelle nous avertit, nous les conjurons, par l'amour qu'ils ont pour nous, de combattre avec nous par leur prière, & de nous obtenir de Dieu par les mérites de notre commun Médiateur, la grace de marcher ſur

leurs traces, afin d'arriver à l'éternelle félicité dont ils jouissent.

On imagine tous les jours de nouvelles pratiques de piété qu'on propose aux fidèles, pour les conduire à la perfection. Mais, sans aller chercher si loin, que ne leur apprend-on à se conformer à la piété de l'Eglise, & à suivre ses pratiques? Il y a peu de jours ouvrables dans l'année, qui ne soient marqués par quelque fête particulière. Ces fêtes, il est vrai, n'obligent pas tout le monde; mais ce qui en fait le sujet intéresse tous les Chrétiens; & il y auroit une utilité infinie à y prendre part en la manière que chacun le pourroit. Que peut-on faire de mieux, par exemple, que de lire la vie du saint que l'Evangile honore, de se proposer quelqu'une de ses vertus à imiter; de prier pour ses propres besoins, pour ceux de l'Eglise universelle, pour les Eglises particulières, pour les ordres ou congrégations ecclésiastiques ou religieuses; d'assister à la messe dans cet esprit, & d'offrir le saint sacrifice par rapport aux différens sujets que je viens d'indiquer? Ah! mes chers amis, qui sauroit mettre à profit tant de moyens que la charité de l'Eglise nous présente, feroit de grands progrès dans la piété, & marcheroit à pas de géant dans la voie du salut.

EUG. 2.° *Les Dimanches Messe ouïras, & Fêtes de commandement.*

ER. Ce commandement de l'Eglise n'est que la confirmation du troisième commandement de Dieu; ainsi, quiconque enfreint l'un pèche nécessairement contre l'autre, & est doublement coupable, puisqu'il foule aux pieds une double ordonnance. Remarquez que l'Eglise met les fêtes au rang des dimanches, & que, par conséquent, on est également tenu aux mêmes devoirs, en ces saints jours.

Quoique l'Eglise ne nous oblige à entendre la Messe que les dimanches & les fêtes, elle ne prétend pas par-là nous dispenser d'y assister les jours ordinaires, quand nous n'avons point d'empêchement légitime. La Messe est le sacrifice du corps entier de Jesus-Christ; c'est-à-dire, du chef & des membres; c'est l'hommage de toute l'Eglise, c'est l'obligation de tous les fidèles en général & en particulier; c'est la source perpétuelle des graces que le Tout-Puissant répand sur eux: tous doivent donc y prendre part autant qu'ils le peuvent. Eh! combien y en a-t-il qui ne le puissent

pas

pas ? On trouve tous les jours aſſez de tems, même au milieu des occupations les plus ſérieuſes, pour ſe diſtraire, pour converſer avec un ami qui nous viſite, & même pour ſe procurer quelques ſatisfactions frivoles, & quelquefois dangereuſes; & l'on ne trouveroit pas un quart-d'heure pour aſſiſter de corps & d'eſprit à l'action la plus ſainte de notre auguſte Religion, à celle qui rend à Dieu l'honneur le plus parfait ! On peut converſer avec un ami des heures entières, & l'on n'auroit pas un moment pour converſer avec Dieu, qui eſt notre Père, & pour s'unir au ſacrifice de celui qui nous aime juſqu'à la mort, juſqu'à la mort ignominieuſe de la croix ! Ah ! mes amis, ſi nous avions de la foi, ſi nous étions véritablement Chrétiens, nous verroit-on fabriquer prétextes ſur prétextes pour nous diſpenſer du premier & du plus ſaint de nos devoirs? Regarderions-nous comme un joug importun la plus conſolante obligation du Chriſtianiſme ?

Encore ſi nous aſſiſtions comme il faut à la meſſe les dimanches & les fêtes ! mais comment, pour l'ordinaire, rempliſſons-nous ce devoir important ? Hélas ! attachés aux choſes de la terre, elles nous ſuivent dans les temples. Nous venons dans la maiſon du Seigneur, dans cette maiſon de prière & de recueillement, avec nos bœufs, avec nos pigeons, avec nos projets, avec nos fortunes, avec nos titres, avec nos grandeurs; & nous imitons ces profanes que Jeſus-Chriſt chaſſa autrefois du temple de Jéruſalem Changeons de conduite, mes chers enfans; foulons aux pieds les vaines excuſes; étouffons cette cupidité importune, réveillons notre foi aſſoupie, & ſongeons que notre première, que notre unique affaire eſt de chercher le royaume de Dieu, & ſa juſtice; que nous ne le trouverons que par la prière, par une prière vive & perſévérante; & que, de toutes les prières la plus agréable à Dieu, la plus efficace, la plus indiſpenſable au Chrétien, eſt le ſacrifice de la meſſe.

La meſſe que l'on doit entendre les dimanches & fêtes, je vous l'ai déjà dit, eſt celle de la paroiſſe, autant qu'on le peut, c'eſt-à-dire, celle que notre curé ou ſon repréſentant célèbre. Mais ce dont je ne vous ai pas aſſez parlé, c'eſt la néceſſité d'aſſiſter au prône, ſoit que cette inſtruction & les prières qui l'accompagnent, ſe faſſent avant ou après la meſſe, ou entre l'Evangile & le *Credo*, qui eſt ſa place naturelle.

Le prône a trois parties ; les prières, les annonces, & l'inſtruction. Les prières ont pour objet toute l'Egliſe, les paſteurs, les rois & les princes, les magiſtrats, les ſeigneurs & dames de paroiſſes, les bienfaiteurs des égliſes, les malades, les affligés, les voyageurs, les femmes enceintes, les habitans de la paroiſſe, & généralement tous les hommes vivans & morts. Les annonces regardent les fêtes & les jeûnes de la ſemaine, les bans d'ordination & de mariage. Enfin l'inſtruction eſt la lecture & l'explication de l'Epître ou de l'Evangile du jour, ou l'expoſition de quelques parties de la doctrine chrétienne.

Or, le prône, conſidéré de ces trois manières, établit ou ſuppoſe néceſſairement l'obligation d'y aſſiſter, & l'on peut même avancer qu'il fait partie de la meſſe de paroiſſe, ſur-tout quant aux prières & aux inſtructions : ainſi l'on ne peut pas dire qu'on ait ſatisfait au précepte de l'Egliſe, quand on s'en eſt abſenté ſans néceſſité. Et, dans ce tems, où le peuple n'entend plus la langue de l'Egliſe, & où pluſieurs ne peuvent preſque plus recevoir d'inſtruction que par la voix des paſteurs, ceux qui demeurent volontairement dans leur ignorance, en négligeant ce moyen d'en ſortir, ſont très-coupables devant Dieu.

EUD. 3°. *Tous tes péchés confeſſeras, à tout le moins une fois l'an.*

ER. Auſſitôt qu'on a atteint l'âge de la raiſon il faut avoir recours à un confeſſeur, & lui déclarer humblement, au moins une fois l'année, tous les péchés que l'on a pu commettre. L'Egliſe n'a pas déterminé le tems précis de la confeſſion annuelle; mais le précepte qu'elle a fait de communier à Pâque, fait aſſez comprendre que ſon eſprit eſt que cette confeſſion ſerve de préparation à la communion paſcale.

Il faut faire cette confeſſion à ſon propre prêtre, c'eſt-à-dire, à ſon évêque, ou à ſon curé, ou à un prêtre approuvé, & commis par autorité de l'Evêque, à cet effet, car la confeſſion faite à un prêtre étranger & qui n'a aucune juridiction ſur nous, eſt nulle, ſuivant le concile de Trente, conforme en cela au concile général de Latran, & aux déciſions conſtantes de toute l'Egliſe.

EUD. 4°. *Ton créateur tu recevras, au moins à Pâque humblement.*

ER. Cette communion qui doit ſe faire dans la paroiſſe,

ou dans l'église qui en tient lieu, est si indispensable, que ceux qui ne satisfont point à ce précepte, doivent être privés de l'entrée de l'église pendant leur vie, & de la sépulture ordinaire des chrétiens après leur mort.

Ce mot, *au moins à Pâque*, doit être bien remarqué. Il nous découvre le véritable esprit de l'Eglise. L'unique communion qu'elle exige de ses enfans, ne remplit pas ses désirs ; c'est à la rigueur tout ce qu'elle commande, à cause de la dureté du cœur de plusieurs. Du reste, elle souhaiteroit qu'ils fussent en état de communier à toutes les grandes fêtes ; & elle le fait assez entendre par ce mot *au moins*. Elle souhaiteroit même, comme le dit le concile de Trente, qu'à chaque messe, tous les fidèles qui y assistent communiassent non-seulement spirituellement, c'est-à-dire, par la participation à l'esprit de Jesus-Christ, mais aussi par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils tirassent un plus grand fruit de ce très-saint sacrifice. Mais, *au moins*, il faut communier *à Pâque*, & communier dignement ; car deux choses ne doivent point être séparées, & l'on n'obéit à la loi de l'Eglise qu'autant qu'on les unit. C'est une erreur grossière de plusieurs Chrétiens, de s'imaginer qu'ils ont tout fait en communiant à Pâque, parce que cette action extérieure les délivre de la crainte des terribles châtimens dont l'Eglise menace ceux qui y manquent. Mais si elle juge les non-communians dignes d'être exclus de l'entrée des temples matériels, & privés de la sépulture ecclésiastique, qui peut penser sans horreur à cette excommunication éternelle dont le souverain Pasteur & le Juge frappe ceux qui communient indignement ?

Pour communier dignement, il faut renoncer sincèrement au péché, & retourner à Dieu de tout son cœur : alors l'absolution du prêtre nous justifie, & la communion pascale nous affermit dans la justice par l'union intime avec Jesus-Christ, qui est l'effet de ce sacrement. On meurt donc alors au péché ; on est enseveli, & l'on ressuscite avec Jesus-Christ, pour ne vivre plus que pour Dieu ; &, comme il n'y a que très-peu de personnes, sur-tout dans les provinces, qui ne satisfassent au devoir pascal, on doit voir, après cette sainte solemnité, un monde tout nouveau, nouvelles pensées, nouvelles inclinations, nouveaux désirs, nouvelles mœurs ; on doit voir l'intempé-

rance, l'impureté, le luxe, l'oisiveté, les juremens, la mauvaise foi, les injustices, l'avarice, l'oubli de Dieu, la haine, les animosités, les vengeances disparoître, & laisser régner à leur place la piété, la vérité, la charité, tous les sentimens de l'homme nouveau : mais, ô mon Dieu ! est ce-là ce que l'on voit ?

EUD. 5°. *Quatre-Tems, Vigiles, jeûneras, & le Carême entièrement.*

ER. Le jeûne est un retranchement dans la qualité & dans la quantité de la nourriture ordinaire, fait avec l'intention d'expier ses péchés, de mortifier son corps, & d'élever plus aisément son esprit à Dieu.

Le précepte du jeûne s'étend à toutes les choses que la nature recherche, & dont elle peut user sans pécher, mais qui ne lui sont pas absolument nécessaires. Nous sommes tous obligés de travailler à apaiser la justice du Très-Haut, & à attirer sa miséricorde par des œuvres de pénitence; nous sommes tous obligés d'expier, par la privation volontaire des créatures, l'usage désordonné que nous en avons fait. Cette privation d'ailleurs est un régime nécessaire pour arrêter les progrès d'une grande maladie dont nous sommes tous attaqués, je veux dire ce penchant violent que nous avons à aimer les choses de la terre pour elles-mêmes, & à chercher notre repos & notre bonheur dans ce qui ne nous est accordé que pour l'usage. Or, un des moyens d'affoiblir cette inclination perverse, est non-seulement de nous renfermer en tous tems dans l'usage modéré des créatures, mais encore de resserrer quelquefois cet usage dans des bornes plus étroites, en nous privant volontairement de tout ce qui ne nous est pas absolument nécessaire.

Le jeûne des quatre-tems a été institué pour nous apprendre à consacrer également à Dieu les quatre saisons de l'année, & pour le supplier de donner à l'Eglise de dignes ministres; car c'est dans ces tems que ceux qui se destinent aux augustes fonctions de l'autel, reçoivent les ordres sacrés. Chacun de ces jeûnes est de trois jours, & se solemnise en Mars, Juin, Septembre & Décembre. Le jeûne des vigiles, c'est-à-dire des veilles des grandes fêtes, a été établi pour nous préparer à célébrer plus dignement les pieuses solemnités qu'il précède. Celui du carême, qui est ainsi appelé parce qu'il est de quarante jours, a pour

objet de nous disposer à la grande solemnité des Chrétiens, qui est celle de Pâque, & d'imiter le jeûne de Jesus-Christ dans le désert.

L'Eglise, comme une mère tendre, a toujours exempté les infirmes du jeûne & de l'abstinence; & cette exemption s'étend aux nourrices, aux femmes enceintes, aux vieillards, à ceux dont les travaux sont incompatibles avec les jeûnes; enfin à tous ceux qui ne sauroient jeûner sans ruiner leur tempérament. Mais alors il faut obtenir dispense de son évêque, ou de son curé, ou de son confesseur, & chercher quelque espèce de jeûne qui puisse servir de compensation à celui dont on est dispensé: or, on ne le peut trouver que dans l'abstinence de quelques satisfactions que nous nous serions peut-être procurées en jeûnant, & dans une mortification plus sérieuse & plus particulière de nos sens, & sur-tout de notre volonté. A cette espèce de jeûne, il faut joindre un plus grand nombre de bonnes œuvres, & particulièrement d'abondantes aumônes; car les aumônes que nous répandons dans le sein du pauvre, prient pour nous.

EUD. 6°. *Vendredi chair ne mangeras, ni le Samedi mêmement.*

ER. L'abstinence du vendredi a été instituée pour honorer la mort du Sauveur; celle du Samedi, pour célébrer la mémoire de sa sépulture, & pour nous préparer, par la mortification, à sanctifier le saint jour du dimanche. Ainsi, le dernier commandement de l'Eglise est encore un précepte de pénitence. Pouvoit-elle mieux nous faire comprendre, mes chers enfans, que toute la vie du Chrétien doit être austère & mortifiée, & que ce n'est que par cette pieuse violence qu'on se fait à soi-même, en domptant son corps, en maîtrisant ses passions, en captivant ses sens, qu'on peut arriver à cette béatitude éternelle qui est la récompense de celui qui aura combattu jusqu'à la fin?

ENTRETIEN XXIV.

Tableau hiſtorique de la Religion, depuis la deſcente du Saint-Eſprit juſqu'au quatrième ſiècle.

EUGENE. Juſqu'ici, reſpectable Eraſte, vous nous avez développé la ſublime doctrine du Chriſtianiſme, & toute l'économie morale de notre auguſte Religion Que reſte-t-il actuellement à nous apprendre, ſinon par quels moyens cette Religion ſainte s'eſt répandue par toute la terre, & comment elle s'y eſt conſervée depuis tant de ſiècles.

ERASTE. Votre demande eſt raiſonnable, mon cher ami : &, pour y répondre ſelon vos déſirs, je vais vous donner un petit écrit dans lequel j'ai raſſemblé les principaux traits de l'Hiſtoire eccléſiaſtique, & les plus propres à vous faire connoître la perpétuité de la Religion. Chaque partie de cet écrit eſt ſuivie de deux colonnes qui méritent une attention particulière. Dans l'une, je vous expoſe l'ancienne diſcipline de l'Egliſe, & les changemens qui y ſont ſurvenus dans la ſuite des ſiècles; je vous montre, dans l'autre, la Synagogue de ſatan, c'eſt-à-dire, l'héréſie s'efforçant de marcher de pair avec l'Egliſe de Jeſus-Chriſt; mais vous la verrez toujours terraſſée par la vérité; & cette liſte des principaux héréſiarques, en vous offrant une triſte peinture des écarts de l'eſprit & du cœur humain, lorſqu'ils ſont livrés à eux-mêmes, vous fournira la preuve la plus ſenſible du ſoin paternel que le Très-Haut prend ſans ceſſe pour conſerver la pureté & la beauté de ſon Epouſe. Mais, avant de commencer cette lecture importante, il eſt bon de nous y préparer par quelques réflexions.

Jeſus-Chriſt, né de parens pauvres & ſans crédit, dans un coin de la Judée, après avoir paſſé trente ans dans une vie obſcure & laborieuſe, entreprend de changer la face de la terre, en y introduiſant un culte nouveau, & n'emploie que trois ans & demi à préparer l'exécution de ce vaſte & hardi projet. Il n'ignore pas que rien n'éprouve plus d'oppoſition de la part des peuples, que le changement de religion, parce qu'elle eſt toujours liée à la conſ-

titution des Etats, aux lois, aux coutumes, aux usages. Il prévoit cet obstacle & mille autres encore, & toutefois rien ne l'arrête dans cette grande entreprise. Mais, ce qui doit étonner bien davantage, c'est qu'il fait, humainement parlant, tout ce qu'il falloit pour ne pas réussir.

Premièrement, il présente un corps de doctrine le plus contraire à tous les préjugés reçus. Cette doctrine ne favorise aucune des passions & des inclinations de l'homme: elle proscrit tous les vices; elle ordonne la pratique de toutes les vertus. Elle enseigne l'humilité aux superbes, la chasteté & la continence aux voluptueux, la modération à ceux que l'ambition dévore, la tempérance aux débauchés: en un mot, elle attaque de front tous les penchans déréglés du cœur. Elle veut que l'homme se renonce & se méprise soi-même; elle lui interdit toute vengeance, tout ressentiment des injures; elle exige de lui une douceur & une patience à l'épreuve des traitemens les plus iniques; elle va jusqu'à l'obliger à rendre le bien pour le mal, d'aimer comme soi-même son plus mortel ennemi, d'être prêt à donner sa vie pour conserver la sienne, si son salut le demande; elle lui défend non-seulement les actions mauvaises, mais encore le désir & la pensée même de ces actions. Pour tant de sacrifices pénibles, que lui promet-elle? Rien de présent, rien de sensible; sa récompense est pour une autre vie qui n'a rien de commun avec celle-ci; & cette récompense, bien différente de ce qui plaît à la cupidité, & de ce que la nature recherche; ne sera accordée qu'à la fidélité persévérante avec laquelle il aura rempli les rigoureux devoirs qu'elle lui impose.

Ce n'est point tout: cette doctrine est non-seulement nouvelle & inouïe; elle est encore, de l'aveu même de celui qui l'annonce, une folie aux yeux de la raison humaine. Proposer des mystères qu'on ne peut comprendre, à des Philosophes, à des orateurs, à des hommes curieux de tout approfondir, & jaloux de la liberté de penser! Un Dieu en trois Personnes; une vierge qui devient mère sans cesser d'être vierge; un Dieu qui se fait homme, & qui se revêt de nos misères, qui vit dans l'indigence, & qui expire sur une croix, comme un infame scélérat, victime de la haine & du mépris de ses compatriotes; qui sort toutefois du tombeau trois jours après sa mort, & qui monte au ciel plein de gloire & de majesté; enfin, un

Dieu qui s'immole ſans ceſſe ſous les apparences du pain & du vin, changés en ſon propre corps & en ſon propre ſang! Aſſurément, de pareils principes n'avoient rien qui pût ſéduire & attirer le genre humain.

En ſecond lieu, qui choiſit il pour coopérateurs? Ce ne ſont ni les princes, ni les prêtres, ni les docteurs, ni les perſonnages accrédités de ſa nation; mais douze hommes ſans lettres, ſans éducation, ſans bien, ſans naiſſance, ſans réputation, ſans crédit, & même ſans aucun talent pour la parole: les plus conſidérables d'entr'eux ſont de miſérables pêcheurs. Voilà ceux qu'il deſtine à la grande révolution qu'il médite. Que fait-il pour ſe les attacher? Il leur dit de le ſuivre; & ils obéiſſent. Il ne les flatte par aucune promeſſe temporelle; il n'a ni richeſſes, ni honneur à leur procurer: n'ayant pas lui-même où repoſer ſa tête, que peut-il offrir à ceux qu'il s'aſſocie? Au contraire, en les appelant à lui, il leur fait entendre clairement qu'ils n'ont à eſpérer ici bas que des perſécutions, des tourmens, & la mort: cependant ces douze hommes quittent tout pour s'attacher à lui, & l'accompagnent ſans ceſſe. Mais quelle conſidération de pareils diſciples pouvoient-ils procurer à leur maître?

L'extérieur même & la conduite ordinaire de Jeſus-Chriſt étoient plus propres à éloigner de lui qu'à attirer à lui ceux qu'il vouloit perſuader. Il n'avoit rien de ſingulier, rien qui le diſtinguât en apparence des autres Juifs, des ſimples particuliers, & des hommes du commun. Sa vie étoit dure & pénible, mais ſans aucune auſtérité particulière. Il mangeoit comme les autres; il buvoit du vin, & ne faiſoit point de difficulté de ſe trouver à de grands repas; il portoit même la condeſcendance juſqu'à manger avec des perſonnes décriées, & à loger chez elles. Il enſeignoit l'obéiſſance au prince, & le reſpect aux prêtres & aux docteurs de la loi, quelque corrompus qu'ils fuſſent; & lui-même obſervoit exactement les lois & les cérémonies de la Religion, quoiqu'il répétât ſouvent qu'il étoit le maître du ſabbat & de toutes les lois. Jamais il ne voulut prendre aucune autorité ſur les choſes temporelles, non pas même pour être arbitre entre deux frères. Un jour, le peuple le cherche pour le faire roi: il prend la fuite. Simple, humble, modeſte, patient, il faiſoit des miracles ſans empreſſement, ſans faſte, ſans oſten-

ration, ſans ſe faire prier que rarement; & ces miracles, il les cachoit avec autant de ſoin, que les autres hommes cachent leurs crimes. Il n'a aucun égard à la qualité des perſonnes. Il ſait le crédit que les phariſiens & les docteurs de la loi ont ſur le peuple, & qu'en gagnant leur ſuffrage, il pourroit plus aiſément ſe concilier la multitude; mais, bien loin de les flatter, il leur reproche en public, à chaque inſtant & par-tout, leur hypocriſie, leur orgueil, leur avarice, leur ſuperſtition, leur aveuglement, & les menace des châtimens les plus terribles. Il parle avec bonté à la foule qui s'empreſſe de le ſuivre par curioſité; mais, en même-tems, il ne craint pas de l'offenſer, en lui reprochant fortement ſes vices. Son langage eſt ſimple & clair, mais ſans ornemens. Il établit des principes, ſans ſe mettre en peine de les prouver, ni d'en tirer les conſéquences: s'il emploie des preuves, ce ſont des raiſonnemens ſenſibles, ou des comparaiſons familières, auſſi propres à rebuter les gens inſtruits, qu'à dégoûter le vulgaire qui préfère toujours les diſcours pompeux & les brillantes hyperboles, à une monotone ſimplicité. Comment, avec des reſſources ſi foibles en apparence, & des diſciples auſſi bornés, venir à bout de faire adopter par tous les hommes une Religion contre laquelle l'eſprit & le cœur doivent également ſe révolter?

EUDOXIE. Un incrédule pourroit répondre qu'apparemment les hommes alors étoient plus ſimples, plus innocens & plus dociles que ceux d'aujourd'hui.

ER. Et c'eſt auſſi ce que diſent les faux ſages de ce ſiècle. Mais, pour réfuter leur aſſertion téméraire, examinons, ma chère Eudoxie, examinons quelles étoient les mœurs & les études des hommes contemporains de Jeſus-Chriſt.

Pour commencer par les Juifs, vous ſavez à quel point ils étoient alors corrompus. A l'exception d'un petit nombre, tous étoient avares, intéreſſés, cruels, vindicatifs, livrés à la débauche; irreligieux ou fanatiques; ſuperſtitieux ou incrédules, pleins de mauvaiſe foi, enivrés d'un ſot orgueil, enflés de la promeſſe du Meſſie, dont ils voyoient que le règne approchoit, & qu'ils ſe figuroient rempli de victoires & de proſpérités temporelles; ils s'élevoient avec fureur contre tous ceux qui oſoient fronder leurs vices, ou détruire leurs préjugés

Ne croyez pas que cette extrême dépravation du peuple Juif fût la suite d'une épaisse ignorance. Jamais ils n'avoient été plus exercés dans la lecture de la loi & de toute l'Ecriture sainte. Ils ne se contentoient pas de l'expliquer à la lettre; ils y trouvoient encore plusieurs sens figurés, & des allégories ingénieuses, qui avoient échappé à leurs pères. Toutes les synagogues étoient remplies de docteurs qui interprétoient les livres sacrés; & les peuples s'empressoient de s'instruire à leur école. Un grand nombre même se livroit aux études des Grecs & des Romains, les plus éclairés des hommes, & se formoient, sous les plus habiles maîtres, à la Grammaire, à la Rhétorique, & à la Philosophie.

Mais, tout cela n'étoit rien en comparaison de ce qui se passoit à Rome, & parmi les nations les plus instruites & les plus policées. Les livres des Grecs & des Romains, qui sont parvenus jusqu'à nous, suffisent pour nous donner une idée complète de leurs mœurs & de leurs lumières. Qu'y voyons-nous? D'un côté, les connoissances humaines, l'éloquence, la poésie, & sur-tout la philosophie, portées à un degré de perfection, que jamais aucun peuple ne pourra surpasser; de l'autre, la perversité, la plus universelle & la plus déplorable. Ces hommes dont le goût étoit si délicat, dont l'imagination étoit si belle, dont le génie étoit si fécond, dont l'esprit étoit si pénétrant; ces hommes qui sont encore & qui seront toujours nos maîtres dans les sciences profanes, se prosternoient devant un Jupiter adultère, une Junon incestueuse, un Mercure voleur; ils prostituoient leur encens & leurs hommages à des dieux auxquels les moins dépravés d'entr'eux auroient rougi de ressembler. Le vice marchoit en triomphe dans Rome & dans la Grèce. Les femmes chantoient & pratiquoient les désordres de leurs divinités. Les infamies les plus révoltantes se disoient & s'écrivoient publiquement, parce que l'on ne se cachoit pas pour les commettre. La religion, aidée du luxe & de la mollesse, avoit perverti tous les états & toutes les conditions; & cette religion abominable étoit soutenue par les puissances, autorisée par les sages, defendue par les prêtres furieux & fanatiques, qui fondoient leur gloire & leur fortune sur leurs ridicules idoles. A cette dissolution générale, se joignoient une cruauté farouche & une insatiable ava-

rice. Les divertiſſemens ordinaires étoient de voir des hommes s'entre-tuer, ou livrés aux bêtes féroces. Tous les jours on mettoit à la queſtion des eſclaves pour des cauſes très-légères, & on leur faiſoit ſouffrir d'horribles tourmens. Les gouverneurs des provinces ſe jouoient des fortunes & de la vie des peuples, & les empereurs répandoient à leur gré des flots de ſang. Tout étoit plein de fraudes, de parjures, de fauſſetés, de calomnies, de violences & d'oppreſſions. Tels étoient donc ceux que Jeſus-Chriſt vouloit appeler à lui; & c'eſt dans le ſiècle le plus éclairé qui fut jamais, & en même-tems le plus corrompu, qu'il entreprend de publier ſes auſtères maximes.

Avouez que, s'il a réuſſi, ce ſuccès n'eſt pas l'ouvrage de l'homme, mais l'effet d'une profonde ſageſſe, & ſi j'oſe ainſi parler, le chef-d'œuvre de la Toute-puiſſance divine. Or, c'eſt ce que vous apprendrez, mes chers enfans, dans le foible eſſai que je vous préſente. Faites-en lecture, cher Eugène; & vous Eudoxie, ſuivez avec attention tout ce que va raconter votre frère.

PREMIER SIÈCLE.

Il falloit une vertu plus qu'humaine pour répandre dans tous les lieux & dans tous les tems la céleſte doctrine du Sauveur, & pour y faire régner les pratiques ſublimes qu'il étoit venu enſeigner aux mortels. Auſſi, promit-il à ſes apôtres, avant de monter au ciel, de leur envoyer le Saint-Eſprit pour les fortifier, & pour animer éternellement le corps de ſon Egliſe. » Je vous enverrai, leur dit-» il, celui que mon père vous a promis : en attendant, » tenez-vous en repos dans Jéruſalem, & n'entreprenez » rien, juſqu'à ce que vous ſoyez revêtus de la force » d'en haut. »

33 Pour ſe conformer à cet ordre, les apôtres demeurent enfermés depuis dix jours avec les autres diſciples du Sauveur, ſa ſainte mère, ſes parens, les ſaintes femmes qui l'avoient ſuivi; & cette ſociété, compoſée d'environ ſix vingts perſonnes, perſévéroit dans la prière. Le jour de la Pentecôte au matin, un vent impétueux, qui se fait entendre tout-à-coup, annonce la préſence du Saint-Eſprit, & ſes tout-puiſſans effets; & des langues de feu, qui s'arrêtent ſur chacun des fidèles,

marquent l'efficacité que vont avoir leurs paroles, & le don des langues, qu'ils reçoivent avec la plénitude de l'Esprit-Saint.

La publication de l'Evangile commence. Les apôtres rendent témoignage à leur divin Maître, & sont prêts à tout souffrir pour attester qu'ils l'ont vu ressuscité, qu'il est le Messie promis au genre humain, qu'il est monté dans les cieux, & qu'il en descendra visiblement à la fin des siècles, pour juger tous les hommes. Des miracles sans nombre suivent & confirment ce qu'ils annoncent: un boiteux de naissance, âgé de plus de quarante ans, est guéri au nom de Jesus-Christ, à la vue de tout le peuple. L'ombre seule de S. Pierre, rend la santé aux malades & aux infirmes que l'on expose en foule sur son passage. En deux prédications de cet apôtre, huit mille Juifs, les uns habitans de Jérusalem, les autres venus dans cette ville de tous les pays du monde, se convertissent, &, pleurant leur déicide, ils sont régénérés dans les eaux salutaires du baptême, au nom de celui qu'ils avoient crucifié deux mois auparavant.

Ainsi, l'Eglise est fondée dans Jérusalem & parmi les Juifs, malgré l'incrédulité de la plus grande partie de la nation. Les disciples de Jesus-Christ font voir au monde une charité, une grandeur d'ame & une douceur qu'aucune société n'avoit jamais montrées. Tous les fidèles vivent en commun, & n'ont ensemble qu'un cœur & qu'une ame. Constans dans la doctrine des apôtres, ils vont chaque jour au temple rendre leurs hommages à l'Eternel, & reviennent dans leurs maisons pour s'y préparer par la retraite & par la pratique de toutes les vertus, à la réception quotidienne de l'auguste sacrement de nos autels. Ils n'ont d'autre ambition que celle de procurer la gloire & la connoissance du Dieu qu'ils adorent. Tous sont égaux: enfans d'un même père, unis par la même foi, héritiers des mêmes biens, le maître & le serviteur ne se glorifient que du même nom. Mais une tempête subite vient troubler un calme si beau; la persécution s'élève en même-tems que la foi se propage, & les enfans de Dieu apprennent de plus en plus à ne désirer que le ciel. Pierre & Jean sont arrêtés & mis en prison. Le conseil de Jérusalem leur défend avec les plus grandes menaces de parler désormais de Jesus-Christ: » Jugez vous-mêmes, répon-

» dent ces hommes intrépides, jugez s'il eſt juſte de vous » obéir plutôt qu'à Dieu; car il ne nous eſt pas permis de » taire les choſes que nous avons vues & entendues. » Ils continuent donc de les publier avec courage, & leurs ennemis ſe portent à de nouvelles fureurs. Les apôtres ſont arrêtés pour la ſeconde fois, & jetés dans la priſon publique. Un ange briſe leurs fers, & ils recommencent à enſeigner dans le temple. Ils ſont pris une troiſième fois; & conduits devant le conſeil. On veut les faire mourir; mais un des Juges, nommé Gamaliel, docteur de la loi, & Phariſien, ramène ſes collègues à un avis plus doux: » laiſſez aller ces priſonniers, leur dit-il, car ſi leur en» trepriſe vient des hommes, elle ſera bientôt diſſipée; » ſi elle vient de Dieu, vous vous y oppoſez en vain. » On renvoie les apôtres après les avoir fait battre de verges, & en leur réitérant la défenſe d'enſeigner au nom de Jeſus-Chriſt; mais eux, pleins de joie d'avoir été trouvès dignes de recevoir cet affront pour leur divin maître, répétoient avec une ſainte hardieſſe: » il vaut mieux » obéir à Dieu qu'aux hommes. »

La multitude des ſerviteurs de Dieu croiſſoit de jour en jour, malgré l'acharnement des Juifs indociles. Afin d'appaiſer quelques plaintes au ſujet de la diſtribution de ce qui étoit néceſſaire à chacun pour ſa ſubſiſtance, dans cette Egliſe où tous les biens étoient en commun, les apôtres impoſent les mains à ſept hommes choiſis, auxquels ils donnent le nom de diacres, c'eſt-à-dire, miniſtres ou ſerviteurs, avec le pouvoir de vaquer aux fonctions que le ſoin de prêcher la parole de Dieu, & de célébrer les myſtères, les empêchoit de remplir eux-mêmes au gré de tous les fidèles. En participant au miniſtère des apôtres, ces ſaints hommes participent à leurs ſouffrances: Etienne, le premier d'entr'eux, devient le premier martyr de la Religion. Les Juifs, jaloux des ſuccès de ſa prédication, & de l'éclat des miracles qu'il opéroit, le chargent de fers, l'accuſent d'avoir blaſphêmé, le condamnent à être lapidé. Etienne en expirant prie pour ſes bourreaux & ſes perſécuteurs, dont un des plus furieux étoit un jeune homme appelé Saul, qui gardoit les manteaux de ceux qui jetoient des pierres ſur le ſaint diacre.

34. Ce même Saul, animé plus que jamais contre les fidèles, obtient du prince des prêtres le pouvoir de les

poursuivre. A la tête d'une troupe de gens qui partageoient ses fureurs, il parcourt les synagogues, il entre dans les maisons, il arrête les hommes & les femmes, met les uns en prison, contraint les autres de blasphémer contre Jesus-Christ. Il s'avance vers Damas pour y commettre de nouveaux excès; mais, sur le point d'entrer dans cette ville, une lumière plus éclatante que celle du soleil, l'environne en plein midi; il tombe, Jesus lui parle; & par un miracle inouï jusqu'alors, de persécuteur, il en fait un intrépide défenseur de la Foi. Il reçoit le baptême, & prend quelque tems après le nom de Paul. Le Sauveur qui l'avoit choisi pour être le docteur & l'apôtre des nations, lui découvre le secret profond de la vocation des Gentils, par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'Evangile. Presque dans le même tems, saint Pierre apprend par une céleste vision, que Dieu ne fait acception de personne; qu'il veut appeler tous les hommes à la Foi, & que le sang de Jesus-Christ doit purifier toutes les nations; il est ensuite envoyé pour baptiser le juste Corneille, Centurion Romain, qui le premier de la Gentilité reçoit avec ses parens & ses amis la grace du Saint-Esprit & celle de la régénération des enfans de Dieu.

36. Pleins du feu de l'Esprit-Saint, doués du don des langues, n'ayant d'autres armes que la parole, ni d'autre défense qu'une patience à toute épreuve, les apôtres partagent entr'eux les nations qu'ils doivent instruire. A peine ont-ils commencé leur course, que l'on voit l'établissement non-seulement des quatre principaux siéges de l'Eglise : Rome, Alexandrie, Antioche & Jérusalem; mais encore celui des principales Eglises de l'Asie-Mineure : Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, & Laodicée. La Religion Chrétienne ne fait que de naître, & déjà toutes les nations du monde lui sont soumises. Déjà S. Paul avoit écrit non-seulement aux Romains, aux Ephésiens, mais encore aux fidèles de la Galatie, à ceux de Corinthe, de Philippes, de Colosses, de Thessalonique, auxquels il faut encore ajouter les fidèles d'Athènes, & d'une multitude d'autres villes qui sont nommées dans les Actes des Apôtres. Ces saints hommes ne font qu'exposer la vérité pour la faire croire; les vrais Israélites sont convaincus par l'Ecriture, les Gentils cè-

dent à l'évidence de la Foi; ni la tyrannie de l'usage, ni la force des préjugés, ni l'austérité des préceptes évangéliques, n'arrêtent la rapidité de leurs conquêtes. La croix, devenue le scandale des Juifs charnels, triomphe de la corruption du paganisme; & sa foiblesse apparente confond les vains efforts de la Gentilité.

Dieu qui dispense à son gré la paix & la guerre, & qui fait servir à ses desseins les passions des hommes, avoit voulu que l'Univers ne formât qu'un même empire, avant qu'une même Religion unît les peuples. Il avoit en naissant procuré une paix générale à toute la terre, & le commerce de tant de peuples étrangers les uns aux autres, & réuni sous la domination Romaine, fut un des plus puissans moyens dont le Tout-Puissant se servit pour hâter le cours de l'Evangile Ses progrès furent tels, qu'au bout de vingt ans, S. Paul ne craignoit point de dire, à la face de l'Univers, que la foi des disciples de Jesus-Christ, qui prirent à Antioche le nom de Chrétiens, avoit été annoncée dans toutes les contrées de la terre, qu'elle croissoit, qu'elle fructifioit au milieu de toutes les nations du monde.

44. Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, est établi roi des Juifs, & ne fait usage de sa puissance que pour déclarer aux Chrétiens une guerre cruelle. Il fait trancher la tête à S. Jacques le Majeur; &, par son ordre, S. Pierre est chargé de chaînes, & jeté dans une affreuse prison. Mais un ange délivre ce grand apôtre; & bientôt la colère du Seigneur se fait sentir au tyran d'une manière terrible. Il écoutoit avec complaisance quelques flatteurs qui s'écrioient, tandis qu'il haranguoit le peuple: » C'est un Dieu qui parle, & non un hom» me! » A l'heure même le Tout-Puissant le frappe; ce prince sanguinaire est saisi de violentes douleurs. Il expire au bout de cinq jours, tout rongé de vers.

51. Une contestation s'élève parmi les Gentils convertis, au sujet de l'observance des cérémonies légales. On envoie consulter l'Eglise de Jérusalem, où la prédication de l'Evangile avoit commencé, & où S. Pierre se rencontroit alors. Les apôtres & les prêtres s'assemblent en aussi grand nombre qu'il est possible. S. Pierre préside à l'assemblée; il en fait l'ouverture; il propose la question, & dit le premier son avis. Mais il n'est pas seul juge: S. Jacques

juge aussi; & il dit expressément : » Je juge qu'on ne doit » point inquiéter les Gentils convertis. » On délibère à loisir : chacun expose son sentiment avec douceur : on décide que les fidèles seront affranchis des pratiques ordonnées par la loi de Moyse. La décision est fondée sur les saintes Ecritures, & formée par un consentement unanime On le rédige par écrit, non comme un jugement humain, mais comme un oracle; & l'on dit avec confiance : *Il a semblé bon au Saint-Esprit & à nous.* S. Paul & S. Bernabé portent ce décret aux Eglises, non pour l'examiner, mais pour le recevoir & l'exécuter avec une entière soumission : telle fut la forme du premier concile général, qui a servi de modèle à tous les autres.

62. Tandis que l'Eglise s'étend & se fortifie, les hérésies, d'un côté, s'efforcent de corrompre sa doctrine; de l'autre, la persécution arme de plus en plus les bourreaux pour l'éteindre dans son sang. S. Jacques le Mineur, Evêque de Jérusalem, est précipité du haut de la terrasse du temple: il vivoit encore, il se relève; &, se mettant à genoux : » O mon Dieu, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, » car ils ne savent ce qu'ils font. » Mais tandis qu'il prie pour les furieux qui l'environnoient, & qui se préparoient à le lapider, un foulon lui donne sur la tête un coup de son maillet, & termine ainsi le sacrifice de cette innocente victime.

66. L'Empereur Néron, persécuteur de tout le genre humain, allume contre les fidèles la première persécution générale. Ce tyran fait mourir S. Pierre & S. Paul. Rome est consacrée par leur sang, & le martyre du prince des apôtres établit dans la capitale de l'empire le siége principal de la Religion.

70. Jérusalem est détruite, suivant la prédiction des prophètes & de Jesus-Christ lui-même, qu'elle avoit crucifié; son temple est brûlé, tous les Juifs sont vendus en esclavage; & ce peuple déicide est condamné par le Très-Haut à errer, sans princes, sans rois & sans autels, parmi les nations, jusqu'à ce qu'il lui plaise de le rappeler à la foi d'Abraham.

93. Ce terrible événement est suivi d'une nouvelle persécution sous Domitien S. Jean est plongé dans une chaudière d'huile bouillante par l'ordre de ce monstre; mais l'huile & le feu respectent l'homme de Dieu, qui est relégué

gué dans l'isle de Pathmos, où il écrit son Apocalypse. Un peu après il compose son Evangile, & joint la qualité d'évangéliste à celle d'apôtre & de prophète. Enfin, à l'âge de près de cent ans, il meurt en paix, & dans le sein de ses disciples, auxquels il avoit été rendu. On ne sait rien de certain, ni sur le temps, ni sur le genre de mort des autres apôtres, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Matthieu, Simon, Jude, & Matthias; ce dernier avoit été choisi par le sort pour remplacer le traître Judas, avant la descente du Saint-Esprit.

Depuis le règne du barbare Néron, les Chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persécutions se faisoient tantôt par les ordres des souverains, & par la haine particulière des magistrats; tantôt par le soulèvement des peuples, & tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le sénat, sur les rescrits des princes, ou en leur présence. Alors la persécution étoit plus universelle & plus sanglante, & ainsi la haine des infidèles, toujours obstinée à perdre l'Eglise, s'excitoit de temps en temps elle-même à de nouvelles fureurs. C'est par ces renouvellemens de violence, que les historiens ecclésiastiques comptent dix persécutions sous dix empereurs. Dans de si longues souffrances, les Chrétiens ne firent jamais la moindre sédition. Parmi tous les fidèles, les Evêques étoient toujours les plus attaqués. Parmi toutes les Eglises, celle de Rome fut persécutée avec le plus de violence; & trente Papes confirmèrent par leur sang l'Evangile qu'ils annonçoient à toute la terre.

Outre deux persécutions générales que l'on remarque dans ce siècle, on y compte six principaux hérésiarques, que l'on doit regarder comme une autre espèce de persécuteurs d'autant plus dangereux, que la séduction est plus cachée que la violence. On croit que cette première époque a été illustrée par quatre ou cinq Conciles; & l'on y voit six Papes, à commencer à *S. Pierre*, dont le Pontificat fut de vingt-cinq ans.

IIe. SIÈCLE.

Tel est le sort de la vérité, qu'elle se fortifie au milieu des combats qu'on lui livre. Le nombre de ses ad-

versaires ne peut l'accabler ; tranquille dans sa propre défense, elle se joue de leurs vains efforts. Ainsi malgré le zèle aveugle du peuple pour ses idoles, malgré l'orgueilleuse sagesse des Philosophes, malgré le fanatisme furieux des sacrificateurs païens, malgré la politique cruelle & sanguinaire des magistrats & des empereurs, l'Eglise de Jesus-Christ, dès le commencement de ce second siècle, remplissoit déjà toute la terre. Elle étoit répandue non-seulement dans l'Orient où elle avoit pris naissance, c'est à-dire, dans la Palestine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure & dans la Grèce ; mais encore dans l'Occident, en Italie, dans les diverses nations des Gaules, dans toutes les provinces d'Espagne, dans l'Afrique, dans la Germanie, dans la Grande-Bretagne, dans les endroits même impénétrables aux armes Romaines. Elle régnoit dans l'Arménie, dans la Perse, dans les Indes, parmi les peuples les plus barbares ; chez les Sarmates, les Daces, les Schytes, les Maures, les Gétuliens, & jusques dans les isles les plus inconnues. Le sang de ses Martyrs la rendoit féconde. Nous ne sommes que d'hier, disoit Tertullien aux Empereurs Romains, & cependant on nous rencontre de tous côtés. Quelle guerre ne serions-nous pas en état d'entreprendre, si ce n'étoit pas pour nous une loi de souffrir ! Mais la Religion Chrétienne ne demande pas de faveur ; elle ne s'étonne pas de trouver des ennemis sur la terre, parce qu'elle y est étrangère, qu'elle vient du ciel, & qu'elle y porte ses espérances. Condamnez-nous, tourmentez-nous; notre Religion ne fera que s'accroître. Nous ne l'avons embrassée qu'à condition d'exposer nos vies pour l'intérêt du Dieu que nous servons.

102. Pline le jeune gouverneur de la Bithynie, embarrassé sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard des Chrétiens dont il trouve cette province remplie, consulte l'Empereur Trajan. Dans sa lettre, il rend justice à la sagesse des disciples de Jesus-Christ & à la pureté de leurs mœurs. La seule faute qu'il leur reproche, & qu'il qualifie de superstition excessive, consiste, selon lui, à s'assembler en un certain jour avant le lever du soleil, à dire ensemble à deux chœurs un cantique à l'honneur du Christ comme d'un Dieu, à s'obliger par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère,

à ne point manquer à leur parole, à ne point dénier un dépôt. Trajan répond à son ministre qu'il ne faut pas rechercher ceux qui se disent Chrétiens ; mais, s'ils sont dénoncés & convaincus, qu'il faut les punir. Cette réponse qui paroissoit éteindre la persécution qui menaçoit les fidèles, fournit cependant aux païens une foule de prétextes pour leur déclarer une guerre sanglante.

107. L'empereur lui-même oublie sa première modération, donne à ses sujets l'exemple de la barbarie. Par son ordre, S. Ignace, évêque d'Antioche, est conduit à Rome, où il est dévoré par les bêtes de l'amphithéatre, en présence de tout un peuple qui se repaît de son supplice. Dans le même temps, S. Siméon, évêque de Jérusalem, âgé de cent vingt ans, & le dernier de tous ceux qui avoient vu Jesus-Christ, expire sur une croix, & scelle de son sang la foi de son divin Maître.

127. Sous l'empire d'Adrien, successeur de Trajan, commencent à paroître les apologies des Chrétiens. *Quadratus*, évêque d'Athènes, ose les défendre par un écrit public qu'il adresse au prince qui les persécutoit ; & le monarque, touché de ses raisons, ordonne au gouverneur d'Asie de ne condamner que les Chrétiens qui seront convaincus d'avoir fait quelque chose contre les loix.

150. La religion trouve un nouvel apologiste en la personne du philosophe S. Justin. Il adresse un discours pathétique & touchant à l'empereur Antonin, & seize ans après, un autre aussi énergique & aussi frappant à Marc-Aurèle, son fils adoptif & son successeur ; mais ce dernier monarque, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeoit le christianisme, fait mourir le généreux défenseur de la foi.

174. Dans une extrême disette d'eau, que Marc-Aurèle souffroit en Germanie, où il faisoit la guerre aux Barbares, une légion chrétienne obtient par ses prières une pluie capable d'étancher la soif de toute l'armée, & accompagnée de coups de foudre & d'une grêle violente qui épouvantent les ennemis. Le nom de foudroyante est donné ou confirmé à la légion par ce miracle. L'empereur touché du service que venoient de lui rendre les pieux guerriers, écrivit au sénat en faveur de leurs frères.

177. Mais cet adoucissement dure peu. Les devins & les prêtres du paganisme persuadent à l'empereur d'attribuer

à ses dieux & à ses prières un prodige que les païens ne s'étoient pas même avisés de souhaiter. La superstition, la haine publique, les calomnies dont on chargeoit les Chrétiens, prévalent. La fureur des infidèles se rallume, & tout l'empire ruissèle de nouveau du sang des martyrs. Ce fut sur-tout dans les Gaules que le paganisme immola le plus de victimes; &, parmi ces généreux confesseurs de la foi, on remarque les saints martyrs de Lyon & de Vienne, qui, à l'exemple de S. Pothin leur évêque, âgé de quatre-vingt-dix ans, endurent des supplices inouis, avec cette héroïque constance que la Religion de Jesus-Christ inspire seule à ses héros. L'Eglise Gallicane remplissoit alors l'univers de sa gloire.

Attaquée au-dehors par les infidèles, dont la multitud toutefois diminuoit, l'Eglise se vit agitée au-dedans par les hérétiques, dont le nombre augmentoit. On compte plusieurs imposteurs qui osèrent dogmatiser durant cette seconde époque; &, ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plupart attaquèrent les principes fondamentaux du Christianisme; les uns la divinité de Jesus-Christ, les autres ses miracles, ou son incarnation; ceux-ci, les mystères; ceux-là, les principes de la morale évangèlique; dans le temps precisément où, tout près du Sauveur, on pouvoit distinguer très-aisément par les faits, si la vérité étoit réellement du côté des Chrétiens & le mensonge du côté de ces apôtres de l'erreur.

On ne connoît que seize conciles tenus dans ce siècle, & il est probable qu'on n'en célébra pas davantage. Les mœurs de la primitive Eglise, cette charité sans bornes, cette pureté du cœur & de l'esprit, cette divine simplicité qui caractérisoient les premiers fidèles, animoient encore les Chrétiens: ainsi, il n'étoit pas nécessaire de faire beaucoup de loix pour les maintenir: on les trouvoit toutes dans l'Evangile: & les persécutions sans nombre en enseignoient assez la pratique. Dix papes ont illustré le deuxième siècle, depuis le martyre de S. *Evariste*, arrivé l'an 108, sous la persécution de Trajan, jusqu'à celui de *Zéphirin* en 217.

IIIe. SIÈCLE.

Il falloit que le nombre des Chrétiens fût très-grand dans l'empire, puisque les prêtres idolâtres se plaignoient que les temples de leurs dieux étoient déserts, & que leurs revenus diminuoient chaque jour. En effet, on voyoit des disciples de Jesus-Christ dans les camps, dans le sénat, dans le palais, dans les divers emplois de la vie civile, par-tout en un mot, excepté dans les temples & dans les théâtres; en sorte que, s'ils eussent voulu se retirer en d'autre pays, ils n'eussent laissé aux Romains qu'une vaste solitude. L'excellence de la vertu des fidèles, qui surpassoit infiniment tout ce que les philosophes avoient pu imaginer de plus parfait, étoit le principal moyen dont Dieu se servoit pour opérer dans le monde un changement si merveilleux. Les miracles qui suivoient leurs paroles frappoient tous les regards. Il n'y avoit point de Chrétien qui ne forçat les démons, en employant le nom sacré de Jesus-Christ, de confesser en présence des païens mêmes, toutes les vérités de la Religion qu'il professoit. Tertullien, qui ne craignoit pas d'être démenti, offroit d'en faire l'expérience devant les tribunaux des juges ; il prioit les magistrats & les princes de souffrir qu'on interrogeât ceux qu'ils prétendoient être inspirés par leurs dieux, ou leurs dieux eux-mêmes. Mais ce qui étonnoit davantage, étoient la constance invincible, & la patience extraordinaire avec laquelle ces généreux défenseurs de la Foi enduroient les plus cruels tourmens. Le desir de la vie, inséparable de la condition humaine, étoit obligé de céder au desir d'une sainte mort, que souhaitoient ceux qui étoient touchés de la grace ; sentiment contraire à la nature, qui ne laissoit pas de se communiquer aux spectateurs, & quelquefois même aux persécuteurs : tant il y avoit de force dans la puissance qui le suggéroit, tant il y avoit de différence entre la cause que soutenoit le fidèle persécuté, & celle que le persécuteur vouloit faire embrasser !

203. L'Eglise avoit été assez tranquille pendant les vingt dernières années du siècle précédent; mais le démon avoit augmenté la séduction. Au commencement du troisième siècle, il reprit la voie de la violence ; & Dieu permit la sanglante persécution de l'empereur Sévère pour couron-

ner les forts, fortifier les foibles, & purger son troupeau d'une foule de Chrétiens lâches & charnels qui le déshonoroient. Entre la multitude des victimes que la fureur du paganisme immola alors, on doit remarquer S. Irénée, évêque de Lyon, qui, digne successeur de S. Pothin, marcha sur les traces de cet illustre pontife, en souffrant, comme lui, un glorieux martyre, avec la plus grande partie des fidèles confiés à ses soins.

215. Mais, tandis que la tyrannie s'efforçoit de renverser l'Eglise, Dieu lui suscitoit des docteurs pour l'éclairer, la soutenir & la défendre. Tertullien, prêtre de Carthage, l'édifia par ses écrits, la justifia par une admirable apologie: mais il la quitta ensuite, aveuglé par une orgueilleuse sévérité, & séduit par les visions du faux prophète Montan. A peu-près dans le même-temps, le saint prêtre Clément d'Alexandrie confondoit le paganisme par ses propres raisonnemens. Origène, fils du saint martyr Léonide, se rendit célèbre par toute l'Eglise dès sa première jeunesse, & enseigna de grandes vérités, parmi lesquelles néanmoins ceux qui étoient jaloux de sa gloire crurent appercevoir quelques erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la Religion la sagesse Platonicienne, & s'attira le respect des païens mêmes. En vain les hérétiques anciens, & plusieurs sectes nouvelles qui se formèrent dans ce siècle, veulent altérer, par leurs opinions absurdes & impies, la doctrine de Jesus-Christ; à leurs dangereuses maximes, à leurs fausses traditions, ces intrépides docteurs opposent les maximes invariables, la tradition constante, & l'autorité des Eglises Apostoliques, sur-tout de celle de Rome, la principale de toutes. Ainsi l'Eglise n'est ébranlée, ni par les persécutions, ni par les hérésies, ni par les schismes, ni par la chûte de ses docteurs les plus illustres.

235. On rejette sur les Chrétiens les maux qui affligeoient l'empire, & l'on en prend occasion de les persécuter de nouveau sous Maximin. Déjà l'on avoit commencé à bâtir des temples au nom de Jesus crucifié: alors les païens en firent la proie des flammes.

245. Vers le milieu de ce siècle, le pape S. Fabien envoie dans les Gaules S. Denis & six autres évêques qui y font revivre la Foi, & deviennent nos apôtres. S. Denis s'établit à Paris; S. Martial à Limoges; S. Paul fonda

ses Eglises de Narbonne, de Béziers & d'Avignon, S. Astremoine celle d'Auvergne; S. Gatien celle de Tours, S. Taurin celle d'Evreux: & l'Eglise de Meaux reconnoît S. Sanétin pour son premier pasteur. Les disciples de ces zélés propagateurs de la Foi se répandirent dans toutes les contrées du pays que nous habitons, & firent reconnoître, adorer & glorifier par-tout celui devant qui tout genou doit fléchir sur la terre, dans le ciel & dans les enfers.

250. Tandis que le Christianisme s'étend dans les Gaules, l'empereur Dèce renouvelle la persécution avec plus de fureur que jamais. Le saint pape Fabien reçoit à Rome la couronne du martyre; S. Babylas, évêque d'Antioche, & S. Alexandre, patriarche de Jérusalem, périssent dans les prisons, ainsi qu'une multitude de fidèles. Ce fut alors que S. Paul, premier hermite, se retira dans les solitudes, & y jetta les premiers fondemens de la vie solitaire & pénitente.

257. Valérien, l'un des successeurs de Dèce, déploya contre les Chrétiens seuls toute sa cruauté. Sous lui, le pape S. Etienne, & S. Cyprien, évêque de Carthage, malgré toutes leurs disputes, qui n'avoient point rompu la communion, reçurent tous deux la même couronne. L'erreur du célèbre évêque de Carthage, rejettant le baptême donné par les hérétiques, ne nuisit ni à lui, ni à l'Eglise. La tradition du saint siège se soutint, par sa propre force, contre les spécieux raisonnemens, & contre l'autorité de ce grand homme.

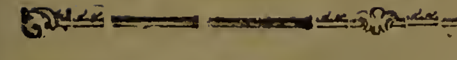
150. Le pape S. Sixte II. suivit de près au martyr S. Etienne, son prédécesseur; il eut la tête tranchée, & laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre S. Laurent, qui fut, tout vivant, rôti sur des charbons ardens.

261. Un fléau terrible, la peste qui se répandoit dans toutes les provinces de l'empire, & désoloit depuis plusieurs années toutes les villes, fait éclater le zèle généreux des Chrétiens, dont la charité se dévoue au secours des malades, & de ceux même qui ne cessoient de les persécuter.

272. Aurélien, homme de basse naissance, mais recommandable par ses vertus guerrières, semble ne monter sur le trône des Césars, que pour exercer, durant deux ans, contre les Chrétiens, une fureur qui enleva un nombre prodigieux de fidèles, & qui ne s'éteignit que dans le sang du pape S. Félix.

186. Sous Maximien, collègue de Dioclétien, la légion Thébéenne souffre le martyre avec son illustre chef S. Maurice. S. Sébastien, capitaine de la cohorte Prétorienne, a le même sort, ainsi qu'un grand nombre d'autres victimes aussi illustres, & parmi lesquelles on remarque sur-tout S Firmin, premier évêque d'Amiens ; S. Crépin & S. Crépinien, deux frères qui étoient venus pour prêcher dans les Gaules ; S. Lucien, fondateur de l'Eglise de Beauvais ; S. Albans, premier martyr d'Angleterre, S. Victor, officier des troupes à Marseille, & S. Denis, premier Evêque de Paris. A Rome, un comédien nommé Genès, représentant devant Dioclétien, imagine de jouer une farce dans laquelle il feint de se faire baptiser par d'autres histrions ; mais au moment qu'on le met dans l'eau, il apperçoit des anges qui effacent, avec cette même eau, ses péchés écrits dans un livre. Touché de cette vision, il s'écrie qu'il est du nombre de ces Chrétiens qu'il vouloit ridiculiser ; on l'arrête, on le questionne, il persévère ; on lui tranche la tête, après l'avoir déchiré avec des ongles de fer, & brûlé avec des torches ardentes.

Malgré toutes ces persécutions, les maux intérieurs dont on voit l'Église affligée durant ce siècle, les schismes, les héréfies, prouvent que les Chrétiens commençoient à dégénérer de la perfection des temps apostoliques ; & trente-six conciles qui se tinrent dans les diverses églises de l'empire annoncent assez la décadence des mœurs ; car on ne fait des loix que pour les opposer aux vices & aux déréglemens. Les deux premiers siècles sont l'âge de la plus grande beauté & de la plus grande vigueur du christianisme ; le troisième tient le milieu entre l'éminente sainteté de cet âge, & le relâchement frappant qui suivit la tranquillité procurée par les princes Chrétiens. Cependant l'Eglise vit briller dans son sein une foule de prélats illustres & de docteurs habiles qui l'édifièrent par leurs exemples, & l'éclairèrent par leurs écrits. Elle admira sur-tout quatorze papes, qui pour la plupart, parurent ne monter sur le siége de S. Pierre, que pour en descendre, comme ce prince des apôtres, par un glorieux martyre.



Mœurs, Usages, Coutumes des Chrétiens, & Discipline de l'Eglise.

Instructions, Etudes.

La méthode de prêcher & d'enseigner l'Evangile étoit différente, suivant la disposition des sujets. On convainquoit les Juifs par les prophéties, par les autres preuves tirées de l'Ecritures & de leurs Traditions. Les premières instructions que l'on donnoit aux Gentils tendoient à corriger leurs mœurs; car on croyoit inutile de parler de religion à des hommes encore pleins de leurs passions & de leurs faux préjugés. On prioit pour eux: on leur donnoit bon exemple; on tâchoit de les attirer par la patience, la douceur, les bienfaits temporels, jusqu'à ce qu'on vît en eux un desir sincère de connoître la vérité, & d'embrasser la vertu. Alors on les persuadoit par des raisonnemens plus simples ou plus subtils, selon leur capacité, & par l'autorité de leurs poëtes & de leurs philosophes; on ne parloit des choses de Dieu qu'à ceux qui les écoutoient sérieusement & tranquillement. Dés que les infidèles commençoient à se fâcher ou rire, comme il arrivoit souvent, le Chrétien se taisoit pour éviter de profaner les choses saintes, & d'exciter des blasphèmes.

Si l'on étoit obligé de confondre quelque hérétique, pour le ramener à la vraie croyance, on se tenoit au sens littéral de l'Ecriture,

Principaux Hérésiarques; & Conciles qui les ont réprimés.

Les trois premiers Siècles.

34. *Simon*, surnommé *le Magicien*, voyant que les apôtres donnoient le Saint-Esprit par l'imposition des mains, à ceux qui, comme lui, avoient reçu le baptême, leur offre de l'argent pour avoir le même pouvoir. S. Pierre rejette avec indignation cette proposition sacrilége; & Simon pour se venger devient l'auteur de la première hérésie qui se soit élevée dans le christianisme. Il se disoit la puissance souveraine qui avoit paru chez les Juifs comme Fils; à Samarie comme Père, & chez les autres nations comme Saint-Esprit. Il débitoit encore une quantité d'extravagances semblables, qui ne laissèrent pas de lui attirer des sectateurs: il se fit même adorer sous le nom de Jupiter; ainsi qu'une infame prostituée qu'il traînoit par-tout avec lui sous le nom de Minerve. Sa secte ne fut pas persécutée, & cependant elle ne dura pas plus d'un siècle.

54. *Cerinthe* s'élève aussi contre les apôtres & combat vivement leur doctrine. Vivant de leurs temps, il étoit en état de les convaincre, s'ils en eussent imposé. Cependant il reconnoît que Jesus-Christ a fait des miracles. Les miracles du Sauveur avoient donc alors un degré d'évidence, qui ne permettoit pas d'en contester la vérité? Pour concilier

Mœurs, Usages, &c.

l'Ecriture; ou si l'on suivoit un sens figuré c'étoit celui dont l'adversaire convenoit. Au reste, on étoit fort retenu sur les questions de Religion. On se contentoit de résoudre celles que l'on proposoit, sans en imaginer de nouvelles; & l'on réprimoit avec soin la curiosité des esprits légers & remuans, qui ne cherchoient qu'à disputer sur cette matière.

Quant à la manière d'instruire les fidèles on les entretenoit dans la doctrine de l'Eglise, les précautionnant & les fortifiant contre les héréfies, & leur donnant des règles pour la conduite & la correction des mœurs.

L'Eglise étoit l'école où se rassembloient les Chrétiens de tous les âges & de tous les états; & c'étoit-là qu'ils puisoient les instructions analogues au saint nom qu'ils portoient. L'Evêque expliquoit l'Evangile & les autres Livres sacrés avec l'assiduité d'un professeur, quoiqu'avec plus d'autorité. Il faisoit profession de ne rien dire de lui-même, mais de rapporter fidèlement ce qu'il avoit appris de ses pères, c'est-à-dire, des prêtres & des évêques plus anciens, par une tradition qui remontoit jusqu'aux apôtres. Quand l'Evêque ne pouvait pas remplir lui-même cette importante fonction, & la principale de son ministère, il en chargeoit un prêtre digne de le remplacer par sa doctrine & par ses vertus.

Les fidèles étudioient encore la loi de Dieu chacun en son particulier, & la méditoient jour &

Application des Figures, &c.

concilier avec l'état d'humiliation sous lequel Jesus-Christ a paru, tous les attributs du Fils de Dieu, Cérinthe supposoit en Jesus-Christ deux êtres différens, Jesus, Fils de Joseph & de Marie, & le Christ, qui étoit descendu en Jesus sous la forme d'une colombe après son baptême. Ainsi, il est évident que Jesus-Christ avoit enseigné qu'il étoit le Fils unique de Dieu, & qu'il avoit confirmé cette doctrine par ses miracles. Les apôtres chassèrent Cérinthe de l'Eglise, comme un corrupteur de la doctrine. On regardoit donc alors la divinité de Jesus-Christ comme un dogme fondamental du Christianisme. L'apôtre Saint-Jean écrivit son Evangile pour prémunir les fidèles contre les héréfies de Cérinthe & de ses disciples.

64. *Hyménée*, *Philet* & *Alexandre* enseignent que la résurrection générale étoit déjà faite; ne reconnoissant que la résurrection spirituelle du péché à la grace, ils furent anathématisés par S. Paul.

66. Quelques faux docteurs, se couvrant d'une maxime équivoque de *Nicolas*, l'un des sept premiers diacres, qui avoit dit qu'il *falloit abuser de la chair*, pour dire qu'il la falloit mortifier, enseignent que tout, jusqu'aux femmes, doit être commun parmi les Chrétiens: en conséquence, ils se livroient dans leurs assemblées aux crimes les plus infames. On les appela *Nicolaïtes*, & Saint-Pierre les foudroya dans sa seconde Epître.

74

& nuit. Ils relisoient dans leurs maisons ce qu'ils avoient entendu lire à l'Église, & s'imprimoient dans leur mémoire les explications du pasteur. Les maisons chrétiennes étoient alors des Eglises, dit S. Chrysostome, & chaque père de famille étoit comme un pasteur particulier qui présidoit aux prières & aux lectures domestiques, instruisoit sa femme, ses enfans, ses serviteurs, pratiquant le premier les vertus auxquelles il les exhortoit, tous s'efforçoient de le suivre comme leur modèle. Une marque du grand soin qu'avoient les pères & les mères de bien instruire leurs familles, est que l'on ne voit dans toute l'antiquité aucun vestige de cathéchisme pour les enfans, ni aucune instruction publique pour ceux qui avoient été baptisés avant l'âge de raison. L'institution des catéchismes, tels qu'ils l'ont aujourd'hui dans nos paroisses, n'est guère plus ancienne que le Concile de Trente, & n'a été établie que pour suppléer à l'ignorance dans laquelle sont tombés la plupart des pères & mères à l'égard de la Religion. Mais on sent assez combien ces instructions modernes, données avec de trop longs intervalles, & toujours accompagnées de quelque contrainte, sont inférieures à celles que le devoir & la tendresse mettoient continuellement dans la bouche d'un père & d'une mère, qui de plus enseignoient, par leur exemple, ce qu'ils inculquoient par leurs discours. Pour rendre nos

72. *Ebion*, chef des *Ebionites*, se disant disciple de S. Pierre, rejette S. Paul, enseigne qu'il faut consacrer l'Eucharistie avec de l'eau seulement, nie la divinité de Jesus-Christ & la virginité de sa mère, ajoute que Dieu avoit donné l'empire du monde présent au diable, & celui du siècle futur au Christ; qu'il distinguoit, comme Cérinthe, du fils de Marie & de Joseph.

74. *Ménandre*, Samaritain, adopte les erreurs de Simon le Magicien & des Nicolaïtes. Il soutenoit que le monde avoit été créé par les anges, & que lui-même étoit la toute-puissance de Dieu le Père & l'unique sauveur des élus, qui ne pouvoient entrer dans le ciel que par son art magique. Ses disciples se précipiroient dans les plus affreuses dissolutions, comme la plupart des hérétiques de ce premier siècle. C'est de cette secte qu'environ trente ans après sortit *Saturnin*, qui enseignoit que le mariage & la génération étoient une œuvre diabolique.

105. *Basilides*, voulant concilier l'origine du mal avec la bonté de Dieu, enseigne que le monde n'a point été créé immédiatement par l'Être suprême, mais par des intelligences que l'Être suprême avoit produites, & que c'est de l'imperfection de ces intelligences que naît le mal que nous voyons dans le monde. Le Sauveur, selon Basilides, avoit fait les miracles dont parloient les Chrétiens; mais il soutenoit qu'il ne s'étoit point incarné,

nos catéchismes aussi utiles que l'Eglise le désire, & pour répondre à l'intention de cette tendre Mère & des pasteurs qui la gouvernent, il faudroit que, d'un côté, les curés eussent toujours un soin scrupuleux de ne confier la noble fonction de l'instruction chrétienne qu'à des hommes d'un mérite éprouvé & d'une charité patiente; & que de l'autre, les parens s'appliquassent davantage à l'étude d'une Religion si belle, si grande, si consolante & si nécessaire dans toutes les circonstances de la vie. Alors, n'en doutons point, nous verrions renaître les beaux siècles de l'Eglise, & les prétendus sages de nos jours, bien loin de faire tant de prosélytes, seroient contraints de dévorer en secret le poison funeste qu'ils vomissent aujourd'hui avec tant d'audace.

Baptême.

Quand quelqu'un demandoit à être Chrétien, on le menoit à l'Evêque ou à l'un des prêtres, qui d'abord observoit si sa vocation étoit solide & sincère. On l'examinoit sur les causes de sa conversion, sur son état, s'il étoit libre ou esclave; sur ses mœurs & sur sa vie passée. Ceux qui étoient engagés dans une profession infame ou dangereuse, ou dans quelque habitude criminelle, n'étoient point reçus qu'ils n'y eussent effectivement renoncé. Car le zèle de la conversion des ames ne rendoit pas les ministres de Jesus-Christ plus

incarné; qu'il n'avoit eu qu'un corps phantastique; qu'il n'avoit point été véritablement crucifié, & qu'on ne devoit pas s'exposer à la mort pour lui.

107. *Elxai*, Juif d'origine, chef des *Elcésaïtes*, plus connus sous le nom d'*Osséens*, prêche qu'on peut & qu'on doit dissimuler sa foi, pour se soustraire aux persécutions; & comme une erreur précipite ordinairement dans de nouvelles absurdités celui qui la professe, il enseigne que Jesus-Christ est une vertu matérielle à laquelle il donne quatre-vingt-seize mille pas de longueur, vingt-quatre mille de largeur, & de l'épaisseur à proportion. Quant au Saint-Esprit, il le représentoit comme une divinité femelle, posée devant le Christ, en forme de statue, sur un nuage entre deux montagnes qui avoient les mêmes dimensions. Cet extravagant & ses disciples abhorroient la continence, & regardoient la virginité comme une infamie. Ils juroient par le sel, l'eau, la terre, le pain, le ciel, l'huile, le vent, les saints anges de la prière; & ces sermens étoient pour eux sacrés & inviolables.

Ce fut au commencement de ce siècle que la plupart des hérétiques prirent le nom de *Gnostiques*, mot qui signifie *savans*, ou *illuminés*, & qui prouve que l'orgueil étoit le seul flambeau qui les éclairoit.

141. *Cerdon* & *Marcion* admettent deux principes; l'un bon, père de Jesus-Christ, qui selon

plus relâchés à l'égard de ceux qui vouloient ſe joindre à eux par la profeſſion du Chriſtianiſme.

Celui qui étoit jugé capable de devenir Chrétien, étoit fait catéchumène, c'eſt-à-dire, diſciple par l'impoſition des mains de l'évêque, ou du prêtre commis de ſa part, qui le marquoit au front du ſigne de la croix, en priant Dieu qu'il profitât des inſtructions qu'il recevroit, & qu'il ſe rendît, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, digne de parvenir au ſaint baptême. Il aſſiſtoit aux ſermons publics, auxquels les infidèles mêmes & les hérétiques étoient admis; mais depuis il y avoit des catéchiſtes, ou maîtres qui veilloient ſur ſa conduite, & qui lui enſeignoient en particulier les élémens de la Foi, ſans lui expliquer à fond les myſtères dont il n'étoit pas encore capable. On l'inſtruiſoit particulièrement des règles de la morale, afin qu'il ſût comment il devroit vivre après ſon baptême.

Le temps du catéchuménat étoit ordinairement de deux ans; mais on l'allongeoit ou l'abrégeoit ſuivant les progrès du catéchumène. Ceux qui demandoient le baptême & qui en étoient jugés dignes, donnoient leurs noms au commencement du carême, pour être écrits ſur la liſte des compétens ou illuminés. Ainſi, il y avoit deux ordres de catéchumènes: les auditeurs & les compétens; ces derniers portoient par anticipation le nom de Chrétiens, jeûnoient pendant le carême, comme

ſelon eux, ne s'étoit jamais incarné; l'autre mauvais, auteur de la loi Judaïque, & créateur de ce monde. Ils furent condamnés dans un concile tenu en Orient quelques années après.

144. *Théodote*, homme très-inſtruit, quoique corroyeur, ayant apoſtaſié, pour juſtifier ſa foibleſſe, nie la divinité de Jeſus-Chriſt, & l'exiſtence du Verbe éternel. Cet héréſiarque & ſes diſciples, qui furent appelés *Aloges* ou *ennemis du Verbe*, furent condamnés dans les conciles de Rome, en 146, d'Hiéraples, en Aſie, en 173, & dans pluſieurs autres.

168. Le démon qui avoit inutilement attaqué l'Egliſe par le libertinage & les mœurs déréglées des hérétiques précédens, eſſaye de la ſurprendre par l'auſtérité apparente, & la ſainteté hypocrite des Montaniſtes. *Montan*, chef de cette ſecte, étoit un eunuque Phrygien. Il ſe diſoit prophète, & paroiſſoit agité du malin eſprit. Il enſeignoit que Dieu avoit d'abord voulu ſauver le monde par Moyſe & par les prophètes, il n'avoit pas réuſſi: qu'enſuite s'étant incarné, il n'avoit pas eu meilleur ſuccès; & qu'enfin il étoit deſcendu en lui par le Saint-Eſprit, dont il avoit, diſoit-il, reçu la plénitude: auſſi ſe faiſoit-il donner le nom de *Paraclet*, c'eſt-à-dire, *Eſprit conſolateur*. Il ſe piquoit d'une plus grande perfection que les apôtres. Saint Paul avoit permis les ſecondes nôces; Montan les défendoit comme une débauche; &

me les fidèles, & joignoient au jeûne de fréquentes prières, des génuflexions, des veilles & la confeſſion de leurs péchés. Cependant on les inſtruiſoit plus à fond, leur expliquant le ſymbole, & particulièrement le myſtère de la Trinité & de l'Incarnation. On les faiſoit venir pluſieurs fois à l'Egliſe pour les examiner, & faire ſur eux des exorciſmes & des prières en préſence des fidèles. C'eſt ce que l'on appeloit les ſcrutins, que l'on a continué d'obſerver pendant pluſieurs ſiècles, même pour les petits enfans. A la fin du carême, on leur enſeignoit l'Oraiſon dominicale, & on les inſtruiſoit ſuccinctement des ſacremens qu'ils alloient recevoir, & qu'on devoit leur expliquer plus au long enſuite. Ceux que l'on croyoit ſuffiſamment inſtruits & éprouvés, étoient nommés élus, parce qu'on les ſéparoit pour les baptiſer ſolemnellement la veille de Pâque, ou celle de Pentecôte, à cauſe des rapports qui ſe trouvent entre ces deux myſtères & les ſacremens de Baptême & de Confirmation qui ſe conféroient en même temps.

Régulièrement on n'adminiſtroit le Baptême qu'à ces deux fêtes, & cette pratique duroit encore dans le dixième ſiècle dans la plupart des Egliſes. Mais dans le cas de néceſſité on baptiſoit en tout temps; on baptiſoit auſſi les enfans des fidèles auſſi-tôt qu'ils les préſentoient, ſans même attendre qu'ils euſſent huit jours; l'uſage de donner le Baptême tous les jours

& permettoit de diſſoudre les mariages. Il établiſſoit de nouveaux jeûnes. Les apôtres n'avoient inſtitué qu'un carême; Montan en ordonnoit trois par an. Il défendoit de fuir la perſécution, & vouloit qu'on ſe préſentât au martyre. Enfin, il ne recevoit preſque point de pécheurs à la pénitence. Ses erreurs furent anathématiſées dans les conciles d'Iconium & de Synade, en Aſie, tenus vers l'an 235. Elles l'avoient été dès leur naiſſance par un grand nombre d'évêques & de ſavans Catholiques. La ſecte de Montan en produiſit une infinité d'autres.

172. *Appellès*, diſciple de l'héréſiarque Marcion, s'écarte de ſon maître en pluſieurs points, & devient chef d'une ſecte, qui, de ſon nom, eſt nommée *Appellite*. Il diſoit, entr'autres abſurdités, que Jeſus-Chriſt s'étoit formé un corps des parties de tous les cieux par leſquels il étoit paſſé en deſcendant ſur la terre, & qu'en remontant, il avoit rendu à chaque ciel ce qu'il en avoit pris. Une des grandes objections qu'il prétendoit faire contre le livre de la Genèſe, eſt que Dieu n'avoit pu menacer Adam de la mort, s'il mangeoit du fruit défendu, puiſqu'Adam, ne connoiſſant pas la mort, ne pouvoit pas ſavoir ſi c'étoit un châtiment.

240. *Noëtus* ſe dit un nouveau Moyſe, & nomme ſon frère Aaron. Il n'admet qu'une ſeule perſonne en Dieu; ce qui fait appeler ſes ſectateurs *Monarchiques*; mais il reconnoit diverſes

jours indistinctement ne devint géneral que sur la fin du onzième & dans le douzième siècle.

Depuis les apôtres jusqu'au quatorzième siècle, & au-delà, on donna le baptême en plongeant dans l'eau par trois immersions au nom des trois Personnes divines, ceux à qui l'on administroit ce sacrement. On ne le donnoit par aspersion ou par infusion, que lorsqu'on ne pouvoit faire autrement comme quand il falloit baptiser un malade. Ce ne fut que dans le quinzième & dans le seizième siècles que l'usage du baptême par infusion devint le seul universel.

Le jour du baptême étant arrivé, on amenoit les catéchumènes au baptistère; on les faisoit renoncer au démon & à ses pompes; on interrogeoit chacun d'eux sur sa foi, & il répondoit en récitant le symbole des apôtres. Chaque catéchumène se dépouilloit lui-même, & descendoit dans les fonts, soutenu de son parrain avec les secours d'un diacre ou d'un autre clerc. Alors l'évêque ou le prêtre lui faisoit la triple immersion. S'il y avoit deux cuves ou deux fontaines, on baptisoit à part les filles & les femmes qui étoient soutenues par leurs marraines; mais déshabillées par les diaconesses, ou d'autres personnes de piété; de manière néanmoins qu'elles avoient toujours le corps couvert, soit de l'eau pendant l'action, soit de quelque couverture à l'entrée & au sortir de l'eau. S'il n'y avoit qu'une cuve, on attendoit que le dernier de

verses opérations & dominations. Il fut condamné dans les conciles d'Ephèse, en 205, & de Rome, en 260.

252. *Novatien*, prêtre de Rome fait schisme contre le pape *Corneille*, refuse la pénitence à ceux qui sont tombés dans le crime après le baptême, & proscrit les secondes nôces. Son parti qui fut très-nombreux & qui subsista long-temps, fut foudroyé dans les conciles de Rome, la même année; de Carthage, l'année suivante; & surtout de Nicée, en 325.

277. *Manès*, chef des Manichéens, secte qui fut fort étendue & qui subsista long-temps, commence à dogmatiser. Il étoit Païen & Persan de nation; mais il se convertit au Christianisme, & peu après s'en déclara le plus mortel ennemi. Comme plusieurs autres hérésiarques qui l'avoient devancé, il distinguoit deux principes, l'un bon, l'autre mauvais: il admettoit aussi dans l'homme deux ames, l'une bonne & l'autre mauvaise. La chair étoit, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe, par conséquent il faisoit empêcher le mariage & la génération. Il attribuoit l'ancienne loi à ce même principe, & prétendoit que tous les prophètes étoient damnés. Il proscrivoit l'aumône, traitoit d'idolâtre le culte des reliques, & défendoit de croire que Jesus-Christ se fût incarné, & eût véritablement souffert. Il rejettoit tous les sacremens, même le baptême, enfin, il ajoutoit à cette doctrine impie une foule d'extravagances,

des garçons fût sorti pour baptiser l'autre sexe.

Les nouveaux baptisés étoient appelés *Néophites*, c'est-à-dire, nouveaux nés, quelqu'âge qu'ils eussent. On leur faisoit manger du lait & du miel pour marquer l'entrée de la vraie terre promise & l'enfance spirituelle: car c'étoit la première nourriture des enfans sevrés. Cette pratique dura jusqu'au neuvième siècle, où, étant devenue abusive, elle s'abolit peu-à-peu. Ils portoient pendant la première semaine de leur baptême, une robe blanche qu'ils avoient reçue au sortir des fonts, pour symbole de l'innocence qu'ils avoient recouvrée, & qu'ils devoient garder jusqu'à la mort; & pendant cette semaine ils recevoient tous les jours la communion; car on conféroit pour l'ordinaire le sacrement de l'Eucharistie aussitôt après le baptême & la Confirmation. Le Néophytisme duroit une année, pendant laquelle les nouveaux Chrétiens ne pouvoient être élevés aux ordres sacrés, si ce n'étoit pour de fortes raisons.

d'extravagances. Il soutenoit, par exemple, que celui qui arrachoit une plante ou tuoit un animal, seroit lui-même changé en cet animal ou en cette plante; sur ce fondement, ses disciples se croyoient obligés d'user de cette espèce de protestation avant de manger du pain: ils le jettoient en l'air, & maudissoient celui qui l'avoit fait, lui souhaitoient d'être semé, moissonné & cuit lui-même comme le pain dont ils alloient user.

Manès prenoit le nom de Paraclet, & se faisoit suivre par douze fanatiques qu'il appeloit ses apôtres. Il partagea ses sectateurs en deux ordres, & nomma les uns auditeurs, & les autres élus; ces derniers seuls avoient le secret de ses abominables mystères. Ils furent anathématisés avec leur maître dans un concile qui se tint en Mésopotamie l'année même où ils parurent; & dans la suite Saint-Augustin porta le dernier coup à cette secte détestable.

ENTRETIEN XXV.

Tableau historique de la Religion, depuis le quatrième Siècle, jusqu'au septième.

QUATRIEME SIECLE.

373. AU commencement du quatrième siècle, l'empire idolâtre, toujours ennemi du Christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, & acheva de l'établir. L'empereur

L'empereur Galère, marqué par les historiens, comme le principal instituteur de la dernière persécution, contraignit Dioclétien, son collègue, à publier un sanglant édit, qui ordonnoit de persécuter les disciples de J. C., plus violemment que jamais. Maximien, autre empereur, collègue des précedens, qui haïssoit aussi l'Eglise, & qui n'avoit jamais cessé de la tourmenter, animoit les magistrats & les bourreaux. Pour complaire à ces monstres, on inventoit tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'étoit pas moins attaquée que leur foi. On recherchoit les livres sacrés avec des soins extraordinaires, pour en abolir la mémoire; & les fidèles n'osoient les avoir dans leurs maisons, ni presque les lire. Ainsi, après trois cents ans de persécution, la haine des persécuteurs devenoit plus âpre; mais les Chrétiens les lassèrent par leur patience; & les monstres qui les immoloient désespérèrent enfin de les vaincre. Frappés d'une manière terrible, Galère & Maximien révoquèrent leurs édits. Le premier finit sa vie malheureuse, ayant le corps consumé & corrompu par une plaie incurable; le second sentit brûler ses entrailles avec des douleurs si excessives, que, pendant plusieurs jours, il prit la terre à pleines mains pour la dévorer, comme pressé par une faim effroyable: il se frappoit la tête avec tant de fureur, contre la muraille, que ses yeux se crévèrent & sortirent de leur orbite. Il croyoit voir Dieu qui le jugeoit: il avouoit ses crimes; il prioit Jesus-Christ d'avoir pitié de lui. Enfin, ces deux princes barbares expirèrent comme Antiochus, avec une aussi fausse pénitence.

312. Maxence, fils de Maximien, s'éleve contre Constantin, qui venoit d'être placé sur le trône impérial. Constantin marche à Rome avec ses troupes. Pendant qu'il assiége le tyran, une croix lumineuse lui apparoît dans les airs, & tous les soldats y lisent comme lui, une inscription qui lui promet la victoire. En effet, le lendemain, il gagne cette célébre bataille, qui délivre d'un monstre la capitale de l'empire, & l'Eglise d'un persécuteur. La croix fut alors élevée comme le bouclier du peuple Romain & de tout l'empire. Toute la race des persécuteurs périt; &, apres trois siècles de combats, l'Eglise triomphe; les rois de la terre la respectent, & deviennent ses enfans.

Mais la paix que Jeſus-Chriſt a promiſe à ſon Egliſe, n'eſt pas celle de ce monde : toute la durée des ſiècles ſera pour elle un tems de combats : ce n'eſt que dans l'éternité qu'elle jouira d'un calme parfait & inaltérable : elle va donc maintenant ſoutenir encore de nouvelles attaques ; elle va remporter de nouvelles victoires. Les trois ſiècles qui vont ſuivre, ſont l'âge des ravages de l'héreſie, principalement dans l'Orient ; l'âge des ſaints docteurs occupés à défendre l'Egliſe contre tous les artifices de l'erreur ; l'âge des ſaints anachorètes, dont les travaux & les auſtérités ſuccèdent aux combats & aux ſouffrances des martyrs.

313. Quand Dioclétien, qui avoit abdiqué l'empire, eut appris la converſion de Conſtantin, il ne put ſe réſoudre à ſurvivre à la victoire de la Religion : il ſe laiſſa mourir de faim, & devint ſon propre bourreau, après l'avoir été de tant de Fidèles : c'eſt la mort la moins injuſte, dont il ſe rendit coupable.

319. Les premiers ſoins de Conſtantin, après avoir embraſſé le Chriſtianiſme, furent d'apaiſer les troubles qu'excitoit dans l'Egliſe le ſchiſme de Donat, qui s'étoit ſéparé de la communion de Cécilien, évêque de Carthage, ville principale de l'Afrique ; mais il ne put vaincre l'opiniâtreté de ces ſchiſmatiques, qui causèrent de grands maux dans cette portion de l'Egliſe.

325. Déjà le prêtre Arius s'étoit élevé dans Alexandrie contre la divinité même de Jeſus-Chriſt ; déjà ſon erreur avoit été frappée d'anathême par ſon évêque S. Alexandre ; mais elle ſe répandoit, & ſes ſectateurs ſe multiplioient. L'empereur, pour arrêter les progrès de cette héréſie naiſſante, convoqua à Nicée en Bythinie, le premier concile général, où trois cents dix-huit évêques, qui repréſentoient toute l'Egliſe, condamnèrent le dogme impie d'Arius, dreſſèrent le ſymbole, où la conſubſtantialité du Père & du Fils eſt ſolemnellement définie. Conſtantin même prit ſéance dans cette auguſte aſſemblée, & en reçut la déciſion comme un oracle du ciel. Mais les Ariens, cachant leurs erreurs, gagnèrent bientôt ſes bonnes graces, & lui inſpirèrent de fâcheuſes préventions contre l'illuſtre S. Athanaſe, ſucceſſeur de S. Alexandre, & contre les autres ſaints défenſeurs de la foi. Qui auroit penſé que les empereurs devenus Chré-

tiens, emploiroient leur puiſſance contre les véritables intérêts de la Religion, en même-tems qu'ils faiſoient profeſſion de la favoriſer ? mais le Très-Haut vouloit encore apprendre à tous les ſiècles futurs, qu'il n'a pas beſoin des Grands de la terre pour ſoutenir ſon ouvrage.

335. Conſtantin, indiſpoſé de plus en plus contre l'intrépide Athanaſe, aſſemble à Tyr un concile compoſé d'Evêques, dont les noms lui ſont donnés par les ennemis de ce grand homme. On forme trois accuſations contre le ſaint évêque d'Alexandrie : la première, d'avoir violé une vierge ; la ſeconde, d'avoir tué un évêque nommé Arsène, & d'avoir gardé ſa main droite deſſechée, pour s'en ſervir à des opérations magiques ; la troiſième, d'avoir fait briſer un calice, & renverſer un autel par un de ſes prêtres nommé Macaire. S. Athanaſe, pour détruire la première calomnie, entre dans ce conciliabule, accompagné d'un de ſes diacres, avec lequel il étoit convenu de ce qu'il avoit à faire : on introduit en même-tems l'accuſatrice, qui prend le diacre pour le ſaint évêque, & lui reproche hautement de l'avoit violée. Cette ſcène honteuſe pour les ennemis d'Athanas, excite un rire général & le juſtifie pleinement. Enſuite l'homme de Dieu fait paroître Arsène, lorſqu'on s'y attendoit le moins, & ſon innocence eſt pareillement reconnue L'article du calice ne peut être prouvé : cependant, qui le croiroit ? cette aſſemblée inique ne laiſſe pas de dépoſer le généreux pontife, qui, peu de tems après, eſt exilé dans les Gaules.

338. Sous le règne des trois fils du grand Conſtantin ; Conſtantin le jeune, Conſtant & Conſtance, l'Egliſe continua d'admirer les longues ſouffrances de ce même S. Athanaſe, inébranlable confeſſeur de la foi de Nicée : c'eſt le premier des quatre grands docteurs de l'Egliſe Grecque, le premier des grands docteurs de l'Egliſe après les apôtres.

343. Tandis que le généreux évêque d'Alexandrie ſouffroit pour la vérité chez les Romains, une multitude de martyrs mouroient pour la foi, chez les Perſes ; ſous le règne du barbare Sapor.

347. Le concile de Sardique, en Illyrie, aſſemblé par l'ordre de Conſtant & de Conſtance, à la prière du Pape S. Jules, qui avoit authentiquement juſtifié Athanaſe, &

dont l'objet étoit d'apaiser les troubles & de faire cesser le schisme qui désoloit l'Eglise, fut divisé; les Orientaux s'en retirèrent, & les décrets que les Occidentaux y prononcèrent, n'apportèrent que de légers remèdes aux maux, sans en pouvoir tarir la source. Athanse y fut de nouveau déclaré innocent de tous les crimes que la calomnie lui imputoit; mais ce grand homme n'en fut pas moins violemment persécuté par ceux qui avoient juré sa perte.

351. Valens, évêque Arien, secrètement averti par ses amis, que l'armée de Constance venoit de vaincre Magnence qui avoit osé ceindre le diadême, annonce, d'un ton de prophète, à ce crédule Empereur, que ses guerriers triomphent, & que le rebelle est en fuite. « C'est un ange, Seigneur, ajoute l'impudent prélat, » c'est un ange qui vient de m'apporter cette heureuse » nouvelle. » Séduit par cette imposture, le monarque fanatique se livre de plus en plus aux Ariens, & met en usage tout ce que la puissance a de plus terrible pour faire régner leurs dogmes abominables. Athanas est de nouveau anathématisé dans le faux concile de Milan, & la vérité continue d'être persécutée avec cet illustre & malheureux pontife. S. Hilaire, évêque de Potiers, nouvel athlète que la providence oppose comme un mur d'airain à tous les efforts de l'hérésie, est exilé dans la Phrygie. Un homme sans naissance, sans lettres, déshonoré par une banqueroute, Georges est placé, à main armée, sur le siége du saint évêque d'Alexandrie. Personne n'est épargné. Toute l'Eglise est remplie de confusion & de trouble. Les prélats orthodoxes sont arrachés à leurs troupeaux. On pénètre jusque dans les déserts & les solitudes, pour y tourmenter les saints anachorètes attachés à la doctrine Catholique; on renverse leurs monastères; on les chasse de leurs cellules; on les contraint d'errer dans les pays les plus reculés; on va même jusqu'à inquiéter les laïques, &, dans la suite, on porta la barbarie jusqu'à persécuter des enfans, qui ne vouloient ni adopter les erreurs, ni reconnoître la puissance de l'évêque intrus d'Alexandrie. On profane les temples où s'assembloient les Fideles; on tourmente & l'on déshonore les vierges, & plusieurs reçoivent la mort au milieu des violences que l'on exerce au nom du souverain. Enfin, on refuse la sépulture à un

grand nombre de ceux qui meurent sans avoir adhéré à la condamnation d'Athanase, & aux principes impies d'Arius ; jamais la tyrannie n'avoit déployé tant de fureur sous les princes idolâtres.

357. Les Ariens souscrivent à Sirmich une formule de foi dans laquelle ils conviennent de retrancher les termes de *consubstantiel* & de *semblable en substance*, comme ne se trouvant pas dans l'écriture. Toutes les expressions dont ils se servent tendent à faire le Fils de Dieu de nature différente du Père, & même passible, & l'on confesse que le Père est plus grand que le Fils, en honneur, en dignité, en majesté & en gloire. On force tous les évêques à adopter cette affreuse profession de foi. Les tourmens font succomber le grand Osius, évêque de Cordoue, à l'âge de cent ans, après avoir confessé la doctrine catholique devant les tyrans, pendant la persécution de Dioclétien, après l'avoir défendue avec un zèle apostolique, au concile de Nicée, dont il avoit lui-même dicté le Symbole : triste exemple de la fragilité humaine! Le pape Libère cède aussi aux ennuis de l'exil auquel sa courageuse fermeté l'avoit fait condamner ; il souscrit, comme Osius, à l'impieté Arienne.

359. Le concile de Rimini, plein de fermeté d'abord, fléchit à la fin par surprise & par violence. Plus de quatre cents évêques qui le composent, signent une formule qui portoit que le Fils est semblable au Père ; *selon les Ecritures* ; sans ajouter en toutes choses, ce qui étoit essentiel ; & cette formule est envoyée à tous les prélats répandus dans l'Empire, avec ordre d'exiler quiconque refuseroit d'y souscrire. » Combien la signature emporta-» t-elle alors d'évêques ! s'écrie S. Grégoire de Nazianze. » Si l'on excepte un petit nombre que Dieu conserva, » afin qu'il restât encore quelque semence & quelque » racine pour faire refleurir Israël, & lui donner une nou-» velle vie par les influences de l'Esprit-Saint, tous les » autres cédèrent aux tems ; les uns le firent plutôt, les » autres plus tard, étant abattus par la crainte, ou asser-» vis par l'intérêt, ou attirés par les caresses, ou surpris » par l'ignorance. » En signant, on étoit réputé capable de remplir toutes les places ; en refusant de signer, on étoit jugé indigne des moindres emplois, & exposé à la fureur des hérétiques, qui, sous une apparence de vertu,

& affectant un zèle généreux pour la Religion, trompoient les princes & les ministres, & se servoient de leur nom pour renverser & subjuguer tout ce qui leur déplaisoit. Peu touché des abus les plus crians, les seuls gens de bien étoient l'objet de leur intolérance. C'étoit contre ce qu'il y avoit de plus saint dans l'Eglise, qu'ils excitoient la colère de l'empereur, & qu'ils sollicitoient sans cesse de nouveaux ordres.

Cependant, il faut observer que tous ceux qui avoient la lâcheté de souscrire à la formule de Rimini, ne devenoient pas Ariens pour cela; la plupart d'entr'eux ne changeoient pas de doctrine : ils étoient prévaricateurs, & donnoient, par leur acception, plus de poids à ce décret favorable à l'héréfie : mais, dans le fond, ils étoient plus encore pour S. Athanase & la foi de Nicée, que pour les sectateurs d'Arius, & leur souscription étoit démentie par l'enseignement qu'ils continuoient de faire du dogme catholique. Pourquoi donc exigeoit-on leurs signatures ? c'est que les partisans de l'erreur croyoient que tout devoit se décider par le concours seul du plus grand nombre, & se mettant peu en peine des passages de l'Ecriture les plus formels, & du témoignage des Pères, ils s'imaginoient avoir tout fait, s'ils pouvoient opposer à la vérité, une foule de noms qui sembloient autoriser le mensonge.

Rien ne se fait dans les formes : la volonté de l'empereur est la seule loi; mais les Ariens qui font tout par elle, ne peuvent s'accorder entr'eux, changent tous les jours leur profession de foi : au contraire celle de Nicée subsiste invariable au milieu des persécutions, & même par les persécutions; & ceux qui la maintiennent, & par leur constance, & par leurs écrits, se couvrent de gloire, dans tous les siècles.

361. Julien qui succède à Constance, renonce à la foi par une apostasie déclarée, & fait souffrir à l'Eglise un nouveau genre de persécution : il en entretient les divisions : il exclut les Chrétiens des honneurs & des études, &, en imitant la sainte discipline de l'Eglise, il croit tourner contr'elle ses propres armes; mais la réforme chimérique qu'il veut introduire chez les païens, lui fait rendre, malgré lui, un témoignage glorieux à la majesté du Christianisme, & couvre de confusion le païen persécu-

teur & le Juif incrédule. Les supplices furent ménagés, & ordonnés sous d'autres pretextes que celui de la religion. Pour démentir l'oracle de J. C. il voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem ; mais ses téméraires efforts ne servirent qu'à verifier mieux encore la prédiction du Fils de Dieu, qui avoit dit qu'il n'y resteroit pas pierre sur pierre. La terre ébranlée repousse de son sein les pierres même de l'ancien fondement; un feu vengeur qui s'éleve de ses ruines, oblige les travailleurs d'abandonner l'entreprise.

Le règne de ce prince infidèle fut le dernier soupir de l'idolâtrie, & Rome n'a plus eu, depuis, que des princes Chrétiens.

364. Valentinien qui, bientôt après, monte sur le trône, protège en Occident la foi de Nicée, tandis que son frère Valens, qu'il avoit déclaré son collègue, la perfécute en Orient; mais ce dernier ne peut gagner ni abattre S. Basile, qui en étoit le principal défenseur, & qui, placé depuis sur le siège de Césa r en Cappadoce, dont il étoit prêtre, tient le second rang après S. Athanase, entre les docteurs de l'Eglise grecque.

375. Alors brilloit dans les Gaules, sur le siège de Tours, S. Martin, qui remplit l'univers du bruit de sa sainteté & de ses miracles durant sa vie & après sa mort.

380. Gratien rend la paix à l'Eglise, & associe à l'empire le grand Théodose, à qui il laisse l'Orient. Ces deux princes publient la loi célèbre qui obligeoit tous les peuples à suivre la religion que l'apôtre S. Pierre avoit enseignée aux Romains, & à reconnoître une seule divinité du Père, du Fils & du Saint-Esprit, sous une égale Majesté & une seule Trinité.

381. Théodose assemble le célèbre concile de Constantinople, où furent condamnés tous les hérétiques qui désoloient alors l'Eglise. Il ne s'y trouva que les évêques orientaux; mais le consentement de tout l'occident le fit appeler second concile général. Le saint évêque Grégoire de Nazianze, que Théodose avoit placé sur le siège de Constantinople, avoit présidé à ce concile ; mais la division qui s'y éleva, touchant l'élection de Flavien, successeur de S. Melèce, évêque d'Antioche, le porta à quitter l'épiscopat; il finit ses jours dans la retraite. Comparable à S. Basile, avec qui il fut étroitement lié, il est

aussi compté au rang des quatre grands docteurs de l'Eglise grecque, entre lesquels il est le troisième

386. L'impératrice Justine, mère du jeune Valentinien, empereur d'Occident, publie, sous le nom de son fils, des édits en faveur de l'Arianisme. S. Ambroise, évêque de Milan, ne lui oppose que la sainte doctrine, les prières & la patience, & sait par de telles armes, non-seulement conserver à l'Eglise les basiliques que les hérétiques vouloient occuper, mais encore lui gagner le jeune monarque

392. Théodose, devenu seul maître de l'empire, appuya toujours la Religion, fit taire les hérétiques, qui, sous son règne, ne trouvèrent plus d'asyle que chez les Barbares; abolit les sacrifices impurs des Païens; reconnut humblement ses fautes, & ne crut point ravaler son rang suprême, en se soumettant à la pénitence publique, comme le dernier de ses sujets. Il mourut en paix, plus illustre par sa foi que par ses victoires.

De son tems, S. Jérôme, prêtre, retiré dans sa sainte grotte de Bethléem, entreprit des travaux immenses pour expliquer l'Ecriture, en lut tous les interprètes, déterra toutes les histoires saintes & profanes qui la peuvent éclaircir, & composa, sur l'original hébreu, la version de la Bible que toute l'Eglise a reçue sous le nom de *Vulgate*.

Tels sont les événemens les plus remarquables du quatrième siècle, qui fut illustré par plus de cent cinquante-deux conciles, dont près de la moitié fut tenue par les hérétiques, & durant lequel onze papes remplirent le saint siége, depuis le martyre de Marcellinus en 305.

Ve. SIECLE.

404. *Arcadius*, fils & successeur de Théodose, persécute S. Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, & la lumière de l'Orient, à la sollicitation de son épouse Eudoxe. Mais le pape S. Innocent & tout l'Occident soutinrent ce grand évêque contre Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'instigateur & le ministre des violences de l'Impératrice. Tout le crime du saint prélat étoit d'avoir voulu réformer son clergé, & d'avoir repris avec force les vices de son peuple. Nous ne sommes plus dans ces tems apostoliques, où les méchans, semblables à quel-

ques pailles légères, mêlées avec le bon grain, étoient en petit nombre dans l'Eglife. Le déchet, qui commença dans le troifième fiècle, & qui devint fi fenfible dans le quatrième, va fe faire encore plus remarquer dans le cinquième.

417. La condamnation prononcée contre l'héréfiarque Pélage, dans plufieurs conciles, eft confirmée par les papes Innocent, Zozime & Céleftin. Zozime, d'abord furpris par les chefs du Pélagianifme, avoit écrit une lettre en leur faveur; mais les évêques d'Afrique lui ouvrirent les yeux, & le pontife anathématifa les féducteurs. S. Auguftin, évêque d'Hippone, difciple de S. Ambroife, confondit ces nouveaux hérétiques, défendit le dogme de la Grace, avec une fermeté apoftolique, & éclaira l'Eglife par fes admirables écrits. Secondé par S. Profper, qui s'étoit formé à fon école, il ferma, peu de tems après, la bouche aux Sémi-Pélagiens, & obtint, par ces combats & par ces victoires, une place parmi les quatre docteurs principaux de l'Eglife Latine, dont peut-être il feroit le premier, fi l'on confidéroit l'étendue & la fublimité de fes écrits, plutôt que le tems auquel il a vécu.

420. La perfécution fe rallume chez les Perfes; &, pendant trente ans, elle y fait une multitude de martyrs. Mais, malgré tant de maux, le Chriftianifme demeure inébranlable; nulle héréfie ne le corrompt; & l'Eglife, féconde en grands hommes, confond toutes les erreurs.

Ce fut fur-tout alors que Dieu fe plut à faire éclater la gloire de ces héros invincibles, qui avoient confacré leur vie pour la défenfe de fa loi fainte. Toutes les hiftoires, tous les écrits font pleins de miracles que leur fecours imploré & leurs tombeaux honorés opéroient par toute la terre.

431. Le concile d'Ephèfe, troifième général, anathématife la doctrine impie de Neftorius, la fainte Vierge eft reconnue pour Mère de Dieu, & la doctrine de S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui s'étoit fortement déclaré contre le nouvel héréfiarque, triomphe dans toute l'Eglife

451. Eurychès eut le même fort que Neftorius, au concile de Chalcédoine, quatrième général, où le pape S. Léon tenoit la première place, autant par fa doctrine, que par l'autorité de fon fiége. La lettre du concile à ce grand

pontife, fait voir que cet illustre pape y présidoit par ses légats, comme le chef à ses membres. L'empereur Marcien assista lui-même à cette grande assemblée, à l'exemple de Constantin, & en reçut les décisions avec le même respect.

Alors Théodoret, évêque de Tyr se rendit célèbre; & sa doctrine seroit sans tache, si les écrits violens qu'il publia contre S. Cyrille, n'avoient eu besoin de trop grands éclaircissemens. Mais ses intentions étoient pures, & il fut compté parmi les évêques orthodoxes.

482. L'empereur Zénon, qui régnoit en Orient, entreprend de se signaler d'une manière inouïe. Il fut le premier des monarques Chrétiens, qui se mêla de régler les questions de la Foi. Pendant que les hérétiques s'opposoient au concile de Chalcédoine, il publia contre ce saint concile son *Hénotique*, c'est-à-dire, son décret d'union, détesté par les Catholiques, & condamné par le pape Félix III.

496. Tandis que Zénon scandalisoit l'Eglise en Orient, par son ambition sacrilége, Clovis, roi des Francs, l'édifioit en Occident, par sa conversion & par celle de son peuple. Instruit par S. Vaast, qui fut depuis évêque d'Arras, il fut baptisé à Reims, avec ses François, par S. Rémi, évêque de cette ancienne métropole. Seul de tous les princes du monde, il soutint la Foi Catholique, & mérita par ses successeurs, le titre de *Roi très-Chrétien*.

Cet illustre événement termina le cinquième siècle, remarquable d'ailleurs par le règne de douze papes; & par cent trente-quatre conciles, dont plusieurs furent assemblés par les hérétiques & par les schismatiques, sous la protection des empereurs.

SIXIEME SIECLE.

529. Treize évêques, se trouvant à Orange pour la dédicace d'une Eglise, célèbrent un concile, le second de cette ville, & souscrivent sur la doctrine de la Grace vingt-cinq articles qui tous sont dogmes de Foi. Ces Pères décident: » que le péché d'Adam n'a pas nui seulement au » corps, mais à l'ame; qu'il n'a pas nui à lui seul, mais » qu'il a passé à toute sa postérité; que la grace de Dieu » n'est pas donnée à ceux qui l'invoquent, mais qu'elle fait » qu'on l'invoque; que pour être purifiés du péché, Dieu

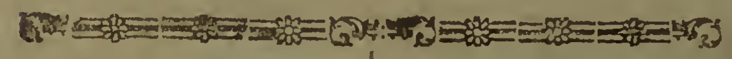
» n'attend pas que nous voulions, mais qu'il fait que » nous le voulons; qu'il prépare la volonté & qu'il opère » en nous le vouloir & le faire; que le commencement est » le prodige de la Foi; que le mouvement même par le- » quel nous sommes portés à croire, ne vient pas de nous, » mais de la grace; que la grace nous est donnée sans au- » cun mérite de notre part; que c'est par elle que nous » sommes tout ce que nous sommes; que nous n'avons » rien que nous n'ayons reçu d'elle, & que nous avons » besoin qu'elle nous prévienne, qu'elle nous soutien- » ne, qu'elle nous accompagne, qu'elle nous fasse persé- » vérer jusqu'à la fin; en un mot, que par les forces de » la nature, nous ne pouvons ni rien faire, ni rien pen- » ser, qui tende au salut; que l'homme n'a de lui-même » que le mensonge & le péché, que la force des vertus » chrétiennes consiste dans la charité, au lieu que la cu- » pidité est le principe des vertus païennes, & que » l'amour de Dieu est un don de Dieu même. »

553. Un édit, par lequel l'empereur Justinien I osoit s'attribuer le droit de juger sur la doctrine de la foi, avoit excité de grands troubles dans l'Eglise. Pour ramener le calme, ce prince fait tenir à Constantinople le cinquième concile général, où furent anathématisés de nouveau Nestorius & Eutichès, & où l'on confirma solemnellement les décisions du concile de Chalcédoine.

590. S. Grégoire, surnommé *le Grand*, est élevé, malgré lui, sur le siége de S. Pierre. Cet illustre pontife apaise par ses prières une peste cruelle qui désoloit l'Italie, console l'Eglise d'Afrique, & la fortifie contre la séduction & les fureurs des Manichéens & des Donatistes qui l'affligeoient encore; confirme en Espagne les Suèves, & les Visigots & leur roi Récarède, qui avoient abjuré l'Arianisme; convertit l'Angleterre par la mission du saint moine Augustin; réforme la discipline dans la France, dont il exalte les rois toujours orthodoxes, au-dessus de tous les rois de la terre; fléchit les Lombards, & les voit revenir à la Foi Catholique, avec Aiguise, leur roi, par les soins de leur reine Théodelinde; sauve Rome & l'Italie, que les empereurs ne pouvoient aider, réprime l'orgueil naissant du patriarche de Constantinople, qui prenoit le titre fastueux d'évêque universel; gouverne l'Orient & l'occident avec autant de vigueur que d'humilité; donne

au monde un parfait modèle d'administration ecclésiastique; éclaire toute la multitude des fidèles par sa doctrine, & mérite ainsi d'être mis au rang des plus grands docteurs de l'Eglise. Il est le dernier des quatre principaux pères de l'Eglise Latine, comme S. Chrisostôme est le dernier des quatre de l'Eglise Grecque. Ce n'est pas que le Christianisme ne doive avoir encore de grands hommes entre ses docteurs; mais aucun n'égalera, ou du moins n'effacera S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, ni S. Jean Chrisostôme dans l'Eglise Grecque; aucun ne sera comparable, ou plutôt supérieur à S. Ambroise, à S. Jérôme, à S. Augustin, à S. Grégoire, dans l'Eglise Latine.

Dans le cours de ce siècle, l'Eglise vit naître plusieurs hérésies; elle en triomphe, comme de tant d'autres, & cent vingt-sept conciles maintinrent sa doctrine & sa foi. Treize papes la gouvernèrent, depuis Symmaque, mort en 514.



Mœurs, Usages, Coutumes des Chretiens, & Discipline de l'Eglise.

Confirmation.

Dans les premiers tems de l'Eglise, la Confirmation étoit comme une suite & un complément du Baptême; & d'ordinaire, quand le Néophyte étoit sorti des fonts, on le conduisoit à l'évêque qui lui imposoit les mains, lui faisoit sur le front l'onction du saint chrême, & le confirmoit dans la foi par la plénitude du Saint-Esprit.

La pratique la plus générale jusqu'au troisième siècle, fut de ne point séparer ces deux sacremens, ou de les rapprocher le plus qu'il étoit possible; & la raison de cette conduite étoit de ne point laisser exposés aux attaques

Principaux Hérésiarques, & Conciles qui les ont réprimés.

Depuis le quatrième jusqu'au septième Siècle.

312. *Donat*, Evêque des Cases-Noires, en Numidie, excite un schisme dans l'Eglise de Carthage, & s'écarte bientôt de la Foi Catholique, en niant la validité du baptême donné par les hérétiques, & l'infaillibilité de l'Eglise. Ses erreurs furent très-fortement combattues par S. Augustin, & condamnées dans plusieurs Conciles.

314. *Arius*, prêtre d'Alexandrie, chagrin de n'avoir pas été placé sur le siége de cette ville, se rend herésiarque. Il ose enseigner que le Fils de Dieu est la créature & l'ouvrage du Père capable de vertu & de vice

Mœurs, Usages, &c.

ques de l'ennemi du salut les nouveaux régénérés, contre lesquels satan ne cesse de dresser des embûches. L'usage contraire a prévalu à la longue, & le catéchisme du concile de Trente exhorte à attendre l'âge de douze ans pour se présenter à la Confirmation.

Il y avoit des parrains & des marraines pour la Confirmation, comme il y en a encore pour le baptême. C'étoit aussi la coutume que ceux qui devoient être confirmés portassent avec eux une bandelette de toile, dont on leur enveloppoit le front après qu'on y avoit fait l'onction avec l'huile sainte. On portoit ces bandeaux sur le front durant sept jours. Dans la suite, l'usage s'en perdit en plusieurs endroits. La cérémonie par laquelle l'Evêque donne un petit coup sur la joue de ceux qu'il vient de confirmer, est très-récente. Quant aux dispositions nécessaires pour recevoir ce sacrement, l'Esprit de l'Eglise n'a jamais changé ; elle a toujours exigé une conscience pure, une foi vive, une profonde humilité.

Eucharistie & Sacrifice de la Messe.

La première & la principale occupation du Chrétien étoit la prière. Chaque Eglise particulière s'assembloit le dimanche & le vendredi, pour prier en commun d'une manière plus solemnelle, & pour offrir le sacrifice non-sanglant de nos autels.

Héréstarques, &c.

vice par son libre arbitre ; & s'appuyant sur ces paroles de S. Jean : « au commencement » étoit le Verbe, » voici à peu-près de quelle manière il soutenoit cette affreuse doctrine : » N'est-il pas certain, disoit-il, » n'est ce pas même un article de » foi que le Père Tout-Puissant » a engendré Jesus-Christ? Mais, » pour l'engendrer, il falloit » qu'il n'existât pas. Jesus-Christ » a donc eu un commencement » de son être; on ne peut donc » pas dire qu'il est éternel, sans » une évidente contradiction. » Mais, s'il n'est pas éternel, » ce n'est donc qu'une créature » comme nous, qui, en consé» quence, doit être sujette aux » mêmes lois » Cet argument, quelque grossier qu'il fût, séduisit bien des personnes ; & le progrès de l'erreur devint si rapide, qu'il fallut assembler un grand nombre de Conciles pour l'arrêter ; mais il ne fut bien réprimé que dans le Concile général de Nicée, en 325. La secte d'Arius donna naissance à plusieurs autres, qui toutes furent anathématisées, & la plupart réfutées par le grand S. Athanase. Cet homme divin, même en fuyant devant les apôtres de l'erreur, les faisoit encore trembler.

404. A peine l'Arianisme & les sectes qu'il avoit produites, eurent-ils été foudroyés par les décisions les plus authentiques, qu'on vit naître de leurs cendres une nouvelle hérésie non moins funeste ; je parle du Pélagianisme. Les Ariens prétendoient que la

Mœurs, Usages, &c.	*Héréfiarques, &c.*

tels par le miniſtère des prêtres; on l'appeloit *cène*, *fràction du pain*, *oblation*, *ſynaxe*, c'eſt-a-dire, aſſemblée, *collecte*, *euchariſtie*, ou enfin, *liturgie*, mot qui ſignifie ſervice public.

Il n'y avoit qu'ün ſeul ſacrifice dans chaque Egliſe, c'eſt-à-dire, dans chaque diocèſe. C'étoit l'Evêque qui le célébroit, & les Prêtres ne le faiſoient qu'au défaut de l'Evêque abſent ou malade; mais tous l aidoient dans cette auguſte fonction, & offroient avec lui la victime ſans tache. L'ordre de la liturgie a changé ſelon les tems & les lieux : mais l'eſſentiel a toujours été le même : voici ce qui s'obſervoit dans la plupart des Egliſes.

Après quelques prières, on liſoit les ſaintes Ecritures, & l'on finiſſoit toujours par l'Evangile, que le Prélat expliquoit. Puis tous les aſſiſtans ſe levoient; &, ſe tournant vers l'orient, les mains élevées au ciel, ils faiſoient des prières pour toutes ſortes de perſonnes Chrétiens, infidèles, grands & petits, particulièrement pour les affligés, les malades, & les autres qui ſouffroient. Un diacre exhortoit à prier; le prêtre faiſoit la prière, & le peuple y conſentoit, en répondant *Amen*. Enſuite, on offroit les dons, c'eſt-à-dire, le pain & le vin mêlé d'eau, qui devoit être la matière du ſacrifice. Le peuple ſe donnoit le baiſer de paix, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes, en ſigne de

la filiation divine de Jeſus-Chriſt avoir été la récompenſe de ſes mérites prévus; les Pélagiens prétendirent que l'adoption divine de ſes membres étoit de même la récompenſe de leurs propres mérites. Les Ariens avoient attaqué la divinité même de Jeſus-Chriſt; les Pélagiens attaquèrent ſa grace. *Pélage*, moine Anglois, & *Celeſtius*, auſſi moine de profeſſion, tout deux habiles, inſinuans & doctes, tous deux revêtus des ſpécieux dehors de la vertu, mais cachant ſous ces belles apparences toute la fineſſe & la ruſe d'un ſerpent, furent les principaux auteurs de cette ſecte. Ils enſeignoient qu'Adam avoit été créé mortel; que ſon péché n'avoit nui qu'à lui ſeul; qu'il n'y a point de péché originel; que les enfans qui naiſſent ſont au même état où Adam avoit été avant ſa déſobéiſſance, & qu'ils ont la vie éternelle ſans être baptiſés; que le péché d'Adam n'eſt pas cauſe de la mort de tout le genre humain, ni la réſurrection de Jeſus-Chriſt cauſe de la réſurrection de tous les hommes; que la loi de Moyſe envoie au royaume des cieux comme l'Evangile: que même, avant la venue de Jeſus-Chriſt, il y a eu des hommes incapables, c'eſt-à-dire, ſans péchés; que l'homme peut vivre ſans pécher; que ſon libre arbitre lui ſuffit pour faire le bien, éviter le mal, & qu'à ſtrictement parler, il peut ſe paſſer de la grace. Pluſieurs grands hommes s'élevèrent avec force

de parfaite union ; puis chacun offroit les dons au prêtre, qui les offroit à Dieu au nom de tous. Il commençoit alors l'action du ſacrifice, en avertiſſant le peuple d'élever ſon cœur à Dieu, de lui rendre grace, & de l'adorer profondément avec les anges & toutes les vertus céleſtes.

Depuis l'offrande, les portes étoient fermées & gardées avec grand ſoin par des diacres ou des portiers qui y demeuroient, & ne les ouvroient plus, même aux fidèles, juſqu'après la communion. D'autres diacres ſe promenoient doucement par l'Egliſe, pour prendre garde que perſonne ne fît le moindre bruit ou le moindre ſigne. Il y en avoit un qui obſervoit en particulier les enfans, dont la place étoit près le tribunal de l'Evêque ; &, pour les plus petits, on avertiſſoit les mères de les prendre entre leurs bras. Ainſi, tout le peuple, attentif & en ſilence, écoutoit avec un profond reſpect les prières de la préface & de l'action que nous appelons le *Canon* ; car le prélat le diſoit tout haut, & le peuple répondoit *Amen*, comme aux autres oraiſons.

Après la conſécration & l'oraiſon dominicale, l'évêque prenoit la communion, puis la donnoit aux prêtres qui avoient célébré avec lui, puis aux diacres & aux clercs, enſuite aux aſcètes ou aux moines, aux diaconeſſes, aux vierges & aux autres religieuſes, aux enfans, & enſuite à tout le peuple. Pour abréger cette action, qui étoit toujours

force contre une doctrine auſſi favorable à l'orgueil qu'elle eſt contraire aux principes du Chriſtianiſme ; elle fut condamnée dans pluſieurs conciles : mais nul ne l'a ſi bien confondue que le grand évêque d'Hippone, qui, pour cette raiſon, mérita le glorieux ſurnom de docteur de la grace.

422. *Les Sémi-Pélagiens* ; ainſi appelés, parce qu'ils n'admettoient qu'une partie des erreurs de Pélage, & rejettoient l'autre, commencent à paroître & à pulluler dans l'Egliſe. Ils nioient l'exiſtence du péché originel, & la néceſſité de la grace ; mais, en même-tems, ils ſoutenoient que l'homme pouvoit faire les premiers pas ſans cette grace, c'eſt-à-dire, que, ſans elle, il pouvoit, par exemple, déſirer de faire le bien, & mériter, par ſes propres forces, la première grace néceſſaire au ſalut ; qu'ainſi le commencement du ſalut dépendoit de la volonté de l'homme : opinion erronnée & contraire à la doctrine de l'Egliſe, qui enſeigne qu'il vient de Dieu : auſſi n'a-t-elle pas été plus ménagée par les Conciles, que celle des Pélagiens.

429. *Neſtorius*, Patriarche de Conſtantinople, homme plein d'éloquence, & qui avoit ſu ſe faire une grande réputation de doctrine & de vertu, enſeigne qu'il y avoit deux perſonnes en Jeſus-Chriſt, le Dieu & l'homme. Il nioit que la ſainte Vierge fût la mère du Sauveur, comme Dieu ; » car, » diſoit-il,

Mœurs, Usages, &c.

toujours fort longue, plusieurs prêtres distribuoient en même-tems le corps de notre Seigneur, & plusieurs diacres donnoient le calice qui renfermoit le précieux sang. Afin d'éviter la confusion, les prêtres & les diacres alloient porter la communion par les rangs, comme ils avoient été recevoir les offrandes, en sorte que chacun demeuroit à sa place. Les hommes recevoient le corps de Jesus-Christ dans leurs mains, & les femmes dans des linges destinés à cet usage, & que l'on appeloit *Dominicales*. Les uns & les autres se communioient eux-mêmes avec une extrême précaution, de peur qu'il n'en tombât la moindre partie. La communion du calice se fit d'abord en présentant la coupe aux fidèles. Ensuite on imagina de se servir d'un chalumeau d'or ou d'argent, pour éviter l'inconvénient de répandre le précieux sang; enfin l'usage de tremper un morceau de pain consacré dans le sang précieux s'introduisit en plusieurs endroits. On donnoit aux petits enfans les particules qui restoient de l'Eucharistie, & quelquefois même on ne leur donnoit que l'espèce du vin. Enfin, on donnoit à ceux qui ne communioient pas, ce qui étoit fort rare dans les premiers tems, les restes du pain offert & non consacré, d'où est venu l'usage du pain bénit.

Dans le tems des apôtres, on ne recevoit la communion qu'après un repas de charité que l'on nomme *agape*, & dont l'objet

Hérésiarques, &c.

disoit-il, un Dieu peut-il avoir une mere? La créature a-t-elle pu enfanter le Créateur? Marie a-t-elle pu enfanter ce qui étoit plus ancien qu'elle? A-t-elle eu la Divinité en partage? Cela pourtant auroit dû être, si elle eût mis au monde un Dieu; car une vraie mère doit être de la même nature que ce qui est né d'elle. Marie n'a donc été la Mère de Jesus-Christ que comme homme; elle n'a donc conçu par l'opération du Saint-Esprit, qu'un corps ordinaire, auquel le Verbe a bien voulu s'unir pour y habiter comme dans son temple, & qu'il a daigné rendre l'instrument de notre rédemption. » Plusieurs grands Evêques s'élevèrent contre cette héréfie: elle fut anathématisée au concile d'Ephèse.

447. Après la condamnation du Nestorianisme, le démon chercha de nouveaux artifices pour tromper ceux qui recevoient le Concile d'Ephèse, où cette hérésie avoit été foudroyée. Cet esprit séducteur témoigna une grande horreur de l'idolâtrie, de l'Arianisme, du Nestorianisme, & de toutes les autres erreurs qui jusqu'alors avoient désolé la religion, pour se montrer sous une nouvelle forme, qui fut celle de l'Euthychéisme. *Eutychès*, qui lui servit d'organe & d'apôtre, étoit prêtre, & abbé d'un monastère de trois cents moines, aux environs de Constantinople. Il avoit combattu avec zèle les dogmes impies de Nestorius; mais, en même tems, il tomba lui-même dans

Mœurs, Usages, &c. | *Héréſiarques, &c.*

l'objet étoit d'imiter la cène de Jeſus-Chriſt, & d'engager les riches à contribuer à la nourriture des pauvres. Chacun apportoit ſon ſouper; & durant le repas, on chantoit les louanges de Dieu, ou l'on faiſoit de ſaintes lectures. Cependant la coutume de communier à jeun eſt très-ancienne; & S. Auguſtin la fait remonter juſqu'au temps des Apôtres. Elle devint générale dès le quatrième ſiècle, quoique les agapes ſubſiſtaſſent encore en pluſieurs endroits, & l'on ne célébroit plus les ſaints myſtères après ſouper, que le Jeudi ſaint ſeulement. Enfin, ces repas, véritablement chrétiens dans leur origine, étant devenus abuſifs, on les abolit peu-à-peu, & en divers temps dans les différentes parties de l'Egliſe.

dans une héréſie contraire. Il convenoit, à la vérité, que la ſainte Vierge avoit été Mère de Jeſus-Chriſt, comme Dieu; mais il nioit que le corps qu'elle avoit conçu lui fût conſubſtantiel, quoiqu'il l'appelât un corps humain. Selon lui, ce n'étoit pas un corps ordinaire: c'étoit un corps, pour ainſi dire, diviſé, en ſorte qu'après l'incarnation, la nature divine & la nature humaine ne faiſoient plus qu'une ſeule nature. Cette doctrine erronée fut condamnée en 448 par le Concile de Conſtantinople.

Dans le douzième ſiècle, on perdit inſenſiblement l'uſage de donner la communion ſous les deux eſpèces; mais ce ne fut que dans le Concile de Conſtance que l'on retrancha tout-à-fait aux fidèles la participation à la coupe ſacrée.

On envoyoit l'Euchariſtie par les diacres ou des acolytes à ceux qui n'avoient pu aſſiſter au ſacrifice. On en réſervoit une partie pour le viatique des mourans, c'eſt-à-dire, pour leur proviſion dans le grand voyage qu'ils alloient faire. On permettoit aux fidèles de l'emporter chez eux, pour la prendre tous les matins avant toute autre nourriture, ou dans les occaſions de péril; comme lorſqu'il falloit aller au martyre, parce que l'on n'avoit pas la liberté de s'aſſembler tous les jours pour célébrer les myſtères. Mais comme ce que l'on réſervoit pour les ſains & pour les malades, n'étoit que la ſeule eſpèce de pain, cela prouve que de tout temps on a cru dans l'Egliſe que la communion étoit auſſi complète ſous une ſeule eſpèce que ſous toutes les deux enſemble; & que quiconque ne recevoit que le corps & que le ſang de Jeſus-Chriſt, recevoit toujours Jeſus-Chriſt tout entier ſous chaque eſpèce, & ſous chaque partie ſenſible de la même eſpèce. L'uſage de conſerver chez ſoi l'Euchariſtie s'eſt maintenue juſqu'à préſent chez la plupart des Grecs & des Orientaux; mais il a ceſſé chez les Occidentaux dès la fin du quatrième ſiècle, & ſur-tout dans le cinquième.

Pénitence.

La manière dont on réconcilioit les pécheurs étoit aussi salutaire que rigoureuse. On n'imposoit la pénitence qu'à ceux qui la demandoient; on les recevoit avec une grande charité, mais accompagnée de discrétion ; on leur faisoit sentir que c'étoit une grace qui ne doit pas s'accorder facilement ; on éprouvoit auparavant, par quelque délai, si leur retour étoit sincère & solide. C'étoit à l'Evêque à prescrire la pénitence pour les fautes mortelles, & si elle devoit être publique ou secrète, combien elle devoit durer; s'il étoit à propos, pour l'édification de l'Eglise, que le pécheur fit même la confession publiquement; car régulièrement elle ne devoit être faite qu'au prêtre en secret. Le temps des pénitences étoit réglé suivant la grandeur & la qualité de la faute. Ordinairement c'étoit deux ans pour le larcin, onze pour le parjure, quinze pour l'adultère, vingt pour l'homicide, toute la vie pour l'apostasie. Le nombre des péchés de même espèce influoit sur la rigueur de la pénitence, mais d'ordinaire n'en augmentoit pas la durée. Ceux à qui il étoit prescrit de faire pénitence publique, venoient le premier jour de carême se présenter à la porte de l'Eglise en habits de pauvres, sales & déchirés, en signe de deuil, & recevoient de la main de l'Evêque des cendres sur la tête, & des cilices pour s'en couvrir : ensuite le Prélat les chassoit hors de l'Eglise. Les pénitens demeuroient d'ordinaire enfermés, se livrant aux jeûnes, & à la prière, & à tous les exercices d'une mortification sérieuse & sincère.

Il y avoit quatre ordres de pénitens, les pleurans, les auditeurs, les prosternés, les consistans, c'est-à-dire, ceux qui prioient debout, & tout le temps de la pénitence étoit distribué en ces quatre états. Par exemple, celui qui avoit tué volontairement, étoit quatre ans entre les pleurans, c'est-à-dire, qu'il se trouvoit à la porte de l'Eglise aux heures de la prière, demeuroit dehors, non pas sous le vestibule, mais dans la place, exposé aux injures de l'air. Il étoit revêtu d'un cilice, il avoit de la cendre sur la tête, se laissoit croître le poil. En cet état, il conjuroit les fidèles qui entroient dans l'Eglise d'avoir pitié de lui, de prier pour lui; & en effet toute l'Eglise prioit pour les pénitens, comme elle fait encore pendant le carême. Les cinq années suivantes, il étoit au rang des auditeurs : il entroit à l'Eglise pour entendre les instructions; il demeuroit sous le vestibule avec les Catéchumènes, & en sortoit avant que les prières commençassent. De-là, il passoit au troisième rang, & prioit avec les fidèles, mais au même lieu, près de la porte, prosterné sur le pavé de l'Eglise, & il sortoit avec les Catéchumènes. Après qu'il avoit été sept ans en cet état, il passoit au dernier, où il demeuroit quatre ans, assistant aux prières des fidèles, & priant debout comme eux; mais sans qu'il lui fût permis ni

d'offrir, ni de communier. Enfin, les vingt ans de sa pénitence étant accomplis, il étoit reçu à la participation des choses saintes, c'est-à-dire, l'Eucharistie.

Pendant tout le temps de la pénitence, l'Evêque visitoit souvent les pécheurs, ou leur envoyoit quelque prêtre pour les examiner & les traiter diversement suivant leurs dispositions, qu'il observoit avec grand soin. Il excitoit ou épouvantoit les uns, il consoloit les autres; il proportionnoit les remèdes aux sujets & aux maladies; car les prélats regardoient la dispensation de la pénitence comme une médecine spirituelle; ils étoient persuadés que la guérison des ames demande pour le moins autant de science, de conduite, de pénitence & d'application que la guérison des corps, & qu'on ne peut détruire les habitudes vicieuses que par un long temps & par un régime très-exact. Ils prenoient garde de ne pas désespérer les pécheurs par une dureté excessive qui, les mettant au désespoir, leur donnât occasion de retourner au siècle & à la vie païenne. Mais d'ailleurs ils réprimoient leurs impatiences, sachant combien est nuisible une absolution prématurée: ils n'accordoient la réconciliation parfaite qu'aux larmes & au changement effectif des mœurs, jamais à l'importunité, & beaucoup moins aux menaces.

Le pénitent n'avançoit d'un degré à l'autre que par l'ordre du prélat. Le temps seul ne décidoit pas de la pénitence; mais on l'abrégeoit, s'il y en avoit quelque raison particulière, comme la ferveur extraordinaire du pénitent, une maladie mortelle ou une persécution. Cette dispense qui abrégeoit la pénitence régulière, s'appeloit *indulgence*; & S. Paul en avoit donné l'exemple à l'égard de l'incestueux de Corinthe, qu'il avoit excommunié.

Quand l'Evêque jugeoit à propos de terminer la pénitence, il le faisoit d'ordinaire à la fin du Carême, afin que le pénitent recommençât à participer aux saints mystères à la fête de Pâque.

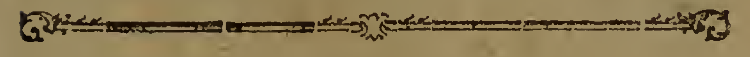
Le jeudi saint, les pénitens se présentoient à la porte de l'Eglise; le prélat, après avoir fait pour eux plusieurs prières, les faisoit entrer à la sollicitation de l'archidiacre, qui lui représentoit que c'étoit un temps propre à la réconciliation, & qu'il étoit juste que l'Eglise reçût les brebis égarées, en même temps qu'elle augmentoit son troupeau par les nouveaux baptisés. Le pontife leur faisoit une exhortation sur la miséricorde de Dieu & le changement qu'il devoient faire paroître dans leur vie, les obligeant à lever la main pour signe de cette promesse. Enfin, se laissant fléchir aux prières de l'Eglise, & persuadé de leur conversion, il leur donnoit l'absolution solemnelle. Alors ils se faisoient faire le poil, quittoient leurs habits de deuil & recommençoient à vivre comme les autres fidèles.

Si, pendant le cours de la pénitence, on tomboit dans un nouveau crime, il falloit la recommencer. Si le pénitent ne changeoit pas de vie, on le laissoit dans le même état, sans lui donner le sacrement; & si, après avoir reçu l'absolution, il commettoit encore un crime capital, il n'y avoit plus de sacrements

pour lui ; car la pénitence publique ne s'accordoit qu'une fois. On se contentoit de prier pour lui, de l'exhorter à se convertir & à espérer en la miséricorde de Dieu qui n'a point de bornes. Ceux qui avoient été mis une fois au rang des pénitens, quoiqu'ils eussent été absous & réconciliés, n'étoient plus capables de recevoir les ordres ni d'être élevés à aucun ministère ecclésiastique.

Telle étoit la manière la plus générale d'administrer la pénitence canonique, que l'on appeloit *baptême laborieux.* Mais elle perdit bientôt de sa vigueur, sur-tout dans les temps d'ignorance, & particulièrement dans le onzième siècle. On s'imagina alors que chaque péché de même espèce méritoit sa pénitence; en sorte que si un homicide, par exemple, devoit être expié par vingt ans de larmes, il falloit deux cents ans pour dix homicides, ce qui rendoit les pénitences impossibles & les canons ridicules. Il fallut donc recourir alors à des compensations, à des estimations. On imagina de réciter des Pseaumes, de faire des génuflexions, de se donner des coups de discipline, de prodiguer les aumônes, d'entreprendre de longs pélerinages. Il y eut même des moines qui se chargèrent de faire pénitence pour les autres ; & tel étoit S. Dominique le Cuirassé. Il ne se passoit guère de jours que ce saint ne récitât deux fois le Pseautier tout entier, & cette récitation étoit accompagnée de la flagellation. Trois mille coups faisoient un an de pénitence : on se donnoit mille coups pendant le chant de dix Pseaumes. Le Pseautier, qui est composé de cent cinquante Pseaumes, & pendant lequel on se donnoit quinze mille coups, faisoit cinq années de pénitence. Il falloit donc vingt Pseautiers & trois cents mille coups pour faire une pénitence de cent ans. S. Dominique l'accomplissoit en moins de six jours ; & ce qui lui étoit particulier, c'est qu'il savoit agir également des deux mains tout-à-la-fois, sans néanmoins compter ce double coup pour deux. Il y eut un Carême pendant lequel il fit de la sorte une pénitence de mille ans. Mais combien tous ces moyens étoient-ils éloignés de l'esprit qui avoit animé l'Eglise en instituant les pénitences canoniques ! L'objet de celle-ci étoit d'exciter & de fortifier les sentimens de componction, & de détruire les nouvelles habitudes par la pratique fréquente des vertus contraires ; les pénitences du onzième siècle & des suivants n'étoient propres qu'à produire l'hypocrisie, la superstition, une funeste sécurité ; on pouvoit pratiquer toutes ces méthodes qu'une ignorante piété prescrivoit sans être meilleur, & sans être sincèrement touché. Comment d'ailleurs osoit-on croire que les coups de discipline qu'un bon religieux se prodiguoit, que les pratiques pénibles qu'il s'imposoit pour un pécheur, avoient pour ce pécheur une vertu médecinale ? Le péché n'est pas comme une dette pécuniaire, que tout autre peut acquitter à la décharge du débiteur, & en quelque monnoie que ce soit ; c'est une maladie dangereuse qu'il faut guérir en la personne même du malade. Dieu veuille que nous profitions de la grace qu'il nous a faite de

naitre dans un fiècle plus éclairé ; & que fi nous ne pouvons ramener l'ancienne difcipline, nous fachions au moins l'eftimer, la révérer, la regretter, & nous rapprocher de fon efprit!



ENTRETIEN XXVI.

Tableau hiftorique de la Religion, depuis le feptième Siècle jufqu'au onzième.

SEPTIEME SIÈCLE.

AU commencement du feptième fiècle, le démon voulut avoir un empire dont il fût le feul maître, & une fociété qui parût dans le monde auffi étendue que l'Eglife Catholique, qui eft le royaume de J. C. & comme c'étoit dans l'Eglife d'Orient que fes féductions avoient eu le plus de fuccès, ce fut auffi dans le fein de cette Eglife que Dieu, par un jufte effet de fa colère, lui permit d'exécuter l'œuvre facrilège qu'il avoit méditée.

622. Il parle au cœur de Mahomet; & cet homme extraordinaire, docile à l'efprit de malice qui l'infpire, s'érige en prophète parmi les Arabes fes compatriotes. J.C. étoit venu combattre les paffions des hommes; Mahomet vient les favorifer. J. C. étoit venu répandre la lumière de la vérité; Mahomet vient ramener les ténèbres de l'ignorance. J. C. avoit fondé fon Eglife par la prédication de l'Evangile, par la vertu des miracles & par le fang même des martyrs; Mahomet établit fon empire par la feule force des armes, & donne fes victoires pour toutes marques de fa miffion. J. C. étoit venu pour fauver les hommes; Mahomet vient pour les perdre. J. C. enfin eft le Rédempteur du monde; Mahomet eft le fléau de Dieu, & fes fectateurs, ennemis déclarés du nom Chrétien, feront la verge dont le Seigneur fe fervira de fiècle en fiècle pour châtier fon peuple. En moins de dix années, toute l'Arabie fe foumet, de gré ou de force, au prétendu prophète, qui jette ainfi les fondemens du vafte empire des Sarrafins.

627. Mais tandis que cet impofteur menace le Chriftianifme, la nouvelle Eglife Anglicane, fondée fous les aufpices du grand S. Grégoire, & fortifiée par les foins

des papes Boniface V & Honorius, se rendoit illustre par toute la terre. Les miracles y abondoient avec les vertus, comme dans le temps des apôtres; & il n'y avoit rien de plus éclatant que la sainteté de ses rois.

633. Les Monothélites paroissent, & surprennent, par leurs artifices, le Pape Honorius I, qui entre avec eux dans un dangereux ménagement, & consent à garder, sur les dogmes qu'ils enseignoient, un silence où le mensonge & la vérité étoient également supprimés.

639 Pour comble de malheur, l'empereur Héraclius entreprend de décider la question par sa seule autorité, & propose son *Ecthèse*, ou exposition favorable aux Monothélites. Mais les subterfuges trompeurs des hérétiques sont enfin découverts. Le pape Jean IV condamne l'Ecthèse. Constant, petit-fils d'Héraclius, soutient l'édit de son aïeul, par le sien appelé *Type*, ou Formulaire. Le saint siége & le Pape Théodore s'opposent à cette entreprise: le pape S. Martin I assemble le concile de Latran, où il anathématise le Type & les fauteurs de l'hérésie. S. Maxime, moine de Constantinople, célèbre par tout l'Orient par sa piété & par sa doctrine, quitte la cour infectée de nouvelles erreurs, reprend ouvertement les empereurs qui avoient osé prononcer sur les questions de la Foi, & souffre des maux infinis pour la Religion Catholique. Le pape, traîné d'exil en exil, & toujours durement traité par l'empereur, meurt enfin parmi les souffrances, sans se plaindre, sans se relâcher de ce qu'il doit à son ministère.

651. Mahomet, & les successeurs qui prennent le nom de *califes*, c'est-à-dire, *vicaires du prophète*, portent de tous côtés la terreur de leurs armes. Dieu, qui veut punir les longues prévarications de son peuple, attache un succès constant & rapide aux sacrilèges efforts des Arabes ou Sarrasins. En moins de trente années, ils occupent la Syrie & la Palestine, qui avoient été le premier asile de l'Arianisme: la sainte Cité, où le Pélagianisme avoit trouvé de l'appui, leur est assujettie; ils se rendent maîtres du patriarche d'Antioche, que le Nestorianisme avoit perverti, & de celui d'Alexandrie que l'Eutychéisme infectoit; la Perse, qui persécutoit avec tant de fureur la Religion véritable, leur est ouverte par ses divisions, & ils prennent ce grand royaume sans résistance. Ils entrent en Afrique, que les donatistes désoloient; ils la rendent tributai-

re, & bientôt ils la mettent au nombre de leurs provinces. Enfin, ils menacent l'Occident d'une invasion aussi prompte ; mais le Très-Haut arrête leurs triomphes : il n'étoit pas temps encore de punir cette partie de son Eglise ; & il permet que l'ambition excite de sanglantes discordes & d'éternelles divisions parmi les barbares sectateurs de Mahomet.

680. Toute l'Eglise reçoit une nouvelle lumière par le concile de Constantinople, sixième général, où le pape S. Agathon présida par ses légats, & expliqua la Foi Catholique par une lettre admirable. Le concile frappa d'anathême tous les auteurs de la secte des Monothélites, sans épargner le pape Honorius qui les avoit ménagés. Constantin Pogonat, imitateur du grand Constantin & de Marcien, entra dans le concile à leur exemple ; & comme il y rendit les mêmes soumissions, il fut honoré des mêmes titres d'orthodoxe, de religieux, de pacifique empereur, & de Restaurateur de la Religion.

676. La foi s'étend & éclate vers le Nord, tandis que les Sarrasins s'efforcent de l'éteindre au Midi. S. Kilien, envoyé par le pape Conon, prêche l'Evangile dans la Franconie. Il s'établit aussi dans la Frise ; S. Swibert, S. Wibord, & d'autres hommes apostoliques, vont le répandre dans les provinces voisines.

692. Les deux derniers conciles généraux n'avoient point de canons : les Orientaux voulurent y suppléer douze ans après, & se proposèrent de former un corps de discipline qui pût servir désormais à toute l'Eglise. L'empereur Justinien II, convoqua à cet effet un concile des évêques d'Orient ; mais les règlemens des Grecs n'ayant point été reçus par les Latins, devinrent un nouveau sujet de division entre ces deux grandes portions de l'Eglise.

Ainsi, le dernier événement remarquable du septième siècle annonçoit les désordres terribles qui devoient bientôt le suivre. Il fut de plus mémorable par quatre-vingt dix-sept conciles, & par l'administration de vingt papes.

VIIIe. SIECLE.

712. Les maux dont Dieu frappoit l'Orient n'arrêtoient point les funestes progrès des prévarications dont les Occidentaux se rendoient coupables. Ils commencent enfin à porter aussi le poids de la colère du Seigneur. Les dé-

bauches du roi Rodrigue font livrer l'Efpagne aux Maures ; c'eft ainfi qu'on nommoit les Sarrafins qui s'étoient emparés de l'Afrique. Le comte Julien, pour venger fa fille, dont le voluptueux monarque avoit abufé, appelle ces infidèles. Ils viennent avec des troupes immenfes; Rodrigue périt; l'Efpagne eft foumife, & l'Empire des Goths y eft éteint. L'Eglife d'Efpagne, fi floriffante dans le cours du feptième fiècle, mais qui étoit tombée tout-à-coup dans l'état le plus déplorable par la diffolution de fes Rois, fut mife alors à une nouvelle épreuve. Toutefois comme elle s'étoit confervée fous les Ariens, les Mahométans ne purent l'abattre. Ils lui donnèrent d'abord affez de liberté ; mais dans les fiècles fuivans, il fallut foutenir de grands combats, & la chafteté eut les martyrs, auffi-bien que la foi, fous la tyrannie d'une nation auffi brutale qu'infidèle.

723. Pendant que l'empire Mahomet renverfoit la Religion dans cette contrée de l'Europe, l'empire de Jefus-Chrift s'établiffoit en Allemagne. L'Angleterre, qui avoit déjà envoyé des miffionnaires dans la Frife, en envoya d'autres qui s'avancèrent jufques vers les Barbares qui peuploient les marais & les bois de l'ancienne Germanie. Le prêtre S. Boniface convertit ces nations fauvages, & en fut fait évêque par le pape Grégoire II. Ses difciples continuèrent fes travaux, & bientôt la douceur évangélique humanifa les féroces Saxons, dont S. Sturne, abbé de Fulde, fut le premier apôtre.

726. Léon, furnommé l'*Ifaurien*, met le trouble dans l'empire de Conftantinople & dans l'Eglife. Il entreprend de renverfer comme des idoles les images de Jefus-Chrift & des Saints. Ne pouvant gagner S. Germain, patriarche de Conftantinople, il agit de fon autorité; &, après avoir dreffé dans fon confeil un décret conforme à fa volonté, on le vit d'abord brifer une image du Sauveur, qui étoit pofée fur la grande porte de l'Eglife de Conftantinople. Ce fut par-là que commencèrent les violences des Iconoclaftes. Les autres images que les empereurs, les évêques & tous les fidèles avoient érigées, depuis la paix de l'Eglife, dans les lieux publics & particuliers, furent auffi abattues. A ce fpectacle, le peuple s'émut. Les ftatues de l'empereur furent renverfées en plufieurs endroits. Il fe crut outragé en fa perfonne ; on lui reprocha

un semblable outrage qu'il faisoit à Jesus-Christ & à ses Saints : on lui représenta que, de son propre aveu, l'injure faite à l'image retomboit sur l'original. S. Jean Damascene s'éleva par ses écrits contre le faux zèle de ceux qui soutenoient cette entreprise téméraire, & ce saint moine, qui fut en son temps le docteur & la lumière de l'Orient, eut beaucoup à souffrir, ainsi que S. Germain, qui fut chassé de son siége, & qui mourut en exil à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

754. Constantin Copronyme suivit les traces de Léon, son père ; &, pour s'appuyer de l'autorité ecclésiastique, il assembla un concile nombreux à Constantinople. On n'y vit pourtant point paroître, selon la coutume, ni les légats du saint siége, ni les évêques, ou les légats des principaux siéges de l'Eglise. On y condamna comme idolâtrie tout l'honneur rendu aux images, en mémoire des orientaux ; mais il ne parut rien contre les reliques. Le concile de Copronyme ne défendit pas de les honorer ; & il frappa d'anathême ceux qui refusoient d'avoir recours aux prières de la sainte Vierge & des saints. Les Catholiques, persécutés pour l'honneur qu'ils rendoient aux images, répondoient à l'empereur, qu'ils aimoient mieux endurer toutes sortes d'extrémités, que de ne pas honorer Jesus-Christ jusques dans son ombre. Il y eut alors une foule de martyrs.

784. Cette persécution cruelle dura avec la même fureur jusqu'au règne de Constantin, petit-fils de Copronyme. Alors les choses commencèrent à changer de face. Paul, patriarche de Constantinople, déclara sur la fin de sa vie, qu'il avoit combattu les images contre sa conscience, & se retira dans un monastère, où il déplora en présence de l'impératrice Irène, qui règnoit sous le nom de Constantin son fils, le malheur de l'Eglise de Constantinople, séparée des quatre siéges patriarchaux, & lui proposa la célébration d'un concile universel, comme l'unique remède d'un si grand mal.

787. Taraise, son successeur, soutint que la question n'avoit pas été jugée dans l'ordre, parce qu'on avoit commencé par une ordonnance de l'empereur, qu'un concile tenu contre les formes avoit suivi : au lieu qu'en matière de religion, c'est au concile à commencer, & aux empereurs à appuyer le jugement de l'Eglise. Fondé sur cette

raiſon, il n'accepta le patriarchat qu'à condition que l'on tiendroit un concile univerſel. Ce concile fut commencé à Conſtantinople, & continué à Nicée. Le pape Adrien y envoya ſes légats. Le conciliabule des Iconoclaſtes fut condamné. On décida que les ſaintes images ſeroient honorées en mémoire & pour l'amour des originaux. Conſtantin & Irène firent religieuſement obſerver les décrets de cette auguſte & ſainte aſſemblée, que l'Egliſe Grecque & l'Egliſe Latine révèrent également ſous le nom de ſeptième concile général.

Durant ce ſiècle, on célébra quatre-vingt-treize conciles, & l'on vit treize papes ſur le ſiége de S. Pierre.

IXe. ET Xe. SIECLE.

815. L'empereur Léon V, ſurnommé l'*Arménien*, renouvelle la guerre contre les ſaintes images. Nicéphore, patriarche de Conſtantinople, lui réſiſte avec vigueur, & mérite la gloire de perdre ſon ſiége en défendant la Foi Catholique. Théodore, mis à la place de ce ſaint évêque, préſide au ſecond conciliabule des Iconoclaſtes: la perſécution ſe rallume avec une nouvelle fureur, &, durant plus de trente années, enfante une multitude de généreux martyrs. Ce fut encore une femme qui eut l'honneur de l'arrêter; & l'impératrice Théodora, régente de l'empire pour Michel Porphyrogénète, ſon fils, marchant ſur les traces glorieuſes d'Irène, convoqua un concile à Conſtantinople, où le culte des ſaintes images fut enfin rétabli pour toujours, & leurs ennemis foudroyés.

850. En ce temps, l'Egliſe d'Eſpagne étoit en proie à la ſanglante barbarie des Maures qui la tyranniſoient, & elle eut la gloire d'envoyer alors au ciel une foule d'intrépides défenſeurs de la Religion, dont la mémoire nous a été conſervée par le ſaint prêtre Euloge, qui eut auſſi le bonheur de donner ſa vie pour Jeſus Chriſt.

858. Ignace, patriarche de Conſtantinople, eſt dépoſé, parce qu'il reprenoit avec une liberté apoſtolique les mœurs corrompues de l'empereur; & Photius, le plus ſavant homme de ſon ſiècle, mais auſſi le plus ambitieux, eſt mis à la place de ce ſaint prélat. Diſpoſé à ſe maintenir dans ſon uſurpation, au mépris de toutes les loix, & ſans aucun égard pour les liens ſacrés de l'unité, le faux pa-

triarche devint le premier auteur de ce ſchiſme terrible, qui, dans la ſuite, entraîna toute l'Egliſe Grecque.

861. Il entreprend d'engager dans ſes intérêts le pape Nicolas, qui, loin de le reconnoître, le déclara indigne de toute fonction cléricale. Photius, irrité de ce jugement, prononce la dépoſition de ce pontife même, & écrit à tous les Orientaux une lettre circulaire contre les Latins, dans laquelle il oſe les accuſer d'erreur ſur la proceſſion du Saint-Eſprit.

869. Mais ces artifices n'ont qu'un ſuccès momentané; l'empereur Michel, qui ſoutenoit l'uſurpateur, eſt maſſacré par l'ordre de Baſile, qu'il avoit aſſocié à l'empire, & qui lui ſuccède. Ce nouveau monarque rétablit Ignace; & , ſous les auſpices de ce prince, le huitième concile général, & le dernier qu'on ait tenu en Orient, s'aſſemble à Conſtantinople. Les légats du pape Adrien II y préſident, Photius y eſt dépoſé & anathématiſé; tous les hérétiques & leurs protecteurs, ſans oublier le pape Honorius, y ſont de nouveau foudroyés, & l'on y approuve les conciles généraux qui ont précédé celui-ci.

878. S. Ignace meurt; & Photius, qui, par ſes artifices & ſes intrigues, obtient ſon rappel, eſt replacé ſur le ſiége de la capitale. Il aſſemble un faux concile dans lequel il affecte de faire confirmer le ſymbole de Nicée, tel qu'il avoit été réformé au concile de Conſtantinople en 381, avec anathême contre quiconque oſeroit y ajouter ou retrancher quelques paroles; voulant par-là condamner indirectement le mot *Filioque*, que les occidentaux y avoient ajouté, & jettant ainſi dans l'eſprit des Grecs les funeſtes germes de la diviſion qui devoit un jour la ſéparer d'avec les Latins. Ce fut tout ce que Photius gagna par ſa déteſtable ambition, qui de plus lui mérita un triſte exil, dans lequel il finit les agitations de ſa turbulente carrière.

Tels furent les principaux événemens du neuvième ſiècle. Le dixième ne vit ni héréſie, ni ſchiſme, ni diſpute: le Tout-Puiſſant arrêta les incurſions des Barbares, qui de tous côtés inondoient, renverſoient l'ancien empire Romain, & faiſoient même trembler les monarchies qui s'étoient élevées ſur ſes vaſtes débris: il continua d'étendre les progrès de l'Evangile dans le Nord. Les Normands, les Suédois, les Danois, les Eſclavons, les Polonois,

les Russes, les Prussiens, les Hongrois, en un mot, les nations les plus féroces embrassèrent le Christianisme ; il n'y eut plus dans toute l'étendue du monde connu, de peuple qui ne fléchît le genou au nom d'un Dieu crucifié.

Dans le cours de ces deux siècles, on célébra dans les diverses églises plus de trois cents cinquante conciles, & le saint siége fut rempli par quarante-cinq papes, dont plusieurs donnèrent de grands scandales à l'univers Chrétien. C'est une des époques qui ont été les plus fatales à l'Eglise de Rome.

Mœurs, Usages & Coutumes des Chrétiens, & Discipline de l'Eglise.

Extrême-Onction.

On ne peut douter que le sacrement de l'Extrême-Onction ne soit d'institution divine, & qu'il n'ait été célébré dans l'Eglise du temps même des apôtres, puisque S. Jacques, adressant la parole aux Chrétiens en général, dit : « Quelqu'un parmi » vous est-il malade ? qu'il ap- » pelle les prêtres de l'Eglise » & qu'ils prient sur lui, l'oi- » gnant d'huile au nom du » Seigneur ; & la prière de la » foi sauvera le malade ; le » Seigneur le soulagera ; & s'il » a commis des péchés, ils lui » seront remis. »

Jusqu'au septième siècle, l'usage le plus général étoit de donner l'Extrême-Onction avant le viatique, & il étoit assez ordinaire de se faire porter à l'Eglise, ou d'y aller soi-même si l'on pouvoit, pour recevoir ce sacrement, car on n'attendoit pas comme aujourd'hui que le malade fût à

Principaux Héréfiarques, & Conciles qui les ont réprimés.

Depuis le septième jusqu'au onzième siècle.

612. Un homme se rencontre d'un esprit vaste, d'un génie plein d'audace ; il entreprend de changer la religion des peuples, & séduit d'abord une nation fanatique & crédule, à laquelle il présente, pour toute preuve de sa mission, l'épée & la mort. *Mahomet*, issu d[e] sang des princes de la Mecque mais pauvre, après avoir longtemps conduit les caravanes des marchands de Syrie & d'Arabie, prend le titre modeste de prophète, d'envoyé, d'ami du Très-Haut, & par un mélange ridicule du Judaïsme & du Christianisme, compose une doctrine qu'il force ses compatriotes d'adopter, tantôt par ses prestiges & par ses impostures, tantôt le glaive à la main. Il enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu ; qu'il est éternel, indivisible ; qu'il prédestine les hommes au bien & au mal ; que Jesus-

à l'extrémité pour lui conférer les graces que cette divine onction communique.

Voici la manière ancienne dont on administroit l'extrême-onction dans la plupart des Eglises. Le malade confessoit ses péchés à son propre prêtre : ensuite les prêtres (car il y en avoit ordinairement plusieurs pour conférer ce sacrement), lui faisoient l'aspersion de l'eau bénite, qu'ils accompagnoient d'oraisons. Alors le malade se mettoit à genoux à la droite du principal ministre. En plusieurs endroits, il se mettoit sur de la cendre bénie, tandis que l'on chantoit des antiennes & que l'on récitoit des prières. Après cette cérémonie, les prêtres imposoient les mains au malade ; puis chacun d'eux l'oignoit avec l'huile sanctifiée, en la lui appliquant en forme de croix sur le cou, sur la gorge, sur la poitrine, entre les épaules, dans l'endroit où il ressentoit le plus de douleur, & sur les organes des cinq sens de la nature. Tout cela étoit précédé, accompagné ou suivi d'antiennes, de cantiques spirituels, de ferventes prières. Dans un grand nombre d'Eglises, la cérémonie étoit terminée par la bénédiction des cendres que l'on mettoit en forme de croix sur la poitrine ou sur la tête du malade, pour lui rappeler son néant, & par celle d'un cilice dont on le couvroit, pour lui inspirer des sentimens de pénitence. On voit par ce foible détail que l'administration de ce sacrement étoit bien plus longue

Jesus-Christ étoit le prophète du Seigneur crucifié seulement en apparence ; que quoique Jesus-Christ ne soit pas mort, cependant il mourra & ressuscitera ; que les démons seront sauvés ; que la seule circoncision est nécessaire ; enfin, il pose, comme un dogme de sa religion, qu'il est le plus grand des prophètes, & le premier après Dieu. Il permet toute espèce de volupté des sens, la polygamie, le divorce, & promet à ses sectateurs un paradis dont la brutalité même la plus aveugle rougiroit de jouir.

Toutes ces erreurs grossières sont renfermées dans un ouvrage plein d'une pompeuse obscurité, qu'il disoit lui avoir été dicté du ciel par l'ange *Gabriel*, & que ses disciples nomment *Alcoran*, c'est-à-dire, le livre par excellence. Il donna à ses prosélytes le titre de *Musulmans*, qui signifie vrais Croyans. Mais, si l'Evangile est vrai, Mahomet est un imposteur, puisqu'il établit une religion contraire ; & si l'Evangile est faux, Mahomet est encore un imposteur, puisqu'il s'en autorise, & se dit envoyé pour le confirmer.

633. Une nouvelle hérésie, non moins funeste que les précédentes, s'élève en Orient ; & ceux qui osent la professer, prennent le nom de *Monothélites*, parce qu'ils ne reconnoissoient qu'une seule volonté en Jesus-Christ. Voici le raisonnement sur lequel ils appuyoient leur opinion. Il n'y a qu'une seule

Mœurs, Usages, &c.

longue qu'aujourd'hui ; mais les bons pasteurs trouvent toujours le temps fort court quand ils l'emploient à prier, à sanctifier & à consoler ceux que Dieu a confiés à leurs soins.

Ordre.

Les ordinations étoient toujours précédées d'un jeûne & accompagnées de prières ; elles se faisoient d'ordinaire la nuit du samedi au dimanche. On veilloit cette nuit ; on célébroit ensuite l'ordination, dont la principale cérémonie a toujours été l'imposition des mains ; & elle étoit suivie du sacrifice.

L'Evêque étoit choisi en présence du peuple, par les évêques de la province, assemblés dans l'Eglise vacante, du moins au nombre de deux. La présence du peuple étoit jugée nécessaire, afin que tous étant persuadés du mérite de l'élu, lui obéissent plus volontiers ; car on ne choisissoit ordinairement que ceux qui avoient été baptisés dans la même Eglise, & qui avoient exercé durant plusieurs années toutes les fonctions ecclésiastiques.

L'Evêque choisissoit les clercs entre les Chrétiens dont la sainteté étoit la plus éclatante, & la vertu la plus éprouvée, c'étoit la récompense ordinaire des confesseurs, c'est-à-dire, de ceux qui avoient défendu la foi contre les païens & les hérétiques, & qui avoient montré le plus de constance dans les tourmens. Le prélat faisoit plus souvent ce choix

Hérésiarques, &c.

seule personne en Jesus-Christ : or, dans une seule personne, il ne peut y avoir qu'un seul principe, qui veut, qui se détermine ; donc il ne peut y avoir en Jesus-Christ qu'une seule volonté.

Les Catholiques leur répondoient que l'unité de volonté ne dépendoit point de l'unité de personne, mais de l'unité de nature ; qu'il n'y avoit en Dieu qu'une seule volonté, quoiqu'il y eût trois personnes, & que l'Eglise ayant décidé qu'il y avoit deux natures en Jesus-Christ, il devoit y avoir aussi deux volontés.

Malgré ces réfutations solides, l'opinion des Monothélites fit de grands progrès. L'empereur Héraclius la favorisa, & Cyrus, patriarche d'Alexandrie, ainsi que Sergius, patriarche de Constantinople, la firent approuver dans des Conciles. Mais Sophrone, patriarche de Jérusalem, s'opposa vivement à cette doctrine qui, malgré la protection des empereurs & toute leur puissance, fut enfin foudroyée dans le Concile général de Constantinople, en 680.

724. *Léon d'Isaurie*, devenu empereur de Constantinople, détruit toutes les saintes images qui étoient dans les Eglises. Il est le chef des *Iconoclastes*, ou briseurs d'images, hérétiques qui ont causé beaucoup de troubles dans l'Eglise, & qui furent condamnés dans un grand nombre de Conciles, dont les principaux sont celui de Nicée en 787, & celui

Mœurs, Usages, &c.

choix sur la prière du peuple, du moins avec la participation, & toujours avec le conseil de son clergé, & après avoir examiné avec les prêtres les plus habiles, ceux qu'il choisissoit pour voir s'ils avoient les qualités requises; mais on avoit peu d'égard à la volonté des ordinans. Non-seulement on n'attendoit pas qu'ils demandassent l'ordre; souvent on les ordonnoit contre leur gré, par force ou par artifice. L'Evêque n'ordonnoit ni prêtres, ni diacres, ni autres clercs, qu'autant précisément qu'il en avoit besoin pour le service de son Eglise. Le nombre n'en étoit pas grand. Il y avoit bien plus d'Evêques à proportion; car on en mettoit en toutes les villes où il y avoit un nombre raisonnable de Chrétiens. Il étoit défendu d'ordonner dans une province ceux qui avoient été baptisés dans une autre, parce que leur vie n'étoit pas connue. Après l'ordination, on obligeoit les clercs, non-seulement à la résidence, mais à la stabilité pour le reste de leur vie, à moins que leur Evêque ne les donnât à un autre; car ils étoient entièrement dans sa dépendance. C'étoient des disciples qu'il avoit soin d'instruire, de former & d'élever, de degre en degré, pour les appliquer à de différentes fonctions, suivant leurs talens.

Hérésiarques, &c.

celui de Constantinople en 814.

Jusqu'au commencement du onzième siècle, il n'y eut point d'hérésie nouvelle dans l'Eglise; il sembloit que le père du mensonge fût épuisé de tant d'erreurs & de blasphêmes qu'il avoit vomis depuis la naissance du Christianisme. Mais en revanche, il suscita des schismes & des persécutions aussi funestes que l'hérésie même.

Mariage.

Les Chrétiens regardoient le mariage noblement, comme ayant pour fin la production des créatures raisonnables qui doivent durer éternellement, & rendant l'homme image de Dieu d'une manière particulière, en ce qu'il concourt avec lui à la production d'un homme. Entre les principes pour l'éducation des enfans, on recommandoit de les marier de bonne heure, afin de prévenir la débauche: & l'on exhortoit ceux qui avoient la charité de nourrir des orphelins, à les marier quand ils seroient en âge, & avec leurs enfans plutôt qu'avec d'autres: ce qui montre combien l'intérêt avoit peu de part aux mariages des Chrétiens.

On consultoit l'Evêque sur les mariages, comme sur les autres affaires importantes, afin qu'ils se fissent selon Dieu, & non selon la concupiscence. Quand les parties étoient d'accord, on célébroit le mariage publiquement & solemnellement dans l'Eglise; il y étoit consacré par la bénédiction du pasteur, & confirmé par l'oblation du sacrifice. Les époux se donnoient la main, & la femme recevoit du mari un anneau gravé d'une croix, ou de

la figure ſymbolique de quelque vertu. Les fidèles s'abſtenoient de l'uſage du mariage aux jours ſolemnels de fête ou de jeûne, d'où eſt venue la défenſe de célébrer les nôces en certains temps de l'année. Il ne leur étoit pas permis de ſe marier avec des infidèles, mais bien de demeurer enſemble, s'ils étoient mariés auparavant. Les ſecondes noces, quoique permiſes, étoient regardées comme une foibleſſe, & en quelques Egliſes on mettoit en pénitence ceux qui ſe remarioient.

Jeûnes.

Les Chrétiens jeûnoient plus ſouvent que les Juifs; mais la manière de jeûner étoit à-peu-près la même, renfermant les marques naturelles d'affliction. L'eſſentiel étoit de ne manger qu'une fois le jour, vers le ſoir, c'eſt-à-dire, de ne faire qu'un ſouper, s'abſtenir du vin & des viandes les plus délicates ou les plus nourriſſantes, & paſſer la journée dans la retraite & la prière. On joignoit toujours l'aumône au jeûne, & le jeûne même fourniſſoit de quoi la faire, en retranchant une partie de la dépenſe ordinaire. On croyoit rompre le jeûne en buvant hors le repas.

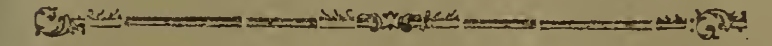
Dans les premiers temps on ne comptoit pour jeûnes d'obligation, dans la loi nouvelle, que ceux qui précédoient la Pâque, c'eſt-à dire, le carême. Biantôt la dévotion en établit d'autres, comme ceux du mercredi & du vendredi de chaque ſemaine, & ceux que les évêques commandoient pour les beſoins extraordinaires des Egliſes, & enfin ceux des quatre-temps, pour conſacrer par la pénitence les diverſes ſaiſons de l'année. Régulièrement il n'étoit pas permis de jeûner le dimanche, à cauſe de l'excellence de ce jour.

On diſtinguoit trois ſortes de jeûnes; ceux de ſtation, qui finiſſoient à trois heures après midi, & qu'on appeloit auſſi demi-jeûnes; & ceux du carême, qui demeuroient juſqu'à ſix heures du ſoir, & après le coucher du ſoleil; le jeûne double, dans lequel on paſſoit vingt-quatre heures ſans rien prendre. On jeûnoit auſſi le ſamedi ſaint; quelques-uns y joignoient le vendredi; d'autres paſſoient trois jours, d'autres quatre, d'autres enfin tous les jours de la ſemaine ſainte, ſans prendre de nourriture, chacun ſelon ſes forces.

Les degrés d'abſtinence étoient encore différens: les uns obſervoient l'*homophagie*, c'eſt-à-dire, de ne rien manger de cuit; d'autres, la *xérophagie*, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe réduiſoient aux fruits ſecs, s'abſtenant non-ſeulement de la chair & du vin, mais des fruits vineux & ſucculens, ne mangeant avec le pain que des noix, des amandes & des fruits ſemblables.

Dans les jeûnes ſolemnels de l'Egliſe, particulièrement dans celui du carême, perſonne n'en étoit diſpenſé, & ni la condition ni l'âge ne paſſoient pour des excuſes légitimes. Toutes les affaires ceſſoient; on voyoit les villes les plus peuplées, tranquilles comme des ſolitudes, ſur-tout après que la paix eut

été rendue à la Religion. Les fidèles passoient la plus grande partie du jour dans les temples, à prier, à écouter les lectures & les exhortations; d'où vient que l'office de ces jours-là est toujours plus long On n'y célébroit point de nôces; on se privoit des plaisirs les plus innocens, & par-là même les plus permis; on ne jugeoit point de procès; on ne portoit point les armes; on n'entreprenoit même aucun voyage sans la plus grande nécessité; & toutes ces pratiques salutaires s'observoient encore religieusement pendant le carême, dans le neuvième siècle. Mais qu'est devenue aujourd'hui cette ferveur!



ENTRETIEN XXVII.

Tableau de la Religion, depuis le onzième jusqu'au seizième Siècle.

XIe. XIIe. ET XIIIe. SIÈCLES.

DANS les dix premiers siècles, le démon a attaqué le corps de l'église, en s'efforçant de lui enlever ses membres par les persécutions des païens, par la séduction des hérétiques, & par la rébellion des schismatiques. Dans les siècles suivans, il va rendre les schismes plus fréquens & plus terribles; il va attaquer l'Esprit de l'Eglise, en s'efforçant d'altérer sa discipline par l'établissement d'une foule de maximes inconnues aux anciens, les mœurs de ses enfans, par la cessation des pénitences canoniques, &, s'il étoit possible, son enseignement même, par la chûte des études sacrées. Il va répandre de plus en plus l'amour de la domination dans le clergé, & particulièrement dans la cour de Rome; les papes vont se regarder comme les souverains des souverains, & les pasteurs des pasteurs; ils déposeront ou établiront à leur gré les empereurs & les rois; & les foudres de l'église, qui étoient dans les mains des évêques apostoliques, des remèdes plus propres à ramener qu'à irriter les pécheurs, deviendront, dans les mains de plusieurs, des instrumens de politique, de discorde & de sang; ce n'est point tout, le père du mensonge va éteindre l'esprit de pénitence parmi la plupart des fidèles, & parmi leurs guides même, pour y faire régner une déplorable superstition & les plus tristes abus; il va introduire dans les études théologiques les subtilités

de la dialectique; & les peuples, par la facilité de mettre tout en problêmes, deviendront contentieux, ou incrédules. Mais Dieu ne cessera d'être avec son Eglise; il veut la châtier & non pas la détruire, & toujours sa main puissante appliquera de grands remèdes aux grands maux qui la désoleront. Ainsi, au milieu même de la dépravation la plus générale, au milieu du relâchement le plus affreux & de l'ignorance la plus profonde, le christianisme conservera toute sa pureté, & la Foi, toujours inaltérable, triomphera des scandales, des superstitions, des hérésies, & des schismes.

Les démarches que Photius avoit faites pour détacher l'Eglise Grecque de la Latine, ne furent pas sans effet; & ce séducteur avoit formé des hommes capables d'inspirer à d'autres le venin qu'il leur avoit communiqué. Après sa mort, on tâcha d'éteindre le feu qu'il avoit allumé, & de remédier au mal dont il étoit l'auteur; mais c'étoit un feu caché sous la cendre, & qui devoit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, causer le plus funeste embrasement. On avoit peu étudié en Orient la matière de l'unité de l'Eglise, même dans les plus beaux siècles. C'est ce qui donna une ouverture au démon, pour porter, non pas quelques Eglises, mais tous les Grecs à se séparer des Latins; les lettres de Photius, qui paroissoient si belles & si touchantes à ceux qui ne connoissoient point le personnage, étoient répandues par-tout. En admirant l'éloquence de ce prélat, & la vaste doctrine qui paroît dans tout ce qui est sorti de sa plume, plusieurs prenoient insensiblement son goût & son esprit. Michel Cérulaire, qui fut placé sur le siége de Constantinople vers le milieu du onzième siècle, fut de ce nombre; il travailla à perfectionner l'œuvre que Photius avoit commencée, & renouvela l'entreprise formée, deux cents ans auparavant, par celui qu'il regardoit comme un de ses plus illustres prédécesseurs.

1053. Le premier acte d'hostilité fut une lettre écrite en son nom, & au nom de Léon, évêque d'Acride, métropolitain de Bulgarie, à Jean, évêque de Trani dans la Pouille, pour être communiquée au pape & à tous les Occidentaux. Dans cette épître, dictée par l'ambition & par la discorde, il accusoit les Latins de plusieurs erreurs imaginaires, comme de se faire raser la barbe; de jeûner le samedi; de prononcer à haute voix les paroles du

canon de la Meſſe ; d'employer du pain azyme dans la célébration des ſaints myſtères ; de ſe donner le baiſer de paix dans l'égliſe ; de ne pas chanter l'*alleluia* dans le Carême, de manger du ſang des animaux, & des viandes ſuffoquées ; de ce que les prêtres gardoient le célibat ; en un mot, il blâmoit l'égliſe Latine ſur preſque tous les points de ſa doctrine, comme ſi ces inſtitutions, ces uſages arbitraires, pouvoient altérer la foi & l'unité.

Le pape Léon IX envoie auſſitôt des légats à Conſtantinople. Ils ſont bien reçus de l'empereur ; mais le patriarche ne veut ni leur parler, ni les voir. Les légats offenſés fulminent un acte d'excommunication contre Michel & ſes adhérens, & l'anathématiſent dans l'Egliſe même de ſainte Sophie, cathédrale du prélat. Michel uſe de repréſailles ; il entraîne dans ſon parti le clergé & le peuple, les villes, les diocèſes, les provinces, les patriarchats entiers, & vient à bout de faire ôter aux abbés & aux religieux Latins qui ne vouloient pas renoncer aux cérémonies de l'Egliſe Romaine, les monaſtères qu'ils avoient dans la ville & dans le territoire de Conſtantinople. Ainſi fut conſommé ce ſchiſme déplorable, médité durant plus de deux ſiècles, & qui ſépare encore de nos jours l'Egliſe Grecque de l'Egliſe Latine. Michel, auteur de cette grande & triſte révolution, ne fut pas plus heureux que Photius. Enhardi par le ſuccès de ſon audace, il oſa tenter de troubler l'ordre civil, après avoir rompu l'unité hiérarchique ; il menaça l'empereur de le dépoſer ; mais il paya ſa témérité de l'exil, dans lequel il termina miſérablement ſes jours.

1078. Le pontificat de Grégoire VII donne naiſſance à de nouveaux troubles. D'aigres altercations s'élèvent entre les puiſſances temporelles & le chef de l'Egliſe ; de médiocres intérêts partagent le ſacerdoce & l'empire : c'étoit plutôt un point d'honneur qu'une diſpute réelle. Perſonne ne vouloit rien céder de ſes prétentions ; on ne vouloit pas même s'expliquer ; & cette opiniâtre méſintelligence, à l'occaſion des inveſtitures, cérémonie par laquelle les empereurs & les rois mettoient en poſſeſſion de leurs prélatures les archevêques, les évêques & les abbés de leurs Etats, produiſit cependant toutes les horreurs de la diſcorde, les excommunications, les dépoſitions, les ſchiſmes, les révoltes, des guerres ſanglantes

1095 C'étoit une pieuse coutume d'aller visiter les lieux que Jesus-Christ avoit sanctifiés par sa présence & par sa mort, & les fidèles entreprenoient en foule ce long voyage, qu'ils croyoient capable d'expier leurs péchés. Un de ces fervens pélerins, nommé *Pierre l'Hermite*, de retour de la Terre-Sainte, peignit avec des couleurs si vives les outrages que les Mahométans faisoient aux Chrétiens de Jérusalem, & les infamies dont ils profanoient le saint sépulcre du Sauveur, que le pape Urbain II, touché de ses discours pathétiques, exhorta vivement les fidèles, dans le concile de Clermont, à s'unir pour la conquête de ce pays. Toute la France & plusieurs royaumes voisins sont enflammés du même zèle dont l'ardent hermite étoit dévoré. Trois cents mille hommes passent en Orient, ayant vingt souverains à leur tête, & choisissent pour généralissime Godefroy, duc de Bouillon. Ces religieux guerriers furent appelés *Croisés*, parce que, destinés à délivrer les contrées où Jesus-Christ a opéré sur la croix la rédemption des hommes, ils portoient pour marque distinctive, une croix cousue sur leur épaule. Le fruit de cette première croisade fut la conquête de Jérusalem & de la Palestine, dont Godefroy de Bouillon eut la souveraineté, sous le titre de roi de Jérusalem.

1123. Le concile général de Latran, première assemblée œcuménique tenue en Occident, remédie aux maux que les divisions & les schismes avoient causés dans l'Eglise. Calixte II y préside; & bientôt, en tenant ainsi le premier rang parmi les pères, les papes prétendront y dominer.

1130. Après la mort d'Honorius II, successeur de Calixte, on élut à Rome deux papes dans un même jour; & le peuple Chrétien se trouva partagé sur le droit des deux concurrens. Les évêques de France, assemblés au concile d'Etampes, rejettèrent Pierre de Léon, qui avoit pris le nom d'*Anaclet II*, & se soumirent à l'obédience d'Innocent II, à la persuasion de S. Bernard, premier abbé de Clairvaux, qui, par la solidité de ses écrits, a mérité d'être mis au nombre des grands docteurs de l'Eglise. Le second concile général de Latran mit fin à ce nouveau schisme.

1146. S. Bernard, par l'ordre du pape Eugène III, son disciple, prêche la seconde croisade, dont l'objet étoit

de ſecourir le Royaume de Jéruſalem, vivement menacé par les infidèles. Louis VII, roi de France, & l'empereur Conrad III, reçoivent la croix; mais cette entrepriſe n'eut pas le ſuccès qu'on avoit eſpéré; l'empereur fut défait, par la perfidie des Grecs; & les deux armées réunies vinrent échouer devant Damas, dont elles furent obligées de lever le ſiége, par la trahiſon des Chrétiens de Syrie.

1179. Pour terminer de nouvelles diviſions, qui, du ſein de l'Egliſe de Rome, s'étoient répandues dans les principaux Etats des Chrétiens, le troiſième concile général de Latran s'aſſemble, foudroie les hérétiques, les anti-papes & les fauteurs, & ramène le calme au milieu du Chriſtianiſme.

1186. L'empereur Frédéric Barberouſſe, Philippe Auguſte, roi de France, & Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, entreprennent une troiſieme croiſade, afin de s'oppoſer aux rapides victoires de Saladin, prince ou ſoudan d'Egypte. Les maladies des troupes, la mort de l'empereur, la méſintelligence des deux monarques ſurvivans, tout concourut à faire échouer cette nouvelle entrepriſe, qui n'aboutit qu'à la conquête d'Acre, ville puiſſante, mais qui ne valoit pas la perte de trois cents mille hommes.

1195. La mort de Saladin devint l'occaſion d'une quatrième croiſade, publiée par le pape Céleſtin III. Soixante mille Allemands paſſèrent en Paleſtine, & y remportèrent de grands avantages. Mais la mort de l'empereur Henri VI rendit toutes ces conquêtes inutiles.

1204. Ce fut par les ſoins de Baudoin, comte de Flandres, que ſe forma la cinquième croiſade, dans laquelle l'intérêt fit entrer les Vénitiens. L'événement le plus mémorable de cette expédition, eſt la priſe & le pillage de Conſtantinople, dont Baudoin fut déclaré empereur.

1213. Innocent III publia la ſixième, en indiquant le quatrième concile général de Latran; mais elle ne fut pas plus heureuſe que les précédentes.

1245. De nouvelles inimitiés s'élèvent entre l'empereur & le pape, & mettent en trouble toute l'Italie & l'Allemagne. Pour ſe ſouſtraire à la perſécution de Frédéric II, Innocent IV ſe réfugie en France, & y convoque le premier concile général de Lyon. Dans cette auguſte aſ-

semblée, le pontife, après avoir fait plusieurs décrets, avec le consentement des pères, prononce en leur présence, mais sans leur approbation, une sentence qui déclare l'empereur déchu de sa dignité, & ses sujets absous du serment de fidélité. Cet acte, qui auroit fait frémir les premiers pontifes, mais dont quelques prédécesseurs d'Innocent avoient donné plus d'un exemple, & qui sembloit justifier les excès de Frédéric, causa la perte de ce prince, & plongea l'empire dans une confusion qui dura plus de vingt ans.

1250. Au milieu de ces orages, brille le règne mémorable de Louis IX, roi de France, que sa piété fit mettre au nombre des saints. Pour obéir au zèle qui l'enflammoit, ce religieux monarque entreprend les septième & huitième croisades : mais elles ne sont pas plus heureuses que les précédentes. Le saint roi meurt en commençant la dernière. Les Chrétiens de la Palestine, dénués du secours qu'ils attendoient, deviennent la proie des infidèles. L'empire Latin de Constantinople est reconquis par les Grecs, & ces fameuses expéditions, qui, durant deux cents ans, avoient causé tant de mouvemens dans l'Europe, se terminent sans avoir produit autre chose que la mort de plus de quatre millions d'hommes : plaie terrible faite à l'humanité.

Les croisades ne furent pas moins funestes aux mœurs : mais les désordres des particuliers ne dominèrent jamais sur le corps général de l'Eglise. On le remarque par plus de neuf cents conciles qui se tinrent dans le cours de ces trois siècles. L'Eglise pouvoit-elle opposer un plus grand nombre de barrières au torrent de la dissolution qui s'efforçoit de se répandre de toutes parts? Pouvoit-elle donner plus de marques de son zèle pour le salut de ses enfans ?

Elle n'en montra pas moins contre les nouvelles hérésies qui parurent alors. Les esprits vouloient s'instruire ; mais la vanité qui l'emportoit pour l'ordinaire, sur la docilité, rendoit souvent la science plus fatale à la Religion, que ne l'avoit été l'ignorance dont on sortoit peu-à-peu. Heureusement Dieu fit paroître des esprits justes qui redressèrent les écarts où l'on commencoit à se laisser aller. De leur côté, les princes, zélés pour la conservation de la foi, prêtèrent leurs secours à la Religion ; & les nouvelles erreurs qui s'élevoient de toutes

parts, ne furent pas moins terrassées par les armes des puissances temporelles, que par les foudres de l'Eglise.

De même, pour corriger les mœurs & ramener quelques-uns de ces jours heureux qui avoient illustré la primitive Eglise, Dieu suscita de grands papes; car parmi les cinquante-deux pontifes qui siégèrent sur le trone de S. Pierre durant ces trois siècles, on en trouva un grand nombre véritablement dignes du rang auguste qu'ils occupoient; d'infatigables ministres qui secondoient le zèle des chefs; de simples fidèles qui aspiroient à la perfection, & pratiquoient à l'envi les vertus évangéliques; enfin des princes, qui, du haut de leurs trônes, donnoient l'exemple au reste des Chrétiens. Aussi peut-on assurer que durant ces trois cents années, on vit se former un plus grand nombre de saints établissemens qu'il n'y en avoit eu en neuf siècles, & même dans la plus grande ferveur du Christianisme.

XIVe. ET XVe. SIECLES.

1301. De nouvelles contestations agitent l'Eglise. Le pape Boniface VIII prétend être le supérieur des rois, même au temporel; & fulmine des bulles contre Philippe-le-Bel, qui s'opposoit à cette odieuse prétention. La France se range du côté de son roi, & toute l'italie embrasse les intérêts de l'ambitieux pontife. On en vient aux voies de fait: le pape est arrêté par les François, & meurt de chagrin.

1305. Le prompt décès de Benoît XI, qui parut après Boniface, donne naissance à de scandaleuses intrigues au sujet de son successeur. Clément V est élu après onze mois de contestation, & transfère le saint siége à Avignon, où il fait venir toute la Cour Romaine.

1307. Philippe-le-Bel continuoit cependant ses poursuites contre Boniface; mais, comme la dispute ne méritoit pas d'être poussée avec tant de vivacité que l'avoit fait Boniface, Clément V, qui voyoit les choses avec moins de prévention, assembla le concile général de Vienne, pour terminer cette grande affaire. La réconciliation se fit, & le fils aîné de l'Eglise montra, par la protection qu'il accorda au saint siége, que le différend étoit presque personnel.

1324. Vient ensuite le nouveau différend de Jean XVII, avec l'empereur Louis de Bavière. Le superbe pontife prétendoit avoir le droit d'examiner l'élection du monarque, pour l'approuver ou la rejetter; & le monarque, qui se croyoit indépendant du saint siége, vouloit prendre possession de son trône sans l'agrément du chef de l'Eglise. Tout fut poussé de part & d'autre aux dernières extrémités, & par des écrits, & par des faits. S. Louis de Bavière fait elire des anti-papes, les papes en viennent jusqu'à faire élire un autre empereur, du vivant même de Louis. Ainsi ce fut schismes des deux côtés, & cette malheureuse contestation ne se termina qu'à la mort du prince qui l'avoit fait naître.

1378. La mort de Grégoire X excite un nouveau schisme. Le collége des cardinaux n'étoit composé que de François, & le peuple vouloit un pape qui fût Romain. Il fallut donc choisir un sujet qui ne fût pas cardinal. Urbain VI est élu; mais bientôt sa conduite imprudente aliène l'esprit des cardinaux qui, s'étant retirés de Rome, réclament contre le défaut de liberté, & proclament un autre pape, qui prend le nom de *Clément VII.*

Cette affaire, qui n'avoit pas eu d'exemple jusqu'alors, parut si douteuse, que les royaumes & les peuples entiers, les princes, les plus grands théologiens & les plus savans canonistes, les hommes même les plus célèbres par la sainteté de leur vie & par leurs miracles, embrassèrent différens partis. Clément fut reconnu en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, & jusques dans l'île de Chypre; Urbain eut pour lui l'Angleterre, la Hongrie, la Bohême, & la plus grande partie de l'Empire: Urbain siégeoit à Rome; Clément à Avignon.

1409. La mort de l'un & de l'autre ne termine point le schisme. Benoît XIII, qui succède à Clément, & Grégoire XI, l'un des successeurs d'Urbain, perpétuent la discorde, & tous deux n'écoutent ni les rois ni les princes, ni les évêques, qui les supplient de rendre la paix à l'Eglise. Alors les cardinaux des deux obédiences, s'unissant de concert pour détruire ces divisions déplorables, convoquent le concile général de Pise, auquel ils citent les deux rivaux. Ceux-ci refusent d'y paroître. On les déclare indignes de l'épiscopat; on les dépose, & Alexandre V est proclamé légitime pontife.

1414. Cet expédient ne parut servir qu'à augmenter le scandale. Il fallut convoquer un nouveau concile général à Constance. L'empereur Sigismond y arriva la veille de Noël, & chanta l'Epître en habit de sous-diacre, à la Messe de minuit. Martin V fut élu pape par l'autorité de cette auguste assemblée.

1431. Sous le pape Eugène IV, se célèbre le concile général de Bâle. Le principal motif de cette assemblée étoit la réunion des Grecs, & celle des autres peuples séparés de la communion du siége apostolique. La concorde du pape & du concile ne fut pas longue. Le pontife prétendoit être supérieur au concile, & le concile soutenoit que, représentant l'Eglise universelle, il pouvoit obliger le pape à rendre compte de sa conduite. Le différend se termine par un schisme. Eugène dissout le concile, & en convoque un autre à Ferrare. Les pères de Bâle déposent Eugène, & proclament en sa place Amédée VIII, duc de Savoie, qui prend le nom de *Félix V.*

1439. Cependant Eugène transféra son concile de Ferrare à Florence; & là il fut traité de la religion de l'Eglise Grecque avec la Latine. L'empereur Grec, Jean Paléologue, s'y rendit en personne, accompagné de Joseph, patriarche de Constantinople, de Bessarion, évêque de Nicée, & de plusieurs autres prélats. On y reconnut que le Saint-Esprit procédoit du Père & du Fils, & l'on y fit profession de croire la vérité du purgatoire, & la primauté du pape, qui y fut qualifié de père & de docteur de tous les Chrétiens. Ce pontife même donna aux Arméniens un Formulaire de Foi, dont l'observation ne dura de leur part qu'autant de tems qu'ils en mirent à retourner dans leur pays.

1447. La mort d'Eugène termine la nouvelle séparation née de l'ambition de ce pontife & de la fermeté des pères de Bâle; Félix V renonce à sa dignité, après neuf ans de possession, & se soumet à Nicolas V, que l'on avoit donné pour successeur à son rival.

1462. Pie II, qui monta sur le saint siége après Calixte III, s'éleva avec une hauteur extrême contre la Pragmatique Sanction que Charles VIII, roi de France, avoit fait dresser d'après les décrets du concile de Bâle, & que l'on appeloit le *rempart de l'Eglise Gallicane.* Ce réglement célèbre rétablissoit la liberté des élections, & l'or-

dre canonique des jugemens eccléſiaſtiques, & réprimoit l'entrepriſe des papes qui s'étoient attribué le droit de conférer les bénéfices & de juger les cauſes eccléſiaſtiques dans ce royaume. Louis XI, pour complaire au pontiſe, ordonna que cette loi ſage fût abrogée; mais le Parlement & l'univerſité repréſentèrent avec tant de force au prince les inconvéniens de cette abolition, que le monarque ſe déſiſta de ſon projet.

1500. La fin de ces deux ſiècles eſt remarquable par la découverte des Indes Orientales & Occidentales, & par celle de cette vaſte partie de la terre, connue ſous le nom d'*Amérique*. L'Evangile commença de pénétrer alors dans ces immenſes régions. Durant cette époque, on vit vingt-trois papes ſur le ſaint ſiége, & l'on tint près de trois cents conciles dans l'Egliſe; mais ils deviendront déſormais moins fréquens.

Mœurs, Uſages, Coutumes des Chrétiens, & Diſcipline de l'Egliſe.

Mœurs du Clergé.

L'autorité que l'évêque avoit ſur ſon Clergé, n'étoit rien moins qu'une domination & un pouvoir deſpotique; c'étoit un gouvernement de charité. Les clercs avoient part à la puiſſance de l'évêque, puiſqu'il ne faiſoit rien d'important ſans leur conſeil. Il prenoit ſur-tout l'avis des prêtres, qui étoient comme le ſénat de l'Egliſe. Ils étoient ſi vénérables & les évêques ſi humbles, qu'il y avoit à l'extérieur peu de différence entre eux.

Tous les clercs, juſqu'aux évêques, vivoient pauvrement, ou du moins ſimplement, comme des gens du commun, ſans que rien ne les diſtinguât à l'extérieur.

Principaux Héréſiarques, & Conciles qui les ont réprimés.

Depuis le onzième juſqu'au ſeizième Siècle.

1048. *Bérenger*, Achidiacre d'Angers, devient le chef des *Sacramentaires*, c'eſt-à-dire, des hérétiques qui nient la préſence réelle. Il eſt un des premiers qui aient oſé enſeigner que le ſacrement de l'Euchariſtie n'étoit qu'une figure du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt, & qu'il n'y avoit pas de changement dans la ſubſtance du pain & du vin. Toute l'Egliſe s'éleva contre une doctrine auſſi téméraire; & elle fut foudroyée par trois conciles de Rome, & par ceux de Verceil, de Paris, de Florence, de Rouen & de Poitiers. Bérenger ſe rétracta, mourut dans le ſein de l'Egliſe, & fut enterré

térieur. La plupart n'uſoient que des légumes ou viandes ſèches ; jeûnant ſouvent, & pratiquant toute ſorte d'autres auſtérités, autant que leurs pénibles fonctions le pouvoient permettre. Pluſieurs, après leur ordination, continuoient de vivre du travail de leurs mains ; a l'exemple de S. Paul, pluſieurs embraſſoient la vie commune, logeant en une même maiſon, & mangeant en une même ſalle, autant qu'il étoit poſſible. Ils ne poſſédoient rien en propre, & ne ſubſiſtoient que de ce que l'Egliſe leur fourniſſoit : c'étoit une grande famille dont l'Evêque étoit le père.

Ce que l'on recommandoit ſur-tout aux évêques, aux prêtres & aux diacres, étoit la continence. Quand celui que l'on élevoit à l'épiſcopat avoit encore ſa femme, il commençoit dès-lors à ne la plus regarder que comme ſa ſœur ; & l'Egliſe Latine a toujours fait obſerver cette diſcipline aux prêtres & aux diacres.

Les paſteurs & les clercs ne ſe rendoient pas moins aimables par leur charité & leur application à leur miniſtère, que vénérables par les autres vertus. L'évêque ne manquoit jamais de préſider aux prières publiques, d'expliquer les ſaintes Ecritures, & d'offrir le ſacrifice tous les dimanches, & toutes les fêtes particulières. Lui & ſes prêtres étoient continuellement occupés à inſtruire des Catéchumènes, à conſoler des malades, exhorter des pénitens, réconcilier des ennemis. Ils accordoient

enterré à Saint Martin de Tours.

Avant lui, c'eſt-à-dire, ſur la fin du neuvième ſiècle, *Jean Erigène*, dit *Scot*, ou l'*Ecoſſois*, avoit enſeigné à peu-près les mêmes erreurs, & avoit été réfuté par tous les grands évêques de ſon tems.

1106. *Pierre de Bruys*, du Dauphiné, attaque le baptême, l'euchariſtie, les égliſes & la croix, & mérite le ſort de la plupart des héréſiarques de ce ſiècle, en expirant dans les flammes. Ses diſciples, qui prirent le nom de *Pétrobuſſiens*, s'appellèrent enſuite *Henriciens*, parce qu'après la mort de leur maître, ils eurent pour chef un de ſes diſciples, nommé *Henri*, moine apoſtat, qui répandit beaucoup ces erreurs, & même en ajouta de nouvelles. Ils furent condamnés dans le ſecond concile de Latran, en 1139.

1150. Les *Albigeois*, hérétiques ainſi nommés de la province d'Albi, où ils ſe répandirent le plus, paroiſſent, & jettent le trouble dans l'Egliſe. Leur principales erreurs étoient d'admettre la métempſycoſe, de rejetter l'ancien Teſtament, les prières pour les morts, le purgatoire, le culte des ſaints & des images, les cérémonies & l'autorité de l'Egliſe, la préſence réelle, la néceſſité du baptême & des ſacremens, & de croire que les ames ſont autant de démons, précipités dans les corps, en punition de leurs péchés. Ils formèrent en peu de tems un parti redoutable par la protection de Reymond, comte

cordoient tous les différends ; car on ne souffroit point que les Chrétiens plaidassent devant les tribunaux des infidèles. C'étoit d'ordinaire le lundi que les évêques prenoient pour examiner ces procès, afin que, si les parties n'acquiesçoient pas d'abord au jugement, ils eussent le loisir de les appaiser, & de leur faire entendre raison avant le dimanche suivant, où ils devoient prier tous ensemble & communier. L'évêque étoit assis avec ses prêtres, assisté des diacres, & les parties debout au milieu. Après les avoir ouïes, il faisoit son possible pour les faire convenir amiablement, & les concilier avant de prononcer le jugement que le prélat ne rendoit que de concert avec ses prêtres. Qui pourra s'étonner après cela de l'affection & du respect que les fidèles portoient aux ecclésiastiques ? Ils étoient les pères de tous les pauvres, & le refuge de tous les misérables ; aussi étoit-il ordinaire de se prosterner devant les prêtres en les abordant, & de leur baiser les pieds en attendant leur bénédiction. On leur donnoit le titre de saints, de bienheureux, de pieux, de religieux, d'aimés de Dieu, & d'autres semblables. Le nom de Pape, qui veut dire père, a été long-tems commun à tous les évêques, & se donne encore aujourd'hui à tous les prêtres dans l'Eglise Grecque, comme on leur donne dans l'Eglise Latine celui d'*abbé*, qui a la même signification. Les évêques & les prêtres de leur côté

de Toulouse : les princes catholiques, à la sollicitation des conciles, se croisèrent pour anéantir ces hérétiques avec leur protecteur. Tel étoit le zèle de ce siècle : on massacroit ceux qu'on ne pouvoit convertir.

1180. *Pierre Valdo*, marchand de Lyon, veut obliger tous les Chrétiens à ne rien posséder en propre ; égale les laïques aux évêques ; prétend qu'il est permis de prêcher sans caractère & sans mission ; abolit le baptême, le culte des saints, les sacremens, les indulgences & le purgatoire, & donne naissance aux hérétiques appellés de son nom *Vaudois* ou *pauvres de Lyon*, à cause de la pauvreté qu'ils affectoient

1377. *Jean Wiclef*, prêtre docteur en théologie de l'université d'Oxford, en Angleterre, attaque la hiérarchie ecclésiastique, la puissance de Dieu, les sacremens & presque tous les objets de notre Foi. Le concile de Constance le condamna en 1414.

1410. *Jean Hus*, né en Bohême soutient les erreurs de Wiclef, auxquelles il en ajoute de nouvelles. Il prétendoit, par exemple, que l'Eglise n'étoit composée que de prédestinés ; que le chef de l'Eglise & les autres pasteurs n'avoient point d'autorité réelle ; que les lois ecclésiastiques, l'excommunication, les censures étoient inutiles & vexatoires. Il fut anathématisé au concile de Constance, & condamné aux flammes ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne se fit

Mœurs, Usages, &c.

côté prenoient souvent par humilité, le titre de serviteur des serviteurs de Dieu, ou d'autres semblables, qui n'ont passé en formule, que parce qu'ils ont été pris d'abord très-sérieusement.

Religieux & Religieuses.

Il y avoit des Chrétiens qui, sans y être obligés, pratiquoient volontairement tous les exercices de la pénitence, pour imiter les prophètes, & S. Jean-Baptiste, & pour s'exercer à la piété, en châtiant leur corps & le réduisant en servitude : on les appeloit *Ascètes*, c'est-à-dire, exercitans. Ils s'enfermoient d'ordinaire dans des maisons, où ils vivoient en retraite, gardant la continence, & ajoutant à la frugalité chrétienne des abstinences & des jeûnes extraordinaires. Ils s'exerçoient à porter le cilice, à marcher nuds pieds, à dormir sur la terre, à veiller une grande partie de la nuit, à lire assidument l'Ecriture-sainte, & à prier le plus continuellement qu'il leur étoit possible.

Il y avoit aussi un grand nombre de filles qui consacroient à Dieu leur virginité, soit par le conseil de leurs parens, soit de leur propre mouvement. Elles menoient la vie ascétique, demeuroient pour la plupart dans la maison paternelle, ou vivoient deux ou trois ensemble, ne sortant que pour aller à l'Eglise, où elles avoient des places séparées du reste des femmes.

Les veuves qui renonçoient aux secondes nôces vivoient à peu-près comme les vierges ; mais elles n'étoient pas si enfermées, parce qu'elles s'appliquoient aux œuvres extérieures, comme visiter les malades & les prisonniers, les soulager, nourrir les pauvres, enterrer les morts, & généralement tout ce que prescrit la charité la plus vive & la plus généreuse.

On choisissoit pour diaconesses les veuves les plus âgées, les plus sages, les plus éprouvées par toutes sortes d'exercices de piété. Elles recevoient l'imposition des mains, & étoient comptées entre le clergé, parce qu'elles exerçoient à l'égard des femmes une partie des fonctions des diacres. Leur charge étoit de visiter toutes les personnes de leur sexe, que la pauvreté, la maladie ou quelque autre misère rendoit digne du soin de l'Eglise. Elles répétoient les instructions de l'Evêque ou du prêtre à celles qui étoient Catéchumènes ; elles les présentoient au baptême, leur aidoient à se déshabiller & à se revêtir afin

Hérésiarques, &c.

fît une foule de disciples qui, de son nom, s'appelloient *Hussites*, & qui causèrent de grands troubles, & des guerres sanglantes dans la Bohême. *Jerôme de Prague*, *Roquesane* & *Jean Ziska*, furent, après Jean Hus, les principaux chefs de cette secte fanatique & cruelle.

Ces siècles produisirent bien d'autres hérétiques, qui tous enseignèrent à peu-pres les mêmes erreurs, & qui préparèrent la voie à celles de Luther & de Calvin.

que les prêtres ne les viſſent pas dans un état indécent ; elles conduiſoient enſuite ces nouvelles baptiſées pendant quelque-tems pour les dreſſer à la vie chrétienne. Dans les temples, elles gardoient les portes du côté des femmes, & avoient ſoin que chacune fût placée en ſon rang, & obſervât le ſilence & la modeſtie convenables au lieu & à la Religion. Elles rendoient compte de toutes leurs fonctions à l'évêque, &, par ſon ordre, aux prêtres ou aux diacres.

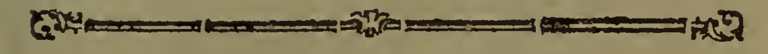
Sur la fin des perſécutions, & principalement dans les premiers tems où la paix fut rendue à l'Egliſe, on commença à bâtir des monaſtères. S. Antoine, ayant mené quelque-tems la vie aſcétique, à l'exemple de S. Paul, que l'on regarde comme le chef & le modèle des hermites, fut le premier qui aſſembla des diſciples dans le déſert, & les y fit vivre en commun. On ne les nomma plus ſimplement Aſcètes, quoiqu'ils ſe livraſſent aux mêmes pratiques : on les appela *Moines*, c'eſt-à-dire, ſolitaires, ou *Hermites*, c'eſt-à-dire, habitans des déſerts. On nomma *Cénobites* ceux qui vivoient en communauté, & *Anachorètes*, ceux qui ſe retiroient dans une ſolitude plus entière, après avoir vécu long tems en commun, & y avoir appris à vaincre leurs paſſions. Les Cénobites ne laiſſoient pas d'être fort ſolitaires, puiſqu'ils ne voyoient que leurs confrères, étant ſéparés de toute habitation par pluſieurs journées de chemin dans des déſerts de ſables arides, où il faut tout porter, juſqu'à l'eau. Ils ne ſe voyoient même que le ſoir & la nuit, aux heures de la prière, paſſant tout le jour à travailler dans leurs cellules, ſeuls ou deux à deux, & gardant toujours un grand ſilence.

Ces ſaints hommes, en choiſiſſant un genre de vie ſi auſtère, ne prétendoient pas introduire une nouveauté, ni renchérir ſur la vertu de leurs ancêtres ; ils vouloient ſeulement conſerver la tradition de la pratique exacte de l'Evangile, qu'ils voyoient ſe relâcher de jour en jour. Ils ne cherchoient point à ſe faire admirer par une pénitence extraordinaire, mais ſeulement à vivre en véritables Chrétiens. On ne les diſtinguoit du reſte des hommes que par la ſimplicité & la pauvreté de leurs habits, dont la forme d'ailleurs n'étoit pas différente de celle des vêtemens communs à tous les autres. La plupart des religieux qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, ont conſervé les habits en uſage dans leur ſiècle ; & ces habits ne vous paroiſſent ſinguliers, que parce que les mœurs ont changé.

Il y avoit des monaſtères de filles, même dans les déſerts, où elles demeuroient aſſez proche des moines pour tirer un ſecours réciproque de ce voiſinage, & aſſez loin pour éviter tout péril & tout ſoupçon. Les moines leur bâtiſſoient des cellules, & les ſoulageoient dans tous les travaux rudes ; les religieuſes faiſoient les habits des moines, & leur rendoient d'autres ſervices ſemblables ; mais tout ce commerce de charité étoit exercé par quelques vieillards choiſis, qui ſeuls approchoient du monaſtère des filles.

La sainteté de la vie monastique fut d'un tel éclat, qu'en peu de tems il y eut par-tout l'Orient plusieurs milliers, non-seulement de moines, mais de monastères. Elle s'étendit bientôt par toute la chrétienneté, & particulièrement dans l'Occident, où l'on vit paroître successivement l'ordre de S. Benoît, celui de Clugny, celui de Citeaux, les religieux mendians, & une infinité d'autres qu'il seroit trop long de rapporter.

En même tems, il se forma en plusieurs églises des communautés de clercs, qui menoient une vie approchante de celle des moines, autant que les fonctions le pouvoient permettre. On nomma ces clercs chanoines, & vers le milieu du septième siècle, S. Chrodegand, évêque de Metz, leur donna une règle qui fut depuis reçue par tous les chanoines, comme celle de S. Benoît par tous les moines. Ainsi, il y avoit deux sortes de religieux, les uns clercs, & les autres laïques, car les moines l'étoient pour la plupart L'objet de leur institut étoit de travailler à leur salut particulier, soit en conservant l'innocence, soit en réparant les désordres de leur vie passée par une pénitence sérieuse.



ENTRETIEN XXVIII.

Tableau historique de la Religion, depuis le seizième Siécle jusqu'à nos jours.

SEIZIÈME SIÈCLE.

1511. TOUT le monde confessoit que l'Eglise avoit besoin d'être réformée dans son chef & dans ses membres. Ce cri général, qui s'étoit fait entendre dès les siècles précédens, continua plus fortement encore dans le seizième, mais sans succès. En vain on sollicitois le pape Jules II qui siégeoit alors sur la chaire de S. Pierre, d'avoir compassion des maux dont gémissoit le Christianisme; ce superbe pontife, qui se croyoit successeur des guerriers de l'ancienne Rome, plutôt que le vicaire de Jesus-Christ, fermoit les oreilles à de si justes prières, pour se livrer tout entier aux travaux de la guerre & aux intrigues. Devenu le scandale des Chrétiens, dont il devoit être le modèle, les cardinaux parlèrent de le déposer au concile de Pise, qu'ils avoient convoqué; mais Jules leur opposa celui de Latran.

1513. L'objet de cette assemblée étoit la réformation si désirée, si demandée, & toutefois elle ne l'opéra point.

Léon X, fucceffeur de Jules, & auffi ambitieux, fe fervit au contraire de ce concile pour abolir la fameufe Pragmatique Sanction à laquelle il fubftitua, de l'aveu de François I, le *Concordat*; traité par lequel le pape attribuoit au roi la nomination aux évêchés & aux abbayes de fes Etats, tandis que le monarque accordoit tacitement au pontife les *Annates*; c'eft ainfi qu'on appelle les fommes auxquelles tous les bénéfices nommés & confirmés par le pape font foumis pour en obtenir les bulles; fommes prodigieufes, qui, dans l'efpace d'un fiècle, dépouillent l'Etat de plus de quatre cents mille marcs d'argent, ce qui, dans la fuite des tems, appauvriroit le royaume, fi le commerce ne réparoit pas cette perte.

1520. Ces triftes événemens font fuivis des troubles que la vanité & la jaloufie de Luther excitent. L'aigreur de ce pétulent novateur fe communique à d'autres. La fermentation s'infinue dans les efprits. On ne ceffe de voir paroître de nouveaux zélateurs; ce font tous les jours des fyftêmes de doctrine inconnus jufqu'alors. La réformation étoit le prétexte de tous ces hérétiques, femblables à ces féditieux qui, décorant leur rébellion du beau nom du bien public, renverfent la patrie, en feignant de la défendre.

1539. L'incontinence de Henri VIII, roi d'Angleterre, le précipite dans le fchifme, avec tous fes Etats. Ce prince, qui, par fes écrits, avoit mérité le titre glorieux de défenfeur de la Foi, en devient le perfécuteur; il commence par rompre les liens qui l'attachoient à l'Eglife Romaine, parce qu'elle ne vouloit pas fe prêter à fes débauches; & l'on vit alors, pour la première fois, un roi ofer prendre le titre de chef fuprême de l'Eglife de fon royaume, & vouloir y difpofer de tout à fon gré. Ici, l'Angleterre nous offre une multitude de martyrs qui fouffrirent pour la Religion avec une merveilleufe conftance. Fifcher, évêque de Rochefter, & Thomas Morus, ancien chancelier étoient à leur tête, & leur donnoient l'exemple du courage.

1545. La féduction faifoit tous les jours de nouveaux progrès, & l'on fut obligé de faire enfin l'ouverture du concile de Trente, dont l'indiction avoit été publiée, trois ans auparavant, par le pape Paul III. Les brigues, les querelles, & tous les refforts des paffions humaines le firent

firent durer près de vingt ans ; &, pendant cet intervalle, il foudroya les novateurs, & renouvela les réglemens de l'ancienne discipline. Mais les efforts de cette sainte assemblée contre la dépravation furent inutiles; les désordres prévalurent, & allumèrent de plus en plus la colère du Très-Haut. On le vit par les maux qui affligèrent de toutes parts l'Epouse de Jesus-Christ.

Mais Dieu n'abandonna pas ses enfans fidèles. Il suscita, pour la consolation des justes, des hommes dignes des premiers âges. Parmi les dix-sept papes qui montèrent, pendant ce siècle, sur le premier siége du monde Chrétien, on admira de grands pontifes, aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières. On ne voit pas, il est vrai, qu'il se soit tenu plus de soixante-quinze conciles ; mais tous eurent soin de s'opposer aux erreurs, de maintenir la foi & la discipline, & d'agiter d'autant plus fortement le flambeau de la vérité, qu'il paroissoit plus près de s'éteindre. Enfin, on remarqua, au milieu de tous les mouvemens qui troubloient l'Europe, ce qu'on avoit toujours observé depuis l'établissement du Christianisme, que la Religion étoit inébranlable, & que toutes les passions humaines venoient se briser contre elle.

XVII.e ET XVIII.e SIECLES.

1601-1607. Sur la fin du siècle précédent, Louis Molina, Jésuite Espagnol, avoit mis au jour un livre intitulé : *Concorde de la Grace & du libre Arbitre*, dans lequel ce père enseignoit que Dieu ne prédestine les hommes à la gloire éternelle, qu'en vue & en considération de leurs mérites ; que la grace par laquelle ils ont ces mérites, n'est point efficace par elle-même, mais parce que la volonté y consent, qu'elle est donnée dans des circonstances où Dieu a prévu qu'elle auroit son effet ; enfin que cette grace n'est refusée à personne. Les Dominicains s'étoient hautement déclarés contre cette doctrine ; l'archevêque de Tolède l'avoit condamnée ; & cette première censure ayant été suivie de plus de vingt autres des différentes universités & des évêques d'Espagne, l'ouvrage fut dénoncé au tribunal de l'inquisition en 1594. Deux ans après, le pape Clément VIII défend à l'inquisition

de rien prononcer, & se réserva la connoissance de cette affaire. Les Dominicains, fâchés de voir qu'on éludoit la condamnation qu'ils désiroient, s'adressèrent au Roi d'Espagne en 1597. Leur requête fut renvoyée au souverain pontife, qui, pour terminer ces contestations, établit à Rome les fameuses congrégations *de Auxiliis* ou *des secours de la Grace*, composées de prélats & de docteurs consultans. Elles commencèrent à s'assembler en 1598, & après onze séances, les consulteurs donnèrent un arrêt qui n'étoit point favorable au livre de Molina. Le pape, appréhendant qu'ils n'eussent agi avec précipitation, leur ordonna de recommencer leur travail; & quand ce travail fut recommencé & fini, on le recommença de nouveau. Le vœu des consulteurs étoit toujours que la Doctrine de Molina fût condamnée, *comme renouvelant les erreurs des Pélagiens & des Semi-Pelagiens.*

Ils n'étoient pas les seuls qui pensassent de la sorte; & l'on doit cette justice à la Compagnie de Jesus, qu'elle trouva dans son sein plusieurs pères qui désapprouvèrent Molina. *Henriquez* sur-tout, Jésuite portugais, s'étoit élevé fortement contre son confrère, dans son livre de *la Fin de l'Homme.* Il alla même jusqu'à dire dans sa seconde censure, en 1597, » que l'ouvrage du Jésuite Espagnol » préparoit la voie à l'Ante-Christ, par l'affectation avec » laquelle il relevoit les forces naturelles du libre Arbitre, » contre les mérites de Jesus Christ, les secours de la » grace & de la prédestination. Si une telle doctrine, » ajoutoit-il, vient à être soutenue par des hommes ri- » ches & puissans, qui soient membres de quelque ordre » religieux, elle mettra toute l'Eglise en péril, & causera » la perte d'un grand nombre de Catholiques. » Le cardinal Baronius, si célèbre par ses ouvrages, & fort attaché aux Jésuites, portoit le même jugement du livre & de la doctrine de Molina, qu'il traitoit d'homme insidieux, qui n'avoit pour but que de condamner S. Augustin, & de faire voir que, sur les matières de la grace, il avoit bien d'autres lumières que ce grand docteur, auquel il affectoit de ne donner jamais le nom de saint. » J'ai cependant trouvé dans son ouvrage, ajoutoit cet » illustre cardinal, plus de cinquante propositions & fa- » çons de parler qui approchent au moins des erreurs des » Pélagiens & des Semi-Pélagiens, & c'est de quoi tout

» homme qui le lira sans prévention, tombera d'accord. »

Les Jésuites partisans de Molina, & les Dominicains qui s'étoient déclarés contr'eux, disputèrent avec chaleur les uns contre les autres, dans les congrégations *de Auxiliis*, & furent entendus durant toute l'année 1590. Le jugement des consulteurs ne fut pas plus favorable à Molina la seconde fois que la première. En 1601, ils firent un quatrième examen du livre de ce père, par ordre exprès du pape, qui, l'année suivante, assista en personne aux assemblées, accompagné de quinze cardinaux. Ce nouvel examen dura jusqu'en 1605. Alors le pontife se proposa de donner une décision solemnelle, & il avoit déclaré qu'il la publieroit aux premières vêpres de la Pentecôte; mais sa mort suspendit encore cette importante affaire.

Cette mort de Clément VIII fut regardée comme un miracle par plusieurs Jésuites. Le père Fuligatti, dans la vie du cardinal Bellarmin, qui de Jésuite avoit été aggrégé au sacré Collége, rapporte que le pape ayant déclaré à ce savant prélat la résolution qu'il avoit prise de condamner la doctrine de Louis Molina, Bellarmin lui répondit : » Votre Sainteté n'en fera rien. » L'historien ajoute que le cardinal François Marie del Monte ayant aussi parlé de cette résolution du pape à Bellarmin, celui-ci lui répondit : » Je sais qu'il le veut; j'avoue qu'il » le peut, mais il ne le fera pas. S'il s'avise de vouloir » exécuter son dessein, il mourra auparavant. » Le père Cellot, aussi Jésuite dans le huitième livre de sa Hiérarchie, vante cette réponse de Bellarmin, comme une vraie prophétie inspirée par le Saint-Esprit; & il a grand soin d'attester qu'elle s'accomplit effectivement en l'année 1605, dans le tems précisément où le pape Clément VIII alloit publier la censure du livre de Molina. C'est ainsi que l'esprit de parti aveugle quelquefois les hommes les plus habiles.

Les cardinaux étant assemblés dans le conclave pour donner un successeur au pape défunt, firent un serment par lequel ils promirent que celui qui seroit élu, s'engageroit à terminer par un jugement décisif, les disputes qui avoient donné lieu aux congrégations. Léon XI fut choisi, mais il mourut vingt-sept jours après son exaltation. Paul V, qui prit sa place, fit recommencer les as-

ſemblées; elles durèrent juſqu'en 1607, & l'on en tint dix-ſept en préſence du nouveau pape. Alors le pontife convoca tous les cardinaux; &, leur ayant communiqué les avis des conſulteurs, il termina toutes les ſéances, en déclarant qu'il publieroit ſa déciſion quand il le jugeroit convenable. Cette déciſion & la bulle qui la renfermoit furent dreſſées; on dit même qu'elles furent imprimées: mais des raiſons de politique empêchèrent le ſouverain pontife de les offrir au grand jour, de ſorte qu'on ne peut les regarder comme une loi, faute de publication. Paul V ſe contenta de rendre un décret, par lequel il défendoit aux deux parties de ſe cenſurer mutuellement, & enjoignoit aux ſupérieurs des deux ordres de punir ſévèrement ceux qui contreviendroient à cette défenſe. L'impreſſion que ce décret fit ſur les Dominicains & ſur les Jéſuites fut bien différente. Les Dominicains, qui étoient perſuadés qu'ils défendoient la vraie doctrine de l'Egliſe, ne purent s'empêcher de gémir ſur le ſilence qu'on impoſoit également à la vérité & à l'erreur. Les Jéſuites, ſuivant pluſieurs auteurs, firent éclater leur joie par des fêtes & des réjouiſſances publiques; ils furent les premiers à rompre le ſilence que le pape avoit exigé, & toutefois ils ne furent point punis. Au contraire, cette ſociété fameuſe, qui s'étoit élevée dans l'Egliſe vers le milieu du ſiècle précédent, ſous les auſpices & par le zèle de S. Ignace de Loyola, & qui s'étoit déjà répandue dans tous les pays du monde, où elle avoit formé les établiſſemens les plus beaux & les plus riches, eut depuis ce tems la plus grande influence dans toutes les affaires eccléſiaſtiques. La première époque de ſa grandeur eſt le règne de Clément VIII, comme le règne de Clément XIV eſt celle de ſes plus grandes diſgraces.

1633. La condamnation d'un gros livre que Janſénius, évêque d'Ypres, avoit compoſé ſur la doctrine de ſaint Auguſtin, & que, pour cette raiſon, il avoit intitulé *Auguſtinus*, excite de nouvelles diſputes ſur la grace. Les moyens qu'on employa pour les apaiſer, les rendirent plus vives encore que celles auxquelles Molina avoit donné lieu. On voulut conduire humainement les affaires de la Religion; & l'on vit reparoître dans l'Egliſe les maux dont elle avoit été affligée dans les ſiècles les plus orageux.

1699. Madame *Guion* publie une espèce de Quiétisme en France. M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, séduit par la fausse mysticité de cette femme, essaya de prouver ses principes, & pour cet effet, publia son trop fameux livre des *Maximes des Saints.* A peine cet ouvrage eut-il vu le jour, que l'immortel Bossuet, évêque de Meaux, & l'oracle de l'Eglise de France, entreprit de réfuter une doctrine qui n'étoit propre qu'à jetter les ames dans une dévotion illusoire, sous prétexte de les élever à un degré d'amour dont elles sont incapables. Fénelon se défendit; les deux prélats envoyèrent leurs ouvrages au pape Innocent XII, & s'en remirent à sa décision. Le pontife condamna celui de Fénelon; & trente-sept propositions extraites de ce livre furent jugées erronées. L'archevêque de Cambrai se soumit sans restriction & sans réserve : il monta lui-même en chaire pour condamner son propre ouvrage.

1700. Le clergé de France, dans la célèbre assemblée qui termina le dix-septième siècle, souscrivit à la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, anathématisa cent vingt-sept propositions de morale relâchée, tirées, dit-on, presque toutes de casuistes & de théologiens Jésuites, & confirma, par une déclaration authentique, la sainte doctrine touchant la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence.

1713. Les contestations sur la grace deviennent plus vives que jamais, depuis que le pape Clément XI eut condamné, par sa bulle appelée *Unigenitus*, le livre des Réflexions morales sur le Nouveau Testament, composé par le P. Quesnel de l'oratoire, & qui, depuis l'année 1671, étoit entré dans les mains des fidèles avec l'approbation de plusieurs évêques, à la tête desquels étoient MM. Vialard, évêque de Châlons, Louis-Antoine de Noailles, & Gaston de Noailles ses successeurs, & avec celle de plusieurs docteurs. Les divisions que cette bulle a occasionnées dans l'Eglise, ne sont point encore entièrement apaisées. Supplions le Tout-Puissant de rendre enfin la paix à son troupeau; de confondre l'audace de ceux qui osoient attaquer les plus saintes vérités du Christianisme; de les ramener dans le bercail, en dissipant les déplorables ténèbres où le démon de l'orgueil les a précipités, & de ne point permettre que nous nous écar-

tions jamais de la doctrine du saint siége apostolique.

1745 Le P. *Pichon*, Jésuite, met au jour un Livre intitulé : l'*Esprit de Jesus-Christ & de l'Eglise sur la fréquente Communion*, dans lequel, anéantissant toutes les règles & ordonnances de l'Eglise, au sujet des épreuves par lesquelles on doit s'assurer de la conversion des pécheurs, avant de leur donner l'absolution & de les admettre à la sainte Table, il enseigne qu'il suffit, aussitôt après le péché, d'aller promptement à confesse, & communier; que ceux-mêmes qui sont dans les habitudes les plus criminelles & les plus invétérées doivent communier souvent, même deux ou trois fois la semaine, parce que, selon lui, la fréquente communion est le moyen le plus aisé, le plus doux, & presque l'unique que Dieu offre aux pécheurs pour parvenir au salut.

A peine cette doctrine eut elle paru avec l'approbation des censeurs de la Compagnie de Jesus, qu'aussi-tôt un grand nombre de prélats François, pénétrés d'une sainte indignation, le frappent d'anathême. Le P. Pichon condamna lui même son Livre, mais en général, *à cause du bruit qu'il a fait*, & sans rétracter en particulier, ni réprouver expressément aucune de ses propositions répréhensibles, aucun de ses principes erronés. On supposa ce désaveu sincère; mais il ne fut point jugé suffisant. En conséquence on vit paroître de nouveaux mandemens pleins de force & de raison, parmi lesquels on doit distinguer ceux de M. de Rastignac, archevêque de Tours, & sur-tout son instruction pastorale sur la justice Chrétienne, par rapport aux sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, ouvrage qui a été généralement applaudi, & traduit en plusieurs langues.

Le P. *Berruyer*, Jésuite, disciple fidèle du P. *Hardouin*, son confrère, avoit publié en 1728 & fait réimprimer en 1730 la premiere partie d'un Livre intitulé : *Histoire du peuple de Dieu, tirée des seuls livres saints*; &, quoique cette premiere partie eût été condamnée en 1731 par M. l'évêque de Montpellier, l'auteur mit au jour la seconde en 1753 avec une dissertation latine, dans laquelle il portoit les plus sacriléges atteintes aux mystères de la Trinité, de l'incarnation, & à la divinité du Verbe éternel. Toute l'Eglise se déclara contre cet ouvrage abominable, où l'Ecriture sainte est travestie en un roman

plein d'obſcénités & d'erreurs, où la morale évangélique eſt foulée aux pieds avec impudence, où les vérités les plus ſaintes de la Religion ſont défigurées ou altérées. Les Jéſuites le déſavouèrent, après l'avoir laiſſé paroître ; M. de Beaumont, archevêque de Paris, à la tête de pluſieurs prélats, animés comme lui, d'un zèle apoſtolique, le foudroya par un mandement qui fut envoyé à tous les évêques du royaume : & le pape Benoît XIV l'anathématiſa par un bref publié en 1755. Berruyer avoit déclaré qu'il ſe ſoumettoit à toutes les cenſures ; mais malgré cette déférence extérieure, il faiſoit circuler des apologies & des défenſes. Elles ne ſe trouvèrent pas plus orthodoxes que ſon Livre ; le parlement les ſupprima par un arrêté de 1756, ainſi que la première partie, & fit jetter au feu la ſeconde. Benoît XIV les condamna de nouveau en 1758, parce que cette production dangereuſe, plus propre à former des libertins & des incrédules, qu'à édifier les fidèles, ſe répandoit de tous côtés, qu'on en multiplioit les éditions, & qu'on venoit d'en faire une traduction italienne. La troiſième partie, qui parut après la mort de l'auteur, en 1758, *mit le comble au ſcandale*, ſuivant l'expreſſion du pape Clément XIII, qui, par deux décrets conſécutifs, la condamna la même année, ainſi que toutes les apologies faites & à faire. *L'Hiſtoire du Peuple de Dieu* fut encore réprouvée par le ſénat & par l'inquiſition de Veniſe, par l'archevêque de Vienne en Autriche, & ſur-tout par M. de Fitz-James, évêque de Soiſſons, qui publia, en 1759, une excellente réfutation des erreurs des Frères Hardouin & Berruyer.

1752. Le Déiſme & le matérialiſme oſent ſe gliſſer au milieu des écoles même de Sorbonne, dans la trop fameuſe thèſe de l'Abbé de Prades. L'impiété choiſiſſoit mal ſes juges ; auſſi fut-elle foudroyée d'abord par les cenſures de la Sorbonne, enſuite par l'illuſtre Prélat qui gouvernoit l'Egliſe de Paris, & enfin par le pape Benoît XIV. Dans le même tems, on ſupprima les premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique*, & pluſieurs autres ouvrages dans leſquels les eſprits forts de nos jours avoient ſemé à deſſein, comme des preuves authentiques, les vaines objections que l'incrédulité & le libertinage ont vomies dans tous les ſiècles contre notre auguſte Religion. Ce mauvais ſuccès ne fit que les enhardir :

chacun d'eux se fit apôtre de l'impiété : on vit les uns nier l'existence de l'Etre-suprême, on entendit les autres blasphémer contre l'œuvre du Très-Haut, & présenter l'établissement du Christianisme comme l'ouvrage de la politique, de la crédulité, de la superstition. Quelques-uns, tournant en ridicule la sage & salutaire morale de Jesus-Christ, & niant ses miracles, se précipitèrent dans un affreux Scepticisme, & prêchèrent, dans d'abominables productions, la volupté brutale & la dissolution la plus infame; mais leur règne passera comme celui de tant d'autres hommes pervers ; & la vérité, fille de Dieu, posée sur d'inébranlables fondemens, verra toujours échouer à ses pieds leurs impuissantes attaques.

Depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, on ne compta que seize conciles ; ce qui doit être regardé comme une grande plaie faite à la discipline ecclésiastique ; & l'on vit sur le saint siége dix-neuf papes, y compris Pie VI, qui le remplit aujourd'hui avec tant de gloire.

Mœurs, Usages, & Coutumes des Chrétiens, & discipline de l'Eglise.

Mœurs des Fidèles.

La première & la principale occupation des fidèles étoit la prière, qu'ils faisoient en commun le plus qu'il pouvoient. Les prières publiques où ils assistoient le plus, étoient celles du matin & du soir, que nous appelons aujourd'hui Laudes & Vêpres. On les exhortoit à consacrer ainsi le commencement & la fin de la journée & à ne point s'en excuser pour les occupations temporelles, qui ne doivent être que l'accessoire des spirituelles. On recommandoit de profiter des intervalles

Principaux Hérésiarques, & Conciles qui les ont réprimés.

Depuis le seizième Siècle jusqu'à nos jours.

1517. Martin *Luther*, moine Augustin, chagrin de ce qu'on n'avoit point chargé son monastère de prêcher les indulgences, dogmatisme dans la Saxe & dans l'Allemagne, attaque l'autorité de l'Eglise & la prééminence du saint siége ; nie le purgatoire, les indulgences & l'efficacité des sacremens, dont il n'admet que deux ; prive l'homme de sa liberté ; supprime le culte & l'invocation des saints, met dans l'Eucharistie Jesus-Christ avec le pain, & rejette les vœux monastiques.

Il

intervalles du ſommeil pour méditer les pſeaumes & l'oraiſon dominicale; de réciter le ſymbole tous les matins, & dans toutes les occaſions périlleuſes. Tous les travaux, comme le labour, les ſemailles, la moiſſon & la récolte des fruits, &c. commençoient & finiſſoient par des prières. La ſalutation au commencement d'une lettre & dans les autres rencontres, n'étoit pas ſeulement un témoignage d'amitié, mais une prière. Pour les moindres actions, ils ſe ſervoient du ſigne de la croix, comme d'une bénédiction plus abrégée. Ils le marquoient ſur le front, & l'employoient preſque à tout moment.

Tout l'extérieur des Chrétiens étoit ſévère & négligé, ou du moins ſimple & ſérieux. Ils rejettoient les habits de couleur trop éclatante, la ſoie, les bagues, les joyaux, la friſure des cheveux, les parfums, l'uſage trop fréquent des bains, la trop grande propreté, en un mot, tout ce qui peut exciter l'amour ſenſuel & la volupté. Ils fuyoient tous les ſpectacles publics, plus propres à fomenter les paſſions, qu'à récréer l'homme. Ils condamnoient les dés, & les autres jeux ſédentaires, dont le moindre mal eſt d'entretenir la fainéantiſe. Le travail du corps, ou l'exercice modéré relâchent l'eſprit; le ſimple repos, la nourriture & le ſommeil ſuffiſent pour remettre le corps; mais les jeux ne ſont jamais néceſſaires: on le voit par l'exemple des pauvres & de tout le peuple qui travaille

Il fut condamné par le pape Léon X, par les univerſités, & enfin par le concile de Trente.

1535. Jean *Calvin* commence à ſemer ſes erreurs en France. Elles attaquent preſque toutes les parties de la doctrine Catholique. Il rejette l'infaillibilité de l'Egliſe & des conciles généraux, établit chaque particulier juge de la Foi & interprète ſouverain du ſens des Ecritures; nie l'invocation & le culte des ſaints, le libre arbitre, la poſſibilité de pratiquer les commandemens de Dieu; ne reconnoît que deux ſacremens, le baptême & l'euchariſtie: il ôte même la néceſſité du premier, & nie la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans le ſecond. Ses diſciples s'appellent *Calviniſtes* ou *Réformés* ou même *Huguenots*, nom qui vient du mot Allemand *Eygnoſſen*, qui ſignifie Aſſociés.

Des deux ſectes de Luther & de Calvin ſortirent une foule d'héréſiarques, dont la plûpart ont encore aujourd'hui des diſciples. Tels ſont les *Anabaptiſtes*, qui enſeignent qu'il faut réitérer le baptême donné avant l'âge de raiſon; les *Zuingliens* ou *Sacramentaires*, qui ôtent aux ſacremens tout leur effet; les *Sociniens* ou *Anti-Trinitaires*, qui nient le myſtère de la ſainte Trinité, & prétendent qu'il faut rejetter tout ce qu'on ne comprend pas: les *Arméniens*, qui tolèrent toutes les religions, excepté la véritable. Tous ces infortunés déteſtent l'Egliſe Romaine & ſa foi; tandis que cette Egliſe ne ceſſe de prier le Seigneur

travaille continuellement ; ce sont les riches & les gens de loisir qui cherchent les divertissemens pour diminuer l'ennui de leur oisiveté La plûpart des fidèles étoient mariés ; car le célibat des payens, uniquement fondé sur le libertinage & la débauche, leur étoit justement odieux. Ce qu'il y avoit de plus admirable, c'étoit l'étroite union que la charité formoit entr'eux. Ils vivoient ensemble comme parens, s'appelant pères, enfans, frères, sœurs, selon l'âge & le sexe. Cette divine union se maintenoit par l'autorité de chaque père en sa famille, & par la soumission à l'évêque & aux prêtres qui servoient eux-mêmes de modèles au reste du troupeau.

On prenoit un grand soin de tous les pauvres: mais on ne mettoit pas dans ce nombre ceux qui pouvoient travailler, puisqu'ils étoient en état de n'être à charge à personne, ou même de contribuer à la subsistance des indigens ; devoir sacré que s'imposoit tout Chrétien, selon ses pouvoirs & ses facultés.

Les Chrétiens s'empressoient de secourir & d'assister les malades ; & dans les calamités publiques, ils étoient les premiers & souvent les seuls qui s'exposassent pour soulager leurs compatriotes. Ils ne regardoient la mort que comme la porte de l'éternité. Vivant bien pour la plûpart, ils la souhaitoient plus qu'ils ne la craignoient; & ils s'affligeoient moins de la perte temporelle de leurs proches & de leurs amis, qu'ils ne se réjouissoient de leur bonheur éternel, & de l'espérance de les revoir dans le ciel. Ils ne comptoient leur mort que pour un sommeil; & de-là vient le nom de *cimetière* qui en grec ne signifie qu'un dortoir. Pour mieux témoigner la foi de la résurrection, ils prenoient grand soin des sépultures ; ils enterroient les corps après les avoir embaumés, & couverts de linges très-fins ou d'étoffes précieuses, ils les laissoient exposés trois jours, durant lesquels ils veilloient auprès en prières ; ensuite ils les portoient au tombeau, accompagnant les funérailles avec quantité de cierges & de flambeaux, chantant des pseaumes & des hymnes, offrant le sacrifice pour implorer la miséricorde divine en faveur des défunts ; on

gneur de les ramener dans son sein.

1685. Michel Molinos, prêtre de Saragosse, dit que l'anéantissement des fonctions de l'ame suffit pour la béatitude, rejette la prière & les bonnes œuvres, & donne naissance à l'hérésie appellée de son nom *Molinosime*, ou *Quiétisme*.

1720. *Jean Toland*, Anglios, enseigne le déisme & une multitude d'autres impiétés. *Antoine Collins* & *Thomas Walston*, aussi Anglois, se joignent à lui, & composent une doctrine aussi détestable que dangereuse. Le dernier a même l'audace d'attaquer les miracles de Jesus-Christ. Ce sont eux qui ont mis en vogue cet esprit d'incrédulité qui règne aujourd'hui dans l'Europe, & qui a pour ainsi dire, infecté toutes les conditions & tous les âges.

donnoit aux pauvres le feftin que l'on nommoit agapes & d'autres aumônes : on en renouveloit la mémoire au bout de l'an ; l'on continuoit d'année en année, outre la commémoration que l'on en faifoit tous les jours au faint facrifice. On enterroit fouvent avec les corps diverfes chofes, pour honorer les défunts, comme les marques de leur dignité, les inftrumens de leur martyre, leur épitaphe, ou du moins leur nom, des médailles, des croix, l'Evangile. On obfervoit de pofer le corps fur le dos, le vifage tourné vers l'orient. On a toujours eu grande dévotion de fe faire enterrer auprès des martyrs ; & c'eft ce qui a enfin attiré tant de fépultures dans les Eglifes.

Les véritables difciples de Jefus-Chrift favoient dédaigner les mépris les plus fondés, & les calomnies les plus injuftes, fans s'élever contre les calomniateurs, fans murmurer, fans les haïr. Ils s'efforçoient de garder la paix avec tous les hommes, & de vivre de manière à fermer la bouche à leurs plus mortels ennemis. Ils ne s'empreffoient point de parler de la religion à ceux qu'ils ne trouvoient pas difpofés ; ils fe contentoient de prier pour eux, & de les édifier par leur patience & par leurs bonnes œuvres, leur rendant continuellement le bien pour le mal. On ne les entendoit jamais fe plaindre du gouvernement, ou parler avec mépris des puiffances ; ils leur rendoient tout l'honneur & toute l'obéiffance qui ne les engageoient à aucune idolâtrie ; ils payoient les tributs, non-feulement fans réfiftance, mais fans murmure ; & plutôt que de les frauder, ils donnoient le travail de leurs mains pour y fubvenir. Loin d'exciter des féditions & des révoltes, ils n'eurent jamais de part à toutes les confpirations qui fe formèrent contre les empereurs ; ils furent les feuls qui ne fongèrent point à fe défaire de Néron, de Domitien, de Commode, de Caracalla, de tant d'autres tyrans. S'ils fe privoient des plaifirs violens que cherchent avec tant d'ardeur la plûpart des hommes, auffi étoient-ils exempts des chagrins & des autres paffions qui les tourmentent, puifqu'ils vivoient fans ambition & fans avarice. N'étant point attachés aux biens de la vie préfente, ils étoient peu touchés de fes calamités ; ils avoient la paix de la bonne confcience, la joie des actions vertueufes par lefquelles ils s'efforçoient de plaire à Dieu, & fur-tout l'efpérance de l'autre vie qu'ils regardoient comme proche, & pour laquelle ils travailloient fans ceffe.

Tels furent les premiers Chrétiens, telle a été la perfection à laquelle ces hommes, auffi foibles que nous, font parvenus par la pratique exacte de l'Evangile; mais, indignes héritiers de la foi de ces faints perfonnages, combien nous fommes-nous écartés de leurs traces!



ENTRETIEN XXIX.

Conclusion.

ERASTE. TOUT ce que nous avons dit jusqu'ici dans nos différens entretiens a dû vous convaincre, mes chers amis, qu'il n'y a rien de comparable à l'Eglise de Jesus-Christ, dont nous avons le bonheur d'être les enfans. Chef-d'œuvre du Très-Haut, elle est le terme de ses décrets éternels & l'objet de ses plus tendres complaisances. C'est pour elle que la terre & les cieux sont tirés du néant; c'est pour elle que les générations se succèdent & que l'univers subsiste encore. Féconde dès le commencement des siècles, elle enfante les patriarches, qui sont ses premiers nés; elle se montre aux prophètes, qui tressaillent de joie en la voyant, & qui publient, par avance, ses combats & ses victoires, & son étendue & sa durée; elle embrasse tous les justes qui marchent, à la faveur de sa lumière, à travers les ombres de la foi. Enfin, son divin époux vient couronner son attente en s'immolant pour elle; &, après l'avoir arrosée de son précieux sang sur le calvaire, après l'avoir consolée, dans Jérusalem, par l'éclat de sa résurrection, il lui promet, en lui faisant les derniers adieux, qu'elle sera, jusqu'à la consommation des tems, honorée de sa présence, soutenue de sa protection, animée par son esprit, dépositaire de sa puissance, instruite de toute vérité, toujours pure, toujours inaltérable, toujours digne de lui, malgré les efforts de l'enfer.

Depuis cette époque à jamais mémorable, près de dix-huit siècles se sont écoulés dans une fermentation prodigieuse, n'offrant à nos yeux que de tristes vicissitudes & d'affreuses révolutions, que des dispersions de peuples, que des destructions d'empires, que des bouleversemens d'Etats, dont les ruines servent de fondement à d'autres qui ne s'élèvent que pour tomber à leur tour, sans que, dans cette longue chaîne d'événemens, la Providence en permette un seul qui ne concoure à l'accomplissement, & des magnifiques prédictions faites à l'Eglise, & des consolantes promesses qu'elle porte dans son sein.

En effet, vous avez vu avec quelle force elle a triom-

phé de tous les obstacles que l'impiété, le mensonge, la discorde & la dissolution accumuloient devant elle. En vain le paganisme s'est armé de toutes ses fureurs pour arrêter ses rapides progrès : trois cents ans de persécutions n'ont servi qu'à faire éclater son courage; &, malgré ses tyrans, elle s'est étendue dans toutes les nations du monde; elle s'est perpétuée de siècle en siècle jusqu'à nos jours, par la seule prédication de la vérité, soutenue de la vertu des miracles. En vain le relâchement a tenté de fléchir la rigidité salutaire de ses préceptes sacrés: aux désordres des simples fidèles, & aux scandaleuses entreprises de quelques pasteurs, elle a opposé une multitude de conciles, & une heureuse succession de grands exemples; &, malgré le torrent de la dépravation, l'esprit de sa discipline & les saintes maximes de sa morale se sont conservés dans toute leur vigueur. En vain une foule d'hérésies s'est élevée, dès son berceau, contre la pureté de ses dogmes: sa Foi, victorieuse de toutes leurs attaques, ne s'est point altérée. Elle croit, & elle enseigne aujourd'hui, comme dans les premiers âges, la consubstantialité du Fils de Dieu, attaquée par les Ariens; la divinité du Saint-Esprit, niée par les Macédoniens; l'unité de personne en Jesus-Christ, combattue par les Nestoriens; la distinction des deux natures dans le Verbe fait chair, rejettée par les Eutychiens; la distinction des deux volontés dans l'Homme Dieu, confondue par les Monothélites; toutes les vérités foulées aux pieds par les Manichéens, par les anciens & les nouveaux Pélagiens, par les Albigeois & les Vaudois, par les Wicléfites & les Hussites, par les Luthériens & les Calvinistes, en un mot, par tous ces Prédicateurs du mensonge, qui depuis sa naissance, ont essayé de corrompre la doctrine qu'elle a reçue de Jesus-Christ & des apôtres; en sorte que, malgré tous les efforts des passions humaines, elle a conservé, elle conserve encore, & conservera toujours sur sa montagne l'étendart de la vérité, qu'elle seule a droit d'arborer, & le trésor de la sainteté dont elle est seule propriétaire.

Voilà, mes chers amis, ce que nous apprend son histoire; & vous en pouvez juger par le foible extrait que je vous en ai présenté : puisse-t-il vous inspirer le désir de lire plus en détail ! car il n'y a point d'étude plus propre à affermir notre foi, à soutenir notre espérance, à exciter

& à nourrir dans nos cœurs l'amour de notre Dieu, que celle de cette adorable histoire, qui est la consolation du Fidèle, & la source du Théologien. Cependant combien est-elle négligée de nos jours ! On s'empresse de feuilleter les annales de tous les peuples ; on recherche avec soin ce qui peut nous retracer les révolutions des empires qui ne sont plus ; les annales de la Religion qui subsistera éternellement, sont les seules que l'on dédaigne. Mais aussi, voyez où nous a conduit ce mépris sacrilége. Quel siècle fut jamais plus fertile en désordres & en impiétés de toute espèce ! La Religion, inconnue à la plupart de ceux qui la professent, est devenue un sujet de disputes plutôt qu'un objet de sanctification. Les principes de l'incrédulité ne sont plus ensevelis dans les cœurs & ignorés du vulgaire ; la poésie les chante ; ils règnent dans les spectacles publics ; la musique leur consacre les graces de l'harmonie ; il est même du bon ton de les répandre finement dans tous les ouvrages qu'on imprime ; & personne n'y manque. Le naturaliste les mêle dans la description de la terre & l'histoire des animaux ; le physicien, dans ses systèmes ; le mathématicien, dans ses calculs ; le littérateur, dans ses essais & ses mélanges ; le philosophe, le romancier, dans toutes leurs brochures ; le compilateur même, dans ses productions indigestes ; en un mot, quiconque ne lance pas qulques traits contre la Religion ou contre ses pontifes, doit renoncer à être applaudi par les trois quarts de ceux qui portent encore le nom de Chrétiens. Sauvons-nous du milieu de ces impies, mes chers enfans, revêtons nous des armes de la Foi, & puisons sans cesse dans les sources pures du Christianisme de puissans préservatifs contre cette contagion funeste qui s'étend de jour en jour. Convaincus que la doctrine que la Religion nous enseigne est celle qu'il faut croire, que la morale qu'elle nous propose est celle qu'il faut pratiquer, & que la discipline qu'elle nous présente est celle qu'il faut suivre, conformons-y perpétuellement notre conduite, afin qu'après avoir combattu avec celui & par celui qui est seul notre docteur, notre modèle & notre maître, nous participions à son triomphe dans cet éternel sanctuaire où il nous appelle pour y couronner ses propres dons en couronnant nos mérites.

Fin du Tome premier.

TABLE DES ENTRETIENS

Du premier Volume.

PREMIERE PARTIE.

De l'Homme considéré par rapport à la Religion & à la Morale.

Fin de la Table.

